

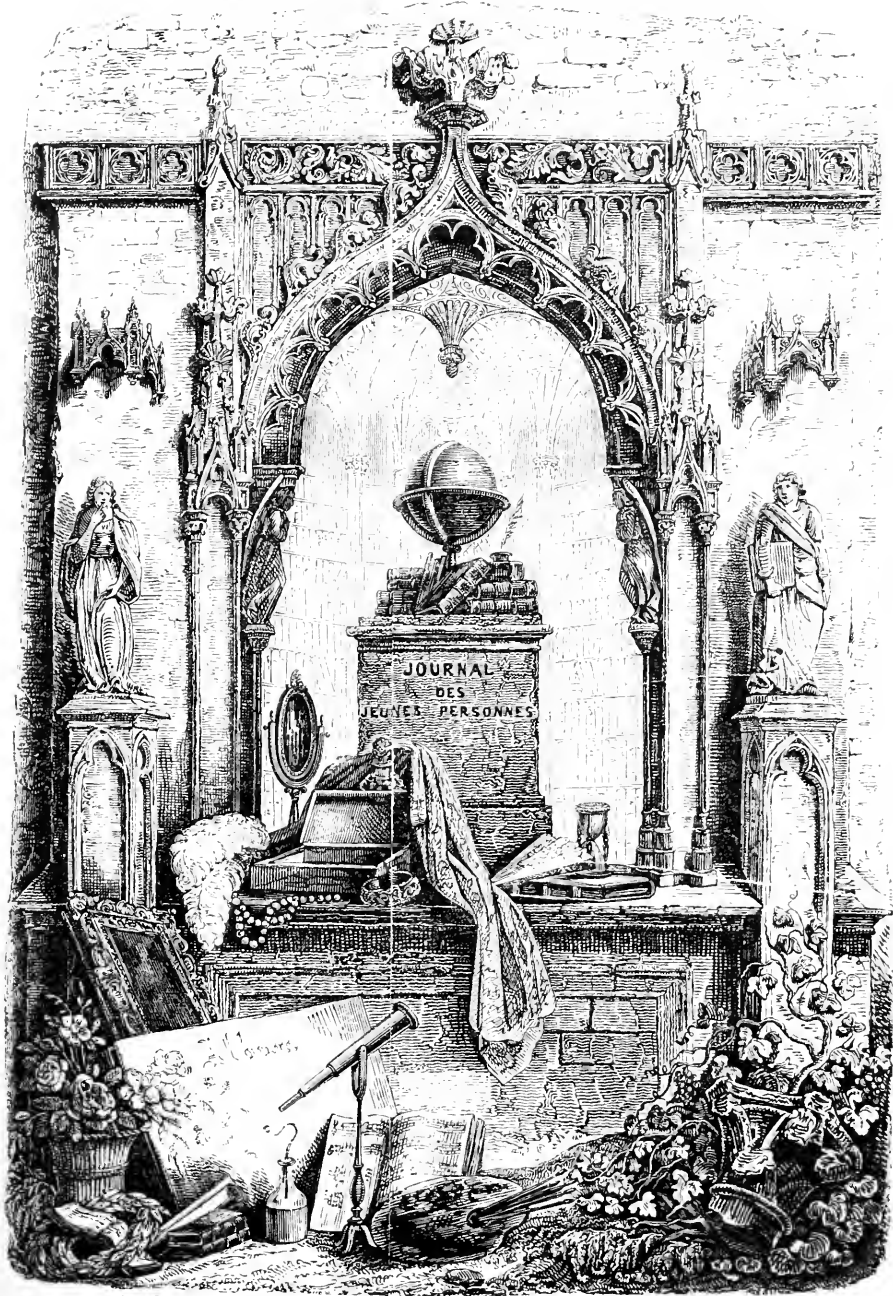
JOURNAL
DES
JEUNES PERSONNES.
TOME XI.

ANNÉE 1843.

Paris,

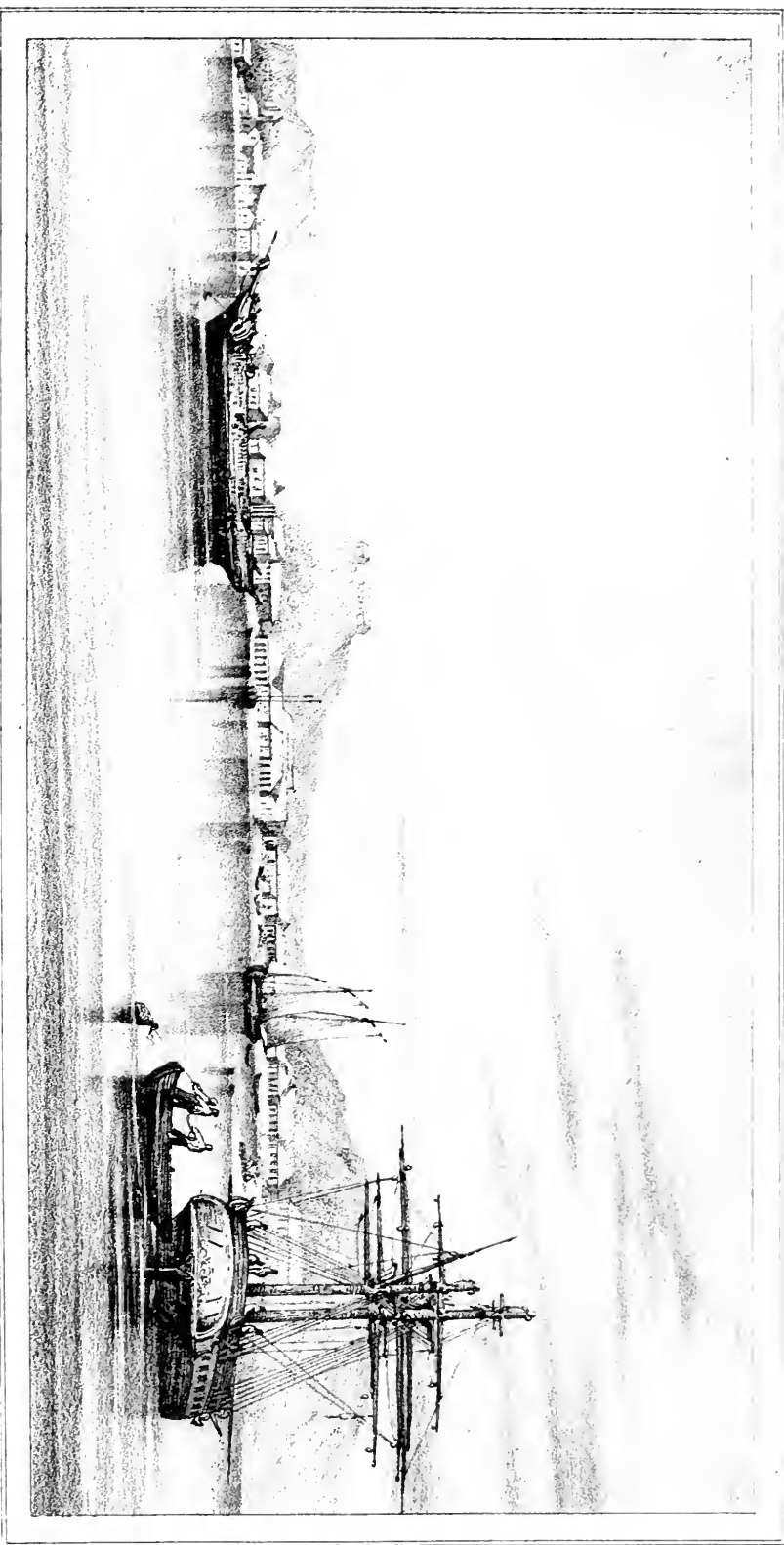
Au Bureau du Journal, rue Caspette, N^o 20

IMPRIMERIE DE F. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N^o 4.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





Encre de David 1843

Imp. de F. Bénédict

VUE DE TALLAHUANO

(Suite)

JOURNAL

DES JEUNES PERSONNES.

ÉGLISES ET CHATEAUX.

I. SAINT-GERMAIN.

Ce titre est bien vaste pour le recueil où nous le plaçons ; mais que l'on se rassure ; le tableau sera proportionné au cadre. Laisant aux érudits le soin de tracer avec austérité l'histoire des innombrables monuments consacrés à la grandeur divine ou aux grandeurs humaines, nous n'avons d'autre projet que de faire, par la pensée, quelques légères et rapides excursions, tantôt dans les rues de la vieille cité, à la recherche d'une vénérable église ou d'un antique monastère, tantôt dans la campagne, autour des murailles de ce qui fut jadis un redoutable château-fort, ou sous les ombrages séculaires qui entourent un palais où les rois eurent jadis leur éblouissante cour Châteaux, églises, combien de ces édifices, frappés par le contre-coup des modifications fondamentales que reçoit la société depuis un demi-siècle, ont disparu sous le marteau, ou bien sous le masque d'une destination nouvelle souvent bien opposée à leur primitive destination ! C'est cette métempsychose, nécessairement étrange, subie par de saintes ou nobles demeures, qui sera notre pensée dominante dans le cours des promenades auxquelles nous invitons nos lectrices. Pendant ces brumeuses soirées, devant un foyer pétillant, ne leur sera-t-il pas doux de nous suivre par l'imagination, de passer avec nous du présent au passé, du passé au présent, recueillant tous les souvenirs, éveillant les échos de toutes les ruines, les in-

terrogeant sur les faits, sur les traditions historiques, et de peindre ainsi, en jouant, non un sévère tableau d'histoire, mais une esquisse souple et variée, un simple paysage historique ; et par quel plus magnifique paysage pourrions-nous commencer que par Saint-Germain ?

Il est peu de noms que la France ait vénéralisés aussi profondément. Cent trente villes, bourgs ou hameaux qui le portent sont la preuve incontestable de ce fait, et, à Paris, dès les premiers siècles de la chrétienté, le cours de la Seine était mis sous la protection de deux basiliques qui s'élevaient sur l'une et l'autre de ses rives comme deux pieuses sentinelles, toujours prêtes à recevoir les premiers coups des Normands, toujours prêtes à prier pour la ville : ici, la religieuse forteresse de Saint-Germain-des-Prés, ce Saint-Denis des premiers Mérovingiens ; là, Saint-Germain-l'Auxerrois, trace anguste des pas qu'y laissa saint Germain, évêque d'Auxerre, se rendant en Angleterre pour prêcher contre l'hérésie de Pélagé. Là, il quittait Paris, entouré de l'escorte d'une population respectueuse et entreprenant, à pas lents et graves, le trajet que nous allons franchir avec la vitesse de l'éclair.

Nous voici rue Saint-Lazare, peut-être sur une partie de l'immense enclos que possédait, loin de Paris, le couvent de ce nom, devenu prison, comme bien d'autres mo-

nastères. La cavale ardente, la locomotive, fait entendre ses hennissements étouffés. son souffle pressé se précipite. Elle attend, elle s'impatiente. Livrons-nous à sa course rapide. Une minute, deux minutes, sous les lambris des voûtes; deux ou trois au plein soleil, nous glissons sur la Seine, puis au milieu des champs. Les pièces de terre fuient derrière nous comme les jantes d'une roue énorme. A peine, en passant près de Nanterre, avons-nous le temps d'entrevoir la douce et pieuse figure de la bergère Genevève, consacrée au culte de Dieu par saint Germain d'Auxerre. Le mont Valérien, dont l'antique Calvaire devenu une forteresse a bientôt disparu. Encore la Seine ! elle passe sous nous comme un nuage lumineux, et déjà nous sommes au bout du bois du Vezinet, qu'une tradition poétique nomma le *Bois de la trahison*. La Seine une troisième fois, nous sommes au Pec, ou à *Alpec*, suivant l'ancien nom, le véritable nom autochtone, à la racine celtique, *alp*, qui signifie *montagne*, et nous nous apercevons qu'elle n'est pas menteuse, lorsque nous gravissons péniblement les rampes et les terrasses qui mènent à Saint-Germain. Ces terrasses, ces rampes, aujourd'hui pavées et devenues des chemins poudreux, furent jadis de frais et somptueux jardins dont bientôt nous vous entretiendrons.

Arrivés enfin à cette esplanade magnifique que Le Nôtre a déployée sur la croupe de la montagne, arrêtons-nous pour reprendre haleine et aussi pour contempler l'immense horizon. Autrefois la colline était revêtue de hautes futaies pareilles à celles de la forêt. Là, en souvenir du passage de saint Germain poursuivant sa route vers les côtes de Normandie, s'éleva une chapelle au milieu de ces solennels ombrages, puis le roi Robert fit de l'humble oratoire un monastère, une église; puis, un peu plus avant dans la forêt, Louis VI construisit un château. Dès lors, les paysans et les hommes pieux se réunissant autour de l'église, les

grands seigneurs et les courtisans autour du palais, une société complète commença à se former entre ces deux édifices, dont la fraternelle union a constitué, pendant treize cents ans, tout notre état social.

On cherche vainement où fut le monastère, et quant au château de Louis-le Gros, les Anglais le démolirent à la suite de la désastreuse bataille de Crécy. Les calamités qui signalèrent le règne du roi Jean mirent obstacle à ce qu'il fût reconstruit. Mais, en 1370, Charles-le-Sage le fit, comme dit Christine de Pisan, *moult notablement réédifier*. C'est là que, vingt ans après, Charles VI étant à prier dans la chapelle, près de sa jeune et prodigue épouse Isabelle de Bavière, le tonnerre vint tomber à côté de la reine, par le temps le plus calme, le plus serein. Quatre seigneurs frappés par ce coup de foudre furent brûlés os et chair, à l'exception de leurs yeux, qui restèrent complètement noirs. En ce moment même, dans une autre partie du château, on délibérait sur la création d'un impôt qui devait pressurer le pays pour procurer de l'or à Isabelle de Bavière; mais elle recula devant cet avertissement du ciel, et l'impôt que l'on songeait à établir fut abandonné.

Cet orage étrange fut comme le précurseur de toutes les cruelles tempêtes populaires qui battirent la France sous le malheureux Charles VI, et aboutirent à une nouvelle invasion du pays par l'étranger, à la faveur de la guerre civile. De nouveau, les Anglais, après avoir pillé et ravagé la ville de Saint-Germain, dévastèrent le château, en 1419. Toutefois, il ne tarda pas à rentrer au pouvoir du roi de France Charles VII, puis il passa avec le trône à Louis XI, et celui-ci, dans les accès d'extrême libéralité que lui inspiraient, envers son médecin, les terreurs de la mort rendues insupportables par une mauvaise vie, fit présent à maître Coctier de la nobie demeure; mais elle n'avait dérogé à ce point que pour peu de temps. Dès que Louis XI eut rendu le

dernier soupir, le parlement cassa la donation, et Saint-Germain, redevenu résidence royale, fut agrandi et embelli par François I^{er}, qui s'y maria, et y fit de longs et brillants séjours, car il aimait les longues allées de la forêt, où l'on pouvait courir, comme le dit Duchesne, « les daims, les chevreuils et les cerfs à force. »

C'est dans ce magnifique parc qu'eut lieu, en présence de Henri II, le combat en champ clos entre la Chataigneraye et Jarnac, dont le coup, fatal à son adversaire par son étrangeté et sa nouveauté dans l'art de l'escrime, donna naissance à un des dictons les plus usités de la langue. Il semble que Henri II, qui avait autorisé ce duel, ait été puni par le talion, puisqu'un combat singulier fut la cause de sa mort.

Le premier, entre tous les possesseurs de Saint-Germain, Henri IV, se demanda par quelle bizarrerie le château avait été construit si loin du bord de la montagne et de l'admirable vue qu'elle découvre. Cette réflexion fut féconde, et bientôt le château neuf s'éleva dans cette situation magnifique, sans toutefois se séparer de l'ancien château, auquel il se rattachait par un vaste manège. L'historien Duchesne nous a raconté les merveilles de la nature et de l'art que développaient alors sous les yeux de Marie de Médicis, de Gabrielle et de Henri IV, ces terrasses et ces rampes aujourd'hui devenues des rues. Devant le château, et son majestueux escalier flanqué des deux types de la force dans l'homme, dans la brute, ici, un lion, là, Hercule, l'eau jaillissait à gros bouillons d'une abondante fontaine, et, de là, descendait en frais ruisseaux, en limpides cascades, de terrasses en terrasses, pour aller arroser les arbustes et les fleurs du parterre qui s'élevaient en amphithéâtre, de la Seine à la crête de la montagne. Quel tableau pour les mariniers qui glissaient sur le fleuve! Ces filets d'argent, en serpentant dans des petits vallons ombreux, mêlaient leurs mélodieux murmures à d'autres bruits

non moins doux, de merveilleux concerts d'oiseaux, le chant solitaire du coucou, le son lointain de la trompette et les ravissants accords des orgues. Toutes ces harmonies sortaient des grottes éparses çà et là aux divers étages de la colline. Ici une belle nymphe dont l'eau faisait mouvoir les doigts, tirait de magiques accents de l'orgue sur le clavier duquel flottait sa main, et dans la grotte voisine, autour d'un dragon, « lequel battait des ailes avec grande véhémence, et vomissait violemment de grands bouillons d'eau par la gueule, étaient divers petits oiseaux qui faisaient retentir l'air de mille sortes de ramages, et surtout les rossignols y musiquaient à l'envi et à plusieurs chœurs. » Plus bas, du fond d'une autre grotte, s'élevaient de retentissants bruits de marteaux frappant l'enclume en cadence: c'étaient des maréchaux-ferrants qui battaient le fer; l'eau jaillissait en torrent au lieu d'étincelles et à si gros bouillons contre ceux qui se tenaient aux fenêtres, qu'en un moment ils étaient tout mouillés. »

Ces merveilles hydrauliques de Claude de Monconys, président des finances à la généralité de Lyon, furent, un siècle plus tard, dépassées de beaucoup par la célèbre machine du chevalier Deville, laquelle lançait la Seine sur le pont d'un immense aqueduc, l'une des beautés du paysage, et la Seine, ainsi portée à Versailles, alla prodire, dans les pièces d'eau du parc de Le Nôtre, des effets moins puérils que ceux des grottes du château neuf de Saint-Germain. Ces grottes ont toutes disparu, ainsi que leurs tritons et leurs naïades, et la machine de Marly est aujourd'hui à peu près oisive près de la simple pompe à feu qui la remplace à moins de frais, avec moins de bruit et aussi plus utilement, car ce qui est simple est toujours le mieux.

Ce qui perdit le château neuf de Saint-Germain, ce fut précisément sa beauté, l'étendue de sa perspective. Du moment où

Louis XIII mourant, s'étant fait transporter à une fenêtre pour contempler encore l'immense horizon, eut dit, en montrant le clocher de Saint-Denis : « *Mes amis, voilà ma dernière demeure,* » l'arrêt du château était porté ; et aujourd'hui, après avoir été longtemps abandonné, le seul pavillon qui en reste est un hôtel garni et un restaurant, qui n'a plus de royal que son nom de *Pavillon Henri IV*. Peut-être fût-ce dans ce pavillon que Louis XIII prononça les mélancoliques paroles que nous venons de rapporter ; peut-être est-ce là même que son fils bien-aimé, après avoir reçu le baptême, en 1613, à l'âge de quatre ans et demi seulement, accourait tout ému par l'imposante cérémonie : « Eh bien ! lui dit Louis XIII d'une voix éteinte, comment vous nommez-vous, à présent, mon fils ? — Louis XIV ! » répondit avec une fermeté naïve le futur grand roi. Cette réponse était sans doute la répétition d'une flatterie que quelque courtisan, doué d'une bien longue prévoyance, murmura à l'oreille de l'enfant ; mais elle frappa au cœur le royal malade. « Louis XIV ? répliqua-t-il, pas encore, mon fils, pas encore ; mais ce sera peut-être bientôt, si c'est la volonté de Dieu. » Et quelques jours après il expira.

Les paroles touchantes, les actes mémorables donnent, ce nous semble, une âme aux lieux où ces actes s'accomplirent, où ces paroles furent prononcées ; voilà pourquoi nous voyons avec douleur tomber toute ruine, et que, d'un œil pensif, nous contemplons ce pavillon Henri IV, aujourd'hui consacré aux rires et aux divertissements des citadins. Au lieu de les écouter, enfonçons-nous dans la forêt, par cette allée verte et solitaire « couverte d'une feuillée si épaisse et touffue que le soleil en sa plus grande chaleur ne saurait transpercer. » Que de souvenirs se pressent autour de ces arbres magnifiques ! Que de nobles dames, que de vaillants chevaliers de tous les âges se promènèrent sous cette ombre verdoyan-

te ! Combien la pensée n'entend-elle point, dans ces solitudes, retentir de sons de cor et de victorieux hallalis, car nous approchons d'un antique rendez-vous de chasse ! Le château des Loges fut, dit-on, construit par Louis IX pour cet usage ; mais le saint roi ne pouvait créer un lieu de plaisir sans placer à côté un lieu de prière, et une petite chapelle s'éleva près du manoir. Celui-ci tomba sous le poids des siècles, mais l'humble chapelle de Saint-Fiacre survécut comme toute pensée religieuse, et des ermites s'y succédèrent jusqu'en 1626 ; puis Anne d'Autriche, un an après la mort de Louis XIII et le baptême de Louis XIV, y fonda un monastère de moines Augustins. Ce monastère reçut d'elle, en signe de gratitude pour les premiers succès qu'obtint sa régence, le titre plein de charme et de piété de Notre-Dames-des-Grâces, nom que ne dément pas du moins la destination actuelle du couvent des Loges : il est aujourd'hui une succursale de l'école des orphelines de la Légion-d'Honneur.

N'y a-t-il pas un intérêt infini à recueillir ces lointains et calmes souvenirs au milieu des bruits du présent ? ces réminiscences sont rendues plus piquantes par le contraste que forme, avec ces solennelles et dévotes solitudes d'autrefois, le tumulte joyeux de la fête des Loges. Là, tout Paris accourt ; le boulevard du Temple et les Champs-Élysées avec leurs saltimbanques épouvantent, par leurs concerts de grosses caisses et de cymbales, les ramiers cachés à la cime des hautes futaies, les chevreuils au fond de leurs lointaines retraites, et des tourbillons de fumée se déroulent dans les feuillages des arbres séculaires, au dessus de ces immenses broches qui rappellent les noces de Gamache, ou, plutôt, les rôtisseries qui furent dans les rues aux Ours ou de la Huchette, et dont un ambassadeur italien disait avec admiration : *Queste rotisserie sono cosa stupenda!* (ces rôtisseries sont une chose merveilleuse !)

Mieux vaut cent fois les bois solitaires

et ces allées à perte de vue, terminées par un point lumineux ou l'imposante façade du vieux château dans lequel François I^{er} se maria, qui vit les magnificences de la cour des Valois, qui entendit les spirituels et joyeux propos de Henri IV, où brillèrent les fêtes de la régence d'Anne d'Autriche et les plus florissantes années de Louis XIV. Le vaste tapis de verdure que l'on trouve en sortant de l'avenue des Loges, là, même, où fut un magnifique jeu de mail, ce boulingrin était alors le parterre du roi, et parmi les cinq pavillons que Louis-le-Grand ajouta au château, celui-ci fut habité par mademoiselle de La Vallière ; car lorsque la cour eut cessé d'y resplendir, la future Carmélite y établit sa retraite jusqu'à sa prise de voile, et à cette grandeur terrestre déchuë, succéda une autre grandeur déchuë aussi : le roi Jacques d'Angleterre.

Le roi Jacques est un des souvenirs les plus ineffaçables du château de Saint-Germain, où Louis XIV l'installa, après avoir été au-devant de lui avec un cortège de la plus royale magnificence. Plus le roi d'Angleterre était abattu, plus le roi de France, tout-puissant et glorieux, voulait relever en lui la royauté et honorer le malheur. Ces escaliers, dont la simplicité révolterait un parvenu de nos jours, on ne peut les monter sans se rappeler que Louis XIV les monta pour aller voir Jacques II. Cette chambre, ce fut peut-être celle où Louis XIV, dans un mouvement tout chevaleresque, donna ses armes au roi expatrié qui allait tenter de rentrer dans son pays ; et quand, pour la seconde fois, Jacques revint dans son royal exil, quelles larmes il dut répandre sur ce prie-Dieu doré que l'on ne peut contempler sans émotion !

Et c'est à Saint-Germain qu'il mourut au bout de quatorze ans de séjour loin de sa patrie. Là, huit ans après, sa femme et sa fille, rendirent aussi le dernier soupir ; puis, à cette famille qui semble n'avoir laissé au château que gravité et tristesse, là, où jadis

étaient la joie et les splendeurs, succéda un long oubli ; puis nous y avons vu une caserne, et aujourd'hui le royal manoir est devenu une prison militaire, établi d'après le système pénitentiaire qui partage la vie du prisonnier entre l'isolement absolu et la vie en commun. Quelle inscription frappante on lit sur la porte du pénitencier ! *Quiconque enfreint la loi n'est pas digne d'être libre !* Le coupable, dès le moment où il met le pied sur le seuil, est saisi par cette pensée qui s'empare de lui, et l'arrêt qu'il a lu en entrant dans le lieu de son expiation, il le lit encore, salutaire avertissement, lorsqu'il sort de sa prison pour rentrer dans la société.

Et ce n'est point là l'unique sentence qui frappe les détenus ; ils ne peuvent faire un pas dans le pénitencier sans que, de toutes parts, leurs yeux ne s'arrêtent sur de salutaires paroles ; chacune des murailles qui les tient renfermés est la page d'un livre de la morale la plus pure. Si, dans leurs ateliers, ils laissent échapper de leurs mains les instruments de leur travail, et que, regrettant le monde et une liberté oisive, ils promènent autour d'eux des regards inoccupés : *Le travail est une meilleure ressource contre l'ennui que le plaisir. — Le travail conduit à vaincre la douleur du corps et augmente les forces de l'âme* ; ces maximes répondent à leurs voix intérieures, et ils reprennent leur travail avec courage. Si, aux heures de leur récréation dans le préau enclos des hautes murailles des fossés, il leur survient la mauvaise pensée de se livrer à des jeux de hasard : *Pas de probité possible avec la passion du jeu. — Il n'est point d'exemple d'un joueur de profession qui n'ait fini misérablement* ; à l'aspect de ces avis solennels, les cartes, les dés leur tomberont des mains, et, s'ils ont quelque pensée impie dans l'âme : *L'insensé seul a pu dire dans son cœur : Il n'y a point de Dieu*. Telle est l'imposante parole qu'ils lisent dans la chapelle.

Cette chapelle où ont retenti tant de chants, d'actions de grâces et d'hymnes de victoire, où des cœurs repentants et brisés ont soupiré tant de douloureuses invocations, où ont été baptisés, mariés, conduits au tombeau, tant de grands, aujourd'hui, chaque dimanche, cinq cents hommes s'y pressent. Ce n'est plus la resplendissante cour de Louis XIV, ni même la cour de Jacques II; plus de broderies, plus de brillants uniformes, mais une foule de costumes gris, couleur de deuil. Qu'il est imposant de voir, au sourd roulement du tambour, ces captifs tomber à genoux devant l'autel; et de quel saisissement religieux le cœur est pénétré, lorsque tous, d'une seule voix, rompent leur silence habituel pour prier ou adresser des hymnes touchantes au Dieu qui répondra par la grâce au repentir!

Ce que nous avons rapporté du régime

de cette prison militaire révèle la présence d'un officier habile, qui a compris que sa belle mission était de purifier, au nom de la morale, ceux qu'il punissait au nom de la loi. Ses nobles soins obtiennent une douce récompense. Chaque année le commandant a le bonheur de pouvoir signaler à la clémence royale des hommes que leur conduite en rend dignes, et cette clémence descend avec joie sur eux. Puis les tristes cellules reçoivent un doux reflet d'un salon où la grâce et la bonté le disputent à l'esprit. Ce n'est plus l'éclatant salon de Louis XIV, ni l'austère salon du roi Jacques, c'est un salon plein de charme et d'exquise simplicité, dans lequel on aime à se presser autour d'une belle illustration, d'un poète, d'un homme excellent, l'auteur de *Sylla*, l'ermite de la Chaussée-d'Antin.

Ernest FOUINET.

MADAME DE MAINTENON A SAINT-CYR.

1689.

I.

Une agitation inaccoutumée régnait le mardi, 25 janvier 1689, dans la communauté des dames de Saint-Louis, fondée quelques années auparavant à Saint-Cyr par madame de Maintenon.

Depuis six heures du matin, les deux cent cinquante demoiselles de la maison manifestaient une impatience dont les trente-six dames-professes et les vingt-quatre converses avaient peine à modérer les élans; si bien, que l'intervention de madame de Loubert, qui gouvernait la maison avec le titre de sous-prieure, sous la direction immédiate de madame de Maintenon, avait été nécessaire pour obtenir de ses élèves le calme conve-

nable pendant la messe qu'elles entendaient tous les jours à huit heures du matin.

Après la messe, la joie et la préoccupation des pensionnaires de Saint-Cyr ne firent qu'augmenter, et durant le dîner, qui avait lieu à onze heures, un long bourdonnement, qui s'élevait à la fois de toutes les tables, nécessita de nouveau l'intervention de madame de Loubert, sans laquelle toutes les recommandations des dames-professes et des converses restaient ce jour-là sans résultats.

« Mesdemoiselles, dit la sous-prieure d'un ton sévère après avoir agité une sonnette qui rétablit sur-le-champ un profond silence, vous oubliez qu'il est expressément défendu par les règlements de parler pen-

dant les repas ; si la classe jaune et la classe verte, qui se sont fait remarquer par le bruit de leurs conversations, donnent encore lieu à la moindre plainte, elles n'assisteront pas à la solennité. »

A ces mots, madame de Loubert se ras-sit, et non-seulement les classes particuliè-rement rappelées à l'ordre, mais les deux autres achevèrent de dîner dans un calme complet. On connaissait la rigidité de la sous-prieure, son inflexibilité quand elle avait prononcé une punition, et ces mots : *Elles n'assisteront pas à la solennité* résonnaient à toutes les oreilles. Heureuse-ment le repas touchait alors à sa fin.

D'après les règles de la communauté, une assez longue récréation succédait au dîner, et les demoiselles travaillaient ensuite de-puis une heure jusqu'à six heures du soir. Mais le jour dont nous parlons, elles se rendirent immédiatement dans les dortoirs pour mettre le costume des fêtes, avec or-dre d'avoir achevé leur toilette à midi et demi.

Le costume des pensionnaires de Saint-Cyr était d'une simplicité sévère ; et pour-tant, il avait un air grandiose, une ampleur qui en faisaient presque un costume de cour. Il se composait d'un manteau en étamine brune du Mans, et d'une jupe de même cou-leur. Les Demoiselles recevaient en outre un jupon de toile écarlate, remplacé en hiver par un jupon de ratine rouge. Quant à la coiffure, elle était pour le moins aussi aus-tère que le reste du vêtement ; c'était, en effet, un bonnet blanc piqué avec plusieurs rangs de réseau plissés par-devant et main-tenus par quelques nœuds en ruban, de la couleur de la classe dont chaque Demoi-selle faisait partie.

Les Dames portaient la croix d'or, et un grand manteau traînant ; ce dernier, les jours de cérémonie seulement. Le ruban de leurs bonnets différait aussi de celui des De-moiselles par la couleur qui était noire ou rouge de feu. Outre la croix et le manteau

traînant qui faisait partie de son costume de tous les jours, la sous-prieure se distin-gnait des Dames par les nœuds blancs de son bonnet. Enfin, les armes de la maison étaient brodées en or sur un des coins de son manteau. Ces armes, composées par Louis XIV lui-même, représentaient une croix abaissée que surmontaient une cou-ronne royale et des fleurs de lis.

Une fois dans leur dortoir respectif, les quatre classes, délivrées de la surveillance si redoutée de madame de Loubert, s'aban-donnèrent à leur penchant naturel, et les conversations devinrent en un instant très animées.

« Mademoiselle de Villienne est-elle heu-reuse ! disait mademoiselle de Perthes à ses camarades de la première classe ; avoir été choisie pour jouer le rôle d'Esther ! c'est maintenant qu'elle va être fière de sa beauté.

— Allons, reprit mademoiselle de Lan-geais, voilà de Perthes qui va être jalouse de mademoiselle de Villienne. Faut-il donc lui savoir mauvais gré d'être plus belle que nous ?

— Langeais a raison, ajoutèrent un grand nombre de demoiselles.

— Oui, reprit celle-ci forte de l'assenti-ment de ses camarades, mademoiselle de Villienne est tout à-fait digne de cette fa-veur. J'étais à la dernière répétition de Ver-sailles, où madame de Maintenon avait eu la bonté de me conduire, et j'ai entendu dire au roi que ni la Raisin ni la Champ-mêlé ne joueraient aussi bien le rôle d'Es-ther.

— Il est vrai, observa ironiquement ma-demoiselle de Larche, que Villienne n'a fait preuve que de quatre quartiers de noblesse, tandis que mademoiselle de Perthes en a prouvé dix-huit. »

Au lieu de s'irriter de cette observation, mademoiselle de Perthes répondit en levant la tête avec orgueil :

« Ajoutez, de Larche, que je m'en fais

gloire. Au surplus, je comprends pourquoi vous prenez la cause d'Esther; cette cause est un peu la vôtre, et chacun sait que les recommandations les plus puissantes ont dû balancer l'insuffisance de vos titres de noblesse pour vous faire admettre à Saint-Cyr.

— De Perthes, dit mademoiselle de Langeais, vous allez trop loin. Il y a ici des demoiselles qui seront riches un jour, et qui usurpent une place qu'on a dû refuser à d'autres moins heureuses, au grand regret de madame de Maintenon. Trouvez-vous que celles-là aient fait un noble usage de leurs recommandations?

— A bas les quartiers! s'écria mademoiselle de Joncy, charmante personne de seize ans, à la physionomie spirituelle, à l'air décidé; ma famille en a prouvé quinze, et je n'en ai jamais parlé.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit toute la classe, où mademoiselle de Joncy n'avait que des amies à cause de son caractère ouvert et gai.

— Quant à la fortune, poursuivit-elle, heureuses celles qu'elle a favorisées! plus heureuses encore celles que de braves capitaines du roi épouseront malgré leur pauvreté. Ainsi, de Perthes, ne nous parlez plus tant désormais ni de votre noblesse, ni de vos richesses. Ma chère Langeais, dites-nous plutôt si madame de Caylus était bien sous le costume et dans le rôle d'Assuérus.

— Admirablement belle, répondit mademoiselle de Langeais.

— Et mademoiselle de Glapion?

— Charmante. Elle s'enveloppe dans la tunique de Mardochée de l'air le plus vénérable, et sa voix prend un ton grave et solennel qui rend l'illusion presque complète.

— Et mademoiselle d'Abancourt? remplira-t-elle bien le rôle d'Aman, de l'impie Aman?

— Parfaitement; comme mademoiselle de Marsilly celui de Zarès. Enfin, madame

la chanoinesse de Maisonfort est charmante dans celui d'Elise, et toute la cour lui a fait mille compliments¹.

— Que vous êtes heureuse d'avoir assisté aux répétitions de Versailles!

— Vous verrez la représentation dans deux heures.

— Langeais, dit alors mademoiselle de Ledignan, grande et blonde personne de dix-huit ans, dont le calme contrastait avec la vivacité de la plupart de ses camarades, et qui, jusqu'alors, n'avait pas pris part à la conversation, est-ce aussi bien joué qu'*Andromaque*?

— C'est l'avis de madame de Maintenon.

— Oui; mais madame de Maintenon est peut-être suspecte à son insu, répondit mademoiselle de Ledignan. Savez-vous ce qu'elle a écrit à M. Racine après la représentation d'*Andromaque*?

— Qu'est-ce donc? demandèrent vingt voix à la fois.

— Je l'ai appris d'une parente même de M. Racine qui a vu la lettre.

• Nos petites filles ont si bien joué votre *Andromaque* qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos pièces. •

• Ce sont ses propres expressions. Depuis ce temps, madame de Maintenon ne veut plus qu'on joue ni *Marianne* ni *Polyeucte*, et voilà pourquoi elle a demandé à M. Racine une tragédie religieuse pour Saint-Cyr.

— Petites filles! dit mademoiselle de Joncy avec feu; voyez-vous cela! Nous ne sommes plus des petites filles... •

En ce moment les cloches de la maison sonnèrent à grande volée. Les demoiselles s'empressèrent de descendre dans la cour d'honneur où on les fit mettre sur deux rangs, et quelques instants après plusieurs carrosses, aux livrées du roi, entrèrent dans

(1) Madame de Caylus et madame la chanoinesse de Maisonfort étaient les seules personnes étrangères à la maison de Saint-Cyr, qui eussent des rôles dans la pièce d'*Esther*.

la première cour. Il était alors une heure de l'après-midi. Bientôt madame de Maintenon parut ayant à sa droite le père de La Chaise, confesseur du roi¹, et à sa gauche madame de Loubert. Venaient ensuite plusieurs dignitaires de l'ordre des Jésuites, douze évêques, madame de Miramion, que sa grande dévotion jointe à sa haute naissance avaient mise en faveur à la cour, et quelques-unes de ses pieuses amies. Le cortège était fermé par les trente-six Dames et les vingt-quatre converses de la maison.

Malgré le calme apparent du visage de madame de Maintenon, on y pouvait lire, ce que, du reste, elle répétait souvent, qu'elle avait un caractère à n'être jamais parfaitement heureuse. Son costume, habituellement très sévère, se composait ce jour-là d'une robe de soie noire et d'un camail de pareille étoffe, au-dessus duquel brillait une croix d'or, semée de fleurs de lis, que les dames de Saint-Louis lui avaient donnée, et sur laquelle étaient gravés ces deux vers où l'on reconnaissait bien l'esprit et la délicatesse de Racine, qui en était l'auteur :

Elle est notre guide fidèle;
Notre félicité vient d'elle.

Louange ingénieuse à laquelle madame de Maintenon s'était montrée fort sensible, et qui n'avait fait qu'accroître sa prédilection pour la maison de Saint-Cyr et pour son poète favori !

« Oui, mon père, disait-elle au père de La Chaise en marchant plus lentement quand elle fut arrivée au milieu de la haie que formaient les demoiselles, voilà ma famille chérie : que ne puis-je me voir chaque jour à cette grande table où, environnée de toutes mes filles, je me trouve plus à mon aise qu'au banquet royal² ? »

En ce moment, madame de Maintenon

(1) On disait à cette époque *le père de La Chaise*. Voir les Mémoires du temps, les lettres de Racine, etc.

(2) Ces paroles sont historiques.

aperçut dans les rangs mademoiselle de Langeais, qu'elle salua d'un signe de tête particulier et avec une bienveillance marquée. A cette nouvelle preuve d'affection, mademoiselle de Langeais, sur qui tous les regards s'étaient portés à la fois, baissa les yeux en rougissant.

« Je devrais les aimer toutes également, dit alors madame de Maintenon au père de La Chaise, mais je vous l'avoue, mon père, il en est quelques-unes, mademoiselle de Langeais entre autres, pour qui j'ai une amitié plus vive et presque maternelle.. »

— Que mademoiselle de Langeais justifie, j'en suis sûr, continua le père de La Chaise.

— Oui, mon père ; car Dieu lui a donné la modestie et la résignation, les deux premières vertus d'une femme ; et puis elle appartient à une des plus honorables familles de France, à une famille ruinée par les guerres. Eh bien ! malgré tant de titres à la faveur du roi, ses deux frères, au lieu de chercher à se pousser à la cour, comme font tant d'autres moins illustres et moins capables, ont préféré prendre du service dans les armées ; aussi, j'aime, je protège cette enfant, et, ce matin encore, j'ai prié le roi de donner à la comtesse de Langeais, sa mère, une haute preuve de son intérêt ; mais je ne veux pas que mademoiselle de Langeais l'apprenne par moi. »

En parlant ainsi, madame de Maintenon était arrivée devant le péristyle du bâtiment principal. En levant les yeux, elle aperçut une inscription ainsi conçue devant laquelle elle s'arrêta :

A Madame de Maintenon.

Elle voit les honneurs avec indifférence ;
Son cœur de vains désirs n'est jamais combattu ;
Sa maison même de plaisance
Est une école de vertu.

« Madame de Loubert, dit madame de Maintenon en se tournant vers la sous-prieure, je n'accepte que la dernière partie de l'éloge ; encore vous en revient-il une

bonne part. Mais, ne pourrais-je savoir à qui je dois un compliment si flatteur ?

— La jeune Muse qui m'a remis ces vers a demandé, il est vrai, de n'être pas nommée, répondit la sous-prieure à voix basse ; mais en ne la faisant connaître qu'à vous, je n'aurai pas trahi son secret.

— C'est donc une de nos demoiselles ?

— Oui, madame.

— Et vous l'appellez ?

— Mademoiselle de Langeais.

— Cette chère enfant ! pensa madame de Maintenon ; son instinct l'a portée à me remercier avant de connaître le bienfait qu'elle me doit. »

Elle se retourna pour chercher des yeux mademoiselle de Langeais, et leurs regards se rencontrèrent. Celle-ci avait compris à l'émotion de son cœur, que madame de Loubert venait de manquer à sa promesse, et malgré le désir sincère qu'elle lui avait exprimé, elle fut, il faut bien le dire, intérieurement enchantée de cette petite indiscretion.

« Vous le voyez, mon père, dit madame de Maintenon au père de La Chaise, elles me traitent en reine.

— Ne l'êtes-vous pas devant Dieu ? » répondit tout bas le confesseur du roi.

A ces mots, un éclair d'orgueil passa sur le visage de madame de Maintenon et anima sa physionomie ; mais un instant de réflexion suffit pour lui rendre son calme, son humilité ordinaires.

En entrant dans un des salons du rez-de-chaussée, elle trouva l'architecte de Saint-Cyr, le célèbre Mansard, qu'elle avait mandé et qui l'attendait.

« M. Mansard, lui dit elle, les eaux nous tourmentent de plus en plus et les caves en sont pleines. Si Majesté a dépensé, pour faire construire cette maison sur vos devis, quinze cent mille livres, une somme énorme ; il est bien regrettable, vraiment, que vous n'ayez pas prévu cet inconvénient auquel il faut remédier à tout prix ; car la

santé de nos demoiselles en pourrait souffrir. »

Madame de Maintenon avait dans ses remontrances un ton sec et froid qui la rendait terrible pour tous ceux qui s'y étaient exposés. Mansard lui développa, non sans quelque émotion, les moyens qu'il comptait employer pour assainir la maison.

« C'est bien, dit elle, quand elle eut discuté un instant avec lui sur les réparations nécessaires, avec une sagacité qui surprit tous les assistants. Je connais les ressources de votre habileté, et j'espère qu'avant trois mois vous vous serez rendu maître de votre ennemi souterrain. »

Mansard s'inclina et sortit.

« Messeigneurs, dit alors madame de Maintenon en se tournant vers les Jésuites et les évêques, Sa Majesté n'arrivera qu'à deux heures précises. Je suis sûre de prévenir vos désirs en vous offrant d'attendre cet instant à la chapelle, où nous demanderons à Dieu les indulgences dont nous avons peut-être besoin au moment d'assister à une solennité bien innocente, je le sais, mais pour laquelle M. le curé de Versailles est cependant sans pitié. »

Ils se dirigèrent tous vers la chapelle, précédés de madame de Maintenon. Chemin faisant, le père de La Chaise combattit l'opinion du curé de Versailles, prétendant que rien, ni dans les délibérations des conciles, ni dans les canons de l'Eglise, n'autorisait une pareille rigueur à l'égard des spectacles honnêtes et surtout religieux, comme celui qu'on allait donner à Saint-Cyr.

II.

A peine madame de Maintenon eut-elle traversé leurs rangs, que les demoiselles de Saint-Cyr, rendues à la liberté, entrèrent en récréation. En ce moment, une converse passa au milieu d'elles tenant à la main quelques lettres que le courrier venait d'apporter, et appelant les demoiselles pour qui elles étaient destinées :

— Mademoiselle de Langeais ! dit-elle.

— Langeais ! Langeais ! crièrent à la fois vingt demoiselles ; elle était là tout à l'heure, Langeais ! Ah ! la voici ! venez donc ! une lettre pour vous.

— Une lettre ! dit mademoiselle de Langeais accourant.

— Oui, mademoiselle, une lettre de Beauvais.

— De ma mère ! Oh ! donnez, donnez. »

Elle prit la lettre avec joie et demanda la permission, qui lui fut accordée, d'aller la lire dans le dortoir où elle pourrait être seule. Une lettre, en effet, est une conversation intime, et mademoiselle de Langeais ne comprenait pas que l'on pût, comme le faisaient quelques-unes de ses camarades, la lire au milieu de deux cents personnes. Il lui aurait semblé que tout le monde, à l'expression de sa physionomie, en devinait le contenu.

Elle alla donc au dortoir qui était désert en ce moment, et s'assit près de son lit en murmurant : « Ma mère ! ma bonne mère ! »

Avant d'ouvrir la lettre elle en examina l'adresse qui lui parut écrite d'une main moins ferme que d'habitude. Alors, elle se rappela qu'elle en avait déjà reçu une, il y avait très peu de jours, et elle redouta quelque malheur. Enfin, elle rompit le cachet en tremblant.

Elle la parcourut d'abord d'un regard inquiet, et presque aussitôt ses yeux s'étant remplis de larmes, elle fut obligée de s'arrêter.

« Hélas ! pensa-t-elle, mes pressentiments ne me trompaient pas. Pauvre mère ! toujours de nouveaux malheurs ! »

Cependant, au bout de quelques instants, elle put lire la lettre de sa mère qui était conçue en ces termes :

« Ma chère fille,

• Je vous écris, il y a huit jours, par madame de Nyons, qui devait vous faire demander au parloir et vous donner des nou-

velles de ma santé. Madame de Nyons a dû vous dire aussi combien l'incertitude où j'étais sur le sort de vos deux frères me causait de chagrin. Les nouvelles que j'ai reçues depuis son départ ont changé ce chagrin en une inquiétude mortelle. Votre frère aîné a été grièvement blessé au siège d'Ath, et on l'a transporté dans un hôpital où la multitude des malades fait qu'on ne peut leur donner tous les soins dont ils auraient besoin. C'est M. de Pierrefonds, un de ses amis, qui me l'a écrit, en me mandant que s'il avait eu deux ou trois cents livres à sa disposition, il aurait fait porter votre frère dans une maison particulière où il pense que sa santé se remettrait bien plus promptement. Vous devinez les transes où cette lettre m'a jetée. J'ai aussitôt fait vendre chez un orfèvre de la ville quelques bijoux, et je me suis empressée d'envoyer six cents livres à M. de Pierrefonds. Puisse-t-il m'apprendre bientôt que mon cher fils est hors de danger ! Quant à votre frère Georges, je n'ose vous dire tous les torts qu'on lui reproche, tellement ils sont graves. M. de Laissac, son capitaine, qui est un ancien ami de votre père, m'annonce qu'il est dissipé et joueur, qu'il est inquiet pour des dettes qui le feront renvoyer du service, s'il ne s'acquitte bientôt. Et, cependant, l'insouciance de votre frère est si grande que dans sa dernière lettre il ne me dit rien de ses embarras, et ne me parle au contraire que de son affection, de son dévouement en termes qui m'ont fait verser des larmes ; car vous savez, ma chère Louise, combien il est bon et comme il nous aime tous, vous surtout, pour qui il me charge d'un million d'amitiés. Ce cher enfant ! je comprends son silence ; il aura craint de me tourmenter en m'instruisant de sa position. J'ai aussitôt écrit à M. de Laissac pour le prier de me faire savoir quelle est la somme que votre frère doit. Pourvu qu'elle ne soit pas trop considérable ! Pourvu que le restant de mes bijoux

et de mes pierreries puisse y suffire ! Vous voyez par-là, ma chère fille, si j'ai tort d'être triste. Je sais bien que mes malheurs ne sont pas votre ouvrage et que vous ne devriez pas en souffrir ; mais à qui ouvrirai-je mon cœur, si ce n'est à vous ? Ah ! si madame de Maintenon, qui vous aime tant, connaissait notre détresse, elle appellerait sur nous, j'en suis sûre, les faveurs de Sa Majesté, car la vraie noblesse n'a pas de meilleur avocat auprès du roi ! Mais ces faveurs ne dussent-elles jamais venir, il faut les attendre avec résignation et non les solliciter, sous peine de s'en montrer indigne. Vous connaissez, à ce sujet, mes sentiments qui étaient ceux de votre père ; je sais qu'ils sont aussi les vôtres, et je vous en félicite. Adieu, ma fille, priez Dieu pour vos frères et pour moi, qui suis quelquefois injuste envers lui ; mais il me pardonnera, car je suis bien malheureuse, et le malheur aigrit. Pauvre Georges ! Avec quelle impatience j'attends la réponse de M. de Laissac ! si trois mille livres suffisent, je pourrai peut-être, en vendant tout le superflu que j'ai conservé jusqu'à ce jour, payer ses dettes et le maintenir dans son emploi ; mais si la somme qu'il doit est plus considérable... que faire alors ? .. Vous vous apercevrez en lisant cette lettre, ma chère Louise, qu'elle a été souvent arrosée de mes larmes et que ma main a bien tremblé en l'écrivant. Quelquefois ma tête se perd, mes idées deviennent confuses, il me semble que je suis riche, que j'ai des chevaux, des carrosses, des laquais à mes ordres... comme autrefois.. puis, mon rêve fini, je me retrouve aux prises avec la plus terrible des réalités, loin de trois enfants pour qui j'ai la plus vive tendresse, et ne pouvant rien pour eux, pour leur bonheur. Voilà, ma fille, le dénouement d'une vie qui a été éblouissante et enviée à son début .. mais vous allez dire, peut-être, vous qui êtes jeune et qui avez encore toutes vos illusions, que ma douleur m'égare et m'entraîne trop loin.

Vous avez raison, et c'est là le tort ordinaire des vieux parents. Ne croyez pas, au moins, que ma santé soit altérée de ce qui m'arrive ; je ne sais comment il se fait, mais elle résiste à toutes ces secousses, et Dieu veut que je me porte à merveille, malgré mon âge. Soyez donc sans inquiétude sur moi, et surtout ne vous affligez pas trop. Je vous donnerai des nouvelles de notre cher Georges et de votre frère aîné aussitôt que j'en aurai. En attendant, priez Dieu pour eux avec ferveur. Je vous embrasse bien tendrement,

« Blanche de LANGEAIS de SAINT-CHAMOND. »

Mademoiselle de Langeais mit longtemps à lire cette lettre ; à chaque phrase elle s'arrêtait, des larmes obscurcissaient ses yeux, et elle était impuissante à étouffer les sanglots qui la suffoquaient. Malgré son dévouement à sa mère et l'affection qu'elle avait pour son frère aîné, c'est surtout la triste situation de Georges qui l'attristait le plus. Georges était presque de son âge ; leur jeunesse s'était écoulée sous le même toit, dans les mêmes jeux, et une intimité touchante n'avait jamais cessé de régner entre eux.

« Il se tuera ! s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, quand elle eut achevé la lettre ; et ma mère ! que deviendra-t-elle alors ? ô mon Dieu ! mon Dieu ! »

En ce moment les cloches de la communauté sonnèrent de nouveau. C'était le signal de l'arrivée du roi et de la cour.

« Hélas ! dit en soupirant mademoiselle de Langeais, il ne m'est pas même permis de pleurer en liberté ; il faut aller assister à cette fête, paraître heureuse et gaie, afin de n'en pas troubler l'harmonie par mes larmes. »

Elle essaya donc ses yeux et descendit dans la cour d'honneur où toutes ses camarades étaient déjà réunies sur deux rangs. Madame de Maintenon, suivie de madame de Loubert, du père de La Chaise, des évé-

ques, des jésuites et de madame de Miramion, était allée recevoir le roi à la descente de son carrosse.

La cour d'honneur de Saint-Cyr présentait, au moment de l'entrée du roi et de sa suite, un spectacle aussi curieux qu'imposant. Cette haie de deux cent cinquante jeunes personnes, dont le costume était si convenablement ordonné pour produire de l'effet sans chercher l'effet, la richesse des autres costumes au milieu desquels se détachaient les soutanes des douze évêques et celles des jésuites, le bruit des cloches qui sonnaient toujours à grande volée, tout cela eût frappé l'imagination la moins impressionnable, quand bien même le roi de France n'eût pas été présent. Après avoir salué madame de Maintenon et les personnes qui l'accompagnaient, Louis XIV se mit en marche, ayant à sa droite la reine d'Angleterre, qui, forcée de fuir devant les armées victorieuses du parti protestant, s'était retirée, comme on sait, à la cour de France avec le roi Jacques II, son époux. La reine portait une robe de velours noir, dont un chapelet de magnifiques diamants, placés à une distance assez rapprochée, bordait le corsage.

« Qu'elle est belle ! » pensèrent les demoiselles de Saint-Cyr ; et presque aussitôt leurs regards furent attirés par les diamants de la reine d'Angleterre qui les saluait majestueusement en passant devant elles.

« Mon pauvre frère ! murmurait en même temps mademoiselle de Langeais toute préoccupée de sa douloureuse lecture, comment le sauver ? »

En ce moment l'horloge de la pension sonna deux fois ; c'était l'heure fixée pour la première représentation d'*Esther*.

III.

Louis XIV avait alors cinquante-un ans, et il était dans la splendeur de cette majesté naturelle que Dieu avait ajoutée à celle du rang suprême. Dans toute la cour on ne

citait que Racine qui pût lui être comparé pour la dignité du port, de la démarche, pour cette beauté qui frappe les regards. Ainsi, par un étrange caprice du hasard, le roi de France et celui des hommes illustres de son époque dont l'intelligence a jeté l'éclat le plus vif, avaient reçu de la nature les mêmes avantages extérieurs. Ce jour-là, Racine marchait immédiatement après le roi qui, tout en se rendant à la salle préparée pour le spectacle, expliquait à la reine d'Angleterre l'idée qui avait présidé à la fondation de Saint-Cyr.

« Oui, madame, disait le roi, toutes ces demoiselles sont issues du plus pur sang de ma noblesse ; et presque toutes sont pauvres, parce que leurs pères se sont ruinés au service de la France. Mais madame de Maintenon, dont la charité est inépuisable, les a adoptées pour ses filles, et le roi de France ne les abandonnera pas. D'abord, j'ai donné à la communauté, en rentes et bénéfices, une somme de deux cent mille livres par an, dont une partie servira à doter les moins fortunées ; mais devant entrer dans la maison de sept à douze ans, l'éducation qu'elles auront reçue les fera rechercher par mes meilleurs gentilhommes ; et ceux-là qui me seconderont dans mes vues n'auront pas à s'en repentir ! Votre Majesté approuve-t-elle ce plan ?

— Sire, je l'admire, et je suis sûre que toutes ces demoiselles et leurs familles vous bénissent du fond de leur cœur. Cependant... ajouta la reine d'Angleterre en hésitant.

— Une objection ? dit le roi en souriant ; parlez, madame, parlez.

— Votre Majesté le permet ?

— Je vous en prie.

— Les demoiselles ne pouvant rester à Saint-Cyr au-delà de vingt ans, que deviendront celles qui ne voudraient ni se marier, ni entrer dans le monde ? Votre Majesté n'aurait-elle pu les autoriser à demeurer dans une maison où elles ont été élevées, qu'elles aiment ?..

— Et à faire des vœux, continua le roi. Cette question a été longtemps débattue; mais je vais vous faire entendre à ce sujet l'opinion d'une des personnes les plus compétentes du royaume. »

En ce moment le père de La Chaise se trouvait près du roi qui fit quelques pas vers lui.

« Mon père, dit Louis XIV à son confesseur, la reine d'Angleterre vient de m'exposer un doute. Elle s'est demandée, comme nous, s'il n'eût pas été convenable de permettre aux demoiselles qui désireraient ne pas quitter Saint-Cyr d'y faire des vœux.

— Je prendrai la liberté de faire observer à Votre Majesté, répondit le père de La Chaise en s'inclinant devant la reine d'Angleterre, que l'objet de la fondation de Saint-Cyr n'est pas de multiplier les couvents, mais de donner à l'Etat des femmes bien élevées. Il y a assez de bonnes religieuses et pas assez de bonnes mères de famille. L'éducation perfectionnée à Saint-Cyr produira de grandes vertus, et les grandes vertus, au lieu d'être enfermées dans le cloître, doivent servir à sanctifier le monde¹.

— Vous venez d'entendre le plus éloquent défenseur du parti qui a prévalu jusqu'à ce jour, poursuit le roi; et pourtant, nous attendrons les leçons du temps pour nous prononcer définitivement à ce sujet. »

Le père de La Chaise s'inclina sans répondre, prévoyant peut-être que son opinion ne prévaudrait pas longtemps. En effet, quelques années après, l'organisation de la maison de Saint-Cyr fut modifiée, et les demoiselles eurent la liberté d'y faire des vœux.

On était arrivé dans la salle disposée pour la représentation. Outre les deux cent cinquante places réservées aux demoiselles de la maison, il en restait encore environ deux cents qui étaient sollicitées comme une fa-

veur signalée par plus de deux mille personnes, et dont le roi disposait lui-même. A Saint-Cyr, les jours de représentation, Louis XIV se plaçait devant une barrière mobile par laquelle on entrait dans la salle; à côté de lui se tenait un gentilhomme ayant à la main la liste des personnes invitées, et le roi levait lui-même la barrière après s'être assuré des droits de ceux qui se présentaient pour entrer.

Ce jour-là, trois fauteuils avaient été disposés en face de la scène et un peu en avant des autres places. La reine d'Angleterre occupait celui du milieu, le roi son époux, était à droite et Louis XIV à gauche¹. Les princes, les princesses, Monsieur, frère du roi, Madame, mademoiselle de Conti, mademoiselle de Blois, madame de Maintenon venaient immédiatement après les fauteuils de Leurs Majestés.

La salle, ornée par Berin, décorateur de la cour, qui avait fait aussi les costumes, était au complet lorsque le rideau se leva. Mademoiselle de Saint-Osmane s'avança lentement, le visage à demi caché par les voiles blanches qui flottaient autour d'elle, et dit avec beaucoup d'expression, au milieu d'un religieux silence, ce majestueux prologue de la *Piété* qui précède la pièce :

« Du séjour si heureux de la Divinité,
« Je descends dans ce lieu par la grâce habitée... »

Quant à la pièce, elle fut jouée avec un merveilleux ensemble. Tout en rendant justice au talent des habiles interprètes que s'était choisis Racine, les courtisans se préoccupèrent surtout, aux représentations suivantes, des allusions que renfermait sa tragédie; ce jour-là, grâce à la composition particulière de l'auditoire, rien ne vint, ou du moins ne parut le distraire de la pièce elle-même, dont le sujet était en parfaite harmonie avec les croyances et les idées de tous. Mais ce qui excita surtout l'admiration, ce fut la

(1) Ces paroles du père de La Chaise sont historiques. Il en est de même de tous les détails concernant la maison de Saint-Cyr et la représentation d'*Esther*.

(1) Mémoires de Dangeau.

céleste poésie des chœurs, les plus beaux qui existent en aucune langue, et auxquels Moreau, premier compositeur de la chapelle du roi, avait adapté une musique digne d'eux. Transporté, ravi par le charme véritablement divin de cette poésie, de ces voix si fraîches et si pures, de ces ravissants accords, le roi donnait lui-même, mais à la fin de chaque acte seulement, pour ne pas troubler la pièce, le signal des applaudissements.

La représentation fut terminée à cinq heures. Aussitôt après, Louis XIV, le roi et la reine d'Angleterre passèrent dans une autre salle où devaient se rendre toutes les dames et demoiselles qui avaient joué ou chanté dans *Esther*, pour recevoir, en présence de leurs camarades, les félicitations de Leurs Majestés.

Mademoiselle de Langeais n'avait pas pris, comme on pense bien, un vif intérêt à la représentation d'*Esther*, et ni la beauté du spectacle, ni la présence de la cour n'avaient pu lui faire oublier un moment les tristes nouvelles qu'elle avait reçues de sa mère. Aussi son accablement n'avait pas échappé à celles de ses amies qui étaient le plus rapprochées de sa place, et, après la pièce, mademoiselle de Châlus, l'une d'elles, lui ayant pris affectueusement les mains, essayait de faire diversion à sa douleur.

« Louise, lui disait-elle, en arrivant dans la salle où la reine d'Angleterre se trouvait déjà, et causait avec madame de Maintenon, avez-vous remarqué les diamants que la reine d'Angleterre porte à son corsage? voyez comme ils sont beaux, celui du milieu surtout!

— Très beaux, répondit avec indifférence mademoiselle de Langeais, en jetant un regard distrait sur les diamants de la reine.

— Mais, ma chère Louise, qu'avez-vous donc aujourd'hui? reprit mademoiselle de Châlus; en vérité, vous m'effrayez...

— Merci, Hélène, merci. Hélas! je suis

bien malheureuse... cette lettre de ma mère que j'ai reçue ce matin...

— Et vous n'y pouvez rien?

— Bien, » dit mademoiselle de Langeais en serrant avec effusion les mains de sa meilleure amie.

Le roi adressa ses compliments à tous ceux qui avaient concouru à la représentation d'*Esther*, en commençant par l'auteur de la tragédie.

« Monsieur Racine, lui dit-il de sa voix la plus bienveillante, douterez-vous encore de votre talent? mais, je vous en prévient, ceci est un engagement pour l'avenir, et j'espère, avec madame de Maintenon, que vous trouverez dans les livres saints les éléments d'un nouveau succès aussi pur et aussi beau que celui d'*Esther*.

— Sire, j'essaierai, » dit Racine en s'inclinant. Cet essai valut *Athalie* à la France.

Les dames et les demoiselles qui avaient contribué à la solennité du jour eurent aussi leur part d'éloges, ainsi que le compositeur Moreau, que le roi loua fort sur la mélodieuse simplicité des chœurs. Berin, lui-même, ne fut pas oublié pour ses décorations.

Il était six heures du soir, et la cour se disposait à partir pour Versailles. Au moment de passer le seuil de la salle, et après avoir parlé à plusieurs demoiselles dont madame de Maintenon lui désignait la famille, la reine d'Angleterre jeta par hasard les yeux sur sa toilette et s'aperçut que le plus gros des diamants qu'elle portait s'était détaché de son corsage. Elle en prévint madame de Maintenon, et elles revinrent sur leurs pas pour le chercher.

En un instant tout le monde sut que la reine d'Angleterre avait perdu un de ses diamants, et qu'on ne le retrouvait pas dans la salle.

« Cela est d'autant plus étrange, dit mademoiselle de Châlus à madame de Maintenon, que je l'ai aperçu tout à l'heure au corsage de Sa Majesté.

— Depuis que Sa Majesté est entrée dans cette salle? demanda madame de Maintenon.

— Oui, madame, et mademoiselle de Langeais l'a vu comme moi. N'est-il pas vrai, Louise? »

Mademoiselle de Langeais répondit par un signe de tête affirmatif, et l'on chercha de nouveau le diamant, mais sans plus de succès qu'auparavant. Cependant, le roi qui était sorti depuis quelques instants fit demander si la reine d'Angleterre et madame de Maintenon, qui devaient être de son carrosse, étaient prêtes à partir.

En ce moment madame de Maintenon s'approcha de la reine d'Angleterre, à qui elle dit quelques mots à voix basse. Aussitôt la reine s'éloigna, et madame de Maintenon resta seule avec les demoiselles de la maison et la sous-prieure.

« Madame de Loubert, dit-elle alors, veuillez faire fermer les portes. Le diamant de la reine a été perdu ici, je ne quitterai pas Saint-Cyr qu'il ne soit retrouvé. »

A ces mots prononcés de ce ton sévère et dur que le moindre mécontentement donnait à madame de Maintenon, les demoiselles se regardèrent en tremblant, comme si elles avaient prévu que quelque chose d'extraordinaire allait se passer. Madame de Loubert obéit.

« A présent, reprit madame de Maintenon, toutes ces demoiselles vont passer devant moi, une à une, en commençant par la classe verte. »

La classe verte était la plus avancée en âge; les demoiselles qui en faisaient partie ayant de quinze à vingt ans.

L'ordre donné par madame de Maintenon reçut aussitôt son exécution, et les soixantedix demoiselles qui composaient la classe verte commencèrent à défilér sous ses yeux, lentement et l'une après l'autre. Madame de Maintenon ne leur adressait pas une parole, mais elle les enveloppait d'un regard perçant, inquisiteur, dont elle avait plusieurs fois éprouvé la puissance, bien per-

suadaée que s'il y avait une coupable, son trouble seul la trahirait.

Cependant presque toute la classe verte avait défilé, et cette interrogation muette n'avait eu aucun résultat apparent.

Mais quand ce fut le tour de mademoiselle de Langeais, il se passa une scène inattendue, étrange. On a vu l'affection presque maternelle que madame de Maintenon lui témoignait. Ce sentiment était tel, qu'à l'approche de Louise, le visage de madame de Maintenon s'était tout à coup radouci et qu'elle semblait dire à son élève favorite : « Passez, mon enfant, ce n'est pas sur vous que se portent mes soupçons. »

Et pourtant, lorsque Louise de Langeais fut arrivée devant sa bienfaitrice, elle la regarda douloureusement en portant la main à son cœur, chancela un instant et tomba évanouie sur le parquet.

IV.

Madame de Maintenon ne retourna pas à Versailles ce jour-là. Elle fit transporter mademoiselle de Langeais dans une chambre voisine de l'appartement qu'elle avait à Saint-Cyr et s'y rendit dans la soirée. Elle trouva Louise couchée, la tête tournée contre la muraille, le visage caché dans ses mains. Elle s'approcha du lit et l'appela :

« Louise, lui dit-elle, vous êtes malade, vous souffrez? »

A cette voix, mademoiselle de Langeais tressaillit; mais elle garda le silence et ne se retourna pas.

« Nous sommes seules, reprit madame de Maintenon à voix basse, vous savez l'amitié que j'ai pour vous; parlez-moi avec franchise et ma bienveillance vous restera.

— Oh! madame, murmura Louise en sanglotant, je n'en suis plus digne.

— Ouvrez-moi votre cœur et nous verrons, répondit madame de Maintenon avec bonté.

— Ce diamant, dit mademoiselle de Lan-

geais en se tournant à demi, c'est moi qui l'avais trouvé sous mes pas, et au lieu de le rendre... »

En parlant ainsi, elle passa la main sous le chevet de son lit et en retira le diamant qu'elle présenta à madame de Maintenon, en disant : « Le voilà, madame. » Puis, se retournant de nouveau du côté opposé, elle s'écria avec désespoir : « Oh ! ma mère ! ma mère ! »

Madame de Maintenon essaya d'obtenir d'autres explications ; mais toutes ses prières furent inutiles. Elle sortit.

« La pauvre enfant ! dit-elle en rejoignant madame de Loubert qui l'attendait, elle refuse de parler. Il y a là - dessous un mystère que nous découvrirons plus tard ; mais je suis bien sûre d'avance qu'elle n'a pas cédé à un mauvais instinct. »

A peine madame de Maintenon était-elle sortie, que mademoiselle de Langeais restée seule, se leva précipitamment et se dirigea vers une fenêtre de sa chambre ; on devine dans quel but. Heureusement une dame-professe entra à l'instant même et s'élança vers elle assez à temps pour la retenir. En regagnant son lit, Louise passa devant une image du Christ, et se laissant tomber à genoux :

« O mon Dieu ! dit-elle en pleurant, vous n'avez pas voulu que je commisse un nouveau crime ; grâces vous soient rendues ! mais achevez votre œuvre et donnez-moi la force de vivre pour expier ma faute ! »

Vers le milieu de la nuit la fièvre se déclara, et sa violence augmentant d'heure en heure, occasionna bientôt le délire. Madame de Maintenon soupçonna alors toute la vérité. Aux mots entrecoupés et vides de sens en apparence que prononçait par intervalles mademoiselle de Langeais, elle comprit qu'un grand malheur menaçait un de ses frères, et que, séduite, entraînée par un funeste hasard, elle s'était perdue pour lui.

Pendant madame de Langeais avait

reçu la veille une lettre par laquelle M. de Pontchartrain lui annonçait que le roi, en considération des services de sa famille et à la requête de madame de Maintenon, lui accordait une pension de trois mille livres. M. de Pontchartrain informait en outre madame de Langeais que ses ordonnances pour l'année courante avaient été immédiatement signées et qu'elle en pourrait toucher le montant par avance quand il lui plairait.

Dans son impatience de remercier sa bienfaitrice, madame de Langeais partit de Beauvais le soir même pour se rendre à Versailles. Elle y arriva dans la matinée d'assez bonne heure, et apprit que madame de Maintenon était à Saint-Cyr. Satisfaite de cette nouvelle, elle se remit en route à l'instant.

« Pauvre mère ! pensa madame de Maintenon quand on lui annonça madame de Langeais. Elle arrive le cœur plein de joie, et le malheur qui doit empoisonner sa vie entière est consommé. »

Elle aurait voulu lui cacher ce malheur, mais cela était impossible, et quand madame de Langeais lui demanda la faveur d'embrasser sa fille, elle fut forcée de lui dire, avec tout le ménagement que son exquise délicatesse lui suggéra, la cruelle scène de la veille et la secousse que la santé de Louise en avait éprouvé.

Un moment après, madame de Langeais éplorée, éperdue, était devant le lit de sa fille.

Louise fut longtemps à la reconnaître. Elle la regardait fixement, d'un air étonné, passait ensuite la main sur ses yeux comme si un nuage les eût voilés et faisait de vains efforts pour se rappeler.

— Ma fille ! s'écriait madame de Langeais d'une voix déchirante, tu ne me reconnais donc plus ? c'est ta mère qui te parle et qui t'aime toujours.

— Ma mère ? disait Louise en la repoussant, et en secouant la tête, elle est à Beauvais. »

Entin, madame de Langeais prononça le nom de Georges, du frère de Louise.

« Georges ! s'écria celle-ci avec force en recouvrant tout à coup sa raison ; ma mère ! ma bonne mère ! »

Et elle se précipita dans ses bras où elle pleura amèrement. Puis, en se relevant, ayant aperçu madame de Maintenon qui la regardait avec attendrissement, elle poussa un cri d'effroi et se cacha de nouveau dans le sein de sa mère en murmurant ces mots : « Grâce ! pardon ! »

V.

A la suite de ces émotions, le délire revint et la vie de mademoiselle de Langeais fut en péril pendant plusieurs jours ; mais sa jeunesse, et les soins de sa mère triomphèrent du mal. Un mois après, M. Fagon, médecin du roi, que madame de Maintenon avait plusieurs fois amené à Saint-Cyr pour voir Louise, déclara que tout danger était désormais passé, et que mademoiselle de Langeais pouvait même commencer à sortir.

« Ah ! partons ; éloignons-nous au plus tôt de cette maison, dit Louise quand elle fut seule avec sa mère ; tout m'y rappelle ma honte, et je ne suis plus digne d'y rester.

— C'est votre affection pour votre frère qui vous a égarée, dit tristement madame de Langeais.

— Oui, ma mère ; car ce diamant qui s'est fatalement trouvé à mes pieds, j'espérais le lui faire parvenir afin qu'il pût, en le vendant, acquitter ses dettes et vous épargner ainsi de nouveaux sacrifices, de nouveaux chagrins.

— Ma fille, répondit gravement madame de Langeais, le plus grand chagrin que Dieu pût m'envoyer... »

Mais à ces mots, voyant de grosses larmes remplir les yeux de Louise, elle s'arrêta tout à coup et reprit avec bonté : « Eh bien ! oui, nous partirons demain de

Saint-Cyr et vous viendrez avec moi à Beauvais.

— A Beauvais ! dit Louise. Non, ma mère, je ne dois pas, je ne veux pas rentrer dans le monde.

— Mais, alors, où désirez-vous aller ?

— Dans un couvent, pour y finir mes jours. »

Madame de Langeais aimait tendrement sa fille. Elle combattit ce projet avec chaleur ; mais celle-ci fut inébranlable ; les instances de madame de Maintenon elle-même ne purent changer sa détermination.

« Et dans quelle maison voulez-vous entrer, ma pauvre enfant ? dit-elle affectueusement à Louise, après que toutes ses prières et celles de madame de Langeais eurent échoué.

— Chez les dames Ursulines de Melun, si l'on daigne m'y recevoir, dit Louise en baisant les yeux.

— Y pensez-vous ? répondit madame de Maintenon ; une des filles de M. Racine y a fait ses vœux, et son père m'assure que c'est la maison la plus austère du diocèse.

— C'est celle qui me convient le mieux. »

Mademoiselle de Langeais obtint par sa piété, par sa ferveur que la durée de son noviciat ne fût que d'une année. Dans cet intervalle, sa mère étant morte, madame de Maintenon la remplaça le jour de la cérémonie, et voulut payer pour sa protégée le prix de l'entrée en maison, qui avait été fixé à cinq mille livres. Ce jour-là, sœur Louise écrivit à son frère Georges pour lui donner les plus tendres conseils. Quant à son frère aîné, il était mort depuis plusieurs mois de la blessure qu'il avait reçue au siège d'Ath.

— Adieu, ma sœur, dit madame de Maintenon en l'embrassant pour la dernière fois ; daignerez-vous le prier pour moi... pour le roi ? »

Pour toute réponse, sœur Louise porta la main à son cœur en s'inclinant humblement.

Environ trois ans après, madame de Main-

tenon reçut de la supérieure des Ursulines
de Melun une lettre des plus touchantes,
que sœur Louise avait écrite deux ou trois

mois auparavant, avec prière de ne l'en-
voyer à son adresse que le jour de sa mort.
P. CLÉMENT.

L'HOMME ET SON CHIEN.

FABLE.

« Toi que j'admis souvent à partager ma soupe,
Au temps de ma prospérité,
Toi qui sus, comme moi, boire à la double coupe
De la richesse et de la pauvreté ;
Compagnon de ma bonne et mauvaise fortune,
Qui de mes seuls foyers fis tout ton univers,
Qui m'as suivi partout et qui, dans mes revers,
N'as jamais fait entendre une plainte importune,
S'il ne m'a pas été donné
De garder des amis quand je n'étais plus riche,
Toi, du moins, mon pauvre caniche,
Tu ne m'as pas abandonné.

Dans mes destins divers, heureux ou misérables,
Je t'ai trouvé toujours à toi-même semblable ;
Tu fus l'ange gardien qui veilla sur mes jours ;
J'aurais moins obtenu des tendresses d'un frère :
Aussi je suis à toi pour jamais, à toujours. »
Où croyez-vous, pourtant, qu'aboutit ce discours ?
Vous en êtes ému ; vous le croyez sincère.
Détrompez-vous, car l'homme est inconstant,
Ingrat, oublieux des services,
Même capable de sévices
Envers des bienfaiteurs, s'il en est mécontent ;
Dès qu'il a mis le pied sur l'échelle des vices
Il la parcourt en un instant.

Cet homme, donc, par un de ces caprices
Propres à notre espèce, a bientôt oublié
Ce vain luxe de gratitude.
Son chien vieillit ; il se croit délié.
S'il le soignait, c'était par habitude.
S'il fut son compagnon, c'est qu'il en prit pitié ;
Il l'aime par caprice et non par amitié ;
Il ne lui devait pas un sentiment plus tendre.
On peut bien, après tout, se défaire d'un chien

Qui commence à vieillir et n'est plus bon à rien.
 Mais, l'arrêt prononcé, comment va-t-il s'y prendre ?
 Que va-t-il dire à ses enfants ?
 Son chien couchait près d'eux depuis tantôt douze ans.
 Et par quel accident, et par quelle aventure?...
 Le plus jeune, surtout, va courir éperdu ;
 Caniche lui servait de cheval de monture...
 Il leur dira qu'il l'a perdu.

Sur ce penser, le voilà qui chemine
 Caressant le pauvre, lui faisant bonne mine ;
 Le chien chemine aussi, s'éloignant du foyer,
 Sans songer, lui, qu'on songe à le noyer.

On marche une heure ; on se hâte, on arrive
 Derrière un mont, au détour d'une rive,
 Près d'un torrent qui bouillonne à l'écart,
 D'où l'on n'est vu de nulle part ;
 Lieu propice au méchant, lieu favorable au crime,
 C'est là qu'il conduit sa victime,
 Là qu'il va dérober la trace de ses pas,
 Là qu'il va mettre à nu son cœur d'homme et de boue.

Il appelle son chien qui folâtre et se joue ;
 Court, s'éloigne, revient et saute, et ne voit pas
 Si près de lui les portes du trépas.
 Il sait lui prodiguer tous ses noms de tendresse,
 Le flatte de la main, le fait venir à lui.
 Le malheureux qui croit qu'on le caresse
 Recommence à courir, revient dès qu'il a fui,
 S'éloigne encore et bondit d'allégresse.

Le maître aura bientôt fait cesser cette ivresse.
 Il gronde alors, menace, et, prenant son moment,
 Il le saisit avec adresse,
 Le serre en ses genoux, le retient fortement,
 Puis à son cou lie une lourde pierre.
 L'emporte enfin, le jette à la rivière
 Et s'en revient tranquillement ;
 Tranquillement, c'est peut-être trop dire,
 Le mal, quel que soit son empire,
 Porte avec lui son châtiment.

Cette noire action qu'il venait de commettre
 Le bourrelait, et, malgré lui,

Sa main vile, sa main de traître
Involontairement se cherchait un appui.
Un malaise inconnu circulait dans son être ;
Il suait de fatigue et de remords, peut-être.

Pour s'essuyer le front il cherche son mouchoir,
Il ne l'a plus... il l'aura laissé choir
Sur sa route, et voilà qu'il retourne en arrière ;
Et comme il revenait auprès de la rivière,
Ramenant ses regards sur l'onde qui coulait,
Il aperçoit son chien qui marchait avec peine,
Traînant son caillou sur l'arène,
Ainsi qu'un criminel qui traîne le boulet,
De son museau labourant la poussière,
Les yeux meurtris, le corps tout éreinté,
Couvert de boue, ensanglanté,
S'affaissant de douleur au creux de chaque ornière,
Trébuchant contre chaque pierre
Sur ses membres estropiés ;
Et, vertu qu'un chien seul pouvait faire paraître !
Tenant entre ses dents le mouchoir de son maître ;
Heureux et fier encor s'il peut le lui remettre
Avant d'expirer à ses pieds.

Noble ou plutôt sublime caractère !
Homme, viens nous vanter ton cœur et ta raison ;
Après une telle leçon,
Tu n'as qu'à rougir et te taire.

Il n'y faut point de commentaire.

DERBIGNY.

CORRESPONDANCE D'OUTRE-MER.

PREMIÈRE LETTRE.

Mesdemoiselles,

Un grand génie, Blaise Pascal, a dit quelque part :

« La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler ; on ne voyagerait pas sur la mer pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plai-

« sir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne. »

Donc, moi qui ai fait deux fois le tour du monde ; moi qui reviens de je ne sais où, des *Antipodes*, je crois, je serais aujourd'hui très malheureux et très humilié, si je ne pouvais raconter ce que j'ai vu, pendant mes courses vagabondes.

Un obligeant facteur veut bien se charger de vous remettre ma correspondance ; accueillez-la, lisez-la, et ne vous fâchez pas si je vous écris sans vous en avoir demandé d'abord la permission. Les marins passent pour *gens sans façons*, et je suis marin... ainsi, lisez-moi ; je vous ennuierais souvent, mais je vous amuserai quelquefois.

Je vais vous parler du Chili. Pourquoi du Chili plutôt que de tout autre pays ? du Brésil, de l'Afrique, de la Nouvelle-Zélande, de la Chine ou du Japon ? Pourquoi ? c'est que le *Chili* est le seul pays de l'univers où j'aie le moins regretté la France ; c'est qu'au Chili les jeunes filles sont les Françaises des deux Amériques ! Venez donc avec moi visiter cette belle contrée ; mais ne doublez pas le cap de Horn : il y fait trop froid ; suivez une route plus agréable ; prenez un globe ; placez la France devant vous, faites tourner ce globe sur son axe de l'est à l'ouest, et suspendez sa rotation quand vous serez arrivées aux Etats-Unis. Là, cherchez parmi ces grandes lignes qui vont d'un pôle à l'autre, celle qui porte le n° 75 ; suivez-la en descendant vers le sud ; coupez l'équateur ; passez le bout d'un de vos jolis doigts sur le Pérou, et arrêtez-vous à l'endroit où deux autres lignes parallèles, rencontrent la première à angle droit. Ces deux lignes sont la vingt-cinquième et la quarante-quatrième, alors vous vous trouverez au Chili, et si vos yeux sont doués d'une puissance surnaturelle et rétrospective, vous découvrirez au mouillage, dans la baie de la *Conception de Mocha*, le beau navire de votre très humble serviteur.

Je vous donne ainsi ma *longitude* et ma *latitude*, et je suis seulement à quatre mille bonnes lieues de la rue Cassette. C'est beaucoup pour la distance, mais c'est peu pour le souvenir.

Le 25 décembre, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Conception, en face de la petite ville de Talcahuana. Cette baie est la plus vaste et la plus sûre de toutes les baies

de la côte ouest de l'Amérique méridionale. Vue du mouillage, elle apparaît immense ; une brume faible, mais continuelle, enveloppe ses rivages d'une teinte mystérieuse et ne laisse apercevoir que dans un lointain fantastique la vigoureuse végétation de la Terre-Ferme, le damier des champs cultivés et les blanches maisonnettes éparpillées sur les collines. Du côté de la pleine mer s'élève l'île de la *Quiriguina*, placée comme un factionnaire à l'entrée de la baie pour défendre l'ancre contre les violentes brises de l'ouest. Deux passes conduisent au mouillage : les gros navires ne fréquentent que celle du nord ; celle du sud, la *Bocha Chiquita*, est trop dangereuse ; elle est parsemée d'écueils à fleur d'eau, et, lorsque par un temps calme, le soleil couchant rougit la mer, ces mille pointes noires de rochers ressemblent de loin à autant de petites barques de pêcheurs, ayant chacune pour patron le phoque qui s'est accroupi sur elles. Rien de plus animé, de plus vivant que le cap extérieur de la *Quiriguina* et les îlots qui l'entourent. Des myriades d'oiseaux de terre et de mer y ont élu leur domicile, et y exécutent un infernal charivari qu'on peut entendre à plus d'une lieue au large.

Une longue série de cases en bois et en torchis, décorées du nom de maisons, et tagées sur une colline de terre rougeâtre, et contenant environ trois mille habitants, voilà ce que l'on nomme la ville de *Talcahuana*, la seconde capitale de la baie après la cité de la *Conception de Mocha*, bâtie quatre lieues plus loin, dans le fond d'une plaine, jadis couverte par l'Océan.

Les tremblements de terre qui, dans ce pays, sont aussi fréquents que les tempêtes le sont sur nos côtes, ont secoué rudement ces deux villes. En 1834, elles ont été détruites de fond en comble ; la mer s'est avancée jusque sur Talcahuana, et aujourd'hui on rencontre encore à chaque pas de nouvelles et mesquines constructions qui naissent entre des ruines.

Talcahuana, fondée en 1754, après la destruction de *Penco-viego*, a été neuf fois bouleversée par des tremblements de terre. Les simples secousses, qui se contentent de fendre une colline en deux et de mettre un ravin à la place d'un monticule, se renouvellent si fréquemment chaque année, qu'on n'y fait plus attention. Nous arrivâmes au Chili un mois après une de ces convulsions qui détruisit la ville de *Valdivia*, mais ne fit presque aucuns ravages dans la province de Conception.

En relisant mon journal de bord je trouve que nous aussi, quoiqu'à plus de soixante lieues en pleine mer, nous avons ressenti, sur le tillac du navire, ce tremblement de terre. C'était le 22 novembre, à sept heures trente-cinq minutes du matin. La mer était houleuse, la brise forte et le temps nuageux. Notre navire, *la Pallas*, qui filait alors huit nœuds, s'arrêta tout à coup, et tressaillit pendant quelques secondes, comme s'il venait de toucher sur un écueil, puis il reprit sa course. Tout l'équipage ressentit cette secousse; mais on lui assigna diverses causes: les uns prétendirent que nous venions de draguer la cime d'une roche non encore signalée sur les cartes; on courut aux pompes, pas une pinte d'eau n'en sortit; cependant le choc avait été assez violent pour défoncer quelques bordages. D'autres assurèrent que nous avions glissé sur un banc de sable; c'était encore impossible, car la mer n'avait pas changé de couleur, et partout, elle conservait une belle teinte azurée, indice irrécusable des grandes profondeurs de l'Océan. Notre capitaine, qui ne voulut pas compromettre sa réputation de sagacité, se contenta de sourire d'un air capable, quand il eut compris qu'il n'y avait plus aucun danger, et usa envers nous de la formule ordinaire aux pilotes de la Manche, afin de se réserver plus tard le droit de nous assurer qu'il avait à l'instant même expliqué la cause de ce tressaillement du navire. Or, il faut vous apprendre que

les pilotes de la Manche ne se trompent jamais quand ils prédisent vent d'amont ou vent d'aval, beau temps ou mauvais temps d'après l'assiette des nuages... Ils ne se trompent jamais; mais voilà comment ils s'y prennent pour ne pas se tromper, ils vous montrent du doigt un nuage et vous disent :

« Voyez ce nuage-là.

— Oui.

— Eh bien ! *je ne vous en dis pas davantage... »*

Puis ils tournent les talons; et quelques heures après, qu'il vente du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest, qu'il y ait tempête ou beau temps, n'importe ! ils reviennent vers vous et s'écrient avec un air de triomphe :

« *Je vous l'avais bien dit*, c'est ce coquin de nuage qui en est cause !!! »

Notre capitaine, imitant ces Mathieu Laensberg de la Manche, assaisonna son mystérieux sourire du proverbial *je ne vous en dis pas davantage*, et un mois après, au mouillage de Talcahuana, il s'écria devant son état-major :

Je vous l'avais bien dit, messieurs !!! c'est un tremblement de terre que nous avons ressenti en mer, à soixante lieues de la côte, le 22 novembre, à sept heures trente-cinq minutes du matin; la chose est prouvée clairement, car la Gazette du pays annonce que ce même 22 novembre, à sept heures trente-cinq minutes du matin, la ville de *Valdivia* a été détruite de fond en comble. »

Talcahuana, par sa position, son commerce et sa rade, est, après Valparaiso, la bourgade maritime la plus importante du Chili; aussi le gouvernement de la république encourage-t-il sans cesse les habitants de l'intérieur à venir s'y établir. Le peuple, épouvanté par la catastrophe de 1834, refusa un instant de rebâtir les maisons détruites et se prépara à émigrer vers une autre plage. Il s'écriait, dans sa superstition,

que Dieu ne voulait plus qu'il existât de ville sur cette grève, et il fallut qu'une loi sévère intervint pour l'obliger à reconstruire au même lieu cette noble cité de Talcahuana.

Avant de vous parler des mœurs et du caractère des habitants, et de vous raconter quelques anecdotes indigènes, permettez-moi de dire deux mots sur la géographie du Chili. Vous connaissez déjà sa longitude et sa latitude ; au nord il est borné par la république de Bolivia, au sud par la Patagonie, à l'est par les Andes, à l'ouest par l'Océan. Les neiges des Cordillères (*chil*), les grives de ses bois (*tchil*) et les flots de sa principale rivière (*thilé*), voilà les trois choses qui, selon les historiens espagnols, ont donné, l'une ou l'autre, leur nom à ce pays. Vingt volcans qui flamboient sans cesse, éclairent pendant la nuit sa frontière orientale ; son climat est plus doux encore que le climat d'Espagne. Les pluies n'appartiennent qu'à la région des montagnes, et pendant six mois de l'année, pas un nuage ne traverse le bleu du ciel depuis *Cochimbo* jusqu'à la Conception. Le sol renferme de précieuses mines que l'industrie exploite, et, entre le sol et le ciel foisonne une brillante végétation, pullulent d'innombrables et curieuses familles d'animaux, et existe l'homme... l'homme qui s'y présente sous trois faces bien distinctes... Dans les forêts Araucanien (*autochthone*) ; sur les côtes, dans les villes et dans les bourgades, créole à sang mêlé et Espagnol pur sang.

Le Chili, longtemps colonie espagnole, depuis Pizarre le gardeur de pourceaux, jusqu'au dernier vice-roi *Abascal*, s'est révolté en 1811 comme toute l'Amérique du Sud ; maintenant c'est une république avec un directeur suprême. Les guerres de conquêtes et d'indépendance l'ont épuisé sans cesse, et si Dieu n'avait pas fait de cette contrée une contrée privilégiée et prodigieusement féconde ; s'il n'avait pas permis

que la nature y réparât d'elle-même les maux et les blessures que les hommes s'y font depuis trois siècles, le Chili ne serait aujourd'hui qu'un immense désert !

Mais il est temps que je descende à terre ; je suis las de considérer à l'aide d'une longue vue, et monté sur les bastingages du navire, ce peuple que je ne connais pas encore. Promenade ! promenade dans les rues de Talcahuana ! c'est, par ma foi ! une bien belle métropole maritime ; des ruines à chaque pas, des maisonnettes blanches qui s'élèvent ; d'autres maisonnettes assises sur des essieux à roues et portatives par excellence ; de sorte que quand un propriétaire le désire, il y attelle quelques paires de bœufs et les transporte dans une nouvelle rue.

Tout le monde ici fait du commerce ; les riches ont de vastes magasins en planches, entrepôts pour les marchandises indigènes, et exotiques, et les pauvres établissent dans la première pièce de leurs loges une *poulperia*, espèce de bazar où mille échantillons de marchandises incohérentes sont étalées aux yeux des acheteurs.

Le peuple est basané, petit de taille, et beau, mais moins grave dans ses allures que le véritable *Espagnol d'Espagne*. Les hommes se vêtissent généralement à l'européenne ; et ils portent le *puncho* national, tapis en laine de *guanaco*, au milieu duquel est percée une grande boutonnière ; vous passez votre tête par là, vous faites glisser l'étoffe jusque sur vos épaules ; les quatre angles retombent sur votre dos, sur vos bras, sur votre poitrine, et fussiez-vous arrivé au Chili depuis une heure, vous avez immédiatement l'air d'un Chilien de naissance.

Les femmes n'ont conservé du costume national que la coiffure et le *rebos*. Elles sont belles à voir, toujours la tête nue et un peu penchée en arrière, comme si le poids des deux longues tresses de cheveux qui des-

pendent sur leurs épaules les empêchant de courber le front en marchant. En marchant aussi, elles croisent toujours les bras et les cachent sous les plis d'un *rebos* de soie, gracieuse parure empruntée à la vieille Espagne, et que nous ne pouvons nommer ni capuchon, ni camail, ni écharpe, ni mantille.

La mode a proscrit les vertugadins et les *basquina-y-manton*, qui y étaient en faveur voilà dix ans; cependant quelques dames récalcitrantes placent encore un vaste cerceau sous leur robe, et se coiffent d'un chapeau de castor noir empanaché: chapeau semblable pour la forme à celui que nous portons, nous autres hommes. De plus, elles ne font pas une promenade sans avoir à la main un grand jonc à pomme d'or, et elles se posent des mouches aussi bien que nos arrières-arrières-grand'mamans. J'ai bien ri en retrouvant dans un pays nouveau pour moi, à quatre mille lieues de la France, ces tournures antiques que je n'avais jamais vues que dans nos vieux tableaux de famille. Les jeunes femmes ont aussi l'habitude de se farder; je n'ose pas dire qu'elles ont tort, car leur peau, légèrement bistrée, en acquiert un peu plus de blancheur. Mais ce qui va vous étonner, c'est qu'elles fument; oui, elles fument sans cesse, elles fument à toute heure de la journée; elles fument à la promenade, au salon, partout. Une dame qui a voyagé au Chili, et qui a écrit ses voyages, dit à ce sujet: *C'est bien laid, pour une femme de fumer; mais si quelque chose peut ennoblir la cigarette, c'est de la voir pres-sée entre deux jolies lèvres roses.*

A propos de cette manie de fumer partout, j'ajouterai que la majesté du saint lieu n'en suspend pas l'action. On fume à l'église, chez ce peuple qui, peut-être, est le plus religieux de tous les peuples! on y fume, je l'ai vu. Les femmes se placent à droite dans le temple, les hommes à gauche; on y entre la cigarette à la bouche, et quand le saint office commence, les ci-

garettes ne s'éteignent pas... Mais vient l'instant suprême de l'élévation; les fumeurs alors jettent bas cigarettes et cigares; ils les foulent aux pieds, ils s'agenouillent, ils courbent la tête avec ferveur, et quand le prêtre a replacé la précieuse hostie sur l'autel, soudain le cliquetis des briquets frappant les silex retentit par tout le temple; les *mecheros* flamboient et les vapeurs du tabac de *Guayaquil* se mêlent de nouveau à celles de l'encens!

Chez nous ce serait une profanation que de brûler du tabac dans un temple, car le tabac ne nous sert qu'à satisfaire un appétit futile et factice; mais chez ce peuple, son emploi peut être considéré comme ordonné par l'hygiène. Les morts, là-bas, sont ensevelis dans les églises; des trappes en bois recouvrent le sol des nefs. Des miasmes putrides s'échappent sans cesse par les châssis mal joints; les offices religieux durent très longtemps, or la fumée du tabac se mêlant à ces miasmes en neutralise l'effet délétère.

Ce peuple, éminemment chrétien et catholique, envisage autrement que nous la mort des enfants; il dit comme nous que l'enfant qui meurt est un ange qui monte au ciel et va prier aux pieds du trône de l'Eternel, pour ceux qui restent sur la terre; mais il ne pleure pas comme nous lorsque l'enfant a rendu le dernier soupir, il chante, il se réjouit...

Un soir que j'étais dans la ville, je passai devant une maison dont la porte entr'ouverte laissait rejaillir sur la rue un vaste rayon de lumière; il y avait fête dans cette maison; les guitares y résonnaient; le bruit des pas des danseurs et les voix des chanteurs se mêlaient à leurs accords. Moi, curieux de ma nature et désirant jeter une coup d'œil sur ce festival d'outre-mer, je m'approchai et m'arrêtai devant le seuil du logis, n'osant y pénétrer, inconnu que j'étais. Un créole m'aperçut, et me dit d'entrer. Je fus le bienvenu; la société était nomi-

breuse : des jeunes filles, vêtues de blanc, exécutaient la danse des écharpes, puis la *corriente*, puis le *zapattara*, tandis que les mères, accroupies sur le tapis de l'*estradero*, battaient des mains en cadence, et que trois musiciens, vêtus en Castillan, grattaient de la mandoline.

Les hommes, en *puncho*, fumaient gravement la cigarette; le vin de *Mosto* circulait dans les groupes; on se passait de main en main le calice d'argent où bouillonne le *mathé*... délicieuse boisson que l'on aspire lentement à l'aide d'un léger tube en or. On riait partout, partout la joie était à son comble, et en voyant sur l'*estradero* une jeune femme accoudée près d'une corbeille, je crus assister à des fiançailles; je crus que cette jeune femme était l'épouse, et qu'elle contemplait avec un délicieux plaisir les présents que venait de lui offrir son fiancé.

Bientôt les trois joueurs de mandolines se turent, et les danses cessèrent. Le créole qui m'avait introduit me conduisit devant cette jeune femme; elle me rendit mon salut avec un ineffable sourire, puis retomba dans sa contemplation. Moi aussi, je contemplai alors la corbeille; j'y cherchai du regard ces vains colifichets qu'aime tant les jeunes épousées, mais je n'y trouvai que la figure angélique d'un enfant aux joues rosées, aux paupières closes. Ce n'est pas une noce, pensais-je, c'est le soir d'un baptême, et tandis qu'ils s'amusaient follement, eux tous, la bonne mère attentive veille sur le som-

meil de son fils!... Pourquoi ces chansons et ces danses? dis-je à la mère; ne craignez-vous pas qu'ils ne réveillent votre enfant?

— Ils ne le réveilleront pas, répondit la mère; le bruit des hommes ne peut réveiller les anges!... »

A ces mots je compris tout et je vis ce que je n'avais pas encore vu : un crucifix posé sur la poitrine de l'enfant, et à ses pieds une branche de myrte imprégnée d'eau bénite. Cette corbeille était un cercueil! Les danses recommencèrent; mais soudain un chant grave et lent retentit au dehors, et deux torches apparurent au seuil de la porte. Ces deux torches fumeuses et pâles firent pâlir les bougies de la fête, et un vieillard, un prêtre entra... La fête était finie, les funérailles commençaient. La mère donna un dernier baiser à son enfant. Le prêtre bénit l'enfant; les chantres entonnèrent le psaume sublime; chaque danseuse vint secouer la branche de myrte sur le cercueil qui fut placé sur un palanquin orné de fleurs, et les joyeux convives de tout à l'heure, ceux que je prenais pour les festoyeurs d'un baptême ou d'une noce, suivirent en silence, vers sa nouvelle demeure, l'enfant qui ne leur avait souri que quelques jours, et leur servait déjà d'intercesseur auprès du Tout-Puissant.

Félix MAYNARD.

(La suite à un prochain numéro.)

QUELLE HEURE EST-IL ?

Si le premier qui fit cette question était un oisif, on peut croire qu'il habitait un pays où l'on avait cessé de l'être. On connaît déjà l'emploi du temps lorsqu'on en a la mesure. Cependant que d'heures on a

perdues sans les apercevoir, même depuis qu'on les compte! Le temps les jette dans un crible, et souvent toutes y passent; heureux celui qui les employa quelquefois à secourir un ami, à consoler un malheu-

reux, à faire un peu de bien! Elles resteront dans le crible : on vit de celles-là bien plus longtemps que des autres.

Les Egyptiens apprirent aux Grecs à dire *quelle heure est-il?* De qui les Egyptiens l'apprirent-ils? Ces mots se perdent dans la nuit des âges. Ce fut Anaximandre, dit Pline, qui fit le premier gnomon qui parut dans la Grèce; quelques siècles après, ces cadrans passèrent en Sicile, et Valerius Messala apporta à Rome celui qui était à Catane. Sous le consulat de Scipion Nasica, ils furent remplacés par les horloges hydrauliques. Que de difficultés n'a-t-il pas fallu vaincre pour savoir seulement *l'heure qu'il est!*

Le Calife Aaronn envoya une horloge sonnante à Charlemagne qui n'en avait pas une seule dans tout son vaste empire. Pendant la nuit, des hommes passaient pour avertir de l'heure ceux qui dormaient, pour rappeler à la souffrance et à la douleur ceux qui, pour quelques instants, l'avaient oubliée. Maintenant on ne réveille personne, chacun a lui-même les moyens de savoir l'heure, et cependant, on se demande sans cesse *quelle heure est-il?* Il faut qu'il y ait dans ces mots un attrait qui ne peut venir du seul mouvement de la curiosité. On voit déjà quel est, minute par minute, le fil qui conduit pendant de longs siècles au travers des connaissances humaines.

Celui qui s'informe de l'heure présente, en est en général certainement moins occupé que de celle qui va suivre. Ce rapprochement de deux temps différents en fait naître un autre dans les idées; en se rappelant bien ce qu'on veut faire, on réfléchit mieux sur ce qu'on fait. Cette question : *quelle heure est-il?* est dans un principe d'observation qui donne de l'action à la pensée, du mouvement à la vie, une direction aux projets. Que de gens ne savent ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils doivent faire, parce qu'ils ne demandent pas assez souvent *quelle heure est-il?*

Je suis persuadée que celui qui écrirait ces mots sur toutes ses portes, et qui les aurait toujours à la pensée, ne perdrait pas un instant. Pour apprécier bien le temps, il faut le mesurer; on veut alors s'occuper de tout, on se reproche un oubli, une négligence comme une faute contre soi-même, envers les autres, envers Dieu. Ce n'est que loin du monde et du tumulte des villes que chaque heure a un intérêt, et qu'on sait en apprécier l'espace. A Paris, l'on passe sa vie à oublier que l'on vit, et la mort vient nous surprendre alors que nous avons ajourné mille choses à commencer ou à finir. Je ne sais quel philosophe avait fait écrire sur la porte de sa demeure : « Passants, qui passez, le temps passe; » celui-là en avait plus appris peut être, et en savait plus que bien des savants de nos jours.

Combien il importe aux parents, à ceux à qui l'on confie la première éducation des enfants, de ne pas négliger la puissance de cette question! chaque instant amène dans la première éducation, de nouvelles idées, de nouveaux soins, il n'y a pas une heure à perdre. *Songez-y bien, quelle heure est-il?*

Le vieillard et le jeune homme font aussi cette question. L'un prévoit, l'autre craint; tous deux ont raison. Ces mots *quelle heure est-il?* sont une leçon pour tous les âges.

Le paysan, accablé de fatigue, voit de loin le toit de sa maison qui s'élève au-dessus des arbres, et pense à sa femme, à ses enfants qui l'attendent, à leur empressement à venir au-devant de lui lorsqu'ils entendent le pas de ses chevaux ou les aboiements de son chien. Aussitôt il se demande *quelle heure est-il?* il le voit à l'ombre du noyer qui borde le chemin, et ses forces renaissent, son courage se ranime; l'heure qu'il attend abrège celle qui s'écoule.

Cet homme, appuyé sur son bâton, courbé par l'âge, et qui, d'une main tremblante, éloigne quelques cheveux blancs, fut jenne: il fut beau. Cette femme qui passe près de

lui, et dont la caducité, rappelle celle des Parques, a mille fois été comparée aux Grâces : de son temps ce fut une *lionne*. Cet enfant qui dort si paisiblement sur le sein de sa mère, sera un jour assis dans un grand fauteuil, les pieds sur un large coussin, la tête appesantie, l'œil terne, et occupé à considérer avec douceur, peut-être avec quelques regrets pour ses beaux jours passés, les enfants de ses enfants. Les changements successifs qui se font en nous sont remarquables aux principales époques de la vie ; mais leur continuité n'est jamais interrompue ; elle remplit ainsi d'une manière inaperçue les intervalles qui séparent l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse :

chaque heure est marquée par les pas du temps qui croît, perfectionne, éteint et détruit. Qu'étais-je, que suis-je, que serai-je, est encore tout entier dans cette question *quelle heure est-il?*

Lorsqu'on a fait une noble action, et l'occasion se présente plus souvent qu'on n'y cède, si l'on regardait à l'horloge, cette heure deviendrait une douce leçon pour l'avenir et un plus doux souvenir du passé. Heureux celui qui, de cette manière, ferait, minute par minute, le tour du cadran et pourrait ainsi se demander souvent *quelle heure est-il?*

BOONE DE MENAINVILLE.

LE TONNEAU MYSTÉRIeux.

Dans ses sages décrets toujours impénétrable
A la faible raison, la justice des cieux
Pour des crimes cachés condamnait un coupable
A remplir un tonneau, vase mystérieux.

Pour lui plus de repos ; une main invisible
Force le criminel à subir son tourment ;
Courbé sous ce pouvoir qu'il sait irrésistible,
Il renonce à lutter et cède en blasphémant.

Cent et cent fois le jour recommençant l'épreuve,
Hors d'haleine, en sueur, précipitant ses pas,
Il va puiser les eaux et du lac et du fleuve,
Le tonneau les reçoit, mais ne se remplit pas.

Ainsi que ta fureur, ton espérance est vaine,
Pygmée audacieux, qui te crois un géant,
Et tu ne verrais pas le terme de ta peine,
Quand tu mettrais à sec le lit de l'Océan.

Un jour le repentir, par je ne sais quel charme,
S'éveille dans son âme... ô prodige nouveau !
Sa paupière est humide, il en tombe une larme,
Et cette larme seule a rempli le tonneau.

BRESSIER.

COURRIER DE PARIS.

28 décembre.

Nous sortions de table hier, chère Eugénie, et nous rentrions dans le salon : nous étions à ce moment du jour que j'aime tant, parce qu'alors le cercle de la famille, plus étroit, plus intime, se resserre autour du foyer. Mon père, oubliant les affaires, me semble moins grave à cette heure, et moi, je me sens plus heureuse, ainsi entourée des êtres qui me sont le plus chers. La conversation, plus vive et plus expansive, n'est plus alors qu'une causerie; on parle de tout et de rien, mais de toi toujours, et c'est à ce propos que je me suis écriée, assez étourdiment, il est vrai, et sans attacher aucune pensée sérieuse à mes paroles : « Comme le temps passe ! c'est déjà demain mon jour de correspondance avec Eugénie ! » Mon père, qui ne laisse jamais échapper l'occasion d'un avis salutaire, a répété après moi : « Oh ! oui, comme le temps passe ! — Mais tu nous dis cela bien gaîment, Marie ; cette réflexion n'en fait-elle pas naître de plus sérieuses dans ton esprit ? De cette année, dont il ne restera bientôt plus qu'un souvenir, comment avons-nous profité ? tous ces jours si précieux qui composent l'insaisissable tissu de notre vie, comment les avons-nous employés ? Tâchons toujours de n'avoir à en regretter aucun, car nulle puissance humaine ne pourrait nous le rendre. »

Aux premiers mots de mon père, j'avais pris sa main, celle de maman, et, promenant mon regard autour de moi avec confiance, « Cette année, ai-je répondu, comme toutes celles dont je me souviens, je l'ai employée à vous chérir, à tâcher de vous plaire et de vous imiter, à remercier Dieu de tous les biens qu'il m'a donnés et à le prier de me les conserver et de m'en rendre digne. Quand je songe à tout ce que je dois à lui et

à vous, je sens dans mon cœur une si vive reconnaissance qu'elle seule suffirait à inspirer les vertus où j'aspire.

« S'il en est ainsi, a dit mon père, en souriant, et je ne puis te démentir, voici une année dont nous devons être contents, en ce qui nous concerne du moins. » Alors il m'a embrassée ; ma mère, ma grand'maman, mon bon oncle ont fait comme lui, et ma charmante petite Aline, qui devient chaque jour plus aimable, a jeté ses deux bras autour de mon cou, se sentant sans doute entraînée par l'exemple, car elle n'avait guère prêté l'oreille à des réflexions au-dessus de son âge. Ce qui l'intéresse dans chacune de ces phases de l'année, marquée par des solennités de différentes sortes, ce sont les fêtes auxquelles elles donnent lieu et tu penses que le jour de l'an tient le premier rang parmi elles, à cause des étrennes. Elle nous accompagnait l'autre jour chez Giroux, et c'était une joie... Mais, vraiment, j'oublie nos devoirs ; ce n'est pas des merveilles de Giroux que nous avons à parler, mais bien de ma traduction que voici :

« Dans la conversation, Pope était au-dessous de lui-même ; rarement on le voyait simple et naturel ; il semblait toujours craindre que l'homme ne fit tort au poète. C'est pourquoi il visait toujours à l'originalité, à la gaîté, sans succès souvent et plus souvent encore mal à propos. J'ai passé avec lui une semaine entière à Twickenham : là, j'ai vu son esprit, pour ainsi dire, en déshabillé, et j'ai trouvé en lui une société aimable autant qu'instructive.

« Son caractère, violemment attaqué, n'a été défendu que faiblement, et ce fut une conséquence naturelle de la causticité de son esprit, dont beaucoup reçurent et tous

redoutèrent les cuisantes atteintes. Il faut avouer que Pope fut encore le plus irritable de tout le *genus irritabile vatum* (la race irritable des poètes), s'offensant de bagatelles et ne les oubliant ou ne les pardonnant jamais ; mais je crois pourtant que ce tort appartenait au poète plutôt qu'à l'homme. Pope n'a jamais développé un type plus complet que lui-même des inconspicues et des contradictions de la nature humaine ; malgré la malignité de ses satires et quelques circonstances blâmables de sa vie, il était charitable autant qu'il pouvait l'être ; prompt à rendre de bons offices et pieusement empressé auprès d'une vieille mère, depuis longtemps alitée, et qui ne mourut que peu de temps avant lui. » (Lord Chesterfield.)

Je ne sais si tu seras de mon avis, mais cette version, qui m'avait d'abord paru très facile, m'a cependant donné un peu de peine. Il est bien entendu que je ne parle que de l'anglais de lord Chesterfield et non du vers latin que mon oncle m'a traduit par les mots que j'ai mis entre deux parenthèses.

Mon bon oncle nous fait en un instant franchir de grandes distances de temps et de lieux, du dix-septième au quatorzième siècle, d'Angleterre en Italie, et voici un sonnet de Pétrarque :

SONNETTO CCCI.

Gli angeli eletti e l'anime beate
Cittadine del cielo, il primo giorno
Che madonna passò, le fur intorno,
Piene di meraviglia e di pietate :

Che luce e questa, qual nova beltate ?
Dicean trà lor, perche abito si adorno
Del mondo errante a quell' alto soggiorno
Non salli mai in tutta questa etate.

Ella contenta faver cangiato albergo
Se paragona pur co' i piu perfetti
E parte ad or ad or si volge a tergo.

Mirando s'io la seguo e par ch' aspetti ;
Ond' io voglio e pensier tutti al ciel ergo
Perch' io l'odo pregar pur ch'io m' affretti.

PETRARCA.

La poésie italienne est presque de la musique, et cette réflexion me conduit tout droit à te dire que maman a déjà reçu l'album de mademoiselle Puget. Il renferme des choses charmantes, et il en est que nous pourrions chanter. De ce nombre sont *la Bénédiction d'un père*, *Huit ans d'absence*, et d'autres encore ; mais il y a dans la musique des deux romances que je viens de te citer, tant de goût, de sentiment et de grâce, elle est si douce, si expressive, et fait si bien valoir les paroles, que ce sera plaisir de les entendre chanter et de les chanter soi-même : je voudrais que le temps fût venu de les détacher de l'album afin que tu puisses en juger par toi-même.

J'ai été si occupée de tous mes travaux de jour de l'an, que la musique de piano est un peu restée en arrière, aussi ne t'en parlerai-je pas cette fois, et passerai-je tout de suite à nos ouvrages à l'aiguille qui ne t'occupent pas moins que moi.

Les nos 1, 2 et 3 de la planche de dessins sont les différentes parties d'un *vide-poche* que Gabrielle fait pour sa mère ; il occupe à lui seul une si grande partie de notre feuille, que je n'ai pu t'en envoyer le modèle avec ma dernière lettre, et j'ai regretté de ne pouvoir le faire, car c'eût été aussi un fort joli présent de jour de l'an ; mais ce petit meuble très élégant trouvera bien sa place pour tous les jours de l'année. Ma grand'maman, qui répète souvent que nous ne faisons du nouveau qu'avec de vieilles choses, dit que notre *vide-poche* est cousin-germain du *porte-montre*, oublié depuis quelque vingt ans ; ma mère dit la même chose, mais en ajoutant qu'il y a entre eux une si notable différence, que l'on peut, sans contradiction aucune, adopter l'un et répudier l'autre.

Nous avons donc adopté le *vide-poche* à l'unanimité, et je vais te donner le moyen de le faire, d'après les informations de Gabrielle.

Elle a d'abord acheté le sien, tout dessiné sur beau velours violet, au prix de 7 fr.,

chez Sorré-Delisle ; plus, de la soie ombrée pour 1 fr. 25 c., des petits lacets pour 75 c., deux bobines de cordonnet d'or à 1 fr. chaque, et quatre mètres de petite ganse soie et or pour couvrir toutes les coutures après l'avoir monté : ensemble 12 fr. 40 c.

Tu vois que la broderie de ce petit meuble est prompte et facile ; elle s'exécute partie en points de chaînette ou au crochet, partie en petits lacets, l'une et l'autre entourées d'un côté seulement par le cordonnet d'or.

Quant aux différentes couleurs que Gabrielle a employées, elles sont indiquées sur le dessin par des signes différents dont la valeur est expliquée aux lettres A B C D E F.

Pour coudre le cordonnet d'or, il est indispensable que l'étoffe sur laquelle on l'applique soit tendue sur le métier. Quand la broderie sera entièrement exécutée, tu monteras le *vide-poche*. Pour cela tu prendras du carton à 25 ou 30 c. la feuille, et tu tailleras dans cette feuille deux patrons du n° 1, deux patrons du n° 2, et deux patrons du n° 3. Couvre d'étoffe de soie violette un patron du n° 1, un patron du n° 2, et les deux patrons du n° 3.

Tu sais qu'il faut, pour cela, tailler l'étoffe d'un bon travers de doigt plus grande que le patron, et la retenir à l'envers avec des points qui se croisent dans tous les sens ?

Pose les deux patrons cintrés l'un sur l'autre, et fixe-les ainsi avec un petit surjet en soie violette, et tout autour.

Actuellement, prends le second patron du n° 2 ; couvre-le de la bande de velours brodée, indiquée sous le même numéro, et enveloppe-la en attachant le velours avec des points croisés, comme pour les doublures.

Applique les deux bandes l'une sur l'autre, le velours et la soie en dehors, bien entendu ; couds-les ainsi par un surjet, comme tu as fait pour les deux morceaux cintrés, et fais encore un surjet pour joindre la bande ainsi doublée, au cintre doublé

aussi, et qui deviendra, de la sorte, le fond d'une espèce de boîte sans rebord du côté de la ligne droite.

Le côté de cette ligne droite, tu vas maintenant l'attacher (toujours par un surjet) à la partie du morceau de velours n° 1, dont la place est indiquée par l'absence de tout dessin.

Tu auras soin, auparavant, de t'assurer que la poche se trouve placée bien carrément dans le milieu de la place qu'elle doit occuper.

Ceci fait, et la poche attachée bien solidement, la besogne est fort avancée.

Prends le patron du n° 1, qui te reste ; place du coton sur la partie supérieure, et dispose ce coton de manière à ce que le milieu ait une certaine épaisseur qui ira en diminuant sur les bords, et fera bomber un peu le haut de ton *vide-poche*. Alors couvre ton patron du grand morceau de velours auquel tu as attaché la poche ; fixe-le, comme tous les autres morceaux avec des points croisés derrière, et attache ensuite les deux grands patrons l'un à l'autre, toujours par un surjet ; après quoi, tu coudras la ganse soie et or sur toutes les coutures, et tu mettras en haut du *vide-poche* une petite boucle de ruban pour le pendre où l'on voudra. Au moyen du coton que tu as si artistement placé, le haut du *vide-poche* pourra encore servir de pelote, et aura plus de grâce.

Passons au n° 4.

Celui-ci est le patron, réduit au cinquième, d'un canezou que je vais commencer. Je te conseille de tailler un peu grand et d'essayer, évitant surtout d'échancrer le col suffisamment, car j'ai vu que le plus souvent un patron qui va parfaitement à une personne va fort mal à une autre.

Le n° 5 est le petit col qui doit rabattre sur le canezou, et dont tu pourras te servir également pour faire un col ordinaire.

Le n° 6 est la bande brodée que tu met-

tras sur le bord de chacune des parties de devant et sur tout le tour, si l'ouvrage ne te fait pas peur.

Dans tous les cas, l'extrémité du derrière de ce canezou, et les extrémités du devant, doivent se froncer dans la ceinture.

Le n° 7 est le dessin d'un mouchoir de batiste qui doit être brodé en points de chaînette, avec du coton de couleur ou de la soie couleur d'or; ce qui est toujours fort à la mode et très joli. Le feston, bien régulièrement fait, est aussi d'un effet charmant.

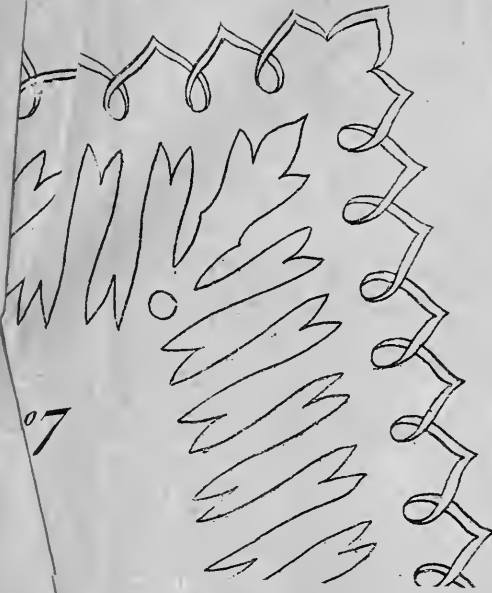
Heureusement que me voici au bout de ces détails dont je suis toujours prodigue dans le but de t'éviter aucune hésitation; heureusement, dis-je, car l'heure s'avance ou je dois être prête à accompagner ma mère, madame de C*** et Gabrielle, qui vont faire leurs emplettes chez Susse et chez Giroux. Que de belles choses nous allons voir et revoir! car, tu le sais, j'ai déjà parcouru avec maman et ma sœur les salons de la rue du Coq, et j'ai été ravie de ces merveilles. Au milieu de toutes ces richesses de l'art et de l'industrie, je me suis prise à beaucoup regretter de n'être pas plus riche; j'aurais voulu pouvoir tout acheter, afin de pouvoir ensuite tout donner. — Ce vœu était bien ambitieux: c'est la remarque qu'a faite ma mère en souriant; moi, j'ai fait comme elle et j'ai ri de moi-même, et cependant quoique j'eusse déjà multiplié mes emplettes dans une proportion très forte, relativement à la somme que je possédais, je regardais encore un album de gravures représentant le cours de la Seine, et pour lequel j'allais achever de vider ma bourse, lorsque maman, posant sa main sur mon bras, m'a dit à l'oreille: «Il me semble, Marie, que tu es bien imprévoyante de t'exposer ainsi à rester plusieurs jours sans argent?» — Je me suis arrêtée alors; et mon Dieu, que j'ai bien fait! A peine avions-nous franchi le seuil

de la porte de ce lieu d'enchantement, qu'une pauvre femme pâle, maigre, souffrante, couverte de vêtements qui annonçaient tout à la fois la propreté et la misère, a étendu sa main vers nous pour implorer notre pitié; de grosses larmes s'échappaient de ses yeux baissés vers la terre; un petit enfant pâle aussi et souffreteux était entre ses bras; un autre, un peu plus grand, la tenait par sa robe. A cette vue, maman s'est arrêtée en me regardant, et moi, j'avais le cœur serré; tu penses bien que mon premier mouvement a été d'ouvrir ma bourse! Oh! que j'ai été heureuse alors de ne la pas trouver vide, et quels regards de reconnaissance j'ai tournés vers ma mère en songeant que, sans elle, je serais à cette heure dans la douloureuse impuissance de faire un peu de bien! Giroux et ses magnificences ont été promptement oubliés, ou plutôt je ne m'en souvenais plus que pour regretter l'argent que j'avais dépensé, et avec lequel la pauvre femme se serait trouvée riche peut-être. — Maman m'a fait observer alors, qu'il fallait savoir mettre de la mesure à tout, même à la générosité, afin de ne s'exposer jamais à ne pouvoir plus être juste.

Tout en parlant ainsi, nous étions arrivées, et je me suis aperçue en descendant de voiture que le domestique qui nous avait suivies n'était plus avec nous! Sur un signe de ma mère, il avait accompagné la pauvre femme dans son galetas. Ainsi, nous avons de ses nouvelles, et me voilà tranquille sur son compte; quelle infortune ma mère ne trouve-t-elle pas le moyen de soulager? Nous aussi, nous pourrions joindre... Mais, voici Gabrielle; elle m'arrête et ne me permet pas d'ajouter un mot, il faut donc te quitter, sans même pouvoir te dire tout ce que je souhaite pour toi, mais non sans t'embrasser aussi tendrement que je t'aime.

MARIE D'ANGREMONT.

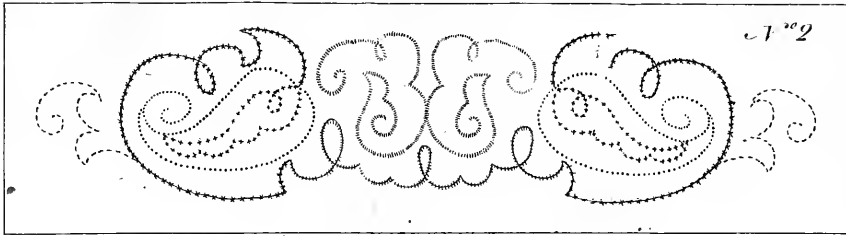
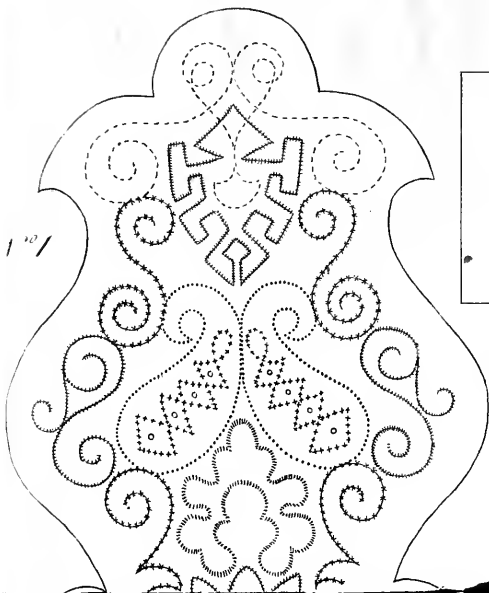
Per



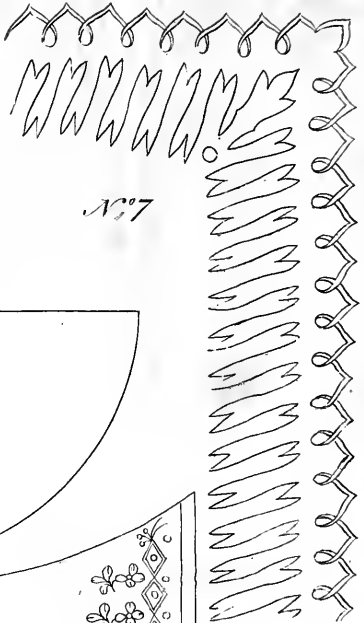
7°

o de P Bt

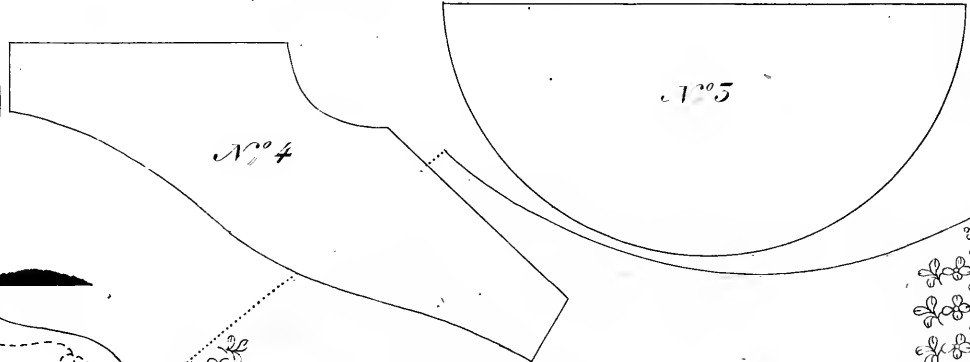
N^o1



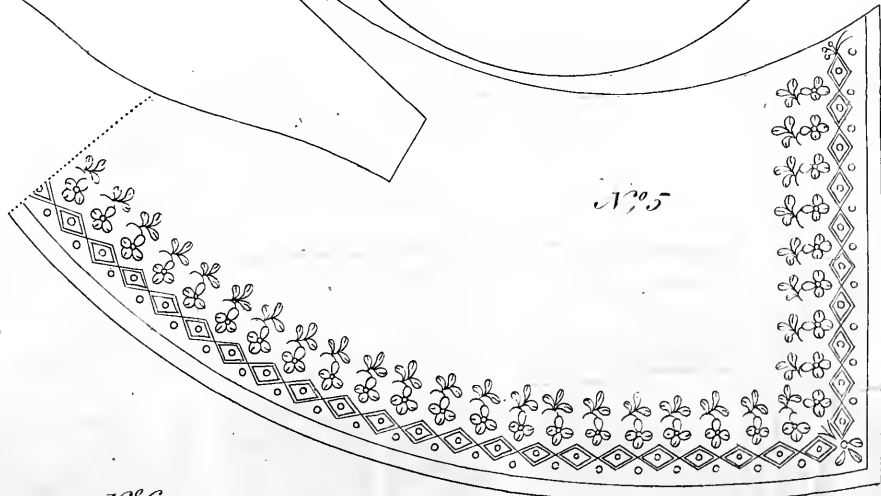
N^o2



N^o7



N^o4



N^o5

N^o5

- * A ————— Lacet bleu
- * B ————— Lacet blanc
- C Crochet ou point de chaînette en soie
- D ++++++ id soie ombree verte
- E ————— id soie violette ombree
- F ————— id soie rose et ombree
- id soie jaune ombree

N^o6



LETTRE A MADAME DUPIN¹.

Le pont du Gard. — Nîmes; ses monuments. — Départ de Nîmes. — Beaucaire. — Tarascon. — La chapelle de Saint-Gabriel. — L'ancien château de mon père. — Le propriétaire actuel. — Souvenirs d'enfance. — Douleureuses impressions.

AN VILLAGE DE MOURIÈS, 20 SEPTEMBRE 1843.

« Je crois, madame, que vous ne pourriez découvrir sur aucune carte de la France le nom du village d'où je vous écris; c'est à peine si quelques anciennes cartes de la Provence en font mention comme d'un ha-

(1) Madame A. Dupin, à qui cette lettre est adressée, vient de succomber, jeune encore, à une longue et cruelle maladie, supportée avec un courage et une résignation qui ont fait l'admiration des nombreux amis dont son lit de douleur a été constamment entouré. La religion est venue adoucir ses souffrances et consoler ses derniers moments; c'est avec toute sa présence d'esprit, et dans les sentiments d'une vive piété, qu'elle a terminé une vie toute de travail et de sollicitudes.

Il y a déjà longtemps que madame Dupin enrichissait le *Journal des Jeunes Personnes* d'articles aussi intéressants qu'instructifs, et nos jeunes lectrices n'ont point oublié ses charmantes et pittoresques descriptions de *Mœurs étrangères*, et ses brillantes *Études sur le Corrège, Salvator-Rosa, Mozart, Beethoven, Linnaë*. Celle sur *Michel-Ange*, que sa mort laisse inachevée, a été le chant du cygne; ainsi, c'est dans le *Journal des Jeunes Personnes* qu'ont paru les dernières lignes que sa main mourante a tracées.

D'autres *Revue*s recherchaient avec empressement ses inspirations; des articles, aussi fortement pensés que bien écrits, sur *Alfieri, Manzoni, Chateaubriand, Goethe*, etc., ont enrichi les pages de la *Revue de Paris*, de l'*Encyclopédie* et de la *Revue du dix-neuvième siècle*. La maison royale de St-Denis a depuis longtemps adopté sa *Mythologie dramatique*, un des premiers ouvrages qu'elle ait publiés à son arrivée à Paris (1852).

Madame Dupin était certainement un des écrivains de son sexe les plus distingués de notre époque; après avoir dit sa mort toute chrétienne, nous aurons complété son éloge, si nous ajoutons qu'elle unissait un grand caractère à un beau talent.

(N. des Dir.)

meau sans importance. Aujourd'hui, le hameau s'est agrandi et compte une population de deux mille habitants, heureux, tranquilles, vivant dans l'égalité sociale la plus complète, car, à part le curé, le notaire, un ou deux médecins et le professeur de l'école primaire, cette population se compose entièrement de cultivateurs entre lesquels le sol est partagé presque par égales parts; chaque possesseur cultive son champ et vit de ses produits.

« La famille du général Dumouriez est originaire du village de *Mouriès*, et en a tiré son nom; mais cette particularité n'a pas laissé de traces dans le pays, tant les souvenirs historiques sont indifférents à ces esprits bucoliques. *Mouriès* ne possède aucune ruine romaine, ni aucun débris de monuments du moyen-âge; seulement la façade d'un *Max*¹ voisin est le reste d'une maison de plaisance de Jeanne de Naples. Le souvenir de cette reine, si belle, si poétique, si coupable et si malheureuse, répand sur ce tranquille village comme un retentissement lointain des agitations du monde: c'est là tout, car, à part cette ruine, *Mouriès* se compose de maisons propres et simples, toutes de construction moderne et d'une église blanche surmontée de son clocher blanc; autour du village s'étendent à perte de vue d'immenses vergers d'oliviers, dont la verdure pâle et terreuse semble couvrir le sol d'un linceul gris. Ça et là quelques terres plantées de mûriers ou de

(1) Nom provençal des maisons de campagne.

vignes jettent un peu de variété sur cette végétation monotone. On aperçoit aussi des landes abandonnées, toutes semées de cailloux ; à l'ouest, de vastes marais entourés de grands roseaux ; au nord, une petite chaîne de montagnes qui accidentent le paysage ; ainsi, rien de pittoresque dans ce village, rien d'agreste dans ses environs ; partout une uniformité triste qui ne dit rien à l'âme, et pourtant la mienne est retenue ici par les sentiments les plus puissants. Je suis à Mouries depuis une huitaine de jours, et je vois avec un invincible regret s'avancer le moment du départ ; quel charme douloureux me retient ici ? Ah ! c'est que derrière cette petite chaîne de montagnes qui s'élève au nord, est caché l'ancien château de mon père ; c'est que sur ce tertre, à l'ouest du village, où se déroule un mur blanc surmonté d'une simple croix, est ensevelie ma mère sous une humble tombe, entourée des pauvres qu'elle a secourus et qui l'ont aimée durant sa vie. Mais, avant de vous dire toutes les émotions que j'ai trouvées ici, je dois vous raconter comment j'y suis arrivée, vous parler des lieux que j'ai parcourus, tenir enfin la promesse que je vous ai faite d'une description de voyage. Je ne vous peindrai pas classiquement tous les grands monuments que j'ai admirés, tous les beaux paysages qui m'ont souri ; je vous dirai mes impressions avec la fantaisie libre du poète, puissiez-vous me suivre sans trop d'ennui !

« Et, d'abord, c'est à Nîmes, madame, que je veux vous conduire. Pour arriver dignement dans cette ville romaine, prenons la route qui passe près du pont du Gard, près de ce débris du gigantesque aqueduc qui transportait les eaux dans toute la contrée. Les ruines sont toujours belles et saisissantes, elles parlent à l'homme un langage mélancolique et profond. Mais elles nous frappent surtout lorsqu'elles nous apparaissent au milieu de quelque beau paysage solitaire, loin du bruit des cités modernes qui

distrerait la méditation qu'éveillent en nous ces grands vestiges du monde antique. C'est ainsi que le pont du Gard est doublement imposant, par la hardiesse de son architecture et par les lieux pittoresques qui lui servent d'encadrement. Nous arrivâmes par une belle matinée des premiers jours de septembre en face de ce triple rang d'arcades qui s'élèvent jusqu'au ciel et se détachent sur son vif azur ; les eaux du Gardon, grossies par les pluies, coulaient rapides et argentées ; à l'est, le riant village de Remoulin se groupait à quelque distance ; au nord, aux dernières limites de l'horizon, nous découvrîmes le Mont-Ventoux, se perdant dans les nuages, puis, sur des plans plus rapprochés, de petits vallons boisés, de jolies collines animées çà et là par de gracieuses maisons des champs ; au midi, la vue est bornée par la grand'route qui conduit à Nîmes, et qui se déroule comme une longue pièce de toile écrue, ensuite par des rochers mousseux dont les flancs creusés en cavernes servent souvent d'abris à des troupes de Bohémiens ; enfin, à l'ouest le pont de construction moderne domine par le pont, ou plutôt par l'aqueduc antique, et derrière ces grandes lignes d'architecture aérienne, des coteaux couverts de beaux arbres qui voilent à demi un vieux château dont Louis XIII et Richelieu ont été les hôtes durant quelques jours.

« Nous nous assîmes au pied des rochers qui s'élèvent au midi, sur une espèce de plate-forme gazonnée qui descend jusqu'au lit du Gardon ; de là le point de vue est admirable. Nous nous disposâmes à déjeuner sur l'herbe : d'autres voyageurs nous avaient précédés et prenaient déjà leur repas ; c'était une famille de ces Bohémiens qui vont errant sur toutes les parties du globe, race étrange dont l'origine se perd dans l'obscurité des âges. Notre approche n'eut pas l'air d'effaroucher la petite bande vagabonde que semblait présider un vieillard

à barbe et à chevelure blanches, convert d'un long manteau de toile blanche assujetti au cou par une grosse agrafe de bois sculptée au couteau. Un homme de quarante ans, qui paraissait son fils, était assis près de lui; grand, robuste, il était vêtu d'une chemise de toile bleue et d'un pantalon de même étoffe et de même couleur; sa tête, au teint olivâtre, aux yeux noirs, aux cheveux bruns et touffus, était couronnée d'un long bonnet de laine à zones rouges, vertes et bleues. A ses côtés, une femme, à peu près du même âge que lui, allaitait un enfant; quoique flétris, les traits de cette femme étaient encore expressifs et réguliers; elle avait les yeux pleins de feu et les dents d'une éblouissante blancheur. Pour toute coiffure, elle portait penché sur son front, et laissant à découvert ses cheveux déjà grisonnants, un de ces larges chapeaux de feutre noir à petite calotte, que les belles Arlésiennes posent inclinés par-dessus leur coiffe. Enfin, auprès d'elle se tenaient un jeune garçon et une jeune fille de quatorze à quinze ans, bien faits, élancés, agiles, au visage mobile, à l'œil doux et vif, véritables types de Bohémiens, habillés de clinquant et d'oripeaux. Ces deux enfants fermaient le cercle formé par l'errante famille autour d'une marmite de fer, où chacun puisait tour à tour avec une longue fourchette d'étain des tronçons de viande noire dont le parfum épicé s'exhalait jusqu'à nous. Quand leur repas fut terminé, le frère et la sœur se levèrent les premiers. Ils firent claquer leur langue en mesure comme un bruit de castagnettes et leurs pieds légers sautillant sur le gazon semblèrent préluder une danse. Mais tout à coup ils nous regardèrent, et comme si notre présence les avait intimidés, ils allèrent se rasseoir auprès de leur mère. Comprenant leur hésitation, je me levai, je marchai vers la famille, et m'adressant à la mère, en patois languedocien, je lui dis que nous aurions un grand plaisir à voir danser ses enfants.

« Je le crois bien, me répondit-elle en fixant sur moi un regard vif et plein d'orgueil, surtout s'ils vous régalaient de la danse qu'ils ont dansée hier devant des Anglais !

— Eh ! pourquoi ne le feraient-ils pas ? lui dis-je.

— Ah ! c'est que cela coûte cher, » dit le vieillard, trahissant la rapacité de sa race.

« Je jetai quelques pièces de monnaie sur la jupe de la mère ; elle parut satisfaite.

« Allons, Zimbo et Minolitta, dit-elle à ses enfants, montez sur l'arche et dansez votre ronde.

— Il nous faut une écharpe, » répliqua la jeune fille.

« Je détachai de mon cou une écharpe de voyage en soie rouge, et je la présentai à la petite Bohémienne. Elle la prit par un bout, son frère par l'autre, et recommençant à faire claquer leur langue en mesure, ils s'élançèrent en dansant vers l'aqueduc romain.

« Prends ton instrument et suis-les, » dit la mère à son mari.

« Le père se leva, secoua son long bonnet et alla chercher dans un grand sac de cuir un vieux tambour de basque, puis il marcha sur les pas de ses enfants, mais d'un pas moins rapide. Qu'allaient-ils faire ? Nous les suivions du regard avec curiosité. Le frère et la sœur gravirent comme de jeunes chevreuils jusqu'au second rang d'arcades de l'aqueduc romain, tantôt se frayant une route à travers les pierres brisées, tantôt se suspendant aux arbustes qui croissent entre leurs joints. Quand ils furent parvenus sous l'arceau aérien qui forme le milieu de l'édifice, ils s'arrêtèrent et se posèrent gracieusement en agitant leur écharpe dans l'air. Leur père les rejoignit bientôt; il s'assit sous l'arceau voisin et préluda quelques accords sur son tambour de basque. A ce son les deux petits Bohémiens se levèrent sur la pointe des pieds, leur langue et les doigts de leur main gau-

che claquèrent à l'unisson, tandis que de leur main droite ils faisaient flotter au-dessus de leur tête l'écharpe écarlate. Les paillettes de la jupe bleue de la jeune fille, les galons de cuivre du pantalon pourpré de son frère scintillaient au soleil; l'azur vif du ciel formait le fond de ce tableau; l'arche suspendue du pont romain lui servait de cadre, et à deux cents pieds du sol, ces rejets hardis d'une race aventureuse exécutaient entre deux précipices, sur une dalle large de quatre à cinq pieds, une danse rapide et tournoyante qui à chaque instant pouvait leur donner le vertige et les lancer dans l'abîme. Vu à distance, ce spectacle était vraiment effrayant, car l'étroit terrain où les jeunes Bohémiens dansaient avec tant de souplesse et de grâce ne paraissait guère plus large à l'œil qu'une corde tendue. Aux roulements pressés du tambour, les pas des danseurs devinrent, durant un instant, si vifs, si précipités, qu'enivrés par la danse, ils paraissaient oublier tout danger et tourbillonnaient là comme ils eussent pu le faire dans une vaste prairie. Tout à coup, la jeune fille, après quelques tours de valse rapide, se suspendant d'une main à l'écharpe que soutenait son frère, détacha de l'autre quelques fleurs posées dans ses cheveux; elle les jeta du côté où nous étions assis, et secoua la tête comme pour nous saluer. En cet instant son corps dépassait les bords de l'arche de pierre. Je laissai échapper un cri et je fermai les yeux.

« Quoi ! ne craignez-vous rien pour vos enfants? dis-je à la mère en lui saisissant le bras.

— Rien, reprit-elle froidement, je connais leur sort, ils ne mourront pas d'une chute!

— Et qui vous a si bien instruite? répliquai-je.

— J'ai lu en haut et dans leurs mains, » dit-elle d'un ton d'autorité.

« La danse était finie, le père et les en-

fants revenaient vers nous. La Bohémienne continua :

« Je puis lire aussi dans la vôtre et vous dire votre destinée. »

« Elle voulut s'emparer de ma main, je souris.

« Vous êtes incrédule? reprit-elle. Eh bien ! essayons.

— Non, lui dis-je d'un ton plus sérieux; je ne crois pas que personne puisse dérober à Dieu la connaissance de l'avenir; mais en fût-il autrement, hélas ! ma chère femme, l'avenir ne nous garde pas assez de bonheur pour que je sois tentée de le connaître. Il est un proverbe triste et vrai : *Chaque jour porte sa peine!* Eh ! si tous les jours de notre vie nous étaient à l'avance connus, aurions-nous jamais la force d'en supporter le fardeau? »

« La Bohémienne m'écoutait attentive-ment. Je poursuivis :

« Si, à quatorze ans, au lieu des riantes illusions qui nous attirent à la vie, nous étions tout à coup frappées du tableau des souffrances, des déceptions, des douleurs morales et physiques qui sont le lot de la femme ici-bas, pauvre mère, je vous le demande, aurions-nous la force de vivre, de nous dévouer et de nous résigner enfin? »

« La Bohémienne parut réfléchir; mais après une minute de silence elle posa sur le gazon son nourrisson endormi, fit deux ou trois bonds, et me dit gaiement :

« Je n'aime pas à penser, ça m'attriste; imitez-moi. J'aurais pu tout de même vous prédire un beau sort, ça vous aurait donné courage.

— Merci, lui répondis-je tristement, ma destinée est faite; » puis je lui dis adieu, non sans envier un peu cette sauvage indépendance, cette insouciance de la pauvreté et de la vie errante.

« En ce moment le soleil penchait vers l'occident et jetait ses reflets de pourpre à travers le triple rang d'arcades du pont du Gard; on eût dit un pont infernal suspendu

sur un fleuve de feu. Je saluai une dernière fois ce merveilleux monument que tant de générations ont salué, et m'arrachant malgré moi à cet imposant spectacle, je remontai en voiture et repris la route de Nîmes.

« A la lueur d'un pur crépuscule, nous vîmes, après deux heures de course rapide, apparaître à l'horizon, vers l'ouest, la belle tour romaine, la tour *Magne*, qui de nos jours encore peut être appelée un phare, puisqu'elle annonce la cité au voyageur qui s'approche. J'avais habité Nîmes durant plusieurs années en étant jeune fille, j'y avais encore des parents et des amis; mais moins tendres, moins aimés que ceux que j'avais perdus. J'éprouvai une sensation triste, mêlée pourtant de quelque douceur, en entrant dans ces murs. Mon Dieu! que de changements quelques années amènent, et combien aussi de révolutions cachées se font dans l'âme! La mort prend vite ceux qui nous sont chers, le temps métamorphose ou détruit à jamais nos plus riantes illusions. N'ayant plus une mère, plus une sœur, dont la maison aurait été la mienne, je voulus, en arrivant à Nîmes, descendre à l'hôtel et m'établir un peu en étrangère dans cette ville dont j'avais été autrefois l'enfant d'adoption; mais, dès le lendemain, des parents éloignés, des amis empressés vinrent à moi et m'entourèrent de tant de cordialité que la glace qui s'était formée sur mon cœur se fondit aussitôt. Rien ne ranime une âme accablée comme le contact des esprits et des cœurs méridionaux. L'élan, le feu, le sentiment sont en eux; ils ont toute la chaleur du beau ciel qui les anime: les hommes du Midi pensent moins que ceux du Nord; mais ils sentent bien davantage.

« Ne trouvez-vous pas, madame, qu'en décrivant une ville intéressante, souvent on parle beaucoup trop de ses monuments et pas assez des hommes distingués qui l'habitent; ainsi tout le monde sait le nombre d'édifices romains

que Nîmes possède encore, on connaît leur conservation, leur beauté, leur grandeur; on a plus ou moins décrit leur architecture et compté leurs pierres. Mais la ville n'a pas seulement des monuments, elle a aussi des intelligences qu'il faut mentionner. Je vous entends me dire: « Nous connaissons tous le poète boulanger, Jean Reboul de Nîmes; » ce poète inspiré n'est pas le seul esprit remarquable de son pays, l'astre a de brillants satellites. Et d'abord, près de lui, comme poète, on doit nommer M. Jules Canonage; bien jeune encore, il a déjà publié deux recueils de poésies que Paris a remarqués. Dans le dernier se trouve une ode à Beethoven, pleine de grandes et touchantes pensées; la strophe qui la termine est vraiment belle:

Tu connus cet effroi de soi-même, ces doutes
 Qui nous font hésiter dans nos brillantes routes;
 Mais lorsque tu brisais les entraves du corps,
 Au pied de l'Eternel ta grande âme montée,
 D'un noble et saint orgueil fut soudain transportée
 En entendant vibrer les célestes accords;
 Car elle y reconnut des chants dont, sur la terre,
 Elle seule avait su pressentir le mystère;
 Et, quand de ton bonheur l'hymne ardent éclata,
 Le plus harmonieux, le plus brillant des anges
 Commanda le silence aux divines louanges,
 Et se penchant vers toi l'Eternel écouta!

« Dans les arts, Nîmes compte aussi plusieurs fils dont elle est fière. Sigalon, le grand peintre Nîmois, qui a fait connaître à la France le jugement dernier de Michel-Ange¹, Sigalon n'est plus; mais son jeune élève, M. Numa Beaucoirand, qui l'aidait à Rome dans ses grands travaux, et qui après sa mort en a terminé plusieurs, continue aujourd'hui à Nîmes l'école de son maître. Comme représentant de la sculpture et de l'architecture, ne doit-on pas citer M. Auguste Pelet? Allez au Musée des Petits-Augustins, aujourd'hui le Palais des Beaux-Arts, vous y verrez, madame, les ouvrages de ce patient et ingénieux artiste. Archéologue profond, il a retrouvé par de savantes

(1) Placé à Paris au Palais des Beaux-Arts.

études tous les mystères de construction des édifices antiques, et il a reproduit en liège l'effigie exacte, pierre par pierre, de tous les monuments romains du Midi; ce que M. Pelet a déjà fait pour la France, il le fait aujourd'hui pour l'Italie, il le fera un jour pour la Grèce.

« Nîmes aime la musique comme toutes les villes du Midi; cette ville a donné le jour à des musiciens distingués; il en est un dont vous devinez le nom, madame, et que je ne dois point nommer. On cultive surtout à Nîmes la musique vocale; souvent par une belle soirée, des ouvriers, après le travail de la journée, se réunissent et chantent dans les rues ou sur les places publiques quelque grand chœur de Rossini ou de Meyerbeer. Ces voix fermes et sonores manquent parfois de méthode, mais jamais d'harmonie, et l'âme est pénétrée par ces accords improvisés et puissants. Nîmes possède aujourd'hui une école de chant; elle est dirigée par M. Grimal, professeur intelligent qui forme de bons élèves. Nous avons entendu chez lui deux enfants, une basse et un ténor, qui remplaceront peut-être un jour Levasseur et Duprez à l'Opéra. Emule de Listz et de Thalberg, M. Im-Turn, à qui M. Jules Canonge a dédié ses vers sur Beethoven, est aussi une des illustrations de Nîmes; Beethoven, c'est le dieu musical de M. Im-Turn; il a chez lui un admirable portrait du grand maître allemand. Amateur passionné, il donne à l'interprétation de ses œuvres tout son temps, tous ses rêves; jaloux de la gloire du sublime artiste, il ne souffre point qu'on lui compare une gloire nouvelle. Ce culte exclusif et ardent vous émeut et vous gagne; on aime, dans notre siècle d'égoïstes passions, à trouver encore dans quelques âmes d'enthousiastes sympathies. Dans les lettres, Nîmes compte encore deux auteurs d'ouvrages d'histoire et de statistique fort remarquables: M. de Lafarelle, député.

• 1 M. Roux-Ferrand. Dans les sciences.

M. Wals, astronome, qui a souvent transmis aux savants de Paris d'intéressantes découvertes; son frère, inspecteur des écoles primaires, esprit sérieux et fin à la fois. En médecine, et vous savez, madame, que je suis presque athée en médecine, Nîmes possède un jeune docteur, M. Hippolyte Alric, qui sera un jour sa gloire; aujourd'hui, encore peu connu, il n'est apprécié que par les classes ouvrières auxquelles il se dévoue; mais après ce noviciat de charité, si favorable à une science où le cœur et l'intelligence doivent s'unir, cet esprit du premier ordre parviendra à la renommée à laquelle il a droit. L'éloquence du barreau de Nîmes est représentée à la Chambre par M. Bécharde, député; comme causeurs spirituels on cite, dans ce même barreau, M. de Lablanque, M. Salel et M. Gaston de La-beaume.

« Toutes ces personnes, et beaucoup d'autres, aussitôt qu'elles furent instruites de notre arrivée, nous entourèrent d'un cercle aimable et empressé qui nous fait moins regretter notre cercle de Paris. On émet souvent la prétention, vraiment arbitraire, que l'esprit est centralisé à Paris. En France l'esprit est partout, ainsi que l'a dit Voltaire.

• Et maintenant, madame, entourée de ces hommes remarquables qui tous aiment Nîmes comme une mère et la montrent avec orgueil aux étrangers, voulez-vous que nous visitions les promenades, les monuments et les ruines de cette ville célèbre? Ma première excursion fut à *la Fontaine*; sous le bras du poète Reboul, je revis, par une belle journée de septembre, ce jardin de fées, souvenir enivrant de mes jeunes années. Les jardins des Tuileries et du Luxembourg ne donnent qu'une idée imparfaite de cette promenade enchantée. La fontaine de Nîmes rappelle plutôt le jardin de Versailles en miniature; comme à Versailles, les eaux encaissées dans de larges canaux de pierres, entourés d'élégants ba-

lustres, divisent les parterres de fleurs, les massifs d'arbres, les bosquets où se cachent les statues. Mieux qu'à Versailles, la source qui jaillit de terre court et circule. Là sont encore des débris de bains romains, et les belles ruines du temple de Diane.

« Nous voici sur un des plus larges boulevards de Nîmes; nous marchons vers l'ouest, une belle allée d'arbres nous abrite, c'est l'allée qui conduit à *la Fontaine*; à gauche, nous longeons un grand canal où en hiver les eaux jaillissent en cascade; à droite, une ligne de belles maisons ou plutôt d'opulentes villas aux grandes portes en noyer ciré, aux fenêtres coquettes et riantes; toutes ces demeures ont au nord un délicieux jardin. Nous avançons; le canal fait un coude et s'arrondit pour former l'enceinte du terrain circulaire du jardin; nous touchons à la grille d'entrée, grille aérienne qui ne cache rien et à travers laquelle les fleurs, les arbres et les eaux charment déjà nos regards; parcourons d'abord, au midi, ces trois larges allées de marronniers centenaires dont le dôme d'un vert sombre est impénétrable aux rayons perçants du soleil. Revenons ensuite sur nos pas; au nord, un mont verdoyant tout couvert de pins et d'arbustes domine la promenade et la complotte; après le vallon nous avons la colline, la colline dont le sommet orgueilleux se couronne de l'immense ruine de la tour *Magne*; ce monument, comme le pont du Gard, est merveilleusement situé; à distance, sa base semble reposer sur la robe verte du mont, tandis que les constructions supérieures se détachent sur l'azur éclatant du ciel. Que sont les magnificences du jardin de Versailles auprès d'une pareille ruine! Après avoir admiré Nîmes de ces hauteurs, nous descendîmes les allées en losanges qui sillonnent le mont, et nous trouvâmes à l'ouest les merveilleux débris du temple de Diane. Ici laissons parler le poète qui, en ce moment, était mon cicerone.

C'est le temple croulant de la triple déesse
 Dans un bosquet riant étalant ses douleurs,
 Et qui s'offre couvert d'une ombre enchanteresse
 Comme un front ridé sous des fleurs.

Ruines où le soir vient rêver le poète,
 Débris qui sert d'asile à de moindres débris,
 Comme un prince exilé donne encor la retraite
 A de misérables proscrits.

Diane, poursuivant son nocturne voyage,
 Semble y chercher encor, d'un rayon désolé,
 Sur son autel fendu par le figuier sauvage
 Un encens qui s'est envolé.

• Je répétais au poète Reboul ces beaux vers adressés par lui à M. de Lamartine, ces vers qui désormais sont liés à l'image de ces ruines.

« Vous avez vu, madame, plusieurs dessins de *la Maison-Carrée*, il n'est pas en Italie un monument antique d'une plus admirable conservation; pas une pierre, pas une cannelure, pas une feuille d'acanthé ne manquent à ces belles colonnes d'ordre corinthien; les murs, le fronton et les frises sont intacts, et ce merveilleux petit temple, après avoir traversé dix-huit siècles, s'offre aux regards charmés aussi jeune, aussi complet que s'il était sorti hier des mains de l'architecte; la toiture seule est moderne. Un large espace, pavé en dalles de marbre et entouré d'une grille, protège ce bijou d'architecture. Dans ce terrain réservé, on a laissé à découvert les débris des bases de colonnes qui formaient une galerie autour du temple; çà et là gisent épars sur le sol de magnifiques chapiteaux et quelques autels où les prêtres païens offraient le sacrifice. M. Auguste Pelet nous décrivait dans tous ses détails le monument primitif reproduit par lui avec tant de bonheur dans son modèle en liège. L'intérieur de *la Maison-Carrée* sert aujourd'hui de Musée; on y remarque quelques bons tableaux.

(1) L'enceinte du temple de Diane est une espèce de Musée où l'on a rassemblé des torsos de statues, des tronçons de colonnes, des fragments de chapiteaux, etc.

« Nous avons passé deux semaines à Nîmes, et nous avons revu presque tous les jours et sous tous les aspects ce chef-d'œuvre de l'art antique. Par un éclatant soleil, *la Maison-Carrée* étale, orgueilleuse, ses colonnes aux pierres dorées dont les tons chauds ont tous les reflets du bronze florentin; au soleil couchant ces teintes se fondent pour ainsi dire et deviennent plus transparentes, le monument se voile et gagne en grâce ce qu'il perd de sa fierté; au clair de lune enfin, le temple revêt une forme religieuse, il semble plus vaste, sa colonnade se double et se prolonge dans l'obscurité; on dirait que de blanches ombres flottent sous ce merveilleux portique et glissent sous la porte fermée. On voudrait, pour que l'admiration ne pût être troublée par quelque bruit ou quelque image vulgaire, que ce rare monument fût situé, comme le pont du Gard ou la tour Magne, dans une calme solitude; on souffre pour lui du voisinage du théâtre de Nîmes et de ses bruyants faubourgs qui, aux jours d'émeute, vomissent dans la ville deux factions rivales qui s'entre-déchirent. On s'effraie à la pensée que la pierre d'une fronde pourrait atteindre une de ces pures feuilles d'acanthé que les siècles ont respectées.

« La Maison-Carrée enchante, l'Arène de Nîmes frappe et impose; c'est encore en France comme en Italie le monument antique le mieux conservé. Le colysée de Rome est bien plus vaste, mais on sait qu'une partie est en ruine; l'Arène de Nîmes est entière extérieurement; à l'intérieur quelques gradins manquent, quelques arceaux sont écroulés; mais l'aspect général est encore fort régulier. Comme la Maison-Carrée, l'Arène s'élève au sein de la ville; mais une fois qu'on y a pénétré, on trouve la solitude dans cette vaste et haute enceinte. Nous y allâmes un jour après une pluie d'orage, un grand nombre de gradins étaient encore mouillés et brunis par l'onde, tandis que d'autres, exposés au soleil,

avaient des reflets d'or et d'azur; ces diverses teintes donnaient au monument un aspect animé. Les rares arbustes qui croissent parmi les pierres éboulées étaient tout verdoyants, quelques oiseaux se perchaient gaîment sur leurs cimes; franchissant de gradin en gradin, nous parvîmes jusqu'au faite du monument et nous en fîmes le tour; vue de ces hauteurs, la ville s'aplatissait à nos pieds; ses maisons, ses monuments n'étaient plus que des nains. La prison de Nîmes s'élevait seule parallèle à l'amphithéâtre, et ses fenêtres étroites dominaient même les gradins les plus élevés. Nous nous arrêtâmes un instant vis-à-vis de ce lieu de misères, quelques têtes pâles nous apparurent à travers les barreaux. Les jours de fêtes publiques, lorsque l'Arène se remplit de monde, lorsque quelque hardi taureador lutte à outrance contre les indomptables taureaux de la Camargue¹ et en triomphe, sanglant, aux acclamations du peuple, on permet aux prisonniers de se suspendre aux étroites fenêtres et de prendre aussi leur part du spectacle. Nous descendîmes jusqu'aux gradins inférieurs, et à demi couchés sur une large dalle, nous contemplâmes longtemps l'ensemble de l'édifice; le ciel était sur nos têtes d'une ravissante pureté, çà et là quelques nuages blancs se mouvaient comme des flocons de neige sur ce bleu de saphir. Ce dôme naturel, d'une incomparable beauté, ne nous faisait pas regretter l'immense toile qu'autrefois les Romains étendaient durant les jeux sur toute la circonférence de l'amphithéâtre. Rappelés aux souvenirs de l'antiquité, un instant nous ranimâmes autour de nous un de ces grands et terribles spectacles, si chers au peuple romain. M. Jules Canonge me récitait quelque description des poètes latins et les traduisait à mon ignorance; M. Alric rappelait quelques fragments des historiens; l'Arène se repeuplait à leurs

(1) Ile du Rhône, voisine d'Arles, peuplée de chevaux et de taureaux sauvages.

paroles, les sénateurs, les hauts dignitaires, les vestales, les matrones, les licteurs, le peuple affluaient dans les hautes galeries et inondaient les gradins ; tout à coup la grille d'une porte basse s'ouvrait, les gladiateurs paraissaient, et se tournant vers le proconsul, ils saluaient par trois fois ; puis les bêtes rugissantes, tigres, panthères ou lions s'élançaient dans le cirque et le combat entre hommes et animaux commençait. Les femmes romaines applaudissaient quand les gladiateurs tombaient avec grâce.

« Ne nous récrions pas trop sur la cruauté du monde antique, dis-je à ces messieurs ; du gladiateur au tauréador il n'y a qu'un pas ; de certains taureaux sauvages aux lions et aux panthères la différence est peu de choses, et quant à votre bon peuple nîmois, je crois que si le parti protestant, et réciproquement le parti catholique, pouvaient voir immoler dans cette arène un de leurs antagonistes, ils en seraient tout aussi friands que le peuple romain du supplice des martyrs. » En fils dévoués à leur cité, ces messieurs nièrent la vérité de mon assertion, mais peu de jours après le peuple nîmois se chargea de me donner raison.

« On jouait au théâtre de Nîmes *la Favorite* ; je voulus revoir cet opéra de Donizetti qui renferme quelques mélodies vraiment belles. M. Wals nous conduisit dans sa loge. On disait autour de nous que la soirée serait orageuse, le bon peuple nîmois voulait faire justice d'un sujet de la troupe qui n'était plus à sa convenance ; le parterre était plein de figures menaçantes. On laissa pourtant jouer le premier acte assez tranquillement. Mais, au second acte, à peine la prima donna parut-elle qu'elle fut accueillie d'un concert discordant de sifflets et de vociférations ; cette femme était belle, et l'on nous a assuré qu'elle possédait une voix remarquable. Elle tenta d'abord de tenir tête à l'orage et essaya de chanter un premier air ; mais alors la rage du parterre n'eut

plus de bornes ; le peuple souverain s'imaginant que la cantatrice vent le braver, est prêt à se ruer sur elle, il lui lance au visage tous les projectiles de la fruiterie, des oranges, des poires, des pommes de terre, des noix, des tronçons de choux et de salade, accompagnés des plus basses injures. La malheureuse victime recula épouvantée au fond de la scène. En voyant cette femme jeune, belle, intelligente peut-être, ainsi livrée sous sa brillante parure à la risée et aux outrages de la populace, nous regrettions pour elle un simple et honnête métier ; mieux eût valu pour cette femme faire toute sa vie de la couture dans quelque mansarde, que de se voir ainsi foulée aux pieds par ce même public qui, hier peut-être, l'applaudissait. Rien ne put calmer l'exaspération populaire ; en vain le directeur vint-il annoncer pompeusement, après les trois saluts d'usage : *que de cette soirée dépendait à la fois son avenir et celui du grand théâtre de Nîmes*, on lui imposa silence, et il fut accueilli comme la chanteuse par des coups de sifflets. En vain le commissaire de police, revêtu de son écharpe, fit à plusieurs reprises son signe pacificateur et demanda la parole, on ne voulut point l'entendre ; on menaça d'envahir la scène, on demanda à grands cris le renvoi de la cantatrice et la fin du spectacle ; l'autorité céda. Je vous le demande, Madame, entre l'assassinat moral de cette femme et les supplices du Cirque, la différence est-elle si grande ? S'il fallait choisir, je crois que je me déciderais pour le sort des victimes antiques.

« Pendant cette horrible scène qui dura plus d'une heure, pour échapper à ces cris frénétiques, nous nous étions réfugiés dans le foyer du théâtre, dont le balcon s'ouvre sur la belle place où s'élève la *Maison-Carrée*. La nuit était resplendissante d'étoiles, la voie lactée s'étendait comme un réseau de piergeries au front du monument antique, l'art et la nature se mariaient sous mes

yeux dans une sereine et imposante harmonie, mais à l'entour de ce magnifique spectacle l'homme troublait de ses rumeurs grossières ces heures de poétique contemplation.

• Vous pensez bien qu'après une pareille scène je ne fus pas tentée de retourner au spectacle durant mon séjour à Nîmes ; je préférais, entourée de mes amis, donner mes soirées à la causerie et à la promenade. Souvent nous nous réunissions sur une grande place entourée d'arbres, et au milieu de laquelle jaillit une fontaine ; cette promenade appelée *l'Esplanade* s'élève dans le voisinage des Arènes quelques pieds au-dessus du boulevard où est situé le Palais de justice. Là, par les chaudes soirées de septembre, on respire toujours un air frais ; vis-à-vis l'Esplanade un brillant café, le café *Pelloux*, réunit chaque soir l'élite des promeneurs. Le propriétaire de cet établissement est un artiste, et on le devine à la décoration de ses élégants salons, qui l'emportent, selon moi, sur ceux de notre célèbre Tortoni. Au lieu des tentures d'étoffes et de papiers peints, les gravures les plus rares et les plus célèbres ornent les parois de ces charmantes salles ; on prend là des sorbets et des fruits glacés, comme on n'en prend qu'en Italie. Presque tous les soirs nous savourions ces exquis rafraîchissements, puis nous allions achever la soirée, soit chez moi, soit chez M. Im-Turn, qui nous faisait entendre quelque grave mélodie de Beethoven, soit chez M. Reboul, qui possède une charmante maisonnette dans le voisinage des Arènes. Au rez-de-chaussée est sa boulangerie ; au premier étage, le cabinet du poëte, où l'on trouve réunis les ouvrages et les portraits de nos écrivains les plus célèbres envoyés par eux au barde boulanger, comme à un frère bien-aimé. Aux étages supérieurs sont les greniers à farine ; enfin au faite de la maison, un autre cabinet de travail qui s'ouvre sur une petite terrasse d'où l'on touche presque aux Arènes. C'est là que, durant une lumineuse soirée, le poëte nous a récité des fragments de

la belle épître qu'il vient d'adresser à M. de Châteaubriand.

« Quand je rentrais après ces journées si doucement remplies, souvent je ne trouvais pas que l'heure du repos fût encore arrivée pour moi ; je ne voulais rien perdre de ce temps d'heureuse liberté que je passais loin de Paris, je sentais que les jours de peine et de labeur reviendraient, je voulais jouir pleinement de cette halte au milieu de ma vie. Sur la toiture de l'hôtel où nous logions était une grande terrasse, peu poétique au premier aspect ; elle servait à étendre le linge et avait pour voisinage une grande cage à poules, entourée d'un treillis ; mais à onze heures du soir, quand le linge avait été enlevé, quand les volatiles dormaient, rien ne m'était plus doux que de passer là une heure de rêverie ; la ville reposait à mes pieds, entourée de la ceinture brillante de ses boulevards éclairés au gaz. Dans les parties plus obscures je distinguais la forme de quelque grand monument à la claire lueur des étoiles ; puis je détournais mes regards de la terre et ils s'attachaient avec extase vers le ciel. Rien n'est enivrant pour l'âme comme ces nuits sereines du midi où brillent des milliers de constellations. Les étoiles du nord sont ternes et petites, celles des pays chauds, détachées sur la pureté de l'éther, s'élargissent à l'œil et brillent comme des escarboucles. Que de fois, dans mon enfance, j'étais restée ainsi à méditer durant ces nuits éblouissantes ! que de rêves perdus j'avais faits en face de ces mêmes astres qui brillaient de nouveau sur mon front ! Le souvenir de ces sensations intérieures me réjouissait ; quinze ans de ma vie semblaient s'être effacés, j'étais libre, heureuse, pleine d'espérance et d'illusions ; je sentais comme autrefois glisser sur mon front le souffle de la muse, j'entendais encore retentir à mon oreille les promesses de l'avenir. Un soir, cette sensation fut si vive que le sommeil qui la suivit ne put parvenir à l'effacer ; le lendemain, je sentis qu'à défaut

de la réalité, il me fallait retrouver l'image de cette jeunesse regrettée : j'éprouvais un invincible besoin de revoir les lieux où elle s'était écoulée, je partis pour le village

de Mourès, voisin du château de Servanne, l'ancien château de mon père. »

M^{me} Louise COLET.

(La fin au prochain numéro.)

M. DE WODENBLOCK.

HISTOIRE MERVEILLEUSE.

Tous ceux qui ont visité la ville de Rotterdam ne peuvent manquer de se rappeler une maison à deux étages située au milieu du faubourg bordé par le canal qui conduit à La Haye et à Leyde, qu'on aura dû leur faire remarquer comme l'ancienne demeure d'un des ouvriers les plus habiles qu'ait produits la Hollande. L'industrie de cet ouvrier consistait à fabriquer des instruments de chirurgie, et il excellait, en outre, dans les ouvrages de mécanique. Personne mieux que lui ne s'entendait à réparer les injures de l'âge ou les difformités de la nature. Un homme du monde avait-il une épaule ou une hanche plus haute que l'autre, en un instant son habileté rétablissait le niveau. Mais la brillante réputation dont maître Tuningvort jouissait dans toute la Hollande, provenait particulièrement de l'art merveilleux avec lequel il fabriquait des jambes de bois ou de liège ; et véritablement les membres artificiels sortant des mains de cet habile ouvrier avaient tant de grâce, de fini, de délicatesse, qu'en les voyant chacun était tenté de se demander si, tout bien calculé, au lieu de traîner avec soi un pied tout couvert de cors et de durillons, ou une jambe en chair et en os enflée par la goutte, il n'était pas préférable de se servir d'une de ces jambes de bois ou de liège.

Un matin que maître Tuningvort achevait de polir un coude-pied destiné à un riche personnage, il vit entrer dans son

atelier un domestique qui le pria de se rendre immédiatement chez M. de Wodenblock, son maître. M. de Wodenblock était un des banquiers les plus opulents de Rotterdam. Tuningvort se couvrit aussitôt le chef de sa meilleure perruque, prit son chapeau à trois cornes et sa canne à pomme d'argent, et se dirigea vers la demeure du riche négociant.

M. de Wodenblock devait son opulence à lui seul, et, comme rien au monde ne lui était plus cher que sa personne, il n'entendait partager avec qui que ce fût le fruit de ses longs travaux. Quelques jours avant la visite de maître Tuningvort, un de ses cousins avait poussé l'insolence jusqu'à venir lui demander des secours ; rarement M. de Wodenblock traitait cérémonieusement ceux de ses parents que la fortune n'avait pas favorisés, et il avait mis ce cousin à la porte avec dureté. Malheureusement pour lui, en lançant au pauvre diable un argument *a posteriori* pour lui faire descendre plus vite les marches de l'escalier, le poids de son corps l'avait entraîné en avant, et il avait roulé jusqu'en bas des degrés. Etourdi par sa chute, il se crut mort un moment ; mais en revenant à lui, il vit que son accident se bornait à la fracture de la jambe droite et de trois dents.

D'abord l'idée lui vint de poursuivre son cousin devant les tribunaux comme coupable d'une tentative de meurtre, avec préméditation, sur sa personne ; mais, comme

il était naturellement bon, généreux et charitable, il se contenta de le faire incarcérer pour dettes.

Par les soins d'un dentiste, les trois dents jaunes et usées que M. de Wodenblock s'était cassées en tombant furent remplacées par trois dents bien saines et bien blanches. Quant à la jambe cassée, le plus célèbre chirurgien de Rotterdam fut chargé de la remettre. Ce chirurgien, après avoir examiné la fracture, jugea l'amputation nécessaire. Depuis l'âge de quatorze mois, M. de Wodenblock avait l'habitude de marcher quand l'envie lui en prenait ; de plus, le mouvement d'une chaise à porteur produisait sur lui un effet analogue à celui de quelques grains d'émétique ou du mal de mer ; enfin, il avait peut-être la faiblesse de tenir au moyen naturel que la Providence a donné aux hommes pour se transporter d'un lieu à un autre, et tous ces motifs réunis l'avaient déterminé à envoyer chercher maître Tumingvort pour lui commander une jambe artificielle en remplacement de celle qu'il tenait de ses père et mère, et qu'un accident lui avait ravie d'une manière si cruelle.

L'artiste entra d'un air modeste dans l'appartement. M. de Wodenblock, couché sur un lit, avait la jambe gauche étendue de toute sa longueur, l'absence de la droite était dissimulée par un riche couvre-pied.

« Tumingvort, dit-il, vous avez entendu parler de mon accident ; car il a répandu la consternation dans tout Rotterdam... mais ne nous arrêtons pas sur ce triste sujet. Ce que je veux de vous, c'est que vous me fabriquiez une jambe et la jambe la plus parfaite que vous ayez jamais faite. »

Tumingvort s'inclina profondément.

« Peu m'importe le prix. »

Tumingvort s'inclina plus bas encore.

« Pourvu que cette jambe surpasse tout ce que vous avez fait de mieux jusqu'à présent. Vos échasses de bois ne me plaisent point, je veux une jambe de liège, légère,

élastique, et dont les ressorts l'emportent en nombre et en perfection sur ceux de la meilleure montre de Genève. Je ne connais rien à votre art, je ne puis, par conséquent, m'expliquer d'une manière plus précise ; mais tout ce que je sais, c'est qu'il me faut une jambe au moins aussi bonne que celle que j'avais. Vous pouvez très bien faire ce que je désire. Mettez-vous donc à l'ouvrage ; si vous réussissez, vous n'aurez qu'à vous présenter chez moi, et je vous ferai payer sur-le-champ cent ducats. »

Tumingvort s'inclina profondément de nouveau. Il assura M. de Wodenblock que le désir de lui être agréable lui ferait faire tous ses efforts pour surpasser, dans cette circonstance, les ouvrages les plus parfaits de l'industrie humaine. Il lui promit de lui livrer, sous dix jours, une jambe qui laisserait bien loin derrière elle les jambes les mieux faites et les plus agiles que la nature eût jamais données à un mortel.

De la part de maître Tumingvort, cet engagement n'était point une vaine jactance ; car à l'habileté matérielle qu'exigeait son art, le mécanicien hollandais joignait une haute et profonde connaissance des lois de la statique et de la dynamique. Depuis longues années il travaillait à découvrir un secret qui avant lui avait été l'objet des recherches des plus puissants génies ; ce secret, il pensait l'avoir découvert le matin même du jour où M. de Wodenblock l'avait fait demander. De même que tous ceux qui, comme lui, s'occupaient de la fabrication des jambes artificielles, il n'ignorait pas que, pour arriver à la perfection, la plus grande difficulté à vaincre était de faire entrer dans la composition d'une jambe de bois ou de liège des ressorts représentant les articulations naturelles qui pussent remplacer convenablement l'admirable mécanisme du genou et du coude-pied, et obéir à la volonté. Tumingvort croyait avoir trouvé les moyens de surmonter cette difficulté, et il résolut d'appliquer sa mer-

veilleuse découverte à la jambe destinée à M. de Wodenblock.

Le soir du sixième jour, Tumingvort se présenta devant M. de Wodenblock qui l'attendait avec impatience; il avait sous le bras la jambe merveilleuse soigneusement empaquetée. Au moment où, débarrassée des enveloppes qui la cachaient aux yeux, elle parut au grand jour, un sentiment d'orgueil brilla dans les regards de l'artiste. Il passa plusieurs heures à détailler, à expliquer au joyeux Wodenblock les améliorations qu'il avait fait subir au mécanisme intérieur. Toute la soirée fut employée à raisonner sur l'action des ressorts et le jeu des rouages, et quand le moment de se retirer fut venu, M. de Wodenblock, émerveillé, sollicita vivement l'artiste de passer près de lui le reste de la nuit. Tumingvort se rendit d'autant plus volontiers aux instances de son hôte, qu'il était bien aise d'assister le lendemain matin à l'essai qui serait fait de la jambe merveilleuse, et de s'assurer de la manière dont elle remplirait ses importantes fonctions.

En effet, le lendemain matin, toutes les dispositions préliminaires ayant été faites, M. de Wodenblock sortit de sa maison et se mit à marcher dans la rue, tout émerveillé de lui-même, et rendant des actions de grâces au génie de l'ouvrier qui lui avait fabriqué une jambe si parfaite : les passants en exprimaient hautement leur admiration. On ne remarquait ni raideur, ni gêne, ni hésitation dans la démarche du négociant, et le jeu des articulations artificielles de sa jambe remplaçait, à s'y méprendre, celui des muscles et des nerfs. Personne ne se serait avisé de soupçonner une jambe factice sous l'ample haut-de-chausses du Hollandais; et, sans le léger tremblement produit par le rapide mouvement d'une vingtaine de petites roues tournant avec célérité dans l'intérieur de la jambe, et le tictac qu'elles faisaient entendre, M. de Wodenblock lui-même aurait certainement oublié que sa

personne physique n'était pas aussi complète que le jour où il avait eu l'imprudence de faire usage de son pied pour adresser un gracieux adieu à son cousin.

Dans le transport de sa joie, il continua de marcher jusqu'à ce qu'il arrivât devant la maison de ville. Là il aperçut, devant la façade, au pied du grand escalier, un de ses anciens amis, M. Vanouthern. Il accéléra le pas pour aller lui souhaiter le bonjour; tous deux, quoique éloignés encore l'un de l'autre, se tendaient déjà amicalement la main; mais au moment où M. de Wodenblock arriva près de M. Vanouthern, celui-ci fut bien étonné de le voir passer rapidement sans s'arrêter, même pour lui demander comment il se portait. M. de Wodenblock n'avait pas eu l'intention de se conduire malhonnêtement envers son ancien ami; mais il s'aperçut avec le plus grand étonnement que les mouvements et la direction de sa jambe n'étaient plus d'accord avec sa volonté. Comme d'abord l'impulsion qu'elle recevait des ressorts et des rouages intérieurs la poussait dans le sens du chemin que M. de Wodenblock voulait suivre, il ne put reconnaître qu'il cédait, sans s'en douter, à une force mécanique plus puissante que lui; mais, dès qu'il voulut commander à cette force, il la trouva rebelle.

Il aurait bien désiré s'arrêter pour causer quelques instants avec M. Vanouthern; mais la maudite jambe ne suspendant point sa marche, il se vit contraint de la suivre. Vainement il cherchait à demeurer en place en se cramponnant aux balustrades, aux murailles, aux maisons qui se trouvaient sur son passage, la jambe le tirait alors avec tant de violence, que pour ne point se disloquer les bras, l'infortuné Wodenblock était forcé de lâcher prise et de continuer à courir devant lui.

Après avoir parcouru ainsi, comme un fou, toutes les rues de Rotterdam, il arriva sur les bords du canal de Leyde. Dès qu'il aperçut la maison du mécanicien, il se mit

à crier au secours de toutes ses forces. Tummingvort parut à la fenêtre, ses regards étaient tout effarés.

« Misérable ! lui cria Wodenblock, descends ici tout de suite ! C'est donc pour me jouer un méchant tour que tu m'as fait une jambe ? cette jambe ne peut s'arrêter une minute ; depuis que j'ai quitté ma maison elle n'a pas cessé de m'entraîner malgré moi. Dieu seul peut savoir où elle me conduirait ainsi... Eh bien ! malheureux, que fais-tu là la bouche béante ? Descends bien vite et délivre-moi de ce supplice ; si tu tardes, je serai déjà bien loin et tu ne pourras plus me rejoindre. »

Tummingvort descendit en toute hâte, pâle et hors de lui. Il était bien loin d'avoir prévu l'effet du mécanisme de la jambe. Il ne perdit pas une minute pour voler sur les pas de M. Wodenblock, afin de l'arracher à la cruelle position où il se trouvait ; cependant celui-ci, ou plutôt sa jambe, continuait sa course avec rapidité. Tummingvort étant vieux eut beaucoup de peine à gagner du terrain sur le riche négociant. A la fin, pourtant, il parvint à le saisir et à l'enlever, comme Hercule le géant Antée ; mais cet expédient ne réussit point, car le mouvement de la jambe s'accroissant encore, l'obligea lui-même à faire cinquante pas en avant en moins d'une minute, malgré le pesant fardeau qu'il portait. Il remit alors M. de Wodenblock sur ses pieds, puis employant toute la force de ses bras, il chercha à l'arrêter, le temps seulement de presser un petit ressort qui formait une saillie derrière la jambe. Y étant parvenu, il repoussa fortement le ressort ; mais au même instant, le pauvre Wodenblock fut arraché de ses bras et emporté avec la rapidité d'un trait. Dans sa course impétueuse, il renversa en un clin d'œil huit marchandes de poissons et deux énormes Anglais. Il criait au secours et poussait des gémissements épouvantables.

« Je suis perdu ! disait-il, je suis perdu !

Arrêtez-moi, pour l'amour de Dieu ! arrêtez-moi, je n'en puis plus. Ne trouverai-je personne qui veuille briser cette maudite jambe ? Tummingvort ! Tummingvort ! tu m'as tué ! »

Tummingvort lui-même était plongé dans la stupeur et la consternation. Il ne comprenait rien à ce qu'il avait fait, ou plutôt il avait fait plus qu'il n'avait voulu. A genoux, les deux mains fortement jointes, l'œil égaré, il voyait le plus riche négociant de Rotterdam, l'homme le plus grave de toute la Hollande, courant maintenant comme un taureau en fureur le long du canal de Leyde, et jetant des cris de désespoir malgré l'épuisement d'une pareille course.

Il y avait plus de vingt milles de Rotterdam à Leyde. Le soleil était encore sur l'horizon lorsque les demoiselles Backschneider, assises près de la fenêtre de leur salon, en face de l'auberge du *Lion-d'Or*, et prenant tranquillement leur thé, virent passer dans la rue un homme qui courait comme un dératé. La pâleur de la mort était peinte sur la figure de cet homme, sa bouche s'ouvrait avec des contorsions comme s'il cherchait à articuler quelques mots ou à reprendre haleine, et, sans se détourner ni à droite ni à gauche, il courait devant lui avec une rapidité si extraordinaire qu'il avait déjà disparu avant que les demoiselles Backschneider eussent en seulement le temps de s'écrier :

« Mais, mon Dieu ! n'est-ce pas M. de Wodenblock, le riche marchand de Rotterdam, qui vient de passer ? où court-il ainsi ? »

Le lendemain, qui était un dimanche, les habitants de Harlem, vêtus de leurs habits de fêtes, se rendaient à l'église pour entendre l'office divin. Tout à coup, un être à forme humaine traversa comme une flèche la place du marché. Il avait le visage blanc, jaune, vert, de toutes les couleurs, les lèvres livides, les dents déchaussées et les mains racornies. Muette d'horreur, la foule

s'ouvrit pour lui livrer passage, et dans tout Harlem il n'y eut pas un chrétien qui ne demeura persuadé que c'était un corps sans vie, qui, par l'effet d'une puissance surnaturelle, conservait encore la faculté de courir.

Toujours soumis à la force irrésistible qui l'entraînait, cet être horrible parut successivement dans les villes, les villages et dans les forêts de l'Allemagne. Des semaines, des mois, des années s'écoulèrent, et il continua de se montrer de temps à autre en différents endroits, dans les contrées

septentrionales de l'Europe. Peu à peu les habits qui le couvraient tombèrent en lambeaux, ses os se décharnèrent et ce ne fut bientôt plus qu'un squelette desséché. La jambe de liège garda seule sa forme et ses contours arrondis, et depuis lors elle n'a pas un seul instant cessé d'entraîner dans sa course rapide le spectre hideux auquel elle est attachée.

Tumngvort avait trouvé le mouvement perpétuel, et les ressorts de la jambe merveilleuse ne s'arrêteront jamais.

(Traduit de l'anglais.)

LA VEUVE DU SOLDAT.

C'était à la fin de l'automne ;
 Novembre avait atteint la moitié de son cours,
 Et languissante et monotone
 La nature pleurait le départ des beaux jours.

Il faisait presque nuit ; au fond de la vallée
 Déjà l'on n'apercevait plus
 Qu'une chaumière isolée ;
 Dans le lointain une cloche ébranlée
 Venait de sonner l'angelus.

Une femme à pas lents descendait la colline ;
 Elevant vers le ciel ses yeux mouillés de pleurs,
 Elle invoquait la clémence divine,
 Elle priait aussi la mère des douleurs.

Entouré d'un lambeau de vêtements funèbres,
 Un jeune enfant dormait sur son dos attaché ;
 Près d'elle un autre enfant marchait triste et penché,
 Et recueillait dans les ténèbres
 Chaque soupir à sa mère arraché.

Il s'efforçait de lui cacher ses larmes,
 Pauvre orphelin, fils du soldat,
 Son père l'embrassait la veille du combat !
 Il rapporte aujourd'hui les débris de ses armes.

Souvent, de fatigue accablé,
Furtivement il regardait sa mère,
Et son œil aussitôt retombait sur la terre,
De son morne silence inquiet et troublé.

Elle, enfin, par ces mots ranimait son courage :
« Pauvre petit ! marchons, le bon Dieu nous conduit,
Marchons encor jusqu'au prochain village,
Hâtons nos pas, voici la nuit. »

On arrive ; d'une voix affaiblie
La veuve bien des fois murmura ces accents :
« Au nom du ciel ! ah ! rendez-nous la vie,
Prenez pitié de mes petits enfants ;
Leur père est mort en servant la patrie ! »

Mais tout dort, pauvre mère, on ne l'entendait plus ;
Partout la porte était fermée,
Et dans la plaine inanimée
L'écho même était sourd à ses cris superflus.

Derrière les arceaux de l'église gothique
La lune s'abaissait, et son pâle croissant
Sur le chaume noir et d'un ermitage antique
Ne laissait plus tomber qu'un rayon languissant.

Demeure hospitalière au malheur consacrée,
Jadis toujours ouverte au pauvre, au voyageur,
Une petite croix en protégeait l'entrée...
C'était la maison du pasteur.

Hélas ! aux jours affreux des tempêtes civiles
Le vieillard disparut... et n'eut point de cercueil ;
L'orphelin du hameau n'osa porter le deuil,
Et le pauvre aujourd'hui sans secours, sans asiles
Vient frapper à la porte, et pleure sur le seuil.

« C'en est donc fait, pour nous plus d'espérance !
O mes enfants ! Dieu seul est notre appui,
Venez au pied du temple, implorons sa clémence,
Votre père, là-haut, nous attend près de lui ! »

La veuve ainsi parla ; le portail solitaire
Répéta leurs soupirs encor quelques instants,
Et le matin, à l'heure où sonnait la prière,
On aperçut de loin les enfants et la mère,
On accourut... mais il n'était plus temps.

UN SINISTRE AU DÉSERT.

FRAGMENT D'UN VOYAGE EN NUBIE.

Comme l'Océan, le désert a ses tempêtes et ses naufrages, il a ses sirtes et ses tourbillons, et l'on peut être submergé par les sables comme par les flots. Si, selon la belle expression d'Horace, l'homme qui le premier osa se confier à la mer avait un triple airain autour de sa poitrine, ceux qui ne craignent pas de s'aventurer à travers des solitudes immenses, où nulle route n'est tracée, ont aussi besoin d'avoir une volonté forte et une âme bien trempée. Il faut plus d'audace, plus de hardiesse au navigateur ; il faut à l'homme du désert un courage plus calme et plus persévérant. Le premier a plus d'audace et de fougue, et il imprime sa vie au vaisseau qu'il dirige ; le second identifie la sienne à celle du dromadaire, si justement défini le navire du désert, et il déploie une énergie à toute épreuve et toujours soutenue.

En entrant dans le désert on éprouve un saisissement indéfinissable. Lorsque les lieux habités par les hommes se sont effacés dans le lointain, et que le rideau est tiré sur toutes choses vivantes, alors qu'on n'aperçoit plus de tous côtés qu'une plaine sans fin, aride et brûlée ; alors, dis-je, le cœur se contracte, et l'on promène autour de soi un regard lent, mélancolique et plein d'une inquiétude étrange, parce qu'autour de soi tout est empreint d'un caractère de majesté sévère et redoutable. Un soleil sans nuages règne seul au firmament, et, parcourant en silence le désert de l'immensité, vous inonde de ses flots lumineux ; ses rayons plus ardents s'abattent avec furie sur ces solitudes muettes, et s'émeussent en s'irritant de leur impuissance à vivifier ces sables éternels. Dans

ces lieux abandonnés, tout est morne, mais imposant comme la mort : à son insu le voyageur, quel que soit son âge, devient pensif et même soucieux, sa démarche est grave et solennelle, sa respiration brève et étouffée, et il refoule en lui les pensées qui l'assiègent et voudraient déborder. Il écoute, et pour un instant, il voudrait voir s'anéantir toutes ses facultés et ne conserver que le sens de l'ouïe pour mieux écouter ; car du sein de ce silence universel s'élève une mélodie inconnue, mais sublime, qui le trouble et l'exalte. Cette musique de l'âme que chacun porte en soi, et qu'on n'entend point dans le tourbillon du monde, étouffée qu'elle est par le *brouhaha* des hommes et des choses, se révèle harmonieuse et pure dans ces solitudes sauvages et vous enivre de ses mystérieux accords. Oh ! alors le voyageur se sent agrandi, il relève fièrement sa tête qu'il portait d'abord lourde et baissée : il est roi du désert ! Cet espace sans limites qui se déroule de toutes parts, ce vent qui souffle, ce soleil ardent, ce ciel si bleu, cette nature rude et inféconde, tout cela est à lui, à lui seul ; personne pour le lui disputer. Il peuple son royaume d'esprits invisibles, et son imagination, enrichie de toute l'infertilité du désert, fait surgir devant lui une création tout entière soumise à sa domination. Qu'il est heureux dans ces moments de délire ! il croit voir s'animer ces plaines solitaires ; il sent frémir sous ses pas la terre qu'il foule ; il entend mugir la voix du désert qui s'éveille. Et il grandit, il grandit encore : dégagée de toute préoccupation frivole, son âme enthousiaste s'élève vers le Tout-Puissant qu'elle interroge, et il attend dans un

recueillement pieux la réponse divine. Il écoute; déjà il croit saisir quelques sons inarticulés que l'oreille ne pourrait comprendre; ses genoux fléchissent, son attention redouble; mais il n'entend plus rien, et déçu dans son orgueilleuse espérance, il s'arrête haletant, accablé.

Souvent le mirage, la plus étonnante, la plus merveilleuse et la plus réelle de toutes les illusions, vient encore ajouter à son exaltation liévreuse; au milieu des sables calcinés, il voit tout à coup apparaître de gracieux bosquets à l'ombrage désiré, de vastes cités, des plaines verdoyantes et des lacs à l'onde pure et éblouissante dont la vue seule désaltère; tous ces objets sont là devant lui, ses yeux ne le trompent point, ce n'est pas une erreur, une fantasmagorie, et quiconque regarderait comme lui les verrait à la même place. A ces apparitions séduisantes, les chameaux eux-mêmes cheminent avec moins d'indolence, et leurs fardeaux qui les affaissaient, commencent à leur sembler légers; le but est là devant eux, et s'il paraît s'éloigner à mesure qu'ils avancent, c'est qu'un effet d'optique le leur avait montré trop rapproché, mais ils vont l'atteindre; ils arrivent. Le voyageur haletant, mais rassuré, jette un dernier regard sur le désert qu'il laisse derrière lui, et se réjouit dans son cœur, car il touche enfin au terme de ses fatigues; il va reposer sa tête sur un gazon fleuri à l'ombre d'un vert feuillage; il rafraîchira son corps dans les eaux limpides d'une source intarissable; il va revoir les hommes qu'il aime depuis qu'il les a quittés, et il rentrera avec joie dans le sein des villes qu'il avait abandonnées par dégoût. Mais les cités, les lacs, les prairies, les bois s'éloignent, s'éloignent encore, s'éloignent toujours et s'effacent brusquement, comme un songe au réveil.

Cependant tout n'est pas mirage et prestige dans le désert. Si, comme l'Océan, le désert est semé de dangers et d'écueils, comme l'Océan, il offre des beautés *inso-*

lites qui étonnent surtout l'homme des villes, l'homme civilisé. Lorsque, dans ce royaume de sable abandonné aux animaux féroces, on voit s'élever fraîche et riante une des îles de verdure qui changent tout à coup la physionomie du désert, le cœur se dilate et l'on se réjouit comme en un jour de fête. Ces solitudes sombres et sauvages se dérident et s'épanouissent; aux yeux du voyageur, la nature entière se revêt d'une teinte plus douce et plus attrayante; le soleil est moins ardent, la brise souffle plus légère; une oasis dans le désert, c'est un flambeau dans une nuit profonde; c'est le sourire sur un front sévère et courroucé. Et puis le soir, à l'heure du crépuscule, on voit tantôt passer, alertes et effarées, quelques gazelles regardant souvent derrière elles, comme si elles étaient poursuivies; tantôt c'est une girafe égarée dont les chasseurs ont perdu les traces; d'autres fois on distingue dans le lointain de gigantesques autruches, courant le cou tendu et leurs grandes ailes déployées comme les voiles d'un navire: puis encore, quand les ténèbres ont enveloppé le désert, et qu'on repose autour d'un foyer brillant, on entend aux alentours les rugissements des lionnes et le miaulement des tigresses veillant sur leurs petits. Alors on est saisi d'une sorte de terreur inconnue; on écoute en proie à des émotions extraordinaires, ignorées de quiconque n'a pas vécu au désert; on regarde, et on ne voit personne autour de soi, on tressaille, le cœur bat plus vite, et malgré les périls imminents auxquels on se trouve exposé, on est fier et l'on se réjouit en se regardant seul dans ce monde inoccupé.

Tel est le désert, telles sont les sensations du voyageur qui le traverse.

J'avais quitté la presqu'île du Sennâr avec trois marchands d'esclaves, et m'embarquant avec eux sur le Nil, nous étions arrivés ensemble à Berber, capitale de la Haute-Nubie. Cette ville, bâtie sur la rive

droite du fleuve, occupe un espace de terrain assez considérable : elle est sans rempart ; ses maisons, mal groupées, ont presque toutes un aspect misérable. A les voir ainsi délabrées et poudreuses, on les croirait inhabitées ; les alentours sont inanimés et arides, et dans ces lieux, le Nil a peine à féconder ses rives. On découvre çà et là quelques arbres chétifs et sans sève ; l'herbe est jaune, les sables ont tout envahi. Malgré son importance, Berber est triste, sans attrait, c'est une ville dans le désert.

En débarquant, Abd-el-Saïd, Hajji-Mohammed et Abou-Sélim (ainsi se nommaient les trois jellabs ¹), qui avaient des maisons dans les principales villes où ils stationnaient habituellement, réunirent leurs esclaves, et se rendirent chez eux séparément. Dès que le gouverneur eut appris mon arrivée, il me fit donner une habitation commode que j'occupai tout le temps de mon séjour à Berber. J'allais voir souvent les jellabs, avec qui je m'étais lié pendant la route ; j'aimais à les interroger sur leur commerce ; ils répondaient avec complaisance à toutes mes questions, mais ils ne pouvaient comprendre l'intérêt que je manifestais pour leurs esclaves, qu'ils appelaient leur marchandise. Ces trois hommes, qui étaient partis ensemble de la ville de Sennâr, allaient maintenant se séparer et suivre des routes diverses. Abd-el-Saïd devait s'éloigner du Nil et se diriger vers Dougola. Aji-Mohammed se disposait à emmener ses esclaves en Arabie. Abou-Sélim partait pour l'Egypte ; il avait à parcourir le désert de Krousee, si souvent fatal aux caravanes. Les voyageurs les plus intrépides ne s'aventuraient qu'avec crainte dans cette solitude stérile empreinte de désolation, et le jellab n'avait rien négligé pour se préserver des malheurs dont on est

menacé dans ce désert entièrement privé d'ombre, de sources vives, et que nul oasis ne déride.

Il avait entassé chez lui d'énormes provisions de beurre, de lentilles et de biscuits ; depuis plusieurs jours, les esclaves étaient occupés à broyer entre deux pierres le grain dont ils devaient se nourrir en voyage, et il avait acheté dans la ville la plupart des outres qu'il avait jugées propres à bien conserver l'eau.

Au jour fixé pour le départ, les trois marchands se réunirent pour venir me dire adieu ; et s'étant séparés peu de temps après, ils sortirent de Berber précédés de leurs chameaux, et s'éloignèrent lentement ; je fis des vœux pour leurs esclaves, dont l'inexplicable insouciance m'avait souvent étonné, et après avoir accompagné Abou-Sélim jusqu'à l'entrée du grand désert, je revins chez moi plein de tristes pensées.

Plus de huit jours s'étaient écoulés depuis le départ des jellabs, et je me disposais moi-même à poursuivre ma route vers l'Arabie, lorsqu'un matin, mon domestique, Hassan, en revenant du marché, m'apprit qu'Abou-Sélim avait reparu seul à Berber. Vivement frappé de cette nouvelle, qui néanmoins m'était annoncée avec une nonchalance toute orientale, je m'empressai d'interroger Hassan pour apprendre le motif de ce retour inattendu.

« Oh ! me dit-il avec l'impassibilité désespérante d'un vrai fataliste, je erois que le jellab n'a pas été très heureux dans sa traversée. On disait, si j'ai bien entendu, qu'il a manqué d'eau dans le désert, et que pour ne pas mourir de soif, il a été obligé de revenir sur ses pas de toute la vitesse de son bon dromadaire.

— Et ses esclaves ? m'écriai-je avec terreur.

— Ils sont libres maintenant, car sans doute ils sont morts, me répondit-il avec calme ; c'est une perte pour Abou-Sélim.

— Les malheureux ! et il n'en est pas ar-

(1) Nom sous lequel les Arabes désignent les marchands d'esclaves.

rivé un seul avec leur maître ? sais-tu bien que c'est horrible !

— Pas un seul ; mais les routes ne leur ont pas été fermées, et s'ils ne sont pas de retour, croyez bien que ce n'est pas la faute du jellab. Le sort des esclaves paraît vous attrister, mon maître, mais l'inquiétude d'Abou-Sélim qui voit une partie de sa fortune gravement compromise est sans aucun doute plus grande que la vôtre.

— Tu ne songes qu'aux intérêts du marchand, lui dis-je avec indignation et dégoût, et l'affreuse destinée des esclaves ne t'occupe guère, Hassan. »

Mais Hassan ne répondit pas ; ma colère, dont il ne soupçonnait pas la raison, l'avait intimidé ; quoique bon et dévoué, ce domestique, comme tous les jellabs, ne comprenait pas qu'on pût s'intéresser à des esclaves.

Voyant qu'il me serait difficile d'obtenir de lui de plus amples détails, je me dirigeai sur-le-champ vers la demeure d'Abou-Sélim. En entrant chez lui, je le trouvai étendu sur un lit de repos ; il était entouré de quelques amis, et un médecin du pays était assis près de son chevet. Tout le monde observait un silence sévère, et l'on écoutait avec une sorte d'anxiété les phrases incohérentes que murmurait le jellab. Le docteur empirique se disposait à appliquer les ventouses au malade dont le délire faisait peur. La consternation était générale parmi les assistants ; Abou-Sélim ne reconnaissait aucune des personnes qui l'environnaient, il se trouvait dans un état désespérant. Dans l'exaltation de sa fièvre, il poussait des cris horribles ; l'expression de sa physionomie était farouche ; il blasphémait son dieu et son prophète, et faisait frémir tous ceux qui l'entendaient. Lorsque l'épuisement succédait au délire, l'effroi se peignait sur son visage, son regard exprimait une douleur profonde, mortelle ; il frissonnait dans tout son corps, comme s'il avait eu froid, et réunissant toutes ses forces, il soulevait sa tête appesantie, et demandait de l'air et de

l'eau d'une voix rauque et éteinte ; alors il retombait comme anéanti ; ses traits, empreints d'une teinte livide, semblaient prêts à se décomposer, et son râle seul annonçait qu'il vivait encore.

Cependant les soins qu'on ne cessait de lui prodiguer ne furent pas infructueux ; les crises devenaient plus rares et moins violentes, et le malade parvint enfin à s'endormir. Son sommeil, plein de rêves et d'agitation, ne fut pas de longue durée ; mais lorsqu'il s'éveilla, il était plus calme, et promenant autour de lui un regard plein de langueur, il reconnut ses amis, et, malgré sa faiblesse, parut éprouver un sentiment de joie. Ceux-ci, trop impatients de connaître les détails du malheureux événement qui l'avait ramené mourant dans leur ville, l'accablèrent de questions. Le jellab, plus complaisant que de coutume, consentit, quoique affaîssi sous le poids de la souffrance, à satisfaire leur inopportune curiosité, et il commença aussitôt le récit de sa funeste aventure.

« Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, soupira-t-il lentement ; tout vient de lui, et je dois me soumettre avec résignation à sa volonté toute-puissante. Mon malheur était écrit dans le livre éternel, il était donc inévitable, car il faut que les destinées s'accomplissent. Est-il encore écrit que je touche à ma dernière heure ? je l'ignore, mais quoi qu'il en soit, je subirai sans murmurer toute la rigueur de mon sort. »

Il s'arrêta à ces mots comme pour reprendre haleine, et poursuivit ainsi :

« Vous le savez tous, mes amis, puisque vous avez assisté à mon départ ; lorsque j'ai quitté Berber avec mes esclaves, mes chameaux vigoureux emportaient de bonnes provisions, mes outres étaient bien fermées, et je pouvais avec confiance entreprendre un voyage que j'avais toujours accompli avec succès ; mais que peut la prévoyance de l'homme contre les arrêts immuables du destin ?

« Quoique la chaleur fût accablante, les premiers jours s'écoulaient paisiblement. Nous étions tous endurcis, aux fatigues ; nous avions longtemps erré sous le soleil du désert, et nous bravions avec courage sa redoutable fureur. Toutefois nous cheminions lentement et en silence pour ménager nos forces et ne pas irriter notre soif. Tous les matins, à l'aurore, nous nous mettions en marche, et avant l'heure de midi, nous nous arrêtions pour jouir d'un repos devenu nécessaire. Lorsque le soleil se penchait vers l'horizon, et que ses rayons nous frappaient moins ardents, nous poursuivions notre route, et les ténèbres nous surprenaient toujours en voyage.

« C'était le sixième jour de notre marche : la nuit qui le précéda avait été lourde, et nous nous levâmes oppressés ; notre ardeur, constamment soutenue jusqu'alors, commençait à se ralentir ; nous respirions avec peine, nous avions besoin d'air, car nous nous sentions suffoqués ; mais un nuage rougeâtre, qui bordait l'horizon comme une muraille de feu, interceptait la brise rafraîchissante du matin et un calme fatal régnait autour de nous. Nous cheminions dans une fournaise ardente et sans issue ; le soleil, qui semblait s'être rapproché de nous, dardait impitoyablement ses rayons perpendiculaires sur nos têtes embrasées ; les sables resplendissaient, et l'on eût dit qu'ils allaient s'enflammer. Je pliais sous le poids de l'atmosphère ; notre transpiration, naguère si abondante, s'était arrêtée ; nos peaux se gerçaient, et nous marchions toujours dans l'espoir de sortir bientôt de cet enfer. Oh ! pourquoi ce calme qui nous consternait tous n'a-t-il pas duré plus longtemps ! lorsque, excédé de lassitude, mes genoux fléchissaient, et que je me croyais sur le point de succomber, le nuage rouge, jusqu'alors immobile, s'avança comme s'il allait fondre sur nous ; les sables furent soulevés jusque dans leur profondeur ; le soleil pâlit sans rien perdre

de sa rage, et le vent souffla avec furie. Je crus alors que je venais d'être englouti dans un lac de flammes. Mon gosier s'était desséché, mes cheveux se dressaient sur ma tête, et mes yeux sortaient de leur orbite.

« Non, les damnés ne souffrent pas des douleurs plus atroces ; j'aurais voulu mourir dans ce moment ! Le désert, si monotone dans son léthargique engourdissement, venait d'être éveillé en sursaut par les mugissements sauvages du *Sémoun*, ce terrible messager de mort, et la nature entière s'agitait dans un désordre effrayant !

« Dès les premières atteintes de ce vent empoisonné, je m'enveloppai dans mon burnous, et me précipitai la face contre terre, après avoir ordonné à mes esclaves de se couvrir le visage et de suivre mon exemple. Les chameaux qu'on avait eu soin d'arrêter, s'étaient couchés les uns contre les autres et baissaient tristement la tête.

« Le vent continuait à souffler avec force. Flottant entre la vie et la mort, en proie à l'inexprimable tourment d'une soif qui nous semblait inextinguible, pendant plus d'une demi-heure nous attendîmes, dans cette position cruelle, le retour tardif du beau temps. Craignant d'être suffoqué ou même brûlé par une bouffée du *Sémoun*, nul de nous n'osait relever la tête pour observer les terribles effets de ce vent dévastateur. Quand je crus qu'il allait s'apaiser, je me débarrassai de mon manteau, et je jetai à la dérobée un regard autour de moi. Tout portait encore l'empreinte d'un bouleversement général ; néanmoins le firmament, si terne et si livide quelques instants auparavant, commençait à s'éclaircir, et le calme ne tarda pas à se rétablir. Je courus avertir mes esclaves que le danger était passé ; quelques-uns d'entre eux, les plus faibles, avaient péri ; mais ce n'étaient pas ceux-là qui étaient les plus malheureux.

« Le ciel avait repris sa limpidité, et les sables soulevés, comme les vagues d'une mer houleuse, s'affaissaient sur eux-mêmes ;

la tempête avait cessé, et le désert rentrait dans sa vie ordinaire, dans cette vie si semblable à la mort. Les chameaux s'étaient relevés, et grognaient en signe de joie ; nous avions secoué la poussière dont nous étions couverts et déjà nous respirions plus à l'aise ; mais nous étions impatients d'éteindre notre soif toujours ardente, et j'eus besoin d'interposer mon autorité pour empêcher les esclaves de se précipiter sur les outres suspendues aux flancs des chameaux.

« Après avoir obtenu à grande peine un peu d'ordre et de tranquillité, en promettant à ces malheureux une ration d'eau plus forte que de coutume, je me disposai aussitôt à en faire une distribution générale, et je m'empressai de délier les *guirbés*¹ dans lesquelles nous avions déjà puisé ; elles étaient vides et desséchées : saisi d'effroi, je courus à celles que j'avais laissées pleines et intactes, et, comme les autres, je les trouvai vides et desséchées.

« Au milieu d'un désert immense où nous venions d'être brûlés par le Séinou, nous étions sans eau : par la vie du prophète, c'était trop affreux ! Un sombre désespoir s'empara de mon âme, je crus que j'allais devenir fou. Les esclaves mourant de soif me regardaient d'un œil égaré et imploraient ma pitié.

« En présence de cette infortune irréparable, mon courage et ma constance, si souvent éprouvés, m'avaient entièrement abandonné. Je déchirai mon turban, j'arrachai ma barbe, et je me mis à rugir comme un lion harcelé et furieux. J'avais soif, et je demandais de l'eau à tout le monde avec des cris de rage. Si dans ce moment je m'étais trouvé sur les bords d'un fleuve, je crois que je l'aurais tari sans éteindre cette soif impitoyable qui m'étreignait à la gorge et corrodait ma poitrine : j'avais soif, et mes soupirs s'échappaient de mon sein comme des laves et brûlaient mes lèvres arides et

contractées ; j'avais soif, et à mes pieds je voyais du sable, et sur ma tête un soleil de feu. Les esclaves, qui ne connaissaient pas encore toute l'étendue de notre malheur, m'observaient avec un étonnement mêlé de terreur, et, dans leur juste impatience, m'accusaient de les laisser souffrir trop longtemps. Mon désespoir qui éclatait d'une manière si visible, les avait néanmoins effrayés, et, malgré leurs souffrances, ils osaient à peine murmurer...

« Une faible lueur d'espérance venait de m'apparaître, je m'élançai soudain vers mon dromadaire, et j'enlevai vivement une couverture de laine qui recouvrait sa selle et protégeait de son épaisseur la plus petite de nos outres ; que j'avais d'abord oubliée : Dieu est grand et miséricordieux ! je la trouvai humide et gonflée ; je l'ouvris aussitôt : elle n'avait pas perdu une goutte d'eau ; je l'approchai avidement de mes lèvres brûlées, et j'eus besoin de tout ce qui me restait de force et de prudence pour ne pas la vider d'un seul trait.

« Je pouvais me sauver, mais je n'avais pas un instant à perdre ; je refermai précieusement ma précieuse guirbé, je montai sur mon excellent dromadaire, et, sans regarder derrière moi, je dirigeai vers ces lieux sa course rapide, abandonnant les esclaves à leur malheureuse destinée.

« Après trois jours de marche forcée, je découvris Berber ; dès le second, j'avais épuisé mon eau, et j'arrivai brisé de fatigue et de nouveau tourmenté par une soif âcre et corrosive. Je n'eus pas la force de descendre seul de mon dromadaire ; on m'emporta mourant sur ce lit où vous me voyez encore, et que sans doute je ne quitterai plus que pour être déposé dans la tombe... »

On voyait, depuis quelques instants, que le jellab avait hâte de terminer son récit ; sa voix allait s'éteignant, et il prononça ces derniers mots avec une peine extrême ; nous l'avions écouté sans l'interrompre, et lorsqu'il eut cessé de parler, les musulmans.

¹ Outres.

pen émus, ne surent que répéter : « Tout vient de Dieu, que faire contre lui ? » Pour moi, j'avais été douloureusement impressionné ; mon imagination m'avait transporté dans le désert, et j'assistais au dénouement lugubre de ce drame épouvantable : je voyais les esclaves se débattant vainement contre une mort certaine, j'entendais leurs cris déchirants et leur râle d'agonie, je me sentais saisi d'une juste horreur, et je maudissais dans mon âme ces hommes criminels qui ne craignent pas de trafiquer de leurs frères pour contenter leur insatiable cupidité.

Je rentrai chez moi, le cœur navré. Le lendemain, je revins chez le jellab ; durant la nuit il avait encore eu plusieurs accès de délire, et je trouvai près de lui sa famille justement alarmée. Quoique bien faible et bien oppressé, Abou-Sélim me reconnut aussitôt et me tendit la main ; il avait déjà oublié que je l'avais vu la veille. Il me fit asseoir près de lui, et ordonna à l'un de ses enfants de me servir le café et le chibouc. Ses ordres venaient à peine d'être exécutés, lorsque nous vîmes paraître sur le seuil de la porte un homme à la stature élancée et aux formes athlétiques ; son visage, d'un beau noir luisant, était entaché de sang, et l'expression de son regard était sauvage et égarée. Il portait en bandouillère une grande outre qui paraissait vide ; il avait un poignard à sa ceinture et un bâton à la main. A cette apparition subite et inattendue, le jellab, malgré son accablement, avait poussé un cri terrible et s'était évanoui. J'examinai avec attention ce nègre à la mine effrayante, et quel ne fut pas mon étonnement lorsque je reconnus en lui Abd-Allah, le plus vigoureux d'entre les esclaves d'Abou-Sélim, Abd-Allah qui, durant le trajet de Sennâr à Berber, m'ayant voué un attachement à toute épreuve, me servait avec un zèle et une fidélité digne d'un meilleur sort. La mort était empreinte sur tous ses traits, et cependant il se tenait debout, timide et respectueux. Le jellab commençait à re-

prendre ses sens ; je pris sur moi de faire asseoir l'esclave, qui, appuyé sur son bâton, attendait en silence qu'on daignât lui parler. Par quel miracle se trouvait-il au milieu de nous ? Quelques-uns de ses compagnons d'infortune s'étaient-ils sauvés avec lui ? C'est là ce que nous étions tous impatientes de savoir, et Abd-Allah interrogé ne tarda pas à nous satisfaire.

« Puisque mon maître est parmi vous, nous dit-il, vous devez connaître l'événement funeste qui a coûté la vie à mes frères que j'irai rejoindre bientôt moi-même. Lorsque ce vent redoutable commença à souffler, je compris qu'il fallait mourir. Le grand esprit du désert s'était déclaré contre nous ; quelle force pouvions-nous opposer à sa puissance infernale ? J'entendais comme un frôlement d'ailes au-dessus de cette solitude, cadavre immense qu'une âme ténébreuse venait d'animer et d'irriter contre nous. J'avais plongé ma tête dans le sable, et quoique suffoqué, je n'osais pas même me relever pour respirer, dans la crainte de me trouver face à face avec le démon qui avait juré notre perte. Quand le vent se calma, la plupart de mes compagnons, et mon maître lui-même, se bercèrent de folles espérances ; mais l'esprit ennemi avait bu notre eau avant de s'envoler, et il nous condamnait ainsi à périr du supplice des réprouvés. Je vis le désespoir d'Abou-Sélim, il ne m'étonna pas, j'en avais deviné la cause ; j'étais calme et résigné, et pour humilier le démon du désert qui se réjouissait sans doute de la faiblesse de notre maître, je me préparai à mourir avec courage.

« Le jour commencé si tristement était radieux, et, par sa pureté et son éclat, le ciel semblait insulter à notre détresse ; je ne compris pas le brusque départ d'Abou-Sélim ; redoutait-il notre vengeance ? espérait-il en fuyant se sauver encore ? Je ne sais quel motif a pu le déterminer à nous abandonner avec tant de précipitation, sans nous adresser une seule parole, sans daigner même

nous dire adieu. Nous le survîmes longtemps du regard, et à peine avait-il disparu dans le lointain, que mes compagnons altérés se jetèrent sur les outres qu'ils trouvèrent desséchées. J'aurais voulu les consoler ; mais que pouvais-je leur dire ? la mort était inévitable. Ma résignation était au-dessus de leurs forces, et ils s'abandonnèrent sans retenue à toute la violence de leur douleur ; ils se lamentaient, ils pleuraient, ils mugissaient ; j'avais oublié mes propres souffrances, et je pleurais sur eux. Oh ! c'était pitié de voir ces malheureux se crisper, se tordre dans des angoisses inexprimables, et mourir en blasphémant ; c'était pitié de voir ces pauvres mères n'attendant pour s'éteindre que le dernier soupir de leurs enfants suspendus à leurs mamelles tariées ! Et moi, ne pouvant rien pour adoucir l'implacable rigueur de leur supplice, je pleurais amèrement. Et c'était aussi pitié de me voir seul, debout, survivant à mes frères, et contraint d'assister à cette scène d'horreur et de désespoir. Je n'étais plus entouré, que de cadavres ; quelques Gallas, et plusieurs Nègres du Dar-Four, plus robustes que leurs compagnons, se débattaient encore dans une effrayante agonie. Et moi, debout et immobile, je pleurais toujours ; je ne sais quelle force surhumaine me soutenait ainsi ! Déjà les vautours planaient au-dessus de nos têtes ; j'entendais au loin les hurlements de l'hyène à qui nous allions bientôt servir de pâture ; et pour rendre moins pénibles à mes frères mourants les derniers instants de leur vie, j'interrompis mes sanglots, et leur chantai le chant de mort du pays natal, que j'avais appris sur la tombe de mon père...

« Ce chant avait ramené le calme sur le visage de mes malheureux compagnons, et un dernier sourire était venu errer sur leurs lèvres flétries et décolorées...

« La mort n'avait plus qu'une victime humaine à frapper. Seul je respirais encore, et j'avais conservé, sinon mes forces, du moins mon énergie. Il me vint tout à coup

une pensée affreuse ; je crus que je pouvais me sauver, et à tout prix je le voulus. Je dégainai aussitôt mon poignard et, je le plongeai dans le flanc de l'un de nos chamoux qui roula à mes pieds, et collant ma bouche sur la blessure que je venais d'ouvrir, j'étais dans le sang de l'animal. Je remplis la plus grande de nos outres à cette source féconde, et sans hésiter je me mis en marche. Une vie nouvelle circulait dans tout mon corps, et j'avais retrouvé ma vigueur première. Je suivais avec ardeur les traces du dromadaire de mon maître, imprimées dans le sable ; j'avais pris les précautions nécessaires pour empêcher le sang de se coaguler, et quand la soif se faisait trop cruellement ressentir, je la calmais avec ce breuvage impur. Pourtant les derniers jours, j'éprouvais un profond dégoût chaque fois que j'étais obligé de porter à mes lèvres mon outre ensanglantée ; j'avais horreur de moi-même et je commençais à envier le sort de mes compagnons, lorsque je suis arrivé à Berber.

« Bientôt, poursuivit Abd-Allah, violemment agité, le voyageur traversant les plaines solitaires de Krousko rencontrera les ossements épars de mes frères, et se demandera sans doute quelle horrible catastrophe a pu les arrêter dans ces lieux. Si le sémou ne vient pas lui répondre, il passera formant des conjectures diverses et assailli par de funèbres pensées. »

A ces paroles sourdement articulées, l'esclave tomba la face contre terre, rejeta par la bouche, les narines et les yeux, le sang qu'il avait bu et mourut dans des convulsions affreuses...

Le surlendemain j'avais quitté la ville. . . Longtemps après, en me promenant dans un bazar du Grand-Caire, je rencontrai Abou-Sélim plein de santé ; il avait recouvré ses forces après une maladie de trois mois, et partant de Berber avec une nouvelle troupe d'esclaves, il était cette fois arrivé en Egypte.

Edmond COMBES.

CONSEILS.

Voici la saison des bals, des fêtes; choisir ce temps pour venir dans votre journal vous offrir des conseils, cela ne vous paraît-il pas bien sévère en carnaval? d'autant que moi qui vous les donne, ces conseils, vos sœurs aînées sont là pour l'attester, je ne parle pas aux jeunes filles d'un ton de mignardise comme on parle aux oiseaux en cage; je vous dirai : « Faites ceci, ne faites pas cela, » de ma voix ordinaire; tout bonnement sans façon, absolument de même que M. Jourdain faisait de la prose en disant : *Nicole, apporte-moi mes pantoufles*. Une jeune personne n'est pas pour moi *un ange aux yeux d'azur, une sylphide*, encore moins une *périe*; c'est une créature intéressante par sa position difficile, hier enfant, qui ne savait pas grand chose, demain femme, qui devra savoir beaucoup, car l'ordre, la dignité, le bonheur d'une famille reposeront sur elle.

Mais, courage, entrons en matière : que vous conseillerais-je ? de lire tel ou tel ouvrage nouveau ? Non, il m'est plus facile de vous les interdire tous, en commençant par les journaux et leurs étranges feuilletons; viendront ensuite les romans. De tout temps on a dit aux jeunes personnes ne lisez pas de romans; jadis c'était parce que peignant des sentiments trop exaltés, des amours trop parfaites, ils pouvaient dégoûter des joies terrestres du ménage, et pourtant ces beaux rêves d'autrefois ne sont pas ce qu'il y a de plus dangereux. On a, je crois, mal fait de les abandonner; mais à force de représenter des héros et des héroïnes d'une perfection idéale, on s'est trouvé à bout d'inventions. Partout on retrouvait les mêmes marionnettes; les auteurs manquaient de verve pour faire jouer ces fils tant de fois tirés. Les lecteurs eux-mêmes n'avaient pres-

que plus le courage de lire. On a cherché un sentier moins battu; l'idéal était usé, on a demandé des inspirations à la vie réelle. L'idée semble bonne au premier coup d'œil, malheureusement lorsqu'il s'agit de mettre en scène une vieille société qui a bien des péchés sur la conscience; le portrait ne devait pas être beau, et de plus, il devait être *chargé* par les écrivains; il faut toujours que l'imagination, cette folle du logis, exagère soit en bien, soit en mal. Il est donc arrivé que tout en cherchant la vérité, en la trouvant parfois, nos auteurs dépeignent des monstruosité qui ne peuvent être mises sous les yeux de la jeunesse, sans risquer de flétrir en elle cette fine fleur de délicatesse, cette chaste susceptibilité d'où s'exhalent les enthousiasmes généreux, les indignations vertueuses; le sens moral, voyez-vous, se blase comme les autres sens; à force de voir le mal, d'entendre des paroles grossières on cesse de s'en choquer. C'est là l'un des dangers de la mauvaise compagnie; elle amène petit à petit à des indifférences moines ceux même qu'elle ne corrompt point; et il n'est pas, je crois, de plus mauvaise compagnie que celle qui pose dans ces écrits que je vous engage à ne pas lire.

Vous le voyez, mesdemoiselles, je suis de l'avis de tout le monde; je vous dirai de plus : soumettez-vous sans murmurer aux restrictions imposées par les guides de votre jeunesse. Ne croyez pas qu'il y ait défiance de votre jugement, de votre raison; nous les estimons l'un et l'autre; désir de vous traiter en enfant ! On n'a garde d'y penser. Pour ma part, je vais vous en donner une preuve en vous disant, si la lecture a vraiment du charme pour vous : lisez ceux de nos bons auteurs que vos mères ou vos

institutrices mettront entre vos mains. Lisez pour connaître les merveilles de la création, l'histoire des sociétés qui ont précédé la nôtre, les mœurs et les coutumes des habitants des contrées lointaines; acquérez par l'étude, en quelques années, ce que l'expérience de dix vies humaines ne saurait vous donner. Ne craignez pas, en vous instruisant, de prêter à la moquerie. Ce n'est point la science qui a fait les précieuses d'autrefois et les *bas-bleus* d'aujourd'hui; c'est la prétention. On peut passer pour pédante en citant le titre d'un livre qu'on n'a pas lu, et rester fort simple et fort modeste en possédant à fond les ouvrages les plus sérieux. La prétention, c'est l'un des fléaux du monde civilisé. Semblables aux harpies, dont parle Virgile, ce monstre souille tout ce qu'il touche; la beauté, les talents, l'instruction, la naissance, la fortune cessent d'être des avantages dès que la prétention s'y mêle. La vertu même y perdrait son mérite, s'il se pouvait qu'elles habitassent ensemble.

Les airs de tête, les attitudes, les regards, les ajustements qui décèlent la prétention de se faire remarquer, donnent la comédie dans le monde. Qu'une personne prétentieuse chante, on oubliera sa voix, sa méthode, si parfaites qu'elles puissent être, pour ne s'occuper que de ce malheureux travers. Qu'elle danse, qu'elle marche, qu'elle s'asseye, qu'elle parle ou se taise, elle sera toujours en butte à la moquerie, car elle ne fera rien simplement.

Gardez-vous donc de la prétention, mesdemoiselles; ce n'est point un péché, ce n'est point un vice, mais c'est ce que le monde pardonne le moins, un ridicule!... Le monde! puisque ce mot est venu deux fois sous ma plume, je voudrais essayer de définir ce qu'il désigne, afin de vous donner quelques conseils à cet égard. C'est là une tâche difficile! à chaque pas l'antithèse vous heurte. *Le monde*, on est convenu d'appeler ainsi ce centre des plaisirs frivoles, ce

tourbillon d'orgueil et de vanité que la religion nous enseigne à mépriser: et pourtant, je vous dis, moi, que le monde doit être respecté. Il est presque sans exemple que la vertu ait ordonné de le braver, et le désordre ne peut marcher en paix avec lui.

Le monde pourtant tolère tous les vices, c'est une vérité que l'on ne saurait nier; mais il faut convenir en même temps que pour lui on a des vertus. Le respect des bienséances, un usage honorable de sa fortune, le soin de sa propre dignité dans le choix de ses plaisirs ou de ses amis, sont commandés et approuvés par lui.

Je l'ai déjà dit, le monde tolère tous les vices, il a des indulgences qui font frémir la probité; cela n'empêche pas que nul tribunal ne châtie si promptement et si rudement une faute. Ses jugements sont sans appel. C'est sa réprobation qui a fait dire à Boileau :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

Lorsque, séduit par le monde, on se livre à cet enchanteur, corps et âme, on éparpille sa vie, on l'use à des actions frivoles, souvent on la flétrit par des chagrins misérables. Si au contraire on a pour lui un dédain sauvage, on risque de perdre la politesse, les grâces, la distinction des manières et du langage que lui seul peut donner.

Il faut donc être du monde ni trop ni trop peu, et surtout il faut y être de façon à y paraître aimable, à y être bien vu, tout en y cherchant une place à l'abri des orages; et ne vous figurez pas que, pour être trouvée aimable dans le monde, il soit indispensable d'avoir à chaque instant des mots heureux et des saillies piquantes, non; l'estime qu'une femme accorde à l'esprit des autres a bien plus de part à ses succès que celui qu'elle peut montrer elle-même. Le monde n'exige pas non plus que vous lui apportiez ces épanchements qui font le charme de l'intimité et du ménage. Gardez

pour vos amis et vos parents votre confiance, votre sensibilité, votre enthousiasme même, le monde fait mauvais usage de nos sentiments intimes; ayons le courage de ne pas les lui livrer. Ne soyez point moqueuses, encore moins impertinentes; ne riez jamais de qui que ce soit en sa présence; songez que, si juste que soit votre critique, elle doit affliger quelqu'un; si ce n'est celle qui en est l'objet, ce sera sa mère, sa sœur, ou son amie. *Affliger!* je crois ce mot suffisant pour arrêter sur vos lèvres le plus fou de ces bons rires qui y arrivent à votre âge.

Pour être aimable il ne suffit pas de n'être point impertinente, il faut encore être polie. On s'est beaucoup moqué de la *Civilité puérile et honnête*, ce Code des belles manières de nos aïeux, et l'on a rejeté le bon grain avec l'ivraie; par exemple, ce vieux petit livre recommandait de regarder la personne qui vous parle, et tant qu'elle vous parle, et il avait raison; on est sûre d'être goûtée par un narrateur auquel on prête une attention bienveillante et soutenue. Les longs récits ne sont pas toujours amusants, direz-vous, je le sais mieux que vous; mais savoir s'ennuyer, mesdemoiselles, est la première des sciences dans le monde, c'est le cachet d'une bonne éducation; en quelque lieu que vous soyez, vous devez supporter cette torture stoïquement, sans vous plaindre, sans sourciller, avec la même constance que ce petit Spartiate qui se laissait dévorer le flanc par le renard qu'il avait dérobé, plutôt que d'avouer son larcin. Il peut y avoir un point d'honneur à paraître bien élevée, aussi bien qu'à cacher un vol. D'ailleurs, à l'aide d'un bon sentiment, tout

devient facile; il est si doux de rendre le bien pour le mal, que vous accorderez sans peine au conteur la satisfaction d'être écouté en retour de l'ennui qu'il vous cause, surtout si le respect pour l'âge vient encore en aide à la charité chrétienne.

Les maximes religieuses sont plus de mise dans le monde qu'on ne le croit: *aime ton prochain comme toi-même*, ce qui se traduit par: ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit; ou, ce qui est mieux encore: accorde à ton frère tous les contentements que tu voudrais recevoir de lui; trouvent là comme partout leur application. Ne perdez pas de vue non plus les commandements de Dieu, et au bal aussi bien qu'à l'église, ne convoitez rien de ce qui est à votre prochain. Considérez les attraits, les talents, le bon goût, la magnificence des parures des femmes comme la décoration du spectacle que vous êtes venue chercher et non comme des larcins que vous fait la fortune; de la sorte, n'ayant dans le cœur aucune jalousie, étant au contraire tout affection, douceur, humilité, vous plairez généralement; votre bienveillance charitable ne ressemblera en rien à de la flatterie, vos complaisances toutes d'abnégation n'auront point la souplesse courtisanesque de certains parasites qui, flexibles en apparence, ont dans le cœur tout cet orgueil qu'ils s'étudient à chasser de leur maintien. Le monde vous sera bon, il vous proclamera aimables entre toutes, n'importe quelle dose d'esprit et de facilité d'élocution vous aura été départie par la nature.

M^{me} A. DE SAVIGNAC.

COURRIER DE PARIS.

28 janvier."

Me voici, me voici, ma bonne cousine, je sors des mains de la couturière, et je

vien à toi. Elle m'a rendu mes robes qui vont à merveille; tout cela est encore étalé

sous mes yeux, et je veux te le montrer aussi. Les cadeaux que nous recevons étant à peu près les mêmes, et les petits revenus affectés à l'entretien de notre toilette les mêmes aussi, j'espère que nos résolutions pourront aider les tiennes ; elles ont été d'ailleurs le résultat d'importantes délibérations touchant l'emploi des étoffes que j'avais reçues à l'occasion de ce jour de l'an qui semble déjà loin de nous, maman avait bien voulu donner son avis auquel je me range toujours sans qu'il en coûte rien à ma déférence, car son goût est le mien en toutes choses.

Et d'abord, la robe de levantine noire que j'ai reçue d'elle a été faite avec deux corsages : l'un, montant et juste, avec des manches longues et plates, à une seule couture ; le second, pareillement juste, mais à pointe et décolleté, avec des manches courtes.

Sur ce corsage, je mettrai la berthe en imitation d'anglaise que j'ai brodée l'hiver dernier, et je l'attacherai sur le devant du corsage avec un chou en ruban de satin rose, bleu, vert pomme, etc., selon ma coiffure.

La robe de poulte de soie grise que m'a donnée ma grand'maman a deux corsages aussi ; l'un, montant et juste pour les demi-toilettes, à par conséquent des manches longues ; et le second, drapé et décolleté, avec des manches courtes. Au moyen de ces doubles corsages, chaque robe en vaut deux.

Avec les corsages montants, je compte mettre les petits cols dont je t'envoie le dessin, lesquels seront doublés en marceline ou gros de Naples rose ou bleu. On double tout à présent ; les bonnets, les fichus et les robes.

Aussi le costume de notre petite poupée est-il précisément un costume de ce genre que j'ai adopté pour la première soirée dansante de madame de C... Je fais doubler en marceline rose ma robe de mousseline tarlatane de l'année dernière. Les grands

plus égaux qui s'y trouvaient d'abord seront remplacés par cinq plis, y compris l'ourlet ; ces plis seront toujours plus petits à mesure qu'ils s'éloignent du bas de la jupe. Au-dessus du dernier, et du plus petit par conséquent, on posera une petite ruche, de même qu'au-dessus des trois biais des manches courtes ; mais cette ruche pourrait être remplacée avantageusement par une passementerie rose ou blanche. Le corsage juste et à pointe aura des revers composés de trois biais qui répondront ainsi à la garniture de la jupe ; car pour ces robes légères avec lesquelles nous dansons, la garniture est de rigueur. Pour toutes les autres robes, aucune garniture au bas du jupon ; maman trouve, et je trouve avec elle, que cette simplicité est charmante et de meilleur goût.

Pour ceinture à la robe doublée de rose, un ruban de satin rose arrêté à la pointe du devant du corsage par un chou avec de longs pans. Gabrielle a une robe dans le genre de celle-ci, mais elle est en barège uni, et doublée de bleu ; le barège uni, la mousseline et le crêpe sont les robes qui nous conviennent le mieux. Voici donc le grand chapitre de toilettes de cet hiver réglé ; tu vois qu'il m'aura coûté peu de chose, grâce aux libéralités de mes chers parents ; mon père, selon son usage, m'a fait un cadeau d'argent, et mon bon oncle Jean, selon son usage aussi, des livres dont je ne te dirai rien, puisqu'il te fait toujours un cadeau semblable. Les livres sont toujours pour lui la chose la plus désirable en ce monde ; mais bon ! pendant que je parle de lui, le voici qui entre dans ma chambre ; il veut voir ce que j'écris à notre chère Eugénie et rit impitoyablement à l'aspect du début de ma lettre. — Mon bon oncle, ne riez pas, l'économie et le bon goût doivent résulter de tout cela, et ne sont point des choses à dédaigner. — Il s'incline et m'embrasse, et afin de lui montrer que nos toilettes ne nous occupent point aux dépens de nos

devoirs, je lui présente la traduction du sonnet de Pétrarque.

Le sonnet trois-cent-un ! quelle merveilleuse fécondité de sonnets ! Mon oncle me dit que la moitié de ces sonnets dont Laure est le sujet éternel, ont été composés pendant sa vie, et l'autre moitié après sa mort, comme celui-ci :

SONNET CCCL.

« Les anges élus et les âmes bienheureuses qui habitent le ciel, le premier jour que ma dame y parut, l'entourèrent pleines d'admiration et d'amour.

« Quelle est cette clarté ? quelle est cette beauté nouvelle ? se dirent-elles surprises ; jamais, pendant toute la durée de ce siècle, une beauté si parfaite ne quitta la terre pour remonter au ciel.

« Elle n'est pas moins accomplie que les anges les plus parfaits, et elle, heureuse d'avoir changé de demeure, de temps à autre, elle se retourne pourtant en arrière pour regarder si je la suis, et il semble qu'elle attende.

« C'est pourquoi tous mes désirs, toutes mes pensées je les élève vers le ciel, où je l'entends prier pour que je me hâte de la rejoindre. »

PÉTRARQUE.

En échange de cette traduction, dont mon oncle est content, voici des vers de Shakspeare qu'il me donne à traduire : autant que je puis en entrevoir le sens à une première lecture et sous le voile d'une poésie assez difficile, il me semble que je ne pourrais mieux exprimer ce que j'éprouve loin de toi.

If the dull substance of my flesh were thought,
Injurious distance should not stop my way ;
For then, despite of space, I would be brought
To limits far remote to where thou dost stay
No matter then altho' my foot did stand
Upon the farthest earth, removed from thee ;
For nimble thought can jump both sea and land
As soon as think the place were he would be.
But, Ah ! thought kills me, that I am not thought
To leap large lengths of miles when thou art gone.

J'ai cru que c'était tout ; « mais non, me dit mon oncle en souriant ; voici encore un sixain du même auteur, en manière d'avertissement, mesdemoiselles ; » tu vas voir que mon oncle est en train de malice aujourd'hui.

Beauty is but a vain and doubtful good.
A shining gloss that fadeth suddenly.
A flower that dies when first it 'gins to bud,
A brittle glass that's broken presently.
A doubtful good, a gloss, a glass, a flower,
Lost, faded, broken, dead within an hour.

Grand merci, mon bon oncle, nous ne l'oublierons pas, et nous tâcherons de faire provision de tout ce qui peut durer autant que nous, sans négliger toutefois les avantages que nous tenons de la jeunesse. C'est pourquoi, chère Eugénie, je t'engage à chanter, avec ta voix si fraîche et si pure, les romances que l'on vient de détacher de l'album de mademoiselle Puget ; plus je les entends, plus je trouve jolies celles dont je t'ai parlé déjà : *Huit ans d'absence* et la *Bénédiction d'un père* ; j'y ajouterai encore l'*Herbagère* et les *Gens du roi* que j'ai chantée, moi, à la dernière soirée de maman, et qui a eu beaucoup de succès. Cette petite chansonnette, où se mêlent tour à tour l'enjouement, la naïveté, la sensibilité et la grâce, est très jolie, et se trouve fort heureusement être de notre compétence.

Si mon oncle Jean était là, il ne manquerait pas de nous faire souvenir que les voix fraîches et pures ne le sont pas toujours ; eh bien ! quand nous ne chanterons plus, nous aurons encore le plaisir d'accompagner celles qui nous succéderont, de les faire valoir, et ce plaisir-là en vaudra bien un autre.

Il en sera de même de la danse ; quand nous ne danserons plus, nous ferons danser ; en attendant, dansons, et faisons danser, et soyons bonnes musiciennes pour notre propre plaisir et pour celui des autres. Mon frère me promet de jolis quadrilles pour le mois prochain ; aussitôt que je les aurai, tu les auras aussi.

J'arrive à l'explication de notre planche de dessus sur laquelle tu vas trouver d'abord les cols brisés, dont je t'ai parlé plus haut, et qui doivent être doublés en marceline de couleurs claires.

Le n° 1 est un dessin qui imite l'angleterre; on l'exécute, comme tu sais, en mettant de la mousseline fine et serrée sur du tulle de Bruxelles, puis, en brodant les deux étoffes l'une sur l'autre, avec un cordonnet bien régulièrement fait; après quoi on découpe la mousseline tout autour des dessins, avec beaucoup de précaution pour ne pas couper le tulle. Sur le bord extérieur du col on coud un picot.

Le n° 2 est un col de même forme que le précédent, devant être doublé comme lui, et brodé partie au plumetis, partie en application de mousseline. Cette application de mousseline sur mousseline est tout-à-fait nouvelle et d'un effet charmant; on la substitue au point d'arme dans certaines occasions où le point d'arme doit représenter un objet, ou, si tu veux, un espace uni. Dans ce col, les feuilles de vigne et tout ce qui est rempli par des points est fait avec l'application de mousseline sur mousseline; les nervures des feuilles de vigne se font à jour par un point d'échelle; les tiges, les groseilles, et tout ce qui compose la partie supérieure du dessin, doit être au plumetis; le bord est un simple feston.

Le n° 3 est un des créneaux de la bande en tapisserie qui entoure un dessus de cheminée. Je ne saurais te dire au juste la longueur qu'elle doit avoir, puisque cette longueur doit être mesurée sur le pourtour de la cheminée qu'on veut ainsi orner.

Le dessin que je t'envoie est celui que ma grand'maman a brodé pour la cheminée de la chambre à coucher de ma mère. Sa longueur est de deux mètres, le canevas, du canevas n° 18 et le point, le gros point carré. Elle l'a acheté, tout échantillonné, chez Sorré-Delisle, au prix de 8 fr., et l'échantillonnage comprend non-seulement

un des créneaux qui forment la bordure du devant, mais encore une petite partie du dessus. Les soies de Chine et les laines de Berlin, pour tout finir, lui ont coûté 10 fr.

Pour nous dont les études de chaque jour prennent beaucoup de temps, je trouve qu'il vaut mieux ne faire en tapisserie que la bordure et mettre le dessus en velours d'Utrecht, ce sera encore bien assez d'ouvrage; et le dessus de la cheminée étant couvert de beaucoup de choses, le velours de couleur unie me semble même plus joli.

Pour faire ce simple travail, deux mètres de canevas pourront se partager sur leur largeur et faire par conséquent deux bandes. Le canevas n° 18 coûte 1 fr. 25 c. le mètre, chez Sorré-Delisle, et il ne faudra pour broder une bande de créneaux que pour environ 6 fr. de soie et de laine.

Le n° 4 représente les signes des couleurs qui doivent être employées pour tous les points faits en soie.

Le n° 5, des signes aussi pour indiquer les couleurs des points en laine de Berlin. Le fond qui est en blanc sur le dessin se fera, à ton choix, en noir, gris ou écru.

Le n° 6 est un bracelet en ruban destiné à orner le haut d'un gant blanc demi-long.

Pour l'exécuter, munis-toi d'un peu de gros linon, comme celui que l'on met dans les chapeaux, et de 2 mètres de ruban de satin n° 4.

Coupe deux petites bandes de linon de 15 millimètres de large et de 23 à 25 centimètres de long. Je ne puis encore ici te donner une mesure exacte, puisque tu devras la prendre sur le gant lui-même. Couvre-les de ruban dans toute leur longueur, et fixe ce ruban avec quelques points.

Ceci fait, prends le ruban qui te reste, coupe-le en deux parties égales; prends-en une que tu attaches avec une aiguille et de la soie, à l'une des extrémités d'une bande, en laissant passer un bout de ruban de 16 à 18 centimètres; puis, avec la main gauche, pousse légèrement le grand bout du ruban,

de façon à le faire avancer carrément de gauche à droite, et à lui faire, par ce moyen, former un petit tuyau, comme si tu voulais faire des plis ronds; fixe ce tuyau avec de petits points de soie.

Pousse encore le ruban de la même manière, et forme un second tuyau que tu couds comme le premier; fais-en un troisième, un quatrième, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la bande.

Le n° 7 t'offre l'aspect de ces tuyaux, autant que faire se peut avec un dessin de ce genre.

Quand tous ces tuyaux sont formés avec la pointe de ton aiguille, appuie sur le milieu du bord d'un tuyau de façon à ce que ce milieu rentre en dedans; les parties droite et gauche de ce tuyau se trouveront, par-là, rapprochées, et formeront dans leur ensemble une espèce de coque concave pareille à celles figurées sur le bracelet au n° 6. Tu la fixeras avec des points en soie, pour ensuite passer au tuyau suivant, auquel tu donneras la même forme, et successivement de tuyau en tuyau jusqu'au dernier.

Alors tu bâtiras ce bracelet au bord de ton gant, ayant soin de mettre en bant la partie ouverte des tuyaux; et, pour le fermer, tu figureras sur la couture qui doit se rencontrer avec celle du gant, un petit nœud à l'intention duquel je t'ai fait, en commençant, laisser un bout de ruban.

Ce petit ornement, très peu coûteux et très facile à exécuter, est encore très joli, quoiqu'il puisse te le paraître fort peu au premier aspect du dessin que je t'en donne. Essaie et tu verras.

Si je ne t'indique point de couleur pour le ruban, c'est que cela dépend du goût et de l'ensemble de la toilette; mais le blanc va avec tout.

Le n° 8 est un de ces jolis riens si remplis d'élégance, que j'avais vu chez Giroux; c'est une poupée servant de pelote. non point de ces laides poupées en bois peint que l'on voit chez les plus petites mercières, mais de charmantes poupées en porcelaine de

Saxe, qui ont fait leur entrée en France tout juste pour nous être données en étrennes. On les appelle *marquises*, et ce nom leur convient à merveille, tant elles ont de distinction. J'en ai habillé une pour madame de C***, et je l'ai priée de lui donner place auprès d'elle, comme dame d'atours chargée de lui présenter les épingles.

Si tu peux dans ta province te procurer de ces petites figures que nous trouvons si facilement ici chez Susse et chez Giroux, voici comment tu l'habilleras.

Tu tailleras d'abord un rond de carton de la grandeur de celui dessiné au n° 9, et tu l'envelopperas d'un morceau d'étoffe de soie quelconque, pourvu qu'il soit solide; tu arrêteras le taffetas avec des points tout autour en façon de coulisses; cette coulisse serrée du côté qui sera l'envers ou le dedans de la pelote.

Le n° 10 est la moitié d'un jupon de calicot que tu tailleras d'un seul morceau, afin qu'il n'y ait qu'une couture derrière. Quand la couture sera faite, pose le jupon ainsi fermé, à cela près d'une ouverture de deux centimètres environ que tu auras laissée par le haut; pose le bas du jupon, dis-je, sur le rond en carton, et couds-les l'un à l'autre. Le jupon devra boire un peu sur le carton; s'il était tout-à-fait tendu, il n'aurait pas de grâce.

Ceci fait, prends du sable fin, et verses-en dans le jupon fermé; ce grès servira à allourdir le bas de la pelote et à lui faire garder l'équilibre.

Après avoir mis environ un centimètre de ce sable fin, tu rempliras le jupon jusqu'au haut avec du son bien bourré.

Puis, tu prendras la petite figure de porcelaine qui n'a que le buste: tu coudras, autour du pied de ce buste, un ruban de fil bien serré. C'est ce ruban qui te servira à attacher le jupon.

Entre le pied de la poupée dans le jupon, et attache le jupon à la ceinture que tu viens de faire; l'ouverture se trouvera un peu trop large, mais tu y feras à droite et à gau-

che, à la hauteur supposée des hanches, une petite piuce arrêtée par un surjet, et, quand ton jupon sera solidement attaché et de forme gracieuse, tu penseras à le couvrir.

Ces petites figures si élégantes ne peuvent être vêtues qu'en satin ou en velours pour que le jupon réponde au corsage. Le velours est préférable comme plus solide et moins salissant.

Taille donc en velours, en laissant de grands remplis, un morceau de même forme que le jupon de calicot, applique ce morceau de velours sur la poupée, attache-le avec des épingles, et donne-lui bonne tournure ; alors, tu feras la couture de derrière le plus artistement possible ; tu rentreras le bas du jupon en dedans, et tu le coudras tout autour après le carton.

Il ne reste plus qu'à orner la robe, et c'est ce que tu feras, en y cousant sur le devant du jupon un petit lacet d'or, comme celui figuré au n° 8. Tu commenceras par le haut ; et, arrivée au bas, tu tourneras le lacet tout autour du bas du jupon ; et, après l'y avoir cousu, tu l'arrêteras en rentrant le bout qui finit, sous celui de dessus. Autour de la taille, tu tourneras un bout de lacet d'or, tu le noueras par-devant pour former corde-lière ; tu laisseras de longs pans au bout desquels un petit nœud formera le gland.

Le n° 11 est un *allegrador* de nouveau style ; les *allegradors* en simple papier à lettre sont abandonnés pour ceux-ci qui, je te l'avoue, sont cependant un peu incendiaires ; mais ils sont tellement à la mode, que je ne peux te les laisser ignorer. Je n'ai pas fait depuis huit jours une seule visite dans une maison un peu élégante sans y trouver de ces sortes d'allumettes. Tu feras donc comme tout le monde, et quand tu ne pourras, sans impolitesse, t'occuper sérieusement, tu feras des *allegradors*.

Le papier que l'on emploie pour cela est celui avec lequel nous faisons des fleurs ; les couleurs tendres sont les seules qui s'harmonisent bien entre elles. Coupe donc

des bandes de ce papier, larges de 3 à 4 centimètres, et de 35 centimètres environ de longueur.

Dans cette largeur de 3 à 4 centimètres, et sur une longueur de 18 à 20, fais sept à huit entailles qui formeront autant de petites bandes d'environ 10 millim. de large.

Prends deux bandes ainsi tailladées, place-les l'une sur l'autre, du côté qui n'est pas entaillé, et les pinçant fortement à l'un de leurs angles entre le pouce et l'index de la main droite, fais-les rouler sur elles-mêmes, et le rouleau étant commencé, continue-le en y employant le pouce et l'index de chaque main.

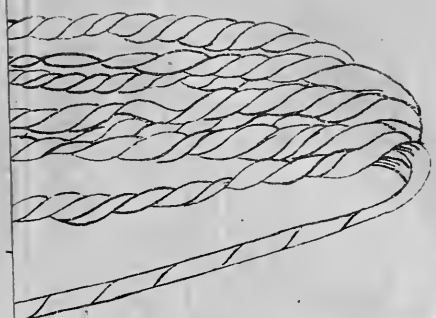
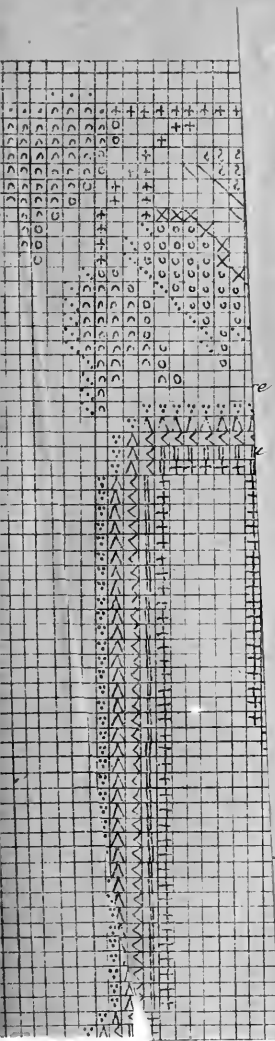
Quand tu seras arrivée à la hauteur des entailles, tu empêcheras les bandes de se dérouler en les assujettissant avec un peu de gomme fondue. Puis, passant alternativement chacun de ces petits rubans de papier entre le pouce de la main droite et le bout de tes ciseaux, tu les verras se relever en tire-bouchon avec beaucoup de souplesse et de grâce.

J'ai fait des *allegradors* comme ceux-ci en papier bleu, blanc, rose, vert-pomme, lilas, et quelquefois j'ai mis ensemble deux bandes de couleurs différentes. Tout cela forme, réuni, une sorte de bouquet très joli, et surtout si léger que le moindre souffle l'agite, la chaleur attractive du feu, même à une grande distance, suffit pour lui donner un frémissement sensible. Je te dirai encore : essaie et tu verras.

Adieu, voilà un volume de détails et je n'ai plus ni le temps ni la place de te dire toutes les tendresses que l'on me charge d'ajouter aux miennes pour toi. Heureusement, tu sais mon cœur comme je le sais moi-même, comme je sais le tien aussi, j'espère ; et toutes les bonnes pensées qui partent d'ici pour aller à toi se croisent avec celles que tu nous envoies, et elles se ressemblent toutes.

Je t'embrasse donc, et adieu.

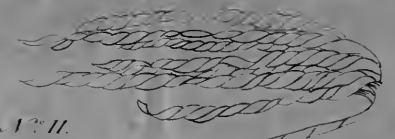
Marie d'ANGREMENT.



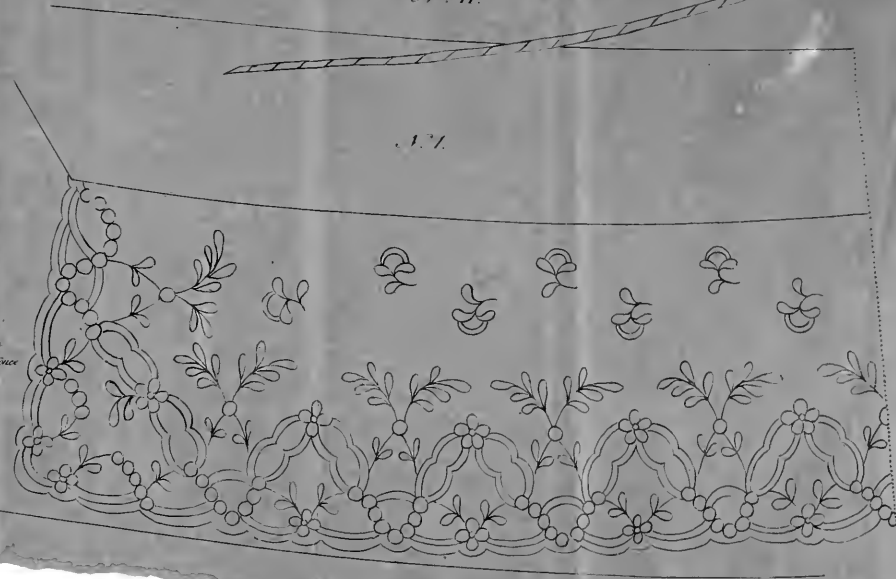
fonce



- 4
- Blanc
- Lilas clair
- Jaune d'or
- Vert paille
- Rose clair
- Rouge ponceau
- Bleu clair
- 5
- Laine
- + Vert pre
- n Lilas clair
- o Lilas fonce
- x Vert
- o Rouge
- o Rouge of
- o Rouge fonce
- o Vert fonce
- o Jaune d'or
- o Marron clair
- o Marron
- o Marron fonce
- o Vert paille
- o Vert paille fonce
- o Rose
- o Bleu
- o Vert
- o Gris fonce
- o Jaune clair
- o Bleu
- o Bleu fonce



N° 11.



N° 12.



LES ADIEUX DE L'ANGE.

MÉLODIE.

Poésie de M^e Alfred Des ESSARTS. Musique de Des. MARTIN.

Accomp. de Guitare par J^b VIMEUX.

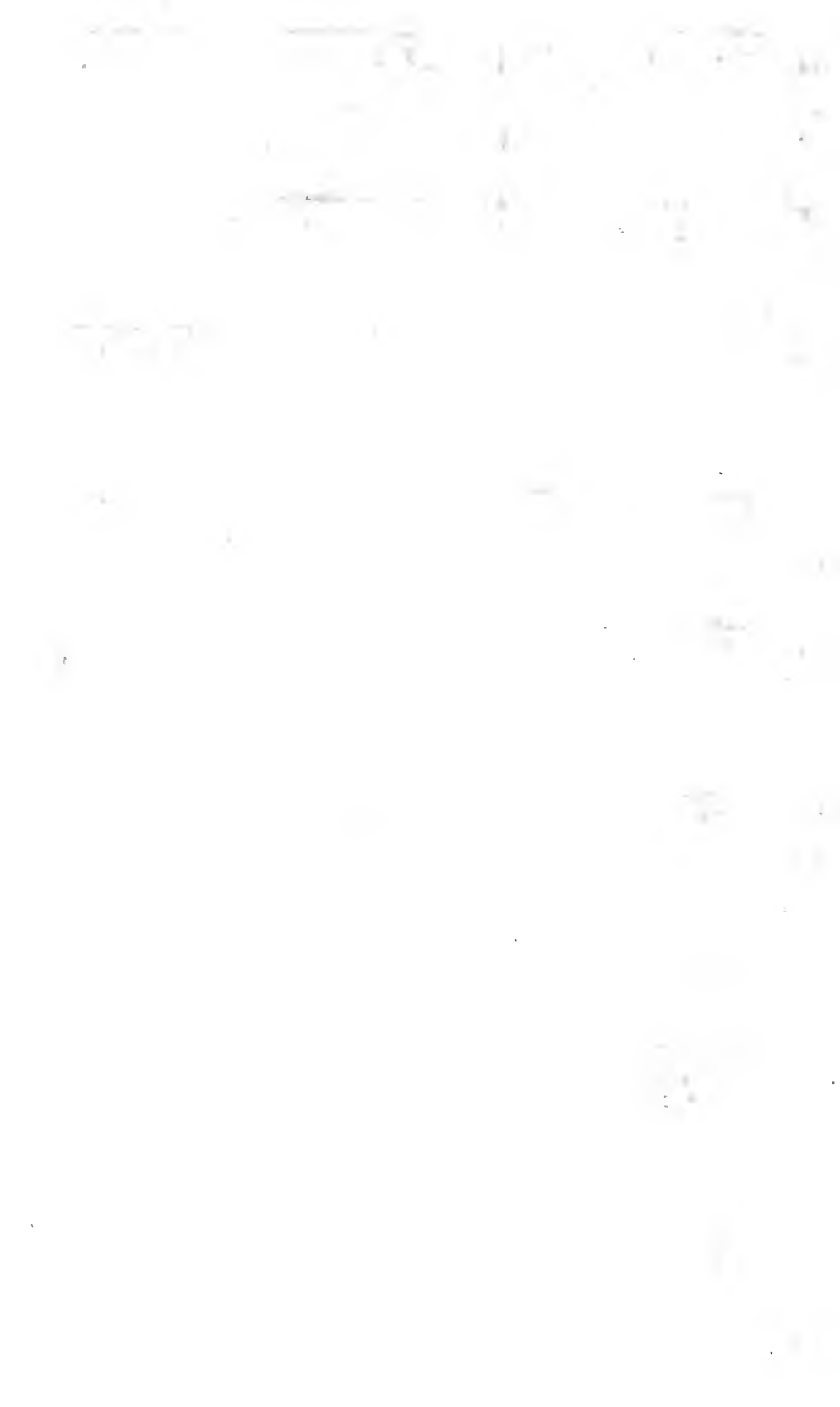
à Madame ANCELOT.

GUITARE.

PIANO.

And^{te} (M^o = $\frac{1}{2}$ = 90.)

The musical score is arranged in three systems. The first system shows the guitar and piano accompaniment. The guitar part is in 6/8 time, starting with a treble clef and a key signature of one flat. The piano part is in 6/8 time, starting with a bass clef and a key signature of one flat. The second system introduces the vocal line, which is in 6/8 time and starts with a treble clef and a key signature of one flat. The lyrics are: "A ton oeil dé-jà clos la lu-mière n'est ra-vi-". The third system continues the vocal line and the piano accompaniment. The lyrics are: "Pau-vre pe-tit en-fant re-mis à mon a-mour: Tu venais d'appa-raître. et tu sors de la vi-e... A-dieu. fragi-le fleur qui". The score includes various musical notations such as dynamics (ff, f, mf, cresc., decresc.), articulation (accents, slurs), and performance instructions (And^{te}, affectuoso, esp. ritard.).



LETTRE A MADAME DUPIN.

(SUITE ET FIN '.)

II.

« Nous franchîmes en vingt-cinq minutes par le chemin-de-fer la distance qui sépare Nîmes de Beaucaire. Aucun pays n'est plus triste que Beaucaire en l'absence de la foire ; cet ancien caravansérail de l'Europe devient en temps ordinaire un bourg désert et sans ressources, où je ne pus pas même trouver le plus modeste véhicule pour me transporter à travers champs au village de Mouriès. Je traversai le Rhône sur le pont si plein d'élégance et de hardiesse qui unit Beaucaire à Tarascon ; de ce pont la vue des deux villes est une des plus belles qu'on puisse avoir ; du côté de Beaucaire, de vastes pelouses entourées de grands arbres descendent jusqu'au rivage, c'est là que se tient la foire ; au-dessus de ces masses de verdure, de hauts rochers nus élèvent jusqu'au ciel une charmante chapelle gothique, les ruines d'un château-fort et des débris de fortifications ; du côté de Tarascon se dresse le donjon à tours carrées bâti par le roi René, il ne manque pas une pierre à ces vieux murs battus par le Rhône depuis quatre siècles. Sur la même rive s'étendent d'immenses saulées du plus gracieux effet. Le soleil penchait au couchant lorsque j'arrivai à Tarascon, et ce ne fut qu'après une heure de recherches que je parvins à me procurer une pauvre carriole assez semblable aux hideux coucous parisiens ; je montai dans la cahotante voiture avec ma fille et la jeune paysanne provençale qui lui donnait des soins, et à la leur du crépuscule nous prîmes enfin la route de traverse qui devait nous conduire

à Mouriès. A un quart de lieue de Tarascon, je retrouvai à gauche une ravissante petite chapelle gothique ; sa porte en ogive, soutenue par deux colonnes torsées d'ordre composite, est surmontée d'une rosace à jour, seule ouverture par laquelle la lumière pénètre dans l'étroite nef. Ce petit monument, parfaitement conservé, s'élève à mi-côte d'une colline couverte d'oliviers, et au haut de laquelle on voit encore les tours brisées d'un ancien château. Que de fois je m'étais arrêtée avec ma mère en face de ces ruines, que de fois nous avons prié ensemble dans la petite chapelle dédiée à l'ange Gabriel ! elle fut construite par le bon roi René. A chaque pas on rencontre en Provence des monuments fondés par ce roi protecteur des arts, littérateur, peintre et musicien. Son héroïque fille, Marguerite d'Anjou, lui reprocha souvent ses goûts pacifiques ; mais les générations reconnaissantes ont absous la mémoire du bon roi. Que reste-t-il des guerres d'York et de Lancastré ? rien que des souvenirs sanglants ; tandis que les campagnes du midi sont encore toutes peuplées des fondations utiles du père de la belliqueuse Marguerite.

« Après quatre heures de marche à travers les plus horribles chemins, éclairés seulement par la clarté douteuse de la lune, nous arrivâmes enfin au village de Mouriès ; une croix de fer noir, élevée sur une base de pierre blanche me fit reconnaître à l'instant des sentiers bien chers et souvent fréquentés. A cette heure tout dormait, tout était silencieux ; à peine quelques aboiements craintifs saluèrent-ils notre équipage lorsqu'il traversa la place de l'Église. Il n'était pas neuf heures, et déjà toute cette tranquille

(1) Voir le numéro du 1^{er} février.

population était plongée dans le sommeil : sans doute j'allais troubler celui de mes hôtes ; j'étais attendue, mais déjà depuis plusieurs jours, chez madame Bousso, excellente femme, veuve d'un maire de Mouries, toujours aimé, toujours regretté. A la mort de ma mère, j'avais trouvé dans cette famille une affectueuse protection, maintenant je venais ranimer auprès de la bonne dame mes souvenirs, mes douleurs, je venais donner quelques jours à ce culte du passé dont une âme tendre ne se détache jamais. Notre arrivée éveilla toute la ferme ; madame Bousso quitta son lit et me reçut dans ses bras, elle m'y tint longtemps pressée ainsi que ma fille. Nous causâmes et pleurâmes ensemble jusqu'à une heure du matin. Joies tristes du retour, vous éclatez toujours par des larmes ! Nous ne nous étions pas vus depuis huit ans ! que de tristesse ! que de deuil ! que de vide ! Mon enfant seule était là comme une espérance auprès de toutes ces tombes !

• Je voulus savoir en quelles mains était tombé l'ancien château de mon père ; la mort avait pris toute ma famille, et l'on m'apprit que ces biens si chers avaient été vendus à un Belge, à un industriel sans entrailles et sans intelligence : détesté dans le pays, cet homme avait pris en haine la mémoire toujours bénie de mon père et de ma mère, que la reconnaissance des pauvres se plaisait à opposer à son avarice et à sa dureté ; j'appris que j'étais moi-même, sans m'en douter, un sujet d'irritation pour ce singulier personnage. Les poésies où j'ai célébré Servanne, mes souvenirs d'enfance et les vertus de ma mère, ont souvent attiré au nouveau propriétaire des visiteurs émus qui lui répétaient mon nom et celui de mes parents bien-aimés. L'orgueil du parvenu s'en irritait ; quoi ! toute la richesse du nouveau Gaweston ne pouvait effacer le souvenir des pauvres seigneurs d'Avenel !

• Malgré les représentations de mes hôtes, qui me conjurèrent de ne pas affronter l'a-

bord de cet homme étrange, je résolus de visiter dès le lendemain le château de Servanne, de parcourir encore ces allées qu'habitait toujours l'ombre de ma mère, de respirer l'air de ces montagnes qu'elle avait respiré jusqu'à son dernier jour, et enfin, si la porte ne m'en était point fermée, de prier dans la chambre où elle était morte entre mes bras.

• Le lendemain le mistral soufflait avec violence, je quittai la ferme tandis que mes hôtes dormaient encore ; seule, retrouvant des sentiers bien connus, je franchis la petite chaîne de montagnes qui cache au village de Mouries la vue du château de Servanne. J'allais d'un pas rapide : mais quand je touchai à l'avenue, quand j'aperçus à travers les arbres la tour carrée voisine de la chambre de ma mère, je m'arrêtai accablée par l'émotion. Quoi ! sous ce même toit où vécurent les êtres que j'avais le plus aimés, habitaient maintenant des étrangers dont je n'avais pas seulement à redouter l'indifférence, mais peut-être un accueil grossier ! Oh ! si du moins un frère, une sœur avaient hérité du domaine de mon père, leurs cœurs me seraient ouverts, leurs bras me seraient tendus ; après mes années d'exil et de labeur, je reviendrais pleurer avec eux sur le passé, et leur affection m'aurait doucement consolée. Mais qu'attendre du nouveau maître du château ? tout ce qu'on m'en avait dit m'épouvantait presque, car lorsque l'âme est livrée à certaines sensations tristes et délicates, tout contact qui pourrait la blesser lui fait peur ; je fus prête à revenir sur mes pas. L'image de ces lieux était à jamais gravée dans mon âme, qu'avais-je besoin de les visiter, qu'avais-je besoin de les revoir insultés par la présence d'un être vénal, hostile à tous les nobles instincts de l'esprit et du cœur ? Tandis que mes sentiments se combattaient ainsi, un homme en blouse, conduisant une charrette, passa près de moi dans l'avenue ; je crus reconnaître un ancien fermier : cet

homme s'avança; je ne m'étais point trompée.

« André! m'écriai-je.

— Madame, dit-il à son tour en me tendant sa main calleuse, et en retenant avec peine de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux, que Dieu vous bénisse, madame; je suis bien heureux de vous revoir! »

« L'émotion étouffait aussi ma voix; cet homme m'avait vue tout enfant.

« André, lui dis-je après quelques minutes de silence et de larmes, pensez-vous qu'on me laissera visiter le château? »

« Il hocha la tête en signe de doute.

« Mais, du moins, croyez-vous que je pourrai parcourir librement les jardins et les promenades? »

— Oh! vous empêcher de respirer l'air qui vous a nourrie, cela serait par trop fort; ils ne l'oseront pas!

— Le nouveau propriétaire n'habite-t-il pas seul le château?

— Il y est avec sa sœur.

— Tant mieux; une femme a toujours du cœur.

— Celle-là, madame, c'est l'âme damnée de son frère; ce qu'il dit, elle le répète; le mal qu'il fait, elle l'imite.

— Pauvre et faible nature, murmurai-je; enfin, à la grâce de Dieu, je poursuivrai ma route. Adieu, André!

— Adieu, madame, et que le ciel vous accompagne! »

« J'arrivais en ce moment dans une magnifique avenue de platanes dont le sol gazonné avait été foulé pendant plus d'un demi-siècle par les pas de ma mère; deux allées parallèles, une de hauts cyprès servant à abriter du vent une terre voisine, et une autre de beaux cerisiers, faisaient de cette avenue une sorte de bosquet; à droite s'élevaient les murs du vaste jardin; en face, l'immense pièce d'eau où, tout enfant, je guidais de mes mains agiles un charmant bateau en forme de cygne. Que d'heures de rêveries j'avais passées mollement balancée

sur les flots clairs de ce bassin voilé par de grands arbres! Le bateau avait disparu, et le bassin limpide avait été transformé en lavoir par le Belge industriel. J'entrai dans le jardin; oh! mon Dieu, qu'étaient devenues les plates-bandes aimées par ma mère, les œillets, les primevères, les belles-de-nuit dont le parfum la charmaient; et ce kiosque en treillis couvert de roses grimpantes dans l'angle du jardin? ce n'était plus aujourd'hui que des filaments desséchés! partout les hautes herbes croissaient en place des fleurs; et ces belles bordures de buis, autrefois taillées en dessins réguliers, imitation naïve des ifs de Versailles, comment les reconnaître? leurs pousses irrégulières et échevelées jonchaient maintenant les sentiers et se confondaient aux grandes herbes. Partout l'absence de la direction d'une intelligente châtelaine se faisait sentir; les carrés réservés aux légumes étaient seuls cultivés avec quelques soins; les salades et les choux se vendaient dans ces contrées, les plus belles fleurs n'y ont aucun prix.

« L'esprit du maître se trahissait dans la culture de son jardin.

« Vous souvenez-vous, madame, de cette admirable page de René, lorsqu'après plusieurs années d'absence, il revoit le château de ses pères silencieux, abandonné et devenu aussi la propriété d'un étranger? tous les douloureux sentiments que M. de Châteaubriand prête à son héros, je les éprouvais en ce jour, mais qui pourra jamais les rendre avec les expressions égales à celle de ce puissant génie! J'eus de plus que René une poignante douleur; lui retrouvait du moins désert le toit vénéré, il put y pleurer en liberté. Moi, je revoyais le château paternel habité par un étranger hostile et insolent. Le rapprochement que je fais ici me frappa douloureusement lorsqu'en sortant de ce jardin désolé, je vis venir à moi un homme d'une haute stature; sans l'avoir jamais vu, je reconnus le nouveau maître du château; ses traits sans no-

blesse avaient une expression d'arrogance hautaine.

• Madame, me dit-il brusquement sans aucun préambule, de quel droit vous promenez-vous dans ma propriété sans que je vous l'aie permis? •

• Je vis que j'avais affaire à un esprit grossier, qui n'avait pas même le vernis d'une bonne éducation, et je résolus de le prendre en raillerie, sans répondre précisément à son interpellation.

• Ne trouvez-vous pas, Monsieur, lui dis-je, que la matinée est charmante, que l'air pur des champs vivifie, et que l'on ressent une sorte de bien-être à le respirer? •

— Mais, Madame, vous pouvez vous passer cette fantaisie tout autre part que dans *ma propriété*, répéta-t-il en appuyant fortement sur chaque lettre de ce dernier mot. •

• En échangeant ces paroles nous étions arrivés dans une allée, qui est une route communale, où les voitures et les piétons ont le droit de passer.

• Ne suis-je pas ici dans le domaine public, dis-je au Belge, que mon sang-froid exaspérait de plus en plus, ce chemin n'appartient-il pas à tout le monde? •

— Ce chemin, reprit-il (et je transcrivis textuellement, je vous jure), est pour les charrettes, et vous n'êtes pas une charrette, Madame. •

• A ces mots, qui trahissaient une espèce d'idiotisme, je laissai échapper un léger éclat de rire, et reportant sur moi-même un regard de satisfaction vaniteuse:

• Mais, lui dis-je, je ne crois pas avoir la tournure d'une charrette.

• Puis, contrariée de la manière bouffonne dont tournait cette explication, je le saluai d'un air railleur, et je m'élançai à travers champs. Il ne put m'atteindre, et grâce à ma course rapide, je fus débarrassée pour quelques instants de son irritante compagnie. Je parcourus toutes les promenades qu'avait aimées ma mère, je m'assis sur les bancs où elle s'était assise. Je re-

vis la grande source à couvert, qui prend naissance dans une vaste prairie entourée de trembles argentés. Je montai sur l'aqueduc qui porte les eaux de cette source limpide jusque dans la cour du château. Cet aqueduc, bordé de chaque côté par de beaux arbres fruitiers, est une promenade charmante; je la parcourais lentement, et chaque pas me ramenait aux souvenirs doux et tristes que j'étais venue évoquer dans ces lieux. L'image de mon père et de ma mère flottait autour de moi: je ne pensai plus au nouveau propriétaire. J'arrivai au bout de l'aqueduc, dont les eaux se jettent brusquement dans une élégante fontaine soutenue par deux lions antiques. Cette fontaine est placée dans la cour du château, qu'ombragent de beaux arbres; fatiguée par ma course précipitée, je puisai l'eau jaillissante dans mes mains et je m'en désaltérai, quand tout à coup j'entendis au-dessus de moi le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait; je tournai mes regards dans cette direction, c'était la fenêtre de la chambre de ma mère; son ombre bien-aimée allait-elle m'apparaître? Hélas! je vis à la place de ses traits touchants la figure froide de l'étrangère, qui me regardait avec curiosité, une jeune fille de douze à quatorze ans était près d'elle.

• Madame, lui dis-je en tournant vers elle mon visage baigné de larmes, au nom de cette enfant, qui est sans doute la vôtre, laissez-moi revoir une dernière fois la chambre de ma mère.

— C'est impossible, dit-elle d'un ton glacial, et elle referma brusquement la fenêtre.

— Oh! qu'une pareille action vous porte malheur, m'écriais-je, soyez punie dans votre enfant du mal que vous me faites! • Et éperdue je m'élançai vers la porte du château avec l'intention d'en forcer l'entrée. Je me heurtai sur le seuil au corps roide et droit du grand Belge, qui me dit de son air niais et insolent:

• Vous n'entrerez pas, Madame, je ne me

soucie point qu'un jour vous publiez quelque pièce de vers là-dessus. »

• Rendue à moi-même par la stupidité de cet homme, je lui jetai un regard de mépris, et après avoir salué mentalement cette demeure profanée, je m'en allais triste et grave, pensant que le grand Shakespeare avait raison et que les scènes les plus déchirantes de la vie ont toujours leur côté bouffon. Quand je fus seule, mes pensées de deuil reprirent leur cours, j'allais franchir l'enceinte de rochers, mais avant de perdre à jamais de vue ce vieux domaine de ma famille, je voulus l'apercevoir une dernière fois ; je montais sur ces hauteurs, le château, les promenades, les eaux et les jardins m'apparurent à la fois, je repeuplais ces lieux des êtres adorés qui n'étaient plus et je pleurais silencieusement en pensant à eux. Je fus arrachée à ma contemplation par le doux bruit des clochettes d'un troupeau de moutons qui s'avancait, guidé par un jeune berger à figure intelligente et douce. Cet homme s'arrêta près de moi, et me regarda quelques instants avec curiosité, puis tout à coup il me dit avec une sorte d'émotion :

« N'est-ce pas vous qui étiez mademoiselle Louise ? »

— Et comment me connaissez-vous ? répondis-je.

— Ah ! c'est qu'avec la bonne dame, qui était votre mère, vous m'avez donné plus d'un pain et plus d'un sou quand je demandais l'aumône, cela ne s'oublie pas, voyez-vous.

— Et le maître actuel est-il aimé ? lui dis-je.

— Lui ! Ah ! le misérable, si vous saviez ce qu'il m'a fait il y a huit jours !

— Voyons, contez moi cela.

— Il faut vous dire, ma bonne dame, que je suis un berger indépendant, que ce petit troupeau m'appartient ; le coteau où nous sommes maintenant est un terrain communal où tout le monde a le droit de venir.

Souvent je porte un fusil en gardant mon troupeau ; il y a huit jours, j'étais ici à cette même place, un lièvre passe, je le tire, je le tue, mais malheureusement il va tomber au pied du coteau juste à la lisière des terres de ce grand coquin de Belge. Il était là, Madame, à compter ses olives, et quand je voulus ramasser mon lièvre : « Cette bête est à moi, me dit-il, tu l'as tuée sur mes terres. » Il savait bien le contraire ; il me parla longtemps pour me prouver qu'il avait raison, cela m'exaspérait. « Je n'ai pas belle langue, lui dis-je en relevant mes manches de chemises, je ne puis pas lutter de paroles avec vous, mais voyons de cette manière (et je faisais jouer mes poings) qui emportera le lièvre de vous ou de moi. » Le grand Belge recula, puis il me dit d'un air méprisant : « Tu n'es qu'un berger, est-ce que je puis me battre avec un berger ? » En attendant, il avait battu en retraite et j'avais le lièvre.

« Je ne pus m'empêcher de rire du récit du jeune pâtre ; puis faisant un retour sur moi-même : « Mon ami, lui dis-je, si tu avais été une femme il t'aurait fallu céder, ou ce misérable t'aurait maltraité. »

« Tout en écoutant le jeune pâtre, j'avais marché lentement à la suite de son troupeau sur la crête de la montagne, nous cheminions vers l'est ; bientôt, par une pente insensible, nous arrivâmes sur une grande route qui forme de ce côté la limite des terres du château de Servanne. Là, nous nous séparâmes ; lui, prit la route du village ; moi, je me dirigeai à travers champs vers un petit bâtiment dont les murs blancs n'apparaissent derrière les rameaux d'une allée d'amandiers. J'allais encore chercher dans ce lieu des impressions de deuil, mais du moins rien ici ne devait en troubler la tristesse et le recueillement. Cette blanche *bastide* abritée par les arbres et bâtie au bord d'un *gaudre*, nom qu'on donne aux torrents dans ce pays, avait été la propriété de mon plus jeune frère. Hélas ! un an plus tôt il serait accouru vers moi sous sa

verte avenue d'amandiers ; ses bras se seraient ouverts pour me recevoir ; mais aujourd'hui il n'était plus, il reposait auprès de notre mère. *Flore*, tel est le nom de cette pittoresque retraite qu'il avait tant aimée, parut me sourire tristement lorsque je m'approchai. Ici, le seuil ne me fut pas interdit comme au château de Servanne, une honnête fermière vint à moi, et me fit entrer avec empressement : « Tout est encore comme de son vivant. Voyez, » me dit-elle en m'introduisant dans le modeste salon de la maisonnette. En effet, je trouvai là un herbier complet réuni par mon pauvre frère. Des milliers de plantes, rangées par ordre et étiquetées, reposaient dans leurs cases de carton. Quelques livres de botanique étaient épars sur une étagère ; au-dessus d'une petite console, débris du mobilier du château de Servanne, était suspendu un tableau de famille. Du salon, je pénétrai dans la chambre de celui que je pleurais ; là, ses traces étaient plus présentes encore. Je retrouvai son nécessaire de toilette sur une commode dont les tiroirs renfermaient encore ses vêtements ; sa grande pipe était encore remplie de tabac, son fusil de chasse encore chargé. Ses pantoufles gisaient au pied de son lit. Vaincue par l'émotion, je m'assis dans son grand fauteuil, je cachai ma tête dans mes mains ; il me semblait qu'il allait m'apparaître, me parler comme autrefois, ranimer avec moi nos souvenirs d'enfance. Ne pouvant soutenir une aussi douloureuse sensation, je quittai cette chambre trop pleine de son image ; je m'élançai au dehors ; mais partout je le retrouvai à chaque pas. L'atrayante et douce passion de sa vie avait été la botanique. Il avait tenté d'élever dans son jardin une grande partie des plantes réunies dans son herbier. Quelques belles fleurs semées par lui, lui avaient survécu ; elles souriaient au milieu des plates-bandes mortes et désolées. Le petit jardin dessiné à l'anglaise avait pour limites le

torrent. Des ronces et des vignes sauvages suspendaient sur son lit un réseau de verdure ; au-delà du torrent s'échelonnait sur un coteau un verger d'oliviers et de figuiers. Je parcourus les sentiers couverts de hautes herbes de ce petit enclos encore tout parfumé des senteurs des roses d'avril ; quelques plantes rares, à demi protégées par des cloches de verre brisées, résistaient encore çà et là à l'intempérie des saisons. Je cueillis un beau cactus pourpre et quelques touffes de roses blanches. Je songeai qu'il m'aurait offert ses fleurs et ses fruits, s'il avait vécu ; je pressai entre mes lèvres une grappe des raisins de ses pampres. Au bout du jardin s'élevaient deux acacias tout fleuris qui formaient un joli bosquet, j'y trouvai encore le pliant sur lequel mon frère s'asseyait. En cet endroit, le torrent décrit un étroit bassin, où la fermière de *Flore* lave son linge ; je passai là plusieurs heures à rêver dans cette calme solitude qu'il avait tant aimée ; puis, reprenant ma course à travers champs, je regagnai le village ; mais avant d'y entrer, il me restait une solennelle et derrière visite à faire. Je me fis ouvrir la porte du cimetière ; j'y restai longtemps prosternée sur la tombe de ma mère, et j'appris du fossoyeur qu'à côté de ces restes vénérés reposaient ceux de mon frère. A l'avenir une pierre tumulaire les recouvrira ; je veux qu'ils soient respectés, je veux en retrouver la trace. Quand je reviendrai prier ici, et quand je ne serai plus moi-même, je veux qu'on puisse m'ensevelir auprès de ma mère adorée et de ce frère si cher. Revenue au village, je racontai à mes hôtes mes impressions de la journée et la scène du château. Le fils de madame Boussot, jeune médecin distingué, arrivait en ce moment d'une promenade dans les environs.

• Il jouit donc de son reste, ce vilain Belge, me dit-il après avoir entendu mon récit.

— Comment, que voulez-vous dire ?

— Mais une grande nouvelle, le château

de Servanne est vendu, vendu à lord Kilgour, un riche Anglais, qui possède pour deux millions de propriétés dans le midi de la France; c'est un admirateur de vos vers, Madame, il est fier que vous ayez chanté Servanne, et il veut mettre le château à votre disposition aussitôt qu'il en sera possesseur.

« Cette nouvelle me causait un sentiment de satisfaction; enfin l'ancien château de mon père allait passer dans des mains intelligentes!

« L'acte de vente est dressé, continua M. Boussot, il sera signé avant trois jours. »

« Le soir, à la veillée, nous parlâmes longuement de lord Kilgour; on me raconta plusieurs traits de sa bienfaisance qui me prouvèrent que c'était à la fois un homme de cœur et un homme d'esprit; tout ce que je voulais de lui c'était qu'il me laissât habiter pendant quelques jours mon château bien-aimé et pleurer en silence dans la chambre de ma mère.

« Mais trois jours après, Madame, le jour même où l'acte de vente du château de Servanne devait être signé, nous apprîmes tout à coup une triste nouvelle; lord Kilgour était mort subitement, pour avoir pris, imprudemment, un remède violent qu'un empirique lui avait ordonné contre la fièvre d'accès.

« Jeune, riche, bienfaisant, il fut pleuré dans toute la contrée, et je donnai aussi un regret sincère à cet homme généreux qui n'aurait ouvert le seuil paternel, désormais fermé pour moi.

« Adieu, Madame, je quitte demain le village de Mouriers, qu'ai-je encore à faire ici? je n'ai pu que pleurer sur les tombes de ma mère et de mon frère; je pars pour Arles où un excellent parent m'attend. Votre pensée me suivra partout, partout je vous souhaiterai les joies et le bonheur que je n'ai pas.

« M^{me} Louise COLET. »

RUBENS CHEZ VÉLASQUEZ.

Une grande agitation se faisait remarquer, par une belle matinée d'automne de l'année 1629, dans une élégante maison de Madrid; on sablait la cour, on remplaçait les tapis, on disposait les tableaux, on rangeait surtout avec soin un vaste atelier, car c'était la maison du jeune et célèbre peintre Diégo Vélasquez, et le mouvement qui s'y faisait annonçait clairement l'attente de quelque visite solennelle.

Quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans, Vélasquez s'était déjà fait en Espagne un nom qui grandissait tous les jours; de nombreux élèves recueillaient avidement ses leçons; le roi Philippe IV, qui aimait les arts.

venait quelquefois lui-même essayer des esquisses de sa main royale, sous les yeux de l'artiste. Diégo avait parcouru l'Italie, la Hollande et la Flandre; il avait vu Rubens, et de ses voyages faits avec fruit, il avait rapporté ces connaissances qui sont pour les arts ce qu'est l'usage du monde pour la société.

On ne manquait pas de rencontrer dans la maison de Vélasquez un être singulier, un mulâtre, pauvre esclave, timide et embarrassé, que le peintre aimait et protégeait, mais qui, en son absence, était le jouet et le souffre-douleurs des élèves. Ce malheureux avait été acheté dans l'Inde

par l'amiral Paréja. A la prière de Philippe IV, Vélasquez ayant fait le portrait de l'amiral, celui-ci, charmé de se voir si merveilleusement reproduit par l'artiste à la mode, vint le remercier, suivi d'un jeune esclave mulâtre qui portait une somptueuse chaîne d'or destinée au peintre. Lorsque l'amiral sortit, l'esclave, qu'on appelait Juan, se mit en devoir de suivre son maître, mais le rude marin le repoussa du pied :

« Penses-tu, lui dit-il, que lorsque j'offre une chaîne d'or, l'écrin ne soit pas compris dans le présent. Tu appartiens de ce moment au seigneur Vélasquez. »

Il sortit en achevant ces mots.

Le pauvre mulâtre, avec l'air attristé que donne l'esclavage, avec sa figure étrange et effarée, parut aux élèves un être stupide dont ils pouvaient se divertir ; la manière dont il était entré dans l'atelier d'un coup de pied, fut pour eux une source inépuisable de plaisanteries ; ils trouvèrent charmant de lui donner le nom de son premier maître, ils l'appelèrent Juan de Paréja, nom qu'il conserva toujours ; Vélasquez, de son côté, l'ayant pris en commisération, le chargea des soins de l'atelier, soins qui donnaient peu de besogne, mais qui devaient longuement éprouver la patience du mulâtre. Dès que le maître était sorti, l'infortuné avait à souffrir des élèves un torrent de malices qui ne s'épuisait pas. Pour éviter ces tribulations journalières, il prit le parti, quand Vélasquez était absent, de se réfugier dans quelque coin ignoré, où il se blotissait à l'abri des persécutions. On prétend que les arts se propagent par le contact ; Juan n'avait pu voir peindre pendant un an, ni entendre pendant ce temps les plus grands personnages élever aux nues la peinture, sans concevoir l'envie de manier aussi un pinceau. Il essaya donc dans ses longues heures de solitude, n'ayant que des restes de couleur qu'il ramassait avec soin de tous côtés ; il sentait bien qu'il ne faisait que barbouiller, mais il y trouvait du

charme, et gardait sur ces occupations secrètes un silence si absolu que personne pendant quatre ans ne les soupçonna.

Au moment où, comme nous l'avons dit, il régnait une grande agitation dans la maison, le pauvre Juan paraissait le plus affairé ; chacun lui donnait des ordres. Deux illustres visiteurs étaient attendus : l'un était le roi Philippe, qui venait si fréquemment, que pour lui seul on n'eût pas fait toutes ces soigneuses cérémonies ; mais l'autre était Pierre-Paul Rubens, et le bourgeois d'Anvers était, pour Vélasquez et ses élèves, bien au-dessus du roi de toutes les Espagnes ; c'était leur souverain à eux, le roi de la peinture ; alors, en Europe, on ne prononçait qu'avec un respectueux enthousiasme le nom de Rubens. Dans sa glorieuse patrie, dans la Hollande, dans l'Empire, en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne, partout ce nom était révééré et digne de l'être. Il était l'ami de tous les princes : Marie de Médicis le chérissait, Philippe IV l'avait comblé de dignités, Charles 1^{er} l'avait créé chevalier en plein parlement, l'infante Isabelle aimait à s'asseoir auprès de son chevalet. Il avait formé des écoles de peinture et de gravure qui devaient étonner le monde. Architecte, il s'était bâti un palais, et avait construit le magnifique temple des jésuites d'Anvers ; diplomate, il avait conclu des traités de paix en faisant le portrait des potentats ; écrivain, il était en correspondance avec les premiers savants de l'Europe. Son caractère répondait à son génie, il entretenait à ses frais de jeunes artistes à Rome, et ne répondait à ses ennemis que par des bienfaits.

Vélasquez éprouvait une vive émotion en pensant qu'il allait être jugé par le plus célèbre des artistes de son temps. • Ma renommée n'est rien, disait-il, tant que je n'aurai pas l'approbation de Rubens. • Il avait fait exprès, pour cette grande entrevue, son célèbre tableau de *la Robe de Jo-*

sept, que les Français, en 1800, apportèrent au Louvre, et que les événements qui renversèrent Napoléon rendirent à l'Espagne.

A midi, deux cortèges brillants arrivèrent presque à la fois dans la cour de l'hôtel habité par Diégo Vélasquez ; l'un de ces cortèges s'arrêta avec déférence pour laisser passer le roi Philippe IV, entouré de l'élite des grands d'Espagne ; puis cet autre cortège entra. C'était Rubens, accompagné de Van Dick, de Sneydes, de Van Uden, de Gaspard Graeyer, de Widens et d'autres artistes, ses élèves, qu'il emmenait avec lui dans ses ambassades ; car il venait pour la seconde fois en Espagne avec le caractère d'ambassadeur.

Dès que l'artiste flamand se trouva en présence du roi, il se hâta de descendre de cheval, et vint s'incliner devant le prince ; mais Philippe ne voulut pas recevoir d'hommages.

« Nous sommes chez un peintre, dit-il, c'est vous qui êtes ici le monarque ; » il le prit en même temps par le bras, et les deux rois entrèrent dans l'atelier suivis de leurs cours.

De la part de Vélasquez et de ses élèves les politesses étaient pour Philippe, les honneurs pour Rubens. Juan de Paréja, l'esclave mulâtre, paraissait surtout fasciné ; ses yeux ardents dévoraient le grand homme ; on voyait que, s'il l'eût osé, il se fut prosterné à ses genoux.

Rubens avait cinquante-deux ans, sa tête était belle, sa figure imposante, son port noble et distingué. Habitué à vivre à la cour, il joignait à la majesté du génie les manières élégantes du gentilhomme.

Les cœurs de tous les assistants battaient avec émotion pendant que le chef de l'école flamande examinait en silence les ouvrages du chef de l'école espagnole. A la vue de *la Robe de Joseph* il exprima sa profonde admiration, et tendit silencieusement la main à Vélasquez, qui se jeta dans ses bras.

« Voilà, s'écria-t-il en éclatant, le plus

grand jour de ma vie ; vous mettriez le comble à mon bonheur et à ma gloire, señor, si vous daigniez honorer mon atelier en y donnant un coup de pinceau. »

En disant ces mots, il indiquait de la main ses principaux tableaux et présentait à Rubens un pinceau et une palette, dans l'espoir que le grand artiste jetterait sur quelques parties de ses ouvrages un rayon de sa flamme.

« Tout ce que je vois est achevé, » dit Rubens en se baissant pour prendre une toile retournée contre le mur et qu'il croyait blanche ; il jeta un cri de surprise, car cette toile était le tableau connu depuis sous le nom de *l'Ensevelissement*.

L'esclave pâlit de frayeur en voyant dans de telles mains cette toile qu'il ne croyait pas là, et qu'il avait peinte dans le secret de sa solitude. Il se mit à trembler comme un coupable, baissant la tête sous la double attente de la réprimande de son maître et de la raillerie des élèves.

Rubens cependant examinait cette peinture attentivement.

« J'avais cru d'abord, dit-il enfin, que cet ouvrage était de vous, Vélasquez... »

Juan releva la tête, n'osant en croire ses oreilles, et se sentant enlevé par un rêve d'or au-delà de tous ses vœux. Mais personne ne le remarquait.

« En y regardant de plus près, continua Rubens, je reconnais que cette peinture doit être d'un de vos élèves : quel qu'il soit, il peut, dès à présent, se dire un maître, car il y a là du talent et du génie. »

Chacune de ces paroles redoublait l'émotion du pauvre Juan.

« J'ignore, répliqua Vélasquez, en examinant aussi cette toile, j'ignore qui a peint ce tableau, que je ne savais pas être dans mon atelier. »

Il jeta un regard inquiet sur tous ses élèves.

« Qui de vous, messieurs, a fait ceci ? » dit-il.

Personne n'avait répondu, lorsque ses yeux rencontrèrent le maître qui, se jetant à genoux dans un état impossible à décrire, s'écria : « C'est moi, » puis fondit en larmes, sans pouvoir ajouter un mot de plus. Van Dick fut obligé de le soutenir. Rubens et Vélasquez le relevèrent et l'embrassèrent. Le roi Philippe IV, heureux témoin de cette grande scène, s'avança aussitôt, et posant sa main sur l'épaule du maître :

« Un homme de génie ne peut rester esclave, dit-il ; lève le front et sois libre ; ton maître, tout à l'heure, recevra deux cents onces d'or pour ta rançon.

— Et ces deux cents onces d'or, Juan, t'appartiennent, répliqua Vélasquez ; j'ai déjà beaucoup gagné en trouvant en toi, au lieu d'un esclave, un peintre et un ami.

— Ah ! toujours un esclave, s'écria Juan de Paréja avec effusion ; oui, reprit-il, je veux toujours être votre esclave, » et il embrassait avec effusion les genoux de son maître.

Rubens trop ému avait déposé la palette et le pinceau ; il remit au lendemain le plaisir que lui demandait Vélasquez de laisser dans son atelier une trace de sa présence. Les deux cortéges sortirent.

Le lendemain, Rubens vint selon sa promesse, il peignit une heure et laissa une esquisse ; il fut servi par Juan, maintenant vêtu en homme libre, et ne partit pas sans avoir embrassé ce nouveau confrère, qui semblait l'adorer.

Cet artiste reconnaissant n'oublia jamais les bons traitements qu'il avait reçus de Vélasquez : il l'accompagna partout, et fut admis à Rome, le même jour que lui, dans l'Académie de Saint-Luc.

Vélasquez mourut à Madrid en 1660, frappé d'une maladie contagieuse. Juan ne quitta son lit funèbre que pour continuer ses soins à sa veuve ; il la vit mourir huit jours après de la même maladie. Alors il se rendit près de la fille de son maître, qui avait, peu de temps avant, épousé le paysagiste Martinez del Mazo.

« Senora, lui dit-il, il ne me reste que vous ; prenez moi à votre service, si vous ne voulez pas que je meure.

— Entre, tu es de la maison, » répondit Mazo.

Et Juan ne quitta plus le paysagiste, qui lui dut la vie ; car, en 1670, pour un tableau satirique que l'on montre encore au palais d'Aranjuez, un grand seigneur de Madrid se trouvant offensé, aposta un assassin chargé de poignarder Mazo. Juan de Paréja, qui accompagnait toujours l'ami auquel il s'était dévoué, se jeta au-devant du poignard, reçut le coup et en mourut.

Le Musée de Madrid possède de l'artiste maître plusieurs portraits admirablement peints. La partie de celui de Paris, qu'on appelle Musée Espagnol, s'est enrichie de deux de ses tableaux : l'un est *les Saintes Femmes au tombeau du Sauveur* ; l'autre, cette fameuse toile de *l'Ensevelissement*, qui reçut la lumière dans les mains de Rubens.

Le Baron de NIEUSE.

LES FEMMES.

ÈVE¹.

Les merveilles de la création sont inconnues à la jeunesse des villes; et hors des villes, l'intelligence sans culture, les sens engourdis par les fatigues du corps, les besoins matériels si difficiles à satisfaire, laissent apparaître et se succéder, sans admiration, les beautés que les éléments produisent à l'envi. Est-ce donc pour l'œil qui cesse de voir que scintillent les étoiles, que se dessinent tant de formes, que se nuancent tant de couleurs? Est-ce donc pour l'oreille qui cesse d'entendre que les oiseaux mêlent un chant éclatant au bruit mystérieux des forêts, et que la brise accompagne le murmure des flots? N'est-ce donc pas la fraîcheur des pensées, la délicatesse des sensations, la force, la souplesse des membres, l'exubérance de la vie enfin, qui doivent s'harmoniser avec la nature toujours renouvelée et toujours rigoureuse? Le bonheur d'exister ne fut éprouvé qu'une fois dans toute sa plénitude : une fois seulement l'œuvre des dix jours put être comprise; et l'auteur de l'univers recueillit d'une âme dont l'enthousiasme n'était point refroidi, d'un cœur plein d'affections naissantes, d'une voix éclatante de sa sonorité primitive un cantique de grâces digne de ses bienfaits... L'homme sortait des mains de l'Éternel.

(1) Ces fragments sont extraits d'un ouvrage inédit intitulé : *les Femmes*, et divisé en *Femmes de l'Ancien-Testament*, *Femmes de l'Évangile*, *Femmes de l'Histoire ancienne et moderne*.

Combien est magnifique dans sa brièveté cette histoire qui commence nos livres saints! Mais quelle hâte d'en finir avec ces premières délices, éprouvaient donc ceux qui en transpirent le récit? Et pouvons-nous dire si c'est l'attrait de l'inconnu qui nous arrête sur ce peu de lignes renfermant tous les secrets de la vie telle que Dieu l'avait faite, et telle que nous la souffrons? Redoutons-nous de découvrir les ineffables joies que ne voulaient plus se rappeler ceux qui nous en privèrent, et qu'ils craignirent de nous révéler?... N'attendons point que les années aient flétri notre imagination et épuisé nos corps pour aller au Créateur par la contemplation de ses ouvrages, par la méditation des Écritures que son Esprit inspira... Ouvrons la Genèse¹... Soyez attentives, jeunes filles, un nom terrible y frappera d'abord vos regards.

Ève!... à peine ce nom est-il prononcé qu'il faut s'arrêter; tant d'idées se présentent en tumulte!... et quand on s'affranchirait des suggestions de la mémoire et de l'imagination, ne faudrait-il pas encore s'étonner pourquoi les expressions de la Genèse si simples, si claires, si positives jusqu'alors, deviennent tout à coup si impénétrables?...

La lumière était faite; les astres suivaient comme en cortège la terre sortant du sein des eaux. Pétri d'un limon dont il avait retenu le nom, Adam² recevait de Dieu la

(1) Le premier des livres de la Bible.

(2) Adam, en hébreu, signifie *terre rouge*, ou *rouge*.

domination sur tout ce qui l'entourait. Mais Adam, ce roi de la nature, était l'être dans lequel Dieu s'était complu ; car cet être devait connaître, aimer, servir Dieu, qui l'avait créé à son image. Aussi le langage de l'Écriture nous plonge-t-il dans une surprise respectueuse lorsqu'il nous dit, en parlant d'Adam, *Dieu les bénit...*

Mais bientôt ce langage s'éclaircit. Pendant le sommeil qu'il lui a envoyé, Dieu, de la chair et des os d'Adam, forme la femme ; il ne la crée point ; l'œuvre de créer a cessé dès qu'Adam a commencé de vivre. Adam portait sa compagne en lui-même quand Dieu *les bénit*. Heureuse union ! égalité parfaite ! secret inexprimable comme celui qui lie l'âme et le corps ! mais dout il suffit de connaître l'existence pour adorer l'éternelle justice. Par Ève sera interverti l'ordre qu'établit le Tout-Puissant : c'est Ève qui va refaire le monde, car la liberté lui en a été donnée.

Où le génie humain puiserait-il la force de se représenter les délices de l'innocence, la quiétude du bonheur, les transports de la prière, l'intimité divine, remplissant un cœur pur dans un corps sans douleur?... En vain nous interrogeons la poussière de nos premiers parents : elle se tait, comme ils se turent eux-mêmes.

L'Éden¹ contenait tout ce que la nature

(1) *Eden*, jardin délicieux, paradis, ainsi l'ont traduit les Septante. Il est important de savoir que Ptolomée *Phadelphe* (fils de Ptolomée *Lagus* ou *Soter*, capitaine d'Alexandre-le-Grand), roi d'Égypte après son père, voulut connaître les livres qui contenaient les dogmes religieux des Juifs et leur histoire. D'après le conseil de Démétrius de Phalère, *Philadelphe* s'adressa à Eléazar, souverain pontife à Jérusalem, qui lui envoya six savants de chacune des douze tribus, capables de traduire de l'hébreu ou grec les livres de Moïse. Ces soixante et douze interprètes furent réunis dans l'île de Pharos, où ils firent cette version célèbre que l'on appela des *Septante*, deux cent vingt-sept ans avant Jésus-Christ. Cette version prépara les voies à l'Évangile, car les Gentils ni les Juifs ne purent accuser les apôtres d'en avoir inventé les prophètes, ni accommodé les circonstances selon

avait produit de beau et de bon. Quel était cet arbre de vie ? quel était cet *arbre de la science du bien et du mal*, qui croissait parmi tant de végétaux s'élevant jusqu'aux nues, ou tapissant la terre de rameaux flexibles et gracieux ? innombrables comme les étoiles, les arbres de l'Éden courbent leurs branches chargées de fruits vers les fruits dont les plantes rampantes jonchent les gazons et les mousses. Une odeur saine et délicieuse s'exhale de cette nourriture offerte si abondamment à qui voudra la recueillir ; et diversifiés au goût comme à l'œil, chacun de ces fruits prévient par une saveur différente, la satiété qu'amène la profusion.

Mais la première femme ne sait pas encore que la faim peut exister sans trouver à se satisfaire, que les fruits peuvent être acerbés et rares, tenter la vue et rester inaccessibles à la main. Ses désirs rassasiés, Ève considère paisiblement les trésors qui lui ont été prodigués.

La création alors plus près de son origine avait-elle tout entière retenu quelque chose de son Auteur, ou le principe divin apparaissait-il davantage dans ces œuvres nouvelles du Tout-Puissant ? On l'ignore ; mais on ne peut se tromper en redisant, après un docteur chrétien¹ : « que les anges conversaient avec l'homme, en telle forme que Dieu permettait, et sous la figure des animaux. » Ève, donc, ne fut point surprise d'entendre parler le serpent, comme elle ne le fut pas de voir Dieu même sous une forme sensible. Pourquoi l'ange déchu parut-il sous la forme du serpent, plutôt que sous

leurs vœux, puisqu'elle avait précédé la naissance du Sauveur de tant d'années. La langue latine s'étant étendue avec l'empire romain, on fit plusieurs traductions des livres saints en cette langue d'après la version des *Septante*. Saint Jérôme, retiré à Bethléem, traduisit à son tour l'Ancien-Testament ; mais après s'être rendu très habile dans l'hébreu, et donnant la version latine d'après le texte original. Cette traduction de saint Jérôme est nommée la *Vulgate*, et fut connue vers l'an 100 de Jésus-Christ.

(1) Bossuet, dans ses élévations à Dieu.

une autre? Quoiqu'il ne soit pas nécessaire de le savoir, l'Écriture nous l'insinue, en disant « que le serpent était le plus fin de tous les animaux, celui qui représentait mieux l'esprit de ténèbres dans sa malice, dans ses embûches et ensuite dans son supplice. »

Ce fut donc, exempte de trouble, qu'Ève s'entendit interpellé par le serpent, et prit part au solennel dialogue que les livres saints nous ont transmis.

• Pourquoi, dit l'Esprit d'envie, caché sous les enveloppes brillantes de l'élégant et souple animal, pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger du fruit de tous les arbres du paradis? »

Ève répondit :

« Nous mangeons du fruit des arbres qui sont dans le paradis; mais pour ce qui est du fruit de l'arbre qui est au milieu, Dieu nous a commandé de n'en point manger et de n'y point toucher, de peur que nous ne fussions en danger de mourir. »

Le serpent repartit :

« Assurément vous ne mourrez point; mais Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux en connaissant le bien et le mal. »

Être comme des dieux! connaître le bien et le mal! quel appel à l'orgueil et à la curiosité! Adam et Ève avaient seuls été faits à l'image de Dieu; mais qu'était-ce, s'ils pouvaient lui devenir semblable? et connaître!... connaître!... quelle faculté renfermée en elle-même possédait donc Ève? Elle vivait avec Dieu, avec les anges, avec l'époux dont elle était la chair et les os; elle aimait, elle était aimée. Que pouvait-il y avoir au-delà? qu'était-ce donc que la connaissance du bien et du mal? c'était l'assimilation à Jéhova même...

Ève était libre. L'Être-Suprême ne pouvait vouloir de ses créatures que des hommages volontaires; il ne pouvait se complaire que dans une obéissance consentie, dans un dévouement tout amour et toute raison.

Ève était libre, et elle n'était pas encore semblable à Dieu? et la connaissance du bien et du mal lui était encore ignorée?

Elle s'avance superbement vers cet arbre de la science qui entremêle ses branches à l'arbre de vie... Mais qu'importe à Ève le fruit de ce dernier?... ce n'est plus de cette vie qu'elle veut vivre!... vivre ne lui semble rien; elle veut savoir... Dans l'exaltation de son orgueil, elle oublie les ordres de Dieu, elle oublie ses bienfaits. Aussi ingrate que désobéissante, elle se repaît de ce fruit défendu; et déjà soumise aux insinuations que l'ennemi du genre humain développe en elle, son premier besoin est de faire partager sa faute à son époux.

La connaissance du mal qu'Ève vient d'acquérir ne lui a pas inspiré d'horreur; elle s'empresse de tenter Adam, et le péché, à peine introduit dans le monde, semble y régner avec un empire si peu contesté, que l'Écriture dit simplement : *Ève mangea de ce fruit, et en donna à son mari qui en mangea aussi.* Pour séduire Ève, Satan avait eu recours à d'astucieuses paroles. L'exemple suffit pour perdre Adam. Mais créés, animés, bénis d'abord ensemble, ces deux êtres ne pouvaient avoir qu'une même destinée. Ils avaient été une seule œuvre du Tout-Puissant; objets de complaisance et d'amour, ils devinrent objets de colère. Leurs yeux se dessillèrent : ils virent le péché prenant possession de la terre, et toutes les passions qui devaient tourmenter le genre humain, tous les crimes qui devaient le souiller leur apparurent. Ils se cachèrent alors; et cette connaissance qu'ils venaient d'acquérir, ils n'osèrent en supporter la honte devant la face de Dieu.

Cependant, appelés, il fallut comparaître.

• La compagne que vous m'avez donnée, dit Adam, m'a présenté du fruit de cet arbre et j'en ai mangé. »

Ève répond à son tour :

• Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit. »

L'arrêt du Seigneur ne se fit pas attendre : « Maudit entre tous les animaux, serpent, tu ramperas ; tu mangeras la terre ; la femme te brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre au talon... Femme ! tu enfanteras avec douleur, et ton mari sera ton maître... Homme ! la terre sera maudite à cause de toi ; elle te produira des épines, de sronces, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu rentres dans la terre d'où tu as été tiré ; car tu es poudre, et tu retourneras en poudre. »

O paroles d'un Dieu irrité ! ô douleur sans mesure de ces deux coupables ! ô race humaine, issue de ces pécheurs, avec la souffrance et la mort, nos compagnes fidèles ! ô abîmes du mal enfin connus !!! Les livres que l'Esprit-Saint inspire nous apprennent en peu de mots la nouvelle condition de ces créatures : le Seigneur les chassa des lieux où il se manifestait ; il les chassa de sa présence.

Mais cette âme humaine, faite à l'image de Dieu, ne pouvait s'anéantir dans la poudre dont elle n'était point sortie : sa nature était immortelle ; quelque chose de divin, émané de lui-même, rayonnait encore dans ces misérables aux yeux de leur Auteur. Oui, même après avoir inauguré la mort, ils espèrent. Tremblants à la lueur des épées qui flamboyaient aux mains des chérubins gardiens d'Eden, accablés par le travail, luttant contre ce monde que leur péché venait de bouleverser, seulement garantis des intempéries par quelques peaux dont Dieu les avait revêtus, en proie à la désolation du passé, à l'effroi de l'avenir, oui, ils espèrent.

Des mystères plus beaux que la création de l'univers leur furent révélés ; un rédempteur leur fut promis, et ils virent une nouvelle Ève écraser le serpent... Le repentir, la reconnaissance se partagèrent leurs affections, et quelquefois ils se demandèrent si l'homme devait déplorer la

fante qui lui faisait connaître l'incommensurable amour de son Dieu ?

Sans doute cette pensée consolante se présenta à l'esprit d'Ève quand elle connut les joies de la maternité, quand elle s'écria : « Je suis mère par la grâce de Dieu ! » Tout fut oublié ; ainsi la Providence voulait alléger cette peine de la femme, qui ne fut plus que mère, et en glorifia Dieu.

Quel était pourtant ce premier né qui absorbait l'amertume des souvenirs et charmaient les maux présents ? c'était Caïn.

Les temps étaient inconnus encore : la promesse faite à ces pécheurs allait-elle se réaliser ? Ève, à la vue de son fils, dit avec transport : je possède un homme, et le nomma d'après l'espérance qu'un salut prochain lui fit concevoir¹ ; et le premier meurtre fut commis de la main de Caïn, quand il tua son frère Abel... Ève prit ainsi connaissance des épouvantements de la mort qui n'avait point encore frappé la famille humaine. Sa désobéissance fut peut-être expiée, quand, à la naissance de Seth, son troisième fils, sa bouche fit entendre ces paroles de résignation : « Le Seigneur m'a donné un autre enfant pour remplacer Abel ! »

Cette première femme, qu'Adam avait appelée lui-même *la mère des vivants*², après avoir donné le jour à plusieurs fils et à plusieurs filles, dont les noms sont demeurés inconnus, n'est plus mentionnée dans la sainte Écriture, qui ne rapporte que la mort d'Adam. Ève ne dut pas lui survivre ; car la plénitude des malheurs comme la plénitude des félicités n'avaient point manqué à la consécration de ce premier mariage, institution divine sur laquelle le Seigneur voulut que la famille et la société fussent basées. Si près de leur origine unique, après tant de maux soufferts ensemble, surpris, effrayés des ravages de la vieillesse, ces

(1) Caïn, en hébreu, signifie : posséder.

(2) Hevah, en hébreu, dérive de la même racine que *haim*, la vie.

deux êtres, qui n'avaient trouvé de consolation que dans leur pitié mutuelle et dans un repentir commun, ne pouvaient aspirer qu'à se représenter ensemble devant ce Dieu dont ils avaient connu l'amour, excité le courroux, et dont, purifiés par leurs larmes, ils avaient déjà éprouvé la miséricorde.

La raison humaine demeure confondue devant cette histoire qui ne s'explique point, mais qui explique tout : et notre pensée, cherchant alternativement Jéhova au haut

de l'empyrée, Satan dans les profondeurs de l'abîme ; et notre hésitation entre les sublimités de l'intelligence et les abjections de la matière ; et ce combat sans cesse renaissant de nos volontés contre nos inclinations ; et cette insuffisance de l'univers ; et ce joug des sciences accablant l'enfant ; et cette rébellion de l'homme contre Dieu ; et, ce qui résume tout, ces pensées pour le temps, quand l'éternité existe !

C^{ESSE} DE BRADI.

LES CHARMES DE LA PATRIE.

Je vais revoir cette terre chérie,
J'irai mourir où j'ai reçu le jour ;
Que je vous plains, vous chez qui la patrie
N'éveille pas un sentiment d'amour !

Champs fortunés des jeux de notre enfance,
Semés pour nous de tendres souvenirs,
Vous nous offrez la double jouissance
De nos premiers, de nos derniers plaisirs.

Tout, ici-bas, ressent la sympathie
Qui nous rappelle où fut notre berceau ;
Heureux penchant qui fait aimer la vie,
Et prête un charme aux horreurs du tombeau.

Dans les ennuis d'une trop longue absence,
J'aime à rêver à mes anciens plaisirs ;
Mon cœur renaît, ma muse est l'espérance,
Et je jouis en chantant mes désirs.

Duchesse de SAINT-LEU.

(*Reine Hortense.*)

ÉGLISES ET CHATEAUX.

II. ABBAYE DE SAINT-GERMAIN-DES-CHAMPS. — CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS.

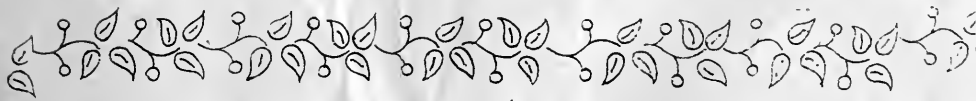
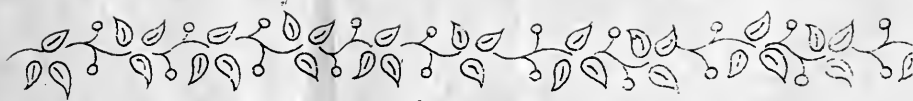
Dernièrement, dans de rapides souvenirs inspirés par la vue du château de Saint-Germain, nous remarquons que les cent trente villes, bourgs ou hameaux placés sous l'invocation du saint évêque d'Auxerre étaient le témoignage éternel de l'influence dont il avait joui dans les Gaules. Quelle fut donc la vénération attachée au nom de saint Martin, patron de deux cent soixante-douze localités d'importance diverse, sans compter les innombrables églises qu'il protège! Cet hommage universel fut-il rendu au célèbre prélat de Tours, ou au simple cavalier Pannonien, qui, pour vêtir un pauvre, se déponillait de la moitié de son manteau? Soyons convaincus que la charité, et la charité exercée aussi complètement par la rude main d'un soldat du Nord, excita, la première, les acclamations religieuses dont fut salué saint Martin lorsqu'il monta sur le siège épiscopal. Il avait préludé à son apostolat par l'enseignement pratique de la plus belle et de la plus chrétienne des vertus.

Aussi, après trente années d'une vie sainte, laissa-t-il, en mourant, le plus pieux renom à la ville de Tours, dont son souvenir est pour toujours inséparable. Le temple où il pria, où il enseignait à prier, l'étroite, la pauvre cellule que l'humble prélat voulut habiter près de son église, et la solitaire retraite de Marmoutiers (*Martini monasterium*), où il se retirait hors de la ville pour fuir les visiteurs; tous ces lieux devinrent autant de lieux saints, où l'on se rendait en pèlerinage. C'est ainsi que l'on aime à retrouver et à aller revoir,

par la pensée, les hommes chers et vertueux.

Clovis, à peine chrétien, accourut faire hommage de son coursier de bataille à saint Martin de Tours, et, renonçant au lion que portaient sur leurs enseignes les premiers chefs des Francs, il prit pour étendard royal la *Chape de saint Martin*, beau monument de sa charité. Cet étendard n'était autre chose que le manteau du pieux soldat, brodé ou broché sur l'enseigne nationale, lequel manteau était, dit-on, composé de peaux de brebis. De là vient que beaucoup d'églises de France étaient dans l'usage de donner à l'église et à l'abbaye, le jour de la Saint-Martin d'hiver, un certain nombre de peaux d'agneaux, et cette redevance avait conservé le nom de *Mantel de Saint-Martin*. Sous cet étendard, Clovis ayant presque accompli une vie toute de triomphes, Anastase, empereur d'Orient, envoya au victorieux monarque, en 510, une couronne d'or et un manteau de pourpre, avec le titre de Consul et d'Auguste. Clovis, paré de ces insignes de l'antique grandeur romaine, se rendit à la métropole de Tours, et là, mit sur son front et de sa propre main la couronne, ainsi que firent le fils de Charlemagne et Napoléon; puis, vêtu de la pourpre impériale, il traversa, en jetant l'or et l'argent à la foule, le parvis de l'église de Saint-Martin, qui, bientôt après, devint le lieu d'adoration et de prière de Clotilde, cette femme douce, comme le nom que nous lui avons fait, Clotilde, l'apôtre élue entre les femmes.

Et non-seulement les rois, les princes,



A B C D E F G H I J K L M N O

P Q R S T U V W X Y Z

A B C D E F G H I J K L

M N O P Q R S T U

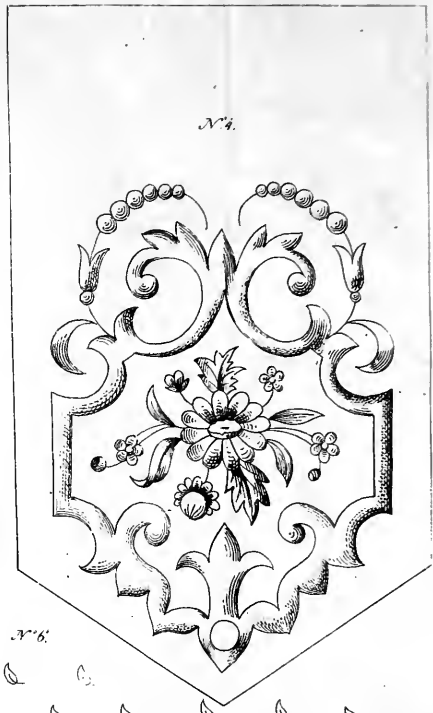
V W X Y Z

N. 2

N. 3

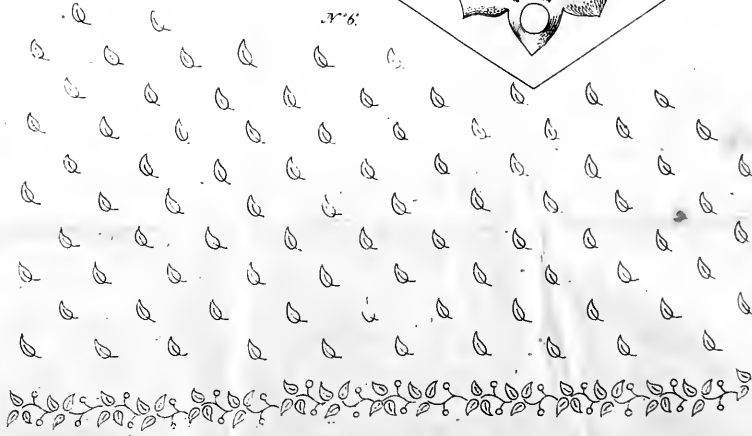


N. 5

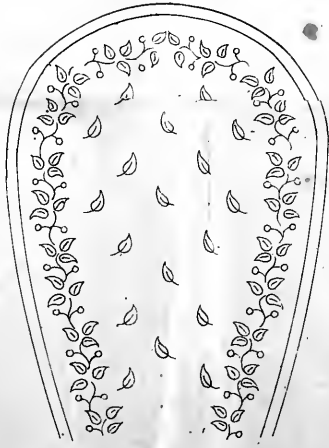


N. 4

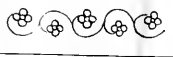
N. 6



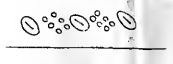
N. 7



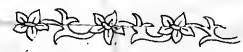
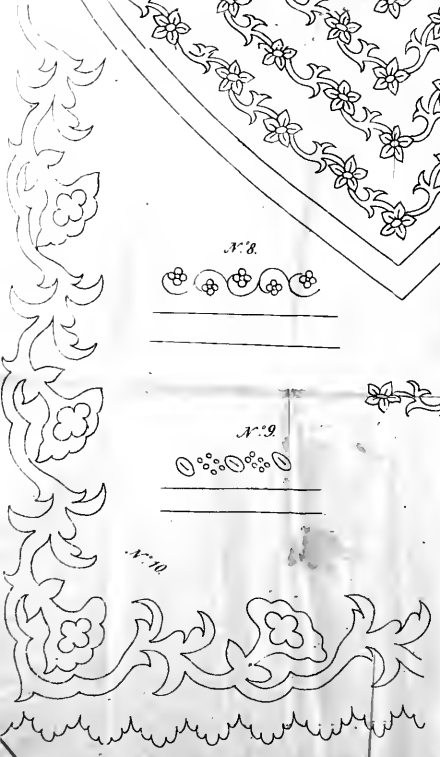
N. 8



N. 9



N. 10



les grands de la naissante chrétienté venaient se prosterner devant la chässe du saint évêque, des gens de toutes les classes, et les pauvres surtout, ceux qui ont le plus besoin d'une foi qui soutient, d'une piété qui console, les pauvres pèlerins y abordaient du midi, du couchant, de l'orient, du nord, et des grands, des riches et des âmes charitables élevèrent sur le chemin de ces pèlerins des lieux d'asile et de repos, des stations. Or, ceux d'entre ces pieux voyageurs qui du nord se rendaient à Tours, et avaient par conséquent Paris à traverser, trouvaient en avant de la capitale, bien petite encore, puisqu'elle avait pour limites les deux bras de la Seine, un oratoire dédié à saint Martin, une humble chapelle en branches d'arbre, qui bientôt devint un monastère révérent à la suite d'un merveilleux événement naïvement raconté par Grégoire de Tours, le plus ancien de nos historiens et l'un des successeurs de saint Martin dans la chaire épiscopale. C'était sous Gontran et Clotaire. Eu ce temps-là, une femme, courut pendant trois jours les rues de la ville, disant au peuple : *Fuyez d'ici! et sachez que toute la ville sera bientôt brûlée.* Quelle émotion se répandit dans les populations croyantes, crédules même, de ces ténébreuses époques; on peut le comprendre, surtout lorsque cette femme de mauvais augure ajouta *qu'elle avait vu un homme venir du côté de Saint-Vincent (Saint-Germain-des-Prés) un cierge à la main, et mettant le feu aux maisons des marchands.*

Cette prédiction funeste se réalisa : trois jours s'étaient écoulés à peine, qu'un soir, au soleil couché, un homme laissa jaillir quelques étincelles de sa chandelle sur une cuvette remplie d'huile. Ce liquide enflammé, en un clin d'œil devint un torrent de feu. Sa maison, située à côté de *la porte du Midi*, fut bientôt enflammée, et le vent soufflant avec fureur, l'embrasement dévora tout l'intérieur de la ville jusqu'à *l'autre porte où il y avait un oratoire de saint*

Martin, devant lequel s'arrêta court l'incendie qui, jusque-là, roulait en grands boulets de flamme.

L'abbaye, construite à la place qu'occupait le merveilleux oratoire, fut bientôt dévastée par un autre incendie, un autre torrent, un autre fléau, les Normands, dont il est impossible de ne pas rencontrer les hordes formidables en remontant le cours de notre histoire, de même qu'on ne saurait traverser l'histoire de l'empire romain, sans y rencontrer nos ancêtres germains et gaulois. Conquistadors conquis, envahisseurs envahis à leur tour, ainsi va le monde. Or, les Normands, dans une de leurs expéditions sur la Seine, anéantirent l'oratoire de saint Martin avec une *rage indomptable, car il semblait qu'il n'eût jamais existé. (Quasi non fuerit.)*

Telles sont les expressions de l'acte par lequel Henri I^{er}, fils de Robert-le-Pieux, déclara le rétablissement, sur des terres à lui appartenantes, du monastère de Saint-Martin-des-Champs, restauration qui eut pour motif principal la reconnaissance que le monarque ressentait de la victoire qu'il avait remportée sur les grands vassaux, excités à le renverser du trône, par sa mère Constance, au profit de son frère Robert. Au lieu de raconter froidement les diverses phases de cette religieuse fondation, que ne puis-je présenter ici la légende que nous en a laissée un moine des premiers temps de l'abbaye? Elle est en vers, et en vers d'un latin si barbare, que nos lectrices seraient trop heureuses de n'y pouvoir rien comprendre. Ce que je voudrais leur montrer, ce n'est donc point la narration, mais bien la série d'enluminures dont elle est, comme nous dirions de nos jours, merveilleusement illustrée. C'est d'abord Henri I^{er}, assis, en costumes royaux, sur son trône; et du côté opposé au trône, dans une niche richement sculptée, est l'évêque saint Martin, auquel le roi fait don de l'abbaye dont il lui montre l'image dans le fond du tableau; puis

une autre enluminure représente l'évêque de Paris remettant à l'abbé Ingelard et aux chanoines réguliers, la charte de fondation et d'affranchissement de l'église. Ils en prennent possession sur-le-champ; car on les voit dans un coin de l'image se dirigeant en procession vers l'édifice, dont on reconnaît la forme actuelle. Une troisième enluminure accompagne le diplôme par lequel le roi Philippe I^{er} fait diverses donations au monastère ouvert pour les pauvres et pèlerins de Saint-Martin. Cette enluminure réunit naïvement dans ce cadre étroit les églises d'Anet, d'Aubervilliers, de Noisy-sur-Marne et de Bondy, plus un moulin situé sur le grand pont. On voit que les enlumineurs d'alors n'étaient nullement embarrassés pour rapprocher les distances, et, dans leurs compositions, tenaient peu compte de l'unité de lieu.

Bientôt, sur la demande du prieur et des religieux, le monastère reçut du roi Louis-le-Gros la plus belle des donations, une charte qui relevait les serfs du couvent de l'humiliante et funeste abjection dans laquelle ils étaient placés vis-à-vis des hommes libres en cas de témoignage en justice, et les autorisait à déposer comme témoins légitimes et à affirmer leurs dépositions par serment. Rendre à l'homme la faculté du serment, de ce qu'il y a de plus saint, c'était le rendre au sentiment de sa dignité, de sa moralité par conséquent. Cette charte, l'un des premiers pas de l'affranchissement commencé par Louis VI, était, certes, la plus belle des donations qu'il pût faire à une église chrétienne.

Dès ces premiers temps, le monastère était richement doté; aussi devint-il un des prieurés les plus opulents des opulents Bénédictins de Cluny. Il possédait presque toute la campagne dans un rayon de cinq ou six lieues, au nord de Paris, et, en outre, avait dans la ville plusieurs possessions et fiefs, qu'il tenait des rois ou de personnes pieuses. Ainsi, le fameux Bouchard de Mont-

morency lui faisait don de quarante sous parisis à prendre sur un péage dont il jouissait sur le chemin de la cité; ainsi, Louis-le-Jeune donnait aux moines, en 1137, une maison, un four, une terre dans les Champeaux, « où, continue le royal donateur, mon père a établi un nouveau marché dans lequel ont une place les vendeurs de denrées et une partie des changeurs. » Or, ce fut le commencement de la halle, que ce marché des Champeaux, situé dans le faubourg de Paris.

Que de faubourgs ont depuis cette époque repoussé dans l'intérieur de l'immense ville ces champeaux dont le nom suffisait pour représenter à nos ancêtres un aspect tout rural, car ce nom signifie *petits champs*! C'étaient, à cette époque, des jardins et des marais, que cette bruyante rue des Petits-Champs, qui est aujourd'hui presque au centre de notre monde parisien; et, bien plus avant encore, au fond de ce chaos de rues sales et étroites, sur le territoire du quartier Saint-Martin, est une rue des *Petits-Champs*, dont le nom éveille notre imagination rétrospective et la magicienne, tendant de verts tapis de gazons là où sont des pavés boueux, élevant des hêtres, des ormes, des peupliers à la place des maisons enfumées et croulantes, nous montre la vaste culture ou coulure Saint-Martin, au milieu de laquelle se dressait le monastère, flanqué de tours et de remparts. alors qu'il était, comme dit une chronique écrite en latin, à plusieurs *parasanges* de la ville. Ici, soit dit en passant, *parasange* est un mot persan, adopté par les Grecs et les Romains, pour exprimer la distance que, dans notre langue *métrique*, nous appelons un kilomètre, et en français un quart de lieue.

C'était à cette époque que les annalistes, racontant les débordements de la Seine et de la Marne, non contenues alors par des quais, parlent de *bateaux naufragés entre la ville et l'église Saint-Laurent*, situé

aujourd'hui au centre du populeux faubourg Saint-Martin. Une heure de marche sépare ce faubourg du premier faubourg de Paris, où alors on voyait la chapelle de Saint-Jacques-la-Boucherie, devenue plus tard une église, dont la tour seule debout à présent, domine de si haut le cours de la Seine et la vieille ville.

« Veux-tu savoir comment le monde ira le lendemain de ta mort ? a dit je ne sais quel moraliste de l'Orient, regarde autour de toi après la mort d'un de tes semblables. » Prenant le contre-pied de cet adage : « Veux-tu savoir, pourrait-on dire, comment ces champs, ces jardins et cultures sont devenus rues, places et ville avant toi ? rappelle-toi ces vastes terrains verdoyants, ce magnifique jardin de Tivoli que les maisons envahissent de jour en jour, et les vastes terrains verdoyants qui étendaient leur tapis de gazon sous Montmartre, il y a deux ans à peine. Aujourd'hui toute une ville s'y groupe autour de l'église de Notre-Dame-de-Lorette, dont le sol, placé sur le chemin de la chapelle des Martyrs, appartenait autrefois à l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs. Nous avons vu cette campagne devenir cité comme par enchantement, et avec la dévorante rapidité qui emporte nos jours et nos années. »

Avec plus de lenteur, mais aussi avec plus de solidité, beaucoup d'antiques maisons le prouvent, Paris diminua le nombre de parasanges qui le séparait du monastère de Saint-Martin-des-Champs, et les enceintes de Philippe-Auguste, de Charles V, reculèrent devant les pas que la ville faisait, surtout vers le nord, comme aujourd'hui. Un acte de 1373 est daté de Saint-Martin-des-Champs, *près Paris*; et, en effet, un établissement qui existait à cette époque dans la coulure Saint-Martin, établissement bien peu convenablement placé sur une terre d'église, démontre que la cour et le monde s'en approchaient de plus en plus. C'était un champ clos, toujours on-

vert, toujours sablé, toujours entouré de sa double barrière, toujours de ses échafauds et de ses gradins, d'où le roi, les juges du camp, les dames (les dames!), les gens de la cour et le peuple venaient au spectacle des duels judiciaires ordonnés par le prince ou le parlement lui-même. C'est là, qu'en vertu d'un ordre de cette cour de justice, et elle oubliait profondément sa haute mission en commandant à des hommes de se faire justice eux-mêmes, c'est là qu'eut lieu, en présence du roi, le fameux duel de Legris et Carrouge en 1386; c'est là, enfin, qu'en 1409, Charles VI et sa cour assistèrent au combat d'en Breton et d'un Anglais pour cause de *foi mentie l'un à l'autre*. Qui avait menti à sa foi? le Breton? l'Anglais? Le sort des armes déclara franc et loyal le plus fou et le plus habile. Croyns que pendant ces scènes de meurtre les moines étaient en prière.

Quelques années après, seulement, ils devaient être encore prosternés devant l'autel, car il se passait autour de leurs murailles et dans leur coulure même, une scène bien plus affreuse! Le comte d'Armagnac et le chancelier de Marle, égorgés par les Bourguignons en 1418, étaient jetés au milieu des carcasses des chevaux et des chiens morts, à peu près là où sont aujourd'hui les magnifiques boulevards, dans une voirie appelée Louvière, après avoir été traînés, trois jours durant, de rue en rue, par une atroce populace. Les religieux accomplirent leurs saintes fonctions, et allèrent relever ces corps mutilés, pour leur donner la sépulture, ainsi, sans doute, qu'à tous les malheureux qui furent massacrés dans la prison de Saint-Martin-des-Champs.

Et cette prison, on en voit encore une tourelle rue Saint-Martin, au coin de la rue du Vertbois, de même qu'il y a deux cents ans, dans cette même rue, et près de l'église Saint-Nicolas, autrefois simple chapelle destinée aux serviteurs du monastère,

on voyait se dresser l'échelle, signe sinistre par lequel s'annonçaient les hauts justiciers; l'échelle où se faisaient toutes les exécutions ordonnées par les juges au nom du Prieur. Oh! que les établissements religieux furent plus beaux et plus vénérables dès qu'on les eût dégagés de ces attributs de la justice humaine! Hâtons-nous de rappeler ici, cependant, que le chapitre Notre-Dame, venant en procession à Saint-Martin-des-Champs, lors des deux fêtes solennelles du patron, faisait, par sa seule présence, sortir des cachots un prisonnier.

La ville n'était pas, on le pense, dans un bien actif état de progrès en ces jours de calamités publiques. *En plusieurs terres et juridictions de ladite église (Saint-Martin), qui soulaient être peuplées de bonnes gens mesnagers, est à présent grande quantité de maisons et lieux chus en ruine et désert.* Tels sont les termes d'un acte par lequel frère Jehan Alvernas, *humble prieur de l'église et lieu de Saint-Martin-des-Champs à Paris*, concède un terrain à Nicolas Flamel *pour y faire édifier soit maison d'aumosne par manière de hospital ou autrement, et pouvoir les donner à demeurer pauvres gens.* Ces établissements charitables, bien placés près d'un lieu consacré à un saint dont la charité pratique fut la première profession de foi, étaient plus utiles que jamais à cette époque de désordre et de détresse où l'Hôtel-Dieu était souvent fermé aux pauvres, à défaut d'argent pour se soutenir. Nicolas Flamel faisait donc, en établissant des maisons d'aumône, un bien louable emploi de sa fortune acquise par de longs et habiles travaux comme écrivain public et libraire-juré de l'université. Ses crédules et peut-être jaloux contemporains, ne pouvant s'expliquer les richesses qu'il avait réalisées au prix de l'économie et de l'ordre, publièrent qu'il avait trouvé le secret de transformer les métaux en or, et découvrit la pierre philosophale. Pierre philosophale, en effet, bien précieuse et

bien rare, que l'ordre et l'économie qui permirent à Nicolas Flamel de se montrer charitable et secourable aux malheureux, en des temps d'avidité et d'égoïsme.

Les pieuses constructions de Flamel portèrent bonheur au quartier. Sous les règnes relativement paisibles et heureux qui suivirent celui de Charles VI et la domination des Anglais, il s'étendit, se peupla et bientôt il ne resta plus de la culture Saint-Martin, et des champs au milieu desquels s'était élevée cette abbaye, qu'un vaste et bien vaste jardin dont, en 1536, un écrivain du monastère donne une courte description en parlant des améliorations que le prieur de cette époque avait réalisées : « Il ceignit de tous côtés de murailles et d'eaux courantes les habitations tant des frères que des hôtes (le but de la fondation était toujours pieusement observé), et dans cette enceinte il renferma les jardins, les saussayes, les vergers et les étangs poissonneux. »

Ces jardins, ces étangs et ces vergers que sont-ils devenus aujourd'hui? Un lieu où abondent les habitants des étangs, les fruits des vergers, mais détachés pour jamais des branches verdoyantes, exilés des limpides eaux, mais décolorés, éteints, morts. Les jardins de Saint-Martin-des-Champs sont changés en marché.

Et les habitations tant des frères que des hôtes? Certes l'abbé Ingelard, le prieur Hugo I^{er}, et leurs successeurs, lorsqu'ils construisaient l'église, les cloîtres, le beau dortoir, le réfectoire plus élégant encore, et ceignaient les quatorze arpents du prieuré d'une muraille fortifiée qui n'a été renversée qu'en 1571, ils ne soupçonnaient point par quels hôtes ils seraient remplacés un jour. Lorsque le prieur Evrard concluait avec sa sœur Julienne, abbesse de Farmoutiers, une convention par laquelle les religieux de Saint-Martin s'engageaient à prier pour les religieuses de Farmoutiers, et réciproquement les sœurs pour les frères, il

était loin de se douter qu'il viendrait un temps où, dans l'enceinte de son prieuré, ces prières seraient remplacées par les leçons spéciales de nos plus habiles professeurs, données aux ouvriers et aux industriels qui s'y rendent en foule.

Les Bâtimens du prieuré de Saint-Martin-des-Champs sont aujourd'hui le dépôt de tous les modèles, grands ou petits, des instrumens que les sciences physiques et mécaniques ont inventés pour le progrès de l'industrie et des arts. Qui ne remarquera encore ici combien les grandes idées sont lentes à se réaliser? Descartes, il y a près de deux siècles, avait eu la pensée de former une telle collection publique, et c'est en 1794 seulement qu'elle est fondée : « collection qui n'aura pas d'égale en Europe, dit le rapport à la suite duquel l'établissement fut prononcé; l'histoire des découvertes de l'esprit humain y sera écrite par les instrumens de tous les arts, depuis l'outil du vannier jusqu'à la machine arithmétique. »

Elle est là, en effet, cette merveilleuse machine, premier monument de l'infatigable pensée de Pascal. Unique et constante méditation de trois des plus belles années de sa courte vie, la machine arithmétique renferme dans le plus étroit espace d'immenses combinaisons; c'est ainsi que plus tard les pensées infinies de Pascal devaient se concentrer dans un petit volume immortel.

Oh! oui, les galeries du Conservatoire des arts et métiers, plus encore que celles de nos bibliothèques, sont pleines des monuments de la pensée humaine. Que d'efforts d'intelligence pour donner en quelque sorte la vie à ce bois, à cet ivoire, à ces métaux! Vaucanson le sut, Vaucanson, le magicien en mécanique, Vaucanson qui devina l'horloge comme Pascal la géométrie, Vaucanson dont les œuvres furent la première collection de ce genre, Vaucanson qui a rendu, pour sa part, un service im-

mense à l'industrie, et qui, cependant, faillit être lapidé par les ouvriers de Lyon, pour avoir cherché à simplifier les machines!

Belle et utile transformation subie par l'antique prieuré, elle a conservé aux arts ce monument religieux. L'élégant et gracieux réfectoire est encore debout, et l'église renferme un complet assemblage d'instrumens de filature et de labour. C'est toujours un hommage au Dieu que l'on priait jadis dans ce temple; au Dieu qui a créé l'homme pour travailler, développer l'intelligence dont il lui a fait don; au Dieu qui lui a départi de quoi se nourrir, se vêtir et rendre plus doux, par son industrie, son passage ici-bas. J'admire cette transformation du monastère, et pourtant, en errant dans ces cours, ces salles, ces galeries qui furent jadis cloîtres et cellules, je ne puis m'empêcher de chercher du regard de la pensée, la sépulture de toute la famille des Arrodes, cette famille si antique et si considérable dans la bourgeoisie de Paris, que cela équivalait à noblesse. Le chancelier de Morvilliers sur la pierre duquel se lisaient ces deux vers :

Or, gist ici son corps, dans le ciel est son âme
Que d'un soupir tranquille il rendit à son Dieu;

Philippe de Morvilliers, où est-il? Qu'est devenu le tombeau de Martin-le-Picard, notaire et secrétaire du roi, qui gisait entouré des effigies de ses vingt enfans, avec leurs noms inscrits au-dessous, suivant la naïveté du quinzième siècle? Où sont ses filles, Etiennette, Catherine, Jeanne, Jacqueline, dont les paysannes de nos jours dédaigneraient profondément les humbles noms? Où trouverai-je, enfin, le sépulcre de Jean Postel, qui mourut dans le monastère, plus que centenaire, dit-on, après avoir voyagé dans tous les pays, su toutes les langues et les avoir enseignées dans le collège royal nouvellement ouvert alors par François I^{er}? Où est l'épithaphe qui m'eût raconté comment, orphelin de bonne heure, maître d'é-

cole à treize ans, et dépourvu de tout ce qu'il possédait dans cette grande ville où il était accouru pour chercher la science, il prit le parti le plus singulier pour réparer sa pauvre fortune ; il alla en Beauce à l'époque des moissons, et glana tant et si bien qu'à la fin de la saison il put réaliser assez d'argent pour revenir à Paris, et s'élever par degrés à la position honorable qu'il se créa ? Un tel exemple ne serait pas la leçon la moins utile à donner à la jeunesse.

Toutefois, il serait injuste de ne pas reconnaître qu'elle accourt avec empressement aux cours gratuits de toute nature, par lesquels on la met en état de comprendre cette collection de merveilles que contiennent les galeries. En effet, que seraient ces instruments de mécanique, cet admirable cabinet de physique, ces machines à vapeur, ces modèles de moulins, de métiers, de charrues, si des voix ne s'élevaient pour les animer et leur donner le mouvement, la vie, par le développement des principes de

la physique, de la chimie, de l'agriculture, de l'économie industrielle ? Rien n'est oublié de ces enseignements pratiques, et outre ces cours permanents, des cours temporaires sont, au besoin, créés pour la mise en progrès de l'élucidation des méthodes nouvelles inventées, soit en France, soit à l'étranger. Certes, en nos jours de progrès et de perfectionnement industriels, le Conservatoire des arts et métiers est l'établissement qui a le plus d'influence et d'avenir.

Allez donc y passer quelques heures soit le jeudi, soit le dimanche, et en sortant lisez les noms donnés aux petites rues qui entourent le monastère, nous dont l'ensemble est une histoire abrégée de ces lieux ; ici, rue *Henri*, rue *Philippe*, fondateurs de l'abbaye ; là, rue *Montgolfier*, rue *Vaucanson*, fondateur du Conservatoire ; lisez, et rappelez-vous les pages qui précèdent.

Ernest FOUINET.

CORRESPONDANCE D'OUTRE-MER.

DEUXIÈME LETTRE ¹.

CE QUE PEUT COUTER AU CHILI UNE ROBE DE SOIE.

II.

N'est-ce pas, mesdemoiselles, que ce serait une chose bien horrible si l'on enfouissait dans le sol ce pauvre enfant, sans d'abord isoler son cadavre à l'aide d'un couvercle de cercueil ? n'est-ce pas que ce serait affreux d'entendre le fossoyeur amouceler des pelletées de terre et de cailloux sur cette corbeille qui ressemble à un berceau, sur ce *dormeur* pour l'éternité, qui, même après sa mort, sourit encore à sa mère ? Oh !

¹ Voir le numéro du 1^{er} janvier.

ne vous épouvantez pas ! là-bas, les champs du repos ne sont pas faits comme les nôtres ; là-bas, la terre ne s'engraisse pas des défunts, de ceux que nous avons aimé ; car les cimetières ne sont que de vastes et épaisses murailles où chaque mort a sa *cabine* que l'on referme sur lui pour jamais !

Ils posèrent donc la corbeille funéraire au fond d'une petite niche pratiquée dans la tombe commune ; l'enveloppeur éleva autour d'elle un parapet de chaux vive. La dalle de pierre qui devait clore la niche fut apportée ; puis le prêtre récita les der-

nières prières, et la foule revint au logis et consoler la mère de l'enfant.

Moi qui venais d'assister à cette cérémonie funèbre, j'étais cependant invité à une *chinganas*, joyeuse fête de nuit qu'offrait aux étrangers un riche marchand de Talcahuana; mais je ne m'y rendis pas; j'avais le cœur trop triste: je frétai un canot de pêcheur, et fis route pour gagner le bord de mon navire. Il était minuit: la lune ne s'était pas encore élevée au-dessus du cap *Estero*, une profonde obscurité enveloppait toute la baie, et sans le fanal qui brillait comme une étoile à la cime des mâts de *la Vaillante*, mon patron de barque n'aurait jamais pu me conduire à ma destination. Nous avançons lentement, une faible brise de terre n'enflait qu'à moitié notre voile, et je contemplais à loisir les myriades d'étoiles que soulevait la quille du canot en labourant les vagues, et les longues traînées de lueurs phosphorescentes dont s'illuminait notre sillage.

« Chante, dis-je tout à coup au pêcheur qui m'accompagnait, chante une chanson bien gaie, une chanson de *Bolero*. »

Je lui disais de chanter, car je me trouvais triste et découragé, je ne voyais ni la terre, ni mon navire; je ne voyais que la mer et le ciel, et je savais que les chiens que j'entendais aboyer au loin, n'aboyaient pas sur les côtes de France; que la marée que j'entendais bruir ne bruissait pas sur les rochers des côtes de France; que ce n'était pas des côtes de France que me venaient ces mille parfums d'arbres, d'herbes et de fleurs qui s'échappent des grèves et voyagent la nuit sur les flots...

« Chante donc, Chilien! je te paierai ta chanson un réal. »

A cette promesse d'un réal, le Chilien répondit d'abord par un gros rire, puis *abraquant* l'écoute de sa voile, il entonna d'une voix crépitante et narquoise, un chant populaire dans toute l'Amérique espagnole, un chant satirique qui a souvent

excité la colère de nos matelots et provoqué des scènes de pugilat dont le dénouement se fait toujours à coups de stylet. Oui, mon impudent compagnon eut l'effronterie de vouloir me chanter, à moi qui lui offrais un réal en paiement, l'épopée qui commence par ce vers sublime :

Los franceses no tienen de plata!, etc., etc.

« Coquin! m'écriai-je en lui serrant le bras de toutes mes forces, tais-toi! »

Il comprit l'apropos de ma protestation patriotique, et commença aussitôt un autre chant. Mais je l'arrêtai encore au début en lui disant :

« Attention! relève bien le point où se trouve le navire et gouverne droit dessus. »

Car en ce moment le fanal, qui jusqu'alors avait brillé immobile à la tête du grand mât, descendait lentement vers le pont; une minute après il remonta à son poste, puis descendit pour remonter, redescendit encore et disparut enfin tout-à-fait. Voilà qui est extraordinaire, pensais-je. Les mouvements du fanal et sa disparition doivent être motivés; ce sont des signaux. A qui sont-ils adressés? Ce n'est pas l'officier de quart qui rappelle notre capitaine; notre capitaine est rentré à bord dès le crépuscule. J'étais vivement intrigué par cette télégraphie nocturne, et la curiosité me poussant, je m'emparai d'un aviron et me mis à ramer, afin d'activer la marche du canot, et de savoir au plus tôt ce qui se passait à bord. Mais nous n'en n'avancâmes pas plus rapidement; la folle, la capricieuse brise de terre abandonna notre voile; la marée, qui depuis cinq heures du soir avait fait route pour la haute mer, rebroussa chemin, il nous fut impossible de *l'étaler*, de lutter contre elle avec nos deux seuls avirons, et nous nous en allâmes en dérive vers le fond d'une grande anse taillée dans les hautes terres du cap *Estero*. Alors je n'eus plus que

(1) Les Français n'ont pas d'argent!

deux partis à prendre : ou bien débarquer dans cette anse et me réfugier jusqu'au jour dans une des cabanes du petit hameau bâti sur le rivage, ou bien encore *laisser arriver* pour Talcahuana que j'atteindrais avant une demi-heure. Ce dernier parti me sembla le plus confortable, car la *chinganas* que j'avais tant méprisée après les funérailles de l'enfant durait encore, et j'y serais chaudement reçu. J'ordonnai donc à mon canotier de virer de bord. A peine avions-nous parcouru quelques mètres du côté de la ville qu'un bruit sourd, mais régulier et cadencé, retentit à nos oreilles. Ce bruit était celui d'avirons fendant les vagues avec promptitude et vigueur, et l'embarcation d'où il partait semblait se diriger vers le fond de la crique que nous quittions. J'écoutai attentivement, j'étudiai ce bruit, et reconnaissant, à ne pas m'y tromper, la marche d'une de nos pirogues, je la hélai en espagnol : « Ohé ! de la baleinière, ohé ! La mystérieuse embarcation s'arrêta tout à coup, et un silence complet fut la seule réponse que nous en reçûmes. Mon compagnon de route, lui, fit un mouvement et une manœuvre que je m'expliquai plus tard, mais dont je ne me rendis pas compte alors. Il sortit de son apathie habituelle, se redressa, arrangea ou parut consolider un objet qu'il portait caché sous les plis de son *poncho*, puis s'emparant d'une *pagaye*, dirigea le canot avec une agilité merveilleuse vers l'endroit où s'était arrêtée la pirogue inconnue. La nuit était noire, noire à ne rien apercevoir à une longueur d'aviron. Un feu qui brillait sans doute à travers la porte entrebaillée d'une des cabanes du rivage, faisait seul reconnaître le gisement du fond de la crique, et c'est vers ce feu que mon compagnon *pagayait* avec tant d'ardeur. Il n'y avait encore que peu de jours que j'étais arrivé à Talcahuana ; mais j'avais déjà entendu dire que les habitants de ce hameau ne jouissaient pas d'une réputation d'honnêtes gens, et que le soir il n'était pas pro-

dent de prolonger ses promenades dans leurs parages. La manœuvre de mon patron de barque me paraissait donc suspecte, et si elle ne m'épouvantait pas, du moins elle m'inquiétait assez pour que je lui intimasse l'ordre de gouverner immédiatement sur la ville ; mais il ne fit aucun cas de mes ordres, et continua sa route vers le feu.

« J'ai affirmé ta barque, lui dis-je à voix basse, et si tu ne m'obéis pas je ne te paierai point. »

Il ne lit pas attention à cette menace.

« Si tu continues, je t'assomme à coup d'avirons... »

Il continua toujours.

« Si tu ne t'arrêtes, je te jette à l'eau. »

Il ne s'arrêta pas.

« Si tu *pagayes* encore, je prends mes pistolets de poche et je te fais sauter la cervelle... »

Il *pagaya* encore plus fort.

Exaspéré, ne sachant que faire, que résoudre et ne voulant plus me laisser conduire où son caprice et ses mauvais desseins peut-être me conduisaient, j'eus l'idée, l'inspiration de m'écrier encore une fois, mais en français, en bon français :

« Ohé, de la baleinière, ohé ! à moi, si vous êtes de *la Vaillante* ! »

Soudain des éclats de rire étouffés sortirent de l'obscurité à moins de quatre mètres de nous, et une voix bien connue, une voix amie, me répondit d'un ton voilé, bas et sifflant :

« C'est donc vous?... Eh ! que faites-vous là?... »

— Parbleu ! répondis-je sur le même ton, comprenant qu'il se jouait ici quelque scène mystérieuse et que des oreilles étrangères étaient à craindre, parbleu ! je voulais retourner à Talcahuana ou à bord de *la Vaillante*, et un scélérat de pêcheur, qui m'a loué son canot, veut me conduire au fond de cette crique. Approchez, et délivrez-moi.

— Signor ! dit alors d'un ton patelin mon pêcheur, qui ne *pagayait* plus, je voulais

vous conduire auprès de la pirogue de votre *fregata*.

— Tiens, lui dis-je en sautant dans notre baleinière, voilà un réal pour ta barquette, ta chanson et ton obéissance, et file bien vite ton *nœud* par où tu voudras. »

Le pêcheur murmura un *gracias signor*, et prenant un aviron rama vers la ville.

« Vous nous avez fait une fière peur, avec votre *you-you* !, me dit l'officier qui commandait l'embarcation.

— Pourquoi ?

— C'est que je croyais avoir rencontré des douaniers.

— Des douaniers ! est-ce que vous n'allez pas à terre à la *chinganas* ?

— Ah ! bien oui, la *chinganas* ; on y pense !... je suis en corvée de contrebande. Regardez ces ballots ; il y en a quatre, quatre remplis de soieries de Lyon que le général de Conception a achetées hier à notre capitaine. Au fond de la baie des cavaliers nous attendent ; nous leur avons donné le signal convenu, en halant bas, par trois fois, notre fanal du grand mât. Demain matin ces ballots seront rendus à Conception, et les demoiselles du général s'y tailleront des *ornements* pour la grande *chinganastertullias* qui a lieu dans huit jours chez le gouverneur de la province. Ah ! par exemple, à celle-là nous irons, nous danserons et nous verrons briller la soie que nous allons déposer à terre, à la barbe du fisc et au *mépris des lois*. Par ma foi ! si ce n'était pour des dames, je ne me serais pas chargé de cette opération de contrebande, et si le capitaine m'avait donné du vin de Bordeaux à débarquer en fraude, je l'aurais peut-être bu pendant la route... »

Celui qui me parlait ainsi était le lieutenant de notre navire, franc breton et intrépide marin, qui attaquait une baleine comme il aurait attaqué une mouche... A ce propos, il faut que je vous fasse un aveu que j'avais éludé de faire jusqu'à présent... Je vous

(1) Petit bateau.

déclare donc que *la Vaillante* n'était ni une orgueilleuse corvette de guerre, ni un coquet trois-mâts marchand, mais, hélas ! un bateau chasseur de baleines et de cachalots, un vil pêcheur d'huile, qui venait se ravitailler dans la baie de la Conception !!!

MM. les capitaines baleiniers ont l'habitude d'emporter, en quittant leur port d'armement, quelques tonneaux de pacofilles, et partout où ils relâchent, ils cherchent à introduire ces marchandises en *franchise forcée*. Quand ce petit commerce réussit, il est grandement lucratif ; mais quand la douane, qui ouvre l'œil partout et ne s'endort jamais, saisit les fraudeurs au passage, alors c'est différent, il y a confiscation absolue et des marchandises et même du navire. Nous en avons ici un exemple sous nos yeux ; un exemple qui aurait dû intimider notre capitaine, car depuis neuf mois un trois-mâts américain des Etats-Unis se balançait captif à l'ancre, au fond de la baie, avec le pavillon chilien à son artimon, et des soldats chiliens garnisaires de son tillac, et cela parce que le capitaine américain avait été surpris débarquant illégalement un boucaut de tabac de Kentucky. Mais notre chef, prudent et audacieux, avait combiné d'avance toutes les chances favorables à la réussite de sa contrebande. Il avait choisi pour l'opérer une nuit obscure et sans lune. La meilleure marcheuse d'entre nos pirogues, nos plus vigoureux matelots et le plus actif et le plus adroit de nos officiers transportaient à terre ces ballots de soieries ; les cavaliers qui devaient se tenir prêts à les recevoir sur la croupe de leurs chevaux avaient dû se rendre au lieu du rendez-vous sans traverser la ville de Talcahuana ; il savait aussi que les officiers de la douane passeraient la nuit dans la *chinganas*, dont je vous ai parlé.

« Attention, mes fils ! dit tout bas notre lieutenant, écoutons, et sachons si le *you-you* retourne à la ville. »

Nous écoutâmes tous, tête penchée vers les flots, et nous n'entendîmes rien.

« Le you-you ne remue pas, ajouta-t-il, il ne peut pas être loin, et l'on entendrait comme tout à l'heure le bruit de sa pagaie, s'il faisait route n'importe pour quel endroit. Quel est cet homme, le connaissez-vous ? »

— Il est pêcheur, répondis-je ; je l'ai trouvé, lui et son canot, échoués sur les galets devant la douane, et il avait consenti à me reconduire à bord moyennant un réal.

— Qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait quand vous avez entendu tous les deux le bruit de nos avirons, et que nous nous sommes arrêtés aussitôt votre *hélage* en espagnol ?

— Il s'est mis à pagayer vers vous ou vers le feu du rivage, malgré mes ordres contraires, et son canot, que j'avais cru jusqu'alors être aussi bon marcheur que la bouée d'une ancre, a filé, filé rapide comme un pingouin qui nage en pleine mer.

— Je n'ai pas vu la tournure de ce particulier, que vous appelez un pêcheur de poissons, reprit le lieutenant après un instant de silence ; mais je n'aime pas ses allures, elles sentent le *Gabelou*... Holà ! enfants ! pas de sottises : tant pis pour les robes des filles du général ; en route pour *la Vaillante*, et nage à tour de bras. »

Aussitôt chaque rameur saisit la poignée de son aviron, se rejeta en arrière, courba le dos, raidit les bras... puis la baleinière, après avoir pivoté sur son centre, bondit avec fracas dans la direction du navire.

Nous arrivâmes en moins de cinq minutes auprès d'un promontoire derrière lequel était l'ancre de *la Vaillante*.

« En douceur, en douceur, matelots, dit alors le lieutenant, nage en douceur. »

Nager en douceur, c'est ramer avec moins de force qu'à tour de bras, c'est couper plus mollement la vague avec la pelle de l'aviron, c'est agir de manière que l'élan de la pirogue diminue graduellement

d'intensité. Les matelots obéirent, et grâce à cette manœuvre le bruit de notre marche s'éteignit peu à peu dans l'espace et s'en alla si bien *smorzendo*, que l'homme du you-you dut nous croire déjà arrivés à bord du navire, tandis que nous étions encore près de la grève du promontoire.

« Halte ! maintenant, et l'oreille au *bos-soir*. »

Toutes les oreilles obéirent à cet ordre du lieutenant ; mais aucune n'ayant entendu ricocher sur les flots de la baie un son, un bruit qui put nous alarmer, il dit :

« Rentrez les avirons ; et vous, Jacques et Thomas, debout ; prenez chacun une gaffe et faites-nous glisser le long de l'atterrissage ; il n'y a pas ici plus de deux pieds d'eau ; toi, Pierre, veille bien par-devant, de peur que la pirogue ne se défonce sur une pointe de rochers, et vous, les autres, ouvrez l'œil, ne vous bouchez pas les oreilles et surveillez les gabelous... les demoiselles du général auront leurs robes. »

La pirogue, en tâtonnant ainsi et en suivant toutes les sinuosités du rivage, rentra dans la crique du rendez-vous. Après un quart d'heure d'une marche à pas de tortue, le feu que nous avions perdu de vue reparaisait encore plus brillant que d'abord, et à quelque distance de lui une flamme bleuâtre étincelait de temps en temps au milieu de l'obscurité.

« Tout va bien, mes fils ! murmura Le Fleur (c'est ainsi que se nommait notre lieutenant), tout va bien ; les douaniers n'ont pas surpris nos cavaliers qui brûlent des amorces pour nous faire signe que nous pouvons les accoster en toute sûreté ; courage ! et encore une douzaine de bons coups de gaffe. »

Un instant après, la proue de notre pirogue touchait les galets du rivage, devant la cabane où flamboyait un feu clair. Des formes humaines se dessinèrent en silhouettes sur les lueurs de ce feu, et un inconnu nous dit :

« Ouste pescadores Franceses ? »

— *Yes, mylord,* » répondit Le Flem, en riant; puis nos matelots s'emparèrent des ballots de soieries et les portèrent dans la ca-

bane où ils furent immédiatement échangés contre un rouleau d'onces d'or.

(*La suite à un prochain numéro.*)

FÉLIX MAYNARD.

COURRIER DE PARIS.

28 février.

A cette heure où je t'écris, chère Eugénie, je te vois assise entre mes gentilles cousines; ces leçons, qu'elles reçoivent avec autant d'application et de plaisir que tu les donnes avec bonté et tendresse, viennent de finir; Pauline et Lucie sont récompensées par de douces paroles et par des baisers, et si la joie anime leurs charmantes figures, elle ne brille pas moins dans tes yeux.

Et moi aussi, je viens d'embrasser ma petite Aline dont les progrès me sont une si douce jouissance; elle me quitte pour aller jouer, mais comme elle sait très bien que c'est à toi que j'écris, elle me recommande de te dire que tout le monde ici est content d'elle, et qu'il faudra donc que tu l'aimes toujours.

Quoique je sois à Paris, et que tu sois bien loin, et presque à la campagne, nous pouvons, grâce à la similitude de nos devoirs, de nos affections, de nos goûts et de cette éducation que nous avons reçue en commun des meilleurs et des plus tendres parents du monde, nous pouvons, dis-je, nous voir par la pensée presque à toute heure du jour; et je ne sais rien de plus consolant dans l'absence que de pouvoir se dire à coup sûr : elle est là, elle fait ceci, elle me regarde et je la vois. Certainement Shakspeare n'avait pas la même consolation lorsqu'il adressait à une personne aimée les vers que mon oncle Jean nous a donnés à traduire. Malgré cette réflexion, je suis fort de l'avis du poëte en ceci, que j'aimerais bien que tout mon être pût franchir la dis-

tance qui nous sépare, mais je ne vais pas au-delà et (peut être est-ce l'effet d'un reste de rancune que je lui garde pour la peine qu'il m'a donnée à le traduire) je trouve un peu d'exagération et de précieux, oserais-je dire, dans sa pensée. Pour l'expression, je ne saurais la juger, même entre nous deux; mon oncle, qui a un profond respect pour Shakspeare, ne m'a point blâmée; mais il a excusé le poëte en me disant que cette exagération, dont je me plains, était tout-à-fait dans le goût littéraire de l'époque de la jeunesse de Shakspeare.

Voici ma traduction :

« Si mon être était toute pensée, l'inexorable éloignement n'arrêterait pas mon essor. Alors, en dépit de la distance, je parviendrais jusqu'aux lieux éloignés où tu as ton séjour. Peu importerait alors que je fusse loin, bien loin de toi, puisque la rapide pensée s'élancerait au-delà des terres et des mers en aussi peu de temps qu'elle en mettrait à songer au lieu où elle voudrait être; mais, hélas! cette pensée me tue, qui me fait sentir que je ne suis pas pensée pour franchir, lorsque tu es partie, le vaste espace qui me sépare de toi. »

Les vers sur la fragilité de la beauté m'ont semblé moins difficiles à traduire, mais encore bien assez, quoiqu'ils soient très faciles à comprendre. Les voici :

« La beauté est un bien incertain et frivole, un lustre éclatant qui s'éteint tout à coup, un bouton qui meurt en même

« temps qu'il fleurit, un cristal fragile qui
 « se brise en un instant. Bien incertain,
 « lustre, cristal, bouton de fleur; perdu,
 « éteint, brisé, mort avant qu'une heure se
 « soit éconlée. »

La prose de Boccace sera beaucoup plus aisée; je viens de lire avec mon oncle le passage que je vais écrire sous sa dictée; il me fait remarquer que cette anecdote a la tournure orientale; et, en effet, il semble qu'on lise un conte des *Mille et une Nuits*, tout les rappelle jusqu'aux noms; mon oncle pense que cela s'explique par les relations fréquentes qui existaient au quatorzième siècle entre l'Italie et le Levant.

Écrivons:

« Certissima cosa è (se fede si può dare
 « alle parole d'alcuni genovesi et d'altri uo-
 « mini che in quelle contrade stati sono),
 « che nelle parti del Cattaiò fu già uomo
 « di legnaggio nobile e ricco senza compa-
 « razione, e per nome chiamato Natan. Il
 « quale avendo un suo ricetta vicino ad
 « una strada per la qual quasi di necessità
 « passava ciascuno che di Ponente verso Le-
 « vante andar voleva o di Levante in Po-
 « nente, et avendo l'animo grande e libe-
 « rale e disideroso che fosse per opera co-
 « nosciuto, quivi, avendo molti maestri,
 « fece in piccolo spazzio di tempo fare un
 « de' più belli e de' maggiori e de' più ric-
 « chi palagi che mai fosse stato veduto, e
 « questo di tutte quelle cose che opportune
 « erano a dovere gentili uomini ricevere e
 « onorare fece ottimamente fornire. Et
 « avendo grande e bella famiglia, con pia-
 « cevolezza e con festa chiunque andava e
 « veniva faceva ricevere et onorare. Et in
 « tanto perseverò in questo laudevòl cos-
 « tume, che già non solamente il Levante,
 « ma quasi tutto il Ponente par fama il co-
 « noscea. Et essendo egli già d'anni pieno,
 « nè però del corteseggiar divenuto stanco,
 « avvenne che la sua fama agli orecchi per-
 « venne d'un giovane chiamato Mitridanes,
 « di paese non guari al suo lontano. Il

« quale, sentendosi non meno ricco che Na-
 « tan fosse, divenuto della sua fama e della
 « sua virtù invidioso, seco propose con
 « maggior liberalità quella o annullare o
 « offuscare. E fatto fare un palagio simile a
 « quello di Natan, cominciò a fare le più
 « smisurate cortesie che mai facesse alcuno
 « altro, a chi andava o veniva per quin-
 « di; e senza dubbio in piccol tempo
 « assai divenne famoso. Ora avvenne un
 « giorno che dimorando il giovane tutto
 « solo nella corte del suo palagio, una fe-
 « minella entrata dentro per una delle porte
 « del palagio gli domandò limosina et eb-
 « bela; e ritornata per la seconda porta
 « pure a lui, ancora l'ebbe, e così successi-
 « vamente infino alla duodecima; e la tre-
 « decima volta tornata disse Mitridanes:
 « Buona femina, tu se' assai sollecita a
 « questo tuo dimandare; e nondimeno lei
 « fece limosina. La Vecchierella, udita ques-
 « ta parola, disse: « O liberalità di Natan,
 « quanto se' tu maravigliosa! che per tren-
 « tadue porte che ha il suo palagio, si come
 « questo, entrata e domandatagli limosina,
 « mai da lui, che egli mostrasse, riconos-
 « ciuta non fui, e sempre l'ebbi; e qui non
 « venuta ancora se non per tredici, e rico-
 « nosciuta e proverbata sono stata. »

Voilà une bien grande magnificence.

La magnificence dont on s'entretient le plus aujourd'hui, c'est celle des bals et des concerts, et cela ne fait point de tort à la charité, au contraire, puisque les uns et les autres la servent souvent et que le luxe des salons et des toilettes fait vivre une multitude de gens de toutes sortes de professions. C'est ce qu'il ne faut pas oublier, dit souvent mon père; bien qu'assurément il soit loin d'aimer le luxe pour lui-même. Ici, tu le sais bien, le confortable et le bon goût règnent uniquement, et la plupart de nos amis n'ont pas moins de simplicité que nous. La dernière soirée de ma mère en ferait foi.

Notre petit concert a été écouté avec l'in-

dulgence que nous sommes toujours sûrs de trouver dans notre bienveillant auditoire.

Les plus jeunes de nos artistes, Julie et Zoé, ont joué deux airs variés de Lecarpentier, op. 65; l'un sur un motif de Donizetti, l'autre sur un motif de Mercadante. Quoique très faciles, ces deux morceaux ont vraiment fait plaisir, car ils sont très brillants.

Pour moi, j'ai joué une fantaisie de Kalkbrenner sur le *Roi d'Yvetot*; cet ouvrage n'exige pas que l'on soit très forte, et, par conséquent, il ne te conviendrait guère comme étude, mais il est si parfaitement écrit pour le piano, qu'on peut, en s'amusant beaucoup, perfectionner son exécution, et c'est ce qui me l'avait fait adopter. Les tours de force ne sont pas toujours ce qui me fait le plus de plaisir, dit ma grand-maman; mon père est de cet avis, et je crois que mon oncle pense de même; essaie donc de la fantaisie de Kalkbrenner, je suis sûre qu'elle lui plaira. Gabrielle et moi, nous avons chanté les romances et chansonnettes de l'album de mademoiselle Puget que je t'ai déjà mentionnées; et puis la soirée s'est achevée gaiement en dansant des contredanses que nous jouions à tour de rôle, et que mon frère m'avait apportées il y a quelques jours.

Notre orchestre de danse était vraiment magnifique: le violon de Léon, le cornet à pistons et le flageolet de nos cousins Georges et Ernest faisaient un effet superbe et assistaient merveilleusement le piano.

Zoé a joué le quadrille très facile et très brillant ayant pour titre *Paul et Virginie*, par Alphonse Leduc. La lithographie qui orne le titre de celui-ci est si jolie, que Pauline serait enchantée de pouvoir le jouer, rien que pour voir Paul et Virginie portés par les nègres.

Le quadrille du *Bonhomme Dimanche*, composé par Musard pour les bals de l'Opéra, et tiré de l'album de mademoiselle Pu-

get, a enlevé les danseurs. C'était moi cette fois qui tenais le piano.

Gabrielle, qui a joué celui du *Roi d'Yvetot*, a eu un succès incontestable et bien mérité. Ce quadrille est encore de Musard.

Celles de nos amies qui ne pourraient former un orchestre aussi complet que le nôtre, trouveront toutes ces contredanses pour deux et quatre mains sur le piano, et ce sera encore fort joli.

Comme Gabrielle et moi nous ne valsons pas, c'est nous qui avons joué toutes les valse, et d'abord une *suite de valse* de Tolbecque (toujours sur le *Roi d'Yvetot*), et puis encore une valse et un galop tirés du même opéra et arrangés par Burgmüller. Le tout a fait une charmante soirée qui a paru agréable à tout le monde.

Si tu veux plus de détails encore, je te dirai quelles étaient les toilettes de nos meilleures amies, et, à ce compte, je devrai commencer par celle de maman, qui avait une robe de poul de soie gris, avec un canezou à la *Robert* dont je t'envoie le patron et le dessin; ce canezou, en imitation d'Angleterre, était doublé de marceline rose.

Madame de C... avait une robe de pékin noir, une berthe en dentelles, et sur la tête des barbes de dentelles avec des roses.

Gabrielle, une robe de crêpe blanc à deux jupes relevées à droite et à gauche, au bas des jupons, avec des bouquets de violettes de Parme retenus par un ruban de satin montant jusqu'à la ceinture.

Dans les cheveux, une guirlande de fleurs naturelles de violettes de Parme et de bruyères, posée sur la natte de derrière et formant des bouquets à droite et à gauche, qui accompagnaient les touffes de cheveux frisées à l'anglaise; celles-ci tombaient assez bas sur les joues, mais sans exagération cependant. Madame de C... est comme maman, et dit qu'une jeune personne doit éviter avec soin tout ce qui pourrait attirer les regards sur elle.

La robe de ma petite Aline était en barége uni doublé de marceline rose, avec trois plis au bas du jupon ; le corsage décolleté, avec une berthe pareille à la robe ; ses cheveux partagés en deux nattes tressées tout au bas de la tête, et nouées avec des rubans roses.

Et moi, chère Eugénie, j'avais mis la robe de tarlatane doublée de rose, dont je t'ai envoyé le modèle ; mes cheveux de devant, que j'avais nattés la veille, formaient des bandeaux un peu ondulés ; ceux de derrière étaient réunis dans une seule natte tournée en couronne, placée très en arrière de la tête. Pour orner cette coiffure si simple, un peigne Joséphine et une demi-guirlande de camélias blancs et de bruyères roses naturels, que j'avais montée moi-même avec du laiton vert que nous employons pour faire des fleurs. Mais en voilà bien assez sur les toilettes ; si mon oncle arrivait en ce moment, c'est pour le coup qu'il pourrait rire et me demander si je t'envoie un journal de modes. Le carnaval est notre excuse.

Les soirées de danse et de musique, si nombreuses en ce moment, ne font cependant aucun tort à nos soirées de travail et de réunions intimes. Notre *jour des pauvres* est toujours l'un de ceux qui nous procurent le plus de douce gaité. C'est qu'à l'encontre des autres soirées, dont il ne nous reste le lendemain que de la fatigue, nous conservons de celle-ci un bon souvenir tiré du contentement de nous-mêmes. Aussi le zèle d'aucune travailleuse ne se ralentit, et dans ce moment, c'est à qui fera les plus jolis ouvrages pour la loterie que prépare madame de C...

Le crochet se montre toujours sous toutes les formes : bourses, sacs, bonnets d'homme, ceux-ci avec de la laine, de la soie et de l'or ; ceux-là avec la soie, l'or et les perles d'or ou d'acier (aujourd'hui on met de l'or partout et jusque dans la tapisserie), crochet uni, crochet allemand, crochet à jour simple ou à double maille et formant da-

mier, tous les crochets possibles sont fort en vogue. La tapisserie n'y perd rien et se voit toujours dans beaucoup de maus. Pendant que nos aiguilles de toutes sortes, nos crochets et nos navettes fonctionnent à qui mieux mieux, nos frères et nos consins emploient très utilement, et très agréablement aussi, leurs crayons et leurs pinceaux dans le but qui nous est commun, et rien n'est plus charmant que cette activité.

Tu trouveras dans la planche de dessins que je t'envoie, deux signets qui font partie des lots de la loterie.

Le n° 1 est un signet destiné à mettre dans un livre de messe, c'est pourquoi le dessin qui est dessus forme l'anagramme du nom de Jésus.

Le n° 2 est un signet qui ne diffère du précédent que par le dessin, parce qu'il doit trouver sa place dans un volume quelconque.

Le premier est brodé sur du velours grenat avec de l'or appelé *bouillonné* : cet or se coupe par petits morceaux plus ou moins longs, suivant la partie du dessin à laquelle on veut l'employer, puis avec une aiguille fine enfilée de soie couleur d'or, on fixe le *bouillonné* sur l'étoffe en passant son aiguille dans ce *bouillonné*. Ce *bouillonné* occupe alors, sur l'objet qu'on brode, la même place, un peu plus épaisse, qu'y occuperait la soie si l'on brodait tout simplement en soie au passé.

L'autre signet est en velours vert ; les losanges sont brodés avec du cordonnet d'or, cousu sur le velours, et dans leurs milieux j'ai mis trois perles d'or.

Pour monter l'un ou l'autre, taille deux petits morceaux de carton semblables au n° 1 ou au n° 2, couvre l'un de ces morceaux de carton avec ton velours brodé ; l'autre, tu l'envelopperas d'étoffe de soie d'une couleur pareille à celle du velours ou de toute autre couleur, pourvu qu'elle aille bien avec celle du dessus, comme bleu ciel et grenat, blanc et vert, cerise et vert, etc.

Alors coupe douze petits morceaux, de 30 centimètres, de ruban, appelé *signet*; aie soin d'en varier agréablement les couleurs, et couds six à droite et six à gauche, en dedans du morceau de carton enveloppé d'étoffe de soie.

Après cette besogne finie, applique le dessus brodé sur le dessous uni, couds-les ensemble par un petit surget et cache cette couture avec un petit lacet d'or, que tu coudras aussi.

Pour donner un peu de poids aux petits rubans, qui tomberont ainsi plus naturellement dans un livre, tu enfileras en bas, au bout de chacun d'eux, une perle soit d'or, soit de corail, etc. Comme j'avais quelques perles de corail, je les ai mises au bas des rubans de ces deux signets, et je les ai placées entre deux petites perles d'or, ce qui les relevait beaucoup, et a été trouvé très joli; puis, au-dessous de chaque bout de ruban ainsi orné de perles, j'ai fait un petit nœud pour les retenir.

Tu trouveras que le dessinateur a été prodigue de bouts de rubans; mais tu n'en tiendras compte.

Le n° 3 est le canezou en imitation d'Angleterre, dont je t'ai parlé plus haut. Tout dessiné et prêt à broder, il avait coûté, chez madame David, 9 fr. Les deux petits cols de la dernière planche étaient aussi du passage Choiseul, et du prix de 2 fr. 50 c.

Le n° 4 est la moitié du dos de ce canezou; sa forme t'indique tout de suite qu'il doit être froncé par le bas.

Le n° 5 est le petit col qui est un morceau séparé, et que j'ai fait mettre sur le dessin à l'endroit qu'il doit occuper pour économiser la place.

Le n° 6 est le revers d'un côté du devant, et puisqu'il se renverse sur ce devant comme les revers d'un habit d'homme, tu conçois que l'endroit de la broderie doit se trouver à l'envers de la broderie du morceau tout entier, formant un des côtés du devant.

Ce devant tout entier, je n'ai pu le mettre faute de place; mais tu en trouveras le patron au n° 7, et le revers étant dessiné, et le semé le même pour tout, tu n'en as pas besoin pour faire parfaitement ton travail tout entier.

Le n° 8 est un bout de bordure pour le devant du canezou, du côté de l'épaule.

Si tu voulais faire ce dessin beaucoup plus simple, tu pourrais te borner à ne faire tout autour que la bordure qui se trouve au bord du revers, et faire plus de semé.

Le n° 9 est ce qu'on appelle un tour de bonnet pour mettre sous un chapeau.

Pour en faire un semblable, il faut 3 mètres de ruban n° 12 et de la paille laitonnée (tu sais que la paille laitonnée est une petite tresse en paille de riz sur le milieu de laquelle on a cousu un laiton).

Coupe un morceau de 50 centimètres de cette paille laitonnée, plus deux autres morceaux de 30 centimètres environ.

Couvre chacun de ces deux derniers morceaux avec du ruban que tu roules dessus de biais; arrête avec quelques points.

Réunis ces deux morceaux au grand morceau à une hauteur d'environ 11 centimètres de chacune des extrémités de celui-ci. Cela formera trois cintres séparés les uns des autres dans leurs milieux, et se rapprochant toujours un peu jusqu'au point de leur jonction complète.

Alors couvre aussi de ruban ce que tu n'as pas couvert encore. Ceci fini, coupe dix bouts de ruban de 10 centimètres chaque.

Tu en formeras huit coques; ces coques se font en repliant le ruban sur lui-même par la moitié, et en le pinçant ensuite du bas, à droite et à gauche, de manière à en rapprocher les deux côtés du centre.

Prends trois de ces coques; couds-en une de façon à ce qu'elle couvre le point de jonction de tes trois autres; couds-en une seconde à 1 centimètre environ au-dessous et un peu à droite ou à gauche, selon le côté par lequel tu as commencé.

La troisième coque devra être placée un peu plus bas, et inclinée du côté opposé à la seconde.

Entre ces coques et celles que tu vas mettre au-dessous, en les renversant de manière qu'elles soient opposées aux premières, tu laisseras un intervalle de 15 à 18 millimètres.

Ces dernières coques, au nombre de cinq, seront disposées en s'élargissant un peu au bas des joues. Sous la dernière coque, en l'attachant, tu poseras le bout de ruban qui termine.

Alors prends le dernier bout de ruban de 10 centimètres, et, croisant les deux extrémités de ce ruban en les passant l'une sous l'autre, noue-les comme on noue deux morceaux de cordons que l'on veut réunir; mais ne serre pas le nœud, et laisse-le ouvert avec grâce; alors, tu le poseras sur l'espace laissé vide entre les coques d'en haut et celles d'en bas, en ayant soin de replier proprement les bouts sous la paille couverte de ruban.

Voilà pour un des côtés du visage. Fais l'autre pareil à celui-ci, et puis tu coudras, à la naissance des coques de droite et de gauche, un bout de faveur qui servira à retenir cette coiffure sur la tête, en la nouant dessous le chignon.

Tu pourrais encore, à la place des coques, placer à droite et à gauche un chou ayant trois bouts de ruban, ce qui formerait une jolie coiffure que tu pourrais garder nu-tête.

Mon Dieu! je vois mon papier linir en

même temps que l'heure que je consacre à t'écrire, et je veux pourtant te donner encore un moyen pour nettoyer tes gants; on en use tant dans cette saison! Ce moyen, je ne l'ai pas inventé, mais je l'ai trouvé.

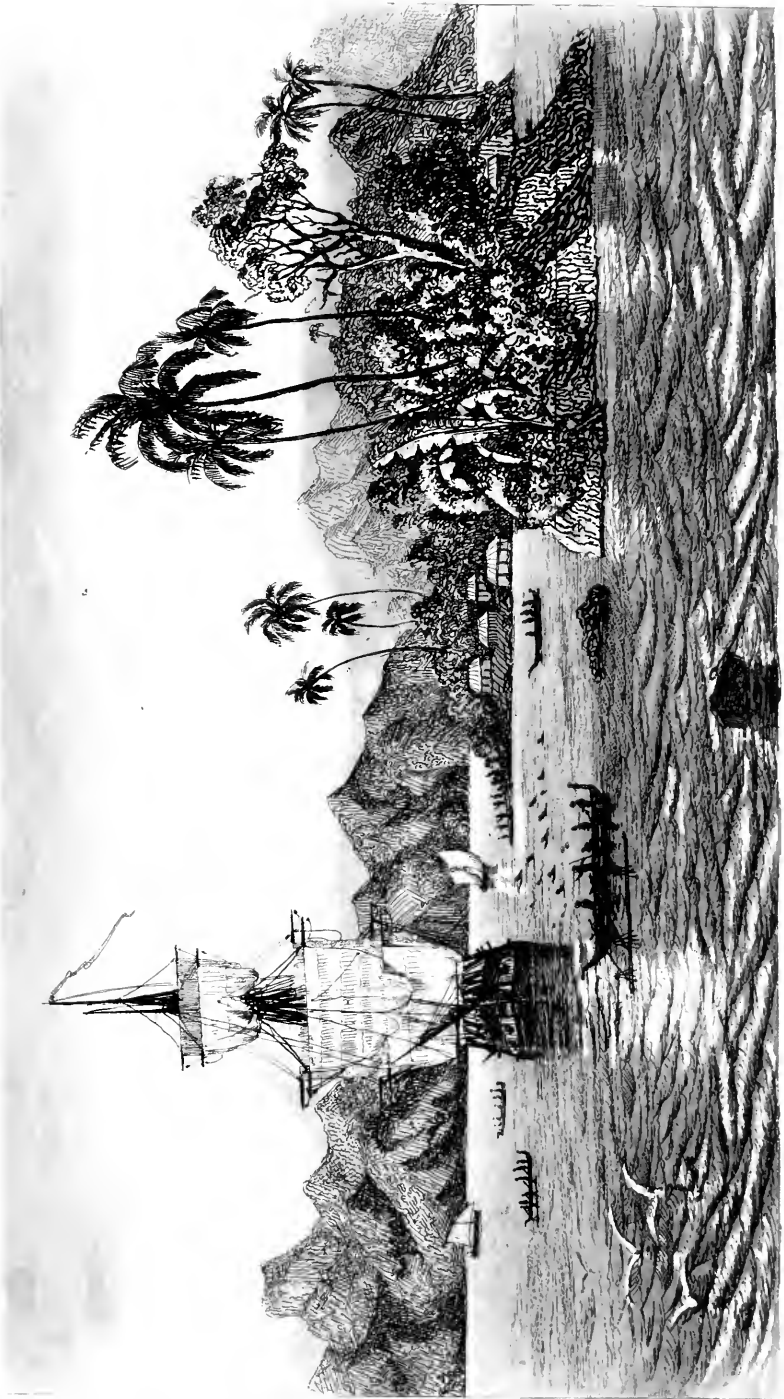
C'est une espèce de pommade appelée *saponine*, et que l'on vend ici chez Duvigneau, pharmacien, mais je ne doute pas que tu te la procures facilement dans ton voisinage. Cette pommade coûte 2 francs le pot, et l'on peut nettoyer au moins 20 paires de gants avec.

Pour cela, on prend un morceau de flanelle, on le frotte légèrement de *saponine*, puis, après avoir étendu sur une table la partie du gant que l'on veut nettoyer, on la frotte avec la flanelle, et l'on voit tout aussitôt la tache quitter le gant et se montrer sur la flanelle; alors on prend la flanelle plus loin pour l'imbibber encore de *saponine*, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'opération soit finie.

J'ai nettoyé ainsi, non-seulement mes gants, mais encore ceux de mon frère, qui était enchanté. J'oubliais de te dire que cela ne peut se faire que pour des gants glacés.

Ce que je n'oublierai pas, c'est de t'embrasser, de me recommander au tendre et bienveillant souvenir de mon cher oncle, de dire à mes petites cousines que je suis ravie de savoir qu'elles travaillent si bien, et à toi, que je meurs d'envie de te revoir; comment pourrait-on oublier ce à quoi l'on pense toujours?

Marie D'ANGREMONT.



View of the Island of Rock



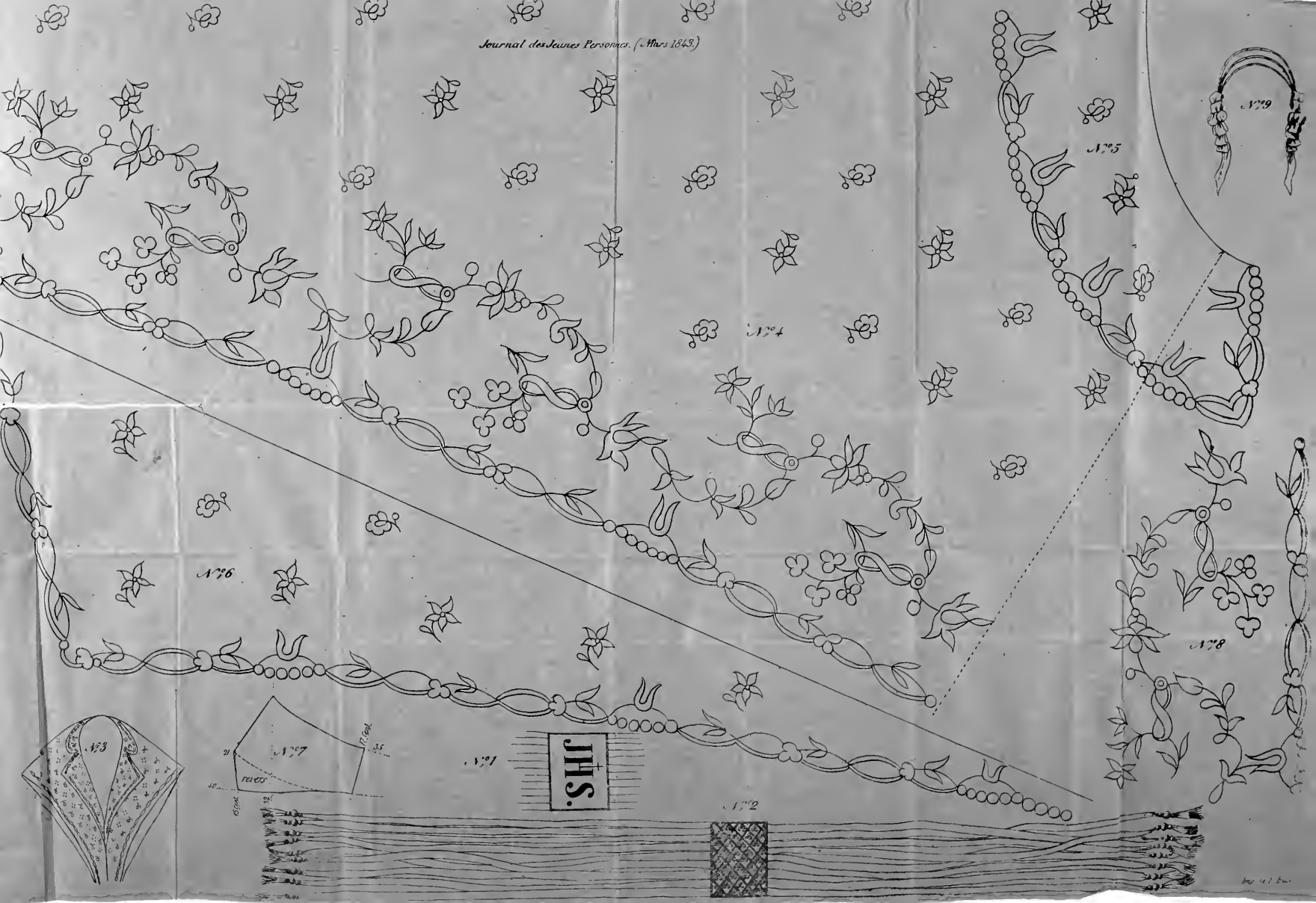
mes, d'au
ne l'était
pays civil
Californie
bœufs; le
avec des t
Pécherai
lui, se con
pieux; ent
branches d
feuilles, pu
de la boue, et murailles et toiture se trou-
vent ainsi fabriquées, et il demeure là-des-
sous!... Il n'a ni meubles, ni cheminée, ni

d'Espagne que nous avons si souvent con-
templés à l'étatage des marchands de gravu-
res. Cet homme donna quelque medios² au

(1) Voir page 86.

(2) Bois de chêne très rouge.

(3) Petite monnaie d'argent valant trente centimes.



179

175

174

176

178

JHS.

172

177

183

180

20

40

60

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

CORRESPONDANCE D'OUTRE-MER.

TROISIÈME LETTRE¹.

« Maintenant, *good morning et farewell, mylords*, s'écria Lellem; et nous, enfants, retournons à bord, l'affaire est faite... si les filles du général ne sont pas contentes de ces étoffes, elles n'ont qu'à me l'écrire poste restante, en Europe; je leur apporterai d'autres nouveautés à mon prochain voyage. »

Et cela disant, il avait décacheté le rouleau d'onces, et faisait résonner dans la poche de son paletot les joyeuses pièces d'or.

Moi, pendant que se terminait cette transaction de contrebandiers, j'eus le loisir de contempler et la cabane où nous étions entrés et les êtres qui l'habitaient, et les quatre Chiliens qui se préparaient à poser nos marchandises sur la croupe de leurs chevaux. La cabane! oh! la misère la plus incommensurable ne s'est jamais réfugiée sous un plus misérable abri. J'ai vu les huttes des *pécherais* de la Terre-de-Feu, les huttes des Nouveaux-Zélandais, les huttes des Californiens, eh bien! je n'en n'ai jamais vu d'aussi délabrées, d'aussi infimes, d'aussi dégoûtantes de sauvagerie que ne l'était celle-ci, bâtie cependant dans un pays civilisé et à la porte d'une ville! Le Californien couvre sa demeure de peaux de bœufs; le Zélandais en forme les lambris avec des treillis de joncs et d'herbes; le Pécherais la creuse dans le sol; le Chilien, lui, se contente de planter en terre quatre pieux; entre ces quatre pieux il place des branches d'arbres encore revêtues de leurs feuilles, puis il placarde ces branches avec de la boue, et murailles et toiture se trouvent ainsi fabriquées, et il demeure là-dessous!... Il n'a ni meubles, ni cheminée, ni

fenêtres. Son lit, c'est la terre nue; sa cheminée, c'est le trou fabriqué au plafond, et par lequel s'échappe au dehors la fumée du foyer; sa fenêtre, c'est sa porte. Ils étaient là, cinq ou six êtres vivants, humains ou pourceaux étendus, et dormant sur un tas de goëmons desséchés! Oh! non, jamais! eussiez-vous une imagination douée d'une divine toute-puissance pour concevoir et pour voir par la pensée ce que vous ne pouvez voir par les yeux, jamais vous ne vous créeriez une image, même approximative, de la demeure d'un pauvre Chilien!

Les contrebandiers, eux, c'étaient des hommes alertes, vigoureux et à tournures énergiques, coiffés du *sombrero* national, couverts d'un poncho court et léger, chaussés de hautes bottes en peau de mouton dont le lainage non tondû paraissait en dehors, et armés d'un coutelas qui ne laissait entrevoir que son manche d'eucryphie²; la lame s'étant fait un fourreau dans une doublure des peaux de la botte. Ce devaient être des cavaliers ardents, car les molettes de leurs éperons étaient plus larges qu'une grosse piastre à canons d'Espagne, et je n'avais jamais vu un fouet de cuir plus souple et plus *cinglant* que celui qu'ils portaient en collier par-dessus leur poncho. L'un deux, le même qui avait payé Lellem, semblait commander à ses compagnons, et sa figure bronzée, l'expression mobile de ses traits, son regard impérieux et décidé me le faisaient comparer à ces brigands d'Italie ou d'Espagne que nous avons si souvent contemplés à l'étairage des marchands de gravures. Cet homme donna quelque *medios*³ au

(1) Voir page 86.

(2) Bois de chêne très rouge.

(3) Petite monnaie d'argent valant trente centimes.

maître de la cabane, qui, accoudé sur son matelas de *varec*, et à moitié endormi, nous regardait stupidement; puis saisissant un ballot, il sortit et ses compagnons le suivirent; mais à peine eut-il fait quelques pas pour rejoindre les chevaux fourrageant non loin de là dans les buissons de bambous et de *sarmenta*, qu'un nouveau venu s'élança à sa rencontre, et s'écria à haute voix et en espagnol :

• Au nom de la loi ! je vous arrête.

— En double, mes fils, embarque en double, et pousse au large; voilà les douaniers! exclama Leflem; embarque! sauvons-nous! •

En moins d'une seconde notre embarcation reprenait flot; en moins de deux secondes elle s'était déjà élevée à plus d'une encablure du rivage.

Que se passa-t-il alors sur le rivage? je l'ignore. Leflem ne craignant plus d'être saisi, puisque *la preuve* du flagrant délit était déposée à terre, suspendit la marche de la pirogue, et nous écoutâmes, et nous entendîmes des cris étouffés, des trépignements, des bruits sourds, des paroles de rage, puis des pas de chevaux s'enfuyant au galop, puis des gémissements et comme un râle d'agonie...

• Est-ce que les coutelas se sont mêlés de l'affaire? nous dit Leflem avec terreur; attention. •

Les mêmes gémissements, le même râle d'agonie se faisaient toujours entendre, mais ils s'affaiblirent peu à peu, et tout rentra dans le silence.

• Ma foi ! ajouta Leflem d'une voix profondément émue, s'il y a eu un meurtre de commis, que Dieu nous le pardonne, car si j'avais pu le prévoir, j'aurais préféré jeter à la mer toutes les soieries du capitaine, plutôt que de chercher à les vendre au prix de la vie d'un chrétien, qu'il soit gabelou ou non. Enfants ! il faut retourner là-bas, cet homme n'est peut-être pas encore mort; s'il n'est que blessé, notre doc-

teur le guérira... au risque de faire *confisquer* le navire, regagnons la terre. »

— A peine avions-nous commencé à nager qu'une voix forte et sonore retentit sur la grève :

• Ohé ! vous autres, arrivez donc; je suis pris comme un renard au trébuchet; venez me dégager... ici... ici... par ici... •

Le timbre de cette voix, timbre de la voix d'un homme bien portant, nous remit de la joie dans le cœur; nous nous élançâmes vers celui qui criait si gaîment au secours, et un matelot ayant allumé le fanal de pirogue (ustensile que les baleiniers tiennent toujours en bon état et à leur portée), nous trouvâmes, étendu sur le sable, et, une cuisse engagée sous le corps de son cheval, qui, lui aussi, gisait immobile à la même place, nous trouvâmes... qui? le chef des contrebandiers qu'entourait une mare de sang.

• Parbleu ! s'écria-t-il, pendant qu'il retirait intacte sa cuisse de dessous le cadavre de l'animal que soulevaient nos matelots, parbleu ! je savais bien que vous n'étiez pas loin et que vous viendriez à mon secours.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas appelés plus tôt? reprit Leflem.

— Ah ! c'est que j'avais peur qu'il ne fût pas encore mort.

— Qui ? votre cheval ?

— Eh ! non, le douanier qui s'est permis de vouloir nous arrêter. Je me disais : Si je crie au secours, ils viendront; et si le douanier les reconnaît, *ça les compromettra*. J'étais dans une position très désagréable, cependant j'ai préféré attendre qu'il ait poussé le dernier de ses derniers soupirs...

Mon Dieu ! mon Dieu ! si le jour avait lui dans ce moment, nous nous serions regardés les uns les autres, et nous aurions tous vu, peinte sur nos visages, l'horreur que nous éprouvions devant l'horrible sang-froid de cet homme.

• Figurez-vous, reprit-il d'un ton aisé, en se relevant, en secouant ses jambes, en

redressant ses bottes et en se dépouillant de son poncho qui dégoutait de sang, figurez-vous que, quand il est venu pour me *saisir*, je lui ai dit : « Tu plaisantes ? » mais il ne plaisantait pas ; il a tiré un grand sabre et s'est mis à gesticuler au nom de la loi. Je l'ai laissé faire ; j'ai ordonné à mes hommes d'emporter les marchandises au grand galop, et je suis monté le dernier à cheval. Alors, quand il a vu que moi aussi j'allais lui échapper, il a enfoncé son sabre dans le poitrail de mon cheval, et moi... moi... ma foi !... je lui ai *lardé* la poitrine avec mon stylet, puis j'ai éperonné ma pauvre bête, qui n'a pu faire que deux ou trois bonds, et est venue tomber avec moi là, où vous nous voyez... Ah ! signor, ajouta-t-il avec une véritable tristesse, c'était un bon coureur, que mon cheval, il n'y en avait pas un pareil dans toute la province... il était né, voilà six ans, dans les *pampas* de Mendoza, de l'autre côté des Cordillières... »

Nous, muets d'horreur, nous le laissons dire, sans penser à vérifier si le malheureux qui gisait près de là n'avait pas encore un souffle de vie.

« C'est égal, l'affaire est faite, reprit-il ; mes camarades sont déjà loin, et les *signorittés* du général seront contentes. *Adios*.

— Un instant, dit Leflem, en lui saisissant le bras, tu vas t'approcher avec nous du malheureux qui est là... il n'est peut-être pas encore mort.

— Non... je n'aime pas à regarder ce que j'ai fait... ce n'est pas ma faute si je l'ai tué, c'est lui qui m'a poussé à bout ; non, laissez-moi partir. »

Mais Leflem, qui avait un poignet de fer, un vrai poignet de baleinier, l'entraîna avec lui, et après qu'on eut promené pendant quelque temps le fanal sur la terre, on rencontra le cadavre. Il était couché sur le dos. Leflem approcha la lumière de son visage, et nous le contemplâmes tous, sauf le contrebandier qui détournait la tête.

« Mort, » dit Leflem.

« Voyons, » repris-je ; et je m'agenouillai, et je glissai une main sur son cœur ; ma main n'y devina pas un seul battement. J'envoyai un matelot tremper mon foulard dans l'eau de mer, et avec le foulard j'épongeai les narines du malheureux, puis quand j'eus enlevé le sang qui obstruait sa bouche, et que je l'eus longtemps, bien longtemps regardé, je m'écriai, dans un mouvement de révélation soudaine :

« Eh ! qu'avez-vous fait ? ce n'est pas un douanier, que cet homme ; c'est le pêcheur qui me reconduisait à bord dans son canot.

— C'est un douanier, répondit le fraudeur ; il n'y a que les douaniers qui portent des sabres dans la province ; il n'y a que les douaniers qui poursuivent ce qu'on appelle les contrebandiers.

— Mais regardez-le donc ; vous êtes du pays, vous le reconnaitrez ; c'est mon pêcheur, vous dis-je.

— Je ne le regarderai pas... mais je ferai dire des messes pour le repos de son âme... *Adios*, et il voulut partir.

— Tu le regarderas, brigand, s'écria Leflem exaspéré, tu le regarderas, et tu nous diras si tu le connais, ou bien je te conduis chez l'alcade de Talcahuana. Nous avons été complices d'un fait de contrebande, nous ne voulons pas être les complices d'un meurtre. »

Et cela disant, Leflem appliquait sa large main sur la nuque du contrebandier. Celui-ci subjugué se pencha vers le cadavre, en fermant d'abord les yeux, puis il les ouvrit, puis quand il les eut ouverts, il se laissa choir à genoux, leva ses mains au ciel et tomba à la renverse sur le mort, en poussant un indicible cri de désespoir.

Il avait reconnu le mort, le mort eût-tait... son frère !

Car il se redressa un instant après, et s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Thomè ! Thomè ! mon pauvre frère ! Oh ! réveille-toi, regarde-moi, parle-moi, dis-moi que je ne t'ai pas tué !... »

Et il embrassait ses mains, il embrassait sa figure, il embrassait sa plaie, et nous faisons tous silence, et l'on n'entendait que lui et le bruit de la marée qui montait et venait déjà baigner nos pieds...

« Non, il n'est pas mort... c'est impossible... voyons... ici le fanal... là, plus près, sur ses yeux, là... »

Et il entr'ouvrit du doigt les paupières de Thomè, tandis qu'un matelot versait sur elles toute la lumière du fanal; mais en ce moment une lame déferla sur notre groupe, inonda les deux frères, éteignit la lumière, puis se retira...

« Oh! dit-il alors en saisissant son frère entre ses bras et en cherchant à le soulever de terre, il ne faut pas qu'il reste ici... je ne veux pas que la marée l'emène! Messieurs, aidez-moi donc! je n'ai pas plus de force qu'un enfant... nous le transporterons dans ma maison; je le coucherai sur mon lit, j'enverrai chercher un médecin; il n'est pas mort, mon frère! un frère ne peut pas tuer son frère!

— Où demeures-tu? dit Leflem qui pouvait parler à peine tant cette scène l'impressionnait vivement.

— A *Hualqui*...

— Est-ce près d'ici?

— Tout près; à cinq lieues de la Conception: allons, en route.

— Pauvre fou! ajouta Leflem soulevant la tête du blessé, tandis qu'un matelot le prenait par les pieds et moi par un bras. Pourquoi donc aller à *Hualqui*, il y a à deux pas d'ici une cabane, et un bon feu... Pierre, vas-y rallumer le fanal, et vous, Louis et Joseph, préparez devant le foyer un lit de varec; nous vous suivons. » Nos matelots s'élançèrent vers la chaumière, et nous nous mîmes lentement en marche avec notre triste fardeau.

« *Madre de dios!* s'écria soudain le contrebandier qui n'avait cessé de se pencher sur le visage de son frère en soutenant ses épaules, *madre de dios!* il a respiré...

je l'ai entendu... tenez... écoutez... »

Nos têtes s'inclinèrent vers la tête du blessé, et nous écoutâmes longtemps.

« Rien! murmura Leflem après quelques minutes d'attente, rien! rien! murmurai-je aussi!

— Chut! » exclama le meurtrier, avec un ton de certitude et de foi si accentué, si puissant, qu'il nous força de nouveau à écouter.

Pourquoi le fanal ne revint-il pas aussitôt éclairer cette scène lugubre? je vous dirais tout ce qu'il y avait de douleurs et d'angoisses empreintes sur la physionomie du fraudeur; je vous dirais que j'ai vu ses larmes tomber une à une sur la face de son frère et tomber silencieuses, car il comprimait ses sanglots pour mieux entendre, pour mieux découvrir le bruit de la respiration de sa victime; je vous dirais aussi que ses larmes se tarirent tout à coup, qu'un éclair de bonheur passa sur son front, et qu'un cri d'espérance, prière de repentir et de remerciement que Dieu seul put comprendre, s'échappa de son gosier, quand celui que nous croyions être mort poussa un soupir... Oh! elle brilla trop tard la faible lueur du fanal! et le moribond était déjà couché sur l'arrière de notre pirogue lorsque les matelots nous annoncèrent que tout était prêt dans la chaumière.

Leflem, homme de cœur et d'apropos, avait compris toute la gravité de la situation: conduire le moribond dans la chaumière c'était nous exposer à être découverts dès le lendemain, plus tard ou pendant sa convalescence; le transporter à bord de notre navire, où il y avait un médecin, c'était faire à la fois acte de prudence et d'humanité; car le blessé pouvait se rétablir et nous étions tous intéressés à garder le secret sur cette malheureuse affaire. Le contrebandier s'accroupit auprès de son frère, l'embarcation glissa doucement sur les vagues de la baie, et s'arrêta bientôt après sous les *porte-haubans* de la *Vaillante*.

Notre capitaine, qui se promenait sur le tillac et fumait un cigarre, en attendant impatiemment le retour de la pirogue, nous héla.

« Tout va-t-il bien ? »

— Mal, répondit Leflem en montant seul à bord. »

En moins d'une seconde, poulies, palans et cordages furent prêts ; la pirogue hissée lentement le long des flancs du navire n'y demeura pas suspendue comme d'habitude ; on la rentra sur le tillac, on la déchargea de son fardeau, et le médecin se mit à l'œuvre.

Puis quand le jour vint, un homme se tenait accoudé sur le rebord d'un cadre¹ suspendu dans la grand'chambre du navire, et parlait à voix basse avec un agonisant couché sur ce cadre.

« Frère, disait le mourant, je te croyais soldat et parti pour la guerre du Pérou.

— Frère, répondait l'autre, j'ai déserté et je me suis fait contrebandier pour gagner beaucoup d'argent.

— Moi, je n'étais fait douanier pour nourrir notre pauvre mère, qui demeure toujours à *Penco-Viego*, j'avais pris un costume de pêcheur afin de mieux surprendre les fraudeurs... tiens... j'étouffe... je ne puis plus parler... ta main... ta main... adieu... elle demeure toujours à *Penco-Viego*, notre mère ! elle n'a plus que toi... adieu...

— Adieu ; mais si tu veux que je vive encore, oh ! dis-moi que tu me pardonnes...

— Oui, oui, je te pardonne, adieu... frère... »

Et Thomè exhala son dernier soupir dans les embrassements de son frère.

Il y a dans le caractère des Chiliens, de ceux surtout qui sont de la trempe du contrebandier, un curieux amalgame de sensibilité et de sang-froid ; tant que le mal qu'ils ont fait peut se réparer, tant qu'il leur reste

un peu d'espoir, ils pleurent, ils se conduisent comme des enfants ; mais sitôt que toute espérance s'est évanouie et que le mal est reconnu irréparable, alors la sensibilité et les larmes font place à la raison, il leur survient une incroyable lucidité de volonté, et ils agissent en hommes.

« Capitaine, dit le contrebandier au commandant de la *Vaillante*, j'ai tué mon frère, il est mort chez vous ; mais ne craignez rien ; personne sur la côte ne saura où il est mort, et comment il est mort. Vous me donnerez ce soir une pirogue et six hommes. Nous emporterons Thomè à *Penco-Viego* ; un prêtre bénira son corps, et nous l'ensevelirons. On dira demain dans le pays qu'un douanier a été assassiné par des fraudeurs, on en parlera pendant trois jours peut-être, puis on n'y pensera plus ; car on est habitué ici à des choses pareilles, et la vie d'un homme n'est rien, surtout quand c'est la vie d'un pauvre homme. Moi, j'irai ensuite à *Hualqui*, j'y prendrai Madeleine, ma femme, et nos deux jeunes enfants ; je les conduirai chez ma vieille mère ; je dirai à ma vieille mère que Thomè est parti à ma place pour la guerre du Pérou, et je recommencerai... oui je... recommencerai à faire de la contrebande, afin de nourrir la famille... car je suis déserteur, il faut que je me cache, et je ne puis exercer un autre métier...

« Capitaine ! voulez-vous me donner une pirogue ce soir ? »

À la nuit close le convoi traversa la baie ; l'enterrement se fit ; le contrebandier disparut ensuite, et l'on ne parla le lendemain dans toute la ville que du meurtre du douanier ; mais on ne découvrit pas le coupable.

L'homme de mer a le privilège de pouvoir *rapidement tout oublier* ; sa vie aventureuse qu'assombrissent souvent de terribles épisodes, ne serait, sans cette merveilleuse faculté, qu'un enchaînement de douleurs, qu'un enfer continu. Il faut qu'un rayon de soleil puisse le consoler d'une tempête. Aussi mon capitaine, Leflem et moi nous

(1) Lit suspendu.

ne pensions déjà plus aux deux frères quand, quelques jours après, nous entrâmes joyeusement dans les salons du général de la province. La fête, la *chinganas*, la *tertullias* étaient, par ma foi ! très belles, aussi belles qu'un bal de France ; tantôt on y dansait les danses nationales : le *sapatera*, le *pericon*, le *quando*, le *fundango*, le *bolero*, l'antique menuet, la *corriente*, etc., tantôt la gigue anglaise, tantôt le quadrille français, le quadrille *Musard*. Les vêtements des hommes ressemblaient aux nôtres. Les robes des femmes rappelaient les vôtres à mon souvenir. L'orchestre se composait des musiciens d'un régiment de cavalerie, et, ce qui vous étonnera, tout le monde portait des gants jaunes, sauf mon ami Lellem qui gantait ses larges mains goudronnées avec les pans de son habit. Quelques instants après notre arrivée, il me dit avec tristesse :

« Voilà une réunion bien *spalmée*¹, mais je crois que le *campusier* veut nous mettre au régime. Au lieu de nous servir des *bougarons*² de punch, il nous envoie des tasses de lait. »

En effet, de vastes plateaux chargés de petites tasses en porcelaine du Japon, remplies du liquide innocent dont parlait mon ami, circulaient dans les groupes. Trois fois ces plateaux passèrent devant lui, trois fois il détourna la tête avec dédain. . . .

« Lellem, lui dis-je, j'ai déjà bu de ce lait (ce n'était pas vrai), il est très bon. Plusieurs fois on vous en a offert, et refuser encore d'en prendre, ce serait faire une impolitesse au général Bowlnes. »

Le brave jeune homme me crut sur parole, et quand le plateau revint il s'empara d'une tasse, leva les yeux au ciel, poussa un soupir et but. Je m'attendais à des plaintes de sa part, au contraire, il poursuivit le pla-

teau, vida une autre tasse, une autre encore, et puis une autre, et puis toujours une autre.

« Comment donc, lui dis-je, vous aimez le lait maintenant ? »

— Oui, me répondit-il d'un ton sournois, *il est très bon ce lait, j'en ai bu... Je l'aime, et j'en boirai encore ; car je veux être très poli.* » Et nous nous séparâmes.

Un instant après, je causais avec un Chilien qui parlait français ; un plateau passa, toujours chargé du même liquide blanc.

« Buvez donc du punch, me dit le Chilien.

— Du punch !

— Oui, du punch, et du punch très bon ; croyez-moi, buvez. »

Je bus. Il disait vrai, c'était du punch très confortable ; du punch aux œufs et au lait comme les Chiliens savent seuls le faire. Alors je compris pourquoi Lellem s'était instantanément livré à la chasse au plateau, et voulant l'empêcher de faire trop de *politesses* au général, je me mis à sa recherche. Je le trouvai adossé dans un angle du salon, et contemplant morne et silencieux un groupe de jeunes femmes assises à l'orientale sur le tapis de l'*estrado*.

« La reconnaissez-vous, me dit-il tout bas en me montrant du doigt le groupe des jeunes femmes, la reconnaissez-vous ? »

— Laquelle ?

— Il n'y en a qu'une, c'est la même... »

Il a trop bu de *lait*, pensai je, il a perdu la raison.

« Oh ! ajouta-t-il, si elles savaient combien elle est souillée, elles la rejetteraient loin d'elles ! »

— Mais, qui ? et de quelle femme parlez-vous ? vous vous trompez ; ces dames sont les filles du général, et vous vous proposiez, il y a huit jours, de danser avec elles.

— Je ne parle pas de ces dames, je parle de leurs robes ; de l'étoffe de soie de leurs robes... oh ! vous ne la reconnaissez donc pas l'étoffe de leurs robes ! c'est... la soie de l'autre nuit... »

(1) Propre, élégante, bien faite.

(2) Petit vase de fer-blanc dans lequel les matelots reçoivent leur ration d'eau-de-vie à bord

A ces mots je frissonnai ; la scène du meurtre que j'avais déjà oubliée, m'apparut tout entière ; et quand l'orchestre préluda à une danse, quand ces jeunes femmes, si belles, si rieuses, si animées par le plaisir descendirent de l'estrado, et entraînées par leurs cavaliers, passèrent une à une devant moi, oh ! je ne les vis plus qu'à travers un brouillard de sang... le frôlement de leurs robes me fit un mal horrible, et je crus reconnaître dans la crépitation de leurs jupes le dernier bruit du râle de Thomè !!!

Pendant, l'une de ces folles danseuses resta seule sur l'estrado ; elle promenait des regards inquiets sur la foule ; elle semblait chercher des yeux le cavalier qui l'oubliait, et ses joues s'empourpraient de dépit. Moi, j'étais presque insensé et je me croyais encore sur la grève de Talcaluana. Il faut, pensai-je soudain, il faut que je venge la mort de Thomè : il faut que je dise à cette femme comment lui est venue cette robe de soie, il faut qu'au milieu de la fête et de la joie elle frémissse d'horreur, et que ses compagnes frémissent comme elle !... Je m'élançai donc vers la danseuse abandonnée, avec la ferme intention de tout lui révéler ; mais elle me reçut en souriant, elle me tendit la main comme si elle eût compris que je venais la chercher seulement pour la conduire dans les quadrilles, et son sourire fut si doux, si angélique, si rayonnant de pureté ; il y eut tant de bonne foi dans l'impulsion de sa main qui se livrait à la mienne, qu'elle me fascina, qu'elle changea subitement le cours de mes idées, que je ne voulus plus détruire le bonheur qui la rendait si jolie... et que, sans rien avouer, j'allai danser avec elle !...

« Ici je crois être en France, lui dis-je au milieu de nos causeries.

— Oh ! signor, répondit-elle avec une coquetterie charmante et en regardant à la

dérobée les mille chatoiemens de sa robe, signor, on n'est pas encore si sauvage que vous le pensez à quatre mille lieues de Paris !

— Oui, je retrouve Paris dans les salons du général. Vous avez une toilette qui vous sied à merveille.

— Nous recevons souvent des nouveautés de France.

— Et comment les recevez-vous ?

— Ceci c'est un secret, murmura-t-elle en posant l'un de ses jolis doigts sur sa bouche.

— Un secret ?

— Oui ; trois ballots de soieries nous sont tombés des cieus, et je ne suis pas initiée aux secrets des cieus...

— Vous êtes cependant un ange ! »

Elle rougit, me regarda avec dédain, puis voulant me punir de la fadeur de mon interruption, elle me dit avec un ton de hauteur et comme si, grande duchesse, elle eût interrogé un commis marchand de nouveautés, elle me dit :

« Monsieur, combien coûte en France un mètre de la soie de cette robe ?

— Pas cher, répondis-je, nous en avons à très bon marché ; mais, vous, mademoiselle, puissiez-vous ne jamais savoir *combien peut coûter au Chili une robe de soie !*

La *chenganas* finit avec la nuit. Le lendemain, je me préparais à partir pour la ville de Conception ; mais mon capitaine me retint à bord. Il venait d'apprendre que de sourdes rumeurs circulaient dans le peuple sur la disparition du douanier, et il crut prudent d'appareiller aussitôt pour la haute mer. Adieu donc au Chili que je ne devais revoir que trois années plus tard ; et route pour la *Tasmanie*, cette Angleterre des Antipodes.

FÉLIX MAYNARD.

UN ANGE SUR LA TERRE.

Léonie de Saint-Léger, fille unique d'un riche propriétaire de l'Anjou, avait perdu ses parents dans un âge trop tendre pour que leur souvenir fût resté gravé dans sa mémoire. Le soin de veiller sur sa personne et sur sa fortune avait été confié à M. Morin, son oncle paternel, homme excellent, d'une probité sévère, d'un sens droit et de mœurs pures, mais dont les principes un peu surannés n'admettaient pas les idées du jour sur l'éducation des femmes. M. Morin n'avait pas marché avec son siècle, et il ne pouvait comprendre les exigences de la société actuelle. Cependant, il fallut bien qu'il se décidât à placer sa jeune pupille dans une pension, car, célibataire et âgé, il ne lui était pas possible de penser à l'élever lui-même.

Madame Brémont, maîtresse de pension à Angers, fut choisie pour remplacer auprès de la jeune Léonie la mère qu'elle avait perdue. Grâce aux recommandations de M. Morin, cette jeune fille ne fut point admise à suivre les leçons de musique, ni les cours de langues étrangères, choses frivoles et inutiles aux yeux de son tuteur; mais on lui accorda un maître de dessin, et pour le reste des leçons, telles que la lecture, l'écriture, le calcul et l'instruction religieuse, il n'y eut aucune différence entre elle et ses jeunes compagnes.

Léonie, douce, timide et craintive à l'excès, travailla beaucoup; mais n'eut aucun succès lors de la distribution des prix, que toutes les autorités d'Angers honoraient tous les ans de leur présence. Plus d'une raison avait été cause de cette rigueur des examinateurs chargés d'apprécier les études des élèves de madame Brémont.

La plus forte sans doute fut l'insurmontable timidité de Léonie, qui l'avait empê-

chée de répondre d'une manière satisfaisante aux questions posées dans les différents concours. Aussi son nom ne fut-il appelé qu'une seule fois la première année, pour un accessit d'histoire sacrée, et ce fut la rougeur sur le front, la tête baissée et les yeux gros de larmes qu'elle vint recevoir la couronne qui lui fut accordée. Aucun applaudissement n'accueillit l'apparition de la pauvre enfant sur l'estrade du bureau, et ce fut dans le silence le plus humiliant qu'elle retourna à sa place.

Cette mortification était cependant injuste et bien peu méritée, car Léonie avait, nous l'avons dit, beaucoup travaillé, et elle savait beaucoup. Mais persuadée que l'éducation simple et commune qu'elle recevait la plaçait dans une classe inférieure à celle de ses compagnes, et que jamais elle n'obtiendrait ces succès brillants qu'elle voyait prodiguer à d'autres, il lui était devenu impossible de faire valoir ce qu'elle avait appris, et elle resta pour toujours convaincue que le sort avait marqué sa place dans l'obscurité et au-dessous de toutes les autres élèves.

Cette découverte imprima à sa jeune âme une teinte de tristesse qui ne devait jamais s'effacer. Une autre cause encore vint augmenter cette disposition mélancolique. Léonie n'était pas jolie : sans avoir rien de difforme ni de repoussant, elle n'avait rien non plus dans sa personne qui pût faire dire cette phrase banale à ceux qui la regardaient : *c'est un joli enfant*. Jamais ces mots n'avaient flatté son oreille, et souvent, au contraire, de méchantes petites filles avaient pris plaisir à la mortifier, soit en vantant avec affectation la beauté de quelques autres pensionnaires, soit en faisant de sottises comparaisons qui tournaient toujours au désavantage de la pauvre orpheline.

Cependant, sous cet extérieur si humble, Dieu avait placé une âme d'élite et des qualités morales qu'auraient dû envier toutes ces jeunes filles si fières de leur beauté et de l'éducation brillante qu'elles recevaient. A un jugement sain et à une rare intelligence, Léonie joignait un cœur aimant, généreux, étranger à tout sentiment d'égoïsme, de jalousie et de fausseté. Obligeante avec ses compagnes, soumise envers ses maîtresses, exacte à remplir tous ses devoirs, toujours contente du peu qu'on faisait pour elle, il ne lui manquait, pour être la plus parfaite, que la grâce, la gaieté et cette gentillesse enfantine qui donne du prix à toutes les autres qualités, et que Léonie aurait eues sans doute si un rayon de bonheur eût brillé sur son berceau, et si les caresses d'une mère eussent remplacé les leçons d'une étrangère.

Bien souvent il était arrivé dans la maison de madame Brémont de petits incidents qu'on avait aperçus sans en deviner la cause. Une fois, une jeune pensionnaire, douce et bonne petite fille, mais étourdie comme on l'est trop souvent à cet âge, avait laissé son ouvrage de broderie au jardin, sur un banc où un jeune chat était venu le prendre pour jouer et y avait fait plusieurs accroc. Alix (c'était le nom de la petite fille) honteuse de sa négligence, après avoir beaucoup pleuré en cachette, avait serré dans un tiroir le malencontreux ouvrage au moment où les leçons de musique allaient commencer. La pauvre Alix fut distraite et préoccupée pendant toute la leçon, car la crainte du blâme et de la pénitence qu'elle avait mérités, l'empêchaient de faire attention à son solfège, et le maître la quitta très mécontent de son peu d'application. La leçon de musique finie, la sous-maîtresse qui présidait au travail d'aiguille, ayant appelé les élèves qui faisaient partie de cette classe, vit arriver Alix la tête baissée et l'air honteux. Elle présenta en rougissant sa petite corbeille à ouvrage à la sous-maîtresse, qui la prit pour examiner le travail de la veille

et diriger celui du jour. Le cœur d'Alix se serrait de crainte, et rien ne peut donner une idée de son étonnement lorsqu'au lieu de la réprimande qu'elle attendait et qu'elle savait avoir méritée, la sous-maîtresse s'exaltait sur la quantité d'ouvrage qu'Alix avait fait la veille, et sur la perfection de son travail. D'une main tremblante, Alix reçut la corbeille que la sous-maîtresse lui rendit, et elle alla s'asseoir dans l'embrasement d'une fenêtre pour examiner cette broderie qu'on venait de louer d'une manière si surprenante. Son étonnement fut au comble lorsqu'elle vit cet ouvrage qu'elle avait laissé, deux heures auparavant, dans un état déplorable. Une main invisible avait dans ce peu de temps exécuté un quart d'aune de broderie d'un travail irréprochable, et caché sous des fleurs artistement disposées les trous que le chat avait faits avec ses ongles. Comment ce miracle s'était-il opéré? Alix l'ignorait; mais son âme candide souffrait de recevoir des louanges qu'elle ne méritait pas, et elle avoua à deux de ses compagnes ce qui s'était passé et l'ignorance où elle était sur la main qui avait réparé sa faute. Ce petit événement se répandit dans le pensionnat; qui ne sait combien il faut peu pour faire jaser et mettre en émoi les jeunes filles! toutes celles qui déchiraient leurs robes, qui égaraient leurs pelotons de soie, ou qui cassaient quelques petits meubles, ne manquaient pas d'invoquer *la fée raccommodeuse*; mais craignant sans doute d'être surprise en flagrant délit de miracles, la bonne fée fit pendant quelque temps la cruelle et ne vint plus en aide à personne.

A quelque temps de là, madame Brémont assembla un jour toute la pension et dit qu'une pauvre femme, mère de six enfants en bas âge, venait de perdre son mari et restait plongée dans la plus affreuse misère. Sachant que toutes ses élèves recevaient de leurs familles quelques sommes pour leurs plaisirs, la maîtresse fit, en faveur de la

pauvre veuve, un appel à la générosité de toutes ces jeunes filles. Cette proposition fut accueillie avec joie, car les jeunes cœurs sont toujours enclins à la bienfaisance tant que d'autres passions ne viennent pas étouffer ce germe précieux. Chaque élève courut à l'instant chercher sa bourse et vint déposer son offrande dans la boîte que tenait madame Brémont. Les pièces d'un et de deux francs pleuvaient à l'envi dans cette boîte, et deux grandes pensionnaires vinrent y déposer ostensiblement des pièces de cinq francs, ce qui excita un petit mouvement d'envie chez celles qui ne pouvaient donner que beaucoup moins. La collecte finie, madame Brémont, voulant en connaître le contenu, se mit à compter tout cet argent sur la table placée devant elle. En prenant une pièce de deux francs elle la trouva un peu lourde, et l'ayant regardée, elle vit qu'elle était double, et qu'une pièce d'or de quarante francs avait été collé dessous au moyen d'une parcelle de cire. Elle interrogea successivement toutes ses élèves pour savoir si c'était à dessein qu'une d'elles avait employé ce stratagème pour cacher sa riche aumône; personne n'avoua en être l'auteur; mais cette ingénieuse générosité fut attribuée à une jeune personne dont la famille tenait un haut rang dans la ville, et, soit dit en passant, cette demoiselle ne fit pas de très grands efforts pour dissuader ceux qui la complimentaient sur cette largesse, dont elle accepta tacitement l'honneur comme s'il lui eût appartenu de bon droit.

Le tuteur de Léonie était, comme nous l'avons dit, un homme des temps anciens, de mœurs patriarcales, et persuadé que les talents ne sont pas une chose indispensable au bonheur d'une femme, et que souvent même ils sont le sujet de beaucoup d'écartés d'imagination et de graves inconvénients. Il avait donc interdit à sa pupille les leçons de langues étrangères, ainsi que celles de musique et de gymnastique : mais

Léonie, son ouvrage à la main, et humblement assise à l'écart, assistait tous les jours aux leçons de ses compagnes. Avec sa perspicacité naturelle, elle comprenait admirablement tout ce qu'elle entendait, et si les maîtres s'en étaient doutés et l'eussent interrogée, ils auraient trouvé en elle une écoillère capable de leur faire honneur. Mais c'était pour elle seule qu'elle avait en quelque sorte dérobé cette science, ne croyant pas en cela désobéir à son tuteur ni déroger à l'austérité de ses principes, puisqu'elle se promettait bien de cacher à tout le monde le savoir qu'elle avait silencieusement acquis.

Un jour d'été, la chaleur étant excessive, les élèves demandèrent la permission à madame Brémont de prendre leur leçon d'anglais sous un berceau de charmille qui était au fond du jardin. Chacune apporta ses livres et ses cahiers, et la modeste Léonie les suivit avec son ouvrage et s'assit à quelques pas de la table d'étude. Une des jeunes personnes qui apprenaient l'anglais avait probablement négligé d'étudier le passage de Shakespeare qu'il fallait expliquer ce jour-là. Peut-être aussi son intelligence était-elle en défaut, le fait est qu'il lui fut impossible d'expliquer un vers assez difficile, et que de grosses larmes commencèrent à couler sur le cahier qu'elle tenait à la main. Tout à coup, pendant qu'elle cherchait son mouchoir pour les essuyer, une large feuille de rose (sans doute apportée par une brise légère qui venait de s'élever), vint tomber sur le petit tablier de soie que portait cette jeune fille, et offrit à ses yeux deux mots anglais tracés avec la pointe d'une aiguille, et donnant, de la manière la plus précise, la solution de la difficulté grammaticale qui faisait couler ses pleurs. Surprise au-delà de toute expression, mais assez maîtresse d'elle-même pour cacher son émotion, elle prit le parti de sécher ses pleurs et de répondre de la façon la plus satisfaisante à son maître, qui, ne

se doutant de rien, crut simplement que l'excès de la chaleur avait causé à son élève un moment d'accablement et de distraction qui l'avait d'abord empêchée de comprendre le vrai sens du passage à traduire.

Il n'est pas nécessaire, je pense, de soulever aux yeux de mes jeunes lectrices le voile qui couvre le nom de l'ange ou de la fée bienfaisante qui opérait ainsi des miracles dans la pension de madame Brémont. Cette douce et timide Léonie, si peu gâtée dans la maison, si peu recherchée par ses compagnes, renfermait cependant en elle-même des trésors de bonté, de dévouement, d'intelligence supérieure et de modestie. Mais elle n'était pas jolie; elle n'avait point de parents titrés ni dans les hautes places; on ignorait qu'elle fût riche; sa mise était d'une propreté irréprochable, mais restreinte à l'uniforme de la pension sans qu'aucun bijou de prix vint en relever la simplicité; elle ne suivait pas les leçons dispendieuses dont les autres jeunes filles tiraient l'orgueilleuse et fausse conséquence de leur supériorité... En fallait-il plus pour que jamais on ne soupçonnât cette humble jeune fille d'avoir fait tous les miracles dont l'existence était incontestable, mais dont l'auteur restait inconnu?...

Léonie avait compris sa position avec un sens exquis et une résignation angélique. La nature lui avait refusé la beauté, et elle n'avait pas eu l'orgueilleuse pensée de lutter contre le sort et de remplacer à force d'art et d'agrèments acquis ce qui ne lui avait pas été départi; elle avait accepté la part que la Providence lui avait faite et s'était résignée à se laisser éclipser par toutes les personnes qui auraient le droit ou la volonté de se placer au premier rang, se réservant seulement l'ineffable bonheur de faire en secret tout le bien possible et de cacher toujours la main qui prodigierait tant de bonnes œuvres. Elle savait qu'elle était riche; son tuteur, qui avait apprécié de bonne heure son

caractère généreux, ne lui refusait jamais l'argent qu'elle demandait; mais loin de tirer vanité de cet avantage ou d'employer mal les sommes qu'elle possédait, on a vu l'emploi noble et pieux qu'elle savait en faire, et avec quelle ingénieuse pudeur elle cachait ses aumônes.

M. Morin, sous des dehors froids et sévères, cachait un cœur aimant, dévoué et profondément pénétré de l'importance et de la sainteté de ses devoirs envers sa pupille. Il avait suivi, avec une tendre sollicitude, le développement des facultés que cette jeune fille avait reçues de la nature, et il s'applaudissait de voir combien les qualités de son cœur et de son esprit étaient la preuve de l'excellence du système d'éducation qu'il avait suivi pour elle.

Léonie venait d'accomplir sa dix-septième année. Un matin, M. Morin vint la chercher à la pension pour l'emmener passer avec lui la journée à la campagne à une lieue d'Angers. Léonie, avec cette joie enfantine d'un jeune oiseau dont on ouvre la cage, fit à la hâte les préparatifs de son départ, et s'élança légère et riieuse dans la voiture où l'attendait son tuteur. La matinée était superbe, et tandis que les deux voyageurs suivaient au petit trot des chevaux les rives fleuries de la Sarthe, M. Morin prit la main de Léonie et lui dit :

« Ma chère enfant, je sens que je deviens vieux et je redoute tous les jours de finir ma carrière avant d'avoir assuré ton avenir. Que deviendrais-tu si je mourais aujourd'hui et si tu te trouvais sans protecteur au moment de ta vie où tu en as le plus besoin? »

Des larmes vinrent obscurcir les yeux de Léonie. Elle prit la main de son tuteur, et, la serrant sur son cœur, elle lui dit avec l'accent d'une tendre affection :

« Pourquoi donc, mon ami, mon second père, me parler de choses si tristes aujourd'hui? vous vous portez si bien! cet air pur, cette matinée si belle ne peuvent que vous

faire du bien ; pourquoi donc mêler de si douloureuses pensées au plaisir que je goûte près de vous ?

— Ce n'est pas pour t'attrister, mon enfant, que je prévois ma fin, qui, au reste, peut bien être encore fort éloignée ; mais pour te préparer à une communication bien importante que j'ai à te faire. Te voilà parvenue à l'âge où il faut penser à ton établissement. Mes soins ont augmenté la fortune que tes parents t'ont laissée, et tu possèdes aujourd'hui un capital de quatre cent mille francs, dont je te mettrai en possession le jour de ton mariage. J'ai trouvé pour toi un honnête homme, d'une fortune à peu près égale à la tienne, d'un caractère estimable, d'une conduite parfaite, d'une figure agréable et dont la réputation ne laisse rien à désirer. Il sait ce que tu es et ce que tu vaudras ; car je ne lui ai caché ni tes qualités, ni ce que d'autres appelleraient peut-être *tes défauts*, mais que je suis loin de regarder comme tels, puisque c'est à l'éducation modeste et raisonnable que je t'ai donnée, que tu dois cette timidité et cette absence de toutes prétentions qui t'ont valu dans ta pension l'espèce d'ostracisme avec lequel on t'a toujours tenue à l'écart et éloignée des solennités où l'on cherchait à faire briller tes compagnes. Mais, ma chère enfant, un diamant a beau être caché, il n'en a pas moins son prix aux yeux de celui qui est assez bien inspiré pour le découvrir. Ernest Duvivier (c'est le nom de celui que je te destine), doit venir aujourd'hui passer la journée avec nous : eh bien ! ne vas-tu pas t'effrayer et faire la petite sottise ? tôt ou tard, s'il doit devenir ton mari, il faudra bien qu'il te voie ; ainsi autant vaut-il que ce soit aujourd'hui que demain. Si tu étais une jeune fille vaine et recherchée dans ta mise, tu m'arracherais les yeux pour m'apprendre à t'amener ainsi un prétendant à ta main sans t'avoir prévenue ; mais toi, ma modeste Léonie, tu ne songeras pas à ta toi-

lette, et ta frayeur ne vient que de *l'inattendu* de ma proposition et non du regret de n'avoir pu tendre des filets pour prendre le cœur de ce pauvre Ernest. Au reste ce serait peine perdue avec un garçon aussi sage.

— Mais, mon digne ami, il est très possible, il est même probable que je ne plairai pas à cet homme, qui ne me connaît que d'après le rapport trop partial que vous lui avez fait sur mon compte ; je sais si bien que je suis laide, que je ne serai ni surprise ni mécontente de lui s'il se retire après sa première visite ; il ne fera en cela qu'une chose juste et honnête, car il vaut mieux refuser la main d'une femme qui ne plaît pas, que de l'épouser pour ne pas l'aimer et la rendre malheureuse. Hélas ! je sais trop bien ce que c'est que de n'être pas aimée ! »

Et deux larmes tombèrent sur la main de M. Morin, tandis que Léonie la serrait sur son cœur avec une tendresse filiale.

« Pauvre petite, dit-il, sois tranquille ; tu auras toute l'estime et l'affection de l'honnête homme que j'ai choisi pour toi, et il te dédommagera amplement de quelques injustices dont tu as pu avoir à te plaindre. »

En parlant ainsi, M. Morin fit arrêter la voiture à la porte d'une maison située au milieu d'un délicieux jardin anglais, et il offrit son bras à Léonie à qui l'émotion rendait cet appui presque indispensable. A peine étaient-ils assis dans un joli salon, meublé avec la plus élégante simplicité, qu'un domestique vint annoncer M. Ernest Duvivier. C'était un homme de trente ans, de la figure la plus aimable, dont les traits portaient l'empreinte de la loyauté et qu'on était disposé à aimer à la première vue. Après quelques instants donnés aux compliments d'usage, M. Morin proposa une promenade en attendant le déjeuner, et comme il ne fut question en rien des projets dont il avait fait part à Léonie, elle put retrouver

toute sa présence d'esprit et répondre avec une justesse parfaite toutes les fois que son tuteur ou Ernest lui adressèrent la parole. A table, M. Morin la chargea de faire les honneurs du déjeuner, et elle s'en acquitta avec une grâce modeste qui la rendait presque jolie.

Après deux heures de conversation sur des sujets que M. Duvivier amena exprès pour pouvoir étudier les goûts et le caractère de Léonie, il se retira en remerciant M. Morin de la charmante matinée qu'il lui avait fait passer, et salua Léonie avec l'expression du plus vif intérêt.

Le lendemain M. Morin reçut d'Ernest une demande en forme de la main de Léonie. Habitué à n'avoir d'autres volontés que celles de son tuteur, elle n'opposa aucune résistance au désir qu'il manifesta de voir cette union s'effectuer, et un mois après, à la grande surprise de plusieurs pensionnaires de madame Brémont, l'humble jeune fille, qu'elles avaient si souvent écrasée de leurs grands airs, sortait de cette même pension, la couronne et le voile nuptials sur la tête, et montait dans une élégante calèche pour aller à l'autel sceller l'heureux lien qui devait l'unir à un homme digne d'elle.

M. Morin avait voulu offrir à sa pupille un cadeau de noce analogue à ses goûts simples et modestes. La jolie maison de campagne, où pour la première fois elle avait vu Ernest, lui fut donnée par contrat de mariage, et ce fut dans ce lieu qu'elle désira fixer sa demeure habituelle. M. Morin lui donna en outre un appartement dans la maison qu'il occupait à Angers ; mais la vie paisible des champs convenait trop bien à l'âme pure de Léonie pour que cette charmante propriété ne devînt pas l'oasis dans lequel elle désirait fixer sa résidence.

Les bornes de ce journal ne me permettent pas de dérouler sous les yeux de mes jeunes lectrices le tableau ravissant du bonheur de ce jeune ménage uni par l'estime et la conformité des goûts. Confiante dans

l'affection d'Ernest, Léonie avait dépouillé cette timidité d'enfant qui d'ordinaire paralysait ses moyens de plaire. Pleine d'esprit naturel, riche d'une instruction solide, gracieuse avec tout le monde, indulgente pour les torts d'autrui et noble dans son hospitalité, elle fit de sa maison l'asile d'un bonheur plus facile à comprendre qu'à décrire. Ce bonheur se répandait autour d'elle comme un parfum céleste, et maintes fois ses amis étaient venus la visiter avec des soucis et des peines morales dans l'âme, et étaient partis de chez elle soulagés de leurs peines, et emportant sur leur front l'empreinte de la sérénité.

Depuis que Léonie s'était établie dans cette campagne, la misère en avait entièrement disparu. Image vivante du Dieu qu'elle adorait, elle savait verser le baume des consolations sur toutes les plaies et répandre autour d'elle les secours appropriés aux besoins de chacun, sans que ses bienfaits prissent jamais ces formes humiliantes qui trop souvent font de l'aumône une véritable insulte. Elle savait trouver le moyen de faire parvenir des sommes d'argent à des pères de famille qui avaient éprouvé des malheurs, sans que ceux-ci couvraient la main qui venait ainsi les secourir. Elle savait aussi encourager le travail en trouvant d'ingénieux moyens pour favoriser la vente de ses produits. Enfin, il semblait que la bénédiction du ciel fût descendue sur ce coin de terre habité par un ange sous la figure de cette jeune femme.

Mais, hélas ! qui peut sonder les décrets de la Providence et pénétrer ses vues mystérieuses ! Ce jeune ménage, si digne de servir de modèle et qui semblait devoir défier le malheur et posséder toutes les garanties d'un avenir heureux, allait cependant être frappé d'un de ces coups qui laissent sans défense et sans force les infortunés sur qui ils tombent. Ernest venait de partir pour la chasse avec un ami qui depuis deux jours était venu le visiter. Ja-

mais une plus douce gaieté n'avait régné dans l'âme de Léonie ; elle avait reconduit les jeunes gens jusqu'à la grille de son jardin et leur avait souhaité bonne chasse. Pour elle le baiser d'adieu que venait de lui donner son mari, devait être si peu éloigné de celui du retour, qu'aucune idée triste n'approcha de son cœur lorsqu'elle eut perdu de vue les chasseurs. Elle revint donner quelques ordres à ses domestiques et rentra chez elle pour travailler à un meuble de tapisserie qu'elle destinait à son tuteur.

Une demi-heure n'était pas encore écoulée lorsqu'une grande rumeur se fit entendre dans la cour. Léonie s'approcha de la fenêtre, et le premier objet qui frappa sa vue fut le corps de son mari, couvert de sang et défiguré, que quatre paysans du village rapportaient sur leurs bras. Son fusil avait crevé, et par suite de l'explosion un morceau du canon lui avait fracassé le crâne.

Que devint la malheureuse Léonie à cet affreux spectacle ! la secousse qu'elle éprouva fut telle, que pendant plusieurs jours elle resta dans un état d'insensibilité qui fit craindre pour sa vie ou tout au moins pour sa raison. Son tuteur, accouru à la première nouvelle de cet affreux malheur, épuisa toutes les ressources de sa tendresse pour rappeler à la vie l'infortunée qu'il chérissait comme son enfant. Il ne la quitta pas un instant pendant ces heures d'agonie, où la vie ne se laissait apercevoir que par une faible respiration, guettant le premier signe de connaissance qu'on espérait encore voir revenir, et priant sans cesse le ciel de ne pas ravir à sa vieillesse le seul être qui pût désormais l'attacher à l'existence.

Enfin, Dieu exauça la prière de ce digne homme, et Léonie revint à la vie et au sentiment de ses douleurs. Dès qu'elle fut en état d'être transportée, M. Morin l'emmena chez lui et ne voulut plus s'en séparer. Le deuil du veuvage et la tristesse si bien motivée de cette jeune femme, lui firent garder la retraite la plus absolue pendant trois

ans. Au bout de ce temps, un nouveau chagrin vint encore éprouver son âme : elle perdit son tuteur qui termina dans ses bras son utile et honorable carrière, lui laissant toute sa fortune. persuadé d'avance du noble emploi qu'elle en ferait.

Léonie, riche de plus d'un million, était un parti trop brillant pour n'être pas recherchée en mariage par une foule de prétendants ; mais elle refusa toutes les offres qui lui furent faites, décidée qu'elle était à consacrer sa vie et sa belle fortune à l'exercice de la bienfaisance et à la consolation de toutes les infortunes qu'elle pourrait secourir.

Cette résolution prise à vingt-deux ans, Léonie ne s'en est jamais départie. Elle existe encore, mesdemoiselles, et ce n'est point une histoire d'invention que je viens de vous raconter : j'ai changé les noms et les lieux pour ne pas blesser la modestie de la femme angélique dont j'ai voulu retracer pour vous quelques traits ; mais les faits sont réels, et j'ai le bonheur de pouvoir compter Léonie au nombre de mes plus chères amies. Elle a peu à peu quitté la retraite presque claustrale qu'elle s'était imposée après la mort de son mari et de son tuteur ; mais en reparaisant dans le monde, jeune et sans mentor, elle a gardé sa modestie, et ce que certaines gens appellent *l'insignifiance* de sa manière d'être dans la société. S'effaçant toujours pour laisser briller les autres, jamais on ne l'entend soutenir une discussion, parler haut ni chercher à attirer l'attention. Sa mise est toujours d'une exquise propreté, mais simple et exempte de tout ce qui fait remarquer une femme. Obligante et bonne pour chacun, cherchant le plaisir des autres et jamais le sien, elle joue lorsqu'elle est nécessaire pour compléter une partie, car elle ne veut se singulariser en rien, et jamais une affectation de rigorisme ne vient de sa part faire la censure des amusements reçus dans la société. Mais son seul plaisir est la bienfaisance, et tandis que

ses doigts tiennent des cartes, son esprit rêve quelque bonne action à faire ou quelque malheur à faire oublier.

Est-il question dans sa ville natale d'un établissement utile à fonder et pour lequel il faille faire un appel à la générosité publique? toujours une forte souscription anonyme vient assurer le succès des travaux projetés, et c'est une main inconnue qui apporte la somme promise.

Le défaut de fortune est-il un obstacle à l'union de deux jeunes cœurs faits pour être heureux? un matin le curé de la paroisse arrive avec un portefeuille, contenant en billets de banque la somme nécessaire pour aplanir les difficultés. On interroge le curé qui répond : « Dieu seul sait d'où vient ce don ; il ne m'est pas permis d'en dire davantage. »

Chaque année des dépôts faits au Mont-de-Piété sont dégagés par une main invisible. Le tronc des pauvres, dans toutes les paroisses de la ville, se trouve de temps en temps garni de pièces d'or, et jamais cette riche offrande n'a pour témoin que Dieu et les voûtes du temple. En un mot, il semble que dans la ville qu'habite Léonie, un ange plane toujours au-dessus de tous les lieux où le besoin de secours se fait sentir, et cet ange n'est autre que cette jeune femme, vouée dès son enfance à la plus active bienfaisance, et qui, ne vivant que pour le bonheur de ses semblables, n'attend de récompense que dans le ciel, où les anges ont d'avance marqué sa place au milieu des chœurs célestes.

Marie DE BLAYS.

LE CHAT GASCON.

FABLE.

Un chat au maintien pacifique,
 Au cœur faux, au regard oblique,
 Contre un joli serin conspirait sourdement ;
 Mais banni de l'appartement,
 Auprès d'une fenêtre basse
 Dans la cour de l'hôtel le drôle prenait place,
 Et là de s'introduire épiait le moment.
 « Eh quoi ! toujours en embuscade !
 Lui dit un vieux barbet, le doyen du logis,
 Ah ! je devine, camarade,
 Tu n'es pas là pour les souris ;
 Tu guettes le serin du maître,
 Et quand la porte du salon
 T'est défendue, et pour bonne raison,
 Tu veux entrer par la fenêtre :
 Quelle fête pour toi ! quel excellent régal,
 Si tu pouvais franchir cet obstacle fatal !
 Mais l'entreprise est malaisée,
 Le maître est attentif, et de cette croisée
 Tu maudiras toujours l'immobile cristal.

— Loin de moi cette perfidie,
 Dit le matou, roi des gascons,
 Grand amateur de mélodie,
 De ce petit oiseau j'écoute les chansons ;
 Mais le croquer ! fi donc, je n'en ai nulle envie ;
 Apprends que chaque jour ma cuisine est fournie
 Des morceaux les plus délicats ;
 Et ce squelette sec, couvert d'un peu de plume,
 Aurait pu me tenter ! non, je n'ai pas contum e
 De faire un si maigre repas. »

O philosophe aimable ! ô vrai sage ! ô génie !
 Mon chat de ton renard est la pâle copie.
 « Ils sont trop verts, » dit plaisamment
 Ton héros, gascon ou normand.
 Ce trait a bien perdu dans sa métamorphose,
 Bon homme, ton mot est charmant,
 Ma paraphrase est peu de chose.

BRESSIER.

CONSEILS.

On dit généralement qu'il faut beaucoup pardonner aux exigences du cœur. Sans doute il faut pardonner les exigences, et bien d'autres choses encore, mais il faut se les interdire à soi-même ; exiger sans cesse de nouveaux témoignages d'affection, voir partout des preuves d'indifférence, est injuste si l'on est aimé, inutile si on ne l'est pas, et ennuyeux toujours.

Ce n'est pas avec de l'exigence et de la susceptibilité que l'on plaît ; une sensibilité par trop ombrageuse y serait même un obstacle. A force de persécutions, on obtient des personnes douces et peu braves à repousser certains empiétements, des concessions qui ressemblent à des préférences, de l'amitié jamais ; tandis qu'il n'est pas d'affection si vraie, si profonde, si forte quelle soit, qui ne doive être ruinée à la longue par les tortures, sans cesse renaissantes, qu'un caractère exigeant impose aux gens dont il veut être aimé.

D'ailleurs, analysons sérieusement, sans aucuns détours ni faux-fuyants, ce qu'on appelle *exigence du cœur*. Je serai modérée et je ne discuterai que les plus excusables. Être exigeant parce qu'on aime, c'est vouloir que la personne aimée adopte vos goûts, vos opinions, s'amuse de tout ce qui vous divertit, se plaise en tout lieu où elle est avec vous ; c'est encore se montrer difficile sur les expressions de son amitié, et en même temps prétendre qu'elle vous tienne compte et fasse le plus grand état d'un sourire, d'une main tendue avec empressement ou de la moindre complaisance ; enfin c'est surtout vouloir être la première, voire même la seule, présente à la pensée de celle qu'on aime.

Voilà bien, n'est-ce pas, des exigences de cœur, des exigences que l'on veut faire accepter par l'amitié ? Maintenant, examinons-les une à une.

Vouloir que votre amie adopte vos goûts

et vos opinions, mais pourquoi elle plutôt que vous? Y a-t-il donc deux poids et deux mesures en amitié? Pour être aimable, soyez juste; la justice est, avec la miséricorde, le plus beau trait dont la divinité nous a paré en nous créant à son image. Mais, diront les exigeantes, qui se croient tendres, la sympathie est indispensable à l'union des âmes. Soit; eh bien! d'où vient, si cette croyance est sincère chez vous, que vous prétendez aimer une personne avec laquelle vous ne sympathisez pas? et si votre affection résiste, malgré la différence de vos goûts avec ceux de votre amie, convenez franchement avec vous-même ou que l'on aime en dépit de quelques divergences d'opinion, et qu'il est inutile de la tourmenter à ce sujet, ou que, puisque vous ne pouvez pas vous-même aimer assez pour sacrifier tous vos penchans, votre amitié doit être humble, convenir de son imperfection et la racheter à force de grâce, de prévenances, de concessions empressées, autrement vous comprenez qu'une affection qui demande plus qu'elle n'accorde blesse l'équité; qu'une femme qui veut être aimée autrement qu'elle aime, loin de toucher le cœur, révolte la fierté, et qu'ainsi que je vous le disais en commençant, on obtient par ces manières tout le contraire de ce qu'on exige.

Être très difficile sur les témoignages d'amitié que l'on reçoit. Ici, il faut se réputer et dire qu'il n'y a pas de véritable affection sans justice, et point de justice sans égalité devant le juge; de plus, cette ombrageuse susceptibilité, toujours la loupe en main pour chercher une offense dans les distractions les plus innocentes, est incompatible avec la tendresse; aimer une personne qui vous blesserait sans cesse, soit par indifférence, soit par malice, serait montrer peu de cœur et de dignité; être injuste envers celle qui vous aime n'est possible qu'une fois, et laisse un regret qui doit préserver un cœur tendre de pareils

écarts, ou du moins le porter à s'étudier et à réprimer les fâcheux mouvemens qui le rendent à la fois coupable et malheureux.

Mettre à haut prix les préférences que l'on accorde, ceci est tout simplement de l'orgueil. Peut-être est-il des gens qui admirent les orgueilleux; je ne suis pas de ce nombre, et je ne crois pas avoir besoin de vous prêcher beaucoup pour vous engager à réformer un penchant que réprovent la religion et la morale. Mais si vous me dites que sans orgueil on peut s'abuser sur des chagrins frivoles en apparence, parce que l'on sait toute la force et la vivacité du sentiment qui les inspire, et qu'il est bien juste d'exiger le retour de son affection, je vous répondrai que rien n'est moins aimable que ces tendresses usurières, qui, ne plaçant qu'à gros intérêts, s'exagèrent tout ce qu'elles font, et veulent l'abandon de toute une âme, le dévouement de toute une vie, en retour d'une simple amitié. Il faut avoir une opinion modeste des sentiments de son cœur, aussi bien que des agréments de sa figure ou de son esprit. La société est, à la vérité, assez étrange sur ces matières; qui se ferait siffler en disant: Je danse bien, peut se proclamer impunément bonne, dévouée, magnanime même, et mettre son cœur au-dessus des plus nobles cœurs, sans craindre le ridicule. Mais, dans la famille, dans l'intimité, les rodomontades de sentiment sont appréciées à leur juste valeur; elles ennuient, elles fatiguent, elles révoltent, comme tout ce qui est injuste ou exagéré.

Arrivons à la troisième preuve d'exigence que je vous ai signalée: Vouloir être la première, la seule présente à la pensée de ceux que l'on aime.

Ici, je l'avoue, ma tâche devient plus difficile, et cette prétention, que je veux combattre, tient de si près à l'affection, que pour beaucoup elle ne fait qu'une avec elle; cependant, convenons qu'il y a un peu d'égoïsme dans cette façon d'entendre l'amitié,

car enfin comment être sûre que l'on sera pour ses amies la plus aimable, la plus chère, la plus précieuse de toutes; que nulle autre ne leur procurera plus d'agrément, ne leur sera plus utile ou plus convenable? Être tout cela, c'est le bonheur sur la terre; on peut le désirer, mais l'exiger, non; et encore le désir d'être la première, l'unique pensée de ceux qu'on aime, il faut le modérer, l'enfermer, si l'on veut qu'il puisse jamais se réaliser; car il trahit une avidité, une ambition, un contentement de soi-même, capables d'empêcher d'être aimable. Quel avantage la jeune fille modeste n'a-t-elle pas sur celle qui croit tout emporter de haute lutte et à la pointe de son mérite, si l'on peut dire! On ne réfléchit pas assez combien l'abnégation prête de charmes aux femmes, combien surtout elle sert à leur bonheur! On est cent fois plus heureuse quand on se fait une joie des plaisirs de ses amies, de quelque part qu'ils leur viennent, que lorsque l'on prend à tâche d'y trouver des sujets de mécontentement, et combien aussi nous sommes touchées de la tendresse de celle qui partage notre gaieté, s'amuse de nos amusements du même cœur dont elle partage nos peines, qui aime ceux qui nous sont bons et aimables autant qu'elle est sévère et froide avec ceux qui sont mal pour nous; il est impossible qu'à la longue une personne de ce caractère ne soit pas la plus chérie. On peut, par amour de la distraction, rechercher par moment des personnes brillantes, agréables, mais on revient toujours à celles près de qui on trouve la vie douce et facile, dont l'affection ne traîne après elle ni gêne ni entraves, qu'on ne trouve pas la griffe en l'air et le sarcasme à la bouche, prêtes à vous attaquer sur des torts réels ou supposés, à vous faire subir l'ennui d'une explication, et à vous punir ainsi de ce qu'elles ne sont pas assez aimables pour vous plaire uniquement, ou de ce qu'on n'est pas assez heureux pour se consacrer entièrement à elles.

Et ne croyez pas, mesdemoiselles, que l'exigence ne soit insupportable que par la forme; les colombes plaintives sont aussi fatigantes que les tigresses; à force de se plaindre, elles troublent leurs amies, mêlent des remords aux joies les plus permises, deviennent un sujet de craintes et de malaise continuel par l'appréhension où l'on est de les blesser, jusqu'au moment où la lassitude force à déposer, pour ne plus le reprendre, le fardeau d'une amitié devenue trop pesante.

Si des exigences, que la tendresse semble pouvoir excuser, de ces tyrannies qui s'exercent dans la famille ou dans la plus étroite intimité, je passe aux susceptibilités avec le monde, je serai encore plus sévère. Là, il n'y a pas d'excuses, la vanité et la sottise remplacent la sensibilité; l'envie se glisse à la place d'une tendre inquiétude née de la crainte de se voir remplacer près d'une amie; le cœur se dessèche, l'esprit se fausse, la figure même prend une expression hostile qui lui ôte de son charme, et à force de vouloir briller, on finit par se faire remarquer uniquement par ses défauts.

Rien ne prête plus au ridicule que ces orgueils maladroits, prompts à signaler le plus léger manquement d'égards, et à se dire eux-mêmes toutes les impertinences qu'on aurait garde de leur faire entendre, et que souvent on n'aurait pas pensé; car le propre de la susceptibilité et de l'exigence, ce qui les rend intolérables, c'est qu'elles sont presque toujours injustes.

Les anciens avaient un profond respect pour les furies, ils ne leur refusaient aucune génuflexion, et ne se servaient en présence de leurs images que des épithètes de bonnes, généreuses, secourables. Le contraire n'aurait pu manquer de s'adresser à ces divinités peu aimables et les blesser. Si humble que soit l'idée que vous avez de vous-mêmes, mesdemoiselles, n'imitiez pas les Euménides, et ne courez pas au-devant des injures en vous appliquant les sarcas-

mes ou les railleries qui se débitent devant vous.

Se croire un mérite auquel tous les hommages sont dus, et se figurer la société uniquement occupée à vous dénigrer, voilà ce qui, dans le monde, engendre la susceptibilité. De telles préoccupations ne rendent ni bon ni aimable. Il faut donc s'en défendre, la vie est une étude continuelle de soi-même. Dès que la conscience, sentinelle vigilante, signale une tentative des éternels ennemis de notre repos, il faut que l'esprit et le cœur se préparent au combat. Les personnes parfaitement pieuses ont dans cette lutte un grand avantage sur celles qui le sont moins; la parole divine

donne des enseignements pour toutes les conditions de la vie humaine; elle peut aussi bien guider dans le monde que soutenir dans la retraite, rendre la joie sainte autant que la douleur, enfin être en tout, partout et toujours notre véritable égide.

Je viens de vous conseiller de vous garder des susceptibilités; pensez-y: le monde exerce à leur égard une justice des plus expéditives: « Vous demandez plus que vous ne donnez, nous ne sommes plus des vôtres, adieu. » Et il se fait tout de suite autour de vous un grand vide que le retour à la douceur, aux prévenances, à l'abnégation peut seul combler.

M^{me} A. DE SAVIGNAC.

UNE HISTOIRE DE VOLEUR.

La bonne chose, n'est-ce pas, mesdemoiselles, qu'un beau récit, bien effrayant? voyez-vous, tandis que le narrateur, arrivé à l'endroit le plus terrible, donne à ses paroles accentuées une expression plus imposante; voyez-vous le cercle attentif se resserrant comme si chacun, par une impulsion involontaire, cherchait un protecteur dans son voisin? voyez-vous l'auditoire savourant l'histoire lugubre qui se déroule, et se faisant un plaisir même de ses frissons! Les esprits forts d'aujourd'hui se moquent des revenants, qui avaient bien leur mérite; mais nous connaissons certaines gens qui n'y croient pas par l'esprit, et qui, jusqu'à un certain point, y croient par l'imagination, quand le fantôme évoqué se dresse dans un cadre bien saisissant et bien dramatique. Les *Mystère d'Udolphe*, ou les visions du château des Pyrénées, ces noirs romans d'Anne Radcliffe, qui ont causé, il y a quarante ans, tant de cauchemars et d'insomnies, produiraient encore leur effet, nous le gageons, surtout dans quelque veillée d'hiver, au milieu d'une

demi-obscurité, quand la flamme du foyer fait danser sur les murs des ombres capricieuses et bizarres; ou bien encore, à la clarté solitaire d'une lampe nocturne, lorsqu'accoude sur votre oreiller, et tenant le volume sinistre, vous entendez *minuit* qui fait vibrer à la prochaine horloge, à travers les sifflements du vent, les douze tintements solennels.

Et puis les voleurs vous restent encore, mesdemoiselles, pour défrayer vos terreurs; les voleurs, beaucoup plus réels que les habitants de l'autre monde, qui désertaient leur tombe affublés d'un long drap blanc; à la vérité notre époque, éminemment prosaïque, ne connaît guère le brigand pittoresque, avec le chapeau surmonté d'une grande plume rouge, le manteau élégamment drapé, les bottes à entonnoir cirées à l'anglaise, et armées d'éperons étincelants, le ceinturon verni où reposent des pistolets ciselés par un émule de Benvenuto; il y avait du plaisir à se voir attaqué sur la grande route par un bandit d'aussi bonne façon. Par malheur ce type accompli n'existe plus qu'à l'Opéra-

Comique dans le *Fra Diavolo* de M. Scribe, l'illustre Schubry passe auprès de bien des incrédules pour une création fantastique. Hélas! trois fois hélas! les brigands ont dégénéré comme tout le reste; nous ne connaissons maintenant, en ce genre, que des gibiers de Cour d'assises, ignobles, sales, mal peignés, parlant l'argot des galères.

Toutefois, avec ces vulgaires éléments, les journaux judiciaires trouvent encore le moyen de nous accommoder des histoires d'un effet agréable; les malfaiteurs de notre époque remplacent, d'ailleurs, la qualité par la quantité. En compulsant la chronique journalière du Paris *civilisé* et *dévalisé*, nous rencontrerions encore pour nos lectrices des thèmes à émotions, très satisfaisants, nous aurions à leur conter de quoi les faire frémir, le soir, seules, dans leur chambre, quand le jeu d'une lumière, le mouvement d'un rideau, suffirait pour évoquer et réaliser à leurs yeux les plus sombres images, les plus sinistres souvenirs. Malgré notre haute opinion du courage féminin en général, nous nous permettrons de vous demander, mesdemoiselles, si, toutes, vous vous sentiriez capables d'imiter, dans une occasion pareille, l'héroïne de l'anecdote suivante, que nous donnons comme très authentique.

Une jeune femme, que nous appellerons madame Aubry, habitait avec son mari une maison de la petite ville de... Cette maison isolée, au fond d'un vaste jardin, dans un faubourg, n'avait pas d'autres habitants que M. et madame Aubry, leur enfant, âgé d'un an à peu près, et une domestique entrée depuis peu à leur service. Le soir, dès neuf heures, le silence le plus complet régnait dans les rues de la ville; à dix heures on voyait successivement s'éteindre les lumières qui brillaient aux fenêtres, et qui faisaient place à une complète obscurité; il fallait, à des heures aussi indues, une circonstance extraordinaire, une noce, un

dîner de gala, pour que l'on entendît résonner les pas de quelques passants arrêtés en avant desquels un fallot scintillait dans les ténèbres. Qu'on juge de la solitude d'une maison cachée derrière un rideau de platanes et d'acacias, à trois ou quatre cents pas de la voie publique.

Par une soirée du mois de novembre, madame Aubry était chez elle, attendant le retour de son mari, qu'une affaire avait appelé dès le matin dans un bourg à deux lieues de la ville; il s'agissait d'un reconvenement à opérer, et M. Aubry, qui devait rapporter avec lui une somme assez considérable, s'était muni d'une paire de pistolets, précaution sans laquelle sa femme n'aurait pu se défendre d'une certaine inquiétude.

Il était six heures du soir, madame Aubry venait de monter dans sa chambre avec sa domestique, afin de coucher son enfant; cette pièce, haute et vaste, était située au premier étage, sur le jardin; la boiserie à demi noircie par le temps, les meubles héréditaires, de forme antique et de couleur foncée, quelques portraits de famille, à la grande *perruque*, au visage *grave*, donnaient à l'ensemble de l'appartement une physiologie sévère; une large et profonde alcôve, à côté de laquelle était placé le berceau de l'enfant, occupait en grande partie le côté de la chambre opposé à la cheminée; les rideaux de l'alcôve étaient fermés; mais l'un des coins, accroché par hasard à un meuble, laissait voir en se relevant le bois du lit, véritable édifice massif aux lignes contournées en volute, où s'était joué le ciseau capricieux de l'ébénisterie d'autrefois.

La nuit était noire et triste: véritable nuit d'automne avec ses rafales de pluie qui fouettaient les fenêtres; les arbres du jardin, courbés sous l'effort du vent, venaient par intervalle battre la maison de l'extrémité de leurs branches; c'était un monotone et sombre concert où ne se mêlait aucun bruit humain, aucune voix qui pût pro-

mettre, en cas de besoin, aide et assistance.

Madame Aubry était assise sur une chaise basse au coin du foyer, dont le feu, joint à la clarté d'une lampe posée sur la cheminée, frappant en plein certains objets et laissant les autres dans une ombre épaisse, faisait ressortir toutes les saillies par le jeu des oppositions. La jeune femme tenait sur ses genoux l'enfant qui occupait ses soins maternels, tandis que la servante, à l'une des extrémités de la chambre, exécutait quelques ordres de sa maîtresse.

Madame Aubry venait d'achever la toilette nocturne de son fils, elle jette les yeux vers le berceau afin de s'assurer s'il est tout préparé pour recevoir l'enfant dont les yeux se ferment déjà ; en ce moment le feu plus actif lançait une lumière plus vive sur l'alcôve. Tout à coup, madame Aubry fait un mouvement ; sous le lit, à l'endroit où le bas du rideau se relève, son regard a distingué deux pieds chaussés de souliers à gros clous. En un instant tout un monde de pensées a traversé le cerveau de la jeune femme, sa situation tout entière s'est révélée à son esprit, comme par un éclair, par une illumination soudaine ; cet homme caché est un voleur, un assassin, il n'est pas possible d'en douter ; madame Aubry n'a aucun secours, aucun protecteur immédiat à espérer ; elle n'attend pas son mari avant huit heures du soir, et il n'est encore que six heures et demie : que décider ? que faire ?

Madame Aubry n'avait pas jeté un cri, elle n'avait pas quitté sa chaise ; la servante, très probablement, n'aurait pas conservé la même impassibilité le voleur, selon toute apparence, comptait demeurer là pour n'en sortir qu'au milieu de la nuit, et s'emparer de la somme rapportée par M. Aubry ; mais se voyant découvert, et n'ayant affaire qu'à des femmes, il ne manquerait pas de quitter dès ce moment sa cachette, et d'acheter leur silence par leur mort.

Puis, qui sait si la servante elle-même n'est pas la complice de cet homme ? quel-

ques sujets de défiance, que madame Aubry avait jusqu'alors repoussés, viennent dans cet instant se retracer dans son esprit avec plus de force ; toutes ces réflexions lui avaient demandé moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour les écrire.

Sur-le-champ elle a pris son parti. Sous un prétexte quelconque elle fera sortir sa servante.

« Vous savez, lui dit-elle, sans que la voix fût le moins du monde altérée, vous savez ce mets que mon mari préfère, il serait bien aise, je crois, qu'on y eût songé aujourd'hui pour le souper ; j'avais oublié de vous le dire, allez vous en occuper ; allez tout de suite, et mettez-y tous vos soins.

— Mais, répond la servante, madame n'a-t-elle pas besoin de moi ici, comme à l'ordinaire?... »

— Non, non, je ferai tout moi-même ; allez, monsieur serait mécontent, j'en suis sûre, si, au retour d'une longue course, par un si mauvais temps, il ne trouvait pas un souper de son goût. »

Après quelques lenteurs, qui redoublent chez madame Aubry une anxiété qu'elle est obligée de contenir, la servante quitte la chambre ; le bruit de ses pas se perd dans l'escalier ; madame Aubry se trouve seule avec son enfant, et avec ces deux pieds sortant à demi de l'ombre et immobiles à leur poste.

Elle était restée près de la cheminée, toujours tenant son enfant sur ses genoux, continuant à lui adresser, presque machinalement, des paroles caressantes, tandis que ses yeux ne quittaient pas la terrible vision ; l'enfant criait pressé par le sommeil ; mais le berceau était près de l'alcôve, près des deux pieds menaçants ; comment oser en approcher, grand Dieu !

La jeune mère lit sur elle-même un violent effort.

« Allons, viens, mon enfant, » dit-elle.

Elle se lève, avec son fils dans ses bras, se soutenant à peine sur ses jambes qui

fléchissent, elle se dirige vers l'alcôve; là voilà tout près des pieds du voleur, elle place l'enfant dans son berceau, toujours le caressant de sa voix naturelle, dont elle cherche à cacher les frémissements; elle se met à le bercer aux accents de la chanson qu'elle redit comme chaque soir.

Et tout en chantant la douce et monotone complainte que ses lèvres articulent par la force de l'habitude, elle songe qu'un poignard est là, qui pourrait la tuer sans secours et sans défense.

Enfin, l'enfant est endormi; madame Aubry vient se rasseoir près de la cheminée, elle ne sortira pas de cette chambre; ce serait exciter les soupçons du voleur et de la servante, sa complice peut-être, et puis madame Aubry veut rester auprès de son enfant, ce n'est pas sur une telle victime qu'il ferait tomber ses coups; n'importe, elle ne peut se résoudre à le quitter.

La pendule ne marque encore que sept heures. Une heure, encore une heure jusqu'à l'arrivée de M. Aubry! Les yeux de la jeune femme sont attachés, par une sorte de fascination, sur les deux pieds qui sont une permanente menace de mort. Un profond silence règne dans la chambre, l'enfant dort paisible, sa mère, les mains croisées sur ses genoux, les lèvres entr'ouvertes, les yeux fixes, la poitrine oppressée, est immobile comme une statue.

De temps en temps un bruit se faisait entendre au dehors dans le jardin; ce bruit, c'était pour madame Aubry un rayon d'espoir, c'était son mari, c'était sa délivrance! Mais, non! plus rien! elle s'est trompée; pas d'autre bruit que la pluie, le vent, les arbres qui viennent balayer le mur; il semble que la malheureuse femme soit seule dans le monde, tant le silence est profond et morne; quel siècle que chaque minute!

Ciel! voici les deux pieds qui remuent!

L'homme va-t-il sortir de sa retraite? Non! ce n'est qu'un léger mouvement, sans doute involontaire, pour se délasser d'une

position trop gênante. Les deux pieds ont repris leur immobilité.

Le tintement de la pendule résonne, mais un second coup ne suit pas le premier, sept heures et demie seulement! et encore cette pendule avance!

Oh! que d'angoisses, que d'ardentes prières élançées vers Dieu durant cette attente mortelle! Madame Aubry prend sur la cheminée un livre de méditations religieuses, elle essaie de lire; vain effort! à tous moments ses yeux quittent la page, les deux grosses semelles à clous ne sont-elles pas là toujours sous le lit?

Mais une pensée qui la glace, comme un fer aigu, traverse l'imagination de la pauvre femme: si son mari n'arrivait pas! le temps est bien mauvais, il a des parents dans le bourg où ses affaires l'ont appelé, peut-être l'aura-t-on engagé à ne pas se remettre en route la nuit, avec des valeurs considérables; peut-être aura-t-il été obligé de céder, comme il lui est arrivé en pareil cas, à des invitations pressantes, à une violence amicale, dont sa femme n'a pas lieu de s'étonner; Dieu! s'il ne revenait pas ce soir!

Huit heures ont sonné: personne! la supposition dont nous venons de parler prend dans l'esprit de madame Aubry une probabilité de plus en plus effrayante. Après deux heures d'un pareil supplice, la malheureuse femme, soutenue jusque-là par l'espoir d'un secours prochain, sent que son courage et ses forces vont défaillir, elle n'ose plus maintenant mesurer sa position.

Soudain un bruit retentit sous les fenêtres, madame Aubry prête l'oreille, elle craint de se confier à un espoir si souvent trompé, mais, non! cette fois ce n'est pas une erreur; la porte de la maison roule sur ses gonds et retombe pesamment, un pas bien connu se fait entendre dans l'escalier, la chambre s'ouvre; un homme paraît, un homme grand et vigoureux, c'est lui! c'est lui! dans ce moment M. Aubry, eût-il été le moins gracieux des époux, aurait pris aux

yeux de sa femme toute la beauté, toutes les perfections imaginables. Il ne s'est donné que le temps de poser ses pistolets, de quitter son manteau imbibé de pluie; heureux de revoir ce qu'il a de plus cher au monde, il tend les bras à sa femme qui s'y jette convulsivement; mais reprenant tout son calme, sans dire un mot, elle pose un doigt sur ses lèvres, et de l'autre main elle montre à son mari les deux pieds qui se croient invisibles.

M. Aubry n'aurait pas mérité d'être le mari de sa femme s'il avait manqué de décision et de sang-froid; d'un geste il lui fait comprendre qu'il sait comment agir.

« Pardon, dit-il, ma bonne amie, mon portefeuille que j'ai laissé en bas, je vais le chercher, et je reviens. »

L'absence de M. Aubry ne dura pas deux minutes; il rentre tenant un pistolet, il examine l'amorce, s'approche du lit, et puis de sa main gauche il saisit l'un des deux pieds; l'index de sa main droite reste posé sur la détente de son arme.

« Tu es mort si tu résistes! » crie-t-il d'une voix de tonnerre.

Le quidam, à qui appartenaient les pieds, ne se soucie pas de hasarder l'épreuve; on voit apparaître ainsi traîné par la jambe jusqu'au milieu de l'appartement, un individu de fort mauvaise mine, et s'aplatissant devant le pistolet braqué sur son crâne. Fouillé à l'instant, on trouva sur lui un poignard soigneusement aiguisé; il confessa ses intelligences avec la servante, qui l'avait averti que cette nuit même une riche proie l'attendrait. Il ne restait plus qu'à livrer l'un et l'autre à la justice. Madame Aubry demanda leur grâce à son mari; mais l'intérêt public parlait plus haut que la pitié. Pendant tout ce temps, l'enfant dans son berceau ne s'était réveillé qu'à demi.

Quand M. Aubry eut entendu le récit de ce qui s'était passé :

« Je ne te savais pas tant de courage!... » dit-il à sa femme en l'embrassant.

Mais, malgré toute sa bravoure, madame Aubry, saisie le soir même d'une violente crise nerveuse, fut pendant plusieurs jours malade de son héroïsme.

Th. MURET.

NOUKA-HIVA.

(ARCHIPEL DES MARQUISES.)

... Je voudrais que le vieux amiral espagnol, don Alvaro Mendana de Neyra, sortit de sa tombe, et que reprenant le commandement de son galion *le Saint-Jérôme*, il vînt aujourd'hui mouiller dans l'une des baies de Nouka-Hiva ou de Tao-Wati. Je voudrais que Cook, Ingraham, Roquefenille, Marchand, Chanal, Hergest, Brown, Roberts, Wilson, Krusenstern, Porter, Dumont-d'Urville, tous intrépides explorateurs des Océans, rentrassent avec leurs navires dans les eaux d'Anna-Maria. Je voudrais aussi que Cabri, ce matelot provençal, qui devint presque roi de Nouka-Hiva, et qui

dernièrement est mort misérable à Valenciennes, essayât de reprendre possession de ses domaines océaniques.

Mendana s'écrierait : « Où donc est l'étendard que mon mestre-de-camp planta ici le 25 juillet 1595? qui donc m'a volé ces belles terres auxquelles j'avais donné pour patronne la vice-reine du Pérou? et que viennent faire ici ces navires qui portent des flammes et des pavillons dont je ne connais pas les couleurs? »

Les autres capitaines se diraient entre eux : « C'est donc un nouveau département maritime que la France possède dans ces

parages, que nous n'avions aperçus qu'à vol d'oiseau, et Cabri, lui, serait fier de voir un soldat de marine se promener en faction devant la haie de son champ de taro.

Peu de temps a suffi pour opérer cette transformation dans l'archipel des Marquises; nous l'avons visité en 1838, c'était un terrain vague, indépendant; maintenant c'est une province de France. La frégate *la Reine Blanche*, les corvettes *la Boussole*, *l'Embuscade*, etc., y ont déposé des marins et des soldats; *la Danaé* et *la Meurthe* ont quitté Brest ces jours derniers emportant à Nouka-Hiva de nouveaux émigrants, et bientôt la frégate *l'Uranie* et d'autres bâtiments encore feront voile pour ces contrées. La religion catholique y envoie aussi des apôtres, et un évêque, l'évêque d'Amata, prend passage sur *l'Uranie*.

Je ne dois point vous faire la géographie de l'archipel des Marquises que l'on divise en deux groupes; l'un du N. N. O., l'autre du S. S. E.; groupes gisant entre les 8° et 10° de latitude sud, et les 140° et 142° de longitude ouest du méridien de Paris. L'ouvrage récemment publié par M. Louis Reybaud et le livre de MM. Dumoulin et Desgraz, vous apprendront tout ce que l'on sait de ces îles, et vous feront connaître l'importance de leur possession au point de vue politique et commercial.

Nous vous donnons ici une vue incomplète, mais fidèle, de la baie de Taio-Hace, ou d'Anna-Maria, dans les vases de laquelle une de nos corvettes vient de laisser tomber son ancre.

Ces points noirs que vous voyez sur les flots, ce sont les femmes de Nouka-Hiva qui traversent la baie à la nage, car les pirogues sont *tabouées*¹ pour elles. Elles viennent en troupe, elles chantent, elles frappent l'eau avec l'une de leurs mains en faisant le trajet... afin d'épouvanter et de mettre en fuite

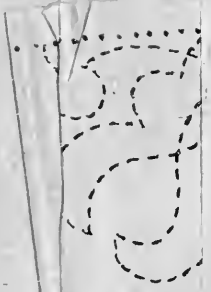
les requins qui se précipiteraient sur elles si elles voyageaient isolées et silencieuses. Ces cases qui sont ombragées par des bouquets de cocotiers, sont les premières et les plus belles du village; l'une d'elles est le palais de la reine.

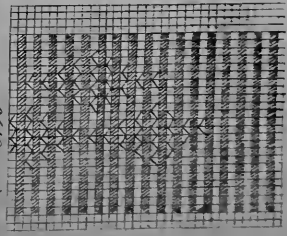
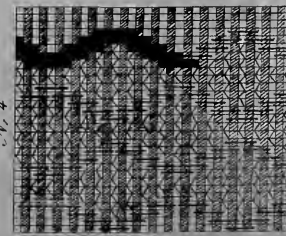
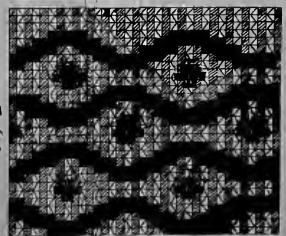
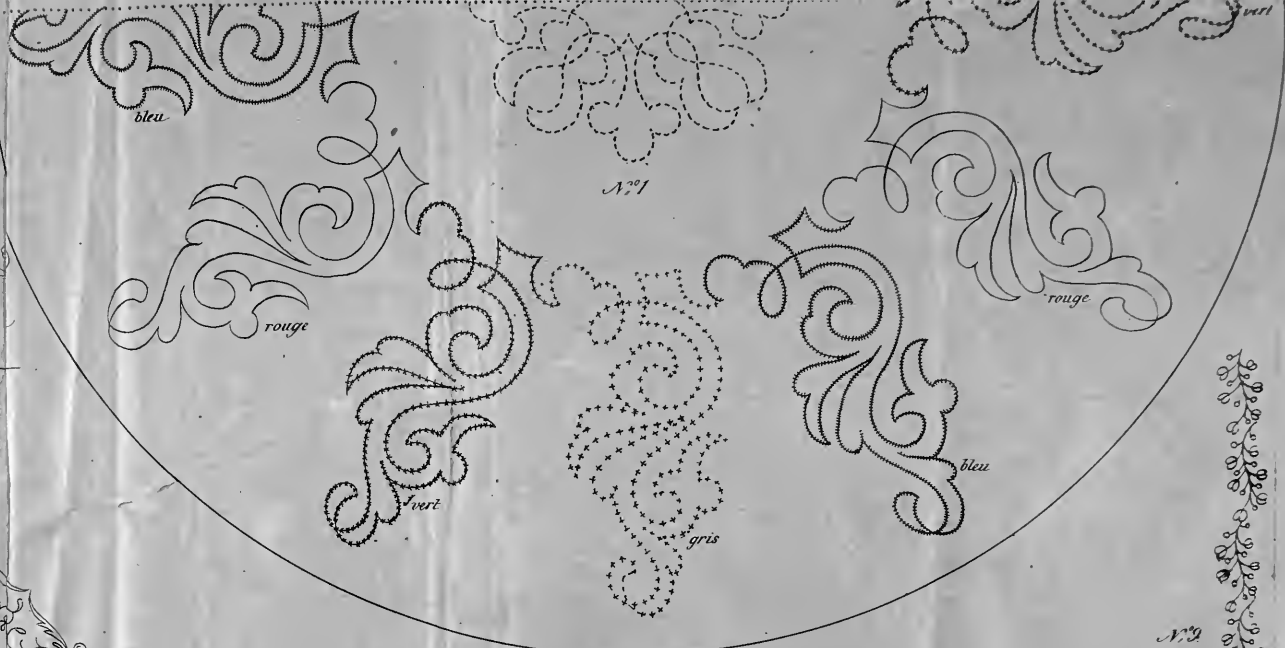
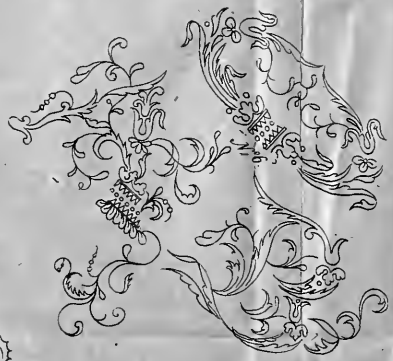
Un ciel toujours pur, une fraîche brise venant du large et rafraîchissant l'atmosphère, des massifs de palmiers, d'*éoa*, de goyaviers; des fourrés de lianes, des bois d'*hibiscus*, des fleurs partout; partout aussi de petits ruisseaux s'éconlant limpides vers la grève; puis, par-dessus tout cela, des montagnes arides, volcaniques et majestueuses. Tel est le climat, tel est l'aspect de l'archipel des Marquises.

Le peuple est brun: si un tatouage serré ne labourait pas son épiderme, si la poussière de *curcuma*, dont il se frotte le corps, n'assombrissait pas la couleur de sa peau, il ne serait pas plus *bistré* que le paysan d'Espagne. Une ceinture de tapa, un manteau de tapa et un éventail en feuillés de cocotiers, composent le vêtement complet des insulaires des deux sexes.

C'est l'île de Nouka-Hiva, la plus considérable de l'archipel, après Ohi-Vahoa, que l'amiral Dupetit-Thouars a choisie pour être le chef-lieu de notre colonie naissante. La ville capitale s'élèvera sur le sol de la vallée qui s'étend au fond de la baie Anna-Maria; les naturels transporteront leurs cases dans les bois d'*hibiscus* qui entourent cette vallée, et leur village d'aujourd'hui fera place à une ville. Au centre de ce *douar* polynésien, s'élève maintenant un *ficus* colossal, dont les rameaux ombragent un espace de plus de trois cents mètres de circonférence. Le tronc de cet arbre est formé par une agrégation de tiges, et sa grosseur est de vingt-cinq mètres! Un ruisseau, qui descend des montagnes, serpente sous son dôme avant que de se jeter à la mer, et une nombreuse population de tourterelles *kuru kuru* habite le labyrinthe de son feuillage. — Eh bien! dans cinq ans,

(1) *Tabou*, loi religieuse qui défend l'usage d'une chose quelconque.





Soutache
laine

dans dix ans, dans vingt ans, qu'une ville européenne surgisse au milieu de cette vallée, qu'un vaste parallélogramme de maisons, entoure l'ombre du *ficus* ! — Y aura-t-il au monde un carrousel planté d'arbres et arrosé par des fontaines, plus beau, plus admirable que le carrousel de Nouka-Hiva ?

Six tribus, presque toujours en guerre les unes contre les autres, habitent les vallées de Nouka-Hiva, et dévorent mutuellement leurs prisonniers. Deux mois avant l'arrivée des corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*, il y eut plusieurs grands festins de guerre, et nous avons vu les restes d'un de ces affreux banquets, dont une petite fille, un homme et une femme de la tribu des Taï-Piis, avaient fait les frais. . . Il faut avouer que, précédemment, une dame de la tribu des Hapas, avait été mangée par les Taï-Piis. . . Espérons que là où flotte maintenant notre pavillon disparaîtront pour jamais ces orgies d'anthropophages. L'œuvre de la civilisation marchera ; mais elle nous coûtera cher, et beaucoup d'entre nos frères mourront à la tâche. Déjà le capitaine de corvette Halley et le lieutenant de vaisseau Ladebat ont arrosé de leur sang cette nouvelle France. Les naturels sont moins belliqueux, moins féroces que du temps de Mendana, de Cook, de Marchand, etc. ; des tribus qui de temps immémorial étaient en guerre, aujourd'hui ont fait la paix ; les Haspis et les Nouhiva sont frères et amis. C'est une femme, c'est une reine, c'est *Patini* (dont vous verrez le portrait dans notre prochain numéro), qui est l'auteur de leur traité de paix. *Patini* est reine des Nouhiviens, qui habitent la vallée d'Anna-Maria ; le roi des

Hapas, tribu de la baie du *Comptroller*, entendit parler de sa beauté, et, au risque d'être déclaré traître par son peuple et de se faire massacrer par les Nouhiviens, il franchit les montagnes pendant une nuit obscure, et vint frapper à la porte du palais de la reine. *Patini* admira son courage, lui permit de revenir, et se déclara son épouse après quelques semaines de diplomatie. Depuis lors, plus de combats entre les peuples des vallées du *Comptroller* et d'Anna-Maria.

Si les femmes ne naissent pas esclaves aux Marquises, si les travaux les plus pénibles, les plus abrutissants ne leur étaient pas imposés, si enfin elles avaient une puissante influence sur l'homme, qui, paresseux et tyran, passe ses journées dans un doux *far niente*, il est certain que les mœurs de ce peuple se modifieraient rapidement ; aussi pensons-nous que les femmes courageuses qui vont quitter notre belle patrie, pour suivre là-bas leurs époux¹, ont elles-mêmes une mission civilisatrice à remplir. Tandis que l'homme du vieux monde donnera des leçons d'industrie à l'enfant de l'Océanie, elles, elles apprendront à ces pauvres filles des Marquises à sortir de la fange où elles sont nées, où elles vivent, où elles ne doivent pas mourir !

Nous donnerons dans notre prochain numéro un portrait de la reine *Patini*, une vue d'un *Morai*, et le profil d'un indigène.

LE BRETON.

(1) Plusieurs officiers emmènent leurs épouses.

Madame Bruat, femme du gouverneur de l'archipel, suit son mari sur la frégate *l'Uranie*.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1843.

Peu de peintres connus ont exposé à ce Salon ; on y cherche en vain un grand nombre d'absents ; heureusement on y rencontre MM. Horace Vernet, Henri Schœffer, Chopin, Larivière, Abel Pujol, Léon Coignet, Cornu, Eugène Isabey, puis, à côté de ces illustres, beaucoup de noms nouveaux.

On a traité moins de sujets saints que les années précédentes, et très peu avec cette supériorité qui sort du pastiche. Les compositions historiques et anecdotiques sont pour la plupart de la main d'artistes connus, et rien de plus, rien de moins que ce que l'on pouvait attendre d'eux. Les paysages m'ont semblé généralement bien, les portraits faibles et peu nombreux ; le jury en a seulement refusé cinq cents d'un seul coup. C'est une question qui s'agite maintenant, de savoir ce que sont ou plutôt ce que doivent être les expositions annuelles des tableaux des peintres vivants ; seront-elles un gymnase artistique ou un bazar ? Si c'est un bazar, il faut y laisser arriver la foule ; tout le monde a le besoin ou le desir de vendre. Au temps où nous vivons, les goûts des acheteurs sont variés comme les feuilles des arbres ; ne fermez pas les portes, étalez la marchandise sur les escaliers, dans les cours, si les galeries ne suffisent pas. Pen à peu, tout cela se vendra ; l'art n'y trouvera peut-être pas merveilleusement son compte, n'importe ; les artistes finiront par s'en arranger. Mais si le Louvre est un lieu d'étude, si les élèves viennent y chercher leurs derniers enseignements, en soumettant leurs productions au jugement du public et à la comparaison de celles des maîtres, le jury a parfaitement raison de n'admettre que des talents con-

sommés, et avec eux ceux qui, par leur âge et la nature de leurs travaux, donnent des espérances. Il semblerait que c'est là ce que l'on a voulu faire cette année, et, préoccupés de cette idée, nos regards se sont portés d'abord sur les tableaux d'artistes qui ont exposé pour la première fois ; l'examen a été rapide, incomplet, ainsi qu'on peut le faire au milieu de la foule, et nous prions nos lectrices de ne point juger le Salon sur ce premier aperçu.

GRAND SALON.

Madame CALAMATTA. *La Vierge et l'enfant Jésus.*

Ce n'est pas sans peine que l'on approche de ce tableau ; la foule se presse devant cette œuvre d'une femme jeune, et dont le nom paraît pour la première fois sur le catalogue, on pourrait appliquer cette vieille citation à madame Calamatta :

Ses pareils à deux fois ne se font point connaître.

La Vierge et l'enfant Jésus bénissent l'ordre des Dominicains. Pourquoi les Dominicains, direz-vous ? Apparemment que ce charmant tableau est destiné à l'un des couvents de ces heureux pères. La madone, vue à mi-corps, élève l'enfant Jésus à deux mains, avec un mouvement rempli de grâce et de naturel. Cette figure a un charme, une régularité vraiment Raphaëlesque, et l'enfant offre une académie merveilleusement étudiée. Les têtes de moines en adoration devant ce groupe m'ont parues être des portraits largement peints, et portant un cachet

d'originalité bien précieuse dans notre temps de reproduction moutonnaire.

GRANDE GALERIE.

M. DUVAL LE CAMUS fils. *Délivrance de Saint-Pierre.*

M. Jules Duval Le Camus ne professe point le même genre que son père; celui-ci excelle dans les tableaux de genre et les miniatures à l'huile; celui-là fait de la grande peinture: son tableau de *Saint-Pierre visité dans sa prison par l'ange du Seigneur*, est une œuvre estimable sous le rapport de l'exécution. Malheureusement, ces compositions données depuis dix-neuf siècles par les actes des apôtres, touchent toujours par quelques points à celles qui les ont précédées. Ici, comme ailleurs, c'est le St.-Pierre traditionnel; c'est l'ange des temps passés et futurs, avec ses cheveux d'or, sa robe flottante, son bras en l'air, ses ailes blanches, ses pieds d'ivoire, qui ne font qu'effleurer la terre. Il y a des sujets sur lesquels la mémoire et l'imagination se confondent tellement, qu'il est bien difficile de faire agir l'une sans l'autre. Voilà l'écueil où M. Jules Duval a touché, malgré tout son talent.

PETITE GALERIE.

M. LÉON COIGNET. *La fille du Tintoret.*

Si de l'examen des tableaux dus à des jeunes talents, nous arrivons au *Tintoret* de M. Léon Coignet, nous comprenons, et les jeunes artistes comprendront aussi, tout ce que l'étude, la réflexion ont d'avantage sur la fougue et la spontanéité de la jeunesse. Celles-ci peuvent servir à l'exécution, rendre la touche plus ferme, le coloris plus franc, les expressions plus naïves; mais aux autres, appartiennent les effets savants: les lumières habilement ménagées, le tact, le goût, la mesure, quel que soit le sujet que l'on traite.

M. Coignet a représenté dans ce tableau le

Tintoret essayant de faire le portrait de sa fille morte; cet ouvrage, de l'un de nos premiers artistes, était attendu avec impatience. Déjà, l'an passé, des amateurs, admis à le voir dans l'atelier de l'artiste, en avaient parlé avec enthousiasme.

Non-seulement il faut être peintre, mais il faut encore être poète pour concevoir un tel tableau. Le domaine de la peinture est la reproduction fidèle des formes et de la couleur; le génie les idéalise. Les anciens ont cherché, deviné cette beauté céleste, que notre corps a perdu aussi bien que notre âme. Mais entreprendre d'exprimer les plus fortes émotions de l'âme, parler avec son pinceau, c'est là une carrière nouvelle que se sont ouverte les peintres modernes. Le Bélisaire et la Psyché de Gérard, la Judith de M. Horace Vernet, les enfants d'Edouard, Jeanne Gray, et surtout Cromwell devant le cercueil de Charles I^{er}, de M. Paul Delaroche, me semblent des poèmes autant que des tableaux. Enfin la belle toile de M. Coignet peut se placer à côté de ces œuvres justement admirées, et partager le succès qu'elles ont obtenu.

Pour nous résumer, les peintres ont, à notre sens, trois routes à suivre. La première, l'imitation simple et naïve de la nature; celle-là convient aux fleurs, aux fruits, à certaines études. Au-delà et en grandissant cette imitation, en devenant presque créateur en présence des œuvres de la Création, on arrive aux paysages et aux portraits.

La seconde est la traduction des sujets historiques ou anecdotiques. Ici, la connaissance des faits, des temps et des lieux est aussi nécessaire au peintre qu'à l'écrivain. Qui n'a pas vécu intimement avec ses personnages, qui ne les a pas vus cent fois passer et repasser devant ses yeux, qui ne les a pas retenus la nuit dans ses rêves, est incapable de les représenter sur la toile aussi bien que sur la scène. Encore ne faut-il pas se tromper dans ses évocations.

et prendre Babet pour Iphigénie, et un tambour-major de régiment pour Achille. Enlin la troisième route est celle de la peinture des émotions de l'âme, dont nous parlions tout à l'heure.

C'est en suivant les artistes dans ces

diverses directions, que nous continuerons notre revue du Salon. Aujourd'hui, le temps, l'espace, la maturité de l'examen, nous manquent pour suivre celle-ci plus loin.

A. DU SEUDRE.

COURRIER DE PARIS.

28 mars.

Ce n'est plus de bals, ce n'est plus de fêtes, chère Eugénie, que nous pouvons aujourd'hui nous entretenir. Lors même que le carnaval, ce temps de bruyante joie, ne serait pas passé, qui pourrait encore songer à se réjouir en présence du terrible fléau qui vient de frapper nos frères des colonies? Il me semble que d'ici j'entends les cris de désespoir de tous ces malheureux, mutilés, sans asile, cherchant au milieu des débris un père, une mère, un enfant, un ami! Quelle est affreuse la situation de ceux qui survivent à un pareil désastre! Dans cette ville, qui n'est plus qu'un monceau de cendres et de ruines, le voyageur, de retour, cherchera donc en vain le berceau où il est né, la tombe de son père, l'église où il a reçu le baptême!...

Je ne sais pas d'expressions qui puissent te peindre aussi vivement que je la sens la pitié que m'inspire un si grand malheur! Si quelque chose pouvait en consoler, ce serait l'unanimité de cette sympathie, qui ne se révèle pas seulement par des paroles, mais par des secours efficaces; toutes les bourses se sont ouvertes en même temps, et l'on recueille de toutes parts le produit des souscriptions au profit des victimes du tremblement de terre de la Guadeloupe. Cependant les malheureux qui sont plus près de nous n'y perdront rien, car la charité, si belle, si douce et si pleine de grâce, est si ingénieuse et si active aussi, qu'elle se montre partout et sous toutes les formes. Elle se

tient à la porte des églises, où toutes les grandes dames briguent l'honneur de recevoir ses dons; on la rencontre dans les bazars improvisés, fruits de son industrie et elle occupe une belle et noble place dans nos salons.

Mais, pendant que je suis sur la charité, je ne ferais pas mal de penser à ma traduction de l'anecdote de Boccace; ce ne sera pas changer de texte.

« Si l'on peut ajouter foi aux récits très positifs des Génois et d'autres voyageurs qui ont visité le Cathai¹, il existait dans ce pays un homme de noble lignage, plus riche que personne, et appelé Nathan. Comme il avait une de ses demeures dans le voisinage d'une route que devaient nécessairement prendre tous ceux qui du couchant se dirigeaient vers le levant, ou allaient du levant au couchant, et que, doué d'une âme grande et généreuse, il désirait être renommé pour ses œuvres, il fit construire en peu de temps, à l'aide des nombreux artistes qui l'entouraient, un des plus beaux, des plus grands et des plus riches palais que l'on eût jamais vus, puis il le fit meubler magnifiquement de tout ce qui était nécessaire pour recevoir avec honneur des gens comme il faut. Sa belle et nombreuse famille se joignait à lui pour accueillir gracieusement et réjouir ceux qui s'arrêtaient chez lui, et il observa avec tant de persé-

(1) Le Cathai est une province septentrionale de la Chine.

véralice cette louable coutume que sa réputation était répandue, non-seulement dans le levant, mais dans presque toutes les régions du couchant. Il avait atteint l'extrême vieillesse sans jamais se lasser de cette conduite généreuse, lorsque sa renommée frappa les oreilles d'un jeune homme appelé Mitridane, qui ne demeurait pas fort loin du pays de Nathan. Ce Mitridane se voyant non moins riche que le généreux vieillard, et portant envie à son renom de libéralité, conçut le dessein de l'anéantir ou de l'éclipser par une libéralité plus grande encore. A cet effet, il fit construire un palais semblable à celui de Nathan, commença à recevoir tous les voyageurs qui allaient et venaient de son côté, et il ne manqua pas de devenir très célèbre en peu de temps. Or, il advint un jour que ce jeune homme se trouvant tout seul dans la cour de son palais, une petite femme pauvre, entrée par une porte, lui demanda l'aumône et la reçut; puis, étant revenue vers lui par la seconde porte, il lui fit l'aumône encore, et ainsi successivement jusqu'à la douzième. Enfin, une treizième fois, Mitridane la voyant venir : « Bonne femme, lui dit-il, tu es une mendicante bien importune, » et, toutefois, il lui donna la charité. Mais la petite vieille, ayant entendu ces paroles, dit : « O générosité de Nathan, que tu es merveilleuse ! j'ai demandé l'aumône à chacune des trente-deux portes de son palais, et toujours il me l'a donnée, sans qu'il parût me reconnaître, et ici je ne suis encore venue que par treize portes, et j'ai été reconnue et réprimandée. »

La bonne femme avait bien raison ; la libéralité de Nathan prenait sa source dans une générosité véritable, tandis que la libéralité de Mitridane n'était qu'une ostentation magnifique, dérivant d'un orgueilleux désir de renommée.

Mon oncle, en me donnant le morceau suivant à traduire, a la bonté de me faire observer que ce n'est point une leçon indi-

recte qu'il nous donne, et qu'il sait assez que ses chères nièces seront toujours simples et naturelles :

A late conversation wich I fell into gave me an opportunity of observing a great deal of beauty in a very handsome woman, and as much wit in an ingenious man turned into deformity in the one and absurdity in the other by the mere force of affectation. The fair one had something in her person upon which her thought were fixed, that she attempted to shew to advantage in every look, work and gesture. The gentleman was as diligent to do justice to his fine parts as the lady to her beauteous forms. You might see his imagination ou the stretch to find out something uncommon and what they call bright, to entertain her while she writhed herself into as many different postures to engage him. When she laughed, her lips were to sever at a greater distance than ordinary to shew her teeth ; her fan was to point to something at a distance that in the reach she might discover the roundness of her arm. Then she is utterly mistaken in what she saw, falls back, smiles at her own folly and the whole woman is put into new airs and graces. While she was doing all this the gallant had time to think of something very pleasant to say next to her, or make some unkind observation on some other lady to feed her vanity.

SPECTATOR

Puisque tu ne manques pas d'accompagnateurs plus que nous, je t'engage à prendre un morceau pour piano et violon arrangé sur le roi d'Yvetot, par M. N. Louis; il n'est pas assez difficile pour t'obliger à travailler, mais il est joli et te plaira. Pauline pourra jouer à première vue, je l'espère, un morceau de Houten, op. 124, sur un thème de la Vestale, et Lucy, en se donnant un peu de peine, parviendra aussi à mériter l'approbation de mon cher oncle, avec le même ouvrage, car il est très facile

et très brillant, et il y a déjà trois ans que ses petites mains s'exercent sur le piano.

Je cherchais quelle chose je pourrais te conseiller en fait d'ouvrages, lorsque les sermons de charité et les quêtes multipliées que l'on fait en ce moment m'ont fait songer à t'envoyer le dessin d'une bourse de quêteuse.

Le n° 1 de la planche de dessin t'offre donc la moitié de cette bourse, que tu pourras faire plus ou moins riche à ta volonté, en velours ou en casimir noir ou de couleur, brodée au crochet ou seulement avec une soutache d'or. Tout cela se fait très vite.

Je suppose celle-ci exécutée en velours noir avec une double ligne de crochet, l'une à gauche du trait qui marque le contour de chaque palmette, avec de la soie ombrée de diverses couleurs, indiquées sur la planche par des signes différents, et l'autre en or, à droite du trait et si près de la première, qu'elles n'en forment pour ainsi dire qu'une seule.

La ligne, brodée au crochet en or, pourrait l'être par un simple cordonnet d'or cousu au bord du crochet en soie ombrée, et ce serait également bien.

Pour monter cette bourse, il faut te munir d'un morceau de peau de gant blanche et de carton de 30 ou 35 centimes la feuille.

Après avoir coupé ton morceau de velours en un rond de 33 centimètres de diamètre, tu prendras la peau blanche et tu la tailleras également en rond; mais d'un diamètre moindre que le premier d'un centimètre. De la sorte, quand tu poseras le morceau de peau blanche sur celui de velours, celui-ci débordera tout autour de celui-là d'un demi-centimètre destiné à former le rempli de l'étoffe, la peau blanche n'en ayant pas besoin.

Coupe un petit rond en carton de 12 centimètres de diamètre; ce rond de carton formera le fond de la bourse et lui donnera de la consistance.

Etends à l'envers, c'est-à-dire l'endroit

sur la table et l'envers sous tes yeux, le morceau de velours brodé; place le rond de carton bien au milieu du rond de velours, et recouvre-les l'un et l'autre en étendant sur eux le morceau de peau blanche (l'endroit en dehors).

Après t'être bien assurée que les trois centres des ronds de velours, de carton et de peau se rencontrent bien sous le même point, fixe-les dans cette position avec des points-devant en soie blanche, justement au défaut du rond de carton. A présent, marque le rempli de velours et attache par un surjet, toujours en soie blanche, les deux bords du velours et de la peau blanche.

Pour cacher les coutures, tant celle qui se trouve autour du rond de carton que le surjet du bord, tu poseras une ganse, soie et or, si la bourse est ainsi brodée, tout en or si tu la brodais seulement avec la soutache d'or.

La besogne qui te concerne est à peu près terminée; il n'y a plus qu'à passer une ganse semblable à celle qui couvre les coutures dans une coulisse, et cette coulisse consistera en vingt-quatre œillets métalliques (comme les œillets de ton corset), que tu feras poser par la mercière, à un centimètre du bord de la bourse et à distances égales les uns des autres.

Après avoir partagé la bourse en deux, de manière à avoir douze œillets de chaque côté, tu passeras la ganse, comme tu la passerais dans la coulisse d'un sac, en ayant soin seulement que les deux ganses se rencontrent toujours à l'endroit et à l'envers de la bourse; de cette façon il se trouvera nécessairement que les intervalles entre les œillets formeront six plis creux de chaque côté de la bourse, lesquels seront rangés bien vis-à-vis les uns des autres lorsque la bourse sera fermée. Entre les extrémités de droite et de gauche de ces six plis, et bien au milieu, tu fixeras une des deux ganses et tu coudras un petit gland qui servira à tirer la bourse pour l'ouvrir.

Je t'assure que tout cela est infiniment plus long à dire et surtout à écrire qu'à faire, ainsi ne te rebute pas à l'aspect de cette foule de détails.

Gabrielle fait une bourse comme celle-ci en ce moment; elle a acheté le velours noir tout dessiné, chez Sorré Delisle, au prix de 10 fr., de la soie ombrée pour 1 fr. 50 c., du cordonnnet d'or, dont elle borde le point de chaînette, pour 1 fr., et trois mètres et demi de gause soie et or, avec deux petits glands forme de glands de chêne, 2 fr.

Si quelques-unes de nos amies avaient besoin d'une bourse à jetons, celle-ci ferait au mieux leur affaire.

Le n° 2 est une nouvelle tapisserie que Sorré Delisle a inventée exprès pour nous, et qu'il appelle *tapisserie orientale*, parce que l'or y est mêlé. Ce travail est beaucoup plus prompt que celui de la tapisserie ordinaire et d'un effet très riche. J'ai voulu en faire tout de suite afin de pouvoir te le montrer, car je ne doute pas que l'envie ne te prenne d'exécuter des pantoufles de ce genre pour avoir un riche lot à offrir dans ta loterie au profit des pauvres. Écoute-moi donc; et d'abord il faut que je te dise à combien cela te reviendra. Le plus cher, c'est la soutache d'or dont il faut énormément: 30 mètres de soutache d'or à 25 c., 7 fr. 50 c.; de la soie, 75 c.; de la laine, 1 fr. 25 c.; du canevas n° 18, 75 c.; en tout, 10 fr. 25 c.

Jette un coup d'œil sur le n° 2, et regarde le dessin en le plaçant devant toi, les losanges *debout*, car c'est le sens où tu devras travailler pour l'imiter. Les petites lignes horizontales tracées avec des haclures sont en lacet d'or; celles tracées par un seul trait, horizontal aussi, sont en laine, alternativement rouges pour une colonne, bleue pour l'autre, et les gros points noirs qui traversent les lignes d'or et de laine verticalement sont en laine noire. Tout cela est représenté ici sur un canevas très gros, pour ne pas fatiguer tes yeux; mais aidé

de ton intelligente imagination, ce dessin suffira bien pour te donner une idée exacte de la chose.

Je suppose que ton canevas sur lequel sont dessinées des pantoufles, est tendu sur le métier.

Commençons donc :

Prends la soutache d'or, enfile-la dans une grosse aiguille à tapisserie, et passe ton aiguille de *dessous* en *dessus* de ton métier, en commençant par un des bouts du dessin, et après avoir fait un nœud à la soutache pour l'arrêter; fais ressortir ton aiguille de *dessus* en *dessous* du métier, à l'autre extrémité de la ligne horizontale qui doit suivre exactement le fil du canevas.

Fais attention que la soutache soit bien à plat, et fais alors ressortir ton aiguille *deux fils au-dessous* du premier point pour conduire la soutache à l'extrémité opposée, ainsi que tu en trouves un exemple au n° 3 de la planche.

Lorsque toute la partie comprise dans les contours du dessin de la pantoufle sera couverte de soutache comme le n° 3, tu prendras de la laine rouge, pour la première colonne de losange, et tu commenceras à poser cette laine dans les intervalles laissés vides par la soutache, en suivant avec soin le dessin indiqué au n° 4. Ce dessin est très facile, puisqu'il consiste dans la répétition continuelle de ces sortes de losanges qui s'enclâssent pour ainsi dire les uns dans les autres.

A côté de cette colonne rouge, tu feras une colonne bleue, et ainsi de suite, en alternant jusqu'à la fin. Prends alors de la laine noire, et fais avec cette laine des points transversaux aux premiers, que j'appellerai points-arrière, lesquels en suivant les contours des losanges les séparent et les encadrent d'une façon bien marquée et très agréable.

Dans le n° 4, j'ai fait dessiner une ligne mince comme serait une simple aiguillée de soie noire, afin que tu voies mieux la place

ou doit se poser ton aiguille, et que tu comprendras plus facilement comment un point-arrière noir, embrassant quatre fils, passe dans les *mêmes trous* que pour les points horizontaux, et va ainsi d'un point de laine rouge à un point de laine bleue, formant un angle avec l'un et l'autre de ceux-ci.

Tu conçois que ce travail est fort prompt, puisque, pour poser la soutache, il ne faut qu'un instant, et qu'un seul point de laine horizontal couvre trois fois de suite trois fils, puis, une fois cinq fils, une fois sept, et enfin neuf fils, pour reprendre ensuite la proportion décroissante, sept, cinq, trois, trois, trois.

Pour terminer, fais les huit petits points qui occupent le milieu du losange. Les deux points du milieu en laine noire pour l'une et l'autre colonnes, et les six points extérieurs en soie rouge sur la colonne bleue, en soie bleue sur la colonne rouge. Ces petits points ne comprennent que deux fils.

Avec cette tapisserie orientale on pourrait faire aussi de très beaux dessous-de-lampe et même une bourse de quêteuse, que l'on monterait comme j'ai dit plus haut pour celle en velours. Les dessous-de-lampe reviendraient au même prix que les pantoufles.

Le n° 5 est le dessin d'une bordure de mouchoir à laquelle il faut ajouter le point à jour. J'ai commencé à broder ce mouchoir pour la fête de ma mère; tu ne t'étonneras pas que je m'y prenne un peu à l'avance, car ce dessin est très riche et très joli, mais aussi il est passablement long. Heureusement les jours sont longs aussi à présent, et j'en profite bien, je t'assure.

Le n° 6 est un chiffre formé des lettres qui commencent l'alphabet que je te veux donner tout entier afin que chacune de nos amies y trouve les lettres qui lui sont nécessaires.

Les n° 7 et 8 sont la continuation de l'alphabet, lequel, aussi bien que la bordure du mouchoir se brodent au plumetis sur belle

batistè. J'ai acheté mon mouchoir, tout dessiné, chez madame David, au prix de 11 fr., et Gabrielle en a fait dessiner un semblable au passage Choiseuil, comme moi, et le dessin lui a coûté 2 fr.

Le n° 9 est un entre-deux que tu broderas au plumetis, pour mettre au bord d'une chemisette. Il ne serait pas mal non plus au bord d'un mouchoir simple et ne serait pas long à exécuter.

Les festons les plus variés vont reparaître, et comme cela va vite, je les adopterai volontiers.

Le printemps est cette année si exact au rendez-vous que, sans doute, nous verrons bientôt paraître des modes nouvelles, et je ne manquerai pas de t'en faire part; en attendant, ce que j'ai vu paraître de plus extraordinaire et de plus inattendu, c'est la queue lumineuse de la comète, nous l'avons très bien vue chez madame de C..., elle s'est montrée le soir, entre sept et huit heures, tout-à-fait à l'horizon, du côté du couchant. Ce que j'ai vu, ce que je vois chaque jour de plus charmant, c'est la transformation rapide de notre jardin dépouillé en un jardin verdoyant et fleuri; ce que je vois, ce que j'écoute aussi avec un vif plaisir, c'est le sifflement harmonieux du merle matinal, c'est le gazouillement mignard de la fauvette; mais ce que je voudrais voir et entendre par-dessus tout, c'est ma bonne et chère cousine, ma sœur adoptive et ma meilleure amie! Quand donc viendra le jour où je pourrai t'embrasser de plus près que je le fais ici? mon père me promet que ce sera pour cette année...

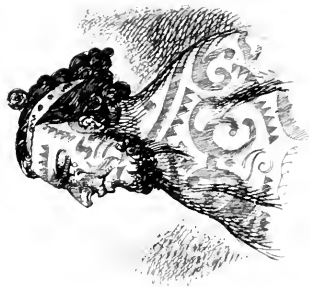
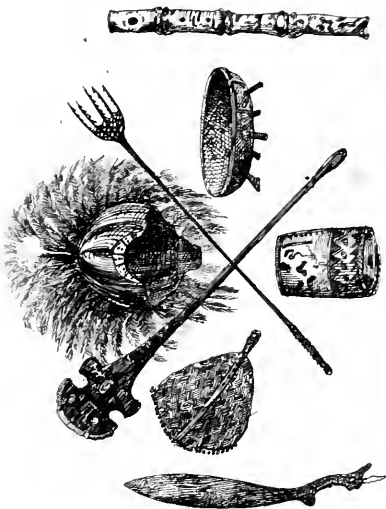
Adieu, chère Eugénie, mille respectueuses tendresses à mon cher oncle; j'embrasse Pauline et Lucy pour Aline et pour moi.

Je n'en finirais pas si je me faisais ici l'écho de toute ma famille; tu sais combien tu es aimée de tous, et tu devines tout ce qu'il me faudrait écrire.

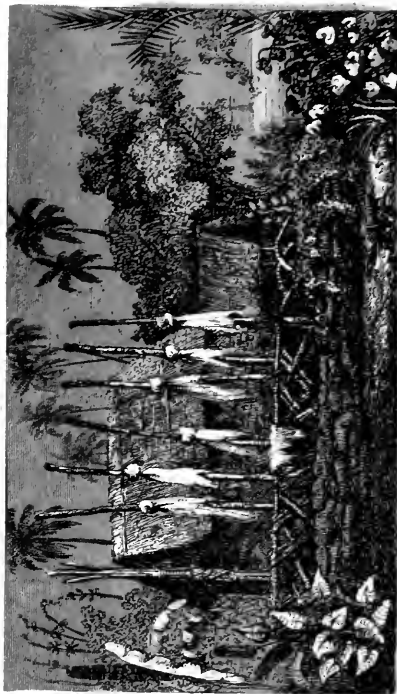
Toute à toi.

Marie D'ANGREMONT.





UNO DE LOS CASAS DE LOS INDIOS DE LA ISLA DE MOLOTO.



UNO DE LOS CASAS DE LOS INDIOS DE LA ISLA DE MOLOTO.

ÉGLISES ET CHATEAUX.

III. LE CHATEAU DE BICÊTRE. — LES CHARTREUX. — L'HOTEL DES GOBELINS.

Quand la brise est douce, le soleil chaud, la terre arrosée d'une bonne ondée printanière qui y fait germer gazons veloutés et fleurs naissantes, on se sent un besoin irrésistible de quitter les pierres de Paris pour aller marcher sur les tapis que la nature étend au moment où nous reployons les nôtres. Allons donc respirer un instant ce bon air fécond de la campagne, tout en moissonnant ou glanant le champ des souvenirs. Voici Gentilly : du haut du coteau qui le domine, il est charmant à voir, ce groupe de maisons et d'arbres, que l'art le plus exquis du paysagiste n'aurait pu mieux composer. Rien de gracieux comme ce svelte et élégant clocher revêtu d'ardoises qui s'élançe au-dessus de la ligue de peupliers dont se voile le cours de la rivière de Gentilly, onde pure et limpide à sa source, lorsqu'elle se tient cachée dans la fraîche vallée de Bièvre, mais qui se trouble de plus en plus en approchant de la ville, des blanchisseries et des Gobelins. Tu approches trop de la ville, toi aussi gracieux Gentilly, dont le riant aspect a persuadé à beaucoup d'étymologistes mondains que ton nom s'expliquait par ta gentillesse; mais l'étymologiste rébarbatif de la science a mis le holà. Suivant lui, Gentilly fut ainsi appelé *Gentiliacum*, le pays des Gentils, parce que les Romains, lorsqu'ils étaient maîtres des Gaules, transplantèrent près de Paris une peuplade de prisonniers Sarmates, et par conséquent gentils ou païens; d'où il résulterait que les habitants de Gentilly

descendent des Russes ou des Scythes, ce dont ils s'inquiètent certainement fort peu.

Ce qu'il y a de bien constaté, c'est l'antiquité de ce petit pays où jadis fut un château royal. Pepin-le-Bref y data plusieurs ordonnances, des conciles y furent tenus, et le célèbre saint Eloi possédait du bien dans le village de Gentilly, que les Normands, anges exterminateurs du neuvième siècle, dévastèrent de fond en comble. C'est à ces géants du Nord que l'on attribua d'énormes ossements trouvés près de la rivière dans le siècle dernier.

Que l'on tourne le regard du côté opposé à ce gentil paysage, après avoir arrêté l'œil un instant sur les jaunes et arides carrières dont les immenses roues, échelles mouvantes, tournent de toutes parts sous les pas des hommes qui en gravissent sans cesse les échelons, on voit à sa droite les vastes bâtiments de Bicêtre, château de toutes les afflictions, de toutes les misères, dont la façade, vue du côté de la ville, rappelle le magnifique déploiement du château des Tuileries; mais avant d'avoir la forme et aussi la destination pieuse qu'il a de nos jours, le château de Bicêtre, trois fois détruit, trois fois relevé, a logé des habitants de fortunes bien diverses.

En 1250, il n'y avait là qu'une ferme, qu'une grange, ainsi que nous le fait connaître le nom de la *Grange-aux-Gueux*. Ce nom, la tradition l'a conservé, grâce probablement à une erreur populaire qui, substituant au mot *le queux*, qui signifie *cuisinier*,

nom ou plutôt qualité du propriétaire, le mot *gueux*, c'est-à-dire *pauvre, misérable*, a cru y voir, après coup, un singulier pronostic de la destination des bâtiments de Bicêtre, devenu asile de mendiants. C'est ainsi que souvent l'on fait des prophéties avec le passé. Bicêtre, toutefois, n'existait pas encore, et ce fut seulement lorsque les Chartreux, établis par saint Louis, à Gentilly, dans la maison et sur les terres de Pierre *Lequeux*, *cuisinier du roi*, eurent été transférés dans le château de Vauvert, dont nous parlerons plus bas, ce fut alors seulement que Jean, évêque de Winchester, construisit un château sur le terrain de la *Grange-aux-Queux*.

Comment un évêque de Winchester venait-il construire un château dans le voisinage de Paris? C'est ce que l'histoire n'explique pas; toutefois, il est certain que l'habitation connue d'abord sous son nom de Winchester, devint, en passant de prononciations en prononciations altérées coup sur coup, *Wuinchester*, *Vincestre*, *Vuicestre*, *Vicestre*, *Bicêtre*. Or, on ne trouve dans les annales aucunes traces de ce que fut le sort du château de l'évêque Jean, sinon qu'il fut confisqué en 1294 par Philippe-le-Bel, durant sa guerre avec les Anglais, et fut rendu à son possesseur lorsque la paix fut conclue. Il faut supposer, ou que la construction en était peu solide, ou qu'il resta inhabité, car il ne tarda pas à tomber en ruines. Jean de Berry, frère du roi Charles VI, l'ayant trouvé dans cet état en 1400, le remplaça par un château dont tous les historiens célèbrent la magnificence, et certaines chambres ornées de peintures et de mosaïques. Aussi Bicêtre prit-il le titre de château royal, avec d'autant plus de droit que Charles VI y rendit plusieurs ordonnances.

Peintures précieuses, mosaïques que l'on paierait aujourd'hui au poids de l'or, tout cela disparut en 1411, sous les mains sanglantes des bouchers et écorcheurs de la

grande boucherie de Paris, conduits par Caboche, d'affreuse mémoire. Hideux instruments du meurtrier de Louis d'Orléans, Jean duc de Bourgogne, Caboche vint avec sa bande attaquer ce prince, Charles d'Orléans, le doux poète, le fils de la victime, retranché dans le château du duc de Berry : « *N'ayant plus (les bouchers) en leur ville de quoi passer leur furie*, ils s'acheminèrent vers Corbeil, en rompent le pont, puis s'en retournant, *pillent et ruinent le château royal dit de Vicestre*, lequel n'a été rebâti depuis. » Ainsi s'exprime un annaliste du seizième siècle, trois cent quatrevingts ans après cette scène de dévastation. Il devait s'en passer à Bicêtre une bien plus effroyable encore, et dont nous parlerons bientôt.

La horde de Caboche n'abandonna le château que lorsqu'il fut en ruines une fois encore, et son possesseur le donna, ou plutôt donna le terrain, à l'église de Notre-Dame, à la charge de quelques processions, une, entre autres, le 1^{er} mai, à laquelle devait assister tout le clergé, chaque prêtre ayant un rameau vert à la main, et les dalles étant jonchées d'herbes nouvelles. C'était bien là une solennité digne des plus beaux jours du printemps.

La fabrique de Notre-Dame ne lit, à ce qu'il paraît, aucun usage du don de Jean de Berry. L'historien que nous venons de citer remarque que le château n'avait pas été rebâti; et en effet, il resta le repaire pittoresque des voleurs et des hiboux; il fut redouté même comme un lieu hanté des démons et des lutins jusqu'en 1610, année où Louis XIII fit raser ces formidables décombres, et fit construire à leur place un château pour les soldats blessés. Premier hôtel des invalides que Henri IV avait d'abord recueillis dans un hospice, rue de l'Oursine, ce château prit le nom de *Commanderie de Saint-Louis*, et conserva sa destination jusqu'à l'époque où Louis XIV, développant avec sa grandeur de vues la noble institution et de son aïeul et de son père

donna aux invalides le magnifique palais qu'ils habitent. Quant au château de Bicêtre, il l'annexa à la Salpêtrière, devenue le centre d'une réunion d'hôpitaux et de maisons d'asile pour la vieillesse, sous le nom d'Hôpital-Général. Il est beau et doux de voir combien alors et depuis se déploie avec largesse la charité publique en France.

Bicêtre reçut, vers cette époque, une autre sanction bien touchante; il fut quelque temps le refuge des premiers enfants-trouvés que recueillait l'admirable saint Vincent de Paul, divin et actif inspirateur de ce grand monument de charité dont nous venons de parler. Tour à tour résidence d'intrépides soldats ou de petits innocents, Bicêtre aurait dû perdre son antique renom de lieu hanté. Le démon aurait dû s'évanouir devant les anges; mais les opinions populaires ne sont pas faciles à détruire, et ces vers d'un poète satirique du temps de Louis XIV prouvent que les fantômes et lutins des ruines du vieux *Winchester* n'étaient pas encore oubliés :

Auguste château de Bicêtre,
Les lutins et les loups-garoux,
Reviennent-ils toujours chez vous
Faire la nuit leurs diableries ?...

Du reste, la ténacité des croyances du peuple de Paris, en ce point, s'explique par une durée presque immémoriale et aussi par de singulières coïncidences de nom et de faits. Ici, à l'appui de notre assertion, une digression et même une digression un peu longue est nécessaire, si toutefois on peut nommer digression une suite de souvenirs naturellement réveillés par l'aspect des lieux que nous apercevons du coteau de Bicêtre, où nous nous sommes placés pour voir de tous côtés, autour et devant nous.

Parlons d'abord du château de Vauvert dont le nom a été prononcé plus haut, lequel Vauvert a droit de figurer dans cet article à titre de château et de château détruit. Vauvert était en effet, au onzième

siècle, une maison royale, un palais des champs bâti par le roi Robert dans une *vallée verte* (vauvert) devenue aujourd'hui la pépinière du Luxembourg, le Jardin botanique de l'École de médecine et l'allée de l'Observatoire; mais avant de subir ces dernières métamorphoses, le fief de Vauvert en avait subi bien d'autres. On ne sait positivement par l'effet de quelle circonstance la maison de plaisance du roi Robert devint, peu de temps après sa construction, un lieu hanté des démons et des esprits malins. Une tradition qui subsistait encore il n'y a guère plus de cent ans, racontait que, dans ce lieu maudit, un horrible parricide avait été commis : qu'un vieux père était tombé sous les coups de sa fille. S'il en fut ainsi, l'absurde opinion du peuple, qui croyait aux fantômes de Vauvert, prit son point de départ dans un sentiment de haute et pure morale : c'est que le crime ne peut venir que du démon, et que les plus épouvantables revenants ce sont les remords.

Aussi les habitants du bourg Saint-Germain ou du bourg Saint-Marcel se racontaient-ils avec épouvante dans leurs veillées combien « le château de Vauvert était un lieu inaccessible et dangereux, jour et nuit abordé par les malins esprits et fantômes. » On allait même jusqu'à dépeindre le plus effroyable démon : « C'est un monstre vert, avec une grande barbe blanche, moitié homme et moitié serpent, armé d'une grosse massue dont il menace chacun. » Ce démon c'était sans doute la tradition du démon du parricide qui fait de l'être humain la plus épouvantable des brutes.

Après de telles conversations de veillées, le Parisien qui avait à se rendre à Issy ou à Gentilly, faisait un détour de quelques centaines de pas pour éviter le château de Vauvert. Cet édifice était donc tout-à-fait désert, et, comme nous disons, *condamné*, car on en avait muré les portes et les fenêtres. Envoyer quelqu'un *au diable Vauvert*, ou, suivant le dicton tel qu'il est aujourd'hui,

d'hui, *au diable au vert*, c'était l'envoyer en mission lointaine, périlleuse. La terreur populaire dura jusqu'au jour où les Chartreux établis depuis quelque temps à Gentilly, sur le coteau où est Bicêtre, apercevant devant eux le château de Vauvert, conçurent le projet de le demander à saint Louis pour s'y établir. Le roi leur fit, non sans épouvante, quelques observations; mais leur prieur, Josseran, insista, et Louis IX, ayant pris l'avis de son conseil, concéda l'hôtel de Vauvert aux Chartreux.

Le tableau de la prise de possession de cette solitude par les austères moines de saint Bruno donnera en quelques traits l'idée de la désolation où les terreurs populaires avaient laissé le redoutable manoir. « Ils envoyèrent, dit Dom Dubreul, historien très exact de Paris, ils envoyèrent quelques-uns de leurs gens décombrer (déblayer) les avenues des parcs et ouvrir les chemins à l'entour de ladite maison, qui étaient clos de murs, et pareillement faire ouverture de ladite maison dont les portes et les fenêtres étaient murées. » Quelle peinture plus complète pourrait-on tracer de l'abandon d'un lieu maudit!

Trois jours, trois nuits se passèrent ensuite en prières, et alors se répandit dans Paris stupéfait la nouvelle que les fantômes et les mauvais esprits avaient disparu devant la religion, ce qui fit que de tous les coins de la ville et de l'Ile-de-France, on accourait visiter les Chartreux. Ces sévères reclus avaient quitté Gentilly et demandé Vauvert, parce qu'ils espéraient trouver dans ce lieu redouté une solitude conforme à leurs statuts; mais ils s'y virent visités par de telles foules qu'ils songèrent un instant à aller autre part chercher le désert. Ils restèrent là cependant, et bientôt un édifice imposant et sombre remplaça le château hanté, mais sans détruire entièrement les superstitions du peuple: puis, lorsqu'en 1350, les bourgeois de Paris furent admis à visiter, dans le cloître, les peintures de

la vie de saint Bruno et entre autres, le tableau du chanoine Diocres sortant à demi de son cercueil pendant que l'on chantait sur lui l'office des morts, ils durent certainement retrouver toute vivante la tradition des épouvantements de l'hôtel Vauvert.

C'est vers cette époque que la rue de Vauvert devint la rue *d'Enfer*, et cette appellation est une nouvelle preuve de la préoccupation des Parisiens. Une singulière coïncidence vint y ajouter encore. Au commencement du quinzième siècle, une famille de Reims, célèbre pour la teinture, s'établit dans le bourg Saint-Marcel, à la proximité de la rivière de Bièvre dont l'eau a des qualités reconnues pour la teinture des étoffes. Le chef de cette famille, Jean Gobelin, y acquit une grande fortune, et Gilles Gobelin, un de ses héritiers, bâtit sur les bords de la Bièvre une maison de plaisance nommée *Folie Gobelin*. Le mot *folie* signifiait que cette habitation était fastueuse, mais toutefois sans que l'utile fût sacrifié à l'agréable, et Gilles Gobelin continua, sous François I^{er}, à teindre admirablement l'écarlate dans ce lieu qui devint, sous Louis XIV, la magnifique manufacture des Gobelins.

Or, savez-vous ce que signifiait *gobelin* dans la langue de nos pères? Ce mot voulait dire *fantôme*, *lutin*, *revenant*, et ce mot, les Anglais l'ont conservé dans cette acception après l'avoir reçu des Normands. Le nom de *Gobelin* fut certainement un sobriquet donné autrefois à la famille du célèbre teinturier de Reims, car, dans l'origine, presque tous les noms sont des sobriquets, et les bons Rémois qui, dans un moment de jovialité, surnommèrent *Gobelin*, Jean, Pierre ou Gilles, ne se doutaient pas qu'ils créaient, pour le peuple de Paris, un nouvel aliment de superstition, et de terreur, aussi: l'affreuse marquise de Briuvilliers, ce démon de l'empoisonnement et du parricide, portait le nom de *Gobelin*.

Après les détails précédents, qui s'étonnerait de la mauvaise réputation dont fut

frappée chez nos crédules ancêtres tout ce côté de Paris? Les carrières creusées aux environs du bourg Saint-Marcel, de Vauvert et de Bicêtre, contribuèrent pour leur part à cette méchante renommée, car on sait quel sentiment d'effroi inspirait aux hommes les travaux souterrains, et la vie dans l'ombre, dans les ténèbres, loin du soleil, la vie des mineurs chez lesquels le moyen-âge a vu les gnomes, et les *cobolts* ou *gobolts*, esprits malins dont le nom allemand ressemble à notre *gobelin*.

Ce long voyage terminé, revenons à Bicêtre, d'où la charité chassa les loups-garous, de même que la religion avait expulsé de Vauvert les mauvais esprits. Toutefois, si le séjour de Bicêtre ne causait plus au peuple une terreur superstitieuse, cependant, durant le siècle dernier et au commencement du nôtre, le seul nom de ce séjour soulevait chez les hommes les plus malheureux et les plus pauvres un profond sentiment de répulsion; c'est que là, auprès des malades, des vieillards, des *bons pauvres*, se trouvaient les criminels condamnés aux galères, à l'échafaud même, et il était de certains jours lugubres où les portes s'ouvraient pour envoyer ces misérables à la mort. Voilà ce qui faisait planer sur Bicêtre quelque chose de sinistre, et l'horreur qu'inspirait l'association des infortunes causées par la maladie ou l'impuissante vieillesse et des infortunes méritées, cette horreur bien naturelle avait pour résultat que beaucoup de pauvres aimaient mieux mourir de dénuement dans leur galetas que vivre près de voleurs ou d'assassins.

Ils n'ont plus cela à craindre aujourd'hui; Bicêtre n'est plus que l'asile pieux des vieillards pauvres à qui l'âge ou les infirmités interdisent un travail suffisant pour les faire vivre. Bicêtre s'est tout-à-fait épuré; des bâtiments nouveaux, de vastes plantations d'arbres permettent à l'air et à un air salubre de circuler abondamment au milieu de sa nombreuse population, dont beaucoup de

villes du dernier ordre n'atteignent pas le chiffre.

Il y a aussi, dans cet hospice de la vieillesse et de la pauvreté, une place pour des êtres bien plus malheureux encore que les plus dénués des mendiants, les pauvres êtres frappés de folie. La folie! Dans quelle plus grande détresse, dans quelle décrépitude plus profonde peut en effet tomber l'homme, la créature élue entre les créatures, la créature douée de raison? La démence est une chose si affreuse qu'elle inspire de la compassion, même lorsqu'elle est le résultat d'un désordre quelconque qui, de la vie matérielle, a retenti dans la vie intellectuelle, la vie de l'esprit et de l'âme. Cette commisération que doit-elle donc être pour une démence causée par un de ces coups imprévus qui nous frappent au cœur, et, comme un éclair trop vif, nous aveuglent sans retour?

On m'a raconté (et je ne répète cette touchante histoire qu'avec défiance, car je n'ai pu en constater en tout point l'exactitude), on m'a raconté que dans les premières années de ce siècle, mourut à Bicêtre parmi les insensés, un homme dont les longs cheveux blancs, la barbe blanche, éparse, les rides profondes et le dos voûté, semblaient attester l'extrême vieillesse. Il n'en était pourtant point ainsi; il comptait cinquante ans à peine. Sa folie consistait à chercher, à chercher de toute part autour de lui, le jour, dans la promenade, la nuit, autour de son lit, dans l'ombre, à chercher sans cesse, sans repos, en poussant des soupirs, en laissant de temps à autre échapper des petits cris inarticulés, à chercher de la main, du regard, de l'œil le plus désolé!

Que cherchait-il?

N'ayant plus dans la ville de quoi passer leur furie les bouchers pillent et ruinent le château de Vicestre. Cette phrase, d'un annaliste de Paris, que j'ai rapportée plus haut à propos de l'attaque faite en 1411 sur le château de Jean de Berry, par les bouchers et écorcheurs, revient ici tout naturelle-

ment à l'occasion de l'effroyable visite que firent à Bicêtre, le 3 septembre 1792, les massacreurs des prisons de Paris. Le matin de cette sinistre journée, on vit arriver une foule armée de sabres, de haches, de crocs, de massues, armes dignes de la troupe de Caboche, et bientôt un tribunal de sang s'étant organisé à la porte de la prison de Bicêtre, l'égorgement, terminé à Paris, commença dans ce lieu voué à la charité publique. Cent soixante-trois mendiants, enfermés pour vagabondage, périrent sous les coups des septembriseurs. Des mendiants ! des hommes étrangers à tout parti politique ! et ce qu'il y eut de plus affreux encore, les odieux assassins mirent à mort trente-trois enfants, d'entre ceux que les familles faisaient placer à la *correction*, de même qu'on en enferme aujourd'hui dans la prison des jeunes détenus, afin de corriger des inclinations vicieuses.

Le bruit de ces atrocités se répandit bientôt, et dès le lendemain on vit accourir, pâle et hors d'haleine, un homme en costume de garde national. Revêtu de cet uniforme, il peut franchir les portes de Bicêtre ; tout aussitôt il se précipite droit vers la partie du vaste édifice où se trouvait la *correction*. Les lugubres débris de la veille étaient là, encore gisant ; là, au doux soleil d'automne, là trente-trois cadavres d'enfants !

« Mon fils ! s'écria le malheureux en se jetant sur l'un de ces cadavres, puis tombant à la renverse : mon enfant ! » s'écria-t-il. Il sembla qu'il eût été frappé d'un coup de foudre.

Pendant ce long évanouissement qui suivit, on fit disparaître ces restes, et le pauvre père revint enfin à lui, sinon à la raison.

« Mon enfant ! mon enfant ! où est-il ? je veux l'emmener d'ici... où est-il ? »

Et d'un œil enflammé, il regardait la terre, les murs, les arbres, le ciel même... Errant comme un frénétique, les bras étendus comme pour saisir quelque chose :

« Mon enfant ! mon fils !... viens... je ne veux plus te laisser ici, et je ne veux plus que tu sois loin de moi... viens !... »

Et quand ses mains n'étreignaient que le vide, il se remettait à chercher, à appeler, à chercher avec plus d'ardeur encore. Le malheureux son venait de commencer pour dix longues années cette recherche infatigable ; de nuit, de jour, recherche insatiable, toujours vaine, renouvelée toujours, recherche délirante, passionnée comme l'espoir jusqu'au jour où il eut un moment lucide, et, soudain, il tomba mort.

Pour essayer de détourner ma pensée de la sinistre catastrophe, je reposais un instant mon regard sur les arbres en fleur et les jardins de Gentilly, puis, apercevant devant moi, à travers la ligne de peupliers de la Bièvre, l'hôtel des Gobelins, je me rappelai, comme un souvenir consolant, la belle épitaphe que l'on lisait autrefois sur le tombeau d'un des fondateurs de cette maison :

Ici gist Gobelin, ains son corps seulement,
Car son esprit heureux est ore au firmament,
Bien que la mort Pait pris en la fleur de son âge.
Si a-t-il accompli ce que Dieu veut de nous,
L'aimant de tout son cœur et bienfaisant à tous :
Peut-on d'un plus long vivre attendre davantage ?

Ce doux, ce complet éloge d'un homme honnête et bienfaisant, fit, comme un charme, disparaître toute lugubre image, et je ne vis plus que la paix et la charité, ces deux anges, planer sur le pieux hospice de Bicêtre.

Ernest FOUINET.

LES MAIS.

Il y a eu de grands, de puissants monarques, des hommes forts par leur énergie et la persistance de leur volonté, qui ont voulu établir et fonder dans les pays soumis à leur sceptre ou à leur épée, des usages, des coutumes pour subsister après eux, pour durer à perpétuité, et qui n'ont pu y réussir ; ils ont eu beau faire enregistrer leurs lois dans les annales de leurs tribunaux, et faire graver leurs ordonnances sur le granit, le marbre ou le bronze, le temps, dans sa marche incessante, n'a tenu compte de leurs volontés, et de son rude et infatigable pied a tout effacé ; et aujourd'hui, des ordonnances et des lois de ces puissants monarques, il ne reste plus rien, pas même le souvenir de ce qu'ils avaient voulu établir à jamais ! à toujours ! à perpétuité !

PERPÉTUITÉ ! Ce mot fait rire quand il tombe de la bouche de l'homme destiné à vivre si peu de jours !

Tandis que ces volontés royales se perdent et s'effacent, il y a des usages que l'on n'avait point songé à rendre durables et à faire traverser les âges ; qui, en dépit des changements qu'amènent les siècles, ont résisté à tout et subsistent encore. On avait décrété que le chêne ne serait point abattu, il est tombé ; on n'avait point pensé au roseau, et il se balance encore verdoyant et fleuri sur les bords des ondes.

Jeunes filles qui habitez les champs, quand le mois de mai, que les Natchez appellent la *lune des fleurs*, revient embellir les jardins de la maison paternelle, vous vous réjouissez, car ce riant mois de l'année est en rapport avec votre âge, et les lilas, les cytises et les boules de neige dont il pare la nature ont l'air d'avoir fleuri pour vous. A cette époque joyeuse, vous voyez planter des mais dans les villages ; sur la

place en face de l'église, devant la maison du maire et devant celle de la dernière mariée. Pour ces mais fleuris, les jeunes gens de la contrée sont allés dans la forêt voisine choisir un jeune arbre bien droit... Pauvre arbre ! il croissait au milieu des chênes, des ormeaux et des frênes ; des violettes sauvages et des primevères émailaient l'herbe qui formait comme un moelleux tapis à son pied... Là, il devait grandir, vieillir et donner un épais ombrage, et voilà que la grâce de son port l'a fait remarquer... Aussitôt la hache le frappe, il se balance, chancelle et tombe ; une fois couché à terre, ses branches, ses rameaux verdoyants sont coupés, et les jeunes paysans l'emportent joyeusement aux environs du hameau ; de toute sa verte parure ils n'ont laissé que le bouquet de feuillage de sa cime, et là où commençait le chevelu des racines, la hache a affilé le tronc pour l'enfoncer dans le sol. Du bouquet de feuilles partent des rubans de toutes les couleurs, qui retiennent suspendue autour du mai une couronne de lierre entremêlée de fleurs ; autour du tronc et sur l'écorce lisse et luisante, une guirlande pareille monte et tourne en spirale. Tous ces apprêts sont faits le 30 avril au soir, à cette heure mystérieuse qui n'est plus le jour et pas encore la nuit. Puis quand les ombres sont devenues épaisses, quand l'on suppose que le sommeil est descendu sur tous les habitants du village, sans bruit, les planteurs de l'arbre fleuri arrivent et achèvent silencieusement leur œuvre ; les réjouissances, les chansons et les nombreuses rasades sont remises au lendemain, premier jour de mai.

Cette plantation des mais est un usage presque général en France ; autrefois on en faisait un hommage, une marque de respect

et de galanterie ; cet honneur était rendu aux gouverneurs des villes, aux évêques, aux magistrats, quelquefois on attachait à ces arbres de courte vie les armoiries de ceux en honneur de qui on les élevait. On en plantait aussi sous les fenêtres des dames, on les ornaît de leur chiffre et de leurs couleurs, on y suspendait des banderoles chargées de vers, de chansons et de madrigaux. C'était un hommage dont un sourire était le prix.

Aujourd'hui, quand vous voyagez et que le premier matin de mai vous traversez un village aux rayons du soleil, qui se lève radieux et qui fait briller la rosée sur la jeune et tendre verdure des arbres, votre voiture passe sous des guirlandes tendues à travers la rue, et d'une maison à l'autre ; à ces liens de fleurs, au milieu du chemin, append une couronne, pour laquelle la boule de neige, l'ébénier et l'arbre de Judée ont fourni leurs bouquets. La brise matinale agite et fait flotter les longs rubans que les femmes ont attachés à ces couronnes de mai.

Quand les glaces de l'hiver sont fondues, quand la terre est délivrée de son blanc suaire de frimas, les hommes se sentent si heureux qu'ils s'enamourent des fleurs, et qu'ils en mettent partout ; ils en placent sur l'autel du sanctuaire, ils en parent les rues, ils en ornent leurs demeures. Dans le splendide salon du riche, dans la chaumière du laboureur, on retrouve cet amour des premières fleurs de la saison nouvelle. L'un a pour les recevoir et les conserver d'élégantes jardinières en bois d'ébène ou palissandre ; l'autre, de simples pots de grès. Les jardinières sont placées près des croisées ou devant les glaces du salon ; à la ferme, le vase rustique, rempli de bouquets odorants, est mis au-dessous de l'image de Notre-Dame-de-Bon-Secours et du crucifix héréditaire devant lequel de père en fils la famille prie depuis longtemps.

A Paris, tous les ans, les clercs de bazoche plantaient aussi solennellement leur

mai dans la cour du Palais-de-Justice. Singulière et bizarre idée, que ce mai planté en l'honneur de la chicane, que ce rapprochement de guirlandes et de couronnes de fleurs et d'étudiants des lois !

L'origine de la bazoche remonte très haut dans notre histoire, et ses membres indociles et remuants donnaient souvent des inquiétudes au pouvoir, aussi le pouvoir ne manquait pas d'égards envers eux. François I^{er} leur avait accordé le droit de faire couper dans ses forêts tels arbres qu'ils choisiraient pour la cérémonie du mai, qu'ils plantaient annuellement au bas du grand escalier. En conséquence de ce droit, les clercs allaient tous les ans couper dans la forêt de Bondy trois chênes, dont l'un devait servir au mai, et les deux autres être vendus au profit de la bazoche. Cette corporation avait ses armoiries particulières : sur un fond d'azur trois écritaires d'or, et, au lieu de la couronne, un casque au-dessus de l'écusson. Ce casque, les bazochiens l'avaient mérité, sous Henri II, quand, à son appel, six mille clercs s'armèrent et partirent pour aller soumettre la Guienne révoltée.

Ne vous étonnez pas, mesdemoiselles, qu'à propos des riantes idées et des poétiques usages que ramène le mois de mai, je vous aie parlé de clercs, de chicane et de bazoche. Il entre dans les habitudes de votre chroniqueur de mêler les souvenirs du passé aux choses du présent, le grave au doux, le plaisant au sévère. Avant d'en finir avec les mais, je veux vous raconter ce que j'ai vu, il y a quelques années, dans un village de Normandie.

Ce village était situé sur le bord de la Seine, et le petit castel où j'étais allé passer quelques jours n'était qu'à deux portées de fusil de l'église ; les prairies les plus vertes, les plus émaillées de fleurs, s'étendaient comme un riche tapis entre le fleuve et l'habitation où j'étais venu m'inspirer, chez de bons amis, du retour du printemps. Des bouquets

d'aulnes, de peupliers suisses et de saules, formaient des bouquets et des massifs sur la pelouse qui, à partir de la maison, s'inclinait par une gracieuse pente vers les ondes.

Là nous menions une bonne et douce vie, et la jeune fille de mes hôtes, belle enfant de quinze ans, répandait par sa naïve joie un grand charme sur nos journées. Jamais jeune personne n'avait réuni en elle plus de douceur, plus de tendresse, plus de poésie que Mina. Ces dons du ciel se voyaient dans ses grands yeux bleus, et quand, avec sa robe blanche et ses beaux cheveux blonds, elle jouait dans la prairie avec Anatole, son frère, enfant de neuf ans, on aurait cru voir un archange auprès d'un chérubin.

Trois jours avant le 1^{er} mai, nous fîmes un pèlerinage à Notre-Dame-des-Andelys, et, après avoir prié à l'église et déjeuné dans cette vieille petite ville, nous gravîmes la rude et dure pente du coteau couronné par les ruines de Château-Gaillard... Une quinzaine de personnes s'étaient jointes à nous pour cette partie de plaisir. Dans ce monde, Mina avait trouvé de gaies et folâtres compagnes, et les imposants débris, le préau, les souterrains de l'antique forteresse étaient tout animés par cet essaim de jeunes filles et de jeunes garçons. Le dîner se fit sur l'herbe rase que les siècles avaient fait pousser parmi ces ruines historiques; et si les âmes des chevaliers qui avaient jadis habité Château-Gaillard avaient encore erré autour de ses murailles écronlées, elles auraient pu écouter ce que nous disions, car nous regrettions les temps héroïques, jours de loyauté, de prudence, de foi et de prouesses.

Cependant, du côté du couchant, les nuages étaient teints de pourpre et d'or, et les eaux du fleuve, qui toute la journée avaient reflété l'azur du ciel, coulaient maintenant rosées au-dessous de nous. Un poète a comparé les ondes aux courtisanes qui façonnent leur maintien d'après celui du maître; s'il est soucieux, ils se font graves; s'il a un

sourire sur les lèvres, ils n'ont plus que des regards joyeux. Il en est de même du miroir des eaux; il est éclatant de lumière sous un beau ciel, il est sombre et triste sous des nuages gris.

Vers la fin de cette joyeuse journée, j'avais entendu plusieurs fois les mères répéter à leurs filles: « Ne courez plus autant, ne vous échauffez plus de la sorte; la soirée commence à fraîchir. Voyez ces *ravenelles*¹ qui ont poussé entre les pierres des ruines; voyez comme elles s'agitent et se balancent maintenant: c'est la brise du soir qui se lève; elle sera froide quand nous traverserons la rivière pour retourner chez nous; prenez vos manteaux, croisez vos châles; vous avez assez joué aujourd'hui. »

Les mères qui parlaient ainsi avaient raison. Quand nous eûmes descendu le coteau et quand nous fûmes assis dans le bac, nous ressentîmes du froid. La mère de Mina eut beau croiser le *burnous* de laine blanche sur la poitrine de sa fille et ramener le capuchon sur sa tête, la jeune fille prit un refroidissement, et le lendemain matin elle avait la fièvre... Elle ne se leva point pour déjeuner avec nous, elle ne descendit point au salon... Vers midi, de fraîches et jolies paysannes arrivèrent au château avec toute une moisson de fleurs: elles les apportaient à mademoiselle Mina, pour faire avec elle et sous sa direction les guirlandes et les couronnes du mai qui devait être planté devant l'église. D'abord madame de Maineville dit aux villageoises que sa fille était malade et qu'elle ne pourrait pas les aider cette année... Mais les jeunes filles insistèrent et prièrent de ne faire aucun bruit autour du lit de mademoiselle Mina. A cet instant, Anatole, arrivant de chez sa sœur, vint de sa part supplier sa mère de laisser arriver jusqu'à elle les fleurs et celles qui les apportaient. Malgré, et peut-être à cause de leur excessive tendresse, les mères cè-

(1) Giroflees jaunes.

dent souvent à tort : madame de Maineville eut cette faiblesse. Les jeunes paysannes, leurs fleurs, leurs bouquets entourèrent bientôt le lit de Mina, qui se mit avec cœur à l'ouvrage. Elle montra comment il fallait entortiller la guirlande autour du pied du mai, et la faire monter depuis le bas jusqu'à la cime; puis elle donna tous ses beaux rubans pour faire des nœuds flottants à la couronne, dont elle tressa une partie avec les filles du village... Bientôt l'odeur des fleurs et l'agitation qu'elle se donnait lui firent mal, et elle dit aux jeunes filles : « Aujourd'hui je suis une mauvaise ouvrière; demain je serai guérie et j'irai vous aider. »

Hélas ! elle se trompait ; le lendemain la fièvre était devenue cérébrale, et le 28 avril au soir Mina mourut...

Pour les pères et les mères, ce qu'il y a de plus cruel dans cette vallée de larmes, c'est de voir l'ordre de la nature interverti. Ce n'est point à nous à pencher nos têtes blanchies sur l'oreiller de mort de nos enfants; ce n'est point à nous à les voir partir de ce monde; les racines qui les y retiennent n'ont point été séchées et usées par le temps, tandis que les nôtres n'ont plus de sève. Le rejeton du chêne ne meurt point avant lui; il pousse et grandit à son ombre... Accordez-nous, ô mon Dieu ! qu'il en soit de même de nous; que ceux qui ont encore des illusions et du bonheur sur la terre y demeurent, et que nous, qui commençons à trouver que notre exil a été long et notre travail rude, puissions enfin nous reposer !

Ce que je pense et ce que j'écris ici, les parents de Mina l'avaient dit à genoux auprès du lit de Mina, et n'avaient pas été exaucés. Le 1^{er} mai, à neuf heures du matin, le cercueil de la riche et belle héritière de la maison de Maineville sortit de la cour du château pour se rendre à l'église; il était porté tour à tour par des fermiers et de vieux serviteurs de la famille; et pendant

que son père et sa mère, le cœur brisé de douleur, étaient gardés par des amis dans leur chambre qui n'avait point de fenêtres sur la cour, moi et bien d'autres nous suivions au cimetière la jeune et gracieuse enfant que nous avions vue la joie et l'orgueil de tous les siens. Les villageoises, qui deux jours avant étaient venues lui apporter des fleurs et la prier de travailler avec elles, suivaient sa bière recouverte du drap mortuaire blanc, et ne pensaient plus à aller danser sous le mai que leurs frères avaient planté la veille.

J'en voulais au soleil d'être si radieux; pas un nuage ne se voyait sur l'azur du ciel; de chaque côté du chemin, les primevères et les violettes perçaient l'herbe au pied des haies, et, à demi cachés derrière le feuillage encore peu touffu des arbres, les oiseaux chantaient comme si Mina s'était rendue à l'église pour s'y marier ! Nos douleurs sont poignantes pour nous, elles nous torturent, elles rendent amère notre existence, elles étendent sur nous de sombres voiles de deuil; mais au soleil, à la nature elles ne font rien : ils ne pleurent point avec nous.

Le cortège funèbre était près d'avoir fini sa marche, nous étions arrivés sur la place, en face de l'église; le mai y était planté de la veille; ses guirlandes, sa couronne suspendue à trente pieds au-dessus du sol, avaient encore toutes leurs fleurs fraîches, et les rubans donnés et noués par Mina flottaient à la douce brise de cette belle journée de printemps. Le cercueil, avant d'entrer dans l'église, fut déposé au pied du mai, au-dessous de la couronne que le zéphir balançait et que les mains de la morte avaient en partie tressée.

La foule formait un grand demi-cercle sur la place; le prêtre et les choristes chantaient le *De profundis*; tout à coup une rafale, inattendue dans cette journée tiède et radieuse de soleil, agita le mai, secoua fortement sa couronne, et toute une pluie

de fleurs tomba comme une averse sur le drap mortuaire de la jeune fille, aussi moissonnée avant le temps et emportée avec tous ces parfums.

Depuis ce jour, j'ai assisté à bien des funérailles, et quand revient le mois de mai, je me rappelle toujours l'enterrement de Mina. C'est que rien ne grave autant un événement dans la mémoire que les contrastes qui l'ont accompagné. Le mai de réjouissance et la bière de la jeune fille sont restés dans mon esprit.

Pour vous distraire de cette histoire de mort, je veux, mesdemoiselles, vous raconter un usage que le mois de mai ramène annuellement aux Anglais. Tous les ans, le 19 mai se célèbre dans toute la Grande-Bretagne une fête printanière à laquelle se rattache un souvenir historique ; ce jour-là chaque Anglais porte à son chapeau ou à sa boutonnière un bouquet de feuilles de chêne.

C'est le jour du *chêne royal* (*the royal oak's day*).

Après la défaite des royalistes par l'armée parlementaire, et avant que le roi Charles II parvint à débarquer en Normandie pour se soustraire à la haine du régicide Cromwell, il eut à supporter bien des misères, à courir bien des dangers, obligé de se déguiser, de se cacher, de fuir, il passa par toutes les vicissitudes d'une fortune aventureuse, et dans toutes ces nombreuses épreuves il ne cessa jamais de montrer beaucoup de courage et de sang-froid. Une fois ayant perdu l'espoir de pouvoir rallier ses troupes dispersées, errant la nuit, au hasard de sa vie, dans la campagne où, pour lui, tout était péril, il se revêtit d'un habit de paysan, coupa ses longs cheveux et arriva à Boscobel, dans le Shropshire, chez un fermier nommé Pendrell, et lui demanda asile.

— On a proscrit votre roi, lui dit Charles Stuart, on promet une récompense considérable à celui qui le livrera à Cromwell.

— Je le sais, répondit Pendrell, cela a été

affiché aux murs de nos maisons et publié au son du tambour et de la trompette.

— Eh bien ! reprit Charles, ce roi, c'est moi ; ce proscrit, c'est moi... je vous expose à un grand danger, ou je vous mets à même de gagner une grande récompense... Je me confie à votre honneur, à votre humanité ; faites ce que vous commandera votre conscience.

— Soyez le bienvenu, s'écria le fermier ; je suis seul ici dans ce moment, mais j'ai quatre frères, bientôt ils vont revenir des champs, où ils sont à travailler, ne craignez rien d'eux ; ils pensent comme moi, qu'il y a honte à trahir ceux qui se confient en nous. »

Les quatre frères ne tardèrent pas à revenir de leur travail. Pendrell les conduisit en toute hâte à l'endroit où il avait caché le roi ; tous cinq tombèrent aussitôt à ses pieds et lui jurèrent une fidélité à toute épreuve. Pour mieux soustraire Charles aux recherches de ses ennemis, ils le déguisèrent en bûcheron et le firent travailler avec eux dans la forêt, pendant que les hommes de Cromwell fouillaient en dévastateurs la ferme de Boscobel. Les perquisitions devinrent si fréquentes que Charles ne voulut plus habiter la maison du fermier, et alla se réfugier dans un chêne creux qui, plus tard, fut le but de fréquents pèlerinages des royalistes, et qui fut nommé *the royal oak* (le chêne royal). Le roi proscrit passa plusieurs jours et plusieurs nuits dans cette cache de la forêt, et de là, entendit les vœux de ses partisans pour le sauver, et les paroles de rage de ses ennemis qui auraient voulu s'emparer de sa personne.

C'est cet événement qui, en Angleterre, a fait donner au chêne le nom d'*arbre royal*.

A Londres, sur la place irrégulière de Charing Cross, s'élève aujourd'hui une statue de Charles I^{er}, et je me souviens de l'avoir vu toute parée de branchages de chêne. Il y avait là une double preuve de l'inconstance des peuples ; le royal décapité avait

sa statue à peu de distance de cette cour de White-hall où fut dressé son échafaud, et les bouquets de chêne qui rappelaient les persécutions de Charles II ornaient l'image

de la grande victime de Cromwell. En face de cette inconséquence, dites donc que les nations ont des haines éternelles !

V^{te} WALSH.

LES FEMMES.

II. RADEGONDE.

Parmi les descendants de cette triste lignée de Clovis, qui semble vouloir rivaliser avec la famille des Atrides, on remarquera toujours Chilpéric I^{er} qui doit à sa femme Frédégonde l'honneur de n'être point cité comme le plus grand criminel de son temps. Était-ce par respect pour le sang royal ou par mépris pour la condition servile de son épouse, que l'on excusait Chilpéric de tant de profanations et de tant d'assassinats, et qu'on en imputait le blâme à la perversité de Frédégonde et à son influence sur le monarque qui régnait à Soissons ? Les Franks, encore animés par l'esprit de querelle et de rapine qui se dépouille difficilement dans un pays conquis, ne demandaient à leurs chefs que des garanties d'indépendance personnelle ; les nobles gallo-romains luttaient pour conserver quelques traces de la civilisation et des lois dues à l'Italie ; et le reste des habitants, réduits en servitude, songeait uniquement à pourvoir aux besoins d'une vie toute matérielle.

Quelques hommes cependant que n'assujettissaient ni la brutalité militaire, ni de vieilles mœurs corrompues, pensèrent dès lors que mémoire devait être gardée des actes de ces souverains à qui l'égoïsme du moment donnait quelques jours de paix et préparait des siècles de guerre ; mais dès ce temps aussi la force triomphante, armée, couronnée, ne découvrait pas sans trouble

une puissance mystérieuse qui ne s'exerçait que dans l'ombre et le silence. Le chroniqueur Grégoire déplut à Chilpéric, et cet évêque, le premier de nos historiens, saint dont l'Eglise s'honore, fut accusé à la fois d'avoir conspiré contre le roi et d'avoir calomnié les mœurs de la reine, qui lui suscita des ennemis jusque parmi les membres du clergé ; l'évêque de Tours, se confiant en celui dont il tenait ses vertus et son innocence, s'achemina vers Soissons où le roi Chilpéric avait réuni le synode qui devait, au moins l'espérait Frédégonde, condamner l'évêque. Mais la fermeté de Grégoire, sa piété active et humble, ayant édifié toutes les provinces qu'il lui avait fallu parcourir de son siège à la résidence royale, et sa popularité ayant déplu à Chilpéric, ce prince voulut que l'assemblée se transportât à Braine, et que le jugement se rendît dans ce domaine royal.

Tous les évêques de Neustrie, ceux des cités méridionales nouvellement conquises, avaient été convoqués pour ce concile qui, ne trouvant point à Braine d'église assez vaste pour s'y réunir, fut, on le suppose, obligé de tenir ses audiences dans la grande salle de bois qui, deux fois chaque année, servait aux assemblées des chefs et des hommes libres de race franke.

A peine voulut-on laisser aux ennemis de Grégoire la liberté de renouveler leurs ac-

ensations. Ils furent convaincus de calomnie, et le sous-diacre Rikulf, instrument du comte Leudaste, agent lui-même de Frédégonde, ne dut la vie qu'aux prières de l'évêque de Tours dont cette générosité toute chrétienne augmenta la réputation de sainteté.

Ce denouement, que la haine de Frédégonde n'avait pas prévu, fit honneur sans doute aux membres du synode de Braine ; mais il n'était que juste. Le souvenir de cette anguste assemblée n'occuperait guère aujourd'hui, si le premier événement qui signala son ouverture, n'eût été un événement littéraire.

Une pièce de vers latins, adressée au roi Chilpéric et à tous les évêques qu'il avait convoqués parvint à Braine, et ce ne fut qu'après sa lecture, qui obtint tous les suffrages, que les juges prirent place sur des bancs dressés autour de la salle d'audience¹.

L'auteur de ces vers était un Italien venu en France pour prier sur le tombeau de saint Martin à la suite d'un vœu exaucé. Son esprit, ses talents, son savoir-vivre, ces dernières grâces de l'intelligence dont les lumières expiraient à Rome, et que Fortunat² possédait au plus haut degré, lui procurèrent partout l'accueil le plus flatteur. « De Mayenne à Bordeaux, de Toulouse à Cologne, il parcourait la Gaule, visitant sur son passage les évêques, les ducs, les comtes, soit Gaulois, soit Franks d'origine, et trouvait dans la plupart d'entre eux des hôtes empressés, et bientôt de véritables amis³. » Ceux qui l'avaient reçu ne manquaient pas d'entretenir avec lui

(1) Vers 580.7

(2) Venantius-Honorius-Clementianus-Fortunatus, né dans le Trévisan, avait fait ses études à Ravenne, où les lettres florissaient alors.

(3) Cette biographie de Radegonde est tirée des *Saintes-Légendes* et d'un chef-d'œuvre moderne de M. Augustin Thierry, intitulé : *Récits des temps Mérovingiens*. Les passages marqués par des guillemets sont des citations prises dans ce livre.

une correspondance réglée, et il y répondait par des poésies élégiaques retraçant les souvenirs et les incidents de ses voyages. L'adroite flatterie du poète et les mœurs de l'époque reculée qu'il peint, donnent à ses vers beaucoup plus d'intérêt que leur valeur littéraire. Fortunat savait apprêter pour chacun la louange qui devait lui convenir. « A l'éloge de la piété des évêques et de leur zèle à bâtir de nouvelles églises, il joignait celui de leurs travaux administratifs pour la prospérité, l'ornement et la sûreté des villes. Il louait l'un d'avoir restauré d'anciens édifices, un prétoire, des bains ; l'autre d'avoir détourné le cours d'une rivière et creusé des canaux ; un troisième, d'avoir élevé une citadelle garnie de tours et de machines de guerre. » Les seigneurs d'origine franke, les nobles gallo-romains n'étaient pas moins bien traités, « et c'était merveille de voir cet étranger devenir le lien commun de ceux qui, au milieu d'un monde inclinant vers la barbarie, conservaient isolément le goût des lettres et des jouissances de l'esprit. »

Mais de toutes les amitiés que contracta l'illustre étranger, la plus honorable, la plus intime fut celle qui le lia à Radegonde, noble et touchant modèle des vertus comme femme, comme reine, comme chrétienne.

Fortunat avait assisté aux noces de Sigebert et de Brunehaut, et les avait célébrées par des chants royalement récompensés. Cependant, à l'éclat de la cour d'Austrasie, qui retentissait de ses succès, où l'on se félicitait de le posséder, l'Italien préféra les joies paisibles d'une retraite que la piété et l'affection lui offrait, loin de ce bruit appelé gloire par les poètes comme par les conquérants.

Peut-être aussi Fortunat réunissait-il aux dons brillants de l'esprit, un de ces cœurs généreux que soumet et fixe la majesté du malheur ; peut-être la vue d'une larme, longtemps contenue et s'échappant sur la

joue flétrie de Radegonde, touchait-elle plus sensiblement le poète que les sourires de bonheur qu'échangeaient entre eux les jeunes souverains de l'Austrasie? Qu'ils étaient terribles et attachants, les récits que faisait l'auguste recluse à l'ombre de son cloître!... Mais il nous faut remonter bien au-delà du synode de Braine et raconter comment Clotaire, roi de Neustrie, s'étant joint à son frère Théodorik ¹, attaqua les Thuringiens, peuples de la confédération saxonne, les rendit tributaires des Franks, et reçut dans la part du butin et des prisonniers, deux enfants de race royale, lils et fille de Berther, l'avant-dernier roi de Thuringe ². Quoique à peine âgée de huit ans, Radegonde (c'était la fille) annonçait déjà tant de beauté et de grâce, que Clotaire résolut de la faire élever avec soin afin de la mettre un jour au rang de ses épouses : les rois Franks ne se faisant nul scrupule de se marier successivement, ou à la fois, à plusieurs femmes, regardées comme légitimes.

« Radegonde fut gardée avec soin dans l'une des maisons royales de Neustrie, au domaine d'Aties, sur la Somme. Là, par une louable fantaisie de son maître et de son époux futur, elle reçut, non la simple éducation des filles de race germanique, qui n'apprenaient guère qu'à filer et à suivre la chasse au galop, mais l'éducation raffinée des riches Gauloises. A tous les travaux élégants d'une femme civilisée, on lui fit joindre l'étude des lettres romaines, la lecture des poètes profanes et des écrivains ecclésiastiques. Soit que son intelligence fût naturellement ouverte à toutes les impressions délicates, soit que la ruine de son pays et de sa famille, et les scènes de la vie barbare dont elle avait été le témoin l'eussent frappée de tristesse et de dégoût, elle se prit à aimer les livres comme s'ils lui eussent ouvert un monde idéal meilleur que celui qui

l'entourait. En lisant l'Écriture et les vies des Saints, elle pleurait et souhaitait le martyre; et probablement aussi des rêves moins sombres, des rêves de paix et de liberté accompagnaient ses autres lectures. Mais l'enthousiasme religieux qui absorbait alors tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans les facultés humaines, domina bientôt en elle; et cette jeune barbare, en s'attachant aux idées et aux mœurs de la civilisation, les embrassa dans leur type le plus pur, la vie chrétienne. »

Arrivée à l'époque où son mariage devait se célébrer, la jeune princesse essaya de se soustraire par la fuite au joug hideux que lui imposait le destructeur de sa famille et l'ennemi de son pays. On la poursuivit; on l'atteignit; sa tête fut ceinte du diadème; mais l'attrait de la puissance et des richesses ne put atténuer l'inexprimable répugnance qui éloignait de Clotaire, sans retour possible, la femme dans laquelle il avait fait développer lui-même toutes les perfections morales.

« Pour se dérober, en partie du moins, aux devoirs de sa condition, qui lui pesait comme une chaîne, Radegonde s'en imposait d'autres plus rigoureux en apparence; elle consacrait tous ses loisirs à des œuvres de charité ou d'austérité chrétienne; elle se dévouait personnellement au service des pauvres et des malades. La maison royale d'Aties, où elle avait été élevée et qu'elle avait reçue en présent de noces, devint un hospice pour les femmes indigentes. L'un des passe-temps de la reine était de s'y rendre, non pour de simples visites, mais pour remplir l'office d'infirmière dans ses détails les plus rebutants. Les fêtes de la cour de Neustrie, les banquets bruyants, les chasses périlleuses, les revues et les joutes guerrières, la société des vassaux à l'esprit inculte et à la voix rude, la fatiguaient et la rendaient triste. Mais s'il survenait quelque évêque ou quelque clerc poli et lettré, un homme de paix et de conver-

(1) Nommé quelquefois Thierry.

(2) L'an 529.

sation douce, sur-le-champ elle abandonnait toute autre compagnie pour la sienne; elle s'attachait à lui durant de longues heures, et quand venait l'instant de son départ, elle le chargeait de ses dons, en signe de souvenir, lui disant mille fois adieu, et retombait dans sa tristesse. »

Absorbée par ses exercices de piété et de charité, elle était très souvent en retard à l'heure des repas qu'elle devait prendre en commun avec le roi. Celui-ci la querelait violemment sur ses habitudes de nonne, telles que le jeûne, les cilices, les prières nocturnes, toutes les pénitences que la princesse de Thuringe pouvait joindre à celle d'être l'épouse d'un roi méprisabie par son inhumanité et ses vices.

C'était, en effet, à la vie monastique qu'aspirait la belle et infortunée reine de Neustrie; mais Clotaire, quoiqu'il lui eût donné plusieurs rivales, la voulait encore auprès de lui. Cette détestable union durait depuis six ans, lorsque Clotaire, craignant que le frère de sa femme qu'il gardait à sa cour, ne fît quelque tentative pour reprendre son rang, ordonna qu'il fût mis à mort. En apprenant que ce jeune prince, qu'elle aimait tendrement, avait cessé de vivre, Radegonde ne redouta plus de braver la colère de son assassin. Dissimulant d'abord l'horreur que lui inspirait Clotaire, et le dessein qu'elle avait conçu, elle demanda la permission d'aller à Noyon, chercher auprès de l'évêque Médard des consolations chrétiennes. Clotaire, que ne fatiguaient point les plaintes de son épouse, mais qu'importunait son humeur triste et sombre, approuva ce voyage et en ordonna les apprêts.

Médard, déjà célèbre dans toute la Gaule par sa réputation de sainteté, officiait dans la cathédrale de Noyon lorsque Radegonde se présenta devant lui, et que, cédant enfin à ses longues douleurs, elle s'écria :

« Très saint prêtre, je veux quitter le siècle et changer d'habit; je vous en supplie, consacrez-moi au Seigneur!... »

Médard craignait de rompre un mariage royal contracté selon la loi salique, et d'après les mœurs germaniques, mœurs que l'Église, tout en les abhorrant, tolérait encore dans la crainte de s'aliéner l'esprit des barbares.

L'hésitation de l'évêque s'augmenta bientôt par l'opposition des seigneurs Franks qui formaient l'escorte de la reine et qui, s'adressant au prélat avec des gestes menaçants, lui répétaient : *Ne t'avise pas de donner le voile à une femme qui s'est unie au roi!* Enfin, les plus furieux arrachèrent Médard de l'autel et l'entraînèrent au milieu de la nef, tandis que Radegonde se réfugiait avec ses femmes dans la sacristie. Mais elle en sortit bientôt les cheveux coupés, ses habits royaux cachés sous un costume religieux, et s'approchant de l'évêque, assis dans une attitude pensive :

« Si vous tardez à me consacrer, lui dit-elle d'une voix ferme, et que vous craigniez plus les hommes que Dieu, vous aurez à en rendre compte, et le pasteur vous redemandera l'âme de sa brebis. »

« Elevant la conscience du prêtre au-dessus des frayeurs humaines et des ménagements politiques, l'évêque ne balança plus, et de son autorité propre il rompit le mariage de Radegonde, en la consacrant diaconesse par l'imposition des mains. Aussitôt Radegonde se dépoilla de tous ses bijoux, elle couvrit l'autel de ses ornements de tête, de ses bracelets, de ses agrafes, de ses pierreries, de ses franges de robes, tissus de fils d'or et de pourpre; elle brisa de sa propre main sa riche ceinture d'or massif, en disant : « Je la donne aux pauvres. » Et puis elle songea à se mettre à l'abri de tout danger par la fuite. »

Attirée vers les régions de la Gaule où la barbarie avait fait le moins de ravage, elle alla s'embarquer sur la Loire, à Orléans, et s'arrêta à Tours. Là, elle apprit que Clotaire, loin de consentir à son éloignement, exigeait qu'elle revînt partager un trône

abhorré. Proscrite, elle se réfugia dans les nombreux asiles qui entouraient le tombeau de saint Martin, à l'ombre des basiliques ouvertes, selon l'usage du temps, à tous les fugitifs. Pendant ce temps elle ne négligeait point de faire agir auprès du roi, et tantôt fière, tantôt suppliante, elle chargeait les évêques d'obtenir que ses derniers vœux fussent respectés. A ces démarches elle joignait un redoublement de pratiques austères, et imposait à son corps des mortifications qui devaient altérer et détruire sa beauté. Elle se voyait avec terreur prête à retomber aux mains de Clotaire, qui s'était rendu lui-même à Tours, quand saint Germain, évêque de Paris, obtint par ses remontrances que cette poursuite cessât, et qu'il fût permis à la fille des rois Thuringiens de fonder un monastère de femmes où elle se retirerait.

Un vaste terrain appartenant à Radegonde, et situé près de la ville de Poitiers, fut choisi par la princesse, et l'on y creusa les fondements du magnifique édifice qui devait renfermer une église, des cloîtres, des salles de bains, des jardins d'agrément et de rapport, le tout environné de hautes murailles et flanqué de plusieurs tours, car l'emploi de la force pour s'introduire dans les couvents de religieuses n'étant pas rare à cette époque, nécessitait de grandes précautions. Tous les dons que, selon la coutume germanique, la princesse de Thuringe reçut du roi en l'épousant, furent consacrés à élever et à embellir cette retraite où Radegonde appela toutes celles qui voulaient se dérober aux séductions mondaines et aux envahissements de la barbarie. • Voyez, disait-on, l'arche qui se bâtit près de nous contre le déluge des passions et contre les orages du monde ! •

Lorsque les bâtiments furent achevés, Radegonde, suivie d'une troupe de jeunes filles de race gauloise, et appartenant à des familles sénatoriales, traversa en procession la ville de Poitiers au milieu d'une

foule immense. Ce renoncement d'une reine à toutes les pompes humaines, entraînant sur ses pas des filles si nobles et si belles, avait excité la curiosité des peuples accourus de tous côtés. On voulait contempler ces recluses, et voir se refermer sur tant de grandeurs et de charmes les portes qui ne devaient se rouvrir jamais. On voulait aussi adorer le morceau de la vraie croix, envoyé par l'empereur Justin à l'ancienne reine de Neustrie, qui, d'après cette relique, donna le nom d'*abbaye de Sainte-Croix* à l'asile qu'elle allait habiter ¹.

Les règles établies par Radegonde se ressentirent de l'éducation qu'elle avait reçue et des goûts que cette éducation, mêlée aux habitudes du trône, avaient développés. L'usage du vin et de la viande était interdit; mais on pouvait, en observant cette abstinence, s'asseoir à la table des hôtes que l'on recevait avec recherche et magnificence. Aux chants du chœur, aux lectures des livres saints, les religieuses joignaient le travail des mains et l'étude des lettres. Celles que distinguait leur intelligence étaient occupées à copier des manuscrits, seul moyen connu alors de multiplier les livres. La conversation, dans de hauts parlours boisés en chêne sculpté, et que traversaient des grilles recouvertes de dorures; les promenades dans les parterres fleurissant au milieu des cloîtres ou sous les ombrages que renfermait un enclos considérable, étaient également recommandées. Sans rien retrancher des exercices que lui imposait sa nouvelle profession, Radegonde, qui n'avait aucun crime à expier, avait plutôt fondé une retraite où l'on pût goûter toutes les douceurs d'une vie simple, pure et chrétienne, qu'une de ces maisons de pénitence dont l'ascétisme et les macé-

(1) Fortunat, devenu chapelain et aumônier du monastère de Sainte-Croix, fit, à l'occasion de la relique que possédait cette abbaye, l'hymne : *Vexilla regis*.

rations rassurent, à force de souffrances, la conscience des pêcheurs repentants.

L'approbation de saint Grégoire de Tours et de tous les saints personnages de ce temps qui s'empressèrent de visiter le monastère de Sainte-Croix, augmenta encore la vénération des populations environnantes. On trouvait dans cette enceinte un refuge assuré contre les vexations qu'exerçait alors la force brutale, indépendamment des abondantes distributions de vivres, d'habits, d'argent, qui se faisaient par les religieuses, sous la direction immédiate de leur fondatrice, dont elles imitaient aussi l'exemple, en préparant les médicaments destinés aux pauvres et en pansant leurs plaies.

La dignité de sa naissance, la majesté de son rang, les grâces qu'elle tenait de la nature, son expérience du monde, Radegonde avait tout employé pour établir sur les recluses un pouvoir aussi cher que sacré. Qui pouvait résister à ses exhortations, lorsque d'une douce voix elle répétait : *• Vous que j'ai choisies, mes filles, vous, jeunes plantes, objets de tous mes soins, vous, qui êtes mon bonheur, mon repos, ma vie... •* Après Dieu, Radegonde régnait dans tous ces cœurs innocents : son humilité s'alarmait d'une puissance si absolue, elle voulut obéir à son tour. Après avoir établi dans son monastère des lois toutes empreintes de l'amour de Dieu et des perfections de son caractère, Radegonde choisit une jeune religieuse de race gauloise, dont elle avait étudié les vertus, reconnu la ferme volonté dans le bien, et qui ne s'était pas moins concilié le respect de la communauté que l'affection de la fondatrice. *Agnès*, c'était son nom, fut élue abbesse à l'unanimité et reçut le vœu d'obéissance de celle qui l'avait protégée dès ses plus jeunes ans. L'ancienne reine des Français, devenue simple religieuse, faisait sa semaine de cuisine, balayait les dortoirs, les escaliers, portait de l'eau et du bois comme les autres, et

surtout donnait l'exemple d'une soumission sans bornes au pouvoir qu'elle avait abdiqué. Quand son vœu attira l'Italien Fortunat dans la Gaule, il y avait quinze ans que le monde chrétien célébrait la piété de Radegonde, celle d'Agnès et des filles que renfermait le monastère de Sainte-Croix. Cédant à la vivacité des impressions qu'il devait à son pays, à son génie poétique et à sa dévotion exaltée, Fortunat courut à Poitiers satisfaire sa curiosité et porter son tribut d'admiration. L'hospitalité qui s'exerçait si généreusement dans le monastère fut rehaussée pour le célèbre étranger, d'une véritable appréciation de ses talents. L'amitié qui unissait Radegonde et Agnès provenait d'une sympathie qui les rendait également sensibles aux mérites de Fortunat, et ce dernier, admis auprès d'elles dans les moments qui ne rappelaient point l'austérité claustrale, trouva dans leur société un charme de sincérité et de droiture, une délicatesse de goût, une constance d'attachement, un oubli d'exigence, une aversion de tracasseries, de malignités et d'envie qu'il avait vainement cherchés dans les femmes mondaines. La sainteté des actions et l'élégance des mœurs avaient été quelquefois un des rêves de Fortunat, il en découvrit la réalisation avec enthousiasme. Il donna les noms de *mère* et de *sœur* à Radegonde et à Agnès. A leur exemple, il se consacra à Dieu en devenant prêtre de l'église métropolitaine de Poitiers, et rendit son amitié utile à l'auguste recluse ainsi qu'à l'abbesse Agnès, dans des circonstances impérieuses qui exigeaient le concours d'une attention et d'une fermeté toute viriles.

Le monastère avait des biens considérables qu'il fallait gérer et garder avec vigilance contre les rapines sourdes ou les invasions à main armée. On ne pouvait y parvenir qu'à force de diplômes royaux, de négociations avec les ducs, les comtes et les juges peu empressés d'agir par devoir,

mais qui faisaient beaucoup par intérêt ou par sollicitation.

Ces affaires demandaient de l'adresse, de l'activité, des voyages, des visites à la cour; le talent de plaire aux hommes puissants, et de traiter avec toutes sortes de personnes. Fortunat employa à cette administration, avec autant de succès que de zèle, ce qu'il avait acquis de savoir dans le commerce du monde, et ce que lui suggéraient les ressources de son esprit; ce qui ne l'empêcha point d'être appelé à décider, comme prêtre, de tous les points en matière spirituelle qui se discutèrent dans le couvent, et d'y exercer une influence que ses lumières et ses vertus justifiaient.

C'est à Fortunat que nous devons la connaissance de ce qui se passait dans le cœur de Radegonde, après un demi-siècle de misère, de grandeur, de trouble, de retraite et d'abnégation. Les souvenirs de sa première enfance avaient laissé d'ineffaçables traces dans ce cœur à la fois si tendre et si courageux. Le trône de Clotaire et ses pompes profanes, l'affection d'Agnès et les pieuses délices de son monastère, n'avaient point fait oublier à la princesse de Thuringe les palais de bois de ses pères, les bruyères de son pays, encore moins les scènes dont son enfance s'était épouventée.

Voici quelques-unes des paroles qu'entrecoupées de soupirs, et à travers les longs crêpes qui voilaient le visage de la recluse, recueillait Fortunat :

« J'ai vu les femmes traînées en esclavage, les mains liées et les cheveux épars; l'une marchait nu-pieds dans le sang de son mari; l'autre passait sur le cadavre de son frère. Chacune a eu son sujet de larmes, et moi j'ai pleuré pour tous. J'ai pleuré mes parents morts, et il faut aussi que je pleure ceux qui sont restés en vie. Quand mes larmes cessent de couler, quand mes soupirs se taisent, mon chagrin ne se tait pas. Lorsque le vent murmure, j'écoute s'il m'apporte quelque nouvelle; mais l'ombre

d'aucun de mes proches ne se présente à moi. Tout un monde me sépare de ceux que j'aime le plus. En quels lieux sont-ils? Je le demande au vent qui siffle; je le demande aux nuages qui passent; je voudrais que quelque oiseau vint me donner de leurs nouvelles. Ah! si je n'étais retenue par la clôture sacrée de ce monastère, ils me veraient arriver près d'eux au moment où ils m'attendraient le moins. Je m'embarquerais par le gros temps; je voguerais avec joie dans la tempête. Les matelots trembleraient, et moi je n'aurais aucune peur. Si le vaisseau se brisait, je m'attacherais à une planche, et je continuerais ma route; et si je ne pouvais saisir aucun débris, j'irais jusqu'à eux en nageant. »

Quand la pensée de Radegonde lui représentait ainsi ces premiers amis donnés par la nature, et dont la barbarie de ce siècle la séparait à jamais, l'affection d'Agnès, le dévouement de Fortunat ne suffisaient plus à calmer la violence des douleurs qui troublaient cet esprit rude et sauvage d'abord comme la contrée qui l'avait vu naître. C'était au fond d'une chapelle solitaire, au pied d'une statue de la Vierge ou devant un des autels qui décoraient l'église qu'elle venait se prosterner. Là, le temps et l'espace s'anéantissaient sur les ailes de la prière, elle allait jusqu'à Dieu, entrevoyait l'éternité, les bienheureux, et se résignait.

Clotaire et ses successeurs dans la Gaule se firent un devoir d'accorder à Radegonde toutes les grâces qu'elle leur demandait, soit pour contribuer à l'éclat de la religion, soit pour améliorer le sort des peuples, soit pour protéger les innocents ou user de miséricorde envers les coupables. Fortunat, devenu évêque de Poitiers, appuyant son habileté et son éloquence de la dignité épiscopale, secondait merveilleusement la fondatrice du monastère de Sainte-Croix; et les Barbares (il était impossible de donner un autre nom à la majorité des habitants de la Gaule) admiraient chaque jour davantage

l'union que la piété, l'amitié, le goût des lettres et de la civilisation avaient formée entre Radegonde, Agnès et Fortunat, union sans exemple alors et que la mort seule interrompit, quand la princesse qui avait ho-

noré également son sexe, le trône et le cloître, alla recevoir les récompenses promises à une vie que la prière et les bonnes œuvres s'étaient également partagée¹.

CITÉE DE BRADI.

SOUVENIRS D'ALGER.

A MADemoiselle ERNESTINE DE B....

(SUITE².)

Nous avons fait la connaissance, peu de temps après notre arrivée à Alger, d'une famille anglaise qui se composait du père, de la mère et de leurs six filles. Le père, après avoir joui d'une fortune considérable qu'il avait dissipée particulièrement en voyages dispendieux, avait été fort heureux de se faire attacher comme médecin au consulat d'Angleterre. Les filles, qui avaient reçu une éducation très soignée, étaient en Afrique depuis plusieurs années lorsque nous y arrivâmes. Ces dames montaient toutes parfaitement à cheval, et c'était la seule manière de voyager alors en Algérie, parce qu'on avait à peine ébauché ces belles routes qui font maintenant l'admiration de tous ceux qui visitent l'Afrique. Comme nous avons plusieurs fois témoigné le désir de visiter les environs d'Alger, ces dames nous proposèrent de nous conduire à la *Maison-Carrée*, le seul poste, un peu distant de la ville, occupé à cette époque par les troupes françaises.

Au jour convenu, ces dames arrivèrent

devant notre porte, montées sur des chevaux arabes. Nous étions très mauvaises cavalières; mais mon père avait de jolis chevaux français faciles à conduire, il nous en avait fait préparer. Ma seconde sœur et moi nous montâmes à cheval, la troisième avait préféré une mule maure, et les deux plus jeunes furent placées sur des cacolets. Plusieurs officiers d'artillerie et du génie, que leur service appelait à la *Maison-Carrée*, se joignirent à notre caravane qu'escortaient quelques cavaliers d'ordonnance.

Nous nous mîmes en route, et lorsque nous arrivâmes à la porte Babazoum le cœur nous battait bien fort; car, outre la nouveauté de notre position, qui avait déjà quelque chose d'effrayant, nous allions affronter des dangers réels. Les Arabes se rapprochaient alors très souvent de la ville, et nous pouvions en rencontrer; mais la curiosité et l'attrait qu'ont les émotions fortes nous firent surmonter la peur.

Cette sortie d'Alger est la seule qui ne soit pas couverte, à une grande distance, de cimetières musulmans, parce qu'elle est située au couchant, et que c'est vers l'orient que les Mahométans se tournent pour faire leurs prières et qu'ils placent leurs tombeaux; de sorte qu'une fois hors du faubourg Babazoum, nous nous trouvâmes dans la campagne entre la mer et la colline de Mustapha-Pacha, toute parsemée de jolies

(1) Radegonde mourut le 15 août 587, à 68 ans; l'évêque Fortunat était absent de Poitiers, saint Grégoire de Tours célébra les funérailles de la fondatrice de Sainte-Croix, et fit déposer son corps dans une basilique qu'elle faisait élever à Poitiers. Aussitôt après sa canonisation, cette ville prit pour patronne sainte Radegonde.

(2) Voir page 553, 10^e année.

maisons de campagne maures, entourées de beaux jardins et occupées alors par les troupes.

Après avoir côtoyé la rade pendant quelque temps, nous commençâmes à pénétrer dans l'intérieur des terres, en laissant à notre gauche une charmante maison de plaisance appelée *Hussein-Dey*, parce qu'elle a appartenu au dernier dey, qui l'avait fait bâtir peu de temps avant la conquête. Nous entrâmes bientôt dans ces sentiers profonds couverts d'un dôme de verdure éternelle qui existaient dans toute la Régence, et que les indigènes, qui ne voyageaient jamais en voiture qu'ils ne connaissent pas, regrettent tant depuis qu'on les a sacrifiés pour tracer des routes, fort belles à la vérité, mais sur lesquelles on est sans abri contre l'ardeur du soleil africain.

Nous quittâmes le bord de la mer à un endroit que les Arabes appellent le cimetière des Espagnols, parce que c'est en ce lieu que les troupes de Charles-Quint, qui avaient tenté une descente, furent anéanties, sans qu'aucun des soldats débarqués pût rejoindre les bâtiments qui les avaient amenés. Lorsqu'on fouille le terrain, on y trouve encore des armes espagnoles dont les Algériens font peu de cas.

A moitié chemin environ, nous rencontrâmes un des cafés isolés dont toutes les routes de l'Algérie étaient parsemées. Ces cafés, qui se composent d'un corps de bâtiment fort simple, sont toujours placés près d'une fontaine d'eau vive, et ordinairement ombragés par d'immenses platanes. Les voyageurs s'y arrêtent pour y abreuver leurs montures, prendre eux-mêmes un peu de repos, et ils continuent leur route après avoir fumé une pipe et humé avec délices une tasse de café épais de marc et sans sucre, auquel ils attribuent une vertu fortifiante.

Depuis ce café jusqu'à la Maison-Carrée nous voyageâmes presque sans cesse sous un berceau de verdure formé d'arbres et d'arbustes odorants, parmi lesquels on

distingue des orangers, des lauriers, des myrtes, des églantiers entremêlés de vigne sauvage, de clématites et surtout d'une infinité de pois vivaces aux couleurs vives et variées.

A très peu de distance de la Maison-Carrée, nous suivîmes une ancienne voie romaine, fort dégradée, qui se dirige vers un pont que l'on dit aussi être un ouvrage des Romains, mais qui n'a rien de remarquable. Nous avons en face de nous la Maison-Carrée, et à notre droite un immense marais entièrement bordé de lauriers roses et de fleurs qui faisaient un effet charmant.

Au moment où nous arrivâmes au pont, une caravane d'Arabes, montés sur des chameaux, et qui se rendaient à Alger pour y porter des provisions, venait à nous. Pendant que nous examinâmes l'aspect étrange de ces hommes accroupis sur leurs montures, vêtus de sales bernous, et tenant chacun à la main une de ces longues gaules avec lesquelles ils guident les chameaux qui ne souffrent point de brides, nous nous aperçûmes que tous les chevaux de notre troupe, et même les chevaux arabes, étaient très effrayés de cette rencontre; il y eut parmi nous un moment de confusion dont l'une de mes sœurs faillit devenir victime. Nous arrivâmes assez décontenancées à la porte de la Maison-Carrée, qui nous fut ouverte sur-le-champ.

Ce bâtiment, autrefois destiné à recueillir les contributions en nature payées au dey par les tribus, n'a rien d'extraordinaire. Il se compose d'une construction formant un rectangle allongé, et au milieu de l'immense cour qu'il renferme s'élève une autre construction qui en fait le point central. Il n'avait absolument de curieux pour nous que sa belle position dominant une étendue considérable de territoire.

Nous nous promenions tranquillement dans les environs de la Maison-Carrée, pour donner le temps aux chevaux de se reposer, lorsque les sentinelles avancées signalèrent

des Arabes dans la plaine. Nous ne tardâmes pas à entendre une vive fusillade engagée dans plusieurs directions, et nous vîmes les postes extérieurs se replier successivement vers le point central. La frayeur commençant à nous gagner, nous eûmes promptement rejoint la Maison-Carrée. On s'attendait à une attaque, tout se préparait pour la défense. Mon père, tout en paraissant très contrarié de la position dans laquelle nous nous trouvions placées, nous rassurait cependant en nous faisant remarquer qu'il était impossible aux Arabes de forcer ce poste bien défendu par les fortifications récemment établies pour le protéger; mais il craignait que nous ne fussions témoins d'un combat, et redoutait surtout l'obligation où nous serions de passer une nuit au moins dans un lieu où il n'y avait de place que pour la troupe.

Enfin, des reconnaissances envoyées par le commandant rentrèrent, et annoncèrent que ce que nous avions pris pour une attaque était l'ouverture de la célébration du petit Baïram par les tribus voisines avec lesquelles nous étions alors en bons termes, et notre frayeur fut remplacée par des éclats de rire qui ne nous empêchèrent pas de repartir bien vite pour Alger.

Le petit Baïram, que précède un jeûne de huit jours, est l'anniversaire, suivant le mode mahométan, du sacrifice d'Abraham qu'ils nomment Ibrahim. En ce jour, qui est célébré par des coups de fusil et des réjouissances publiques de toute espèce, toutes les familles tuent un mouton, et ce qui ne peut être mangé sur-le-champ est coupé par morceaux et séché au soleil pour servir à d'autres repas.

Quelques jours après notre expédition chevaleresque, on annonça à mon père, pendant que nous étions à table pour le déjeuner, qu'un Maure, frère du propriétaire de la maison que nous habitons, demandait à lui parler. On le fit entrer au salon où nous allâmes le rejoindre, accompagnés de l'in-

terprète de mon père. Notre visiteur était un homme grand et maigre, au visage basané et légèrement marqué de petite-vérole. Il était vêtu d'un dolman de couleur brune garni de boutons d'argent; une large et très ample culotte de mousseline blanche lui descendait aux genoux; il ne portait que des chaussettes dans ses babouches; sa tête était couverte d'un turban peu volumineux, en mousseline blanche, et il portait la barbe longue. Il était accompagné d'un autre Maure, âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans, portant un dolman bleu clair et la culotte blanche; ses jambes étaient nues et ses pieds chaussés de babouches noires. Il avait les cheveux et la barbe entièrement rasés, et il était coiffé seulement de la calotte de feutre rouge, ornée d'un flocon de soie bleu. Ils portaient l'un et l'autre l'indispensable bernous en laine très fine et très blanche, qu'ils drapaient tout-à-fait à la romaine. Après avoir remercié mon père du soin apporté par lui à la conservation et à l'embellissement de la maison, ils lui dirent que le propriétaire, l'un des chefs de l'armée du dey, avait cru devoir abandonner la Régence au moment de l'entrée des Français, et qu'il avait caché dans une citerne de belles armes qu'ils demandaient la permission de reprendre. Mon père ne vit aucun inconvénient à les satisfaire; on fit venir un ouvrier qui, après avoir soulevé la pierre qui couvrait la citerne, y descendit. Il en rapporta un assez grand nombre de yatagans et de poignards, tous à fourreaux d'argent, quelques armes à feu et une longue dague espagnole, dont l'origine remontait bien certainement à l'invasion de 1541. Mon père proposa au frère du propriétaire de ces armes d'en acheter quelques-unes, et y consentit volontiers et le marché fut bientôt conclu; la dague espagnole, qui avait près de cinq pieds de long, fut donnée par-dessus le marché.

Cette transaction terminée, mon père renvoya son interprète, et nous cherchâmes

à converser directement avec ces deux Maures en langue franque ; mais cet idiome est très restreint et nous étions loin de le posséder à fond, de sorte que l'entretien languissait. Mon père, pour occuper le temps et pour se conformer à l'usage algérien, fit apporter du café et demanda de la liqueur. Le café fut trouvé très bon ; mais ce n'est qu'après beaucoup d'hésitation que nos visiteurs acceptèrent de la liqueur, encore fallut-il leur persuader que celle qui était blanche était de l'eau sucrée. Il est vrai qu'une fois qu'ils eurent goûté d'une excellente anisette de Bordeaux qu'on leur avait versée, ils revinrent à la charge plusieurs fois en répétant : *eau sucrée bono*. Mon père invita ces deux Maures à dîner pour un des jours de la semaine. Je vous parlerai plus tard de ce repas et de plusieurs autres que nous acceptâmes dans cette famille avec laquelle nous nous sommes liés. Je n'ai jamais bien su comment s'appelait ce Maure dont le nom était assez difficile à prononcer, et que nous avions baptisé *come sta*, expression italienne de la langue franque, qui veut dire : comment vous portez-vous ? et qu'il répétait à satiété.

Vers cette époque, mon père nous annonça qu'il devait dîner chez le gouverneur général avec un Arabe d'un haut rang, envoyé par le bey de Constantine, et que la soirée se terminerait par un grand bal, auquel nous étions invitées. Je vous ai déjà dit, ma chère Ernestine, que ces divertissements étaient très fréquents à l'époque de notre résidence à Alger ; mais celui-là avait un attrait particulier pour nous, parce que le personnage dont on nous avait parlé devait nous donner une idée des Arabes de la classe élevée, dont nous ne connaissions encore aucun individu.

Nous arrivâmes à l'heure indiquée. La cour, pavée en marbre, avait été comme d'habitude transformée en salle de danse. Les galeries inférieures étaient garnies de banquettes pour les danseuses ; une tente

couvrait entièrement cette cour, et les appartements donnant sur la galerie supérieure servaient de salles de réception et de jeu. Nous entrâmes dans celle où se trouvait la duchesse de Rovigo, et nous vîmes assis sur un divan, au fond de l'appartement, l'Arabe que nous cherchions.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'une belle figure ; mais nous fûmes stupéfaites quand nous vîmes que dans son costume rien ne le distinguait des autres Arabes qu'une plus grande propreté. Il portait le *haïck* en laine, le *bernous* à capuchon assuré sur la tête par une corde en poils de chameau, formant une espèce de turban. Il avait les larges culottes en mousseline et les jambes nues. Au moment où nous arrivâmes, il était déjà entouré de beaucoup de dames françaises, auxquelles il adressait des compliments par l'intermédiaire d'une de ces jeunes personnes anglaises dont je vous ai déjà entretenue, et qui, sachant très bien l'arabe, lui servait d'interprète. Lorsqu'il apercevait une dame dont la figure lui plaisait, il lui faisait signe de venir se placer à côté de lui, et lui débitait quelques compliments en style oriental. Il s'adressait de préférence aux femmes brunes, aux yeux noirs.

La musique et le bruit des danses ne l'avaient nullement ému, et lorsque le gouverneur général l'invita à venir sur la galerie pour jouir du spectacle de la salle de bal, il s'y arrêta quelques instants, et remercia le duc de Rovigo de son attention en lui disant : « Tous ces gens que tu as fait danser devant moi pour me faire honneur, ont dû te coûter bien cher, car ils sont richement vêtus. » Il croyait, le brave homme, que c'était pour l'amuser que nous dansions devant lui.

Les Arabes, et en général les Musulmans, ne dansent point ; ils trouvent ces plaisirs beaucoup trop au-dessous d'eux. Dans leurs fêtes, aux mariages et dans d'autres circonstances d'apparat, ils font venir des

chanteuses et des danseuses ; mais comme ce sont des esclaves, ils se croiraient déshonorés s'ils se livraient eux-mêmes à ces divertissements ; aussi étaient-ils très étonnés de voir nos officiers et leurs femmes danser. Lorsque le général Voirol fut gouverneur par intérim et qu'ils le virent danser dans les bals qu'il donnait, ils se disaient entre eux, d'un air stupéfait : Le pacha danse !!!

Le lendemain de ce jour eut lieu l'inauguration de la première église chrétienne ouverte à Alger. Lorsque nous arrivâmes en Afrique, il n'y avait pas encore d'église, le service du culte catholique se faisait dans la chapelle du consul d'Espagne. Cette chapelle consistait en une salle basse de la maison qu'il occupait, et dans laquelle il y avait à peine place pour l'officiant et quelques personnes privilégiées ; aussi, à l'exception des autorités supérieures placées à droite et à gauche de l'autel, tous les assistants se tenaient dans la cour. Peu de temps après notre arrivée, les Maures d'Alger, à la demande du gouverneur général, cédèrent, pour l'exercice du culte, une de leurs plus belles mosquées qui fut très facilement transformée en église, parce qu'elles en ont déjà à peu près la forme. L'autel avait été construit en marbre blanc très commun à Alger. La reine avait envoyé un ornement d'une grande richesse ; du reste rien n'avait été changé dans l'intérieur : les bassins destinés aux ablutions des Musulmans avaient été transformés en bénitiers, et on avait laissé subsister toutes les inscriptions arabes en lettres d'or sur un fond rouge ou vert, et qui étaient toutes des louanges à Dieu.

Vous serez sans doute bien aise, ma chère Ernestine, de savoir ce que c'est qu'une mosquée, et de connaître les cérémonies du culte musulman ; je vais vous en donner une idée exacte ; mais cette fois ce n'est pas pour l'avoir vu, parce que les femmes, et surtout les chrétiennes, ne pénètrent ja-

mais dans les mosquées, mais d'après le récit de mon père, qui a peut-être été le seul européen à Alger qui ait pu pénétrer dans les mosquées et surtout assister à une cérémonie religieuse, à la prière un jour de de fête, et voici à quelle occasion.

Avant que les vastes bâtiments enfermés dans le jardin du dey, situé hors de la porte de Baboloned, eussent été affectés au service des hôpitaux, le nombre des malades à Alger était si considérable que les deux grandes casernes de janissaires, que l'on avait transformées en hospices, n'étaient plus suffisantes. Le duc de Rovigo demanda au muphti, qui est le chef de la religion, de faire mettre à la disposition de l'administration militaire une ou plusieurs mosquées, pour pouvoir y placer des malades. Cette demande ayant été accueillie favorablement, mon père fut chargé de faire un choix parmi celles qui existent dans la ville.

Il eut un ordre du muphti pour que toutes les mosquées, dont l'entrée est formellement interdite aux chrétiens, lui fussent ouvertes, et l'autorisation d'y entrer sans être obligé de se déchausser comme les Musulmans. Il fut accueilli partout avec bienveillance, parce que le soin des malades est considéré par les Musulmans comme une œuvre agréable à Dieu et fortement recommandée par le prophète, et que le motif qui l'amenait était indiqué sur l'ordre dont il était porteur.

Les mosquées diffèrent peu à l'extérieur de nos églises chrétiennes : un portail plus ou moins grand en forme l'entrée ; elles sont surmontées de plusieurs dômes et se terminent par une tour, sur laquelle montent les muezzins pour appeler les fidèles à la prière, trois fois pendant le jour et deux fois pendant la nuit.

L'intérieur est ordinairement fort orné de sculptures ; il se compose, dans les grandes mosquées, de trois nefs. La nef principale est placée sous une coupole immense de laquelle

pendent une infinité de chaînes en fer auxquelles sont attachés des lustres que l'on allume les jours de fête ; ces lustres se composent d'une grande quantité de godets dans lesquels on place de l'huile et où brûle une mèche comme dans nos veilleuses.

Pendant tout le Rhamadan, qui est le carême des Musulmans, les mosquées sont éclairées jusqu'à minuit intérieurement et extérieurement. Les fidèles n'y entrent à cette époque qu'en tenant à la main un petit cierge extrêmement mince et long de sept à huit pouces.

Le côté de l'orient, vers lequel se tourne tout Musulman pour prier, est indiqué par une niche en marbre, en haut de laquelle sont suspendus un ou plusieurs œufs d'autruche. Outre cette niche, dans laquelle l'imam se place au moment de la prière, qu'il récite tout haut et que les fidèles répètent tout bas en faisant passer entre leurs doigts les grains de leurs chapelets, il y a dans les mosquées, à gauche de l'entrée et comme dans nos églises, une chaire dans laquelle monte l'imam les jours de fête, pour expli-

quer le Coran. Dans la mosquée principale, c'est le muphti qui se charge de ce soin.

Tout le pavé des mosquées est couvert de nattes ou de tapis, parce que les Musulmans ne s'y présentent jamais que pieds nus, et après avoir fait leurs ablutions : à cet effet, il existe à la porte de chaque mosquée une fontaine à laquelle, avant d'entrer, les fidèles se lavent les mains, les pieds et la figure.

Pendant la prière, les assistants se placent debout, sur plusieurs rangs et à une certaine distance les uns des autres, et à chaque verset qui est dit par l'imam ou par le muphti, ils prennent une position différente ; tantôt ils étendent les bras en croix ou les portent sur leur tête, tantôt ils s'agenouillent ou se prosternent à plat ventre pour baiser la terre ou la frapper de leur front, ou bien ils restent accroupis et se balancent comme des écoliers qui apprennent leurs leçons¹.

Pauline HERMENT.

(La suite à un prochain numéro.)

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1843.

M. GIRAUD. *Les Crêpes, le Colin-Maillard.*

Une chose remarquable, c'est que les progrès de la civilisation, si favorables aux sciences et à l'industrie, le sont beaucoup moins aux beaux-arts ; les artistes se laissent aller à remplacer le *faire* par le

(1) Vous avez sans doute dans votre jeunesse, ma chère Ernestine, joué avec vos compagnes à un jeu qu'on appelle *muphti*, et qui consiste à imiter les gestes et les contorsions de celui qui conduit le jeu. C'est évidemment une imitation de l'exercice du culte musulman lorsque la prière est dirigée par le muphti.

procédé ; le public qui prend, en s'éclairant, l'habitude de tout discuter, devient de plus en plus futile, dédaigneux, contempteur en fait d'art. Incapable de croyances durables, il entraîne les peintres et les sculpteurs dans toutes sortes de complaisances déplorables. Ainsi aujourd'hui, la mode, cette reine des peuples blasés, qui a pour favoris tous les extravagants d'un pays et pour ministres les tailleurs et les marchandes de modes ; la mode dicte ses arrêts au Louvre ; elle décide qu'un tableau, dont le

sujet serait pris dans la mythologie, doit être reçu avec froideur, fût-il d'un maître; qu'il faut que tous les tableaux comme les chiffons soient *moyen-âge* ou *Louis XV*, pour nous servir des expressions consacrées. Les jeunes artistes, naturellement avides de succès, se conforment à ces caprices; passe encore lorsque, pour plaire à la souveraine, ils peignent des cuirasses de Milan, ou des pourpoints de velours et de brocard; mais le dix-huitième siècle et ses costumes auraient dû être proscrits à jamais du domaine de la peinture.

Les naturels des îles Marquises se défigurent moins, en se tatouant, que ne le faisaient nos aïeules en poudrant à blanc leurs cheveux, en rougissant leurs joues du nez à l'oreille, et se fabriquant à l'aide de corps baleinés des tailles encore plus monstrueuses que leurs têtes. Où retrouver la forme et la couleur sous ces déguisements grotesques? Et qu'est-ce que la peinture sans formes et sans coloris?

Ces réflexions me sont venues en présence de deux tableaux qui *font fureur*: les *Crêpes* et le *Colin-Maillard* de M. Giraud. Le premier de ces tableaux nous offre un prince entouré de sa cour, qui, la poêle en main, fait sauter les crêpes avec une aisance digne du premier marmiton de son royaume.

Certes, ce royal divertissement devait rester dans l'oubli, et avec lui le dessin de ces corps martyrisés et cet horrible coloris d'emprunt. Mon Dieu! mon Dieu! que devient la pensée de l'artiste lorsqu'il se condamne à de semblables travaux? Comment lui, qui doit rêver l'immortalité pour son œuvre, a-t-il le courage de la donner aux crêpes du roi Louis XV? ou plutôt au ridicule de la mode qui a été exhumé de tels faits et de semblables costumes?

GRAND SALON.

M. PAPETY. *Un Rêve de bonheur.*

Cette énorme page commencée à Rome

avait donné de grandes espérances, lorsqu'elle fut exposée l'an dernier au palais des Beaux-Arts; et ces espérances, nous devons le dire, M. Papety ne les a pas entièrement réalisées en la terminant. L'ensemble du tableau a pris des tons de couleur crus et brillants qui rappellent un peu trop le papier peint; mais au moins on trouve dans cet ouvrage la volonté d'étudier la forme ainsi que le sentiment et la recherche du beau. Loin de prendre ses inspirations dans le passé, M. Papety les demande à l'avenir. Une vingtaine d'hommes et femmes, membres d'une société qui n'est pas encore, trouvent le bonheur, les uns dans le *far niente*, si cher aux peuples du Midi, les autres dans la bonne chère; quelques-uns dans les jouissances intellectuelles que donnent la musique et la poésie; tous, enfin, semblent jouir du beau ciel qui leur sert de toit et de l'herbe fraîche qu'ils foulent. Comme on ne peut échapper au passé même en rêvant l'avenir, et que nous finissons presque toujours par inventer ce que nous avons appris, on retrouve l'Élysée des anciens dans ce rêve de bonheur; mais l'auteur n'y a rien mis de chrétien, rien de ce qui rappelle la noble mission de l'homme sur la terre.

La composition de ce tableau est froide, symétrique, aucun mouvement, aucun abandon dans ces groupes où il devrait tant y en avoir. Quant à l'exécution, elle révèle en plusieurs parties un grand peintre; les têtes de femmes sont du plus beau style; malheureusement le coloris ne répond pas au dessin; il y a dans les tons de chairs des teintes oranges et bistres qui ne sont pas heureuses. Ainsi que je l'ai déjà dit, le paysage est chatoyant à l'œil, et les figures se découpent sur le fond avec trop de sécheresse. Cependant, malgré ces défauts dont nous ne nous dissimulons pas la gravité, il y a dans ce tableau des beautés qui promettent à l'avenir un bon peintre de plus.

GRANDE GALERIE.

M. SCHOPIN. *Le Jugement de Salomon.*

Cet artiste affectionne les sujets bibliques, et les avait traités jusqu'ici avec beaucoup de talent. Son Jugement de Salomon est une grande page parfaitement couverte sous le rapport matériel de l'art, mais dont l'ordonnance n'a pas la dignité qu'exige le sujet. L'artiste a pris trop à la lettre ce que la Bible dit de la condition des deux femmes qui se disputent l'enfant. La véritable mère ressaisit son fils avec un mouvement passionné qui est vrai, mais vulgaire. Quant à l'autre femme, je ne saurais qualifier sa pose ni l'expression de sa figure; certes, elle n'est pas dans son bon sens pour mentir de cet air au grand roi Salomon.

M. HENRI SCHEFFER. *Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans.*

L'entrée de Jeanne d'Arc dans la ville qu'elle vient sauver est un tableau d'une belle ordonnance. Les jeunes artistes pourraient y puiser plus d'un enseignement, pour l'engendrement des lignes, ainsi que pour le choix des figures et des attitudes. Combien l'exposition serait utile, si l'on cherchait ainsi à en profiter! Mais non, l'entêtement de son propre mérite, la préoccupation de plaire, d'être acheté chassent la réflexion. On critique les maîtres, au lieu de les étudier, et bien souvent en voyant la froideur du public pour les œuvres les plus estimables, on se promet en son cœur de ne pas les imiter.

Monseigneur le duc d'Orléans, peint de souvenir.

Ce portrait est l'un de ceux que M. Henri Scheffer sait si bien peindre. Nous avons eu, surtout aux précédents salons, l'occasion d'admirer la touche hardie et le faire habile de cet artiste. Ils ne lui ont pas fait faute en cette occasion, non plus que la ressemblance, qui est parfaite. Le prince,

radieux de jeunesse et de santé, est vu en buste, vêtu d'un simple habit noir. Mais il serait peut-être plus triste encore de le voir couvert de ce brillant uniforme qui lui a servi de linceul.

Les bons portraits sont rares au Salon, ce qui rend l'œuvre de M. Scheffer doublement précieuse.

M. ROBERT FLEURY. *Charlés-Quint et le Titien.*

Le principal mérite du talent, d'ailleurs si remarquable de M. Robert Fleury, réside dans une touche large et sévère; il traite le tableau de chevalet comme la peinture historique: c'est la manière du Poussin. Des figures d'hommes, belles de cette beauté qu'atteint toujours la reproduction de la nature présentée avec un véritable sentiment de l'art; des effets de lumière savants, mais vrais, des draperies largement traitées et sans préoccupation des modes ni des goûts du moment, telles sont les qualités que l'on admire dans le tableau de Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien, courtoisie d'un grand monarque qui ne craint pas de s'abaisser en servant le génie. Ce sujet, souvent traité, l'a rarement été aussi bien; cependant, je reprocherai à M. Fleury la pose du Titien, vu de face et descendant péniblement de son échelle; elle offre, j'en conviens, des raccourcis qui peuvent être habiles, mais qui sont disgracieux; entre la recherche du *joli* et la hardiesse qui fait aborder le laid, il faut savoir trouver un milieu.

M. Adolphe LELEU. *Gitanos chantant à la porte d'une posada.*

Je crois M. Adolphe Leleu jeune, quoique son talent soit d'une parfaite maturité, et je me réjouis de son avenir. Voilà de la verve; voilà de la franchise; voilà une composition où l'art est partout, où l'arrangement ne se fait sentir nulle part. Ces gitanos qui chantent à la porte d'une au-

berge espagnole, portant l'histoire de leur vie errante écrite sur leurs poétiques hail-lons, empreinte dans leurs traits amaigris, dans leurs regards souffrants ou courroucés contre le sort. Hommes, femmes, enfants, racontent ainsi, au spectateur, une longue série de misères et de désordres, sans perdre une note de leur chanson, sans cesser de racler les cordes de leurs guitares. Non-seulement ce tableau plaît aux yeux par un bon ton de couleur, une distribution heureuse de la lumière, un engencement de lignes vraiment habile, mais il parle encore à l'esprit par la vérité des expressions et la perfection avec laquelle cette scène originale est rendue.

M. QUANTIN *Le Fil de la Vierge.*

Je constate d'abord que le tableau de M. Quantin plaît beaucoup, surtout aux femmes et aux jeunes personnes, qui passent indifféremment devant des œuvres d'un vrai mérite; puis je vais le critiquer, et avec lui, le goût un peu puéride de ses admirateurs. Je protesterai d'abord contre ce cadre immense. La reine des cieux file sa blanche quenouille dont son fils éparpille les fils, présage de beau temps en automne. Voilà toute la composition. Une vierge et un enfant Jésus se détachent en blanc sur un fond de l'azur le plus pur. Ces deux figures sont de dimensions mesquines, et le ciel matériellement très grand. L'artiste a pensé qu'il rendrait ainsi l'étendue de la voûte céleste; mais le propre de l'art, c'est de faire comprendre l'immensité avec un carré de papier grand comme la main. Quoi de plus vaste que le Déluge du Poussin? et le cadre n'a pas plus de deux pieds de haut; tandis que vingt mètres de toile, ajoutés à ceux déjà inutilement employés, n'approcheraient pas davantage de la grandeur de ces cieux où se meut si à l'aise une comète dont la queue a quelques centaines de millions de lieues en longueur.

Il est fâcheux que M. Quantin n'ait pas

mieux compris les ressources de son art. Le sujet qu'il a choisi est exécuté d'une manière suave et gracieuse, malgré la blancheur un peu uniforme des figures. Réduit à la grandeur que comporte sa composition, il promet une délicieuse gravure aux oratoires de jeunes filles qui ont foi aux fils de la Vierge qui leur présagent de beaux jours.

GRANDE GALERIE.

M. MEISSONNIER. *Intérieur d'un atelier.*

Ici il n'y a pas un ponce de toile de trop; car dans un cadre d'à peine un pied de haut, sont réunis un peintre devant son chevalet et deux amateurs qui suivent de l'œil les contours tracés par son pinceau, et à l'entour de ces trois personnages sont groupés, accrochés, suspendus les cent mille choses qui composent un mobilier d'artiste.

Ne croyez pas qu'il y ait la moindre confusion dans cette composition microscopique; chaque détail est rendu avec une admirable précision sans sécheresse. M. Meissonnier obtient d'un pinceau, qui doit être fin comme trois cheveux liés ensemble, des empâtements de couleurs qui semblent provenir d'une brosse de la plus large dimension. Ce n'est point une miniature à l'huile que l'on a sous les yeux. L'allure est libre et ne sent point le tour de force, le coloris est franc et vigoureux, le dessin large et ferme tout comme dans un bon tableau de grandeur naturelle. Je me suis cru un moment transporté à Lilliput, devant l'œuvre d'un Vandyck ou d'un Rubens du pays.

Depuis plusieurs années M. Meissonnier a le privilège d'attirer la foule avec des prodiges de ce genre, mais jamais, ce me semble, il n'avait atteint à la perfection où il arrive dans ce dernier tableau.

M. LÉON COIGNET. — M^{lle} BENOIT.

M. LÉON COIGNET. *Un portrait d'homme.*

Les bons portraits sont si peu nombreux cette année au salon, que je réunis ici les

deux qui m'ont paru les plus remarquables. Le premier, celui de M. Léon Coignet, doit tout son succès au mérite incontestable de l'exécution. Il représente un homme âgé assis, appuyé sur sa canne, dans l'attitude la plus naturelle et qui doit le mieux le rappeler au souvenir de ses amis; il y a de la vie dans tout l'ensemble de cette figure; on pense en la regardant à la joie de toute une famille de voir ainsi reproduits les traits d'un être chéri. Ce portrait est aussi bien beau sous le rapport de l'art. Un barbouilleur, un *expéditionnaire* qui fait des portraits en trois séances, peut avoir reçu du ciel le don de la ressemblance, il peut voir juste et rendre ce qu'il voit de façon à ne pas nous permettre de le méconnaître; mais aux véritables artistes, aux maîtres comme MM. Scheffer et Coignet, appartient de donner la vie, d'ennoblir les traits de leur modèle sans en altérer la vérité.

Portrait de M^{lle} de Fauveau.

Ce second portrait joint au mérite de l'exécution celui qui s'attache aux traits du modèle. M^{lle} de Fauveau, artiste sculpteur d'un rare talent, a quitté la France il y a douze ans à peu près; dévouée au service de la branche aînée des Bourbons elle a encouru pour la cause de ces princes une sévère condamnation; elle était jeune alors, quoique déjà le bruit de ses succès dans les arts retentît au loin. L'exil nous la rend plus célèbre encore, mais, arrivée à une étrange maturité d'âge et de beauté; je ne puis croire que M^{lle} Benoit n'ait pas un peu exagéré les traces du temps, des soucis, du travail sur ces traits doux et réguliers, dans lesquels, en dépit de tout, on retrouve encore la jeune fille. Malgré les observations que je hasarde ici et mon désir d'attribuer à M^{lle} Benoit l'altération des traits de son modèle, je m'empresse de reconnaître

le talent dont elle a fait preuve: ce portrait est d'un bon style, exempt d'affectation et de ces ridicules flatteries trop en usage pour les portraits de femmes, et qui, selon l'expression du poëte, déshonorent à la fois le héros et l'auteur.

M. DE KOERK-KOACK. *Intérieur d'un bois.*

Quel malheur que les quatre k qui sont au nom de cet artiste m'empêchent de le prononcer! j'aimerais à le répéter avec les louanges que je donne à son ouvrage; j'en rêve de ce paysage, j'en radote, j'irais au Louvre uniquement pour le voir.

An premier aspect, on oublie le cadre et la dimension restreinte de la toile, on se trouve tout simplement devant une fenêtre ouverte ayant vue sur un bois où paissent des vaches; mais quand, revenu de l'illusion, on admire la peinture; quand on étudie les *académies* d'arbres aux écorces rugueuses, et parfois soulevées, les mousses si épaisses qu'on pense les saisir, et qu'on arrive à reconnaître avec quelle simplicité de moyens ces miraculeux effets ont été obtenus, on reste confondu; une seule touche à peine ombrée, et voilà ces mousses merveilleuses. Un enfant semble pouvoir en faire autant en se jouant; mais que les habiles essaient un peu pour voir, et ils comprendront que ce n'est pas là du travail, mais de la révélation des secrets de la nature. La science se retrouve à côté de ces heureuses inspirations du génie, elle éclate dans l'arrangement des plantes vigoureuses de formes et riches de tons qui couvrent les devants; on la retrouve encore dans la distribution des lumières, dans le vaporeux du lointain; enfin dans tout l'ensemble de cet excellent tableau par lequel je suis heureux de terminer cette revue.

A. DU SEUDRE.

COURRIER DE PARIS.

28 avril. *

J'arrive de Longchamps, chère et bonne cousine, et je commence ma lettre, dès aujourd'hui, pour te dire ce que j'ai vu, quoique cela se réduise à très peu de chose. Un soleil magnifique nous avait invitées à la promenade, et je comptais en rapporter le souvenir de bon nombre de nouveautés parmi lesquelles nous n'aurions qu'à choisir; mais j'avais compté sans le froid, le vent et la poussière, en sorte que ce qui m'a paru le plus nouveau et le plus charmant, c'est la fraîche verdure des Tuileries.

Les toilettes, en général, avaient l'aspect de toilettes d'hiver; les châles, qui sont toujours en grande majorité, enveloppaient les femmes de façon à ne point permettre que l'on vît la forme de leurs corsages; les robes étaient en velours, en pékin, en taffetas glacé, et très peu d'écossais, quoique l'on ne voie que des étoffes écossaises en étalage chez tous les marchands et qu'il soit très positif que l'écossais sera fort à la mode cet été. Les coiffures seules attestaient, par leur éclatante fraîcheur, qu'elles se montraient pour la première fois; mais c'étaient pour la plupart des capotes à coulisses blanches, roses ou soufrées, ces dernières, en grand nombre, et presque toutes ornées de fleurs sous la passe. Quelques chapeaux avaient des plumes qui flottaient gracieusement; mais nous ne portons pas de plumes, et cela nous intéresse peu. Gabrielle et moi avions des capotes roses pareilles, n'ayant d'autre ornement sur la passe qu'un nœud de ruban placé plus haut que les choux de l'an passé, et dessous que trois ou quatre brins de muguet.

Il me semble que la mode n'a que des variations peu importantes; les tailles sont toujours longues, les manches toujours

plates, avec des jokeis plus ou moins ornés; les formes des corsages sont toujours les mêmes: corsages plats, corsages drapés et croisés, corsages amazones, et l'on commence à faire aussi des corsages appelés autrefois corsages à la Vierge, à ce que dit maman. Le devant et le derrière de ceux-ci sont froncés du bas de manière à ce que les fronces forment la gerbe. Voilà tout ce que je sais en fait de modes.

Comment as-tu trouvé le passage du Spectateur que mon oncle nous avait donné à traduire? Pour moi, il m'a fort divertie; mais ce morceau qui m'avait d'abord semblé très facile l'était beaucoup moins que je ne pensais.

Voici ma traduction :

• Une réunion dans laquelle je me suis
 • récemment trouvé, m'a fourni l'occasion
 • de remarquer comment beaucoup de
 • beauté dans une très jolie femme, et non
 • moins d'esprit dans un homme distingué
 • pouvaient devenir laideur chez l'une, chez
 • l'autre absurdité, par le seul effet de la
 • prétention. La dame, incessamment occu-
 • pée de ses agréments, s'étudiait à les faire
 • ressortir à leur avantage par chacun de
 • ses gestes, de ses mots, de ses regards; et
 • autant elle se donnait de peine pour ap-
 • peler l'attention sur les charmes de sa
 • personne, autant le gentleman faisait
 • d'efforts pour mettre en relief les écla-
 • tantes qualités de son esprit. Vous au-
 • riez pu le voir torturer son imagination
 • afin d'en tirer quelque chose de rare et
 • de ce que l'on nomme brillant pour amu-
 • ser la belle, tandis que celle-ci grimaçait
 • de toutes les façons dans le dessein de lui
 • plaire. Quand elle riait, il fallait que ses
 • lèvres s'ouvrirent outre mesure pour

« laisser voir ses dents. Toujours elle avait
 • à désigner avec son éventail quelque objet
 • éloigné d'elle, afin qu'en étendant son
 • bras, elle pût en faire remarquer la ron-
 • deur. Puis, voici qu'elle s'est tout-à-fait
 • méprise sur ce qu'elle voyait ; elle retombe
 • en arrière, sourit de son erreur, et ma-
 • dame de se donner alors de nouveaux airs
 • et des grâces nouvelles. Pendant qu'elle
 • exécute ce manège, le galant a trouvé le
 • temps de penser à ce qu'il pourra lui dire
 • de très joli, ou de préparer quelque mal-
 • veillante observation sur une autre dame,
 • afin de repaître la vanité de celle qui l'é-
 • coute. »

SPECTATEUR.

Voici un extrait d'un chant intitulé l'Océan, par Tassoni. Le poëte peint l'ap-
 proche des îles Canaries ou Fortunées par
 Colomb.

Di lontan vedea
 Molt' isole nel mar frà sedi-tiute
 Oude le prore à quel sentier volgea
 Dove parean dal vento esser sospiute.
 Eran l'isole queste ove credea
 L'antica età che le genti estinte
 Volassero à goder l'alme beate
 E le chiamò felici e fortunate

Qui vi il Columbo entrò con le sue navi
 E stanza vi trovò dolce e amena,
 Praticelli, boschetti, aure soavi,
 Fonti, rivi et di ben la terra piena.
 Fiorite l'erbe e gli arbuscelli cravi
 Di frutti e intorno una continua scena
 E irà le frondi augelli e per le valli,
 Persi, verdi, vermigli, azzurri et gialli.

En ce moment mes fonctions de ménagère
 sont fort actives, je l'assure ; c'est moi qui,
 pour la première fois, préside au remplace-
 ment des tapisseries d'hiver par celles d'été ;
 les tapis sont enlevés, et c'est la seule chose
 que nous donnions à conserver : tout le
 reste est ici enveloppé soigneusement, et
 ma grand'maman, dont j'ai reçu les avis à
 cet égard, dit qu'avec le moyen que nous
 employons, jamais elle n'a eu à regretter
 qu'une robe, un châle, une fourrure aient
 été endommagés par ces méchants insectes
 destructeurs qui se glissent partout. Ce

moyen est bien simple, c'est d'envelopper
 dans un linge blanc de lessive chacun des
 objets sujets à être attaqués par la mite ou
 les vers.

Les fourrures bien seconées et visitées,
 sont enveloppées comme je viens de le dire ;
 puis on les place dans le carton ou la boîte
 qui doit les renfermer, et l'on colle ensuite
 une bande de papier sur toutes les ouver-
 tures, si bien closes qu'elles puissent être.
 Pour les plumes, de même. Pour les méri-
 nos, cachemires et lainage quelconque, ce
 moyen est infailible ; fais-en ton profit ; tu
 penseras sans doute comme moi, qu'il est
 fort agréable de n'avoir point à payer une
 pension pour un fichu, un manchon, etc.

Pour ce qui est des tentures, après les
 avoir bien seconées les unes et les autres,
 elles sont tour à tour étendues sur une ta-
 ble ; celles de soie sont bien essuyées, à
 l'endroit et à l'envers, avec un morceau de
 flanelle ; celles de damas de laine sont bros-
 sées avec une brosse douce, et enveloppées
 ensuite dans du linge blanc de lessive, bien
 hermétiquement fermé avec des épingles,
 comme tout ce qui est lainage.

Toutes les draperies sont alors placées
 dans une même armoire, et l'on n'a plus à
 s'en inquiéter jusqu'au jour où l'on en aura
 besoin ; nous sommes assurées de les re-
 trouver intactes.

A toutes ces précautions il en est une ce-
 pendant qu'il est indispensable d'ajouter,
 sous peine d'enfermer le loup dans la ber-
 gerie ; c'est de visiter et nettoyer scrupu-
 leusement les cartons ou caisses que l'on
 emploie.

Je viens de faire encore une autre opéra-
 tion qui n'est pas moins utile dans son
 genre, et qui m'a si bien réussi que je t'en
 vais donner la recette.

Aidée de la femme de chambre de ma
 mère, j'ai nettoyé ma robe de soie rayée, et
 elle est comme neuve.

Avec 30 centimes de miel commun, 30 cen-
 times de savon noir et 30 centimes d'eau-

de-vie (mais je pense que le prix de ces objets peut et doit être différent à B... ; c'est pourquoi je viens de me faire traduire les prix ci-dessus par des mesures que voici : 185 grammes de miel, un double décilitre d'eau-de-vie et 300 grammes de savon noir).

On fait un mélange du tout, que l'on pétrit avec la main jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de grumeaux, après quoi on passe cette espèce de bouillie à travers un torchon, en la pressant.

Il faut avoir deux seaux d'eau, l'un d'eau de puits, l'autre d'eau de fontaine, et une brosse douce.

Alors on étend chaque lé séparément sur une planche propre ; on trempe la brosse dans le mélange, et l'on brosse la soie dans le sens de l'étoffe, c'est-à-dire celui de la lisière ; puis, le lé ainsi nettoyé est trempé dans l'eau de fontaine, sans le frotter ni le tordre ; après quoi on le retrempe dans l'eau de puits de la même manière, et on l'étend, sans qu'il soit chiffonné, pour être repassé aussitôt que l'opération est finie.

Je vais refaire ma robe moi-même ; et comme le corsage allait très bien, j'en ai pris le patron exact, c'est-à-dire sans tenir compte des remplis ; j'ai découpé dans mon patron la place des pinces ou nervures du devant du corsage, et lorsque je voudrai faire moi-même une autre robe, il suffira de tailler le corsage sur ce patron, en laissant des remplis ; après quoi, fixant mon patron sur l'étoffe avec quelques épingles, je tracerai avec des points en fil blanc tous les contours de ce patron, de manière à marquer exactement la place de toutes les coutures, et ma robe ira bien du premier coup.

Passons à notre planche de dessins.

Le n° 1 est le patron de la moitié d'un fichu canezou ; je me presse de te l'envoyer, afin que tu puisses en broder un tout de suite ; car cette année les canezous remplaceront les pèlerines. Après avoir taillé ton fichu dans les proportions indiquées par les mesures de centimètres, tu commenceras

par broder la pointe arrondie du derrière, dont le n° 2 t'offre la moitié ; ensuite, tu continueras le feston à droite et à gauche, puis le semé de pois ; mais toujours les pois après avoir fait le feston.

Le n° 3 est un bout de feston droit, pour les parties droites de la bordure.

Le n° 4 est une pointe arrondie de l'un des devants du fichu. Pour avoir l'autre, calcule celle-ci à l'envers.

Enfin, le n° 5 est la moitié de la partie de feston concave qui se trouve derrière le cou.

J'ai acheté ce canezou, tout dessiné, au passage Choiseul pour le prix de 7 francs, y compris le coton.

Le n° 6 est un bout de feston qui se brode au-dessus des remplis d'une robe de jaconas. Gabrielle en a fait dessiner une semblable chez madame David, pour 4 francs.

Les nos 7, 8, 9, 10, 11, sont la continuation de l'alphabet brodé au plumetis, dont tu as le commencement.

Les nos 12, 13, 14 et 15 sont les diverses parties d'allumettes qui laissent très loin derrière elles toutes les allumettes passées. Elles peuvent d'ailleurs servir à l'usage que leur nom indique ; elles allument et n'incendent pas comme les saules pleureurs. Je les appelle *allumettes fleuries*, parce qu'elles imitent les fleurs.

Pour faire une botte de ces allumettes, il ne faut pas plus de deux heures.

Le n° 12 est ce que j'appellerai une tige d'allumettes. Coupe une bande de papier à lettre de 2 à 3 centimètres de large et de 20 centimètres de long ; tourne cette bande sous tes doigts, en pinçant un de ses angles de manière à ce que tu ramènes le papier sur lui-même, serre bien et tourne jusqu'au bout pour former un petit rouleau que tu arrêtes en le tordant avec les ongles à un centimètre et demi de l'extrémité.

Prends tes ciseaux, et fais entrer l'une des pointes dans le petit tuyau que tu viens de former, et coupe-le en petits filaments très minces, que tu passeras ensuite entre

ton ponce et la pointe de tes ciseaux, pour les friser et les renverser au dehors, comme cela se trouve indiqué au n° 12.

Avec du papier à fleurs, taille deux couronnes de pétales sur ce patron n° 13, passe la tige d'allumettes dans le petit trou du milieu d'une de ces couronnes, et fais monter les pétales jusqu'à l'endroit que tu as tordu; enfile de même la seconde couronne et tu auras un joli barbot, que tu peux faire en papier de toutes couleurs et dont les petits filaments blancs formeront les étamines.

Le n° 14 imite la mignardise. Après avoir découpé deux couronnes de pétales comme le modèle, tu passeras entre ton ponce et le bout de tes ciseaux l'extrémité de chaque pétale afin de le renverser en dedans, et tu enfileras les pétales dans une tige d'allumettes comme pour les barbots.



Le n° 15 est tout-à-fait de fantaisie, mais il est très joli. Après avoir taillé deux ronds de papier, assez grands pour les découper comme le modèle, plie chacun d'eux séparément, de façon à former six parties égales, et que les *côtes* laissées par les plis du papier se trouvent toutes en dehors; alors découpe les bords des pétales, et, pliant ensuite sur le biais la pointe de ton mouchoir, place tes pétales dans ce pli, en ayant soin de mettre justement la ligne droite des pétales dans le milieu du pli du mouchoir; appuie fortement le pouce de la main gauche sur les pétales ainsi renfermés, après avoir pris un point d'appui solide; alors ramène devant toi la pointe du mouchoir; tout ce qui se trouve pris sous ton ponce se plissera très finement, ce qui produira un gaufré régulier et très joli.

Tu déplieras les pétales et tu les placeras sur la tige d'allumette comme les autres, mais en contrariant la première et la seconde couronnes de pétales de manière à ce

que les extrémités des pétales de l'une se montrent dans les intervalles qui séparent les extrémités des pétales de l'autre.

C'est ma grand'maman qui m'a donné l'idée de gaufrer ainsi ces pétales, et elle me dit qu'avant l'invention des bobèches de cristal, elle faisait, en les gaufrant, toutes les bobèches de ses chandeliers.

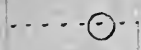
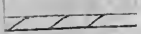
Autour de ta botte d'allumettes fleuries, tu placeras des allumettes en saule pleureur de différents verts, et tu auras un vase charmant.

Avant de fermer cette lettre, il ne faut pas que j'oublie, chère Eugénie, de te demander pardon pour une petite erreur qui s'est glissée dans notre planche dernière; le dessinateur s'est trompé et a marqué de ce signe  tout ce qui, dans la tapisserie orientale, devait être indiqué par celui-ci —. Sans doute, si tu as exécuté ce travail, tu auras bien deviné ce que je viens de dire; mais comme il se pourrait que tu ne l'eusses pas encore commencé, je t'en fais la remarque, afin de t'éviter la peine de chercher. Le trait continu — donne bien mieux l'idée d'un seul point que le même signe  répété qui semblerait au contraire en indiquer plusieurs.

Adieu, chère Eugénie, je suis chargée, comme toujours, de mille souvenirs et tendresses pour toi; mais je ne t'en ferai pas le détail, ce serait beaucoup trop long, et ma lettre d'aujourd'hui finirait comme celle d'hier, comme celle de demain, comme toutes celles qui seront pour toi; je les résume dans ces deux mots: je t'embrasse et je t'aime.

Tout le monde ici en fait autant.

Marie D'ANGREMENT.



N^o 12.

Mai 1843.



N^o 7.



N^o 8.



N^o 9.



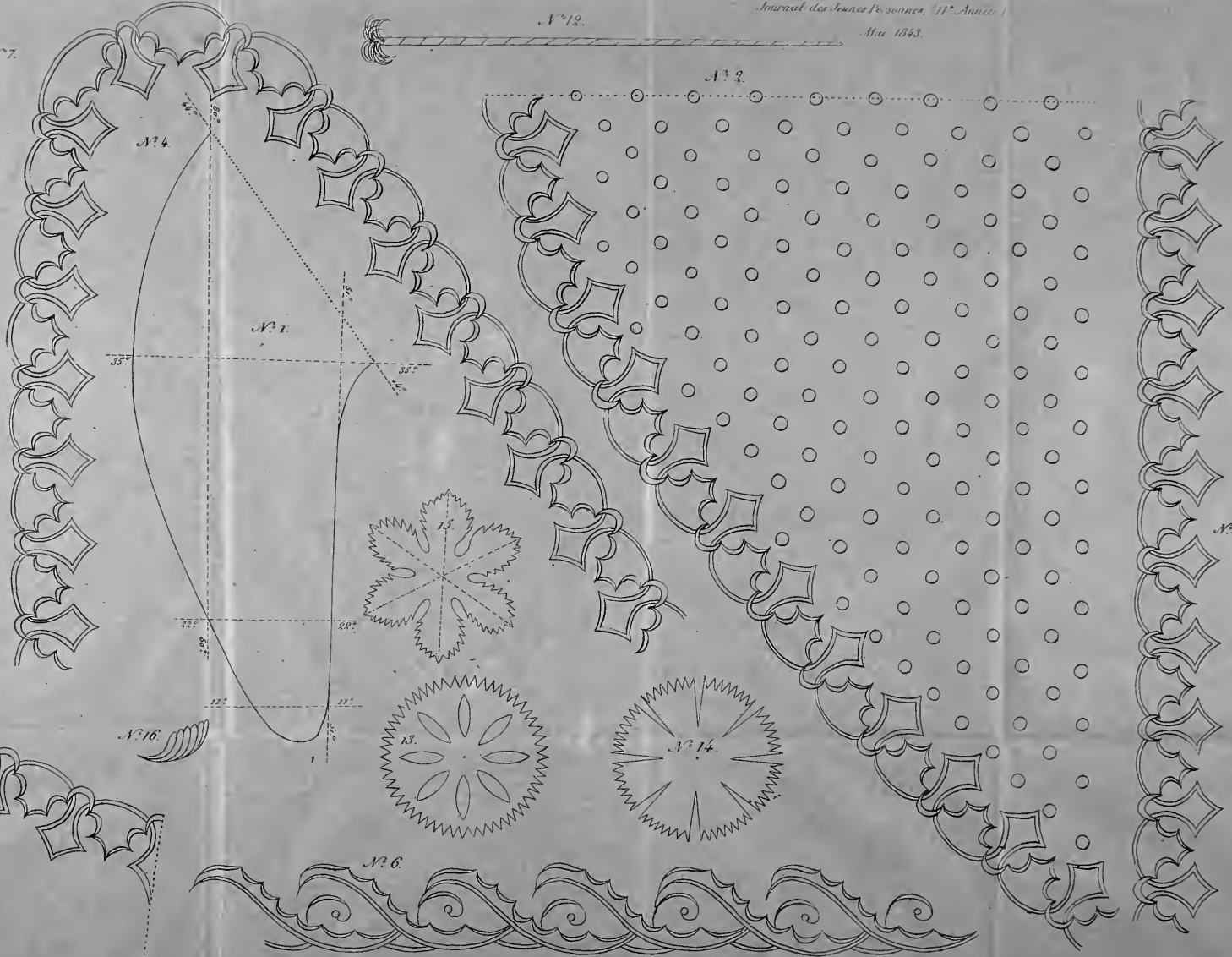
N^o 10.



N^o 11.



N^o 12.



N^o 4.

N^o 1.

35°

35°

35°

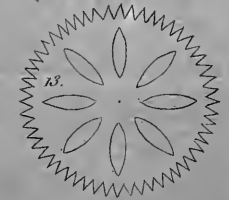
35°

35°

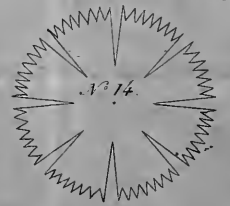
N^o 16.



N^o 13.



N^o 15.



N^o 14.



N^o 16.

N^o 13.

OLIVIER III, SIRE DE CLISSON¹.

(CHRONIQUE BRETONNE.)

1.

L'heure du couvre-feu était sonnée, les hommes d'armes avaient été placés aux différents postes qu'ils devaient occuper pen-

(1) Clisson est aujourd'hui une petite ville de 5,000 âmes, sa situation, au confluent de deux charmantes rivières, la Sèvre et la Moine, sa proximité de Nantes, et les sites enchanteurs que l'on rencontre à chaque pas, justifient la célébrité qu'elle s'est acquise non-seulement dans la Bretagne, mais encore chez nos voisins d'outre-mer qui viennent en foule la visiter.

Lors de la guerre de la Vendée, tous les habitants furent forcés d'abandonner cette ville, qui a été prise et reprise plusieurs fois, et dont les maisons ont été presque entièrement réduites en cendre. Jamais peut-être elle ne se serait entièrement réédifiée, sans une circonstance particulière qui contribua puissamment à la faire renaître de ses cendres. Un Nantais, Pierre Cacault, passionné pour la peinture, qu'il avait cultivée à Rome pendant un grand nombre d'années, revint à Nantes vers la fin de la guerre vendéenne; les habitants de cette ville n'osaient encore sortir de leurs murs pour visiter leurs propriétés rurales sur la rive gauche de la Loire, lorsque cet artiste, qui avait entendu parler des beaux sites de la Sèvre, se hasarda seul à pénétrer dans le Bocage. Arrivé à Clisson, au lieu de trouver une ville peuplée et florissante, il ne vit qu'un amas de décombres au milieu d'un désert; il ne rencontra pas un seul habitant qui pût le guider, pas un toit qui pût lui servir d'asile; le silence des tombeaux régnait partout; de tous côtés les traces hideuses de l'incendie et de la destruction frappèrent ses regards; il parcourut avec effroi cette ville abandonnée et cet immense château, dont les reptiles et les oiseaux de proie se disputaient les obscurs et derniers débris. Cependant, ces vestiges sanglants et ces ruines encore fumantes ne purent affaiblir la vive impression que fit sur son esprit ce paysage admirable, et il fut si frappé de la beauté de ces sites, de ces rochers, de ces cascades et même de ces ruines, qu'il prit sur-le-champ la résolution d'habiter ce séjour plein de charme et d'horreur. Les dissensions qui avaient déchiré ce malheureux pays n'étaient pas alors entièrement étouffées, et pouvaient se rallumer au moindre souffle; les routes étaient peu sûres, et les

excursions dans la campagne fort dangereuses; mais rien ne put détourner M. Cacault de son dessein. Il choisit pour sa retraite une maison ruinée, dont les points de vue lui parurent ravissants; il acheta cette propriété, et vint s'y établir en 1798. Bientôt, un grand nombre d'habitants, encouragés par cet exemple, rentrèrent dans leurs foyers et en relevèrent les ruines.

Lorsque M. Cacault vint s'établir sur les bords de la Sèvre, le premier bâtiment que l'on vit s'élever dans ces lieux, devenus déserts, fut un Muséum. Les beaux-arts repeuplèrent ainsi cette solitude. Il y avait à peine quelques habitants à Clisson, que déjà, sur les hauteurs de la Madeleine, un peuple de statues se voyait dans les grandes salles élevées par M. Cacault. Bientôt des curieux vinrent admirer les antiques et les tableaux du Muséum champêtre. Des artistes, des amateurs distingués, attirés par la réputation naissante de Clisson, s'y rendirent de la capitale, et furent aussi séduits par les aspects riants et gracieux de ses campagnes. Les arts les avaient fait venir, la nature les retint. Plusieurs d'entre eux voulurent s'y fixer: ils y firent des acquisitions, et c'est ainsi que le château d'Olivier de Clisson, de ce comte, la terreur des Anglais, la gloire de la Bretagne, de ce successeur et frère d'armes de Du Guesclin, est devenu la propriété du premier de nos statuaires.

Que d'imposants souvenirs se réveillent à l'aspect de ce manoir féodal, aujourd'hui en ruines!... Richard de Bretagne y mourut. François II, son fils, y reçut le jour. Le héros de Bovines, Philippe-Auguste, s'arrêta dans ses murs en 1205. Vingt-cinq ans plus tard ils reçurent le saint roi Louis IX et la reine Blanche, sa mère. Louis XII, alors duc d'Orléans, vint y chercher un asile contre les persécutions de madame de Beaujeu. Charles VIII et la duchesse Anne, son épouse, y donnèrent, lors de leur voyage en Bretagne, des fêtes splendides à la noblesse accourue de toutes parts sur leur passage. On cite encore, parmi les illustres voyageurs qui ont visité ces beaux lieux, le politique et superstitieux Louis XI, le chevaleresque François I^{er}, Charles IX, Catherine de Médicis, enfin le bon Henri, Louis XIII et Louis-le-Grand. (V. *Précis de l'histoire de Bretagne*, par Ed. Richer.)

signal donné, pour la sécurité des habitants du château. Bientôt tout rentra dans le calme, les cris aigus des oiseaux de nuit poussés à de courts intervalles, et répétés par les échos d'alentour, troublaient seuls le silence de ces lieux. Les lumières qui brillaient à quelques croisées s'éteignirent les unes après les autres, l'obscurité fut complète, et comme pour la rendre encore plus sombre, la lune qui s'était montrée au commencement de la soirée, se voila tout à coup d'épais nuages.

L'antique beffroi venait de sonner minuit, l'officier de garde, suivi de quelques hommes, fit sa ronde accoutumée, et trouva chacun à son poste; seulement en passant près d'une des murailles fortifiées qui défendaient le château du côté de la rivière, il crut entendre le bruit d'un homme qui se jette à terre pour éviter d'être aperçu. L'officier ordonna des recherches, mais grâce à l'obscurité de la nuit elles demeurèrent infructueuses, et celui qui avait intérêt à se cacher échappa, comme par miracle, au danger d'une surprise dont le résultat eût été de faire avorter un dessein pour le succès duquel rien n'avait été épargné.

Lorsque tout fut rentré dans le silence, un cri semblable à celui de la chouette se fit entendre et un autre de même nature lui répondit, et deux hommes enveloppés dans leurs manteaux glissèrent comme deux ombres le long de l'enceinte intérieure du château; puis arrivés, après mille détours, à une porte dérobée qui donnait sur le préau, ils s'arrêtèrent et se consultèrent mutuellement. Au moment d'accomplir leur projet, ils sentaient leur détermination chanceler; c'était le dernier cri de la conscience qui s'élevait au fond de leur cœur.

« Tu hésites, dit l'un des deux hommes, celui qui paraissait le plus âgé, est-ce donc là le résultat de ces promesses formelles, de ces engagements pris à la face du ciel! . . . je le vois bien, je me suis trompé, je croyais avoir à faire à un homme et tu n'es qu'un

pauvre enfant, plein d'énergie lorsqu'il s'agit de former un projet, mais sans courage au moment de l'exécution. »

Ces paroles prononcées d'un ton d'amère ironie, semblèrent glacer le jeune homme auquel elles s'adressaient; il resta muet quelques instants, comme accablé sous le poids des reproches qui lui étaient faits d'une manière si rude, puis il sentit le sang refluer vers son cœur, son visage devint pourpre de colère: à le voir ainsi personne n'eût reconnu le timide Fernand, ce jeune page dont le caractère pacifique et indolent était cité par tout le monde.

« En vérité, noble vicomte, il vous sied bien de me gourmander de la sorte.. le lieu et l'heure sont parfaitement choisis, et vous présumez sans doute que je n'ai rien de mieux à faire que de courber la tête devant votre courroux; à cette façon d'agir m'est-il possible de reconnaître le seigneur dont chacun vante ici la prudence consommée? car le pacte infâme qui me lie, je puis encore le rompre et alors...

— Allons, enfant, calme-toi, ne vois-tu pas que je plaisante, et pourquoi prendre au sérieux une idée folle qui me passe par la tête? j'ai été trop souvent témoin de ton courage pour le mettre en doute un seul instant, et ce qui vient de se passer ne peut qu'augmenter l'estime que j'ai toujours eue pour toi.

— Caresses de tigre dont je ne suis point dupe, se dit tout bas Fernand; mais dissimulons et tâchons de nous tirer du mauvais pas où nous nous sommes si imprudemment jetés. » Et de l'air d'un homme fort peu préoccupé de la situation difficile où il se trouvait, Fernand adressa au vicomte quelques questions sur les événements politiques qui s'accomplissaient en ce moment, et dont chacun se préoccupait, car il s'agissait des intérêts les plus chers de la patrie, et alors l'esprit de nationalité était vivant au cœur de tous.

Le vicomte sourit en voyant le jeune

page venir de lui-même au-devant du piège qu'il voulait lui tendre, puis il se rapprocha de Fernand, et d'un ton mystérieux il lui dit à l'oreille :

« De grandes choses se préparent, une lutte terrible s'est engagée entre deux puissances formidables : d'un côté, noble cause et bon droit; de l'autre, honte et félonie; et au milieu de ce conflit général où chacun est appelé à jouer un rôle, malheur à celui qui voudrait rester neutre!... il sera exposé aux vengeances de tous les partis. Mais s'il y a lâcheté à se montrer indifférent lorsque les intérêts de la patrie sont en danger, il y a crime à prendre les armes contre son pays, ce crime (tu ne l'ignores pas, puisque je t'en ai donné la preuve il y a quelques heures), Olivier de Clisson¹ s'en est rendu coupable : pendant qu'il envoie à Philippe de Valois des marques apparentes de son dévouement, il reçoit secrètement un envoyé du prince Edouard; hier encore un hasard providentiel m'a fait assister à leur entrevue, j'ai entendu le traître promettre aide et assistance au représentant de notre ennemi, et soudain j'ai formé la résolution de m'opposer à l'exécution de ce pacte infâme.

— Mais c'est un meurtre que vous allez commettre, et ne redoutez-vous pas la justice divine qui poursuit l'assassin en ce monde et dans l'autre!...

— Le but justifie les moyens; les hommes pourront me blâmer, mais Dieu qui doit seul juger mes intentions, m'absoudra sans doute, car il me semble qu'en agissant de la sorte j'obéis à son impulsion... Mais parlons d'autre chose, à votre âge les considérations de cette nature sont de peu de valeur, puis les moments sont précieux, une minute de perdue et peut-être tous mes projets viendront échouer devant une circonstance imprévue!... Vous tremblez, Fernand!

(1) Olivier III, sire de Clisson, celui dont il est question dans cette chronique, fut le père du comte de Clisson.

je vous vois indécis; eh bien! si le danger de la patrie ne peut vous émouvoir, sachez que j'ai surpris votre secret, la nièce du sire de Clisson partage l'amour insensé que vous lui avez inspiré; mais Olivier connaît vos intentions, et en rival puissant il vous enlève tout moyen de réussir dans vos projets; encore quelques instants d'hésitations, et un abîme vous sépare à jamais de votre bien-aimée... Eh bien! êtes-vous encore indécis?...

Pour toute réponse, d'une main Fernand saisit vivement le bras du vicomte, et de l'autre il fit briller à ses yeux la lame d'un poignard, puis il ajouta, en laissant tomber ses paroles une à une comme pour leur donner la solennité du serment :

« Mon amour crie vengeance, et vous verrez si ma main tremble!... »

Le vicomte pressa la main de Fernand, et lui dit à voix basse :

« Vers deux heures, le sire de Clisson doit avoir une entrevue secrète avec l'envoyé du prince Edouard; le préau est le lieu désigné pour le rendez-vous, deux portes secrètes y conduisent; cache-toi derrière l'une, moi je répons de l'autre. »

II.

Au milieu de l'obscurité de la nuit une faible lueur se distinguait à l'une des croisées du château, du côté de la rivière, en face de ce couvent si célèbre que le marteau révolutionnaire s'empressa de démolir en 93, et dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques pierres, tristes débris d'une splendeur éclipse. Cette croisée, où brillait une lumière semblable à l'étoile qui scintille dans un ciel orageux, était celle de la chambre d'Alix de Goulaine, nièce du sire de Clisson, noble jeune fille, belle autant que pieuse, modeste autant que bonne. A cette heure avancée de la nuit pourquoi veiller ainsi, enfant? votre âge a besoin de repos; laissez à l'homme ses veilles et ses soucis,

et ne prenez de la vie que la part qu'elle vous offre d'heureuse indifférence. Hélas ! Alix, quoique bien jeune encore, avait déjà compris au milieu des joies enivrantes qui l'environnaient sous mille formes diverses, qu'il faut dans ce monde se résigner à faire deux parts de sa vie : l'une, et c'est la plus petite, remplie de ce qu'on est convenu d'appeler le bonheur ; l'autre, pleine d'ennuis, de tristesses, d'amers dégoûts et consacrée tout entière à regretter ces quelques jours de jeunesse qui ne sont appréciés que lorsqu'ils forment le passé de notre courte vie. Alix n'était pas heureuse, et cependant chaque fois que l'on voulait parler d'une personne favorisée du ciel, Alix de Goulaine était citée comme un des êtres privilégiés que la Providence s'est plu à combler de ses dons les plus précieux. Unique rejeton d'une des familles les plus illustres de Bretagne, modèle de grâce et de beauté, aussi distinguée par les qualités éminentes de son cœur que par l'élévation de son esprit, que lui manquait-il pour être heureuse entre les heureux de ce monde?... Oh ! combien se trompent ceux qui ne jugent des choses que d'après les apparences ! ce que chacun enviait dans la position d'Alix était précisément ce qui causait sa peine ; cette contrainte continuelle et forcée que lui imposait sa haute naissance lui paraissait odieuse, et quoique sa chaîne fût dorée, elle ne l'en trouvait pas moins pesante. Comme elle se fût estimée heureuse s'il lui eût été possible d'échanger son rang, sa fortune et même sa beauté pour une de ces positions modestes dans laquelle il lui eût été au moins permis de penser et d'agir librement !... Alors ! plus de dissimulation, plus de ces combats intérieurs contre un amour naissant, blâmable aux yeux du monde qui veut que tout obéisse à ses conventions, mais saint devant Dieu, qui ne demande que de la pureté et de la sincérité dans nos sentiments ; alors plus de cette existence tristement monotone, mais un long rêve de bon-

heur avec Fernand le beau page, pour le partager.

Alix, tout entière aux préoccupations de son cœur, n'avait pu s'endormir ; de tristes pensées l'accablaient, une surtout la poursuivait sans cesse.

Dans la journée elle avait été faire sa promenade ordinaire sur le préau, à l'heure où les vassaux du sir de Clisson se rendaient aux travaux des champs ; c'était pour elle un doux plaisir que de voir chacun de ces braves gens lui donner en passant un témoignage de leur respect et de leur dévouement. Parmi eux elle avait distingué une petite fille dont la physionomie intelligente faisait contraste avec les figures plus ou moins communes des gens de sa classe, aussi la noble demoiselle avait-elle résolu de se charger de l'avenir de la pauvre enfant. Une sympathie secrète l'avait engagée à devenir la Providence d'une orpheline délaissée. La petite fille adorait sa bienfaitrice, et chaque jour, en allant au travail, elle ne manquait jamais de venir baiser la main d'Alix, qui la traitait avec une familiarité toute affectueuse. Ce jour-là l'enfant n'était point venue à l'heure accoutumée, on l'attendit longtemps, enfin elle arriva ; mais ce n'était plus la petite fille riante et joyeuse, contente du présent et peu soucieuse de l'avenir ; sa démarche était lente ; en vain voulut-elle dissimuler ses larmes, lorsqu'elle fut près d'Alix elle éclata en sanglots, et les questions pleines de bonté que lui adressait mademoiselle de Goulaine restèrent sans réponse. Enfin, vivement pressée de faire connaître la cause de son chagrin, l'enfant leva sur sa protectrice des yeux baignés de larmes, et lui dit avec un accent profondément ému :

« Tourmentée par un rêve qui m'annonçait les malheurs dont vous êtes menacée, je viens de prier la bonne Vierge de veiller sur vous, et là, dans l'église, les mêmes choses que j'avais vues en rêve se sont de nouveau présentées à mon esprit. Une voix secrète me dit que ce songe n'est qu'un

pressentiment ; ah ! fuyez ! fuyez ces lieux qui vous deviendront funestes avant qu'il soit longtemps, cherchez un refuge dans ces asiles ouverts par la religion pour protéger l'innocence et où le pouvoir des hommes ne pourra vous atteindre. Faut-il vous suivre pour vous prouver que j'obéis à une sainte conviction, je suis prête ; mais de grâce point d'hésitation, une seule journée d'irrésolution et votre malheureuse destinée s'accomplit. •

En parlant ainsi, l'orpheline avait l'air d'être inspirée de Dieu.

Alix voulut dissimuler l'impression qu'elle éprouvait et se retira en disant qu'elle allait prier son ange gardien de l'éclairer dans la détermination qu'elle avait à prendre, et elle engagea l'enfant à retourner de son côté à l'église pour invoquer de nouveau l'assistance de la Vierge Marie.

Toutes les personnes du château s'aperçurent du trouble d'Alix, il fut interprété de diverses manières ; mais on n'osa point lui en demander la cause ; elle prétextua une indisposition et pria son oncle de lui accorder la permission de se retirer dans son appartement.

Olivier, étonné de l'air profondément triste de sa nièce, jeta un coup d'œil scrutateur sur cette physionomie que l'art de la dissimulation n'avait point encore flétrie, et il devina que la jeune fille, jusqu'alors soumise et sans volonté, venait de former le projet de secouer la domination de fer qu'on lui avait imposée. • Du projet à l'exécution il y a loin, surtout pour une âme craintive et sans aucune énergie, se dit à part lui le sire de Clisson, nous allons entourer notre nièce de la surveillance la plus active, et à la moindre tentative de révolte j'engagerai la lutte ; nous verrons qui en sortira vainqueur. Pauvre enfant ! j'ai bien peur qu'elle n'ait à se repentir de ses velléités d'indépendance !... • Si quelqu'un eût pu apercevoir en ce moment l'expression satanique de la figure d'Olivier, il en eût frémi.

Il était une heure du matin, Alix, fortifiée contre les terreurs de son âme par la lecture de l'imitation de Jésus-Christ, allait fermer ce livre admirable où toute douleur trouve une consolation, lorsqu'elle entendit un léger bruit à sa porte, elle tressaillit de frayeur, et ce fut à peine si elle se rassura lorsqu'elle reconnut la voix de son oncle qui lui demandait s'il pouvait entrer dans sa chambre.

• Excusez ma visite à pareille heure, chère nièce, dit Olivier en prenant le son de voix le plus affectueux du monde, ma sollicitude paternelle s'est inquiétée lorsqu'en faisant ma ronde de nuit j'ai aperçu de la lumière dans votre chambre ; j'ai craint que votre indisposition de la journée n'eût augmenté, et j'ai voulu m'en assurer.

— Merci mille fois, mon excellent oncle, de tout votre intérêt ; mais calmez vos inquiétudes, j'ai eu recours à un remède infaillible, et maintenant je me sens beaucoup mieux : demain, après une nuit de repos, je serai, je l'espère, complètement remise. •

Et Alix pressa affectueusement la main de son oncle pour lui prouver combien elle était reconnaissante de l'intérêt qu'il lui témoignait.

• J'ai toujours entendu dire que la nuit était le moment des confidences, et puisque le hasard m'a conduit près de vous, j'en profiterai pour vous instruire d'un projet qui vous concerne : le comte de Kerversion, mon ami le plus intime, s'est épris d'une belle passion pour vous, il m'a demandé votre main, et comme il joint à un beau nom une immense fortune, je me suis empressé de lui envoyer mon consentement, ne pouvant pas supposer que vous voulussiez rejeter une si belle alliance. Le comte arrive demain ; au milieu de toutes nos préoccupations j'avais oublié de vous en avertir ; j'espère que vous vous efforcerez de justifier, près de votre futur époux, la réputation de jeune personne accomplie que vous vous êtes acquise dans tout ce pays. »

A cette ouverture si brusque et si inattendue, Alix demeura muette de stupéfaction, elle ne répondit pas un mot. Avec cet instinct que possède toute femme d'intelligence, elle comprit que le moment n'était point favorable pour commencer à lutter contre les intentions de son oncle, et elle eut l'air de se soumettre sans réflexions au joug qu'on voulait lui imposer. Mais cette soumission apparente était loin de contenter le sire de Clisson, il avait trop de pénétration pour ne s'être point déjà aperçu qu'Alix était sous la puissance d'un sentiment qui la dominait et qui la débordait à son insu. Tout fut mis en œuvre pour découvrir quel était celui, parmi les personnes de la maison, qui était parvenu à allumer dans le cœur d'Alix un amour insensé. Ses soupçons planèrent bientôt sur le jeune page Fernand de Beaudricourt; il ne lui restait plus maintenant qu'à changer ses soupçons en certitude, et l'occasion qui s'offrait tout naturellement à lui était trop belle pour qu'il n'en profitât point.

« Je suis touché, ma nièce, du désir que vous avez de m'être agréable en ne rejetant pas l'alliance que je vous propose, cependant malgré la sévérité de mes principes sur la soumission absolue que les enfants doivent à leurs parents, je ne voudrais pas que, dans une circonstance où il s'agit du bonheur de toute votre vie, vous ne prissiez conseil que de mon expérience; il faut aussi que vous consultiez votre cœur, et si par hasard vous éprouviez une répugnance invincible pour le mariage que je vous propose, je vous donne ma parole de gentilhomme qu'il ne vous en sera jamais reparlé. »

Alix, encouragée par ces paroles affectueuses, crut, simple enfant qu'elle était, à leur sincérité, et elle se sentit disposée à confier franchement les peines de son cœur.

« Vous êtes, depuis plusieurs années, mon seul protecteur, et vous avez juré sur l'Évangile, à celle qui m'aîma si tendrement

sur la terre et qui maintenant veille du haut du ciel sur sa fille bien-aimée, d'être mon guide, mon appui, mon ami le plus dévoué!... Je crois à vos serments, à votre affection, et pour vous le prouver je vous dirai qu'un sentiment profondément enraciné au fond de mon cœur ne me permet pas d'écouter les propositions que vous me faites; j'ai engagé ma foi, et maintenant il ne m'est plus possible de disposer de ma personne sans parjurer une parole sacrée, lâcheté dont je prie Dieu de me préserver!... »

La physionomie d'Olivier exprimait une colère concentrée, Alix ne parut pas s'en émouvoir.

« L'aveu que je vous fais pour avoir le mérite de la sincérité doit être complet; du reste pourquoi vous tairai-je le nom de celui qui a su m'inspirer un sentiment fondé sur l'estime la plus vraie?... Il se peut que les hommes le trouvent condamnable au point de vue de leurs étroits préjugés, et je crains qu'ils n'élèvent d'insurmontables obstacles contre la réalisation de mon désir le plus cher, alors comme ce serait folie à moi, faible femme, de vouloir entreprendre une lutte au-dessus de mes forces, je courberai la tête devant les lois du monde, et j'irai m'ensevelir dans une de ces retraites où la religion se fait la consolatrice des affligés!... »

La fureur du sire de Clisson était arrivée à son paroxysme, elle éclata avec d'autant plus de déchirement qu'elle avait été contenue pendant quelques instants. En présence d'une telle colère, Alix, pieusement résignée, comprit qu'il fallait se soumettre pour ne pas se rendre responsable des excès auxquels la violence du caractère d'Olivier pouvait l'entraîner. Mais semblable à un fleuve dont on vient de rompre la digue et qui ne peut plus être contenu dans ses limites ordinaires, l'emportement d'Olivier, ne trouvant pas d'obstacles, déborda en injures grossières et en malédictions réitérées.

« Faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour

pour être témoin de pareille humiliation!... voilà donc le fruit de mes conseils et des sentiments que j'ai tâché de développer dans cette âme dont j'avais si haute opinion, et que maintenant!... Mais, non, ce n'est pas le même sang qui coule dans nos veines, l'infâme! elle ose avouer qu'elle aime un simple page!... »

Puis, comme si l'humble contenance d'Alix eût irrité davantage, le sire de Clisson prit sa nièce par le bras, et avec cette voix impérieuse devant laquelle chacun de ses vassaux tremblait, il lui enjoignit de quitter le château de Clisson à l'instant même.

« Partez au plus vite, lui dit-il, et que ma malédiction vous suive dans les lieux où se porteront vos pas. »

Alix, par un mouvement brusque, se dégagea de la main de fer qui l'étreignait, et jetant sur son oncle un regard de profond mépris :

« L'innocence doit compter sur l'appui du ciel; je puis donc quitter ces lieux sans crainte pour mon avenir, Dieu y pourvoira; mais celui qui protège les orphelins et qui défend les opprimés prendra soin de ma vengeance, et vos malédictions retomberont sur vous : sire de Clisson, avant qu'un mois soit écoulé vous comparâtes devant le juge suprême!... »

En disant ces mots, Alix ouvrit la porte de sa chambre, et elle s'éloigna rapidement, ne sachant trop de quel côté diriger ses pas; les émotions violentes de la journée lui avaient ôté momentanément l'usage de sa raison.

III.

Deux heures venaient de sonner, le vicomte de Bar et le jeune Fernand de Beaudricourt étaient chacun à leur poste, attentifs au moindre bruit, et le poignard levé pour tuer celui dans lequel l'un des deux assassins voyait un traître à la patrie, et l'autre un rival dangereux. Il eût été diffi-

cile de deviner quel était celui des deux dont la haine était la plus ardente; le tigre qui attend le voyageur égaré dans les sombres détours d'une de ces immenses forêts du Nouveau-Monde, n'est pas plus altéré de sang qu'ils ne l'étaient.

Deux portes dérobées donnaient sur le préau; que le sire de Clisson passât par l'une ou par l'autre, sa mort était certaine. Soudain le vicomte tressaille!... son oreille ne l'a point trompé! il écoute avec attention, et bientôt il distingue des pas précipités qui s'avancent de son côté. Au moment d'accomplir sa vengeance, sa figure s'illumine du vif sentiment de joie intérieure qu'il éprouve, et il ne peut s'empêcher de l'exprimer à voix basse en murmurant : « Je vais donc faire justice du traître! . . . »

La porte s'ouvrit brusquement, et prompt comme l'éclair, le vicomte, d'une main ferme, enfonce son poignard dans la poitrine de la personne qui s'offre à lui. Un cri retentit; au son de cette voix, Fernand accourt, il a reconnu la voix d'Alix... Hélas! c'était bien elle qui venait d'être frappée d'un coup mortel!... En fuyant, le hasard l'avait conduit du côté du préau, et malgré le secret pressentiment qui l'avertissait du danger dont elle était menacée, n'écoutant que son courage, elle s'était hasardée à franchir l'une des deux portes dérobées où la mort l'attendait.

Lorsque Fernand eut contemplé pendant quelques secondes ce corps inanimé, étendu sur l'herbe et baigné dans une mare de sang, sa raison l'abandonna; il lui fut impossible de se rendre compte de la situation où il se trouvait; ce qu'il comprit seulement, c'est qu'Alix venait d'être assassinée, et brandissant son poignard, il se mit au hasard à la poursuite du meurtrier, en jetant des cris qui retentirent sous les sombres voûtes du château de Clisson, et répandirent partout l'alarme.

Bientôt de nombreux serviteurs arrivèrent avec des torches allumées; quel ne fut

pas leur effroi lorsqu'ils se trouvèrent en présence de leur jeune maîtresse, le corps percé d'un coup de poignard, et ne donnant plus signe de vie. On s'empessa de la transporter dans sa chambre. Le sire de Clisson fut averti du cruel événement qui venait d'avoir lieu.

A cette nouvelle, celui qui, quelques instants auparavant, s'était montré si impitoyable, pâlit d'épouvante, il se jeta à genoux, et conjura Dieu de le prendre en miséricorde. Puis après de nombreux efforts pour rassembler son courage, il se dirigea en chancelant vers la chambre de sa nièce.

Alix, étendue sur son lit et parée d'une robe blanche, paraissait plutôt endormie dans un doux sommeil que privée de la vie ; sa physionomie angélique n'offrait aucune trace de mort, et un étranger qui serait

survenu aurait fort bien pu demander la cause des larmes qui se répandaient autour du lit de la jeune fille.

Lorsque la nouvelle de la triste mort d'Alix de Goulaine fut connue dans le comté, il y eut des prières sur toutes les lèvres et des pleurs dans tous les yeux : les uns, les heureux de ce monde, perdaient en elle le modèle des châtelaines gracieuses et aimables ; les autres, les pauvres, se voyaient privés tout à coup d'une providence qui ne leur avait jamais fait défaut. Les regrets de tous étaient donc bien justifiés.

A quelques mois de là, le seigneur Olivier de Clisson, convaincu de félonie, payait de sa tête la haine que sa déloyauté avait inspirée au roi de France, Philippe de Valois¹.

Amédée DU CHALARD.

L'ABÎME DU MEURTRE.

(LÉGENDE.)

Il y a près de trois cents ans que, dans un pays fort éloigné, sur les terres de lord Casilis, entre Ayrshire et Galloway, s'étendait, durant quelques milles le long de la grande route, un marais qui semblait sans borne et qui fatiguait l'œil du voyageur par l'uniformité et la désolation de son aspect ; aucun arbre n'en animait la vaste étendue, aucune plante n'y croissait pour orner ce sol triste et abandonné ; l'horizon servait seul de limites à ce désert affreux, et l'on n'y voyait aucune trace d'habitations, si ce n'est quelques cabanes délabrées qui s'y trouvaient çà et là vers le centre, et un chemin ou plutôt un sentier, pour ceux que la néces-

sité forçait à passer par cet endroit ; ce lieu fut tous les jours moins fréquenté, et prit un aspect plus sinistre.

Il courait d'étranges bruits sur ce que des voyageurs imprudents avaient été attaqués sur ces bruyères desséchées ; plusieurs personnes qu'on savait avoir pris cette route ayant disparu mystérieusement, leurs parents firent les recherches les plus rigoureuses sans pouvoir découvrir aucune trace des meurtriers ou de leurs victimes. On désertait par degrés les tristes cabanes qui se trouvaient sur la bruyère pour aller s'établir dans des hameaux éloignés, jusqu'à ce qu'enfin il ne resta plus qu'une petite chaumière habitée par une vieille femme et ses deux fils, qui gémissaient hautement de ce que la pauvreté les enchaînait à ce séjour

(1) Voyez, le *Précis de l'Histoire de Bretagne*, par Ed. Richer, p. 19, 172, 202.

mystérieux et solitaire ; les voyageurs qui fréquentaient cette route se réunissaient toujours pour se protéger les uns les autres, et si la nuit les surprenait, ils s'arrêtaient ordinairement dans la cabane de la vieille femme, où la propriété les dédommageait de l'aisance qui y manquait, et où leur courage renaissait à l'aspect d'un feu pétillant ; ils souriaient alors des terrains imaginaires de leur route, et les plus timides tremblaient encore en écoutant les récits effrayants que leur faisaient leurs hôtes pour les divertir.

Pendant une nuit de novembre, obscure et orageuse, un jeune colporteur traversait à la hâte le marais terrible. Effrayé de se trouver seul dans ces régions immenses et dévastées, mille traditions effrayantes qui se rattachaient à ce lieu d'horreur lui revenaient à l'esprit ; la bruyère lui semblait peuplée de ceux qui n'étaient plus, et les oiseaux qui volaient au-dessus de sa tête semblaient, par leurs cris perçants et lugubres, l'avertir du danger qui le menaçait ; il faisait à tâtons quelques pas tremblants, dont le retentissement le glaçait de terreur. Tout à coup, il vit briller une lumière dans le lointain, et supposant qu'elle venait de la chaumière de la vieille femme, il dirigea ses pas de ce côté. On sembla ne l'avoir pas entendu la première fois qu'il frappa à la porte ; mais il se fit aussitôt un grand bruit, et tout parut agité dans la chaumière : le jeune voyageur, s'approchant d'une fenêtre, chercha à découvrir ce qui s'y passait ; la vieille femme se hâta de nettoyer le plancher, en le grattant fortement, et elle y répandait une grande quantité de sable, tandis que ses deux fils s'empressaient de jeter quelque chose de gros et de lourd dans une grande caisse, qu'ils fermèrent soigneusement à clef. Le jeune homme se mit à frapper à la fenêtre ; la consternation se peignit alors si vivement sur la physionomie des trois personnages, que le pauvre garçon en recula d'effroi ; mais avant qu'il eut le temps de réfléchir sur ce qu'il venait de voir, la

porte s'ouvrit brusquement, et un des hommes le saisissant fortement par le bras, l'entraîna dans la cabane.

« Etes-vous seul ? demanda la vieille d'une voix rauque qui glaça de terreur celui à qui elle s'adressait.

— Oui, répondit-il, je suis seul ici ; hélas ! oui, ajouta-t-il avec une émotion dont il n'était pas le maître, je suis seul dans ce vaste monde ; il n'est personne qui voulût me secourir dans ma détresse, ni verser sur moi une seule larme, s'il m'arrivait de mourir cette nuit.

— C'est pourquoi vous êtes le bienvenu, » dit un des hommes en souriant amèrement, et jetant un regard d'une expression toute particulière sur les autres habitants de la chaumière.

Le jeune garçon s'approcha du feu en tremblant, regrettant de n'avoir pas plutôt cherché un asile dans ces huttes abandonnées, éparses dans le marais, que d'être venu demander l'hospitalité à des gens si suspects.

La chambre où il se retira pour y passer la nuit avait un air de confusion et d'abandon, les rideaux semblaient avoir été déchirés en les arrachant du lit avec violence, et ils pendaient en lambeaux ; la table paraissait avoir été cassée par quelques violentes secousses, et les débris de plusieurs meubles se trouvaient dispersés sur le plancher ; le pauvre enfant avait prié qu'on laissât de la lumière dans sa chambre pendant la nuit ; il examina attentivement la serrure de la porte, et vit avec effroi qu'elle avait dû être forcée peu de temps avant, et qu'elle était rouillée et toute brisée.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant que le pauvre garçon pût essayer de chercher du repos, mais enfin ses sens commencèrent à s'engourdir, quoique son imagination restât péniblement active, et présentât à son esprit, avec toute la force de la réalité, de nouvelles scènes d'horreur. Il fut bientôt réveillé en sursaut par un cri de détresse ; il

reprit ses sens, s'assit sur son lit; le bruit cessa, et il tâchait de se persuader que ce n'était que la suite de son sommeil agité, quand, jetant les yeux vers la porte, il vit au-dessous un large ruisseau de sang qui coulait lentement sur le plancher; rempli d'effroi, il s'élança à bas de son lit et courut à sa porte, dont une fente lui permit de voir tout ce qui se passait dans la chambre voisine; ses craintes s'évanouirent bientôt quand il s'aperçut que ce n'était qu'un chevreuil, que l'on venait de tuer; et il allait se remettre au lit honteux de ses vaines frayeurs, quand il entendit une conversation qui le rendit immobile d'effroi. « Cette tâche est plus facile que celle d'hier, dit l'homme qui tenait le chevreuil, je voudrais que tous les *cous* que nous avons coupés ne nous eussent pas donné plus de peine; avez-vous jamais entendu rien de semblable au bruit qu'a fait ce vieillard la nuit dernière! il est heureux que nous n'ayons de voisins qu'à deux milles d'ici, autrement ils l'auraient entendu implorer du secours et de la miséricorde.

— N'en parle pas, dit l'autre; je n'ai jamais aimé le sang répandu.

— Ah! ah! reprit celui-ci en souriant avec amertume, c'est vous qui parlez ainsi, vous?

— Oui, moi, dit le premier d'un ton lugubre, l'abîme du meurtre est ce qui me couvient, il ne dévoile rien, une lutte d'un moment, un seul mauvais pas, et la victime est morte et enterrée en un instant, je défierais tous les officiers de la chrétienté de voir là aucun mal.

— Il est vrai de dire que la nature nous a bien servis en formant un lieu comme celui-ci. Qui croirait, en voyant sur la bruyère un trou rempli d'eau claire, et si petit que l'herbe le recouvre en se rejoignant, que la profondeur n'en est pas possible à sonder, et que plus de quarante personnes y ont rencontré la mort? ce gouffre les dévore comme un monstre vorace.

— Comment voulez-vous vous défaire du

jeune homme qui est dans la chambre voisine? » demanda la vieille à voix basse; son fils aîné lui fit signe de se taire, en lui montrant du doigt la porte derrière laquelle était blottie leur proie tremblante, tandis que l'autre, avec une expression de férocité brutale, se mit le couteau sanglant près de la gorge pour faire comprendre ce qu'on lui destinait.

Le jeune homme avait un esprit hardi et courageux, que le désespoir ranimait, mais une résistance ouverte offrait peu de chances de salut, et la fuite semblait être sa seule ressource; il se glissa donc sans bruit vers la fenêtre, et ayant, par un effort désespéré, rompu le verrou qui fermait le volet, il se laissa tomber doucement et sans peine sur la terre, puis il s'arrêta un instant, agité par l'affreuse hésitation où il était de la route qu'il lui fallait prendre. Cette prompte délibération fut interrompue par la voix horrible d'un des hommes qui s'écriait: « Il s'est enfui; qu'on lâche le *chien du sang*; » ces mots firent sur le pauvre garçon l'effet d'une cloche funèbre; la fuite lui paraissait alors impossible; ses jambes pouvaient à peine le porter; le cœur lui manquait. Périrai-je sans me défendre? se dit-il cherchant à ranimer son courage, et semblable à un lièvre poursuivi par de cruels chasseurs, il s'enfuit sur la bruyère; le silence de la nuit fut aussitôt interrompu par les aboiements du *chien du sang* et la voix de ses maîtres qui résonnait à travers le marais pour stimuler son ardeur; halestant, épuisé, le pauvre jeune homme poursuivait sa course désespérée, chaque moment donnant de l'avantage à ses meurtriers en diminuant ses forces; l'obscurité, qui lui semblait impénétrable, n'arrêtait pas le *chien du sang*, et ses horribles aboiements s'approchaient de plus en plus de son oreille, quand il vit briller distinctement, à quelques pas, la lanterne que portaient les deux hommes.

En s'élançant le plus vite qu'il put, le

pauvre garçon tomba avec violence sur un tas de pierre, et n'ayant que sa chemise pour tout vêtement, il se déchira cruellement et resta tout sanglant et presque sans connaissance étendu sur la terre.

La voix des assassins et les hurlements du chien se rapprochaient tellement, qu'une mort soudaine lui semblait inévitable; déjà il croyait sentir le couteau sanglant appuyé sur sa gorge, le désespoir lui rendit du courage; dans les angoisses d'une frayeur qui tenait de la folie, il s'élança si rapidement qu'il semblait avoir des ailes; un cri perçant, parti du lieu qu'il venait de quitter, frappa son oreille, sans interrompre sa fuite, le chien s'était arrêté à l'endroit où les blessures du jeune homme avaient si abondamment saigné, et croyant la chasse finie, il s'était étendu par terre et rien ne pouvait l'engager à suivre plus loin ses maîtres; menaces, coups, tout fut inutile, la vue du sang lui persuadant que sa tâche était remplie, il persista à demeurer avec obstination à cette place.

Le malheureux colporteur continua de luiir jusqu'au lendemain matin à la pointe du jour, croyant toujours entendre le bruit des pas de ses assassins et leurs cris épouvantables.

Il arriva enfin à un village situé à dix milles de là, et répandit aussitôt l'alarme dans tout le voisinage. On arrêta

sur-le-champ les trois misérables qui confessèrent qu'ils avaient fait périr près de cinquante victimes dans l'abîme du meurtre dont ils indiquèrent l'endroit, et auprès duquel ils reçurent le châtiment dû à leurs crimes. On retira avec beaucoup de peine les cadavres de quelques personnes qui y avaient été jetés; mais l'ouverture en est si étroite et la profondeur si extraordinaire, que tous ceux qui la voient sont portés à croire la tradition du pays qui le dit impossible à sonder.

Le lieu où ces événements se passèrent est encore dans le même état qu'il y a trois cents ans. Quand, placé sur le bord glissant de cet affreux abîme et en séparant l'herbe qui le couvre, on interroge sa mystérieuse profondeur; quand on vous raconte la lutte des victimes qui s'attachaient à cette herbe comme à leur dernière espérance de salut, et les derniers efforts de vengeance qu'ils faisaient pour entraîner avec eux leurs assassins, quand on vous dit que depuis trois cents ans les eaux limpides de cette source du désert n'ont point été goûtées par des lèvres humaines, que le voyageur solitaire y est encore poursuivi par les cris du *chien du sang*, c'est alors seulement qu'on peut se faire une juste idée de la terreur qu'inspire l'abîme du meurtre.

(Traduit de l'anglais.)

MON ANGE GARDIEN.

J'avais, étant enfant, un doux ange gardien
 Pour présenter mon front aux lèvres paternelles;
 Son cœur brûlant d'amour a réchauffé le mien,
 J'ai trouvé bien longtemps un abri sous ses ailes.

Il priait chaque soir auprès de mon berceau,
 Mes rêves c'était lui, puis, quand venait l'aurore,
 Et que je m'éveillais aux chansons de Poësat,
 A mon premier regard il se montrait encore.

Dans les champs de la vie où je cueillais des fleurs,
L'épine était la part qu'il a toujours choisie ;
Et de la coupe amère où je mêlais mes pleurs,
Il buvait tout le fiel, me laissant l'ambrosie.

J'ai grandi sous ses yeux pour aimer, pour souffrir,
En me rendant l'espoir il essayait mes larmes,
Souvent par un baiser il a su les tarir ;
Aux accents de sa voix j'oubliais mes alarmes.

Vint une heure fatale, une heure où pour toujours
Il a dû pour le ciel abandonner la terre,
A l'âge des erreurs, Dieu m'ôta son secours,
Et j'avais tout perdu ; cet ange, était ma mère !

Pauline HERMENT.

LES SCÉLÉS.

(HISTOIRE VENDÉENNE.)

A une demi-lieue du Conquet, gracieux petit village, bâti sur la côte de l'Océan, les voyageurs rencontrent le vieux château de Ploüerneck, dont les noires et fortes tourelles s'élancent avec majesté vers le ciel mélancolique de la Bretagne. Devant la façade orientale du vieux manoir, se déroule une forêt où règne un éternel silence ; à l'occident, la mer élargit ses horizons bleuâtres que traversent rapidement des essaims de bateaux de pêche, dont les voiles grises s'agitent au vent comme des ailes d'oiseaux. Durant le jour, on entend quelquefois autour de cette grande maison féodale la chanson d'un pâtre ou les sonnettes d'un troupeau ; mais la nuit aucun bruit n'en vient troubler la paix solennelle, aucun mouvement n'y trahit plus l'existence et le voisinage de l'homme ; on dirait que toute créature se recueille afin d'écouter les plaintes du vent sous les chênes,

et les longs sanglots de l'Océan qui se brise entre les rochers de la grève.

Aucune parole ne saurait peindre la tristesse sauvage de cette contrée ; l'imagination consternée se livre tout entière à l'épouvante des lieux. Il n'y a plus de place dans l'esprit pour la méditation : l'œil se promène vaguement et avec une sorte de terreur stupide entre le noir réseau des bois et la côte retentissante de la mer.

Le château est en harmonie parfaite avec la couleur austère du paysage. La teinte grise des murs, les mâchicoulis en ruines sur le couronnement des tours, les toits couverts d'une mousse jaunâtre, le vieux balcon de fer rouillé, l'escalier aux dalles brunies et à demi brisées par l'effort des tempêtes, tout l'ensemble de ce noble bâtiment répond d'une manière convenable à la sévérité presque lugubre de l'encadrement.

Quelles familles ont habité tour à tour ce gothique manoir? A quelles races de chevaliers cette vaste demeure a-t-elle servi de berceau? Comment ont vécu, comment sont morts tous ces châtelains? Dans quelles périlleuses expéditions maritimes, dans quels héroïques combats ces compatriotes de Dnguesclin ont-ils fait retentir le son bizarre de leurs noms bretons? Je l'ignore, mais j'ai appris la dernière aventure de cette race de gentilshommes, et je la raconte.

En 1793, le marquis de Tréseguidy habitait Plouïerneck avec ses deux fils, sa belle-fille et son petit-fils, à peine âgé de douze ans. La marquise de Tréseguidy, sa femme, était morte depuis plusieurs années. Cette famille, sage et d'une gravité antique, se mêlait peu au mouvement du monde. Dans les commencements de son mariage, le fils aîné du marquis, M. le comte de Tréseguidy, avait conduit quelquefois sa jeune femme aux fêtes de Brest, mais après la mort de sa mère il avait cessé ces voyages de plaisir et s'était retiré tout-à-fait dans une vie d'études et de méditation.

Le baron, son frère, plus jeune de quelques années et d'une humeur moins austère, avait essayé l'existence de la plupart des gentilshommes de son temps. Il avait suivi durant deux ou trois années la cour de Louis XVI. Mais il n'avait pas tardé à revenir chercher l'âpre rivage où son enfance s'était écoulée. Chose remarquable! le plus grand nombre des seigneurs bretons ne prirent point de part aux joies des règnes de Louis XIV et de Louis XV. La vivacité enjouée, la débauche spirituelle, raffinée, de ces époques, s'accommodaient mal avec la fierté et la raideur chevaleresques de ces jeunes gens; ils soupiraient après les grèves désolées de leur Océan et les horizons majestueux de leur patrie, au milieu des fêtes voluptueuses de Versailles.

Après avoir tenté les ressources du monde, les deux jeunes gens étaient rentrés dans leur vieux manoir où ils partageaient la re-

traite de leur père. Le comte, après le repas du matin, s'enfermait dans la bibliothèque ou faisait des lectures en famille; le baron sortait à cheval avec un piqueur et des chiens, pour aller chasser dans la forêt. Quant à madame de Tréseguidy, elle allait s'asseoir au côté de son beau-père qui ne bougeait guère de son fauteuil. Durant ces longues journées, si monotones, le petit Raoul courait autour de Plouïerneck avec le fils d'un pêcheur appelé Janekin, ou bien allait s'asseoir entre le marquis et sa mère, écoutant une conversation interrompue souvent par des rêveries qu'éveillaient dans l'âme de ces créatures solitaires le bruissement des flots, le murmure du vent dans les salles, ou le son lointain du cor au fond de la forêt.

Lorsque ces bruits divers se faisaient entendre, le vieux gentilhomme se renfonçait davantage dans son fauteuil, croisait les mains sur sa poitrine, et fermait paresseusement les yeux; la jeune comtesse laissait tomber sa tapisserie sur ses genoux; l'enfant allait à la fenêtre, où il serait resté debout des heures entières, savourant avec délices la poésie muette, mais pénétrante, de cette vie isolée.

En été, toute la famille allait se promener dans les bois ou sur le rivage; de temps en temps, elle poussait la course jusqu'au Conquet; mais cela arrivait rarement, parce que les jambes du vieux marquis ne se prêtaient point toujours à une promenade aussi longue. Toutefois, lorsque M. de Tréseguidy avait pu accomplir cette petite excursion, il allait se reposer avec ses enfants dans la cabane de Janekin le pêcheur. Il s'asseyait sur une vieille chaise en bois, tandis que ses fils et sa fille prenaient pour sièges le lit ou la table de leur hôte. Le jeune Raoul profitait de cette halte pour courir dans le village avec son compagnon de jeux, Pierre Janekin.

C'était toujours avec attendrissement que les habitants du Conquet recevaient la vi-

site de leur vieux seigneur; ils allaient à sa rencontre aussitôt qu'ils l'apercevaient, et l'accompagnaient jusqu'à la porte de Janekin. M. de Tréseguidy aimait ces braves gens comme des amis d'enfance, il savait leur histoire à tous, et il pouvait raconter aux jeunes hommes mille détails sur la vie laborieuse de leurs pères. Il n'y a jamais eu d'ailleurs entre la noblesse et le peuple breton cette muraille de bronze qui, en s'éroulant, a creusé de si profonds abîmes. Le seigneur était simple comme le serf: le paysan labourait pour le noble, le noble tirait l'épée pour le paysan.

Toute cette population était liée de bas en haut par des liens indissolubles, ceux de la reconnaissance et du respect.

Quand le marquis de Tréseguidy entra dans le village, Janekin s'empressait d'approprier sa cabane, il étalait au soleil ses filets mouillés, nettoyait le plancher embarrassé de coquilles d'huîtres, de moules et de warech, ramenait au chevet le drap grossier de son lit, enfin donnait à tout son petit ménage de pêcheur une apparence d'ordre et de propreté. Ces préparatifs terminés à la hâte, il passait sa belle veste du dimanche, chaussait des souliers, et, son bonnet de laine rouge à la main, courait au-devant de son hôte.

« Bonjour, Janekin, lui criait de loin M. de Tréseguidy, je viens mettre garnison dans ta maison, mon ami; et en montrant ses enfants: n'est-ce pas un beau régiment que le mien?

— Monsieur le marquis, répondait le pêcheur en saluant gravement, tout ce que le bon Dieu a donné à Janekin sous le soleil vous appartient: tout, sa pauvre cabane, ses filets et sa vie.

— Merci, mon ami, disait M. de Tréseguidy en serrant la main rude et vigoureuse de Janekin, ma vieille maison n'a jamais été fermée non plus à ceux de ton nom, et j'espère qu'il n'y aura pas d'ingrats dans nos familles. »

A chaque course du marquis, la scène se passait à peu près de la même manière, simplement, sans emphase, mais avec une énergique sincérité.

Les journées d'hiver étaient remplies d'une autre façon. Le marquis et ses enfants se réunissaient autour d'une de ces hautes cheminées en pierre sculptée, où se serait promené un cheval de bataille tout harnaché et caparaçonné. Le comte lisait à voix haute ses livres favoris, et aussi quelquefois ces ouvrages qui ont été écrits par des plumes charmantes pour le bonheur et la joie des cercles de famille, *Télémaque*, les romans de madame de Lafayette, *la Chauxmière Indienne* et *Paul et Virginie*, compositions récentes de Bernardin de Saint-Pierre. Madame de Tréseguidy suivait avec intérêt, les yeux attachés sur son mari qui lisait avec une admirable perfection, ces beaux récits, tout pleins à la fois de passion et de pureté. Raoul, la bouche entrouverte d'admiration, et la tête appuyée sur l'épaule de sa mère, écoutait à en perdre la respiration: quant au baron et au vieux marquis, ils dormaient le plus souvent: le jeune homme inclinant la tête sous le poids des fatigues de la matinée, le vieillard sous le poids bien autrement lourd de ses années.

Il me faudrait la palette du peintre pour donner tout leur caractère à ces scènes, et encore, comment l'artiste exprimerait-il les mille épisodes de ces veillées, amenés par le bruit des pas d'un voyageur sous les fenêtres, par l'éclat prolongé d'une tempête, ou le craquement des arbres centenaires de la forêt?

Mais cette famille ne pouvait jouir longtemps d'une existence aussi paisible. Le volcan qui grondait à Paris, et dévorait les hommes et les choses, avait poussé sa lave incendiaire jusqu'au fond des bocages de la Vendée. Les *Bleus* couraient déjà en tous sens, secouant dans les airs leurs torches et leur épées. Le jeune Larochejacquelein ap-

pelait à lui tous les gentilshommes et tous les paysans fidèles au roi de France.

MM. de Tréseguidy crurent devoir payer la dette de l'honneur, ils quittèrent une nuit leur château et se rendirent secrètement, à travers mille dangers, au quartier-général des Vendéens. Le vieux marquis demeura seul à Ploüerneck avec sa bru, madame de Tréseguidy, et son petit-fils Raoul. Janekin vint s'établir au château pendant que son fils Pierre, jeune garçon de 19 ans, robuste et hardi comme un Jean-Bart, continuait au Conquet son métier de pêcheur. En partant, M. le comte de Tréseguidy avait confié son père, sa femme et son fils, au dévouement sans bornes du marin breton.

Trois mois s'écoulèrent sans que les jeunes gens donnassent de leurs nouvelles. Une seule fois, un habitant du Conquet vint au château apporter un billet qui ne renfermait que quatre mots; « Nous nous portons bien. » La jeune femme passait ses nuits dans les larmes, le marquis vieillissait à vue d'œil, pour ainsi dire, et Raoul, inquiet, agité, faisait des rêves affreux. Enfin, un soir, au moment où M. de Tréseguidy allait se retirer dans son appartement, Janekin entra tenant à la main un billet plié. Madame de Tréseguidy le saisit avec une sorte de frémissement nerveux; voilà ce qu'il contenait :

« L'armée vendéenne a été battue, il y a trois jours, à Savenay. Nous avons miraculeusement échappé au massacre des nôtres. Nous sommes en fuite, et on nous poursuit. Si Dieu nous prête assistance, nous serons à Ploüerneck le 27 novembre, dans la nuit. Que Janekin vienne à notre rencontre, du côté de la forêt, nous l'attendrons sur la chaussée de l'étang Tréouergat. Au revoir, demain, ô vous que nous aimons !

« C. H. de T. »

— Mais, c'est aujourd'hui le 27 novembre, dit Janekin.

— Eh bien ! pars, mon ami, s'écria madame de Tréseguidy. Tu as encore le temps de te rendre au lieu du rendez-vous. Va ! »

Janekin prit des pistolets et s'éloigna à grands pas. Tandis que le brave pêcheur s'enfonçait dans les profondeurs de la forêt, où la lune, à demi voilée par les nuages, semait çà et là de longues traînées d'une lumière blafarde, une troupe d'hommes à cheval s'arrêtaient devant le perron du château. L'un d'eux mit pied à terre et sonna la cloche avec une brusquerie menaçante. La marquise tressaillit dans son lit. Raoul se reveilla en sursaut et appela sa mère. Madame de Tréseguidy, qui attendait son mari et qui s'était laissée aller à un doux sommeil dans le fauteuil qu'elle occupait auprès du feu, se leva rapidement, courut à la fenêtre, l'ouvrit, et d'une voix tremblante d'émotion, cria : Est-ce vous, Charles ? Mais elle recula, saisie de terreur. A la lueur de la lune, elle avait entrevu sous le manteau des cavaliers, l'uniforme républicain. Ne sachant quel parti prendre, à demi folle d'épouvante, elle se précipita dans la chambre du marquis.

« Eh bien ! madame, les avez-vous vus ? Allez donc à leur rencontre. Mes pauvres vieux membres tremblent déjà si fort de joie que je ne puis marcher. Allez, amenez-les ici.

— Ce ne sont pas eux, mon père, s'écria la jeune femme qui tomba sur une chaise, presque évanouie. Ce n'est pas mon mari, ce ne sont pas vos fils. Ce sont des républicains. Ah ! tout est perdu ! »

En ce moment la cloche retentit une seconde fois, et avec plus de violence encore que la première.

« Que faire ? disait le marquis, frappé de stupeur.

— Si Janekin n'était pas parti, répondait madame de Tréseguidy, il nous aiderait à soutenir la présence de ces soldats. »

Raoul entra dans la chambre et annonça que les domestiques venaient d'ouvrir la

porte à plusieurs cavaliers. En effet, on entendit le bruit des éperons dans le grand corridor d'en bas.

« N'allons pas manquer de sang-froid dans cette circonstance périlleuse, mon enfant, dit tout à coup le marquis, à qui les forces revinrent en présence de la nécessité. Faisons bonne contenance. Laissez-moi répondre à toutes les questions de ces hommes. Raoul, ne prononce pas une parole. Un mot pourrait faire tomber nos têtes. »

Un valet de pied se présenta et annonça au marquis qu'un capitaine de la gendarmerie de Brest demandait à lui parler.

« Faites-le entrer, Bertrand, » répondit le marquis avec tranquillité. Le vieillard avait retrouvé toute l'énergie de sa jeunesse. Le feu divin de l'amour paternel qui brillait dans ses yeux avait aussi réchauffé son cœur.

On entendit les pas pesants de deux hommes dans l'escalier, et bientôt la porte s'ouvrit devant un jeune officier accompagné d'un personnage soigneusement enveloppé dans un manteau. Le républicain parut surpris en entrant dans cette chambre: il n'était pas préparé au tableau qui s'offrit alors à ses yeux. Le marquis était assis entre sa fille et son petit-fils. Son visage était calme et ses cheveux blancs dissimulaient la pâleur de son front. Le jeune militaire arrêta surtout ses regards sur madame de Tréseguidy, dont le doux visage s'embellissait encore à ses yeux de la frayeur qu'elle cherchait vainement à dissimuler. Le contraste vif et tranché de ces trois âges, la noble tête du marquis, le groupe ravissant de la mère et de l'enfant, arrêterent un moment sur les lèvres du capitaine la question qui en allait sortir. Mais l'hésitation fut courte; il s'avança au milieu de la chambre, et dit à voix haute :

« Citoyen Tréseguidy, où sont vos fils ?

— Messieurs de Tréseguidy voyagent de-

puis quelque temps, monsieur; d'ailleurs je ne sais pas bien en vertu de quel pouvoir vous venez ici m'interroger, et au milieu de la nuit.

— Vous nous trompez, les citoyens de Tréseguidy assistaient au combat de Savenay; vous les attendiez; ils sont ici, peut-être. Nous les avons poursuivis jusqu'au village voisin. Au reste, voici un commissaire de la république. Le jeune homme désigna du geste son compagnon, dont le manteau s'entr'ouvrit et laissa voir une écharpe tricolore. C'est à lui que vous devez répondre; ma mission, à moi, sera remplie aussitôt qu'on aura achevé la visite du château. Le citoyen, membre du comité révolutionnaire, demeurera ici avec huit de mes hommes. »

Le jeune officier salua, et, une demi-heure après, reprit la route de Brest. Ce compagnon du capitaine républicain était, en effet, un membre du comité révolutionnaire, appelé Rignard; à l'époque de la révolution, il travaillait à Nantes comme ouvrier carrossier. Créature de Carrier, il avait su bientôt se rendre digne de son maître; et sur le petit trône qu'il occupait, au nom du peuple souverain, il siégeait avec le maintien d'un empereur. Ces sortes de gens formaient en quelque sorte le personnel comique de la troupe; leurs propos égayèrent plus d'une fois les tragédies de 93. La grossièreté de leur langage, la trivialité de leurs gestes contrastaient d'une manière bouffonne avec la raideur étudiée de leur tenue. L'homme de cabaret perçait toujours sous le masque sérieux du magistrat. Rignard était grand, maigre et très pâle; tous ses membres manquaient d'harmonie, chacun de ses mouvements était disgracieux et dur. On eût dit une de ces laides poupées de bois qu'un enfant fait mouvoir en tous sens, à l'aide d'un fil de fer. Au reste, la dureté de ses yeux gris, qui brillaient comme ceux d'un chat sauvage, tempérait l'expression grotesque de toute sa personne. Le rire involontaire que

son corps mal proportionné aurait pu exciter, était soudain réprimé par l'air de férocité empreint sur sa physionomie. A la vue de ce dangereux personnage, M. de Tréseguidy regretta le jeune officier. Le métier des armes endurcit le cœur, mais ennoblit le caractère ; l'homme y gagne en générosité ce qu'il y perd en douceur. Les lions n'ont pas l'instinct des tigres, ils sont à la fois cruels et magnanimes. Le marquis comprit que le bourreau remplaçait le juge. Il jeta un regard plein d'inquiétude sur sa fille et son petit-fils, les embrassa tendrement pour ainsi dire dans ce coup d'œil paternel, et sortit avec le membre du comité révolutionnaire qui venait de l'inviter à le suivre en ces termes : « Citoyen, viens me parler. »

— L'insolent ! » murmura le vieux gentilhomme.

Lorsque Rignard se fut retiré, madame de Tréseguidy se leva, écouta quelques instants, les lèvres entr'ouvertes et les yeux fixes, le bruit des pas qui retentissaient au fond du corridor, et ouvrit rapidement la porte, entraînant par la main son petit Raoul. Arrivée dans l'appartement, elle courut à la fenêtre qu'elle avait laissée ouverte. C'était une de ces belles nuits d'hiver, claires et sonores, dont les ineffables poésies égalent au moins celles des nuits d'été. Les étoiles étincelaient dans l'azur foncé des cieux comme un semis de purs diamants, et la lune s'élevait entre les cimes élancées des arbres de la forêt. Aucun bruit ne troublait la sérénité de la contrée. Le vent respirait à peine comme un vague soupir dans les feuillages. La mer, calme et pacifique, se brisait avec un murmure monotone contre les rochers de la côte ; et, sous les rayons de l'astre des nuits, elle figurait à l'œil un immense bassin d'argent poli. Ce tableau, qui dans une autre circonstance aurait vivement ému l'âme délicate de madame de Tréseguidy, n'arrêta pas un seul instant ses regards. Que lui importait le calme de la

nature, lorsque tout était deuil et tempête au fond de son cœur ?

« Raoul, dit-elle à son fils en l'élevant dans ses bras, ta vue est meilleure que la mienne ; regarde bien si, là-bas, dans la direction de l'étang de Tréouergat, tu ne vois venir personne. »

L'enfant plongea ses yeux dans les profondeurs des bois.

« Je ne vois rien, » répondit-il après quelques instants de silence.

La comtesse approcha une chaise de la fenêtre, et Raoul s'y tint debout.

« Ne quitte pas un seul instant du regard la lisière de la forêt, mon enfant. Il s'agit de sauver ton oncle et ton père. Si tu aperçois quelque chose, appelle-moi ; » et elle alla se poster auprès de la porte, épiant les bruits de l'intérieur. Une longue demi-heure s'écoula ainsi, dans une perpétuelle angoisse. La comtesse allait sans cesse de la fenêtre à la porte, écoutant ici, regardant là.

Souvent la mère et l'enfant s'interrogeaient par mots entrecoupés.

« Ne vois-tu point trois hommes au sortir du bois ? disait la comtesse.

— Non, répondait l'intelligent Raoul, dont l'esprit vif avait parfaitement saisi les périls de sa nouvelle situation. Mais il me semble que j'entends des pas sur l'escalier. »

Tout à coup l'enfant poussa un cri étouffé, et s'élança vers sa mère, en disant : « Les voici ! les voici ! »

Madame de Tréseguidy vit, en effet, un groupe d'ombres qui s'avancait rapidement du côté de Ploïierneck.

« Ce sont eux ; nous pourrions donc les avertir ! » s'écria-t-elle.

Raoul, qui était resté près de la porte, poussa un second cri, mais dont l'expression était, cette fois, pleine d'épouvante.

« On monte, on monte ! on vient ici ! »

Ce fut un affreux moment que celui-là. Pour ne pas inspirer de soupçons, la malheureuse comtesse s'empessa de s'asseoir

auprès du feu, avec une apparente tranquillité. Raoul se mit à jouer dans la chambre, avec une intelligence parfaite de son rôle.

Le marquis entra bientôt, suivi à membre du comité révolutionnaire; il jeta un regard interrogateur sur sa fille comme pour s'assurer des découvertes qu'elle avait pu faire; mais les yeux baissés de la jeune femme ne purent rien lui apprendre.

« Citoyenne, dit Rignard à la comtesse d'un ton leste, nous avons visité toute la maison, depuis le grenier jusqu'à la cave *inclusivement*; il ne me reste plus qu'à donner un petit coup d'œil à ton appartement. »

Raoul toisait avec étonnement et colère le rustre qui osait tutoyer sa mère.

« Voyons ce que c'est, continua le membre du comité révolutionnaire, en ouvrant la porte d'une chambre voisine; d'abord, ah! ah! un cabinet assez commode, ma foi! J'y coucherai jusqu'à mon départ. Qu'on y fasse mon lit!

— Mais cette chambre-ci est la mienne, monsieur, » dit la comtesse.

Pendant que cet homme visitait un autre petit cabinet sombre, espèce de vaste garde-robe encombrée de hardes et de papiers, et qui attenait encore à la chambre à coucher de la comtesse, Raoul s'était glissé en silence vers la fenêtre. A travers la vitre couverte de givre, il vit avec épouvante son père, son oncle et Janekin à vingt pas. Heureusement ils arrivaient par le côté opposé à la porte d'entrée, où l'on avait placé une sentinelle. Mais ouvrir la fenêtre et crier: « Sauvez-vous! » était une chose périlleuse; avertir sa mère ou son grand-père, il ne le pouvait pas sous les yeux du républicain. Le pauvre enfant, à qui en cette occasion le ciel donna une merveilleuse présence d'esprit, ne perdit cependant pas contenance. Il se rappela que les compagnons de Rignard avaient été introduits à la cuisine, et que là ils s'étaient probablement enivrés, car il avait entendu les refrains de

leurs chansons bachiques. Il espéra donc que Janekin pourrait s'introduire dans le château sans éveiller l'attention de ces ivrognes.

« Mais mon père viendra ici tout droit! » se disait-il. Il ne devinait que trop juste. La porte s'entr'ouvrit. MM. de Tréseguidy parurent; ensuite Janekin.

Ce dernier allait ouvrir la bouche, quand l'enfant s'élança vers son père et son oncle, et les poussa violemment dans le cabinet noir que le républicain venait de quitter.

« Qu'est-ce que ce bruit? » dit le défiant Rignard, qui sortit brusquement du cabinet voisin.

Janekin était debout encore sur le seuil de la porte, immobile et muet comme la statue du silence.

Raoul se jeta dans ses bras en criant: « Ah! bonjour, Janekin, que me rapportes-tu de Brest? »

A la vue de l'écharpe tricolore de Rignard, le pêcheur retrouva la parole et le sang-froid.

« Ce que je vous rapporte de Brest, M. Raoul? par ma foi! je rapporte au moins un grand appétit, une soif démesurée et des membres tout rompus. »

Le marquis et la comtesse se mouraient d'inquiétude; le père n'avait pas même encore été averti de l'approche de ses fils; la vue de Janekin le consternait, et madame de Tréseguidy elle-même ignorait ce qu'elle devait à l'intelligence inouïe d'un enfant de douze ans. Son mari et son beau-frère étaient-ils déjà prisonniers des soldats républicains? étaient-ils restés au dehors par mesure de prudence? ou bien se trouvaient-ils en ce moment à la porte, prêts à entrer et à apporter ainsi leurs têtes prosrites au couteau de Carrier? Horrible perplexité!

Le membre du comité révolutionnaire s'approcha de Janekin, et le toisant des pieds à la tête avec défiance:

« Tu viens de Brest, dis-tu, qu'allais-tu chercher dans cette ville?

— Je vous raconterai cela après souper, répondit Janekin avec une sublime indifférence. Pour le moment, si j'ouvre la bouche, ce sera pour y faire entrer quelque chose de plus substantiel que la poussière de cette chambre.

— Soit, dit Rignard, qui se flatta d'arracher au paysan, à l'aide des fumées du vin, le secret qu'il n'avait pu découvrir encore ; soit, et je vais prendre part à ton repas, car j'arrive aussi de Brest, moi.

— Vous venez de Brest ? dit l'astucieux Breton. Pas possible, je vous aurais rencontré sur la route. »

Les deux hommes du peuple sortirent de la chambre, l'un fort de son pouvoir arbitraire et violent, l'autre plein de confiance dans la bonté de Dieu et dans les inspirations de son dévouement.

Un instant après, Raoul dit à sa mère : « Ils sont là. » La porte du cabinet s'ouvrit, et toute la famille se trouva réunie.

Rien au monde ne saurait rendre l'émotion avec laquelle toutes ces personnes si nécessaires les unes aux autres se retrouvèrent en présence du grave péril qui menaçait leurs têtes. La plume est impuissante à décrire ces sortes de scènes. Après avoir embrassé son père et sa femme, le comte de Tréseguidy raconta qu'ils avaient été poursuivis jusqu'au village de la Trinité par des hommes à cheval, et qu'ils n'avaient échappé à leurs ennemis qu'en s'enfonçant dans la forêt dont ils connaissaient les plus secrets détours. Ils avaient rencontré le fidèle Janekin à un quart de lieue de l'étang de Tréouergat. Arrivés à Plouërneck, ils étaient entrés dans le château par une porte de derrière, avec une clef que le pêcheur avait emportée. L'heure à laquelle ils arrivaient, et plus encore l'habitude de ces jours de péril, leur avaient fait prendre ces précautions. C'est pourquoi encore ils étaient venus d'abord jusqu'à l'appartement de madame de Tréseguidy, en évitant d'être entendus, sans soupçonner pourtant en

aucune manière la situation dans laquelle ils se jetaient. Ensuite, Raoul avait tout fait, Raoul les avait sauvés. La comtesse pressa l'enfant sur son sein avec des yeux brillants du double amour de l'épouse et de la mère.

« Mais qu'allez-vous devenir ? dit le marquis. Vous ne pouvez demeurer dans le cabinet. A chaque instant, cet homme peut y entrer, il peut, avant de partir, visiter encore une fois chaque chambre. Et quand partira-t-il ? Un mouvement involontaire pourra éveiller sa défiance. Songez que la nuit un mur de peu d'épaisseur vous séparera de lui, et qu'il pourra entendre le bruit de votre respiration, si vous dormez, car il couche là, dans la pièce voisine. Partez ! partez ! »

La comtesse pâlit d'épouvante. « Oh ! mon Dieu ! dit-elle, où iront-ils ? N'est-ce point un miracle qu'ils soient arrivés jusqu'ici ; et maintenant que cet homme est en bas, traverseront-ils une seconde fois la maison sans qu'on les entende ou qu'on les voie ?

— C'est vrai, mon père, ajouta le comte ; et si nous descendions l'escalier sans qu'ils nous entendissent, les bleus battent les bois tout autour de Plouërneck. Nous passerons la nuit sans dormir dans le cabinet ; la témérité de ce parti fera notre salut, peut-être. »

Le marquis insistait pour qu'ils partis- sent ; mais, tandis qu'ils flottaient encore dans ces terribles indécisions, la comtesse, dont l'inquiétude aiguisait tous les organes, crut entendre les pas furtifs d'un homme dans le corridor.

« Silence ! dit-elle. on vient ici. »

La porte s'entr'ouvrit doucement et, dans l'ouverture, toute la famille, pâle de terreur, vit passer une figure brune encadrée dans de longs cheveux plats. C'était le bon Janekin.

« C'est moi, dit-il tout bas ; cachez-vous, M. le comte ; cachez-vous, M. le baron ; le

bleu est au bas de l'escalier. Ce coquin-là a voulu me griser, mais l'ivrogne est tombé dans son propre piège. Ah ! j'oubliais de vous dire qu'il apporte de la cire et un morceau de cuivre ; je ne sais pas bien ce qu'il en veut faire ; mais tenez-vous sur vos gardes. »

Rignard s'approchait en chantant je ne sais quelle ignoble chanson de cette époque. Le pêcheur alla à sa rencontre. La comtesse se hâta de passer dans l'appartement du marquis.

« Ah ! te voilà, matelot du diable, cria l'ivrogne à Janekin, ne t'ai-je pas dit de m'aller chercher deux de mes hommes ? Allons prends ce flambeau et les amène promptement. »

Janekin se sentait une envie démesurée de poignarder l'insolent personnage, mais il se contint, en pensant que cet acte de violence ne ferait qu'aggraver le péril de ses maîtres. Cependant il prit dans sa main calleuse, comme dans une tenaille, la maigre main de Rignard, et la lui serra à en faire craquer tous les os. Cette petite vengeance le soulageait.

« Veux-tu bien me lâcher, requin, cria le malheureux, ou bien je... je te... guillotine... »

Janekin ne tarda pas à revenir avec les deux hommes que le membre du comité révolutionnaire avait mandés. En entrant dans la chambre, Rignard s'était métamorphosé subitement ; son ivresse fut dissipée comme un léger brouillard, sa démarche devint ferme et nette ; sa voix, tout à l'heure chevrotante, prit un timbre assuré ; sa physiologie cessa d'être écarlate, le rouge du vin s'y effaça ; elle retrouva sur-le-champ cette sinistre pâleur qui, sur la face d'un juge, prononce d'avance, pour ainsi dire, la sentence de mort. Il promena autour de lui un long regard où brillaient tous les feux de la haine.

« Tu es donc seul ici, citoyen Tréségnidy ? » dit-il au marquis.

M. de Tréségnidy, qui s'était attendu à voir un homme ivre, eut presque peur devant le visage glacial de l'ex-ouvrier carrossier. Il avait compté sur la grossière familiarité d'un homme de taverne, il retrouvait une sorte de bête fauve, défiante, sérieuse et prête à sauter sur sa proie.

« Oui, oui, je suis seul, répondit le vieillard en balbutiant ; ma fille était fatiguée, elle s'est retirée dans mon appartement qu'elle habitera désormais. »

— La petite citoyenne est partie ? dit le membre du comité révolutionnaire, en appuyant sur ces mots.

— Et pourquoi madame la comtesse n'aurait-elle pas été se coucher, si elle avait envie de dormir ? dit Janekin d'un ton rude.

— J'enrai deux observations à te faire, citoyen Janekin, s'écria Rignard avec une solennité bouffonne. D'abord, on ne parle pas comme tu le fais à un commissaire de la république, ensuite on n'appelle plus personne comtesse ou marquis ; ces étiquettes-là ne vont plus qu'à des bouteilles sans goulot. Les guillotinéés seuls s'appellent encore ainsi. Comprends-tu ? »

Cela dit, Rignard fit approcher ses subalternes, posa deux flambeaux sur une table, sortit de sa poche un morceau de cire d'Espagne et un cachet, demanda du papier, et procéda sur-le-champ à l'apposition des scellés.

« Que diable fait-il ? » murmurait Janekin.

« Mes pauvres fils sont perdus, » pensait le malheureux père.

À quatre heures du matin, Rignard avait terminé ses opérations. Il n'avait pas voulu attendre jusqu'au lendemain pour mettre sous la garde de la république les appartements qu'il soupçonnait devoir renfermer des papiers suspects. Il n'avait laissé à la disposition des habitants de Plouërneck que deux chambres : celle du marquis, occupée alors par la comtesse, et celle où s'étaient passées les scènes que nous avons essayé de raconter. Il s'était fait dresser un

lit dans la petite pièce voisine. Quant au cabinet obscur où s'étaient réfugiés MM. de Tréseguidy, il avait été scellé comme toutes les autres chambres du château. Dans le bas, on avait réservé la salle à manger et

la cuisine pour les domestiques et pour les sbires de Rignard, qui venait d'y renvoyer ses deux hommes.

Eugène de CHAMBURE.

(*La fin au prochain numéro.*)

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1843.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

M. Eugène ISABEY. *Vue du port de Boulogne.*

La réputation de M. Eugène Isabey est incontestable, il porte glorieusement un nom glorieux; ses tableaux, recherchés des amateurs, estimés des artistes, sont la providence des élèves. Que de joies n'éprouve-t-on pas quand on peut avoir à copier une étude de ce maître, et cependant comme l'originalité de ce dessin, comme les hardiesses de ces hideux poissons, rendus beaux par le mérite de l'exécution, comme la légèreté de ces vagues désespèrent! Le tableau qui nous occupe n'est pas de ceux qui doivent courir ainsi de chevalets en chevalets; son importance marque sa place dans une galerie; rien de plus vrai que cette vue du pont de Boulogne, prise de la mer. Les bâtiments à vapeur sortent chargés de passagers, les pêcheurs rentrent leurs barques, chavirant sous le poids du butin; partout le mouvement de l'industrie, partout l'homme exploitant et bravant le terrible élément, dont on devine les revanches rien qu'à considérer sa sourde agitation.

M. SAINT-JEAN. *Une guirlande de fleurs.*

Les anciens Grecs racontaient qu'Apelles ayant peint un cheval, les cavales hennis-

saient en passant devant ce tableau; alors Zeuxis peignit à son tour une grappe de raisin, et les oiseaux venaient la becqueter. Certes, si les expositions de peinture se faisaient en plein champ, à Paris comme à Athènes, les abeilles chercheraient leur butin sur les fleurs de M. Saint-Jean; car ni Apelles, ni Zeuxis n'ont poussé plus loin l'imitation de la nature. Ce sont des roses, des tulipes semées, poussées, écloses sur la toile, et non pas peintes. Au mérite de cette miraculeuse exécution, M. Saint-Jean a su joindre celui de la composition; une svelte statue de la Madone est placée dans une niche gothique à laquelle se trouve gracieusement suspendue une longue guirlande de fleurs. Cet arrangement poétique est ce qui frappe d'abord; mais les regards, une fois tournés vers ce tableau, ne le quittent qu'avec peine.

C'est une gracieuse et innocente peinture que celle des fleurs; rien n'empêche les femmes d'y pousser très loin leurs études; aussi, à chaque exposition leurs pinceaux créent au Louvre un parterre à désespérer le plus riche horticulteur. J'ai remarqué entre beaucoup, les *belles digitales* et les *pois de senteur* de madame Chenon, une branche de lilas de mademoiselle Janet, les études d'iris de madame Girardin, les pi-

voines de madame Piot, enfin les roses et les raisins de mademoiselle Weber; œuvres charmantes, et qui doivent faire désirer aux jeunes personnes qui vont au Louvre d'acquiescer le talent de reproduire ainsi les dons les plus aimables de la nature.

Madame JULLERAT. *Portrait de M. Réo*, pastel.

Madame Juillerat possède un très beau talent pour la peinture à l'huile; on a d'elle des portraits et des tableaux fort estimés et qui révélaient des études consciencieuses. Le même sérieux qu'elle a porté dans ses premiers tableaux se retrouve dans ses œuvres au pastel. Madame Juillerat ne se préoccupe pas du joli dans les arts; elle cherche le bien, certaine qu'arrivée à ce point on ne peut manquer de plaire. Ce sage calcul lui réussit parfaitement; le portrait de M. Réo captive les connaisseurs et même la multitude. Le faux coloris y est soigneusement évité, et les ressources du pastel, savamment exploitées, ont permis à l'artiste d'arriver à une grande vigueur de tons.

Madame LAURENT. *Portrait en pied de Charles I^{er}*, d'après Van-Dick, porcelaine.

Le tableau original de Van-Dick est bien beau! Combien il y a de simplicité, de noblesse, d'élégance dans ce roi, dernier représentant d'une caste qui a fini avec lui! Car les *Cavaliers* de la vieille Angleterre sont morts avec Charles I^{er}; ceux qui leur ont succédé sous les régnes suivants portaient les mêmes noms, mais n'avaient pas le même esprit ni les mêmes mœurs. Madame Laurent a très bien rendu le tableau de Van-Dick, malgré les immenses difficultés de cette copie, faite dans des dimensions très grandes pour la peinture sur porcelaine.

Madame MÈGE. *Une corbeille de fleurs*, porcelaine.

Madame Mège, dont le beau talent est bien connu, a reproduit sur porcelaine des fleurs de Van-Spondonck, l'un de nos meilleurs peintres en ce genre. Le travail de madame Mège a parfaitement réussi; c'est une des jolies choses de l'exposition, très riche en peintures sur porcelaine. Ce genre de travail offre une foule de difficultés matérielles et de mauvaises chances qui augmentent le prix du succès. L'artiste ne juge complètement son œuvre que lorsqu'elle est achevée, et qu'il n'y a plus à y revenir. Les couleurs qu'il emploie changent au feu, dont elles reçoivent leurs nuances définitives et leur éclat. Le degré de chaleur décide donc de tout; après avoir été peintre, il faut alors devenir chimiste, et attendre, palpitant auprès du fourneau, le résultat de l'opération, tout comme si l'on cherchait la pierre philosophale. En songeant à tout cela, on s'étonne du grand nombre de femmes qui peignent sur porcelaine, et plus encore des rares talents dont plusieurs font preuve.

A présent passons la Seine, et, pour terminer dignement cette revue, visitons, au palais de l'Institut, le tableau de M. Ingres, que l'on regrette si fort de ne pas voir au Salon.

M. Ingres est un des artistes de notre temps qui évite avec le plus de persévérance les expositions annuelles: depuis bien des années, ses tableaux ne paraissent plus au Louvre; mais le public est admis à les voir dans son atelier, au palais de l'Institut. Là, tout ce que Paris compte de gens ayant des yeux, un cœur, une intelligence, vient murmurer à voix basse des paroles d'admiration; telle est la puissance du génie de ce grand artiste, qu'il a rendu ce monde si humble, que c'est à peine si l'on se croit le droit de le louer — louer, c'est déjà juger! Ce furent d'abord la *Virgée à l'hostie* et le portrait de

Cherubini qui attirèrent les hommages, puis le portrait aujourd'hui si précieux de Monseigneur le duc d'Orléans; enfin, au moment où j'écris: *Jésus donnant les clefs du paradis à saint Pierre*, et toujours Cherubini accompagne ces diverses compositions. On comprend cette prédilection de l'artiste pour ce portrait! C'est tout simplement un chef-d'œuvre que cette image d'un vieillard enveloppé d'un manteau, de Pélégance et de la fraîcheur duquel personne ne s'est encore préoccupé; cet homme est arrivé aux limites de l'existence; tout est usé chez lui, excepté le génie qui brille dans ses yeux; et ce génie tout-puissant, M. Ingres a voulu le caractériser sous la figure d'une muse belle, vigoureuse, énergique, pleine de pensées et d'élévation, comme ce chant héroïque qui nous ouvrit jadis la carrière de la victoire; muse savante et gracieuse, ainsi que l'est la muse de Cherubini. Mais ce n'est pas pour vous parler de cette belle page qui occupe depuis trois ans les amateurs et les artistes, que je suis venu au palais de l'Institut. Tournons-nous vers *le Sauveur du monde*. La figure de Notre-Seigneur est parfaitement belle de forme, de contours, de coloris. Comme homme, c'est le plus beau des mortels; heureusement c'est plus qu'un homme, c'est le Dieu fort, le Dieu juste, le Dieu de bonté et de

miséricorde, tel qu'il s'est révélé à nous. Cette imposante image occupe le centre du tableau et l'illumine des rayons de sa gloire. Saint Pierre, à genoux, reçoit les clefs symboliques, en les pressant avec cette fougue qui caractérise le prince des apôtres. Les autres disciples entourent ce groupe, écoutant la parole du maître avec recueillement ou avidité, selon leur humeur: la belle tête de saint Jean l'évangéliste s'avance comme si l'apôtre cherchait, par ce mouvement, à se rapprocher de celui qu'il aime. Jean, c'est l'amour du Sauveur; Pierre, c'est l'enthousiasme; donc, la foi. Les figures des autres apôtres expriment les différents caractères du sentiment religieux: la force, l'intelligence, la réflexion... Le seul Judas se tient à l'écart; le démon de l'avarice a pénétré dans son cœur et n'en doit point sortir. Il faut que la passion de Notre-Seigneur s'accomplisse; le Calvaire s'aperçoit là-bas dans le lointain d'un paysage du plus beau caractère.

Telle est l'ordonnance de ce tableau tout-à-fait digne des grands maîtres de l'école italienne. Le temps présent rend déjà justice à M. Ingres, et ce sera grâce à lui que notre siècle comptera dans l'avenir parmi les siècles où les arts ont été en progrès.

A. DU SEUDRE.

CONSEILS.

Déjà deux fois, mesdemoiselles, j'ai cherché à vous montrer par mes conseils la route la moins pénible à parcourir dans notre fatigant pèlerinage; je vous ai dit: Evitez les prétentions et les exigences, ce sont deux écueils bien dangereux. Aujourd'hui cherchons ensemble quelles sont les conditions pour être heureuses sur la terre: moi, j'en connais trois: croire, aimer, obéir.

Obéir! Ce dernier mot soulève des murmures. Sommes-nous donc des esclaves? demandent celles de nos jeunes lectrices qui prennent de fausses idées d'indépendance pour des lumières, certain penchant à la révolte pour de la fierté.

Pourquoi nous conseiller l'obéissance? dira-t-on encore; admettez-vous donc que les femmes soient inférieures à l'homme? ne sont-elles pas aussi des créatures libres,

intelligentes, et comme telles capables de choisir entre le bien et le mal? D'accord, mais qui a dit que croire, aimer, obéir ne conviennent qu'aux femmes? Doguesclin et Bayard croyaient en Dieu, aimaient leur pays, obéissaient à l'honneur et au roi.

Ce mot obéissance, qui choque si fort, est la conséquence de celui de croyance contre lequel personne ne se récrie. Croire que Dieu nous voit et nous juge non pas seulement sur nos actions visibles et attestées par témoins, comme fait un magistrat vulgaire, mais bien sur les actes les plus secrets de nos cœurs; croire que ses témoins, à lui, sont les astres, qui du ciel nous regardent le jour et la nuit, l'air qui reçoit nos soupirs indiscrets, la terre, les pierres, les bois, la nature entière, et que si ces témoignages lui manquaient sa science serait encore la même; croire que Dieu nous a dicté lui-même, dans l'Evangile, les règles d'une vie innocente et selon son cœur; croire qu'il tient en ses mains redoutables les balances où seront pesées nos œuvres; croire, enfin, en Dieu, n'est-ce pas prendre l'engagement de lui obéir?

L'un des commandements exprès de l'Evangile est, vous le savez, celui-ci : Aime ton prochain comme toi-même. Dieu a mis l'amour du chrétien pour ses frères sur le même rang que celui qu'on lui doit à lui-même, l'un sans l'autre est rejeté; ainsi, il faut aimer aussi bien que croire. Aimer son prochain, ce n'est pas seulement aimer son père, sa mère, ses frères et sœurs; ce n'est pas aimer la compagne qui vous plaît par ses talents et son esprit, qui s'épuise en complaisances, en petits soins; ce n'est pas aimer le protecteur généreux de qui vous attendez votre fortune ni celui dont le rang flatte votre vanité, ni celle qui vous vous procure des amusements, ni ceux qui vous chérissent et vous servent; selon la parole sainte vous devez aimer ceux-là et tous les autres encore. Ainsi vous ne devez jamais refuser un service possible; bien moins en-

core chercher à nuire; votre cœur exempt de ressentiment et de haine, vous inspirera envers tout le monde un accueil bienveillant. Vous n'aurez point de ces airs ironiques et hautains par lesquels les mauvais cœurs déconcertent les personnes humbles par position ou timides par caractère. On ne citera de vous ni mots piquants ni épigrammes; votre esprit ne fût-il brillant que de cette manière (la plus facile de toutes), vous renoncerez à ce moyen d'éblouir.

Enfants, vous protégerez les petits plus faibles que vous; femmes, vous serez toujours prêtes à venir en aide aux pauvres disgraciées; vous encouragerez les timides, vous distrairez les mélancoliques, vous ferez valoir ceux dont l'intelligence est obscure; on n'a jamais tant d'esprit que lorsque l'on cherche à en donner aux autres.

Mais en même temps que vous serez bonnes aux faibles, vous ne serez point hostiles aux forts et aux puissants; vous devez aimer, de même que les laides et les pauvres, les femmes plus belles et plus parées que vous, celles dont les talents surpasseront les vôtres ou ceux de vos amies. Celles qui auront des succès dont le faste et l'éclat ne laisseront rien paraître à côté d'elles; vous ne vous permettrez aucune amère récrimination contre ces femmes; vous ne vous ferez point l'écho des mauvais propos répandus sur leur compte; vous serez, enfin, aussi indulgentes pour le riche impertinent que pour le pauvre tremblant. Ceci serait difficile, j'en conviens, impossible même à qui ne croirait pas que cette parole : Aime ton prochain comme toi-même, vient de Dieu. Or, aimer comme soi-même, c'est aimer dans toutes les conditions de la vie. Riche ou mal-aisée, sotte ou spirituelle, belle ou laide, on s'aime toujours suffisamment, l'indulgence est ample pour ses propres défauts, et quand on se nuit à soi-même, c'est bien souvent par un égoïsme mal entendu qui ne pèche jamais par

intention. Voilà le sentiment que nous devons avoir les unes pour les autres.

Si vous devez aimer vos égaux et vos supérieurs en fortune, à plus forte raison vos inférieurs. Le pauvre ouvrier qui gagne avec tant de peine son pain de chaque jour, le vieillard, l'infirme qui ne peuvent plus travailler; la veuve, l'orphelin : ceux-là sont, vous le savez, les membres de Jésus-Christ. Il faut les aimer comme nous l'aimons lui-même; ce que nous faisons pour eux nous le faisons pour lui. Mais il ne suffit pas d'être aumônier, on peut le devenir par devoir, par habitude, donner froidement son obole au mendiant comme on jette des miettes de sa table aux bêtes commensales du logis. Cette aumône-là ne compte pas, et un vrai croyant se la reprocherait comme un crime. Parfois encore on secourt ses frères sans les aimer comme on le doit, on est bienfaisant par tempérament, selon les circonstances; mais ces cœurs froids ne sont jamais propres à rien de ce qui demande de la persévérance; ils manquent par inadvertance vingt occasions d'être utiles, ou bien, au premier obstacle qu'ils rencontrent, ils se croient dans l'impossibilité de rendre service.

Tandis que celle qui aime est toujours prête; l'argent est pour elle, comme pour tout le monde, un puissant moyen, mais il n'est pas le seul; quand cette ressource lui manque il lui reste son zèle, des soins, des consolations à donner aux malheureux : on ne trouve pas tous les jours l'occasion de faire du bien, mais on peut éviter celle de faire du mal; jamais une personne charitable ne fera attendre le salaire de l'ouvrier; elle n'aura pas de ces exigences impitoyables qui ne tiennent compte ni des forces, ni du temps des travailleurs. On ne la verra pas ruiner une malheureuse famille en refusant un ouvrage commandé, sous le prétexte d'une légère imperfection ou de quelques heures de retard. Elle se gardera bien d'oublier un ouvrier dans une au-

chambre, de lui faire faire des courses inutiles : le temps du pauvre est son bien. La justice humaine punit avec raison le voleur qui dérobe une pièce de monnaie dans la poche de son voisin, un morceau d'étoffe à l'étalage d'un marchand, un pain chez un boulanger. Mais que sera aux yeux de Dieu cet autre délit qu'elle n'atteint pas? comment châtierait-elle celle qui, sur une journée de douze heures, à peine suffisante pour gagner trois francs, souvent moins, en volera la moitié à un malheureux père de famille? Vous direz que vous le faites sans mauvaise intention, par imprévoyance; mais on devient clair-voyant quand on aime, et l'on aime lorsque l'on croit fermement que Dieu le veut.

Vous le voyez, la croyance commande l'amour, eh bien! l'amour commande l'obéissance; on obéit à Dieu qui vous dit : Aimez-vous les uns les autres.

Parce que l'on aime, et par amour pour son prochain, on se soumet aux règles qui font la sûreté de tous. Les lois écrites dans les Codes des nations civilisées ne sont pas celles que je veux rappeler ici; les lectrices de notre journal n'ont pas besoin de mes conseils pour éviter l'inconduite, le vol, le meurtre; la recommandation de l'obéissance aux bons principes, sur lesquels repose toutes les sociétés, peut être utile aux gens du peuple : ceux d'une classe plus élevée, mieux partagée du côté de la fortune, protégée par une éducation qui développe les sentiments d'honneur, s'y soumettent sans y songer. Mais pour cette classe, il existe une législation particulière composée des mille choses du monde dont Dieu a laissé l'administration aux sages de la terre; ces choses sont, si vous voulez, des coutumes frivoles, changeantes, partielles, comme tout ce qui est humain; cependant elles sont utiles aux temps et aux pays pour qui elles ont été faites, et il faut s'y soumettre. En accomplissant les préceptes de l'Évangile, vous serez vertueuses;

en suivant les avis de vos parents et des personnes éclairées par l'âge et l'expérience, vous serez sages. Mais ne croyez pas que l'un des deux vous suffise ; la vertu sans prudence peut tomber dans bien des pièges, ou peut commettre d'énormes fautes par ignorance et s'attirer de cruels chagrins. En même temps la sagesse sans vertu serait un frère appui qui chancelerait à tout vent et se briserait au moindre choc. Obéissez donc avec un égal empressement à Dieu et à vos guides terrestres ; pour le faire sans efforts, sans ennuis, avec plaisir même, il ne faut que croire et aimer ; seulement par la foi et l'amour, vous vous soumettez aux usages de la société dans laquelle vous vivez, afin de ne pas affliger votre prochain en le scandalisant, et surtout de ne pas l'entraîner par votre exemple à partager le châtiment de vos fautes ; et quand même il vous en coûterait d'obéir, qu'est-ce que quelques faibles contrariétés, quelques légers sacrifices comparés aux biens immenses dont vous êtes comblées ?

Dieu vous a donné un monde splendide à habiter, une religion sublime et régénératrice pour vous guider dans la vie ; une famille, des amis, des concitoyens qui vous chérissent et vous protègent en retour de votre affection, enfin un cœur et une intelligence capables de comprendre de tels bienfaits.

Montrez-vous-en donc chaque jour plus dignes en croyant, en aimant, en obéissant ! c'est dans votre intérêt que je vous y convie : le bonheur qui vient d'une âme aimante et soumise rend belles les figures les plus ordinaires, aimables les conversations les moins spirituelles. Non-seulement il est doux, ce bonheur, mais il est durable. Les coups de la mauvaise fortune, les bourrasques d'un sort jaloux peuvent parfois l'obscurcir, ils ne sauraient l'éteindre. Cherchez-le, demandez-le, combattez vaillamment contre vous-même pour l'obtenir, car il est préférable à tout ce que vous pouvez posséder sur la terre.

A. DE SAVIGNAC.

COQUETTERIE ET FATUITÉ.

Toutes les femmes sont coquettes, tous les hommes sont fats, un peu plus, un peu moins ; l'âge et la position n'y font point obstacle. Les nuances peuvent se multiplier à l'infini, les manières se diversifier, les goûts peuvent s'épurer ou se corrompre, le fait reste le même. Coquetterie et fatuité sont deux mots dont on se sert un peu trop au hasard, sans en bien fixer le sens, sans en mesurer suffisamment la portée, jugements tout rédigés, arrêts tout prêts, malheureusement à la disposition de ceux qui ne savent pas formuler eux-mêmes un jugement, et dont l'esprit ne suffit pas à la méchanceté. La coquetterie annonce le désir de plaire, la fatuité en montre l'assurance,

voilà le principe ; les conséquences varient comme les moyens d'un art, et l'art de plaire surtout s'entoure de mille moyens ; coquetterie de manières, d'élégance, d'esprit, de talent, de vertu, quelquefois d'originalité, souvent de cœur, la plus charmante et la plus louable de toutes. Le désir de plaire est de tous les âges, légitime dans tous, et ne mérite le ridicule que lorsqu'il dépasse ses limites naturelles. Mais l'abus de la coquetterie est devenu la seule acception du mot, et souvent l'on dit un sarcasme quand on ne devrait prononcer qu'un éloge. Il en est de même de la fatuité, stigmaté qu'on s'empresse de jeter à toute force, qui annonce la conscience d'elle-même. Et cependant où

serait le mal de montrer une noble et juste assurance de plaire? Est-ce donc un désir qu'on ne puisse avouer? et quoi de plus pardonnable, si les moyens qu'on emploie sont inspirés par le goût, l'esprit et le cœur, si on les puise en soi-même, s'ils ne sont ni empruntés, ni usurpés?

De nobles buts animent sans doute les grands philosophes de la science, les héros et les poètes; mais le désir de plaire n'y a-t-il pas sa place? Les plus austères figures de l'antiquité, Socrate, Platon et tout le cortège des sages de la Grèce, avaient aussi leur fatuité. On n'enseigne rien, pas même la philosophie, pas même la vertu, sans une certaine assurance de soi-même. Quelques orateurs du vieux Forum se faisaient donner la note musicale par des joueurs de flûte; pour être moins modulées, certaines voix du palais Bourbon ou du Luxembourg sont-elles plus innocentes de prétention? Le tonneau de Diogène et son manteau troué, la loge à l'Opéra et les habits si bien coupés des dandys de nos clubs, se ressemblent par un côté. Tous veulent être remarqués, les moyens seuls diffèrent; question de goût plus que de moralité.

La supériorité seule devrait avoir le droit de juger; mais tous les sots s'en emparent et les jaloux aussi; que de juges cela fait! et ne croyez pas la médiocrité indulgente à ceux qui désirent ou comptent plaire; non, elle leur est sévère comme si elle-même ne prenait pas fort librement sa place et ses aises dans ce monde; elle est tyrannique comme toute majorité.

Il y a des gens qui ne permettent pas à M. de Lamartine d'écrire une phrase en prose; ce sont tous ceux qui ne peuvent pas faire un vers comme lui; ils se croient prosateurs pour cela.

Esprit, talent, sensibilité, force d'âme, sont des qualités qui se sentent elles-mêmes et ont le besoin de se répandre. Laissons rayonner l'âme, quand elle a des rayons.

Je pourrais citer de charmants exemples de parfaite coquetterie. Madame ***, renfermée dans un vieux château, loin du monde où elle pouvait briller longtemps encore, seule avec de jeunes fils auxquels elle apprenait l'art d'être hommes de cœur et de courage, faisait chaque jour les toilettes les plus gracieuses, employait tout son esprit, recourait à tous ses souvenirs, ne dédaignait aucune ressource pour récréer constamment la vue, plaire aux regards en même temps qu'à l'âme et développer le goût de ses jeunes enfants. Ils pouvaient apprendre auprès d'elle que ce n'est pas être tout-à-fait aimable que de l'être un jour, une heure, un moment, suivant que l'occasion vous y invite ou qu'un succès nouveau s'offre à vous, et que l'amabilité doit être, non pas un caprice du cœur, non pas un effort de l'esprit, mais une double habitude de l'esprit et du cœur.

Une autre, que je nommerai simplement Juliette pour ne la trahir qu'auprès de ses amis, ne dit rien de saillant, n'impose aucun de ses goûts, ne fait prévaloir aucune de ses idées, et tout ce qu'elle dit persuade par la grâce. Son grand art est de faire valoir ceux qu'elle aime, de cacher leurs défauts, de révéler leurs avantages; elle semble plutôt deviner ce qui doit plaire que l'inventer. Sa phrase a toujours l'étendue de son idée, et l'on y voit de plus le soin délicat d'une bonté ingénieuse et prévenante; elle est bien moins occupée de montrer de l'esprit que de faire valoir celui des autres. Méritez un éloge, elle en jouit avant vous.

Elle se met avec une simplicité pleine d'attrait, toujours, à toute heure, et l'on ne s'en aperçoit que parce qu'elle remarque dans les autres un agrément qui fixe l'attention sur celui qu'elle donne à toute sa parure. Elle chante avec charme, mais applaudit de si bonne grâce celles qui chantent mieux, qu'on ne sait plus qui l'on doit soi-même applaudir davantage. Sa ten-

dresse pour ses enfants, pour sa famille, est sans cesse occupée des moyens de leur plaire un peu plus; elle semble avoir toujours leur cœur à gagner, et ces soins sans efforts, douces inspirations de l'art de plaire, font de sa vie la plus intime une continuelle séduction; elle est parfaitement et délicieusement coquette.

Ce n'est ni le désir, ni la confiance de plaire qu'il faut livrer au ridicule; c'est la sottise, mais celle qui juge sans mérite personnel, tout autant que celle qui abuse de quelques avantages positifs.

Bonne C. DE MÉNAINVILLE.

COURRIER DE PARIS.

28 mai.

Depuis quelques jours, chère Eugénie, je n'entends parler que de départs; celles de nos amies qui ne nous quittent point encore se préparent à nous quitter bientôt. J'ai déjà reçu les adieux de cette bonne et charmante Gabrielle, qui va bien me manquer, je t'assure, puisque c'est, après toi, la plus chère de mes amies. Madame de C*** est maintenant établie dans la délicieuse forêt de l'Île-Adam, mais elle n'y passera pas tout l'été; depuis que les voyages sont devenus si faciles, on ne se contente plus d'aller s'établir à la campagne, et les chemins de fer ayant encore stimulé le goût des pérégrinations, il n'est question que de bains de mer à Dieppe, à Trouville, au Havre, ou de promenades dans la Touraine et partout où la vapeur rapproche la distance. Quand j'entends former tous ces projets, tu devines facilement ce que je pense et de quel côté je voudrais prendre mon vol? mais, hélas! les affaires de mon père le retiendront à Paris pour longtemps encore, et s'il nous promet une petite excursion à Rouen, Dieppe et le Havre, B... ne se trouve pas sur cette route-là; aussi, quoique la mer soit bien belle et bien majestueuse jusque dans ses caprices, je lui préfère encore tes silencieuses montagnes avec leur verdure éternelle. Te dirais-je pourquoi? Cela n'est pas nécessaire, je pense? Quand il m'arrive

de parler ainsi devant ma mère, elle me répond que le moyen d'être toujours heureuse est de savoir renfermer ses désirs dans les bornes qu'ils peuvent atteindre, et en vérité, ajoute-t-elle, cela n'est pas fort difficile lorsque la Providence nous a si bien pourvus des biens les plus précieux. En regardant ma mère, j'ai senti qu'elle avait raison, et maintenant, bien convaincue, si ce n'est consolée, me voici, la plume à la main, puisque c'est le seul moyen que nous ayons de causer ensemble.

Hier, nous avons tous été voir la maison en bois que l'on a construite ici pour les Îles-Marquises. Cela n'est-il pas charmant de pouvoir ainsi emporter sa maison avec soi? Mais une vraie maison, grande, solide, et qui m'a paru fort jolie. Au premier aspect, elle rappelle un peu les chalets suisses. Sa forme m'a semblé presque carrée; elle n'a qu'un rez-de-chaussée et un premier étage, est élevée au-dessus du sol de cinq à six marches seulement, formant perron et conduisant à une galerie circulaire à l'extérieur de laquelle on a placé des rideaux de coutil. Une galerie semblable entoure le premier étage et correspond exactement à celle d'en bas. Mon oncle m'a dit que toutes les maisons des Indes-Orientales ont une pareille galerie que l'on appelle *Verandah*: c'est là que chaque soir les Orientaux prennent le café, fument,

mâchent le bétel et jouissent de la fraîcheur en écoutant le son du luth de leurs esclaves.

Ces galeries me semblent charmantes. Grand nombre de curieux les remplissaient ainsi que les appartements, mais j'imagine que les naturels dont tu as reçu les *jolies* figures en même temps que ma dernière lettre devront se montrer plus curieux en éprouvant une grande admiration à la vue de ce *palais*. Il est superflu de te dire que l'on n'y trouve aucune trace de cheminée. Si près de la ligne, elles seraient plus qu'inutiles, et sans doute les cuisines seront placées à distance.

Mais en quittant les Iles-Marquises pour venir ici, je ne ferais pas mal, je pense, de m'arrêter en chemin aux Iles-Canaries, si agréablement dépeintes par Tassouï :

« ... De loin il aperçut plusieurs îles
« éparées sur la mer, c'est pourquoi il tourna
« vers ce point les proues de ses navires qui
« semblaient y être poussées par le vent.

« Ces îles étaient le séjour vers lequel on
« croyait jadis que les âmes bienheureuses
« des morts prenaient leur vol pour y jouir
« d'éternelles délicès, et il les nomma Heu-
« reuses et Fortunées.

« Colomb y entra avec tous ses vaisseaux
« et trouva le pays ravissant : prairies, bos-
« quets, brises suaves, fontaines, ruisseaux,
« partout la terre féconde, les herbes fleu-
« ries, les arbres chargés de fruits ; tout à
« l'entour, un amphithéâtre de collines, et
« dans le vallon et parmi les feuillages, des
« oiseaux verts d'eau, pourpres, bleus et cou-
« leur d'or. »

J'ai traduit le plus exactement et le mieux que j'ai pu, et mon oncle est satisfait ; je trouve pourtant que ce tableau, si plein de grâce sous la plume du poète, perd beaucoup de son charme sous la mienne ; ne serait-ce pas que la poésie italienne se trouve plus généralement dans les mots que dans la pensée ?

Pour cette fois, mon oncle revient à sou-

poète favori Shakespeare. Le passage suivant est extrait de la tragédie de Henri IV.

O sleep ! O gentle sleep
Nature's best nurse ! How have I frighted thee
That thou no more wiet weigh my eyelids down
And steep my senses in forgetfulness ?
Why, rather, sleep, ly'st thou in smoky cribs
Upon uneasy pallets stretching thee
And hushed with buzzing night fly'st to thy slumber
Thou in the perfumed chambers of the great
Under the canopies of costly state
And lulled with sounds of sweetest melody ?
Wilt thou upon the high and giddy mast
Seal up the ship boy's eyes, and rock his brains
In the cradle of the rude impetuous surge ?
Canst thou, o partial sleep ? give thy repose
To the wet sea-boy, in au hour so rude
And in the calmest and the stillest night
Deny it to a king ?

Je ne t'ai point donné de conseils en fait de musique nouvelle dans ma dernière lettre, mais tu n'auras rien perdu pour attendre, car j'ai fait emplette cette semaine de deux morceaux de Bertini, en forme d'études, intitulés l'un *le double dièse*, et l'autre *le double bémol*, dont je suis enchantée. Tu devines tout de suite que le but de ces ouvrages est de familiariser le pianiste avec l'emploi de deux signes susnommés. Ces deux morceaux trouveront naturellement leur place après *les études caractéristiques* du même auteur.

Ceci est pour l'utile, et voici maintenant pour l'agréable : Lucie me saura gré, j'espère, d'avoir pensé à elle qui ne peut être encore fort avancée ; je lui ai choisi une *bagatelle* de H. Lemoine sur *le Roi d'Yvetot*. Pour Pauline, qui est beaucoup plus forte que sa sœur, je propose une fantaisie brillante de Rosellen, Op. 49, sur la romance de mademoiselle Puget, *le Soleil de ma Bretagne*.

Pour toi, chère Eugénie, je n'assigne rien en particulier à ton talent, sachant si bien qu'il peut s'attaquer avec succès aux plus grandes difficultés ; mais je t'invite à essayer une *grande fantaisie* de Herz, Op. 133, sur les plus jolis thèmes de Parisina, et puis je

te recommanderai, pour les plus grands plaisirs de mon cher oncle, deux romances nouvelles que j'ai chantées à la dernière soirée de ma mère et qui ont été trouvées charmantes : l'une, *le Jardinier du Roi*, de Ch. Haas, l'autre ayant pour titre : *les Plaintes d'une Fleur*, musique de P. Sain d'Arod. Les paroles de celle-ci sont de Victor Hugo et si jolies, si pleines de grâces, de poésie et si harmonieuses aussi, que la musique a eu fort à faire pour se mettre au diapason des paroles.

Les ouvrages nouveaux ne sont pas très communs, et je t'assure que ce n'est pas sans peine que je parviens à t'en découvrir quelques-uns.

On fait en ce moment beaucoup de ouvertures de coton en tricot, bleu et blanc, rouge et blanc, mais je commence par te dire que je les trouve fort laides. Les différents tricots qui ont vogue pour cet usage, sont le tricot à *pointes de diamants* (c'est celui que j'aime le mieux, et ma grand'maman faisant à merveille tous les tricots possibles, je vais me faire son éco-lière afin de pouvoir être ta maîtresse). Le tricot de Naples ou tricot glacé est fort joli aussi, mais je ne sais trop s'il est bien prudent d'entreprendre une œuvre de longue haleine dans laquelle il n'est pas permis de laisser échapper une seule maille avec la chance de réparer une maladresse si difficile à éviter. Une maille tombée dans le tricot glacé produit inévitablement *une faute!* J'ai aperçu encore un autre genre de tricot dont je ne sais pas le nom, mais dont je vais m'enquérir à ton profit et à celui de nos amies. Tous ces tricots, exécutés en laine, sont incomparablement plus jolis.

Aujourd'hui je te propose le *coussin pouf*, indiqué au n° 1 de la planche de dessin; le travail qui le recouvre n'y est indiqué que pour une partie, comme tu vois. J'ai fait laisser une grande partie des ficelles à découvert afin que tu juges mieux de leur

position. J'avais vu ce coussin chez Sorré-Delisle, et il coûte si peu de temps et d'argent pour en exécuter un semblable, que je me suis mise à l'œuvre tout de suite.

L'étoffe qui couvre mon *coussin pouf* est celle d'un tablier de moire noire que maman ne mettait plus, mais toute autre étoffe noire, en laine ou en soie, conviendrait également, pourvu qu'elle ait de la solidité.

Pour remplir ce coussin, j'ai acheté un kilogramme de crin végétal à 30 cent. le demi-kilogramme, une petite pelote de belle ficelle très égale à 25 cent. la pelote, et 1 fr. 50 cent. de laine de Berlin de trois nuances : *ponceau*, *ponceau foncé* et *grenat*.

Tu vois que mon *coussin pouf* est un coussin économique et très joli que tu voudras faire.

Coupe alors un rond de fort carton, de 35 centimètres de diamètre.

Au milieu de ce rond, tu fixeras, avec quelques points, un anneau, comme un anneau de rideau, de deux centimètres de diamètre.

Coupe une bande de carton de 7 centimètres de haut et de 115 à 120 centimètres de long et replie-la sur elle-même de manière à former un cercle qui embrasse *tout juste* le rond de carton.

Fixe le cercle de carton à cette dimension en cousant l'une à l'autre les deux parties qui se croisent.

A présent, recouvre le dehors de ce cercle avec l'étoffe noire que tu renverseras du haut et du bas dans l'intérieur du cercle et que tu attacheras ainsi avec des points en gros fil, courant d'un bord à l'autre de l'étoffe.

Pose le cercle autour du rond de carton et attache-les l'un à l'autre avec un surjet en gros fil, après avoir en soin de laisser l'anneau en dehors.

Il faut maintenant remplir cette espèce de boîte sans couvercle avec le crin végétal, de manière à donner au coussin une forme un peu bombée.

Après avoir fait cette besogne, tu couvriras le dessus du coussin avec un grand rond d'étoffe noire d'environ 45 centimètres de diamètre.

Tu l'attacheras d'abord avec des épingles après l'avoir partagé par moitié, quarts et demi-quarts afin qu'il boive également tout autour, et tu coudras ainsi les deux étoffes avec un petit surjet fin.

Le coussin est fini, il n'y a plus qu'à l'orner au moyen d'un travail facile; pour cela faire, attache, au milieu de la couverture d'étoffe noire, un anneau semblable à celui qui se trouve dessous, au milieu du rond de carton. Prends la ficelle, que tu attacheras de l'un à l'autre anneau de façon à former des rayons comme au n° 2.

Ces rayons seront au nombre de 48, tous bien également espacés.

Coupe encore un rond de carton comme le premier, et enveloppe-le, d'un côté seulement, d'un morceau de grosse toile quelconque, verte ou noire, dont tu retiendras les remplis en dedans avec du fil, et couds ce dernier rond, l'étoffe en dehors, après le cercle, par un surjet, pour enfermer et cacher les ficelles de l'anneau du dessous.

Maintenant nous cacherons les ficelles du dessus avec le travail suivant, en laine de Berlin.

D'abord il faut couvrir l'anneau avec des points de laine ponceau de façon à former une sorte de bouton; après quoi, tu feras, sur l'anneau lui-même, un point de laine comme un surjet, lequel dessinera un petit cercle correct.

Ce petit cercle, tu l'entoureras avec un second cercle de points en laine ponceau foncé, que j'appellerai points-arrière parce qu'ils couvriront deux ficelles en dessus et que l'aiguille en prendra trois en dessous.

Fais un troisième cercle pareil à celui-ci avec de la laine grenat.

Et commençons à présent les rayons que tu feras alternativement des trois nuances dégradées, grenat, ponceau foncé et ponceau.

Prends une très longue aiguillée de laine double et fais un petit nœud à l'extrémité des deux bouts qui les réunissent; passe ton aiguille sous l'une des ficelles et repasse-la ensuite entre les deux brins de laine, à l'endroit du nœud, tire ton aiguille et voici la laine arrêtée.

Avec la main gauche, repasse ton aiguille dessous la même ficelle et de *gauche à droite*.

Prends ton aiguille de la main droite et passe-la de *droite à gauche* sous la ficelle qui se trouve à droite de la première.

Reprends l'aiguille de la main gauche et passe-la *dessous* la ficelle de droite, tu obtiendras un point croisé, comme au n° 4, que je fais dessiner la laine *écartée*, afin que tu comprennes mieux ce point, le plus simple du monde lorsqu'on le voit faire, mais qui pourrait bien le paraître beaucoup moins à la distance où nous sommes l'une de l'autre.

Quand tu auras ainsi croisé la laine cinq fois ainsi que je te l'ai montré, tu iras à la ficelle suivante, passant ton aiguille, alternativement sous la *seconde* et la *troisième* ficelle, comme tu as fait sous la *première* et la *seconde*.

Par ce moyen tu formeras des rayons tournants. Le premier rayon sera ponceau, le second, ponceau foncé, le troisième, grenat, et ainsi de suite, successivement, en recommençant toujours à employer la laine dans le même ordre.

Quand tu auras fini ce travail, tu pourras faire en haut et en bas du cercle du coussin une ligne en points de laine ponceau, sans avoir égard aux espèces de cases de damier que forme l'ensemble du travail et qu'elle séparera sans les interrompre; cela finit bien.

Le n° 5 est le dessin d'un riche mouchoir dont la bordure imite l'Angleterre. Julie en brode un semblable pour sa mère, par conséquent elle l'a choisi très beau et l'a acheté, tout dessiné, avec le tulle, au prix de 15 fr., passage Choiseul; mais madame

David en a de moins cher, et Zoé en a payé un, dont la batiste est moins belle, 10 fr. seulement. Cela fait de beaux mouchoirs qui ne sont pas fort chers, puisqu'ils ne nécessitent point de bordure de dentelle.

Le n^o 6 est la fin de l'alphabet à broder au plumetis.

Le n^o 7 est une espèce d'ornement que l'on place au-dessous d'un chiffre formé de deux lettres de cet alphabet, et qui correspond à la couronne que tu as eue en même temps.

Le n^o 8 est un de ces festons toujours fort à la mode et que l'on place particulièrement au-dessus des remplis d'une robe de jaconas.

Maintenant, si tu me demandes encore quelle robe tu dois acheter pour cet été, je te dirai que j'ai trouvé si jolie la robe avec laquelle Gabrielle est venue nous faire ses adieux, que je n'en veux pas d'autre pour moi; c'est bien te dire, je pense, que je t'en conseille une semblable. Cette robe est en taffetas d'Italie; rien n'est plus distingué, et je le préfère beaucoup au taffetas écossais, auquel tout ressemble. Sa forme est amazone, et sur le devant du corsage et du jupon, un plissé d'étoffe remplace les boutons. Ces plissés, en étoffe et en rubans, ont une grande vogue; on en garnit des mantelets et l'on en met sur les chapeaux.

Je compte acheter aussi une robe de chambre uni; le corsage de celle-ci sera à la Vierge, aura deux paires de manches, l'une longues, l'autre courtes, et au bas du jupon on mettra deux grands plis de la hauteur de l'ourlet. De quelle couleur prendrai-je cette robe? je n'en sais rien encore, mais pour ma robe de soie, je suis très décidée à ce qu'elle soit *aile de mouche*, c'est-à-dire d'une couleur qui ressemble beaucoup à celle de la peau anglaise.

Sur ma capote de paille d'Italie cousue de l'année dernière, j'ai fait mettre une guirlande de rubans blancs, placée un peu en arrière. Sous le bord de la passe, qui est doublée de taffetas rose glacé de blanc, sont trois biais de crêpe lisse. Pour garnir les joues, quelques coques de ruban s'étalent gracieusement sous la passe, et les brides sont en ruban pareil.

Voilà, ma chère Eugénie, mes dispositions de toilettes nouvelles; et je vais en presser l'exécution afin de les emporter, puisque nous devons passer la semaine prochaine chez madame de C***. Je voudrais bien que le temps devint meilleur, car comment pourrions-nous faire, avec sécurité, de grandes excursions dans la campagne avec le ciel gris, les vilains nuages que le vent du nord-ouest fait courir la poste? Magrand'maman, en écoutant l'expression de mes vœux, ne me flatte guère de les voir se réaliser; car, me dit-elle, voilà un vrai temps de Rogations, et c'est précisément lundi qu'elles ont commencé! C'est égal, je veux espérer encore, un rayon de soleil jette tant d'éclat, de joie et de vie sur la campagne! En attendant, la pluie tombe à torrents, tout le sable des allées est bouleversé, et je vois de ma fenêtre, auprès de laquelle je t'écris, les pauvres fleurs qui s'inclinent sous cette ondée brutale; heureusement que demain elles se relèveront plus fraîches et plus belles, et non moins parfumées.

Adieu, bonne cousine, aime-moi toujours comme je t'aime, embrasse pour moi mon cher oncle, Pauline et Lucy, et ne me laisse oublier d'aucune de nos amies.

Quel plaisir je me promets de cette semaine passée avec Gabrielle! elle t'aime aussi, et ton souvenir ne sera-t-il pas toujours entre elle et moi?

Marie D'ANGREMENT.

第 4

第 4

第 4

第 4

第 4

L'HIRONDELLE.

Romance.

Paroles de M^{lle} Virginie THOUZEN.

Âgée de 16 Ans.

Musique de M^{lle} Clémentine DU BOS.

Accomp. de Guitare par J^h VIMEUX.

à Madame la C^{tesse} de BOISRENAUD.

Andante.

GUITARE.

Andante.

PIANO.

The musical score is arranged in systems. The first system shows the guitar and piano accompaniment. The guitar part is on a single staff with a treble clef and a 3/4 time signature. The piano part is on two staves (treble and bass clefs) with a 3/4 time signature. The second system introduces the vocal line on a single staff with a treble clef and a 3/4 time signature. The lyrics 'Toi si fi -' are written below the vocal staff. The third system continues the vocal line with the lyrics 'de - - le, mon hi - ron - del - le, toi mon es - poir'. The guitar and piano accompaniment continues throughout the piece.

le bois fris - son - ne et le ciel

ton - ne voi - ci le soir. voi - ci le soir.

2.

Seul je soupire,
 Tout se retire,
 Tu ne viens pas
 Et moi je pleure
 Vers ma demeure
 Reviens hélas! (bis.)

3.

Mon espérance
 Toi de ma France
 Doux souvenir,
 Quand je t'implore
 Qui peut encore
 Te retourner. (bis.)

4.

La nuit plus sombre,
 Étend son ombre
 Partout hélas!
 Mais l'hirondelle
 Vers la tourelle
 Ne revint pas. (bis.)



LES SCHELLÉS.

(HISTOIRE VENDÉENNE.)

(SUITE ET FIN.)

La première lueur du jour, pénétrant à travers les vitres des fenêtres en ogive du château, éclaira une scène singulière et empreinte d'un vif intérêt. C'était une sorte de drame muet dont tous les personnages étaient groupés par le hasard d'une façon pittoresque. Le peintre eût mis tout son art à composer un sujet de la même façon, qu'il n'y eût peut-être pas réussi. Il y avait, dans cette chambre silencieuse, tous les éléments d'un magnifique tableau. Epuisé par les fatigues de la nuit, brisé par les souffrances intérieures, le marquis s'était jeté sur le lit où madame de Tréseguidy avait reposé la veille. Sa belle tête blanche s'appuyait sur son bras droit. Son visage était empreint d'une morne tristesse, et dans le mouvement inquiet de ses paupières on pouvait comprendre l'angoisse de son cœur qui agissait ainsi au dehors, même durant le sommeil. Le membre du comité révolutionnaire, ses opérations terminées, voyant le jour si prochain, n'avait pas voulu se retirer dans son cabinet; peut-être avait-il dessein aussi d'épier le sommeil de M. de Tréseguidy, et de saisir au vol les paroles quelquefois indiscrètes des rêves. Il s'était assis dans un fauteuil auprès du feu, et s'y était endormi. On voyait sous sa chevelure, noire comme le jais, sa figure pâle et mauvaise. Ses deux mains, longues et décharnées, se crispaient sur ses cuisses comme si elles eussent voulu saisir une proie. De temps en temps un frisson nerveux courait sur tous ses membres et le faisait tressaillir sur son siège.

Cet homme éprouvait-il en dormant les tortures qu'il faisait subir le jour à ses victimes? Dieu réserve peut-être ce tourment inconnu aux meurtriers. Mais ce qu'il y avait de vraiment beau, de vraiment poétique dans ce tableau, c'était Janekin, qui ne s'était point retiré avec les deux aides de Rignard. Janekin n'avait pas un seul instant cédé aux séductions du sommeil. Etendu sur le parquet, sa tête était appuyée sur la porte du cabinet. Au moindre bruit il regardait attentivement le visage de Rignard, sur lequel tombait d'aplomb la lumière d'un reste de bougie, il épiait la plus légère agitation de sourcils, le plus simple mouvement de paupières, prêt à avertir M. de Tréseguidy par un signal quelconque. Il arriva que les deux frères, après avoir lutté avec l'horrible fatigue qui les accablait, s'endormirent. Le bruit de leur respiration ne tarda pas à se faire entendre en s'accroissant à chaque instant. On ne peut pas dire ce que souffrit alors le pêcheur. Il ne voulait pas troubler le repos des jeunes gens, il savait que depuis trois jours et trois nuits, ils n'avaient pas trouvé un seul instant de calme, il savait que ce sommeil était un baume délicieux répandu sur leurs membres, mais aussi il comprenait que Rignard pouvait s'éveiller et découvrir ainsi ses victimes. Le Breton était tout angoissé, et il ne quittait plus de l'œil le visage du républicain. Lorsque le souffle des deux frères interrompait le profond silence de la nuit, il sentait son noble cœur s'éteindre; lors-

que Rignard faisait un mouvement sur son fauteuil, il sentait ses cheveux se hérissier et le sang se figer dans ses veines.

Cette nuit fut affreuse pour tous; elle fut horrible pour Janekin.

Le républicain s'éveilla fort tard. Lorsqu'il ouvrit les yeux, M. de Tréseguidy et le pêcheur étaient debout, et les prisonniers étaient avertis. Cette journée s'écoula assez rapidement; mais vers le soir, dans un moment où Rignard était absent, les jeunes gens dirent à Janekin qu'ils mouraient de faim et de soif. Cette nouvelle déconcerta le bon serviteur; ni lui ni le marquis n'avaient réfléchi à ce nouveau danger. La complication des événements auxquels ils venaient de prendre part avait tellement absorbé leur attention, que cette simple idée ne leur était pas venue à l'esprit.

« Comment faire ? » dit toute la famille.

Le marquis émit le premier son opinion.

« Si nous pratiquions une ouverture dans la cloison ? dit-il.

— Ne serait-il pas possible de briser le scel et de le remplacer ensuite, dit madame de Tréseguidy.

— Si quelques coups de pistolet nous débarrassaient de ces assassins ? » murmurait Janekin.

Mais aucun de ces trois expédients n'était convenable. Le premier présentait une grande difficulté, le second était dangereux et le troisième trop violent pour être sage.

« Nous attendrons jusqu'à demain, dirent les jeunes gens; mais demain il faut absolument que nous tâchions de nous procurer des vivres. »

Un nuage de tristesse plus sombre pesait sur le front du petit cercle de famille, lorsque le républicain rentra.

« Citoyen, dit-il au marquis, avec un sourire hypocrite, demain matin j'irai à Brest où m'appellent les affaires de l'Etat. Je laisserai quelques-uns de mes gens à Ploüerneck comme gardiens des scellés. Tu auras

soin d'eux, n'est-ce pas? lundi je serai de retour.

— Et tu trouveras le nid vide, les oiseaux seront envolés, » pensa le pêcheur.

La nuit étant venue, Rignard ne tarda pas à se retirer dans le cabinet voisin : le marquis se coucha dans la chambre. Janekin, qui avait dormi trois ou quatre heures pendant le jour, reprit son poste, mais cette fois il dut se borner à surveiller les prisonniers.

Vers minuit, l'un des deux jeunes gens s'endormit; on entendit un instant le souffle de sa respiration, puis ce bruit s'éteignit dans un profond silence. Janekin avait frémi jusqu'à la plante des pieds; mais il se rassura lorsque cessa le bruit. Cependant tout était perdu : une malheureuse insomnie ayant tenu le républicain éveillé, il avait tout entendu. Il avait d'abord hésité à en croire ses oreilles, puis le doute avait disparu devant l'évidence; il comprit aussitôt tout ce qui s'était passé avec une effrayante sagacité. Il se leva sans bruit, ouvrit la porte et entra dans la chambre du marquis. Janekin vit venir sous un rayon de lune cet affreux spectre de malheur. Rignard, marchant sur la pointe du pied, s'approcha de M. de Tréseguidy. Le vieillard dormait profondément; mais un triste sourire voltigeait sur ses lèvres comme un pressentiment. Le membre du comité révolutionnaire jeta sur le patricien un regard venimeux, le regard du tigre sur le voyageur endormi. Il s'approcha ensuite de Janekin qui le regardait entre les cils de sa paupière, et qui ronflait à faire trembler les vitres. Rignard se pencha sur lui et arrêta sur son visage un œil fixe et luisant comme un flambeau.

« Dort-il, ou ne dort-il pas ? »

Pour s'assurer de la vérité, il s'accroupit sur le corps gisant du pêcheur, et colla presque son visage sur le sien. Janekin sentait dans ses cheveux l'haleine du républicain. Après quelques instants d'observation muette et profonde, il se releva en disant :

« Il dort ! » et il regagna son lit.

Le lendemain matin, Rignard et Janekin avaient chacun pris un parti; le premier avait résolu de rester à Ploüerneck, de laisser souffrir de la faim MM. de Tréseguidy, et de les jeter ensuite au bourreau : le second avait décidé qu'il sauverait toute la famille avant vingt-quatre heures, ou qu'il se déferait des agents révolutionnaires avec l'aide des domestiques du château. Pendant son repas du matin, Rignard déclara qu'il ne partirait pas, et que la nuit prochaine il ferait coucher deux hommes dans sa chambre; il ordonna aussi à sa troupe de faire une garde rigoureuse autour de Ploüerneck. Après le repas, Janekin prévint MM. de Tréseguidy qu'ils étaient découverts, et qu'ils eussent à se tenir prêts à partir pendant la nuit, au premier signal qu'il leur donnerait.

« Mais où irons-nous? dit le marquis; je suis vieux, mes jambes ne me porteront pas loin. Et ma fille? et mon petit-fils? on nous rejoindra avant que nous ayons fait une lieue.

— Soyez tranquille, M. le marquis, répondit Janekin, je vous mènerai sur une route où les bons chevaux ne courent pas plus vite que les mauvais, où madame la comtesse et M. Raoul marcheront aussi bien qu'Hernick, le piqueur de M. le baron; seulement, au moment décisif, il n'y aura pas une minute à perdre. »

Toute la famille s'occupa avec précaution des préparatifs du départ. Le marquis remit au magnanime Janekin une cassette pleine d'or et de diamants, en disant : « Voilà ce qui nous aidera à vivre, mon ami! nous partagerons cette petite fortune, si Dieu favorise tes desseins. »

Janekin sourit avec mélancolie et ne répondit pas. Une heure après cette scène, le pêcheur était au Conquet dans sa cabane.

« Pierre, disait-il à son fils, grand et énergique garçon que les flots avaient trempé comme l'acier, brun, svelte et hardi comme

un véritable enfant de l'Armorique, à minuit tu seras, avec notre petite chaloupe, derrière les rochers de Benaguet; tu emporteras des provisions de toutes sortes et en grande quantité, car tu vas mener en Angleterre M. le marquis de Tréseguidy et sa famille. Tiens, voici une cassette pleine d'argent, tu prendras ce qu'il te faudra pour tes préparatifs et tu la porteras ensuite dans la barque. A minuit, quel que soit le temps, tu seras au rendez-vous, mon enfant. Sois exact, car un quart d'heure de retard, ce serait peut-être la mort de six personnes.

— A minuit je serai derrière le rocher de Benaguet, répondit Pierre.

— Que Dieu te bénisse et te conduise, mon petit Pierre, » dit Janekin en baisant tendrement le front hâlé de son fils...

A son retour le pêcheur trouva Rignard en conférence avec ses subalternes; il leur donnait ses instructions.

— « Vous mourrez cette nuit, si nous ne nous sauvons pas, » pensa-t-il en passant derrière eux avec un air de nonchalance bien joué.

Il alla faire part à MM. de Tréseguidy de son projet pour la nuit. Les malheureux jeunes gens, que la faim commençait à torturer d'une manière atroce, approuvèrent tout sans discussion; mais le marquis, timide comme le sont souvent les vieillards, voyait mille difficultés à la réussite de ce plan.

« Comment échapperons-nous à la surveillance de ces démons! disait-il; et puis nous ne serons peut-être pas à cent pas du château qu'ils seront déjà à notre poursuite.

— Pour cela soyez sans crainte, M. le marquis, si les bleus vous poursuivent, ce ne sera pas dans ce monde-ci.

— Comment l'entends-tu, mon ami?

— Vous le verrez, M. le marquis. »

Rignard entra dans la chambre avec un faux air de bonhomie, salua presque poli-

ment madame de Tréseguidy, en jetant un regard furtif sur la porte scellée du cabinet.

« Janekin, dit-il au pêcheur qui se tenait debout avec respect derrière le vieux châtelain, tu as le sommeil terriblement dur, si tu n'as pas entendu cette nuit le bruit que faisaient les rats derrière la porte qui te servait d'oreiller. »

Le marquis et madame de Tréseguidy pâlirent.

« Si je pouvais entendre quelque chose lorsque je dors, répondit Janekin avec intention, ce serait ma propre personne. Feu ma femme ne disait-elle pas que je ronflais comme un marsouin, et que le vacarme était si fort qu'il réveillait nos voisins; mais...

— Tu es bien heureux de dormir ainsi, interrompit Rignard en lui jetant un regard profond; je ne dors pas si bien, moi.

— Ah! fit le pêcheur avec insouciance.

— Et pourquoi choisis-tu pour lit le parquet de la chambre et pour chevet la porte du cabinet? Tu es couché bien durement, il me semble.

— J'ai cette habitude; d'ailleurs je ne quitte jamais M. le marquis, ni le jour ni la nuit.»

Voyant qu'il ne pouvait embarrasser le paysan breton, le républicain se tut. Il se croyait maître des victimes, et par un raffinement de cruauté, il aimait mieux ne pas arracher un aveu. Le soir, Janekin descendit dans les cuisines, causa quelques instants avec les domestiques et les républicains qu'il mit en gaité, et plaça sur la table plusieurs bouteilles de vin d'Espagne et une cruche d'excellente eau-de-vie. Puis il se rendit avec précaution à l'écurie et y sella un cheval. Il sortit ensuite pour s'assurer du temps et du vent: la lune dormait sur un nuage d'argent mat. On entendait au loin l'Océan se briser avec de grands gémissements sur les rocs de la pointe Saint-Mathieu. Dans les maisons du Conquet, à l'opposé, on voyait çà et là briller quelques lumières qui

se confondaient avec les étoiles de l'horizon. Le vent était froid et pénétrant, mais il soufflait dans une direction favorable. Janekin s'en assura à plusieurs reprises, en étendant la main au-dessus de sa tête.

Les républicains soupaient quand il rentra; il alla jusqu'à la porte de la salle à manger, qui avait été fermée à cause du froid, et à travers le trou de la serrure il vit Rignard assis devant le feu. Le membre du comité révolutionnaire parlait sans détourner la tête du côté des siens.

« Ne buvez donc pas tant, ivrognes, ne buvez pas tant! songez que cette nuit chacun de vous deux doit veiller à son tour. Toi, Romgoët, de dix heures à minuit, et toi, Prichon, de minuit à deux heures, et moi jusqu'au matin; vous voyez que je ne me réserve pas la meilleure part. Surtout, si vous entendez le moindre bruit dans la chambre ou dans le cabinet, éveillez-moi sur-le-champ; il ne faut pas que ces brigands d'aristocrates nous échappent... Mais tu bois trop, que je te dis, Romgoët, tu bois comme une huître... J'aurais bien pu arrêter sur-le-champ ces damnés de Vendéens, et les relancer dans leur tanière, mais, bah! je ne suis pas fâché de les laisser crever de faim avant de les envoyer à la guillotine du citoyen Carrier... Mais, encore une fois, vous buvez trop, coquins...

— Misérable assassin! se dit Janekin, immobile comme une statue.

— Nous avons eu une fameuse peine après eux, tout de même, dit un des hommes, en avalant un verre de vin de Xérès; sans ces bois du diable, nous les atteignons avant qu'ils fussent ici. Il est vrai que nous ne sommes pas mal, bon lit, bon feu, bon vin et bonne cuisine.»

Et il remplissait de nouveau son verre.

« Sais-tu citoyen Rignard, dit un autre, en caressant du regard un rôti jaune comme l'or et tout fumant, qu'un domestique venait de déposer sur la table, que ces Tré... Tré... signigni... donneraient leurs marqui-

sats, etc., et encore quelque chose avec, pour un peu de ce fricot-là; leurs boyaux doivent faire un joli tapage, tout de même; deux jours sans manger! c'est, ma foi! pas amusant du tout, mais c'est drôle.»

Les républicains échangeèrent un gros rire, au fond duquel la voix aiguë de Rignard dominait comme un sifflement de vipère. Janekin, exaspéré par ces atroces plaisanteries, sentait la colère lui monter au visage. Pour éviter un éclat qui eût compromis tous ses projets, il se retira avec précaution et monta dans la chambre. Le marquis et madame de Tréseguidy causaient devant la cheminée. Raoul s'entretenait à voix basse avec les prisonniers.

« Mes pauvres jeunes maîtres, dit Janekin à MM. de Tréseguidy, encore trois heures de souffrances et vous serez sauvés. Ne pleurez pas, madame la comtesse, l'heure de la délivrance approche; mais quand je vous dirai: partez! n'hésitez pas une minute. Descendez, toutes les portes seront ouvertes devant vos pas, courez sans regarder derrière vous jusqu'aux rochers de Benaguet: vous y trouverez mon Pierre avec une bonne chaloupe, votre trésor et des provisions. Vous serez bientôt dans le passage du Four, et là on ne pourra plus vous poursuivre; d'ailleurs je resterai ici pour protéger votre fuite.

— Comment! tu ne viens pas avec nous, Janekin? dirent en même temps madame de Tréseguidy et le marquis.

— Non, il faut que je demeure ici jusqu'au jour afin d'empêcher qu'on ne vous rejoigne.

— Mais... dit le vieillard.

— Il le faut, » répéta Janekin, d'un ton à la fois respectueux et ferme.

On entendit la porte de la salle à manger s'ouvrir. Un bruit lointain de chansons monta dans l'appartement.

« Ils sont ivres, continua le pêcheur; cela rend notre tâche moins difficile. Mais les voici dans le corridor. Adieu, mon maître,

ajouta le fidèle Breton en s'agenouillant et en voulant baiser la main du vieux marquis.

— A genoux, toi, notre sauveur! s'écria M. de Tréseguidy. Embrassons-nous, mon noble ami. »

Janekin se jeta dans les bras du vieillard.

« Mais, silence, les voici, » dit-il en essuyant une grosse larme d'attendrissement qui roulait sur sa joue brune.

Chacun avait repris sa place au moment où Rignard entra avec Romgoët et Prichon, les deux individus choisis pour veiller cette nuit-là. Le pêcheur était debout devant la fenêtre, M. de Tréseguidy regardait la braise du foyer pour ne pas rencontrer le coup d'œil de ses persécuteurs. La comtesse parcourait un livre à images, avec Raoul à ses côtés; rien ne trahissait au dehors le grand parti qui allait décider de leur vie. Le membre du comité révolutionnaire, qui avait fini par s'enivrer aussi, promena un regard satisfait sur ce groupe innocent.

« C'est bien, se dit-il en lui-même, encore une nuit de famine pour les deux aristocrates du cabinet, et je les expédie à Nantes. »

Puis toutes ces personnes agitées de pensées si diverses se séparèrent.

.

Lorsque onze heures sonnèrent à l'horloge de l'église du Conquet, Janekin, jusque-là dans le silence, se leva avec précaution et s'approcha de la fenêtre. Le ciel s'était voilé de nuages, mais le vent était toujours bon. La forêt était pleine de murmures inarticulés, et les flots, un peu agités, criaient sur les rochers comme des naufragés en péril. Le marquis dormait profondément en dépit du danger. Dans la chambre des républicains on entendait la respiration de deux hommes.

« Romgoët fait son devoir, pensa Janekin, je ferai le mien. »

Il tira de dessous le lit de M. de Tréseguidy une paire de pistolets, et sortit de la chambre en marchant sur ses pieds nus; il

alla avertir la comtesse et son fils de se tenir prêts, ouvrit la petite porte du château et prépara ainsi les voies de fuite.

A onze heures et demie il réveilla le marquis, brisa le scel de la porte du cabinet et fit sortir les deux prisonniers.

Romgoët ne dormait toujours pas.

« Maintenant, partez, partez vite ! sans dépenser une seconde inutilement. Je donnerais ma vie pour vous donner des ailes. »

MM. de Tréseguidy retrouvèrent la comtesse et Raoul au seuil de la porte. Quoique les jeunes gens, épuisés par la faim, pussent à peine se soutenir, toute la famille se dirigea en courant du côté de la mer. Janekin les vit passer comme des ombres devant le château et disparaître derrière les rochers de Benaguet.

« Maintenant, se dit-il, il faut à tout prix gagner du temps ; quatre ou cinq heures d'avance et ils sont sauvés. »

Il ouvrit doucement la porte de la chambre des républicains ; Romgoët était assis sur son séant dans l'attitude d'un homme qui écoute. Quoique demi-ivre, il avait réussi à se tenir sur ses gardes, et il avait entendu du bruit.

« Romgoët, murmura à voix basse Janekin, en se glissant comme un fantôme auprès du lit que cet homme occupait avec son compagnon.

Romgoët, étonné, vit Janekin à la clarté

de la lune qui se dégageait des nuages, il allait appeler Rignard, quand il sentit le canon froid d'un pistolet s'appliquer sur son front.

« Si tu bouges, lui cria le pêcheur dans l'oreille, si tu dis un mot, si tu fais un geste, il y a une balle dans ta tête. »

L'ivrogne, glacé de peur, retomba sur son lit, et ne bougea plus jusqu'au matin. Les premières lueurs du jour éclairaient la façade de Plouërneck quand Rignard se réveilla.

« Tu as donc fait sentinelle pour moi, Prichou ? » dit-il en bâillant et en se frottant les yeux.

Janekin jugea alors qu'il était temps de fuir. Il s'élança vers la porte, courut aux écuries, sauta sur un cheval qu'il avait préparé et s'enfonça dans la forêt.

Rignard fut saisi d'une épouvantable colère quand il trouva le cabinet et les chambres vides. Il fit venir de Loemaria un détachement de gendarmerie, et battit les bois pendant trois jours avec l'acharnement de la hyène.

Mais ses efforts étaient inutiles, car la chaloupe de Pierre approchait alors du port sauveur de Plymouth, et l'héroïque Janekin avait rejoint le quartier-général de l'armée vendéenne.

Eugène de CHAMBURE.

HISTOIRE D'UNE ROSE

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

FRAGMENT.

I.

. . . Elle releva sa tête mourante et commença ainsi son histoire :

« Hier... la vie des fleurs compte si peu de jours!... Hier ma fragile enveloppe dilatée par le premier rayon du soleil s'entr'ouvrit doucement et me fit éclore au milieu de mes sœurs, fraîche et jolie comme elles.

Je m'en souviens encore. Etourdie par l'air et le grand jour, je me fins d'abord timidement à l'abri sous ma plus large feuille; mais peu à peu, le premier instant d'étonnement passé, je me hasardai à lever la tête et à regarder autour de moi.

Ma tige s'élevait gracieuse sur un des plus beaux rosiers qui jamais aient pris naissance dans ce pays où l'on nous cultive par centaines pour nous cueillir et nous vendre à peine écloses.

Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre sur la terre, je voyais des roses, partout des roses. Je crus d'abord que nous remplissions l'univers; mais un oiseau vint à passer; mon regard le suivit dans son vol; je vis le ciel bleu, les nuages dorés; j'entendis chanter l'alouette; un petit insecte tomba près de moi, et je compris qu'il y avait dans le monde d'autres êtres que des fleurs.

Alors ma pensée grandissant, je me demandai qui avait créé tout ce que je voyais, et moi-même. Un souffle léger glissa dans l'air en murmurant un mot : JÉNOVA !

Ce nom éveilla dans mon esprit nais-

sant une pensée inexprimable de grandeur et d'amour. Je sentis que s'il est beau, que s'il est doux de vivre, il est plus beau, plus doux encore de rendre grâce à Dieu de la vie qu'il nous a donnée; et cette pensée m'inspira une hymne de reconnaissance au créateur du ciel, de la terre et des roses. Je saluai le maître de la nature, je le remerciai de ce qu'après avoir dispensé la vie à tant d'êtres divers, il m'en avait fait ma petite part en m'envoyant aussi, à moi faible fleur, un rayon de soleil pour me faire naître et me réjouir.

Après ma prière, je promenai ma vue avec ravissement sur ce qui m'entourait; j'admirai le soleil, je contemplai le ciel, je bus la rosée, j'écoutai le vol des sylphes et le chant du grillon; mon calice entr'ouvert aspirait l'air pur du matin; mon parfum, bien faible encore, s'exhalait doucement; je m'abandonnai à la vie, et je me mis à jouir nonchalamment de l'existence en me berçant heureuse sur ma tige.

II.

Cependant j'étais étonnée de voir mes sœurs tristes et languissantes : quelques-unes même pleuraient. Hélas! elles connaissaient déjà le sort que nous préparait l'avenir; presque toutes plus épanouies que moi en savaient beaucoup plus sur les choses de ce monde. Écloses de la veille, elles avaient un long jour d'expérience, et voilà pourquoi sans doute des larmes s'échappaient de leur calice et tombaient en

gouttes brillantes sur leur vert feuillage.

Moi, toute occupée à repousser mon enveloppe, à déplisser mes pétales, à m'épanouir au plus vite, je n'avais garde de songer que cette vie, à peine connue et que je trouvais si douce, pût finir déjà.

Les discours de mes sœurs ne tardèrent point à m'éclairer. Elles devisaient et faisaient de grandes conjectures sur ce qui allait leur advenir. Les roses ne se ressemblent pas entre elles. Il y a dans leurs caractères une foule de nuances : les unes sont folles, coquettes et légères ; d'autres, graves, doctes et sérieuses ; cette différence se marquait bien dans la diversité de leurs souhaits.

« Que m'importe d'être cueillie ce matin ou ce soir, disait une rose à cent feuilles, esprit fort qui se pavanait orgueilleusement sur sa tige, ne faut-il pas toujours fuir par là ? Le zéphyr a passé emportant mes parfums sur son aile, que me faut-il de plus ! J'ai vécu, je veux mourir.

— Oh ! non, pas moi, s'écria plus loin une rose du Bengale. Qu'ai-je fait dans ce champ, sinon d'éclorre ? Je ne connais rien ici-bas. Le soleil est beau sans doute, mais il y a là-bas des plaisirs et des fêtes, j'en veux ma part. Dans les palais, sous les lambris dorés, à la clarté des lustres splendides, aux sons mélodieux des cadences légères, entourer de mes fraîches guirlandes la taille gracieuse de la jeune fille, et mêlée à sa blonde chevelure, sans aiguillon pour elle, la suivre dans ses fêtes pour la parer et l'embellir ; voilà le destin que j'envie.

— Oui, qu'on me cueille, s'écria près de moi une rose pourpre, à la tige altièrre, qu'on me porte à la ville ; ici nul ne me voit, et je veux être vue. J'étaie dans ce champ mes plus vives couleurs, le zéphyr passe et m'oublie ; je suis belle, cependant. Je veux aussi briller et plaire, qu'importe pour cela d'être cueillie ? Ce n'est pas acheter trop cher un jour de bonheur et de gloire.

— Sotte chose que de plaire, répondit

d'une voix aigre la rose unique ! Moi, je veux vivre d'abord et vivre pour moi-même. Vous n'entendez rien à ce monde, mes sœurs. S'épanouir le moins qu'on peut afin de prolonger son existence, renfermer ses parfums en soi pour en mieux jouir, voilà le bonheur. Bonsoir, mesdames, je referme mon calice ; tandis qu'on vous cueillera, moi je dormirai.

— Je voudrais vivre pour aimer, dit la simple rose des champs dont les frêles rameaux s'attachent comme le lierre ; j'aime l'arbre qui me soutient et le feuillage qui m'abrite ; j'aime la goutte de rosée qui m'abreuve et les soyenses phalènes qui me visitent ; j'aime le chant de la cigale dans les blés et les plaintes de l'air dans les bois ; j'aime la vie et ses doux mystères ; voilà pourquoi je m'effeuille sous la main qui m'arrache à ma tige ; voilà pourquoi je ne veux pas mourir encore.

— C'est le mois de la vierge Marie, chanta doucement au loin une petite rose blanche ; je lui garde mes parfums comme un encens ; pour elle je veux être cueillie, je veux mourir sur son autel.

— Grand Dieu ! m'écriai-je enfin, saisie d'effroi, que parlez-vous donc toutes d'être cueillies ou de mourir ? A peine sommes-nous écloses.

— Hélas ! ma pauvre enfant, dit une voix grave au-dessus de ma tête, il faut bien remplir son destin, et chacun ici-bas a sa loi qu'il faut suivre.

— Grand'mère, reprit en se redressant un petit bouton au front vermeil, à l'air mutin, vous en parlez vraiment bien à votre aise ; vous qui comptez au moins quatre longs jours, vous avez eu le temps de contempler le soleil et la nature, d'écouter le zéphyr, de respirer et de vivre ; partez avant nous si le cœur vous en dit.

— On ne me cueillera pas, répondit la voix grave, avec tristesse ; j'étais belle, on me conserve pour ma graine. Mes parfums sont passés, les soupirs de l'air effeuillent

ma corolle, et, pendant qu'ils emportent mes pétales flétris, je vois tomber auprès de moi mes enfants, mes sœurs, tous ceux que j'aime. Bientôt je resterai seule dans ce champ désert et dépouillé.

— Puisque vous êtes sûre qu'on ne vous cueillera pas, répondit le petit bouton, laissez-moi me cacher sous vos grandes feuilles; je suis si petit. Je n'ai pas encore eu le temps de faire ma prière! »

Et, souple, courbant sa tête déliée, le petit bouton disparut sous le feuillage de la rose triste.

« Viens, ma sœur, me cria-t-il de son abri, viens vite, voilà les hommes, dépêche-toi! »

J'allais le suivre; un bruit que j'entendis me fit tourner la tête, c'était le murmure des roses cueillies qui se disaient adieu.

Au même instant je sentis une vive douleur. Deux doigts robustes me saisirent, et je tombai au milieu de mes compagnes éplorées.

III.

Moment affreux! violemment arrachée à ma tige, enlevée au champ paternel, à mes innocentes joies, tremblante en des mains cruelles et étrangères, je me voyais perdue. Frappée avant d'avoir pu former, comme mes sœurs, mon souhait d'avenir, j'ignorais quel allait être mon sort?

« Dieu puissant! murmurai-je du fond de mon calice, toi seul sais quel destin m'attend dans ce vaste monde où l'on me jette! Je ne suis qu'une petite rose, épanouie à peine; mais tu ne m'abandonneras pas dans ma détresse! Ta toute-puissance, qui a créé les cieux et leurs merveilles, saura bien me faire ma place pour l'instant que tu me donnes à vivre. Rien de ce qui est sorti de tes mains ne peut périr! Tu ne m'as pas créée sans but! Toi dont l'oreille entend les vœux du ciron caché sous l'herbe, dont l'œil compte les innombrables atomes de l'air,

veille sur moi et donne à une faible fleur son heure d'utilité sur la terre. »

A ces mots ma voix s'éteignit; ma sève s'écoulait de ma tige coupée, je me sentais défaillir. Je perdis toute perception de ce qui se passait autour de moi.

IV.

Je revins à l'existence par une sensation si douloureuse que je me crus tombée à jamais dans le froid empire de la mort. Mais non c'était la vie, une vie factice qu'on me donnait en me plongeant, pour me ranimer, dans une eau pure et glaciale. J'en étais toute baignée, toute engourdie. Je ne pouvais soutenir ma corolle défaillante; mes feuilles languissaient à mes côtés; mes pétales perdaient leurs couleurs vermeilles, et mes étamines, penchées sur leurs filaments affaiblis, laissaient échapper leurs anthères et disaient adieu aux amours.

Que je souffrais! Mais ne voyant autour de moi aucune de mes sœurs, mêlée à d'autres fleurs dont les parfums m'étaient inconnus, je retins ma plainte amère; et cependant pour une rose qui n'a pas encore vu se coucher le soleil, il est bien triste d'abandonner le sol natal et de sentir la vie s'échapper quand on la commence à peine.

« Encore, pensai-je, si un rayon de soleil venait me visiter comme autrefois, si je pouvais entendre une voix amie, si au moins je m'étais fanée sur ma tige! Où donc est celui dont ce matin même je saluai la puissance et la grandeur? D'où vient qu'il m'a créée pour me faire si cruellement mourir! Se pourrait-il qu'il abandonnât ses créatures? Lorsque tantôt je le priais à la clarté du jour, j'avais le cœur si plein d'amour pour lui et de bons désirs! Quel mal ai-je fait pour être punie! Mes faibles aiguillons n'ont jamais blessé personne, pas même la main qui m'a cueillie, est-il juste que je souffre ainsi? »

Pauvre rose ignorante que j'étais! Lors-

que je me livrais aux murmures, je ne savais pas que chaque être ici-bas a son heure d'épreuve douloureuse à subir, et que, pendant cette heure, l'adversité, comme l'eau glacée que buvait ma tige, apporte avec elle des forces pour le temps qui va suivre.

Depuis, j'ai compris cela et beaucoup d'autres choses encore par l'enseignement que j'ai reçu.

Cependant, autour de moi, régnait une grande agitation. Ce n'était plus comme aux champs, où les nuages fuyaient silencieux, où le doux frémissement du zéphyr dans mon feuillage, le gazouillement des oiseaux, les voix parfumées de mes compagnes formaient d'agréables concerts. Ici, tout était mouvement, bruit et désordre comme dans la tempête. Les hommes allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec de grands airs affairés. J'eus peur d'abord de ce tumulte, puis je m'y habituai. Ma souffrance en fut apaisée. Je sentais mes forces renaître et la vie me remonter au cœur; si bien que je devins curieuse de voir ce monde. Tout m'y parut terne et déplaisant, et ce lieu appelé la ville, dont mes compagnes faisaient un si grand état, me parut une fort triste demeure.

Parmi les allants et les venants beaucoup s'empressaient autour de nous. J'entendis vanter nos attraits; et l'une après l'autre les fleurs qui m'environnaient emportées, dispersées, me laissèrent seule, livrée à mes réflexions.

V.

Le jour s'avancait, quand vint se placer devant moi une pauvre femme dont les humbles vêtements, les traits fatigués, les yeux pleins de larmes disaient la misère et les chagrins. Elle me contempla longtemps d'un œil d'envie, et s'en fut en disant avec tristesse :

« Cette rose est trop chère pour moi, et pourtant sa vue aurait réjoui peut-être le cœur de ma pauvre fille malade. »

Ces paroles émurent ma bouquetière. Les bonnes gens s'aident entre eux; la pauvre femme fut rappelée, et, moyennant quelques deniers, heureuse et reconnaissante, elle m'emporta.

Ainsi, j'étais encore une fois vendue, et vendue à vil prix ! J'en rougis de honte. Je songeai que, sans doute en ce moment, placées dans des vases précieux de Sèvres ou du Japon, mes sœurs étalaient à l'envi leurs brillantes corolles dans la demeure somptueuse des grands. Je comparai avec leur sort celui que le ciel me faisait, et je baisai ma tête humiliée.

La pauvre femme m'emportait d'une course rapide. Bientôt nous arrivâmes devant un grand bâtiment à l'aspect sinistre; nous entrâmes sous une porte basse et sombre qui se referma lourdement sur nous.

« Juste ciel ! m'écria-je ! Où suis-je ? Où me mène-t-on ? Quelles sont ces hautes murailles qui cachent le jour ? Que ces cours sont étroites, que ces pavés sont froids ! Le soleil se lève-t-il sur cette terre ? »

Nous parcourions de ténébreuses galeries où des figures livides passaient en silence comme des ombres : celle qui m'emportait avançait d'un pas timide en cachant ses larmes.

Elle s'arrêta enfin devant une seconde porte de fer, au-dessus de laquelle était écrit en gros caractère ce mot terrible : *Condamnées*.

C'était la demeure de l'expiation.

Après une longue attente, la porte s'entr'ouvrit pour nous donner passage, et la voix brisée de l'infortunée put à peine prononcer un nom... celui de sa fille.

Sa fille!... Avec quels transports la pauvre mère prit dans ses bras le corps frêle et amaigri qui gisait sur la dure ! de quelles caresses elle couvrit le front décoloré, les yeux caves, les joues terreuses de la condamnée !

Que se dirent-elles pendant le peu d'instant qui leur fut accordé ? Je ne sais.

J'entendis des mots de déshonneur, de crime, de jugement : j'entendis aussi des cris de douleur, de révolte : je vis les mains de la mère se lever pour bénir, puis on l'emporta mourante.

La condamnée la suivit des yeux ; mais dans le sourire amer de ses lèvres crispées, dans son regard effrayant, il y avait plus de désespoir que de tendresse et de regret.

VI.

Lorsque dans nos champs, avant d'éclorre, j'entendais mes sœurs parler de jeunes filles, je me les figurais jolies, heureuses, innocentes comme nous. Quand la pauvre femme m'avait emportée pour sa fille malade, je voyais celle-ci dans ma pensée, un peu faible et pâlie comme une de nous après un orage ; mais dans ma pure essence de fleur je n'aurais pu supposer ce que je voyais.

Restée seule, la condamnée me saisit de sa main brûlante, et attachant sur moi un regard plein d'envie et de haine :

• Tu es fraîche, me dit-elle, et moi je ne le suis plus ; ton parfum est suave, et mon haleine est empestée ; tes pétales embaumés se dilatent pures à la lumière, et moi je suis coupable et flétrie !! Va-t-en. »

Et me rejetant loin d'elle, elle se détourna pour pleurer.

Sans doute ses larmes coulèrent sur sa vie qui fuyait, sur son enfance passée si vite qu'elle la quittait à peine, sur sa jeunesse perdue, peut-être sur ses fautes.

Tremblante d'effroi, cachée sous mes feuilles, moi aussi je pleurais.

O mes sœurs, ô mes chères compagnes, mon beau ciel bleu, mon horizon fleuri, et toi, joyeux zéphyr qui te berçais près de moi dans un rayon de soleil, où étiez-vous !

La nuit tomba sur la terre, le silence se fit dans la prison, le sommeil visita ce lieu d'épreuve expiatoire. Mais quel sommeil !

Mêlé de plaintes douloureuses, de bruits sinistres, de songes effrayants !

La condamnée agitée, haletante sur sa couche, se réveillait pour se plaindre et maudire. Pendant que la fièvre brûlait son corps, que la souffrance, comme un serpent, s'attachait à ses membres, ses lèvres desséchées murmuraient des paroles sans suite, les souvenirs parlaient en elle et les remords tourmentaient son âme.

VII.

Le jour parut, et je ne songeai point à le saluer ; j'étais anéantie devant une si grande misère. Une pitié immense m'écrasait.

Elle était si jeune, la condamnée ! ses traits, dans le repos, conservaient encore si naïve la fugitive empreinte de l'enfance. La dégradation était sur son front, mais que l'innocence avait dû y être belle !

J'oubliai qu'elle m'avait rejetée, je l'aimai comme une pauvre fleur brisée par la tempête ; je désirai lui plaire afin de distraire sa souffrance.

Pour elle je relevai mon calice languissant, je me fis une verte auréole de mon feuillage, et je m'efforçai d'être plus fraîche et plus belle pour charmer son dernier jour.

Elle sortit enfin de l'affreux sommeil de la nuit. Son premier regard tomba sur moi ; ce regard avait perdu son âpre dédain ; il était abattu, plein d'angoisse, de faiblesse et de prière.

Je voulus y rappeler la vie et l'espoir ; j'ignorais le langage des jeunes filles, j'employai celui que m'avait donné la nature. J'exhalai mes plus suaves parfums et j'épanouis mon calice avec amour.

La condamnée sourit amèrement.

• Pauvre rose que j'ai rejetée, me dit-elle, dernier don de ma mère, que viens-tu faire ici ? te voilà fraîche et charmante comme à ton premier soleil... comme je le fus moi-même dans mes premiers jours...

ici on souffre, on expie, on meurt ! Toi, si pure, qu'y viens-tu faire ?

• On m'a dit autrefois que les jeunes filles et les fleurs ont même destinée. Hélas ! il n'en est rien ! Votre lot, petites fleurs, vaut mieux que le nôtre. Vous avez vos tempêtes et vos orages, comme nous avons nos douleurs et nos misères. Mais, nos fautes ! vous les ignorez ; et cependant, vous aussi, vous pouvez être souillées. Un insecte dévastateur dépose en vous un ennemi cruel qui grandit et qui vous dévore. Des animaux immondes s'attachent à votre tige et rampant jusqu'à votre feuillage, ils y laissent leurs traces impures. Mais à vos maux il y a un remède ; la main habile qui vous cultive poursuit votre ennemi jusque dans votre sein, l'en arrache, et ferme la plaie. Une ondée bienfaisante descend du ciel, coule sur vous, efface vos souillures et vous rend votre beauté première... Mais nous !... mais moi !... moi, coupable et condamnée ! qui peut me refaire telle que j'étais ? qui peut me rendre mon innocence ?... Dieu, sa miséricorde, le repentir ? Mais Dieu, où est-il ? Ne m'a-t-il pas abandonnée dans ma misère et mon abjection ? Pourtant on dit qu'il m'a créée... qu'il a créé tout ce qui existe... toi aussi, petite rose...

• Que tu es jolie ! ajouta-t-elle en me prenant entre ses mains tremblantes ; que ton parfum est suave, que ta tige est frêle et gracieuse, que tes couleurs sont admirables, et que la main qui te fit est savante ! Pourtant, à quoi bon tant de magnificence en toi pour finir sitôt, pour te flétrir ici ?... Est-ce pour venir me visiter que tu fus créée ? Dieu t'a-t-il faite si belle pour me consoler dans ma prison ? Était-ce pour me dire le nom de celui qui prend soin de toi que tu es venue ? Ah ! si Dieu qui envoie, quand il le faut, son ondée bienfaisante aux fleurs des champs, si Dieu qui t'a créée, petite rose, voulait m'assister à cette heure d'angoisse !... »

La condamnée se tut ; elle demeura pensive et recueillie en elle-même.

Et moi, j'admirais. Emmerveillée, ignorante de ces choses, j'ouvrais ma corolle toute grande à ces paroles. De longs soupirs s'exhalaient de la poitrine oppressée de la jeune fille, des larmes tremblaient au bord de ses paupières ; et pourtant une joie divine m'agitait. Immobile, affaissée sur elle-même, elle semblait vaincue par une force puissante ; et moi je frémissais doucement comme à la brise du soir. L'aube blanchissait à peine les tristes murailles de la prison, et je voyais resplendir le front pâle de la condamnée. Ses lèvres tremblantes s'agitaient. Incertaine de ce qui allait suivre, j'attendais ; mais rien, dans les vastes salles, n'en venait troubler le calme profond.

VIII.

Tout à coup, dans le silence, s'élève un cri de résurrection.

« Mon Dieu ! j'espérerai en vous ; oui, quand tout m'abandonne et m'échappe, j'espérerai en vous. »

C'était la condamnée qui, dressée sur sa couche, les yeux et les mains élevés au ciel, priait avec transport.

• Mon Dieu ! disait-elle, je veux croire et me repentir, faites descendre sur moi votre miséricorde ; ayez pitié de moi ; sauvez-moi, vous qui m'avez envoyé cette faible fleur pour me rappeler votre nom ! »

Elle retomba épuisée. On accourut vers elle ; et, dans les bras, sur le cœur d'un de ces anges qui veillent au chevet de la souffrance, du crime et du malheur, la condamnée répandit des larmes, non plus de désespoir, mais de foi, d'espérance et d'amour.

Ici, je dois me taire ; une rose ne peut raconter quels grands mystères s'accomplissent entre le Dieu de miséricorde et sa créature repentante et pardonnée.

Lorsque le ciel entier descendit dans la prison, un rayon du soleil céleste m'éclaira; je reçus alors mon enseignement; je compris que Dieu m'avait exaucée et que mon sort était mille fois préférable à celui que j'enviai un instant, car j'avais eu mon heure d'utilité sur la terre.

Bientôt après l'acte de réconciliation suprême, la condamnée, priant pour sa mère, expira doucement, radieuse et sauvée.

IX.

Ma destinée est accomplie.

Et voilà qu'à cette heure m'apparaissent deux fleurs charmantes qui, elles aussi, ont eu mission de consoler sur la terre : la rose, qu'un pauvre mutilé offrit d'un cœur reconnaissant en prix d'un douloureux service¹,

(1) Il y avait sur la fenêtre de la prison une rose dans un verre. « Je te prie de m'apporter cette rose, » me dit Maroncelli. Je la lui portai et il l'offrit au vieux chirurgien, qui venait de lui couper la jambe, en lui disant : « Je n'ai pas autre chose à vous offrir pour vous témoigner ma reconnaissance. » Celui-ci prit la rose et pleura.

(Mes Prisons, SILVIO-PELLICO.)

et la fleur des montagnes² qui charma les tristes loisirs du prisonnier de Fénestrel, et qui lui fut envoyée aussi pour lui apprendre le nom de Dieu qu'il ne savait pas.

Elles m'appellent, je vais les rejoindre; et toutes trois, confondant notre principe de vie qui n'est ni esprit ni âme et dont Dieu seul connaît l'essence, nous exhale-rons à jamais nos parfums sur l'autel de celui qui nous créa.

Toi qui restes encore quelques heures sur la terre, n'oublie pas que la prière de l'être le plus faible, fût-ce même d'une rose, trouve toujours son chemin vers l'oreille du Seigneur, et, qu'à une vie de joies somptueuses, de brillante oisiveté, d'égoïsme, de pures affections, même de prières, est préférable, quoique achetée par l'humiliation et la souffrance, *une heure d'utilité sur la terre marquée par Dieu.*

Et cette heure s'appelle DEVOIR.

Clément d'ELBHE.

(2) *Picciola*, par X. SAINTINE.

LA JUMENT DE L'ARABE.

Dans Tripoli de Syrie
Un Arabe du désert
Vendait sa jument chérie
Au vieux juif Éliézer,
Sa jument de noble race,
Au manteau blanc et soyeux,
Qu'avec amour il embrasse
En lui faisant ses adieux.

O ma fille! ma gazelle!
Il faut donc nous séparer;
Dans les mains de l'infidèle
C'est moi qui vais te livrer.
Oui, pressé par la misère,

Je te vend pour un peu d'or,
Toi, ma compagne légère,
Toi, mon unique trésor.

Douce, mais fière, intrépide,
Tu me suis dans les combats,
Souvent ta course rapide
M'a préservé du trépas.
Tu hennis quand je te flatte,
J'appelle et tu viens soudain,
Tu reposes sur ma natte
Et tu manges dans ma main.

Chère à toute ma famille,
Mon fils veut te caresser,
Et sur ta croupe gentille
Sa mère aime à le placer.
Mais trompés dans leur attente,
Ils vont demander pourquoi,
Triste et pensif, à ma tente
Je suis revenu sans toi.

Mais il en est temps encore,
Mécréant, tu m'as surpris ;
Tiens, d'un marché que j'abhorre
A tes pieds voilà le prix.
Pauvre à ma terre natale
Je retourne et sans regret.
A ces mots sur sa cavale
Il s'élança et disparaît.

BRESSIER.

SOUVENIRS D'ALGER.

A MADemoiselle ERNESTINE DE B....

QUATRIÈME ARTICLE¹.

Je vous ai déjà dit, je crois, que l'entrée des mosquées était interdite aux femmes. Les Musulmans croient qu'elles ne sont mises sur la terre que pour servir les hommes et leur rendre la vie plus agréable, et

comme les vrais croyants doivent trouver dans le paradis de Mahomet des houris mille fois plus belles que les filles de la terre, on n'accorde point d'âme à ces dernières, et par conséquent les exercices du culte leur sont inutiles. Cependant on leur abandonne

(1) Voir page 147.

ordinairement une mosquée, et à Alger elle est placée hors de la ville ; elles y vont prier, couvertes de voiles impénétrables, et encore peu de femmes les fréquentent-elles parce qu'elles ne prient que dans les grandes afflictions de la vie, et que l'existence ordinaire des femmes et leur indolence naturelle les en préservent presque toujours.

Les Musulmans d'Alger ont peu d'instruction ; mais ils sont exacts dans l'exécution des devoirs de leur religion. Leur croyance est simple, mais elle est vive. L'adoration de Dieu est chez eux portée au plus haut degré ; toutes leurs actions se rapportent à lui, et ils invoquent sans cesse son nom dans les choses les plus sérieuses, comme dans les affaires les plus simples.

La vénération profonde qu'ils ont pour Mahomet vient surtout de ce qu'il leur a fait connaître le culte du vrai Dieu. Ils sont charitables et indulgents pour les fautes d'autrui, et exécutent à la lettre le précepte qui leur prescrit de donner aux pauvres le dixième de leur revenu. Ici, tout le monde croit à sa religion, et si quelque Musulman, par suite de ces restrictions mentales si communes en Orient, en fausse quelques principes de peu d'importance, tous ont la foi et une foi vive en Dieu. Aussi étaient-ils étonnés et scandalisés de voir l'indifférence de tant d'Européens pour leur religion, qu'ils proclament la meilleure et dont ils négligent si hautement les devoirs. Ils ne manquaient pas de dire que nous ne croyions pas nous-mêmes à l'excellence du christianisme, puisque nous n'en suivions pas les préceptes les plus simples.

Pendant que je suis sur ce chapitre, il faut que je vous dise un mot de leur fête principale, qui est le Baïram, ou la Pâque : cette solennité est précédée comme chez nous de quarante jours de jeûne ; mais ils observent ce jeûne bien plus rigoureusement que nous ne pouvons le faire : c'est ce qu'ils appellent le Rhamadan. Depuis minuit jusqu'au coucher du soleil, non-seule-

ment ils ne prennent aucune espèce de nourriture, mais encore ils n'humectent même point leurs lèvres d'une goutte d'eau, et s'abstiennent sévèrement de fumer, ce qui est la plus grande privation qu'ils puissent s'imposer. Aussi, lorsque le coucher du soleil approche, les hommes ont-ils leurs pipes chargées et préparées, et aussitôt que le canon annonce que le jeûne peut être rompu, le premier mouvement est d'y mettre le feu. Lorsque la faim et la soif sont satisfaites, ils se rendent dans les mosquées et passent en prière le reste de la soirée, jusqu'à minuit. Et ce n'est pas seulement quelques personnes plus pieuses que les autres qui remplissent ces devoirs, c'est tout le monde, sans exception, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant au-dessus de huit ans.

A l'expiration de ce carême rigoureux, le Baïram est annoncé par une salve de cent coups de canon dans les villes qui en possèdent, et par des coups de fusil ou des boîtes dans les tribus et les petites villes. Le premier jour on mange l'agneau pascal, et pendant plusieurs jours on se livre à toutes sortes de réjouissances tant au dedans qu'au dehors de la ville, où il se tenait autrefois à cette époque une espèce de foire.

Dans les villes, les boutiques sont ornées de fleurs, et les enfants, vêtus de leurs habits de fête, parcourent les rues tenant à la main une espèce de vase en cuivre argenté ou en argent, au col long et étroit avec lequel ils aspergent les passants d'eau parfumée avec de l'essence de rose ou de jasmin. Les Européens ne sont pas exempts de cette espèce d'ablution, qui est ordinairement récompensée par le don d'une pièce de monnaie.

Les démarches faites par mon père pour obtenir un local suffisant pour recevoir un grand hôpital militaire ayant été sans résultat, en raison de l'exiguïté des constructions mises à sa disposition, le duc de Rovigo l'invita à aller visiter un vaste em-

placement situé hors de la porte de Babeloned, qu'on appelait le Jardin du Dey, et sur lequel existaient déjà des constructions importantes. Ce jardin, qui était la maison de plaisance du dey ou plutôt de ses femmes, car lui personnellement n'y était venu qu'une ou deux fois de nuit, avait été assigné pour servir de maison de campagne au gouverneur général, et on avait déjà commencé quelques travaux d'appropriation. Mais le duc de Rovigo, mû par un généreux sentiment d'humanité, sacrifia son agrément particulier au bien-être de la troupe, et il en fit l'abandon pour la formation d'un très bel établissement qui s'appelle maintenant l'Hôpital du Dey.

Nous le visitâmes avant qu'il ne reçût cette destination, et l'aspect qu'il avait alors a disparu si vite qu'il vous sera sans doute agréable d'en avoir une description, que je vais vous donner aussi exacte que mes souvenirs me le permettront.

L'entrée de cet immense jardin était pratiquée au milieu d'un bâtiment servant de logement aux gardiens, et dans un renfoncement formé par deux espèces de pavillons, garnis de fenêtres grillées, au travers desquelles on pouvait défendre l'entrée contre tout assaillant; immédiatement après l'entrée, le bâtiment se développait à droite et à gauche et contenait d'un côté de vastes écuries, où étaient entretenues une trentaine de mules destinées au service des femmes de la maison du dey, et de l'autre une basse-cour complète avec laiterie et autres accessoires pour les besoins de la table du dey et de sa maison. Une de ces ailes était terminée par un moulin mû par un cours d'eau descendant du Boudjarréab, au pied duquel était placé le jardin. Ce moulin était également employé pour le service du dey.

On se dirigeait vers le bâtiment principal, placé au centre à peu près du jardin, par une longue avenue d'orangers plantés entre deux hautes murailles. Ce bâtiment servait

de logement à la famille du dey qui y passait quelquefois plusieurs jours. Il ressemblait à toutes les maisons de la ville, c'est-à-dire qu'il consistait en une construction régulière autour d'une cour carrée, et qu'il avait deux étages, y compris le rez-de-chaussée, élevé sur des voûtes comme dans toutes les maisons d'Alger. Au milieu de la cour, était une très belle vasque en marbre blanc, avec jet d'eau. La seule différence qui se remarquait entre cette maison et celles de la ville, c'est qu'il existait un ordre régulier de fenêtres à l'extérieur comme dans tous les bâtiments entourés de vastes jardins qui en défendent l'approche. Parallèlement à l'un des côtés de ce bâtiment principal était une autre construction plus basse et beaucoup plus modeste, dans laquelle se trouvaient les cuisines et les logements des esclaves. Une grande salle basse, fort ornée de sculptures en marbre blanc, et qui donnait sur cette cour, paraissait avoir servi de salle de réunion. C'est là où, dans la nouvelle destination, on a placé la pharmacie de l'hôpital, et nulle autre, en France même, n'est établie d'une manière plus élégante.

En sortant du corps de logis pour entrer dans les jardins, on trouvait deux terrains considérables s'étendant en retour vers la porte d'entrée. Celui de gauche était entièrement planté d'orangers, de citronniers et d'arbustes rares entremêlés de fleurs; celui de droite était divisé en grandes plates-bandes, contenant une immensité de tubéreuses, de jacinthes et d'autres plantes odorantes, toutes séparées entre elles par des haies de jasmin d'Espagne, et dont les fleurs servaient à faire ces essences diverses dont les femmes Maures font un si grand usage, et qui se confectionnent habituellement dans l'intérieur des familles.

Une allée de rosiers très touffus conduisait à un autre bâtiment de forme carrée, très peu élevé et entouré de treillages garnis de fleurs grimpantes, et principalement de grenadilles, dites fleurs de la passion. On

montait dans l'intérieur de ce bâtiment par un péristyle élevé de plusieurs marches, et on y trouvait un immense bassin carré de sept à huit pieds de profondeur, dans lequel étaient des poissons rouges. Ce bassin, alimenté par quatre jets d'eau très historiques, et les galeries qui l'entouraient, étaient surmontés d'un grillage en fil de fer, parce que cet emplacement renfermait une collection d'oiseaux rares. Sur les galeries s'ouvraient une douzaine de petites pièces ou de cabinets où les femmes de la maison du dey venaient prendre le frais.

Une grande tonnelle garnie de vigne entremêlée de rosiers, conduisait à un dernier pavillon entièrement construit en marbre blanc où se trouvait la salle de bain. Un tré-pied en marbre soutenait une vasque de laquelle s'échappait un jet d'eau qui retombait dans un bassin inférieur. Les fourneaux et les réservoirs à vapeur étaient placés au dehors et n'apparaissaient point dans l'intérieur, qui était d'une élégance parfaite. Ce joli pavillon s'élevait au milieu d'une forêt de bananiers dont la belle verdure et les larges feuilles de sept à huit pieds de long, faisaient ressortir la blancheur du marbre.

À droite et à gauche s'étendaient d'immenses potagers couverts d'arbres fruitiers et de légumes de toute beauté, pour la consommation de la maison du dey.

Ce jardin était en outre parsemé de kiosques de verdure, de tables et de bancs de marbre et d'une infinité de vases contenant des fleurs rares.

Je vous parle de ces choses en détail, ma chère Ernestine, parce que j'ai l'espoir que cette description vous intéressera, et aussi parce que rien de ce que j'ai vu n'existe maintenant.

Quelques mois après que le génie militaire en eut pris possession, tout ce qui était objet d'agrément avait disparu pour faire place, à la vérité, à des constructions plus utiles; mais j'ai souvent soupiré en

voyant la transformation que ces lieux avaient subie.

Lorsque les femmes formant la famille du dey voulaient venir à ce jardin, on faisait monter à la Casbah les mules dont je vous ai parlé. Chaque mule portait sur son bât un ample coussin carré, sur lequel s'accroupissait, les jambes croisées, la femme qui devait la monter. On établissait autour de ce coussin un encadrement à quatre côtés, formé de châssis reconverts de toile de couleur, et ouvert seulement par le haut. La femme voilée, et couverte de vêtements épais, se rendait ainsi à sa destination, escortée par des esclaves et précédée par des janissaires. Une fois dans la maison de campagne, où nul homme ne pénétrait pendant qu'elles y séjournaient, elles étaient entièrement libres de leurs actions et aussi légèrement vêtues qu'elles le sont ordinairement dans leur intérieur.

Au jour fixé par mon père, les Maures qu'il avait invités à dîner arrivèrent exactement à l'heure; mais, par suite sans doute de leurs usages, qui sont si éloignés des nôtres, ils amenaient un troisième convive sur lequel nous ne comptions pas. C'était un jeune couloughi, nom que l'on donne, comme vous le savez, aux fils de Turcs et de femmes maures; il était neveu de *Come Sta* et du propriétaire de la maison que nous habitons. C'était un fashionable du pays, âgé de 18 à 19 ans, d'une figure fort agréable, relevée encore par l'élégance de son costume. Ce costume, comme celui qui le portait, était moitié ture et moitié maure.

Nous avions hésité si nous donnerions à nos convives un repas à peu près copié sur leurs usages, mais nous pensâmes qu'ils ne venaient pas chez nous pour manger du couscous, et nous fîmes préparer un dîner à l'euro péenne, en ayant soin, toutefois, de faire placer, au second service, beaucoup de pâtisseries et de sucreries, dont nous les savions très friands.

Lorsque nos invités entrèrent dans la salle

à manger et qu'on les engagea à s'asseoir à table, ils commencèrent par examiner toutes les pièces du service en les prenant l'une après l'autre à la main et ils semblèrent assez embarrassés pour s'asseoir sur des chaises. Lorsqu'ils furent placés ils regardèrent attentivement leurs couverts. Les Maures et les Arabes ne connaissent point l'usage de la fourchette; ils n'ont pour couteaux que de petits yatagans-poignards, qu'ils portent à la ceinture et dont ils se servent rarement à table parce qu'ordinairement les viandes y sont servies toutes découpées, et quant aux cuillers, ils ne s'en servent guère que pour manger les crèmes, dont ils sont très gourmands, et encore, le plus souvent, ils les enlèvent de dessus leur assiette avec les pâtisseries, qui sont toujours en grande abondance sur la table des riches Maures.

On leur servit du potage au riz, qu'ils mangèrent tranquillement en regardant comment nous nous y prenions. On fit passer ensuite devant eux une assiette de bœuf bouilli, coupé par tranches, mais après l'avoir bien examiné et avoir discuté quelque temps en arabe, ils le laissèrent sur cette assiette sans y toucher. Ils ne goûtèrent du premier service qu'à une volaille au riz, parce que c'est un plat qu'ils mangent communément. On leur avait offert un verre de vin de Madère après le potage; ils l'avaient bu sans objection, mais lorsqu'on voulut leur servir du vin rouge, notre couloughi refusa et fit signe aux autres de s'abstenir. *Come Sta* parut assez contrarié, et nous nous aperçûmes depuis, qu'il avait cédé à une conviction qu'il ne partageait pas; car, à d'autres repas qu'il accepta seul à la maison, il but autant qu'on le voulait.

Au second service, nos convives mangèrent beaucoup d'une bonite cuite au bleu, et se jetèrent principalement sur la crème et les sucreries, qu'ils prenaient sans attendre qu'on les leur offrît.

Après le dîner, nous rentrâmes au salon, où ces messieurs s'étalèrent sans façon sur

les divans, sans doute pour se dédommager de la contrainte qu'ils avaient éprouvée en restant aussi longtemps assis sur des chaises.

Nous servîmes nous-mêmes le café, qu'ils acceptèrent sans se déranger. Quand le jeune couloughi eut pris le sien, il me fit signe de venir chercher sa tasse, qu'il me tendit avec une certaine majesté, et j'ai su depuis que c'était une faveur qu'il avait entendu me faire et une marque d'attention particulière à laquelle j'ai été fort peu sensible.

Ce jeune homme, qui paraissait bien persuadé de sa supériorité sur tout ce qui l'entourait, ne dit pas un mot en langue française, qui était notre seul moyen de communiquer nos pensées, et presque aussitôt après le café, il partit en laissant ses compagnons, qui ne parurent pas fâchés de se dédommager de la privation du vin en acceptant force liqueurs de toutes espèces.

Au moment de se retirer, le plus âgé des deux prit les mains de mon père dans les siennes et lui dit d'un ton très solennel : « J'ai mangé de ton pain et de ton sel; nous sommes amis, et tu peux, quand tu voudras, toi et ta famille, venir aussi manger mon pain et mon sel, vous serez toujours les bienvenus. » Puis, s'adressant particulièrement à nous, il nous invita, trois jours après, à la noce d'une de ses filles, en témoignant à mon père ses regrets de ne pouvoir le recevoir dans sa maison.

Nous n'eûmes garde de refuser une semblable invitation qui comblait tous nos vœux en nous donnant les moyens de satisfaire la curiosité que nous ressentions vivement de connaître l'intérieur d'une famille maure.

Le mariage devait avoir lieu à midi précis. Nous nous rendîmes chez notre Maure à onze heures; notre vieux ami *Come Sta* nous introduisit au milieu de sa famille. Il nous avait probablement annoncées d'une manière favorable, car nous fûmes accueillies par des cris de joie.

Il y avait dans la maison une quinzaine de femmes toutes très légèrement vêtues et

d'une manière à peu près uniforme, à l'exception d'une personne d'un certain âge, qui portait le *sarmah* surmonté d'un très beau voile et qui occupait un divan dans le fond de l'appartement.

Nous fûmes entourées immédiatement de toutes ces femmes, dont la curiosité devenait fort embarrassante pour nous. Au bout de quelques minutes les plus jeunes s'étaient emparés de nos châles et de nos chapeaux, dont elles s'affublaient assez grotesquement. Nous commençâmes alors la conversation en faisant demander par Hamer, notre interprète, où était la mariée. On nous répondit qu'elle s'occupait de sa toilette et que nous la verrions bientôt dans la salle où se ferait la cérémonie. Peu de temps après on vint annoncer que le *cadi* arrivait dans la maison. Nous nous aperçûmes alors que les femmes tenaient entre elles une espèce de conseil dont le résultat nous fut communiqué par notre interprète. On n'osait pas nous faire paraître, en présence du *cadi*, vêtues de nos habits européens, et on nous invitait à nous habiller à la mauresque. Cette proposition, à laquelle nous ne nous attendions pas, commença par nous épouvanter; cependant, après y avoir réfléchi, nous consentîmes à ce travestissement. Nous eûmes toutes les dames de la maison pour femmes de chambre; en un instant la transformation fut complète. Chaque pièce de notre toilette française était l'objet de commentaires sans fin, et nous vîmes bien que les plus jeunes mouraient d'envie de les essayer, ce qu'elles remirent cependant après la cérémonie.

A un certain signe du maître, nous fûmes introduites, toutes avec un léger voile sur la tête, à l'exception des esclaves, qui n'en portaient pas, dans une des grandes pièces de la maison, et placées à l'une des extrémités. En face de nous s'élevait une estrade recouverte d'un riche tapis, et sur un large coussin, se tenait accroupie, à l'orientale, la jeune fiancée, entièrement cachée sous d'épais voiles blancs. En avant de l'estrade, et

à quelque distance, était une énorme bougie en cire verte, que l'on alluma. La future épouse ne faisait aucun mouvement. Après un quart d'heure d'attente, nous fûmes tout à coup étourdiées par des cris et des lamentations qui furent répétés par les femmes qui nous entouraient. Ces pleurs factices, pour lesquels on loue des femmes à la journée, annonçaient l'arrivée de l'époux et témoignaient du chagrin que causait le départ de la jeune femme, qui devait suivre son mari le soir même.

A ce signal, le *cadi* fut introduit dans l'appartement, et on apporta devant lui tout ce qu'il fallait pour écrire. Lorsqu'il fut en place, on fit entrer le futur. C'était un beau jeune homme. Il était vêtu avec élégance, mais paraissait assez embarrassé de sa contenance. A son aspect, toutes les femmes de la maison chuchotèrent longtemps ensemble; la future épouse ne bougea pas, et je ne sais si elle avait pu l'apercevoir à travers les voiles épais qui la couvraient.

Le *cadi* demanda le nom des époux, et après les avoir enregistrés, il se fit indiquer en quoi consistait la dot offerte par le futur. Le jeune homme fit apporter une grande corbeille, de laquelle il tira d'abord un sac qui paraissait contenir une forte somme d'argent, puis successivement des bijoux de plusieurs espèces et qui semblaient fort riches. Ces objets furent déposés l'un après l'autre sur un coussin, devant la fiancée. Il présenta de plus, au *cadi*, un acte par lequel il apportait en mariage des propriétés et des troupeaux. A son tour, le père de la mariée fit apporter les cadeaux qu'il destinait à sa fille, et qui consistaient en pièces de belles étoffes de brocard et autres, en châles et écharpes de cachemire, en babouches brodées en or, en flacons d'essences renfermés dans des étuis de velours richement brodés, et il remit également au *cadi* un contrat des propriétés qu'il cédait à sa fille.

Lorsque tout fut enregistré, le *cadi* se leva et prononça la formule du mariage. Ce fut

le signal d'une nouvelle explosion de cris et de gémissements de la part des femmes. Le père de la mariée fit servir trois tasses de café, l'une fut offerte au cadí, l'autre à l'époux, et la troisième lui était réservée. Après que le cadí eut pris son café et fait promettre à l'époux qu'il ne prendrait pas d'autres femmes, promesse que tous les maris font, mais que la loi religieuse leur permet de transgresser, il se retira, emportant une pipe qui lui avait été offerte.

C'était là le moment critique; le père de la mariée permit au jeune homme d'aller sou-

lever le voile qui couvrait la jeune fille qu'il venait de prendre pour épouse et qu'il n'avait jamais vue. Tous les yeux des personnes de la famille se portèrent alors avec anxiété sur lui. Il s'avança d'un air assez gauche, leva le voile d'une main tremblante et fit une petite grimace qui annonça qu'il était un peu désappointé; cependant il fit honne contenance et annonça qu'il reviendrait le soir avec sa famille pour réclamer son épouse et la conduire dans sa maison.

Pauline HERMENT.

(La suite à un prochain numéro.)

VITTORIA COLONNA.

Une seule chose est nécessaire... Nous en convenons tous : c'est de savoir procurer un éternel bonheur à notre âme immortelle. Bien d'accord sur ce point, nous pourrions ajouter que si une seule chose est nécessaire, il en est beaucoup de très utiles.

D'après une justice providentielle, tous les humains ayant été créés pour le même but, et devant y aspirer, la science qui les y conduit s'acquiert avec une facilité singulière, si nous considérons ceux qui l'ont possédée. Les rangs sont étrangement confondus dans les saintes légendes, et les savants y marchent côte à côte avec les illétrés, ainsi que le font les empereurs et les pâtres, égalité dont les premiers ne seraient pas les moins choqués si des lumières très nouvelles n'arrivaient alors rectifier leur jugement... Ce qui est *nécessaire* doit donc passer avant tout, comme nécessaire d'abord, comme facile ensuite; mais ce qui n'est qu'utile a bien son prix, et quand les gens ont acquis la science de vivre dans l'autre monde, il est bien permis de leur souhaiter celle de vivre dans celui-ci, et tout d'abord nous désirerons des connaissances historiques à un grand nombre de ces personnes qui font retentir dans la so-

ciété les deux trompettes du siècle. Trompette triomphante célébrant les gloires nouvelles, depuis le vers à césure occulte jusqu'au ballon dirigé par la vapeur; trompette gémissante regrettant le *coche* sans ressort, les ornières des routes, la haute cheminée fumante, les virolas à *flon-flon*, à *tontaine*; enfin, trompette couronnée de laurier ou chargée de crêpe; mais toujours assourdissante, comme doit être tout instrument destiné à étouffer les sons qu'il ne produit point. Nul doute que chaque siècle n'ait eu ses panégyristes et ses détracteurs; mais nul doute aussi que ce choc n'ait laissé entendre quelque voix humble quoique exercée, murmurant l'éloge et la critique du passé, tandis que l'expérience du présent lui dictait, pour les temps à venir, des paroles de crainte et d'espérance... C'est donc tout simplement à la vanité et à l'ignorance que l'on doit ces décisions si aigres, si intolérantes, si sottes, qui classent les hommes selon les temps et les lieux, sans connaissances, sans examen, sans retour, ainsi que l'on procède ordinairement quand on a tort.

Il ne serait pas très difficile de prouver que l'Italie et le quinzième siècle auraient à

réclamer contre plus d'une injustice, si la reine de l'Europe et le père de l'imprimerie pouvaient se soucier des clameurs de quelques romanciers et de quelques dramaturges... mais l'histoire de *Vittoria Colonna* ne répond-elle pas à tout ?

La famille Colonna, dont l'origine se perd dans la nuit des temps héroïques, s'il faut en croire ses historiens peu aisés à réfuter, posséda toujours en Italie les plus hautes dignités. Principautés, duchés, comtés, marquisats, *ne relevant que de Dieu*, lui appartenaient déjà quand elle fournissait à Naples des vice-rois, et à Rome des papes.

Fabrice Colonna, nommé par Ferdinand-Catholique, roi d'Aragon, grand-connétable du royaume de Naples, avait épousé une fille du duc d'Urbin, Anne de Montefeltro, qui le rendit d'abord père de cinq garçons : une seule fille vint ensuite, et toute sa famille sembla ne vivre que pour *Vittoria*, qui se fit remarquer dès son enfance par une gravité d'autant plus surprenante que la naïveté, et les charmes de son âge n'en étaient point altérés. On ne saurait croire cependant que cette singularité eût influencé en aucune sorte la détermination de ses parents, lorsqu'ils la fiancèrent après sa quatrième année, à Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire, plus âgé que sa future d'un an seulement. L'usage autorisait alors ces unions, qui nous semblent ridicules et monstrueuses, et que nous ne manquerions pas aujourd'hui d'accuser de beaucoup de maux, bien que l'on ne soit pas encore arrivé à déterminer avec certitude quels antécédents peuvent rassurer deux époux sur la félicité qu'ils se procureront mutuellement. Engager sa foi presque en naissant, sur la parole de ses parents, ou s'épouser après quinze jours de connaissance, d'après le cautionnement d'un notaire, peuvent paraître deux chances également hasardeuses : c'était la première que l'on courait en 1514, et les petits liau-

cés Napolitains s'en réjouirent lorsque Vittoria, ayant atteint sa dix-septième année, vit solliciter sa main par les ducs de Savoie et de Bragance, qui n'auraient pas reculé devant la violence pour l'obtenir, si le pape, appelé à décider de la sainteté du lien qui avait uni les deux enfants, ne l'eût déclaré indissoluble, quand il eut connu leur attachement réciproque.

Tous les dons de la nature ornaient ces jeunes époux, et des soins assidus, une éducation aussi religieuse que scientifique et littéraire les avaient rendus dignes de s'apprécier mutuellement.

Les contemporains de Vittoria ont souvent tracé son portrait, et ses cheveux épais, noirs, brillants, ondulés, dont les tresses faisaient ressortir la blancheur du front et des épaules ; ses yeux scintillants, le charme de son sourire laissant entrevoir des dents parfaites ; la sérénité, la noblesse de son maintien, sa démarche aérienne, la douceur de sa voix ont été célébrés à l'envi. L'esprit et une sensibilité exquise animaient cette figure dont aucune mauvaise passion n'altérerait les formes, et qui semblait créée pour n'exprimer que des affections pures et légitimes.

Quoique de la naissance la plus illustre, quoique possédant une fortune considérable, la marquise de Pescaire ne se crut jamais obligé de sacrifier au luxe des fêtes et aux somptuosités frivoles qui ruinent tous les jours tant de familles, sans laisser un souvenir à la postérité, une découverte à la science, un nom aux arts, un secours à la pauvreté. Vittoria, dans la connaissance approfondie de la langue latine, avait puisé le goût de l'érudition, des recherches historiques, de l'éloquence et de la haute poésie. L'élégance et la grâce lui étaient naturelles, soit qu'elle écrivit, soit qu'elle parlât ; mais le choix et la justesse des pensées, mais la correction du style, seront toujours le fruit d'un travail assidu ; et le temps que les femmes de son rang donnaient aux plaisirs,

Vittoria le consacrait à l'étude, encouragée, applaudie par son jeune époux, dont nous avons fait l'éloge en disant qu'il méritait l'amour que ressentait pour lui une femme accomplie.

L'imagination la plus riante atteindrait difficilement à la réalité si on voulait se représenter les délices qui embellissaient l'existence de ce couple fortuné, vivant sous le ciel de Naples, au milieu de jardins que les plus frais ombrages, les eaux les plus limpides les fleurs les plus odorantes, rendaient encore préférables aux lambris dorés, aux brillantes tentures prodiguées dans les palais où, selon les saisons, ils transportaient leur demeure. Une intelligence pour admirer, un cœur pour sentir tout ce que Dieu et ses créatures peuvent produire de biens leur avaient été départis avec ces biens mêmes. Si jeunes, si beaux, s'aimant toujours !... C'est bien faute de réflexion que l'on blâme le sort quand il fait si peu d'heureux. A quoi donc sert le bonheur pour que l'on en désire ?... Pescaire et sa Vittoria ne devaient prendre que la peine de vivre : le reste leur avait été donné par surcroît. Mais à vingt-un ans n'est-il pas simple de s'ennuyer de la promenade, de la pêche, de la chasse, de la musique, de la poésie, des mathématiques, d'une grande fortune et d'une belle femme ?... Le marquis de Pescaire se creusait la tête pour trouver mieux que cela, et il y parvint avec l'aide de Raymond de Cardonne, nouveau vice-roi de Naples, qui l'emmena combattre les Français, faisant alors le siège de Ravenne sous les ordres du duc de Nemours.

En se séparant de son mari, Vittoria lui fit présent d'une tente superbe, dont une division intérieure formait un cabinet qu'elle avait orné de broderies ; sur la porte de ce cabinet on lisait les mots suivants, appliqués une fois à Vespasien :

• Il n'avait jamais moins de loisir, que lorsqu'il avait du loisir !. »

(1) *Numquam minus otiosus, etc.*

Quand le moment de se quitter arriva et que Pescaire, revêtu de son armure et entouré de sa suite, parut devant le péristyle de son palais, Vittoria lui présenta une branche de palmier ; il s'en saisit avec une courtoisie toute chevaleresque, et malgré l'ardeur de son cheval de bataille, qui frémissait de ne pouvoir s'élaner au galop, on lui vit agiter longtemps, en signe d'adieu, ce symbole de victoire.

Pendant sa campagne, le marquis de Pescaire reconnut qu'il lui était facile de vivre d'une façon différente, sinon plus agréable qu'il n'avait fait jusqu'alors.

Plusieurs incidents diversifièrent ses pensées : l'armée napolitaine fut mise en déroute ; le brillant duc de Nemours¹, déjà surnommé le foudre de l'Italie, reçut la mort à la fin de cette bataille de Ravenne, qu'il venait de gagner², et le marquis de Pescaire lui-même, fait prisonnier par les Français, et renfermé dans une forteresse, employa le temps de cette retraite forcée à composer un *Dialogue sur l'Amour*, qu'il dédia à sa femme.

Le dialogue peignait toute la tendresse de Pescaire et les ennuis de l'absence en termes trop vifs peut-être, et qui pouvaient s'interpréter malignement contre les chefs

(1) Gaston de Foix, fils de Jean, vicomte de Narbonne et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII. Ce jeune prince était adoré de son armée et du roi de France, qui dit en apprenant sa mort : « Je voudrais n'avoir plus un pouce de terre en Italie, et pouvoir à ce prix faire revivre mon neveu Gaston, et tous les braves qui ont péri avec lui. Dieu nous garde de remporter souvent de pareilles victoires ! » Bayard reconnaissant que la bataille était gagnée, avait juré le prince de rassembler ses gens d'armes et de ne pas aller plus avant ; mais l'impétuosité de Gaston ne lui permit pas de suivre ce conseil, il s'élança en criant : *Qui m'aime, me suive* ! au milieu d'une troupe de fuyards qui avaient d'abord battu les Français ; il chargea avec un petit nombre des siens, et fut bientôt enveloppé d'Italiens et d'Espagnols. Son cheval eut les jarrets coupés, et il tomba lui-même frappé de tant de coups, que seulement depuis le menton jusqu'au front, on compta quatorze blessures.

qui avaient commandé les vaincus, et contre les vainqueurs au pouvoir desquels se trouvait le jeune capitaine général des chevau-légers napolitains. Sa femme lui répondit par l'envoi d'une devise représentant un amour renfermé dans un cercle que formait un serpent, avec ces mots en latin pour âme :

« Que cet amour, né de la vertu, soit conservé par la prudence¹. »

La captivité de Pescaire dura si peu de temps que sa femme et lui trouvèrent que les chances de la guerre n'étaient point assez redoutables pour qu'il renonçât à l'illustration des armes, et il continua à servir.

C'eût été dommage que le marquis de Pescaire bornât son ambition ; car il a laissé de beaux exemples aux capitaines venus après lui. Malgré sa défaite, le vice-roi Cardonne, qui n'avait point cessé d'être général, donna à Pescaire le commandement de son avant-garde, et grâce aux soins du jeune chef, d'Alviano, à la tête des Vénitiens, alliés alors aux Français, fut battu à Vicence ; les Suisses à Novarre ne traitèrent pas mieux les troupes de Louis XII, que conduisait Louis de La Trimouille ; Gênes soumise se révolta, et les Français furent obligés d'abandonner l'Italie.

Mais les droits que les rois de France revendiquaient sur le Milanais, depuis que Valentine Visconti avait épousé le duc d'Orléans, frère de Charles VI, les droits plus anciens encore de la maison d'Anjou au royaume de Naples, devaient troubler longtemps le repos de l'Italie. Dès que François I^{er} eut succédé à Louis XII, le gain de la bataille de Marignan le rendit maître du Milanais. Pescaire se remit en campagne. La prise de Milan, la bataille de la Bicoque ; Lodi, Pizzighitone, Crémone, Gênes en son pouvoir, le firent bientôt déclarer un des meilleurs généraux de

Charles-Quint, et on lui accorda la plus grande part dans les victoires remportées sur l'amiral Bonnavet. Pour obtenir des succès, le marquis de Pescaire ne dédaignait pas d'avoir recours à la ruse ; il s'assura de la résolution de ses soldats le jour de la bataille de Pavie¹, en répandant le bruit que les Français ne feraient point de quartier : aussi quoique Lannoy, vice-roi de Naples, fût généralissime des Impériaux, les honneurs de cette journée, qui mit François I^{er}² au pouvoir de Charles-Quint, furent accordés à Pescaire. Il devint généralissime à son tour, lorsque Lannoy quitta l'armée pour conduire prisonnier à Madrid le roi de France ; mais toute opération militaire ayant été suspendue, Pescaire, blessé à Pavie, se fit transporter à Milan. Là, un rôle plus élevé encore sembla lui être destiné : irrités du pouvoir de Charles-Quint, enthousiastes des talents et de la valeur de Pescaire, les princes Italiens et le pape à leur tête offrirent de le faire roi de Naples, s'il voulait se joindre à eux pour chasser les étrangers de l'Italie. Nulle tentation ne pouvait être plus séduisante. Bien que Pescaire descendit d'une famille originaire d'Espagne et qu'il commandât les troupes de l'empereur, plus d'une voix lui criait sans doute : L'Italie est devenue votre patrie, et les droits de Charles-Quint n'ont point cessé d'être disputés ! Pescaire hésitait quand Vittoria lui écrivit : « Souvenez-vous de votre vertu, qui vous élève au-dessus de la fortune et de la gloire des rois. Ce n'est point par la grandeur des états ou des titres, mais par la vertu seule que s'acquiert cet honneur qu'il est glorieux de laisser à ses descendants. Pour moi, je ne désire point être la femme d'un roi, mais

(1) 24 février 1525.

(2) Avant de rendre son épée à Lannoy, François I^{er} en avait percé sept Espagnols, dont deux depuis que son cheval tue sous lui, l'avait forcé à combattre à pied. Molac de Kercado, qui lui faisait un rempart de son corps, tomba mort avant que le roi se fût rendu.

(1) *quem peperit virtus, etc.*

de ce grand capitaine qui a su vaincre, non-seulement par son courage pendant la guerre, mais dans la paix par sa magnanimité, les plus grands rois. »

Hélas ! quelle ivresse troubla donc la raison de cet homme, objet de tant d'hommages, qu'il ne sut garder ses premiers serments qu'en recourant à la dissimulation et à la perfidie ! Il feignit de traiter avec Sforce le duc de Milan, et le dénonça à l'empereur, qui répondit par l'ordre de s'emparer de toutes les places de la Lombardie. Les Milanais reprochaient à Pescaire un orgueil indomptable ; sa duplicité acheva de le rendre odieux. Tant de génie, de valeur, de courtoisie, se résumant en une trahison ! mais tels sont les enseignements de l'histoire, et combien ses héros les redoutent ! Ce fut en vain que le marquis de Pescaire chercha à se reposer de ses fatigues et à se guérir de ses blessures pendant le séjour qu'il fit à Milan. Ses contemporains ont assigné diverses causes à sa mort : les Italiens prétendirent que Pescaire savait le complot découvert quand il le fit connaître à Charles-Quint, et que ce dernier mit ordre par le poison aux projets ambitieux de son capitaine. Les Espagnols, de leur côté, assurèrent que Sforce et les autres princes d'Italie avaient eu recours à ce même moyen pour satisfaire leur envie et leur vengeance ; mais les blessures de Pescaire, et l'étrange abus qu'il faisait d'eau glacée, auraient pu être des causes de mort suffisantes. Bien certain que sa dernière heure approchait, Pescaire écrivit à sa femme de venir le trouver à Milan, et en attendant la recommanda au marquis del Vasto, son cousin, qu'il déclara héritier de tous ses biens ; le ciel, dit-il, ne lui ayant point accordé d'enfant de la plus parfaite des femmes. Mais les ordres de Pescaire avaient été donnés trop tardivement ; Vittoria ne put quitter Naples qu'accompagnée de la suite nombreuse qui faisait partie des honneurs de son rang, ni échapper entièrement aux hommages qu'on

lui rendit à Rome ; elle gémissait de ces usages impérieux, compensation de tout ce qui s'appelle grandeur sur cette petite terre, et faisait mélancoliquement son entrée dans Viterbe, quand on lui apprit, sans préparation, que son époux n'existait plus¹.

On la crut morte tant l'évanouissement causé par cette nouvelle se prolongea. Revenue à la vie, elle n'opposa aucune volonté à ceux qui l'accompagnaient, et se laissa ramener à Naples, sans répondre autrement que par ses pleurs aux paroles qu'on lui adressait.

Vittoria Colonna n'était alors âgée que de trente-cinq ans, et sa beauté, sa sagesse n'avaient rien perdu d'une célébrité que la réputation du marquis de Pescaire semblait avoir augmentée. A peine les années consacrées à son deuil étaient-elles écoulées que plusieurs princes recherchèrent sa main, et que les Colonna, ses frères, la pressèrent de contracter un nouveau mariage ; mais, soit que la marquise ne voulut point perdre ce nom glorieux de Pescaire, soit que des sentiments éprouvés dans la jeunesse et même dès l'enfance, eussent gravé dans son cœur un souvenir de félicité qui ne pouvait plus renaître, elle ne répondit point aux vœux de sa famille, et résista à toutes les séductions que la galanterie chevaleresque ou l'ambition parvenue employèrent à l'envi auprès d'elle. Pour se dérober à l'obsession de ses frères et aux prétendants qu'ils encourageaient, Vittoria s'éloigna du monde et de sa famille. Faisant de son palais d'Ischia une solitude profonde, elle s'y enferma pour obtenir de la retraite et de l'étude des consolations à sa douleur, plus nobles qu'un oubli total de celui qu'elle avait aimé. Ce fut alors qu'elle composa ses poésies, que l'on n'a jamais comparées qu'aux poésies de Pétrarque, et qui non-seulement s'imprimèrent sans son aven, mais parurent avec un titre dont sa modestie dut s'alar-

(1) Le marquis de Pescaire mourut à Milan le 4 novembre 1525.

mer¹. La faculté d'admirer qu'ont toujours possédé les Italiens, ne saurait se soumettre aux entraves des convenances qui exigent plus d'adresse que de franchise dans la rédaction d'un éloge, et quatre éditions successives de ses vers prouvèrent à la marquise de Pescaire qu'elle devait à son talent et non à la flatterie de ses prétendants, l'espèce de culte que lui vouaient ses contemporains; car ses premiers vers commençaient ainsi :

« Je n'écris que pour exhaler ma douleur; mais ma douleur s'augmente par la crainte d'amoindrir la gloire de ce grand nom, qu'il faut arracher à l'oubli.

« Quel langage emploierai-je? sainteté, ardeur de mon amour, larmes dont je m'a-breuve, parlez pour moi. Je gémiss, je ne chante point; les sanglots étouffent ma voix; ni le temps, ni la raison n'ont mis de frein à mon désespoir; mes regrets seuls m'inspirent. »

Quoique les premiers vers de la marquise n'eussent qu'un seul objet, son génie varia tellement l'expression d'une même pensée, que sa célébrité, comme poète, devint bientôt européenne. Nous sommes dans l'obligation de rappeler que si la nature avait départi à Vittoria Colonna un génie poétique et un cœur tendre, la gravité de ses études, son érudition, sa vie retirée et méditative ne contribuèrent pas moins que l'inspiration à lui dicter des vers toujours cités comme des modèles parfaits de goût et de correction, dont le style élégant, quoique ferme et concis, est toujours approprié à l'élevation des sentiments. Tout ce que l'Italie renfermait d'écrivains illustres s'enthousiasma pour Vittoria Colonna². Nous citerons entre autres la célèbre Véro-

nica Gambarà, qui, adressant à la marquise de Pescaire des vers presque aussi beaux que les siens, l'appelle l'unique gloire de son siècle¹. Pour réunir tant d'applaudissement à tant de succès, il fallait plus que des talents; il fallait une conduite irréprochable, une modestie sincère, et la constante habitude de n'employer qu'à faire du bien l'influence illimitée que donnaient à la marquise de Pescaire son mérite personnel et une position sociale qui lui avait inspiré le dédain d'une couronne. Bernard Tasso, Cavallo, Alamanni, Molza, auteurs distingués, mais n'ayant recueilli de la culture des lettres qu'une pauvreté honorable, éprouvèrent sa générosité, et sa protection s'étendit toujours autant que son crédit. Des vertus si aimables désarmèrent l'envie et domptèrent jusqu'à l'esprit railleur et malin du poète, que le surnom de *divin* désignait aussi entre tous. L'*Arioste*, dans une épopée que l'on ne se lasse point de lire, tant on y trouve ce qui peut charmer l'esprit et exciter successivement les larmes et la gaieté, dit à propos des femmes de son temps :

« Si j'en loue cinq ou six, j'offenserai les autres, peut-être? Que ferai-je? dois-je garder le silence sur toutes, ou dois-je entre toutes en choisir une? Oui, j'en choisirai une; mais elle sera telle que, seule louée, les autres ne s'en offenseront point... *Vittoria* est son nom... » Et l'*Arioste* dit, pour terminer ce panégyrique célèbre, que *Vittoria*, en consacrant à son mari des vers immortels, a plus fait pour sa mémoire qu'*Artémise* et les épouses les plus vantées. Quoiqu'il fût bien connu que la résolution de *Vittoria* était inébranlable, elle inspira, sans donner d'espérance, des sentiments passionnés, non-seulement aux plus grands seigneurs de l'Italie, mais encore à une foule d'hommes que distingua leur mérite. Il suffit d'en nommer un parmi tous pour donner la mesure des vertus et des char-

(1) *Rinne della Divina Vittoria Colonna, marchesana di Pescara.*

(2) « Il n'y a pas un auteur italien de son temps, qui, soit en prose, soit en vers, n'ait célébré *Vittoria Colonna*, comme la première entre toutes celles de son sexe. » F. A. della Chiesa, dans son *Théâtre des Femmes de lettres.*

1) *O della nostra etule, unica gloria.*

mes que ses contemporains idolâtrèrent dans Vittoria : Michel-Ange Buonarroti¹, dont l'illustration personnelle a fait oublier celle de sa famille², et dont le magnifique génie commande l'admiration au nom de tout ce que l'intelligence révère dans ses manifestations les plus sublimes : celui qui peignit la chapelle Sixtine, fit la statue de Moïse et éleva la coupole de Saint-Pierre, conçut pour la marquise de Pescaire un amour semblable à celui qu'il ressentait pour l'art. Ce premier des peintres, des sculpteurs, des architectes, était aussi poète, et disait en s'enorgueillissant d'aimer Vittoria :

« Le beau, qui seul rendra immortelle la splendeur de mes œuvres, le beau seul pouvait allumer cette flamme » Et ce *beau* qui ravissait Michel-Ange, ce *beau*, qu'il comparait à celui qui resplendissait dans ses ouvrages, l'artiste ne le renfermait point dans les formes matérielles, mais le comprenait dans toute son étendue.

Pourrait-il en être différemment de celui dont on a tracé le portrait en ces termes : « Il n'avait connu dans la jeunesse d'autre besoin que celui d'exercer son esprit, d'autre plaisir que celui de cultiver les arts. Devenu riche, et dans un âge avancé, il méprisa le luxe, et méconnut même les commodités de la vie : dormir tout habillé, ne vivre souvent que de pain et d'eau, passer les nuits au travail ou en promenades solitaires, sont les moindres traits qui puissent caractériser les habitudes de sa vie. S'il eût vécu chez les Grecs, on l'eût admiré comme philosophe avant de le louer comme artiste ; mais à coup sûr, il eût été de la secte de Zénon. Economie, frugalité, désintéressement, austérité des mœurs, inflexibilité de caractère, mépris de la fortune et même de la gloire : telles furent les vertus qu'il professa toujours³. »

C'était à l'ancienne chevalerie, à la gaie-

science, et surtout à l'exemple de Pétrarque, que l'on devait la liberté d'exprimer cette sorte de passion toute de l'âme qu'éprouvait Michel-Ange pour la marquise de Pescaire, et qui n'est plus dans nos mœurs ; car il faut le reconnaître, ce que nous appelons la *mode* (laquelle n'est que la coutume rapidement variée), jouissait alors, comme aujourd'hui, du droit de régler les affections ; on choisissait une dame de ses pensées, on lui consacrait tout l'emploi de son temps, on faisait pour elle des actions d'un héroïsme parfois ridicule, et on l'apprenait à l'Europe entière.

Mais l'affection qu'échangèrent Vittoria Colonna et Michel-Ange fut empreinte de leurs nobles caractères, et soit qu'on lui donne le nom d'amour ou d'amitié, elle fut si pure que leur vertu n'en reçut aucune atteinte. Michel-Ange, lui-même, nous dira comment il aimait :

« S'il est vrai qu'à la vue de ce qui est beau un juste désir remplit le cœur de l'homme, et l'élève de ce monde terrestre jusqu'au trône de l'Éternel, n'est-ce pas un désir semblable qui me saisit à la vue de cette femme, quand j'admire en elle les dons du ciel ?

« Mes yeux suivent ses yeux qui me révèlent son âme s'inspirant à la source de tout amour ; j'y remonte avec elle... j'arrive à cette fin qu'elle espère...

« J'aime l'ouvrage, parce que j'adore son Auteur. »

Cette liaison autorisée par l'usage, et regardée comme avantageuse à la gloire de la dame et de l'artiste, n'avait rien d'exclusif : qu'elle résidât à Ferrare, à Naples ou à Rome, partout la marquise de Pescaire était entourée d'amis, et la déférence que Clément VII avait pour son opinion, valut son élévation au cardinal Bembo.

Qu'était-ce cependant que ces succès, que ces affections, sinon des chaînes qui rattachaient Vittoria à la terre, quand sa

(1) Né en 1474.

(2) Il était de la maison des comtes de Canossi.

(3) Petres.

raison éclairée par la foi, quand sa sensibilité exaltée par la charité, lui montraient le ciel pour demeure, et Dieu comme le seul bien qu'il lui fût permis de vouloir posséder? comment se présentaient à l'esprit de cette femme les vérités éternelles que nulle perversité secrète ne la forçait à redouter, qui n'avait jamais eu besoin de recourir au mensonge, et qui avait appris, par la possession, ce que valaient les jouissances de la vie?... Vittoria, sept ans après la mort de son mari, ne composait plus que des poésies sacrées, et plus tard, rompant entièrement avec le monde, elle ne trouva plus à satisfaire l'austérité de ses inclinations que dans une retraite cloîtrée. Sans se lier par aucun vœu, elle se renferma successivement dans le couvent des sœurs d'Orvietto et dans celui de Sainte-Catherine, à Viterbe, monastère dont les religieuses jouissaient d'une grande réputation de sainteté. Elle édifia les religieuses par ses vertus toutes chrétiennes, entre lesquelles se distinguait une charité sans bornes, qu'une humeur égale, sa douceur et d'immenses aumônes ne permettaient pas de mettre en doute.

Les nombreux amis de la marquise de Pescaire, sans en excepter Michel-Ange, le plus illustre comme le plus passionné de tous, s'affligèrent de cette résolution et n'imaginèrent point de la blâmer. Les esprits supérieurs de ce temps comprenaient le dédain du monde après en avoir obtenu l'admiration; et les dernières poésies de Dante et de Pétrarque, chants sacrés n'ayant que Dieu et la religion pour objet, semblaient inspirer les derniers vers de Michel-Ange et de Vittoria Colonna. Une multitude de chefs-d'œuvre furent produits par cette réunion des sentiments religieux, de la culture des lettres profanes, du génie et des talents : on regrettera toujours un des plus beaux momments dû à ce concours du christianisme, de la philosophie et de l'art : l'épopée de l'Allighieri, enrichie des cou-

mentaires de Landino, et illustrée des des-
sins à la plume de Michel-Ange. Michel-
Ange inspiré par l'Allighieri!... Quelle
réunion!...

Il nous faut le redire : les siècles, les nations s'abreuvent de vanité à la coupe de l'ignorance ; on ne peut échapper à son ivresse que par l'examen de ces siècles, de ces nations ; que par un travail laborieux, qui étende le cercle dans lequel nous renferment des écrivains frivoles, et prétentieux ; en un mot, que par l'étude de l'histoire, qui nous apprendra à n'exclure de nos hommages ni certains temps, ni certains lieux, et à révéler des gloires dont notre orgueil ne sera pas l'artisan. Ce fut à sa vénération pour les Grecs que l'Italie dut la merveille d'éclairer deux fois l'Europe, et Vittoria Colonna ne fit que suivre l'exemple de ses compatriotes, quand elle chercha dans l'antiquité les modèles des œuvres qui devaient faire passer son nom à la postérité.

Entièrement détachée de la terre, mais toujours guidée par un cœur généreux, Vittoria quitta le monastère de Viterbe pour venir habiter un moment le palais Césarini, à Rome, où quelques amis réclamaient sa présence. Le désir d'être utile l'emporta sur son goût pour le silence et la paix du cloître; mais elle eut peu de temps pour atteindre le but qu'elle s'était proposé. Arrivée à Rome au commencement de l'année 1547, elle fut immédiatement atteinte d'une maladie si violente, que le 15 février elle dicta son testament, pour ne plus penser qu'à Dieu. Remplie de soumission et de confiance, elle expira doucement peu de jours après, sans que les approches de la mort eussent altéré ses facultés morales ni la beauté de sa personne.

CESSE DE BRADY.

COURRIER DE PARIS.

28 juin.

Oh! que maman a bien raison de le dire, chère Eugénie; c'est le mal qui nous fait comprendre et sentir le prix du bien. Jamais je n'avais tant joui du beau temps que depuis ces derniers jours. Nous l'avions tant désiré et tant attendu! Pour n'en rien perdre, je me lève de très bonne heure, et, aujourd'hui, par exemple, où j'ai été réveillée, par la chaleur sans doute, j'ai ouvert ma croisée, devine à quelle heure? Je n'en savais rien moi-même, le jour pénétrant à travers les rideaux m'avait trompée, lorsque le profond silence qui régnait fut interrompu par les trois coups qu'a sonnés l'horloge de Saint-Louis!... Presque en même temps le merle s'est fait entendre: d'abord à *mezza-voce*, timidement comme s'il eût craint de réveiller tout ce qui dormait encore, puis s'enhardissant à mesure qu'il répétait son sifflement harmonieux, il a élevé la voix tout-à-fait, et bientôt la fauvette est venue y joindre la sienne pour célébrer le jour naissant. Que l'air pur du matin était délicieux à respirer à cette heure! Le chèvrefeuille qui grimpe sous les fenêtres de ma mère exhale son parfum charmant, toutes les fleurs étaient radieuses de fraîcheur; jamais notre jardin ne m'avait semblé si joli; aussi suis-je restée longtemps à l'admirer en pensant à celui qui a créé tant de merveilles, et ainsi ma pensée remontait de la terre au ciel et redescendait du ciel sur la terre, où les bruits de la ville commençant leur murmure m'ont tirée de ma contemplation. Tu penses bien qu'après cela je n'ai pas été tentée de me recoucher, et, au lieu de dormir, ce dont je n'avais plus envie du tout, je me suis mise au travail en pensant à toi, et j'ai traduit l'invocation au sommeil qui n'avait pas en

ce moment le mérite de l'à-propos. J'ai bien eu quelque peine à me tirer du commencement, mais enfin j'en suis venue à bout. La voici :

• O sommeil! ô doux sommeil! puissant réparateur de la nature, comment ai-je pu te faire fuir à ce point que tu refuses de clore mes paupières et de plonger mes sens dans l'oubli de tout! Pourquoi, sommeil, préfères-tu les chaumières enfumées, les incommodes grabats et le bourdonnement de la nuit aux demeures parfumées des grands, à l'éclat de leurs lits de parade et aux suaves accents de la mélodie qui t'y berceraient? On te verra donc, sur un mâât élevé à donner le vertige, fermer les yeux du mousse et l'endormir dans le bercement de la tempête au milieu des vents furieux? A cette heure si rude, comment peux-tu donner le repos au matelot inondé par les vagues et, dans la plus calme et la plus paisible nuit, le refuser à un roi? »

SHAKSPEARE, *Henri IV.*

En échange de cette traduction que mon bon oncle Jean approuve, il nous donne, de *Chiabrera*, un petit morceau de poésie qui me semble charmant, tout en harmonie avec le tableau que m'offraient ce matin le ciel et les fleurs, et que nous montre aussi le gracieux visage de ma chère Eugénie.

Se bel rio, se bell' aurette
Fra Perbetta
Sul mattiu mormorando erra;
Se di fiori un praticello
Si fa bello,
Noi diciam riede la terra

Quando avvien che un zeffietto
Per diletto

Bagni il piè nell' onde chiare
 Sicchè l'acqua in sull' arena,
 Scherzi appena,
 Noi diciam che ride il mare.

Segiammai tra fior vermigli,
 Se tra gigli,
 Veste l'alba un anreo velo,
 E su rote di zaffiro
 Move in giro,
 Noi diciam che ride il cielo.

Ben è ver quando è giocondo,
 Ride il mondo. ;
 Ride il ciel quando e gioioso ;
 Ben è ver ; ma non san poi
 Come voi,
 Fare un riso grazioso.

Après cette gracieuse image du sourire, mon bon oncle nous ramène à une pensée bien sérieuse.

Il passato non è, ma se lo pinge
 La viva remembranza.
 Il futuro non è, ma se lo finge
 La credule speranza.

Il presente sol è che in un baleno
 Passa del nulla in seno.

Donque la vita è appunto
 Una memoria, una speranza un punto.

Travaillons donc beaucoup afin qu'il nous reste, autrement que dans notre mémoire, quelque chose de ce temps qui nous échappe sans cesse. Assurément, si tu fais tous les ouvrages que je t'envoie et que tu les ajoutes à tes travaux plus sérieux, tu dois posséder un bon nombre de monuments des jours qui se sont écoulés.

Le n° 1 de notre planche de dessins est le modèle du fichu-pèlerine dont tu trouveras le patron réduit au n° 2. — J'ai indiqué avec les chiffres de centimètres la grandeur réelle de chacune des lignes qui t'aideront à ramener ce patron à sa grandeur naturelle. Ce fichu, décolleté comme une robe à la vierge, est très joli, et tu pourras le mettre dans tes toilettes d'été, en assortissant le nœud qui retient au milieu de la poitrine les deux bouts du fichu froncés au reste de la toilette.

Le n° 3 est le dessin que je te conseille de faire sur ce fichu, qui imitera l'Angleterre, c'est-à-dire qui sera brodé en application de mousseline sur beau tulle de Bruxelles. J'ai acheté le fichu, tout dessiné, chez madame David, au prix de 8 fr.

La partie du dessin qui se trouve au n° 3 est la partie concave, ou haut de la pèlerine. Tu n'as ici que la moitié de cette partie, mais tu la calqueras à l'envers et tu auras l'autre moitié.

Le n° 4 est la partie du dessin légèrement convexe qui fait le bord d'en bas de la pèlerine. Tu n'en n'as encore qu'un côté et tu feras l'autre en la calquant de même à l'envers.

Le n° 5 est un bout de dessin droit qui fera suite aux deux précédents.

Avec ces trois parties de dessin, tu feras facilement le fichu tout entier.

Je te ferai remarquer que je n'ai fait mettre de semé que dans une partie seulement, parce qu'on ne peut le faire qu'en continuant toujours celui que tu auras commencé, c'est-à-dire en l'étendant à droite, à gauche, au-dessous, et toujours de manière à ce qu'il soit espacé bien également.

Le n° 6 est le patron d'un bonnet qui n'est pas difficile à emporter en voyage, ni à repasser, qui va cependant très bien, toutes choses fort appréciables. Tu le tailleras en jaconas ou en mousseline, selon l'usage auquel tu le destines. Je le suppose en jaconas.

Après avoir taillé ton bonnet d'après les mesures indiquées sur le patron réduit, tu feras sur le bord du droit fil un grand ourlet de trois centimètres.

Au-dessus de cet ourlet et à 16 millimètres environ, tu feras trois petits plis de 2 millimètres chaque et espacés entre eux de 2 millimètres aussi.

Tu laisseras encore un intervalle de 16 millimètres, et tu répèteras les trois petits plis, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tu aies cinq fois trois petits plis, qui, ainsi dispo-

sés, formeront l'ornement de ton bonnet.

Fais autour de la partie arrondie un petit ourlet de 2 ou 3 millim. seulement.

Pour faire la coulisse qui devra se trouver à environ 18 millim. du petit ourlet, taille un morceau d'étoffe de forme absolument semblable à celle de la partie du bonnet qu'elle doit doubler. Cette bande, à peu près cylindrique, aura 2 centimètres de hauteur, et tu la coudras à plat à dix-huit millim. du bord, lequel formera ton bavolet.

Passes un ruban de percale dans cette coulisse, et arrêtes-en les deux bouts à chacune des extrémités qui rejoignent le devant du bonnet.

Il n'y a plus qu'à garnir le bonnet, ce que tu feras en cousant tout autour une dentelle imitant la Valenciennes; on en fait de charmantes qui sont solides, se blanchissent à merveille et sont très bon marché. Il te faudra de cette dentelle 2 mètres 30 centimètres seulement, et tu la prendras haute de 3 centimètres.

Pour la coudre, commence par le milieu du derrière du bonnet, et couds ta dentelle à plat jusqu'aux premiers petits plis; à cet endroit, tu commenceras à la froncer, jusqu'à la partie droite du bonnet qui arrive à la hauteur de l'œil, et en observant de serrer davantage tes fronces *au tournant* qui forme la patte du bonnet. La partie qui est sur le front sera unie aussi, et tu continueras l'autre moitié du bonnet jusqu'à ce que tu rejoignes le milieu du derrière, où tu feras une couture à la dentelle.

Si tu voulais faire ce bonnet en mousseline, tu pourrais y broder un semé pour le fond, et remplacer les cinq rangées de petits plis par de petites guirlandes, ce qui serait fort joli.

C'est pourquoi je te propose les deux semés qui sont aux nos 7 et 8.

Le n° 9 est un coin de mouchoir en festons, que tu broderas en coton blanc ou de couleur, à ton choix.

Le n° 10 est un dessin qui doit être brodé

au plumetis pour cols, chemisettes, entre-deux quelconques et qui ferait bien aussi sur le bonnet de tout à l'heure. Ces gros grains de café sont très à la mode, ainsi entourés d'un cordonnet qui les rend moins lourds.

Le n° 11! Voilà la grande affaire! Ce n° 11 t'offre, autant que faire se peut, l'aspect du tricot de Naples ou tricot *glacé*. C'est le plus joli de tous ces tricots en vogue dont je te parlais dans ma dernière lettre, et je me suis si bien familiarisée avec lui que je ne redoute plus de faire des *fautes*.

Pour faire une couverture de laine de ce tricot pour un grand lit, il faut 1 kilog. de laine dix fils à 12 fr. le demi-kilogramme. Ma grand'maman a acheté la sienne chez Sorré-Delisle, et deux aiguilles de buis du diamètre de huit millimètres environ. La laine doit être de deux couleurs; l'une fait le fond, l'autre le *glacé* indiqué sous le n° 11.

Pour un couvre-pieds de grand berceau, il faut monter sur une aiguille 86 mailles, pour un grand lit 125.

Le tour que tu fais pour monter les mailles ne compte pas, et j'appellerai donc le tour suivant le *premier tour*. Pour ce premier tour, prends la laine dont tu veux faire le *glacé*. Je suppose cette laine rouge, et l'autre sera blanche; à partir de ce tour, n'oublie pas qu'il faut toujours changer de laine.

1^{er} tour. Tricote une première maille à l'envers, prends la maille suivante à l'envers aussi, mais ne la tricote pas. Tourne la laine autour de l'aiguille de manière à la ramener devant toi; tricote la troisième maille, toujours à l'envers. Ne tricote pas la quatrième, mais prends-la toujours à l'envers, et tourne ensuite la laine autour de ton aiguille; tricote la maille suivante toujours à l'envers, prends celle qui la suit sans la tricoter; tourne la laine autour de ton aiguille, etc., et toujours de même jusqu'à la fin de ce premier tour.

2^e tour. Casse la laine rouge à 15 à 16

centimètres du tricot, et rattache-la à la laine blanche par un nœud tout près du tricot, en ayant soin que le bout de la laine blanche soit de la même longueur que celui de la laine rouge.

Pour que ton tricot soit bien établi, il faut qu'il se trouve sur ton aiguille une maille simple rouge, une maille rouge et une blanche croisées. La maille rouge, que j'appellerai *la bride*, sur la blanche, et toutes les mailles alternativement dans le même ordre.

Ceci bien constaté, prends, à l'envers, la maille simple, et tricote-la à l'envers; prends la bride sans la tricoter; tricote *séparément* les deux mailles suivantes; prends la bride sans la tricoter, etc., jusqu'à la fin de l'aiguille.

3^e tour. Change de laine comme tout à l'heure, et tous ces bouts de laine que tu laisses à droite et à gauche du tricot formeront une frange.

Prends toujours à l'envers la première maille simple sans la tricoter, tourne la laine autour de l'aiguille et tricote ensemble les deux mailles croisées; prends la maille suivante sans la tricoter; tourne la laine autour de l'aiguille et tricote ensemble les deux mailles croisées, toujours à l'envers, etc., ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille.

Le 4^e tour se fait comme le 2^e, le 5^e comme le 3^e, etc.

Pour te familiariser avec ce travail, je t'engage à faire un échantillon de quelques mailles seulement, afin de ne pas risquer de faire des fautes sur l'objet auquel tu veux donner une destination sérieuse.

En nouant tes bouts de laine les uns aux autres, de manière à ce que les nœuds soient à distances égales et contrariés, tu auras une jolie frange.

Voici maintenant un autre tricot que je trouve bien moins joli que le premier; mais que l'on fait beaucoup aussi cependant: c'est un tricot à côtes que l'on appelle tri-

cot anglais. Il n'a pas d'envers, et si tu veux y employer deux couleurs, comme dans le tricot glacé, les côtes seront d'une couleur d'un côté, et d'une autre couleur de l'autre côté.

On change de laine à chaque tour comme pour le tricot glacé, et il faut monter sur son aiguille un nombre de mailles pair.

Les mêmes aiguilles doivent servir si c'est pour le même usage.

1^{er} tour. Je suppose tes deux laines bleue et blanche. Prends la laine bleue et ajoute-la, tout près du tricot, à la laine blanche, en faisant un nœud; garde la laine bleue devant toi comme si tu voulais tricoter à l'envers; prends la première maille blanche à l'envers, sans la tricoter; prends les deux mailles suivantes, à l'endroit, et tricote-les ensemble, à l'endroit aussi. Ramène la laine devant toi en la passant entre les deux aiguilles; prends une maille simple à l'envers, sans la tricoter; tricote à l'endroit les deux mailles suivantes, ramène la laine devant toi; prends une maille à l'envers sans la tricoter, tricote ensemble les deux mailles suivantes, ainsi de suite jusqu'à la fin de l'aiguille.

Pour que ce tricot soit bien établi, il faut qu'il se trouve sur ton aiguille alternativement une maille simple bleue et deux mailles croisées, l'une bleue, l'autre blanche, la maille bleue passant sur la maille blanche.

2^e tour. Casse la laine bleue et remplace-la par la laine blanche.

La laine blanche devant toi, prends une maille simple bleue, à l'envers, sans la tricoter. Tricote, ensemble, à l'endroit, les deux mailles croisées; ramène la laine devant toi en la passant entre les deux aiguilles, et prends une maille simple à l'envers, sans la tricoter; tricote les deux mailles croisées à l'endroit, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

Le tricot en pointes de diamants est très joli, et j'en ai vu des bonnets il y a déjà bien longtemps.

Celui-ci n'a point de frange ; on ne change pas de laine.

Monte un nombre de mailles impair, et tricote un premier tour *à l'envers*.

Au deuxième tour, prends la première maille à l'endroit sans la tricoter, prends deux mailles à la fois et tricote-les à l'endroit. Prends les deux mailles suivantes à la fois et tricote-les à l'endroit, et tricote ainsi toujours deux mailles ensemble, à l'endroit, jusqu'à la fin de l'aiguille.

Au troisième tour, prends la première maille à l'endroit, sans la tricoter ; prends *la bride* du tour précédent, c'est-à-dire la laine qui se trouve entre les deux aiguilles et va d'une maille à l'autre ; tricote cette bride, toujours à l'endroit. Tricote la maille suivante à l'endroit, et prends ensuite la *bride* pour la tricoter, et continue toujours à tricoter à l'endroit toutes les mailles *séparément*, et chacune des *brides* qui se trouvent entre elles.

Pour le quatrième tour, prends la première maille à l'envers, sans la tricoter, et tricote à l'envers toutes les mailles suivantes, et recommence au cinquième tour à prendre la première maille à l'endroit sans la tricoter, puis à tricoter à l'endroit deux mailles à la fois comme au deuxième tour.

Le sixième comme le troisième, etc.

J'espère que te voilà en mesure de devenir une très habile tricoteuse, et que

cela pourra te servir à faire quelquefois autre chose que des couvertures ; mais en ce moment ce sont les couvertures qui sont à la mode ; cependant je n'en ai point entrepris encore.

Je te donnerai prochainement le moyen de faire aussi de jolis sacs à ouvrage très commodes avec l'un de ces tricots.

En attendant, je m'aperçois que ma lettre est un volume et que mon professorat, en matière de tricot, ne me permet plus de te parler d'autre chose.

J'avais cependant bien envie de te raconter les merveilles de l'industrie que j'ai vues exposées dans l'orangèrie des Tuileries ; la touchante cérémonie de la première communion au collège Rollin, où monseigneur l'archevêque en personne est venu communier et confirmer les élèves, au nombre desquels se trouvaient notre petit cousin Jules ; mais il n'y a pas moyen, le temps presse, et il faut fermer cette longue lettre. C'était avant-hier seulement que je l'avais commencée, et ce matin la pluie tombe à torrents ! c'est bien le cas de dire que les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; ce n'est que pour notre amitié qu'ils se suivront et se ressembleront toujours.

Je t'embrasse tendrement, et te dis vite à revoir,

Marie d'ANGREMONT.



ÉGLISES ET CHATEAUX.

SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE. — LE CHATELET.

Si la campagne a ses vastes ou riants paysages, ses hautes futaies sombres, ses vertes prairies étendues au soleil, ses calmes rivières serpentant entre les saules et les peupliers, la ville a bien aussi ses paysages doux et imposants. Or, entre tous, celui dont l'on jouit du milieu du pont des Arts est, suivant moi, le plus merveilleux tableau : la Seine qui coule à pleins bords, le Pont-Neuf, dont les deux bras s'étendent sur le double lit du fleuve qui étreint l'île, le berceau du Parisien, et ce berceau de tant de générations, chargé, ainsi que l'un et l'autre quai, de maisons neuves ou vieilles, de récents ou d'antiques édifices. Paysage magnifique de la vieille ville, il a ses peupliers qui s'élancent dans les airs; les clochers, les toits aigus des tourelles : il a les chênes séculaires, les hautes futaies; les tours massives et sombres, d'où sortent les chants graves et mélodieux des cloches qui prient le Seigneur, de même que s'élèvent vers le ciel les hymnes des oiseaux nichés dans les peupliers, les hêtres et les chênes.

Un matin, je contemplais ce paysage vivifié par les rayons du plus beau soleil, et la mémoire n'éprouvait pas de moins douces jouissances que le regard devant cette vue qui éveille tant de souvenirs. Je me plaisais à aller aussi loin que possible dans le passé, laissant faire ceux qui courent si vite, si vite vers un avenir d'ambition, de gloire, de bonheur, avenir qu'ils ne sont guère sûrs d'atteindre, et, par la pensée, je rendais l'île de la Cité à la fraîche et riche verdure

qu'elle devait avoir il y a deux ou trois mille ans, baignée par le fleuve qui la tenait embrassée; puis, au-dessus des maisons que je voyais construire, s'élevait Notre-Dame, le palais de saint Louis, dix églises, aujourd'hui détruites, qui se pressaient comme des pieuses filles autour de leur mère; puis, traversant à droite le Petit-Pont, je contempiais la masse noire du petit Châtelet; à gauche, le grand pont, et tout à coup le grand Châtelet, non moins massif et sombre que le petit, m'apparaissait en avant d'une antique église au-dessus de laquelle s'élançait une tour haute, élégante, hardie. La tour seule est restée debout, mais muette : pourquoi ce clocher aurait-il aujourd'hui ses voix sonores puisque l'église est tombée? Monument magnifique, il n'en est pas moins une ruine; il est orphelin, et plus bas nous verrons quelle est sa destinée ou sa destination actuelle.

Si jamais nous avons exécuté fidèlement la promesse de ne nous occuper que des monuments détruits ou appliqués à un usage tout différent de leur vocation première, ce sera certes bien dans cet article où nous parlerons d'une église qui n'est plus, de Saint-Jacques-la-Boucherie, et d'un château qui est allé où est allée l'église, du Châtelet, ce diminutif du vieux mot *Châtel*, employé aujourd'hui par les seuls fabricateurs de romances ou romans moyen-âge. Tombés à peu près à la même époque sous les coups des démolisseurs, Saint-Jacques et le Châtelet n'avaient pas une même date de naissance. Le Châtelet était le premier né. Parlons

donc de lui d'abord : respect à la vieillesse.

Le Châtelet était la petite forteresse construite par les Romains pour défendre l'entrée du grand pont à l'époque où l'enceinte de la Cité suffisait au Paris naissant. Une inscription, que l'on lisait encore dans le siècle dernier, au dessus d'une des portes du Châtelet : *Tributum Cæsaris* (le tribut de César), prouve que là se percevaient les impôts au nom du peuple romain. Une *Chambre de César* existait aussi dans le Châtelet. Faut-il conclure de ce fait que le Grand César, celui que nous connaissons, ait habité ces vénérables murailles, ou devons-nous penser qu'elles ont été élevées par un de ses successeurs au surnom de César, surnom impérial conservé jusqu'à nos jours dans le mot *kaiser*, qui signifie *empereur* en allemand. Quels monuments durables ce sont que les mots !

Le grand Châtelet était ceint de fossés profonds dans lesquels la Seine versait sans cesse une eau courante qui, dans le neuvième siècle, à l'époque du siège de Paris par les Normands, porta au fleuve le sang des malheureux que les barbares entassèrent dans les fossés. Ils espéraient arriver par cet horrible pont aux murailles de la ville ; mais après dix mois d'attaque les Normands furent contraints de se retirer devant la vaillance de nos ancêtres. Quel intérêt profond n'a point le souvenir de ces scènes de désolation et de mort, lorsque, sur le lieu même où elles se passèrent il y a mille ans environ, on voit un quai magnifique, planté d'arbres verdoyants, et que là où fut le pont de bois nommé le *Grand-Pont*, pont fragile plus d'une fois détruit par les inondations et les incendies, s'étend le pont au Change, commencé sous Louis XIII et achevé sous Louis XIV enfant.

C'était cependant une chose pittoresque que ces rues, chargées de maisons, suspendues au-dessus du cours du fleuve, et nous ne sommes pas des premiers à émettre cette opinion. Un écrivain, dirai-je un poète du

seizième siècle, décrivant les beautés de Paris, nous a laissé les vers suivants, qui auront du moins le mérite d'égayer par leur étrangeté ce grave article.

. En ce que plus j'admire
Sont les ponts, cinq en nombre, et tellement dressés
Qu'on y voit des maisons les fondements haussés,
Et le tout si bien fait qu'on jugerait à peine
Que ce fussent des ponts *qui dessous* fut la Seine,
N'était que l'on le sait ; car les rangs des logis,
Les places, les maisons s'y voyent vis-à-vis,
Tout ainsi disposés en même rang et terme
Qu'on bâtit les maisons en pleine terre ferme.

Il est à supposer toutefois que l'auteur de ces vers, Etienne de Knobelsdorff, et le nom est à peu près aussi mélodieux que l'œuvre, admirerait davantage encore les quais et les ponts d'aujourd'hui.

Et pourtant le vieux pont au Change, ainsi nommé parce que les changeurs l'habitaient avec le privilège exorbitant, à eux concédé par Louis VII, d'exercer seuls cette lucrative profession, le vieux pont au Change devait avoir quelquefois de bien magnifiques spectacles, soit quand Louis IX sortait de son palais et traversait le pont pour venir en personne rendre la justice sous un dais tendu pour lui dans une salle du grand Châtelet, soit quand un roi ou une reine allait en grand cortège à Notre-Dame, lors d'une entrée solennelle. Alors, comme en 1389, à l'entrée d'Isabeau de Bavière, le pont était couvert d'une tenture de taffetas azur semé de fleurs de lys d'or, et du milieu de ce ciel royal descendait un homme sous forme d'Ange, venu au moyen d'une machine merveilleuse, du haut des tours Notre-Dame ; il mettait sur la tête de la reine une couronne d'or et remontait jusqu'aux tours par le même chemin, en même temps que deux cents douzaines d'oiseaux prenaient en gazouillant leur volée vers l'ondoyante voûte bleue qui voilait le pont. Quel charmant spectacle ce devait être ! Quel symbole gracieux et touchant que cette délivrance de pauvres captifs le jour où l'entrée d'une reine devait porter bonheur !

et le bonheur des oiseaux comme des hommes, c'est la faculté de respirer l'air pur et de vivre en liberté.

Et ce riant emblème nous le retrouvons pratiqué le jour de la Pentecôte dans la sombre église de Saint-Jacques-la-Boucherie. Lorsqu'on chantait l'hymne *Veni Creator*, une colombe blanche était lancée du haut des voûtes, et en même temps se répandaient dans la nef des petits oiseaux que délivraient de pieuses mains. Au quatorzième siècle l'église de Saint-Jacques avait acquis presque toute l'étendue qu'elle avait lorsqu'elle tomba à la fin du siècle dernier ; mais ces progrès furent lents, car elle se forma successivement des chapelles que chaque génération y ajoutait, réalisant ainsi un vœu, une prière, une action de grâces : voilà pourquoi l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie avait la même irrégularité que le palais de Fontainebleau ; le palais construit par des rois de diverses époques, l'église édifiée à divers temps par les fidèles du quartier.

Parmi ces fidèles on trouve au premier rang un homme fameux, l'écrivain Nicolas Flamel, qui gagna tant d'argent dans sa profession que la foule pauvre et curieuse qui l'entourait le proclama alchimiste heureux, et puissant possesseur du secret de la pierre philosophale. Son véritable secret, je le crois, fut l'amour du travail, l'ordre et l'économie qui opèrent mieux que tout au monde la transformation du cuivre en or. On rapporte cependant que lors des fouilles plusieurs fois tentées par la cupidité sur les lieux qu'il habita, on trouva des limes, des fragments de métaux, des fioles, des matras, des creusets et tout l'attirail métallurgique. Les chercheurs, possédés d'une idée fixe et par conséquent avenglés soit par la passion de l'or, soit par une autre passion, une ferme croyance dans le savoir de Flamel en alchimie ; les chercheurs y virent-ils bien clair ? La tradition de cette découverte ne doit-elle pas être reléguée avec

les sinistres légendes qui faisaient de la maison de Nicolas Flamel, rue de Marivaux, au coin de la rue des Ecrivains, la terreur du quartier, le lieu des apparitions, rendez-vous nocturne où les démons affluaient avec longs hurlements et grands bruits de chaînes ? Je le pense, et je ne connais de traces certaines des richesses de Flamel, que les actes nombreux qui attestent l'honorable emploi qu'il fit d'une fortune acquise par lui et sa femme à *grand' peines et travaux*. Secours aux pauvres clercs, aux étudiants malheureux, rentes aux hospices, aux quinze-vingts surtout, et vaste maison d'aumônes ouverte aux indigents et aux pèlerins sans asile ; voici quels beaux vestiges a laissés la fortune de l'écrivain-juré de l'Université.

Près de Nicolas Flamel, comme bienfaiteur de l'église, figure un nommé Gilles Alain, qui céda à la fabrique certain droit sur sa propriété tout-à-fait contiguë à Saint-Jacques, moyennant la faveur d'avoir un jour étroit ouvert dans les *verrières* ou vitraux du chœur. Par cette ouverture, dont la largeur et la longueur étaient également de deux doigts, il pouvait sans cesse voir l'autel, la lampe du chœur et les chapelles éclairées par le soleil teint de vives couleurs de vitraux ou par la pâle lueur de la lune. C'était là le prie-Dieu d'Alain, de sa femme Jacqueline et de Thibergeau, le beau-frère d'Alain, car Thibergeau n'avait jamais voulu se séparer de sa sœur qui l'aimait tendrement et qui était non moins aimée d'elle. Gilles Alain, quoique jeune encore, avait acquis une fortune suffisante dans une riche boutique d'orfèvrerie qu'il tenait rue du Porche, cette même rue qui aujourd'hui, sous le nom de rue du Petit-Crucifix, ne contient que quelques misérables recoins encombrés de haillons.

Quant à Thibergeau, il était fermier ou sous-fermier des aides, et son frère, sa sœur auraient bien voulu le voir renoncer à cette profession qui était, pour le paisible mé-

nage, une cause incessante de trouble et de tourment. Depuis longtemps déjà le peuple murmurait contre les impôts dont les accablait le régent, gouvernant au nom de Charles VI, et plusieurs fois Jacqueline, en passant dans la rue des Arcis ou des Lombards, avait entendu avec terreur des paroles menaçantes pour les percepteurs des tailles et les fermiers des aides. Alors, et lorsqu'elle rentrait, elle témoignait ses craintes à Thibergeau ; lui disant que la plus grande preuve d'amitié qu'il pourrait lui donner ce serait de renoncer à son périlleux office, et il lui promettait alors de ne pas renouveler le traité qui le tenait engagé jusqu'à la fin de l'année 1383.

Enfin, à cette époque, la famille devait donc jouir d'une paix parfaite et d'un bonheur sans mélange, suivant les douces espérances de Jacqueline ; mais la pieuse femme n'avait pas songé aux épreuves auxquelles il faut s'attendre ici-bas, et force lui fut bien d'en sentir les atteintes lorsqu'elle vit son mari Alain, saisi d'un mal subit, tomber de jour en jour vers la tombe dans laquelle un jour il disparut. Pauvre femme ! elle voulut assister à la messe mortuaire célébrée autour du corps de son mari, et à genoux devant l'étroite fenêtre ouverte sur l'église, elle resta en prière toute la nuit qui suivit cette journée de deuil.

Thibergeau ne la quitta pas d'un instant pendant cette veille sinistre, et bien des jours se passèrent avant qu'il parvint à la consoler un peu. Cependant elle aimait tant son frère, et son frère l'aimait tant, que son cœur comprit enfin qu'il avait où se reposer en toute confiance, et Jacqueline redoubla d'amitié pour Thibergeau. Quel fut donc son effroi lorsqu'un jour elle entendit autour de l'église, dans la rue du Porche, dans la rue des Arcis, un bruit inaccoutumé. C'était la rumeur qui précède l'orage populaire. Un impôt d'un vingtième à prélever sur chaque denrée, venait d'être ordonné par le duc d'Anjou, et devait être perçu le matin même.

Jacqueline, qui se tenait étrangère aux nouvelles de la ville, ne savait rien de ce projet ; elle ne l'apprit que par son menaçant résultat, et Thibergeau, fermier des aides, chargé de recueillir cette taxe extraordinaire, Thibergeau était sorti ! on peut donc concevoir les angoisses de la sœur. La sédition, commencée au marché des Halles, se propageait avec la rapidité de l'éclair : en effet, la foudre n'était pas loin. Déjà les gens des marchés avaient assailli le Châtelet, et après avoir délivré les prisonniers les plus coupables, car c'est ainsi que procède tout soulèvement qui lâche la bride aux passions criminelles, ils couraient vers l'Hôtel-de-Ville, et là, renversant et brisant tout obstacle, s'étaient emparés d'armes horribles, de maillets de plomb qui les firent surnommer *mailloins*.

Ainsi armés, ils allaient pillant, dévastant, assommant les gens riches, les changeurs de la rue des Lombards et les collecteurs ou fermiers des aides qu'ils rencontraient. Pendant ce tumulte, Jacqueline, au comble de l'épouvante, car elle n'avait pas entendu parler de Thibergeau, Jacqueline était à genoux, en prière, devant le vitrail qui lui permettait de voir dans l'église, église calme, au milieu de ces agitations, comme la Divinité au-dessus des mesquines passions de ce monde. Les mains jointes, elle suppliait avec ferveur la Vierge, dont elle apercevait au loin, sur son autel, la statue vêtue de blanc, lorsqu'un grand et retentissant fracas la fit tressaillir. Un portail de l'église venait d'être enfoncé, et comme un torrent qui a rompu sa digue, la foule se précipitait dans la nef en poussant d'horribles blasphèmes dont la veille elle se serait sans doute crue bien incapable, tant est grand l'égarément que jette la colère dans les âmes !

Mais en avant de cette foule furieuse fuyait avec désespoir un homme, un homme ensanglanté, en lambeaux, tant il avait été serré de près par ceux qui le poursuivaient.

Egaré, haletant, la tête perdue, il allait se jeter à genoux au milieu de ces frénétiques, lorsqu'un dernier mouvement de conservation l'ayant saisi, il s'élança sur l'autel de la Vierge, et tenant embrassé la sainte statue, il se croyait bien en sûreté.

Et ce malheureux fugitif, c'était Thibergeau ; Jacqueline l'avait reconnu, et, comble d'horreur ! elle vit un des révoltés bondir, un poignard à la main, sur l'autel de la Vierge.

« Ah ! mon frère ! mon frère ! Arrêtez !... » s'écria en ce moment Jacqueline d'une voix perçante, « Arrêtez ! » Ce cri descendant de la voûte au milieu des forcenés maillotins les terrifia, comme une voix divine venant d'en haut, et le meurtrier ne fut pas le dernier à prendre la fuite ; mais Thibergeau était mort.

Et la chapelle où se passa cette terrible scène, qu'est-elle devenue ? Ce que sont devenus les yeux qui furent témoins d'une telle profanation, ce qu'est devenu l'antique clocher, contemporain de l'église, que remplaça en 1525, sous François I^{er}, la tour carrée sous laquelle s'étend tout le quartier Saint-Jacques-la-Boucherie. Que de fois, lorsque je contemplais ce haut édifice et les animaux symboliques qui des quatre coins de la plate-forme de la tour semblent, comme dit Victor Hugo, *donner à deviner au nouveau Paris l'énigme de l'ancien* ; combien de fois, m'élançant entre ces quatre sphinx, les ai-je interrogés sur les spectacles dont ils furent les témoins depuis que le *tailleur d'images* les créa et les posa sur leur trône de granit, moyennant la somme de *vingt livres* !

Suivez-moi, lecteur, dans une de ces excursions au sommet de la tour de Saint-Jacques, d'où, suivant l'expression de Sauval fidèle historien de la ville de Paris, *on voit la distribution et le cours des rues comme les veines dans le corps humain*. A vos pieds, là, tout cet espace qui forme aujourd'hui une place ou que couvrent des

échoppes de fripiers, était occupé par l'église ou chapelle et ses charniers, lieu de sépulture consacré en même temps à l'administration du sacrement de l'Eucharistie ; sublime alliance de la Sainte-Table et du tombeau d'où l'âme s'élançait également vers le ciel !

Quel magnifique aspect on a de ce point culminant ! ainsi élevé au-dessus de l'époque contemporaine, on voit au loin, en avant, en arrière dans l'histoire de la ville. Le grand et le petit Châtelet que l'on chercherait vainement si l'on était au pied de la tour et rentré dans notre temps actuel, nous apparaissent massifs et sombres, et nous montrent leurs noires tourelles semblables à celles que la Conciergerie et la Préfecture de police conservent enchâssées dans leurs blanches murailles. Alors vivant dans le passé, nous évoquons les mélodieuses voix des cloches de la tour Saint-Jacques, qui ne sont plus que dans nos souvenirs. *Leur carillon fort musical* retentit doucement à notre oreille, et nous voyons sortir de l'église, ressuscitée par cette pieuse magie, la procession des prêtres et des chantres couronnés de fleurs, qui promènent à pas lents les reliques de Saint-Jacques dans les rues de la Heaumerie et de la vieille-Monnaie, tendues et jonchées comme pour la Fête-Dieu. Christophe, Marie, Gabrielle, Jeanne, Miséricorde, ces cinq mélodieuses filles du clocher de Saint-Jacques-la-Boucherie, font doucement frémir sous nos pieds l'esplanade, et nous bénissons la toute-puissance de la mémoire, et nous demandons à Miséricorde si eile n'a pas quelquefois sonné bien tristement, soit lorsque la Ligue, dont le curé Julien Le Pelletier était un ardent fauteur, troublait la cité au nom de la religion, soit lorsque s'allumait un menaçant incendie au milieu des maisons de bois du quartier ou du pont.

Quelle voix lamentable tu devais faire entendre, douce et tendre Miséricorde, un soir du mois d'avril de l'année 1718 ! Sonne

encore à mon oreille et rappelle-moi cette triste histoire. Une malheureuse femme, toute jeune et restée veuve avec un enfant unique, un garçon de six ans, était, le matin de ce jour de mémoire sinistre, à laver à la rivière son linge et celui de quelques pratiques; son fils jouait à côté d'elle sur le sable de la grève, et fidèle à l'instinct de tous les enfants, il s'amusait à en former des monticules, et pour en avoir davantage avançait ses petites mains jusque dans l'eau. Il était donc penché en avant, et sa mère, bien négligente sans doute, mais elle en fut cruellement punie, causait pendant ce temps avec des camarades de travail, lorsqu'un grand coche vint à passer, imprima au courant un remous assez fort et une lame emporta l'enfant!

« Mon enfant! mon enfant! » s'écria la pauvre mère, et ses cris furent étouffés par l'eau dans laquelle elle s'était élancée toute vêtue, sans hésiter un instant, sans savoir nager; mais son enfant ne se noyait-il pas? qu'avait-elle à craindre? Elle avait donc disparu ainsi que lui sous les flots. Les marins se jetèrent à la rivière et parvinrent à retirer la mère évanouie, mais ce fut en vain qu'ils cherchèrent l'enfant.

« Où est-il? où est-il? où est-il? » Telles furent les paroles qui se précipitèrent sur les lèvres de la mère revenue à elle au bout d'une demi-heure. Alors promenant ses yeux hagards, et, ne le voyant pas: « Où est-il? » redit-elle avec angoisse, et elle se serait de nouveau jetée dans le fleuve si l'on ne l'eût violemment retenue. Enfin, lorsqu'au bout de plusieurs heures, on eût réussi à pouvoir lui faire entendre quelques mots et qu'elle apprit qu'on n'avait pu même trouver le corps de son enfant:

« Oh! je veux l'avoir! je veux l'avoir! je l'aurai; il faut que je sache où aller passer mes journées près de lui, et prier pour lui, ou plutôt lui demander de prier pour moi. Oh! je veux lui faire un tombeau, il y sera dans un linceul fait de ses petits draps où

il jouait, dans un cercueil fait de son berceau. » Et la pauvre mère ne cessa de dire des propos insensés, délirants, tendres, jusqu'à ce qu'une voisine se fut approchée d'elle, en lui promettant qu'elle savait comment lui faire trouver son enfant.

Comme la mère éplorée se dressa d'un bond et se jeta au cou de sa voisine, on peut se le représenter. Le fait est qu'elles se rendirent ensemble à Saint-Jacques-la-Bouche-rie; il était quatre heures et demie alors, et à l'approche de la nuit, la mère ayant acheté un petit cierge qui brûlait avec beaucoup d'autres, devant l'autel de saint Nicolas, elle remonta les bords de la Seine jusqu'à la hauteur du pont de la Tournelle, car c'était là que s'était noyé son fils, et, alors, allumant le cierge, elle le ficha dans une écuelle de bois qu'elle lança sur le fleuve, bien convaincue, dans sa superstition tendre, que là où cette écuelle s'arrêterait, là était son enfant; et après avoir mis à flot le petit esquif, elle se mit en marche se guidant sur cette douce clarté qui glissait au fil de l'eau, et ne cessant de murmurer des prières à la Vierge.

Il était tout-à-fait nuit alors. Sept heures et demie venaient de sonner successivement au Louvre, à l'Hôtel-de-Ville, au Palais, à Saint-Séverin, à Saint-Jacques-la-Bouche-rie, et le carillon de la Samaritaine terminait le cours de cette sonnerie assez peu simultanée, il faut en convenir. Les habitants du Petit-Pont étaient dans la paix la plus complète; les boutiquiers, attendant, pour fermer, que huit heures sonnassent, jouaient leur partie de piquet dans les arrière-boutiques; les bons bourgeois terminaient leur souper, et de pieuses paroissiennes de Saint-Séverin disaient leurs prières à genoux près du chevet du lit tout ouvert pour les recevoir. On n'entendait pas un bruit ni le grouement d'une voiture sur le pont, ni un pas de cheval, ni même un pas d'homme, lorsque tout à coup un cri s'éleva de toute part:

« Au feu ! au feu ! »

Les cloches sonnaient le tocsin, et la foule accourait à grand fracas.

« Au feu ! au feu ! »

C'était ce calme Petit-Pont, que nous avons vu tout à l'heure si bien disposé à s'endormir et à se reposer dans un calme sommeil, c'était le Petit-Pont qui était déjà consumé à demi ; car le service des pompes, tout nouveau à cette époque, était loin de la perfection qu'il a de nos jours. Deux bateaux chargés de foin enflammé, s'arrêtant sous ses arches, avaient allumé un effroyable incendie qui dévora le pont, les maisons et leurs paisibles habitants.

Et comment ces bateaux avaient-ils pris feu ? On dit qu'ils furent abordés par la flot-tante écuelle où brûlait toujours le cierge de la pauvre mère, et que le fatal embrasement fut le résultat d'une folle mais bien touchante superstition.

Et pendant que nous nous livrons à ces reminiscences au sommet de la tour, en face du Petit-Pont, aujourd'hui si vivant, ne voilà-t-il pas un autre incendie près de nous, sur la terrasse même ?

Oh ! cet incendie n'est pas dangereux ; il a été allumé exprès. Là, dans cette disgracieuse baraque de plâtre qui couronne le bel édifice, et où est établie une fabrique de plomb de chasse, voyez cette large chaudière où s'étend, comme une eau stagnante, une livide nappe de plomb fondu : si on le versait en ce moment il coulerait en masse lourde et compacte ; mais il faut qu'il se divise en gouttes rondes qui feront autant de petites balles destinées à tuer les innocents animaux des bois, et pour obtenir ce résultat, il suffit de mélanger avec le métal en fusion une certaine dose d'arsenic. Ici il y a dans le procédé industriel un fait moral remarquable ; l'instrument de mort est engendré par un instrument de

Mais descendons de la plate-forme par le chemin que nous aurions dû prendre pour

y monter : trois cents douze marches forment ce chemin pittoresque qui tourne sans cesse soit dans la plus profonde obscurité, soit dans un demi-jour magique, un rayon de soleil jouant à travers les ténèbres et qui pénètre jusque dans l'intérieur de la tour où la lumière produit de merveilleux effets de clair et d'ombre. Autrefois ce magnifique clocher était divisé en deux étages ; mais aujourd'hui, du sommet à la base, la tour ne forme qu'un tube énorme, obscur, où le jour entre par des ouvertures irrégulières et inégales. C'est l'industrie qui l'a fait ainsi, car il faut que le plomb granulé par le mélange d'arsenic que nous savons, prenne quelque consistance avant de tomber dans la vaste cuve d'eau qui l'attend au fond de la tour, ou plutôt du puits que forme aujourd'hui le clocher de Saint-Jacques-la-Boucherie.

Nous voici en bas, regardez cette pluie de plomb dont les gouttes, tantôt éclairées par un rayon de soleil, tantôt perdues dans les ténèbres, s'arrondissent et se consolident pendant le trajet qu'elles font à travers le vide. Quelques jours ne se seront pas écoulés avant que bien des gracieuses perdrix n'aient été frappées par ce petit plomb que l'homme a nommé *dragée* avec une ironie cruelle.

Et, en sortant de la tour, n'avez-vous pas senti sous vos pieds des inégalités dans le sol ? ce sont des vestiges des jours de la révolution. A l'époque où l'on battait monnaie avec le métal des cloches, celles de Saint-Jacques-la-Boucherie ne pouvaient être oubliées ; Marie, Christophe, Gabrielle, Jeanne, Miséricorde et leurs sept compagnes, pouvaient faire une notable masse de gros sous ; mais descendre ces cloches de leur haute cage eût été un travail un peu rude : c'est pourquoi les approvisionneurs de la monnaie trouvèrent bon de les laisser tomber, et elles enfoncèrent les dalles en poussant un cri profond et plaintif, une sinistre clameur d'adieu.

ERNEST FOUNET.

LE TRÉSOR

OU LA JEUNE AVEUGLE.

NOUVELLE.

Dans l'un des départements de l'ouest de la France, vivait au commencement de la révolution un riche seigneur, bon, charitable, aimé de tous ceux qu'on appelait alors *ses vassaux*, mais connu dans tout le pays pour tenir aux anciens privilèges de la noblesse et par conséquent en butte à tous les novateurs et à ceux qui enviaient sa fortune, ses châteaux et le bonheur qui semblait être son partage. Dans ces temps de déchaînement des passions, envier c'était haïr et rêver aux moyens de dépouiller le riche de ses trésors pour se les approprier. C'est ce que firent certains individus, voisins du comte de Valbelle, et jaloux de la considération et de l'affection qu'on lui portait, et qu'il devait bien plus à ses vertus qu'à ses richesses.

L'horizon politique s'obscurcissait chaque jour davantage et les dénonciations pleuvaient contre le comte dans les bureaux du district de ***. Prévoyant le sort qui attendait tous ceux qu'on désignait comme suspects, il avait fait partir son fils, alors âgé de douze ans, pour une des villes d'Allemagne les plus rapprochées des frontières de France, sous prétexte d'y achever son éducation. Quant à lui, il était resté dans ses terres pour mettre en ordre différentes choses, vendre des propriétés isolées et faire de l'argent qu'il voulait tenir prêt pour assurer son existence et celle de son fils, dans le lieu qu'il croirait devoir lui offrir plus de sécurité que son pays natal.

Ayant réussi à vendre plusieurs portions de ses biens, le comte de Valbelle avait touché des sommes considérables, qui, réunies

aux épargnes que son excellente administration lui avait permis d'amasser, portait à trois cent mille francs la somme qu'il possédait, tant en or qu'en argent. Le papier-monnaie venait d'être mis en circulation, cette circonstance donnait à ce trésor une valeur immense, et le comte qui voyait l'orage gronder sur sa tête, ne crut pas devoir garder chez lui cette portion notable de sa fortune, qui pouvait d'un moment à l'autre devenir la proie du pillage.

Le comte, qui était chasseur déterminé, connaissait parfaitement les bois qui existaient dans les environs de son château. Il avait remarqué un endroit extrêmement fourré dans une forêt située à deux lieues de chez lui. Au centre d'un taillis épais, plein d'arbustes épineux, s'élevait un chêne séculaire d'une grosseur prodigieuse, mais qui, frappé par la foudre, avait perdu les branches supérieures qui formaient jadis sa couronne, et n'offrait plus qu'un tronç dépourvu de feuillage, creusé par la pluie et les vers, et recouvert d'un lierre parasite qui l'enveloppait de manière à ne plus laisser voir son écorce.

Le comte de Valbelle avait souvent admiré l'aspect agreste de ce lieu, sans prévoir qu'il dût jamais en tirer aucune utilité. Pressé de se débarrasser de l'argent qu'il ne croyait pas en sûreté dans son coffre-fort, l'idée du vieux chêne s'offrit à son esprit, et il résolut de lui confier son trésor. Mais porter seul et la nuit une somme aussi forte ne lui parut pas possible, et il se décida à mettre dans sa confiance un ancien serviteur dont le dévouement et la

loyauté lui étaient bien connus, et l'exécution de ce projet fut fixée à l'heure où la nuit aurait remplacé la clarté du jour. Deux solides valises furent remplies de sacs d'argent et de rouleaux d'or, et attachées derrière un cabriolet, dans une arrière-cour du château peu fréquentée, et dont la porte s'ouvrait sur la route qui conduisait à la forêt. Le comte et son fidèle Ambroise firent seuls tous ces préparatifs, tandis que les domestiques du château étaient occupés à d'autres travaux, et à minuit, le cabriolet, attelé d'un fort cheval, conduisit le comte et Ambroise jusqu'à la lisière du bois.

La lune éclairait par moment la campagne, dont aucun bruit ne troublait le silence. Les deux voyageurs descendirent de voiture, détachèrent les deux valises, en cachèrent une dans un épais buisson qu'ils remarquèrent bien; et après avoir remis le cabriolet dans un endroit que la lune laissait dans l'ombre, ils attachèrent le cheval au tronc d'un arbre et emportèrent, chacun par une anse, celle des valises qu'ils n'avaient pas cachée. Ils atteignirent au bout d'une demi-heure de marche l'endroit que le comte connaissait si bien. Haletants et couverts de sueur, ils s'arrêtèrent un moment pour reprendre haleine. Le comte crut entendre un léger frôlement dans le feuillage; il avertit tout bas Ambroise qui, après avoir écouté et n'entendant rien, dit au comte que peut-être le gîte d'un lièvre était-il près de là, et que c'était un de ces animaux, ou tout autre gibier, qui avait causé ce bruit. En disant cela, Ambroise, s'accrochant des pieds et des mains au lierre qui tapissait le chêne, arriva au sommet du tronc, et sondant sa profondeur avec un long bâton, il reconnut que l'excavation intérieure se prolongeait jusqu'aux racines de l'arbre, et qu'elle était plus que suffisante pour contenir le dépôt qui allait lui être confié. Le comte souleva alors la valise, et Ambroise la tirant à lui, l'enleva et la laissa glisser doucement dans l'intérieur du chêne.

Au bruit sourd et amorti qu'elle rendit, il comprit qu'elle avait porté sur un lit de mousse et de feuilles sèches qui avait adouci le choc et préservé la valise de toute fracture. Ce premier succès obtenu, le comte et son digne serviteur se dirent qu'il fallait aller chercher celle qu'ils avaient laissée à l'entrée du bois. Ils la trouvèrent dans le buisson où ils l'avaient cachée, et ils se hâtèrent de l'apporter dans l'arbre et de l'y placer par les mêmes moyens qu'ils avaient employés pour l'autre.

Cela fait, le comte fléchit un genou et levant les mains au ciel, il dit à haute voix dans un pieux élan de son cœur : « A présent, mon Dieu, que votre volonté s'accomplisse sur moi. Voilà l'existence de mon fils assurée, et si je péris dans la lutte qui s'engage, toi, mon brave Ambroise, tu me survivras, et quand l'orage sera apaisé, tu viendras ici avec mon fils et tu lui remettras le trésor que je confie à ta loyauté et à la garde de Dieu. »

Ambroise, ému jusqu'aux larmes du témoignage de confiance que lui donnait son maître, et aussi des pressentiments sinistres qui le préoccupaient, ne put que serrer vivement la main que lui tendait le comte, et tous deux reprirent en silence le sentier qui les conduisit à la lisière du bois. Là, ils retrouvèrent le cheval et le cabriolet, et en moins d'une heure ils arrivèrent au château, où ils rentrèrent sans que personne se fût aperçu de leur absence.

Cependant, ce mystère de prévoyance et de sollicitude paternelle avait eu des témoins. Le léger bruit que le comte de Valbelle avait entendu n'était pas causé par un lièvre, comme l'avait pensé Ambroise. Dans ces temps d'impiété et d'oubli de tout principe, il existait cependant encore des âmes pures et religieuses, attachées à la foi et au culte que leurs pères leur avaient transmis, et qui bravaient l'insulte, l'ironie et les dangers pour suivre l'impulsion de leur conscience. Dans le village où demeurait M. de

Valbelle, habitait un pauvre homme, qui n'avait pour subsister que l'état de maréchal. Il avait vu mourir sa femme en donnant le jour à une fille, et Jacques Noiroto (c'était le nom de cet homme), ne s'était pas remarié et avait promis à Dieu de garder son enfant et de l'élever comme l'aurait fait sa mère si elle eût vécu. Le lait d'une chèvre avait nourri la petite Marie et elle devenait tous les jours jolie et intelligente, comme pour récompenser son père du soin qu'il lui donnait.

Tant que Marie fut petite, Jacques Noiroto prenait un enfant du village pour faire mouvoir le soufflet de sa forge; mais quand sa fille eut atteint sept ans, il lui apprit à tirer le cordon de ce soufflet, et la petite s'en acquittant à merveille, Jacques put économiser les trois sous par jour qu'il donnait à son petit souffleur.

Tout allait paisiblement dans cette pauvre chaumière, et Jacques gagnait par son travail tout ce qu'il désirait, car la sobriété et la résignation à une vie de privations étaient les traits caractéristiques de cet honnête homme. Mais sa tendresse paternelle allait être mise à une rude épreuve. Un jour, pendant qu'il forgeait un essieu de voiture, des paillettes de fer brûlant s'échappant de dessous le marteau, vinrent frapper la petite Marie à la figure et l'atteignirent aux deux yeux à la fois. Aux cris perçants de l'enfant, Jacques avait couru à elle, l'avait prise dans ses bras et avait reconnu avec désespoir que les deux yeux de sa fille avaient été atteints par les éclats du fer enflammé et que selon toute apparence la pauvre enfant allait être aveugle. En effet, pendant trois jours et trois nuits la malheureuse petite fille eut une fièvre ardente et fut en proie aux douleurs les plus cruelles. Ses cris déchiraient l'âme de son père, et dans son angoisse il fit vœu d'aller à pied, son enfant dans ses bras, à la chapelle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, située sur une montagne à six lieues du

village où il demeurait. Quand les yeux de l'enfant commencèrent à être moins malades, Jacques Noiroto pensa à exécuter le pèlerinage qu'il avait projeté. Marie commençait à pouvoir ouvrir ses paupières; mais une taie blanche voilait sa pupille et interceptait la lumière : la pauvre Marie était aveugle!

Jacques rassembla le peu d'argent qu'il possédait et qui était le fruit de ses économies. Il confia la chèvre nourrice à une voisine, mit dans ses poches un peu de pain, des fruits et du fromage, passa au cou de Marie le chapelet béni qui avait appartenu à sa mère, et la prenant dans ses bras il se mit en route au soleil couchant, observant de ne voyager que la nuit, d'abord pour ne pas blesser les yeux de son enfant par les rayons du soleil, puis pour éviter la rencontre des gens ennemis des pratiques religieuses, qui eussent blasphémé en le voyant accomplir son pieux pèlerinage, et peut-être se seraient crus en droit de le dénoncer comme fanatique et partisan des prêtres.

Jacques mit deux jours à faire ce voyage. Il trouva la chapelle dépouillée des ornements et des riches offrandes qui la paraient naguère. Mais la sainte image, étant simplement de bois noirci par le temps, n'avait pas tenté la cupidité des spoliateurs révolutionnaires, et elle était restée debout sur son autel dévasté. Plein de foi et d'espérance, Jacques fit sa prière avec autant d'ardeur que si la statue de la Vierge eût été, comme par le passé, resplendissante d'or, de dentelles et de bijoux précieux. Un pauvre ermite, forcé par la terreur de quitter sa robe de bure et de reprendre un vêtement séculier, gardait toujours la chapelle, jadis si fréquentée et alors si solitaire. Il donna asile à Jacques et à son enfant, les garda un jour dans sa cabane, et après en avoir reçu une modeste offrande et un cierge pour la Madone, il les congédia en leur disant : « Croyez et espérez. »

Nous avons dit que Jacques ne voyageait que la nuit. En revenant chez lui il traversa la forêt où M. de Valbelle et Ambroise étaient occupés à cacher leur trésor. Entendant marcher et parler dans ce bois à une heure aussi avancée, le pauvre Jacques crut être tombé au milieu d'une bande de malfaiteurs, et quoiqu'il n'eût rien sur lui qui fût de bonne prise pour des voleurs, il pensa qu'ils pourraient lui faire un crime de les avoir découverts, et il imagina de se blottir avec sa fille dans l'endroit le plus fourré, à quelques pas du chêne creux. Il recommanda tout bas à Marie le silence le plus absolu, et à peine était-il caché dans le feuillage qu'il vit venir le comte et Ambroise, et qu'il les aperçut, grâce à un rayon de la lune, introduisant les valises dans l'arbre et les recouvrant de mousse, de gazon et de feuilles sèches. Un mouvement que fit Marie fut entendu par M. de Valbelle, mais ce bruit ne se renouvelant pas, il continua son opération dont la moindre circonstance fut vue par Jacques et entendue par la petite Marie.

Admirons ici la puissance des principes religieux et leur effet sur l'âme d'un pauvre et simple villageois. Voilà Jacques Noirot possesseur d'un secret important sous tous les rapports ; il sait que le comte de Valbelle a caché des sommes considérables pour attendre le retour de son fils et d'un meilleur ordre de choses. Aux yeux des gens qui gouvernaient alors, c'était un crime. Retirer de la circulation des valeurs en numéraire et les enfouir ou les faire passer à l'étranger c'était un de ces délits qui trop souvent ont conduit à la mort les malheureux à qui on les imputait à tort ou à raison. Enfin, Jacques, moins religieux et moins probe, ne pouvait-il pas, dans l'état de misère où il était, éprouver la tentation de s'approprier tout ou partie du trésor dont il venait par un hasard inouï d'apprendre l'existence ? Mais, disons-le bien vite et bien haut, à la louange de cet hon-

nête homme, cette pensée coupable ne se présenta pas même à son imagination. Après le départ de M. de Valbelle et d'Ambroise, il se remit un moment de l'émotion qu'il venait d'éprouver, puis il prit sa fille sur ses bras et regagna son village où il arriva aux premières heures du crépuscule du matin.

Cependant, le règne de la terreur s'étendait sur toute la France et chaque jour grossissait la liste des victimes qui venaient sceller de leur sang l'attachement qu'elles portaient à des principes conservateurs. Le comte de Valbelle ne tarda pas à être arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire. Riche, noble, père d'émigré, homme religieux et moral, il en fallait bien moins pour perdre ce digne homme, qui depuis vingt ans était le bienfaiteur de ses voisins et le modèle de la noblesse provinciale.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis l'arrestation du comte de Valbelle, que le *Moniteur* annonçait sa mort à la date du 16 messidor de l'an II de la république, une et indivisible.

En apprenant cette terrible nouvelle, les habitants du village qui avait appartenu au comte de Valbelle, éprouvèrent un effroi dont rien ne peut donner l'idée. Ils aimaient leur seigneur comme un père, mais la terreur, plus forte en ce moment que la reconnaissance, leur fermait la bouche, et pour tout au monde ils n'auraient pas laissé paraître les regrets qu'ils nourrissaient dans leur âme. On ne prononçait plus le nom du comte dans le village, et un étranger qui serait arrivé dans ce pays n'aurait pas su à qui avait appartenu le château, dont toutes les fenêtres étaient hermétiquement fermées ainsi que les portes, et dans lequel pas une voix humaine ne se faisait entendre. Tous les domestiques étaient partis et Ambroise, qui était resté le dernier, ne paraissait jamais au dehors. On savait que les commissaires du district Pavaient nommé gardien des scellés, mais

était-il au château ou absent, c'est ce que personne ne pouvait dire.

Mais dans l'intérieur d'une pauvre chaumière, deux cœurs bons et compatissants s'entretenaient souvent à voix basse des vertus et des malheurs du bon seigneur qui n'était plus, et adressaient au ciel des vœux pour le salut de son âme et pour la conservation de son fils. La jeune Marie n'avait pas oublié l'arbre de la forêt et le trésor qu'il renfermait ; mais à peine osaient-ils prononcer bien bas quelques mots sur ce sujet, dans la crainte qu'une oreille malveillante les écoutât et s'emparât de cette découverte pour spolier le trésor ou le livrer à ce qu'on appelait alors la Nation.

Bientôt le mobilier du château et le château lui-même furent vendus, ainsi que le domaine seigneurial et toutes les propriétés du comte de Valbelle. Un épicier d'une petite ville voisine acheta le château et le fit démolir pour vendre les matériaux qui payèrent à peu près le prix de l'acquisition.

Dans ce désastre Ambroise reparut, mais faible, débile, et il ne survécut que quelques mois à la perte du maître auquel il avait dévoué sa vie et toutes ses affections. Il ne restait donc plus de témoins du dépôt confié à l'arbre de la forêt que Jacques et la petite Marie ; mais bientôt, hélas ! cette pauvre enfant aveugle fut la seule qui pût conserver ce souvenir. Son père, atteint d'une maladie aiguë, causée par un travail sans relâche, mourut au bout de quelques jours de souffrances, et quitta la vie avec le regret déchirant de laisser sa fille aveugle à la charge d'une parente, femme d'un caractère triste, grondeur et peu fait pour rendre la vie douce à la pauvre orpheline. Un des derniers mots de Jacques Noiroi avait été : « Souviens-toi, Marie, de Dieu, de ton père et de l'arbre de la forêt. » Après ces paroles, intelligibles seulement pour sa fille, l'âme du pauvre Jacques remonta au séjour éternel.

Huit ans s'étaient écoulés depuis ces événements. Marie avait grandi, embelli, et il était impossible de rien voir de plus beau que son visage, lorsque ses paupières baisées voilaient les taies blanches qui couvraient les pupilles de ses yeux.

C'était alors une vierge de Raphaël, et l'air de recueillement et de douce tristesse qui régnait sur ses traits, rendait encore la ressemblance plus frappante. Son âme était aussi belle et aussi pure que les traits de son visage, et rien n'était comparable au charme de toute sa personne. Elle cherchait par tous les moyens possibles à se rendre utile à la femme qui l'avait recueillie chez elle, soit en filant du chanvre dans les longues soirées d'hiver, soit en tricotant des bas de laine, ouvrages qu'elle avait appris à faire sans voir ; soit enfin en gardant la maison quand la mère Nicole allait aux champs.

Ce fut dans un de ces moments où elle était seule à la maison, qu'elle entendit frapper à la porte et qu'une voix douce la pria d'ouvrir et de donner quelques renseignements à un étranger qui avait besoin de connaître le pays. Rassurée par la politesse et le charme de la voix qui lui parlait, elle ouvrit la porte et l'étranger resta muet d'étonnement à la vue de tant de beauté dans une simple paysanne. Marie, surprise du silence qu'il gardait en la contemplant, lui demanda en quoi elle pourrait lui être bonne à quelque chose. En parlant ainsi elle leva les yeux sur lui, et il vit avec douleur que ces yeux si beaux étaient privés de la vue.

« Pauvre jeune fille, lui dit-il du ton le plus affectueux, je vois votre malheur, et sans doute vous ne pouvez me donner sur ce pays les éclaircissements que je désire.

— Monsieur, dit Marie, je n'ai pas toujours été aveugle ; je me souviens d'avoir parcouru le village et ses environs avec de bons yeux ; je n'en ai pas perdu le souvenir et ce que je n'ai pas vu, je l'ai entendu raconter. Dites-moi donc ce que vous désirez

savoir, je pourrai probablement vous satisfaire. »

Enchanté de l'intelligence de cette jeune fille, l'étranger la questionna sur le sort des habitants du château. Des pleurs vinrent mouiller les yeux de Marie.

« Le château ! dit-elle, mais vous ignorez donc qu'il n'existe plus ? Le digne seigneur, M. le comte de Valbelle, le père de tous les malheureux du pays, des méchants l'ont fait périr. Son château a été vendu, pillé, démoli : un champ de seigle est maintenant à la place où était il y a dix ans ce pauvre château. » Et deux larmes coulèrent à ces mots sur les joues de Marie et prouvèrent à l'étranger sa sympathie pour le malheur.

« Avez-vous donc connu M. de Valbelle, ma chère enfant ? lui dit-il.

— Oh ! monsieur, je l'ai connu comme une pauvre fille des champs, bien petite encore, peut connaître un grand seigneur. Je l'ai connu pour le meilleur des hommes, pour le bienfaiteur du pauvre, pour un homme dont la seule vue réjouissait le cœur et inspirait le respect. »

Cet éloge, prononcé avec cet accent de vérité qui émeut plus que l'éloquence la plus brillante, produisit tant d'effet sur l'étranger, qu'à son tour il laissa tomber une larme sur la main de Marie qu'il avait saisie dans les siennes.

« Vous pleurez aussi, lui dit-elle, vous avez peut-être connu ce bon M. de Valbelle. Vous savez, sans doute, ce qu'est devenu son fils ? Ah ! je l'espère, le ciel n'aura pas permis qu'une famille si respectable soit entièrement éteinte.

— Oui, dit l'étranger d'une voix tremblante d'émotion, je connais Roger de Valbelle, il existe ; mais la mort de son père et la vente de tous ses biens l'ont réduit à la pauvreté. Il est obligé de travailler pour vivre et de faire servir à sa subsistance le talent de la peinture qu'il avait cultivé dans sa jeunesse pour son agrément...

— Oh ! Dieu ! dit Marie, est-il possible !

et où est-il ? il faut que je le cherche, que je lui parle, que je dise... Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle en tombant à genoux, je vous remercie de m'avoir conservé la vie jusqu'à ce jour puisque je n'aurai pas passé tout-à-fait inutile sur cette terre et sans y faire un peu de bien. »

L'étranger, qui ne comprenait rien à l'exaltation de cette jeune fille, crut qu'elle était sujette à une sorte de délire qu'il attribuait à son infirmité. Il la releva, la lit asseoir près de lui et lui parla avec douceur de choses indifférentes pour détourner le cours de ses idées et lui rendre sa tranquillité ; mais, toute à sa joie intérieure, Marie répétait toujours :

« Où est-il, M. de Valbelle ? il faut que j'aie le trouver, je dois obéir à mon père, après cela je n'aurai plus rien à faire en ce monde, et la pauvre Marie mourra en paix et contente.

— Qu'avez-vous donc à lui dire, reprit l'étranger, si vous voulez me charger d'un message pour lui, je vous jure sur Dieu et l'honneur que Roger de Valbelle saura, aujourd'hui même, ce que vous désirez lui faire dire.

— Aujourd'hui ! aujourd'hui ! dit Marie en frappant dans ses mains et en versant un déluge de larmes ; mais, mon Dieu ! il est donc bien près d'ici ? Monsieur ! de grâce ! conduisez-moi près de lui, ce n'est qu'à lui, à lui seul que je peux confier le secret que Dieu et mon père m'ont appris. Mais son bonheur en dépend, et si vous êtes son ami, ne tardez pas à me conduire près de lui ; le ciel vous en récompensera. »

Il y avait tant de vérité dans l'expression des sentiments de cette jeune fille que l'étranger ne put garder plus longtemps l'incognito qu'il s'était imposé en entrant dans cette chaumière. Il prit la main de Marie et lui dit :

« Vous êtes si bonne, ma chère enfant, et vous paraissez si attachée à la mémoire de M. de Valbelle, que je crois pouvoir vous

confier à mon tour un secret aussi important que celui que vous avez le désir de révéler à son fils. C'est moi qui suis Roger de Valbelle, que vous appelez de tous vos vœux, et si réellement vous avez quelque chose à lui apprendre, parlez, Marie, car je vous écoute.»

Roger (car c'était bien lui), aurait pu parler longtemps encore sans obtenir de réponse; Marie ne l'entendait plus: sa tête s'était penchée sur l'épaule du jeune comte et un profond évanouissement avait succédé à l'exaltation qui s'était manifestée en elle quelques moments auparavant. Roger, effrayé de son immobilité la soutint dans ses bras, et allait appeler du secours lorsque la mère Nicole rentra. Le premier mouvement de cette femme fut de gronder Marie en la voyant seule avec un beau jeune homme qu'elle ne connaissait pas; mais la pitié l'emporta sur la mauvaise humeur, et voyant l'état où était sa nièce, elle ne songea plus qu'à la secourir. Aidée de Roger elle la porta sur son lit, et peu d'instants après on la vit revenir à la vie; mais elle se plaignit d'un grand mal de tête et Roger se retira doucement sans être entendu de la jeune fille afin de lui laisser prendre un peu de repos.

Après une heure de sommeil, Marie s'éveilla parfaitement remise de la secousse nerveuse qu'elle avait éprouvée. Après avoir recueilli un moment ses idées, elle témoigna à sa tante un grand désir de revoir l'étranger avec qui cette femme l'avait trouvée en rentrant chez elle. A peine avait-elle manifesté ce vœu que Roger vint s'informer de l'état où elle se trouvait. La mère Nicole, grommelant toujours entre ses dents, prit un seau pour aller puiser de l'eau, et Marie, qui l'entendit sortir, se hâta de dire à Roger:

«A demain; à huit heures du matin ma tante ira aux champs et je vous parlerai.»

La mère Nicole étant rentrée, Roger prit congé, en disant qu'il n'était venu que pour

demander des nouvelles de Marie, et il sortit.

Nicole gronda toute la soirée en parlant de ce jeune étranger dont elle ne goûtait pas du tout les manières polies et distinguées. Son humeur s'aigrissant encore par le silence de Marie, qui était accablée sous le poids des pensées qui traversaient son âme, elle finit par lui déclarer que si ce beau monsieur revenait encore, elle la chasserait de chez elle et l'enverrait à l'hôpital, parce qu'elle n'aimait pas les *Muscadins*. Ce mot, qui avait conduit à la mort une foule de victimes, était arrivé jusque dans ce village longtemps après qu'il eut perdu toute signification à Paris. Marie ne répondit rien à tous les durs propos de sa tante, et celle-ci, lasse de gronder toute seule, finit par se taire et se mettre au lit.

Le lendemain Nicole, moins courroucée que la veille, partit à sept heures et demie pour aller moissonner dans la campagne. A huit heures précises Roger frappait doucement à la porte de la chaumière, et Marie, heureuse de l'entendre et plus jolie que jamais, vint lui ouvrir. Après les premiers bonjours elle lui dit:

«Je pense, monsieur, que vous ne me trompez pas en me disant que vous êtes M. de Valbelle. Si le secret que j'ai à confier à celui qui a le droit de porter ce nom n'intéressait que moi, je vous le dirais de suite; mais malgré le désir que j'ai de vous croire, la prudence veut que je ne risque pas de confier ce secret trop légèrement. Il y a dans ce village un respectable prêtre, qui fut longtemps curé de cette paroisse et qui n'a quitté le pays que pendant les jours de terreur où sa vie était menacée; il est revenu avec des temps meilleurs et je le vois souvent en cachette de ma tante qui n'aime pas les prêtres. Si vous êtes réellement M. Roger de Valbelle, c'est lui qui vous a baptisé comme il m'a baptisée moi-même, et si vous pouvez lui dire le nom de vos parrain et marraine et les prénoms qu'on

vous a donnés au baptême, ainsi que l'épou- que précise de votre naissance, il regardera comme certain que vous êtes celui à qui je dois confier le secret que depuis plus de dix ans je garde au fond de mon cœur. Ce digne prêtre passe tous les matins ici devant la maison, et il me dit bonjour quand il me voit seule... Je crois que j'entends son pas et je vais lui dire d'entrer. »

En effet, un homme d'une haute taille, en cheveux blancs et de l'extérieur le plus vénérable, s'avança près de la porte.

« Entrez, entrez, mon père, dit Marie; justement nous avons besoin de vous. »

Le curé pressa doucement la main de Marie et salua avec dignité Roger.

« Mon père, dit la jeune fille, vous m'avez souvent parlé de M. le comte de Valbelle, de ses malheurs, de sa mort; de son fils que vous avez baptisé et dont la jeunesse annonçait tant d'heureuses dispositions; si vous le voyiez, pourriez-vous le reconnaître?

— Je crois que oui, mon enfant, car ce jeune homme portait au front, près de la tempe droite, la cicatrice d'une blessure qu'il se fit à l'âge de cinq ans en tombant sur l'escalier du château.

— Et cette cicatrice, la voici, monsieur, dit Roger en écartant les boucles de sa blonde chevelure, et en présentant son front au curé.

— Ah! monsieur le comte, dit celui-ci, quel bonheur inespéré! que je sois le premier à rendre foi et hommage au fils de mon digne seigneur.

— Non, non, monsieur, dit Roger, plus de foi ni d'hommage, le temps en est passé; mais de l'amitié de votre part, du respect de la mienne, voilà les sentiments qui doivent exister entre nous. Veuillez attester à cette jeune fille que je suis bien Roger de Valbelle, et qu'elle peut me confier le secret qu'elle garde et que peut-être vous connaissez vous-même.

— Non, dit le curé, je sais que Marie garde un secret qui vous concerne : elle

m'a dit souvent que si elle se sentait en danger de mourir avant moi, elle déposerait ce secret entre mes mains, mais jusqu'à ce jour j'ignore de quoi il s'agit.

— Eh bien! dit Marie en prenant la main du curé et celle de Roger, écoutez-moi tous deux. M. de Valbelle, vous allez être riche, très riche; vous ne travaillerez plus que pour votre plaisir, et je suis plus heureuse que vous de pouvoir vous apprendre qu'il existe un trésor qui vous appartient, et dont vous pouvez, dès aujourd'hui, vous mettre en possession.

— Est-il possible? dit Roger; mais comment...

— Oui, reprit Marie, M. votre père et Ambroise, son homme de confiance, ont caché dans le bois des caisses remplies d'argent. C'est dans le creux d'un grand chêne qu'ils ont enfoui ce trésor, mon père et moi nous étions à dix pas d'eux; mon père a tout vu, moi tout entendu, et c'est Dieu qui a permis cette rencontre et qui a prolongé ma triste vie, pour que je puisse vous instruire de ce fait et vous mettre en possession de ce qui vous appartient. »

L'âme de Roger était partagée entre la joie, l'étonnement et l'admiration du désintéressement de ce père si pauvre et de cette jeune fille, qui pouvaient si aisément mettre un terme à leur misère, soustraire ce trésor et se l'approprier. Le curé fut d'avis qu'à l'instant même on devait aller avec deux hommes sûrs, armés de haches et de crocs, pour ouvrir l'arbre s'il le fallait et en retirer ce qu'il contenait. Roger et le curé se firent encore répéter par Marie tous les renseignements qu'elle put leur donner, et après l'avoir comblée d'éloges et des plus tendres remerciements, ils partirent avec les ouvriers dans une carriole qui bientôt les conduisit à la lisière du bois.

Tous les habitants du village connaissaient le gros chêne, sans se douter qu'il recélait dans ses flancs de quoi faire la fortune de vingt pauvres ménages. On arriva

bientôt auprès, et avant d'entamer l'écorce protectrice de ce tronc majestueux qui avait vu tant de générations, Roger voulut qu'avec des crocs on essayât d'enlever ce qui était dans l'arbre. Cet expédient réussit parfaitement. Les caisses avaient des anses de fer, au moyen desquelles on les tira au dehors. On s'assura, en sondant la profondeur de l'arbre, qu'il ne contenait plus rien, et on ne songea plus qu'à serrer dans un lieu sûr le fruit précieux de cette expédition.

Apporter les valises jusqu'à la voiture, y monter et reprendre le chemin du village fut l'affaire de peu d'instant. Ce fut dans la demeure du curé qu'on descendit et qu'on déposa les objets qu'on rapportait. Les ouvriers, largement payés, furent congédiés, et le curé, laissant Roger chez lui, fut annoncer à Marie le succès de leur voyage. La joie de celle-ci fut à son comble et elle tomba à genoux en versant des larmes de reconnaissance envers le ciel qui avait permis que tout s'arrangeât selon la justice et selon ses vœux.

Revenu auprès de Roger, le curé aida celui-ci à ouvrir les valises, dont on n'avait pas les clefs et qu'il fallut briser. On les trouva remplies d'or et d'argent, et à sa grande joie Roger se vit propriétaire de plus de trois cent mille francs, fortune inespérée et qui excédait de beaucoup tous les rêves que souvent son imagination avait créés dans ses jours de pauvreté et d'isolement. Son premier mouvement fut de faire accepter au digne curé le titre d'une pension viagère qui assurât de l'aisance à ses derniers jours et le mit à portée de soulager quelques infortunés. La seconde pensée de Roger fut pour Marie, pour cette fille charmante qu'un sort cruel privait de la vue, et à qui le ciel avait accordé la plus belle des compensations en la parant de toutes les vertus et de toutes les grâces. Roger, plein d'une douce préoccupation, laissa son trésor à la garde du curé et re-

gagna la modeste auberge de village où il avait passé la nuit précédente. Il passa devant la chaumière de Nicole, mais l'entendant causer avec Marie, il ne voulut pas entrer et remit au lendemain l'entretien qu'il désirait avoir avec la jeune fille à qui il devait tant.

Nous nous écarterions de la vérité si nous disions que Roger de Valbelle dormit cette nuit d'un sommeil tranquille. L'idée de ses richesses n'était pourtant que secondaire dans son esprit ; l'image de Marie, de cette fille si belle, si pure, si désintéressée et si pauvre, qui avait tant souffert sans qu'un rayon d'espérance fût jamais descendu dans son âme pour la soutenir et éclaircir son avenir ; cette image, disons-nous, s'assit au chevet du lit de Roger et ne le quitta qu'au point du jour, où un sommeil léger vint enfin rafraîchir son sang et reposer sa tête brûlante. Ce sommeil dura peu : à six heures du matin Roger était levé, et prenant un chemin détourné pour éviter de passer devant la maison de Nicole, il arriva à la porte du curé qu'il trouva disant son bréviaire dans son jardin.

• Oh ! oh ! M. le comte, dit-il gaîment, le souci des richesses vous tient déjà au point de vous ôter le sommeil ?

— Non, M. le curé, dit Roger, ce n'est pas ma richesse qui m'occupe, mais le désir d'en faire part à celle à qui je la dois. Je viens vous demander conseil et vous dire que si vous n'y voyez point d'obstacle, je suis résolu à épouser Marie.

— L'épouser ! dit le curé en reculant de deux pas, y pensez-vous, M. le comte ? une paysanne ! une pauvre fille aveugle !...

— Je sais tout cela, monsieur, interrompit Roger ; mais qu'étais-je, moi-même, hier, pour avoir le droit d'être fier aujourd'hui ? un orphelin sans fortune, sans famille, sans appui ; porteur d'un beau nom, il est vrai, mais ce nom, je ne le perds ni ne le souille en le faisant porter à une fille pure comme les anges du ciel, une fille à qui je dois

l'aisance qui va devenir mon partage, et qui, très probablement, ne voudrait pas démentir son noble caractère en acceptant la moitié de ma fortune, si ce don n'était pas celui d'un époux. Il ne m'est nullement prouvé que Marie doive rester aveugle toute sa vie. Nous avons en Allemagne des oculistes d'une habileté miraculeuse ; mais c'est pendant qu'elle est encore sous le poids de son infirmité que je veux l'épouser. Le ciel après cela décidera si elle doit recouvrer la vue. »

Le curé, pénétré d'admiration pour des sentiments si nobles et si désintéressés, approuva le projet de Roger, et promit de décider Marie à accepter le bonheur qui lui était offert. Il se chargea de la prévenir des intentions de M. de Valbelle et de la préparer à le recevoir comme un époux. Elle était majeure, sans proches parents et par conséquent maîtresse de son sort. Ce n'était donc que de ses sentiments qu'elle avait à prendre conseil. Ils furent conformes à ceux de Roger, et dans une véritable extase de reconnaissance elle pria le curé de lui porter son consentement.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail des préliminaires de ce mariage ; il ne fut différé qu'autant qu'il était nécessaire pour faire à la jeune fiancée des vêtements convenables à la fortune dont elle allait partager les avantages.

Après un mois d'attente, par une belle matinée d'été, on vit sortir de la chaumière de Nicole une vierge belle et modeste

comme la céleste patronne dont elle portait le nom. Son front, à demi couvert d'une voile, était ceint d'une couronne de roses blanches et de fleur d'oranger. Une longue robe de mousseline de l'Inde dessinait sa taille svelte et flexible, et sa main s'appuyait sur le bras de l'heureux Roger, qui fier de la compagne dont il guidait les pas, ne l'eût pas échangée contre la plus riche et la plus noble héritière.

Aussitôt après la cérémonie du mariage, les jeunes époux partirent pour Strasbourg où ils fixèrent leur séjour pour quelques mois. Nous terminerons cette histoire en disant que Roger fit venir de Vienne un célèbre oculiste, qui, dès qu'il eût examiné les yeux de Marie, déclara que les taies qui couvraient ses pupilles n'étaient que des cataractes accidentelles qu'il répondait d'enlever sans difficulté et presque sans douleur. En effet, l'opération fut faite un mois après le mariage, et réussit au-delà des promesses du docteur et à l'indicible satisfaction des jeunes époux.

Marie, comtesse de Valbelle, eut bientôt les plus beaux yeux du monde et une vue excellente, qui lui permit de cultiver par l'étude les heureuses dispositions qu'elle avait reçues de la nature. Un bonheur sans mélange fut son partage, et elle se montra toujours digne de porter le noble nom que son mari lui avait donné.

MARIE DE BLAYS.

ODE A LA LUNE.

Soutiens mon essor poétique,
Astre favori de mon cœur,
De ton ombre mélancolique
Je chante l'aimable splendeur.
Auprès de ce bocage sombre,
Fuyant le tumulte et le bruit

Ma lyre vient frémir dans l'ombre
De ta silencieuse nuit.

Déjà, dans sa marche imposante,
Ton globe, aux yeux de l'univers,
Ainsi qu'une lampe éclatante,
Monte lentement dans les airs ;
Et tandis qu'il plane et s'avance
Dans l'immense espace des cieux,
Le calme, la paix, le silence
Précèdent ton char radieux.

Lorsque du haut de ta carrière
Tu brilles dans le firmament,
Et que de la nuit solitaire
Tu perces le noir vêtement ;
Attentif auprès du rivage
Je contemple dans les roseaux
Ta riante et mobile image
Qui brille et flotte sur les eaux.

D'autres fois, lorsque la tempête
Obscurcit ton front radieux,
Je te vois courir sur ma tête
Au travers du ciel orageux.
La vapeur s'accroît, elle efface
Les traits de ta pâle beauté,
La nuit règne seule à ta place
Dans sa lugubre majesté.

D'un vol léger et variable
La sinistre chauve-souris
Poursuit sa route infatigable
Entre ces antiques débris ;
Et des bords de l'onde stagnante,
Où se traîne un brouillard épais,
J'entends la voix assoupissante
De l'habitante des marais.

Les cris aigus de la chouette
Retentissent dans la forêt ;
Le sombre écho qui les répète
Semble lui répondre à regret :
Ces sons, tristes enfants de l'ombre,
Seuls, se répétant dans les airs,

Rendent plus auguste et plus sombre
Le silence de l'univers.

Alors, un transport extatique
Vient s'emparer de tous mes sens,
Et d'un sentiment prophétique
Me fait éprouver les élans.
Dans l'avenir impénétrable
Je sens mon esprit transporté,
Jusqu'à la porte redoutable
De la profonde éternité!

Errant au milieu des ténèbres,
Où ton absence m'a jeté,
Des cris, des images funèbres
Frappent mon esprit agité.
L'énigme du temps se révèle,
Elle veut frapper mes regards,
Je vois de la nuit éternelle
Flotter les sombres étendards.

Je vois dans ce profond abîme
Où les humains sont confondus
Le châtement tardif du crime
Et le triomphe des vertus.
J'y vois ces hommes sanguinaires,
Détracteurs d'un Dieu tout-puissant,
Détourner leurs faibles paupières
De son aspect éblouissant.

Mais de ta lumière argentée
Je revois enfin la lueur ;
Et déjà mon âme agitée
Se calme et renaît au bonheur :
Une douce mélancolie,
Fille des tendres souvenirs,
Sur les jours passés de ma vie,
Vient m'arracher quelques soupirs !

O bois touffus de ma patrie¹,
Je vois vos superbes rameaux ;
Te voilà, campagne chérie,
J'entends le bruit de tes ruisseaux ;

(1) Chambéry.

Sur leurs bords tes chênes antiques
S'agitent au vent du désert,
Et de mes chants, sous leurs portiques
L'écho répète les concerts.

La nuit plus sereine et plus belle,
Se pare d'attraits solennels ;
Le ceintre des cieux étincelle
Semé de flambeaux éternels :
La lune, à l'univers tranquille,
Sourit encore en le quittant,
Et son disque semble immobile
Sur les nuages d'Occident.

Salut, ô lumière adorée,
Astre propice et bienfaisant ;
Salut, de la voûte éthérée
Sublime et divin ornement ;
Tant que les cordes de ma lyre
Pourront résonner sous mes doigts,
Je te consacre mon délire
Et tous les accents de ma voix.

Et quand du sort l'arrêt sévère
Entre les glèbes du vallon
Auront déposé ma poussière,
Puisse encor ton faible rayon
Au voyageur sensible et tendre
Montrer le simple monument,
Et l'herbe qui couvre la cendre
De ton chantre et de ton amant.

Le C^{te} Xavier DE MAISTRE.

CONSEILS.

Déjà trois fois, mesdemoiselles, j'ai voulu vous enseigner comment une femme peut être aimable pour tous dans le monde, et trois fois entraînée par mes préoccupations et mes croyances, je vous ai dit jusqu'à satiété : soyez bonne et religieuse, tout le bonheur possible est à ce prix ; l'esprit chrétien est le seul qui nous concilie l'affection de ceux qui nous entourent ; puis de

la société, et de ces mille riens dont elle forme son Code suprême, je ne vous ai pas dit un mot ou bien peu de chose. Il faut me pardonner ; pour quiconque a longtemps vécu qu'est-ce que le monde ? Rien ; il disparaît derrière le cercle étroit des amis, les liens de famille, la paix de la conscience, vrais arbitres de notre félicité.

Cependant je ne puis nier que souvent les

petits défauts voilent les grandes vertus. N'avez-vous pas vu parfois dans la campagne des essaims de moucheron s'élever de terre et obscurcir pour un moment les rayons du soleil? Ainsi font les travers et les ridicules de notre esprit quand ils se placent devant les qualités de notre cœur. C'est donc à vous encourager à chasser les moucheron que je consacre mes conseils de ce mois.

Il existe bon nombre de jeunes gens des deux sexes, sauvages, se déliant d'eux-mêmes, et toujours mécontents de ceux qui ne témoignent pas assez d'empressement et de respect pour un mérite qu'on voudrait à la fois ne pas montrer et voir éclater à tous les yeux, car ce n'est pas par modestie qu'on le cache, mais bien par gaucherie et fausse honte; ce sont là *les moucheron* de l'orgueil, ils s'élèvent en tourbillons si épais qu'ils masquent tout, grâces, talents, instruction, vertus; ceux de la vanité ne sont pas moins à craindre. Voyez Elisa, elle a été parfaitement élevée; mais convaincue des agréments de sa personne et des charmes de son esprit, elle se rend importune par sa promptitude à se mettre en évidence; à la musique, à la danse, elle veut être la première, et prend souvent la place d'un talent modeste que l'on eût été bien aise de connaître. Est-elle admise dans un docte entretien, vite elle s'empare de la parole pour débiter quelques lieux communs sur l'événement du jour, la pièce nouvelle, un personnage qui attire l'attention; on était venu pour écouter sur ces choses des détails intéressants donnés par des gens bien informés, on n'a entendu qu'Elisa.

Si bonnes, si bienveillantes, si vertueuses que soient les jeunes personnes de ce caractère, elles deviennent des fléaux pour les maîtresses de maisons du moment où femmes, par la consécration du mariage ou des années, elles se jettent à corps perdu tout en travers de la société.

Les orgueilleuses sont rarement polies et

toujours inexactes dans les relations du monde, les vaniteuses de l'espèce d'Elisa y apportent au contraire une rectitude désespérante; pour les moindres prévenances elles en rendent cent, vous accablent de visites et d'invitations, car elles ne songent jamais que leur bonne grâce peut devenir importune, qu'on a d'autres personnes à recevoir et à visiter. Enfin, si le ciel ne daigne pas donner aux *Elisa* des occupations strictes, inflexibles, les femmes de leur connaissance seront des victimes de leurs loisirs, elles seront les colonnes de toutes les matinées, de toutes les soirées; mais de ces colonnes qui surchargent l'édifice au lieu de le soutenir, et jamais la pensée ne leur viendra qu'elles gagneraient à se moins prodiguer.

Vous parlerai-je de Cydalise qui, à force de vouloir se montrer esprit fin et délicat, est devenue précieuse, analyse tous les sentiments, disserte sur toutes les sciences, cherche la quintessence des choses, si bien qu'elle se perd dans ses phrases et ne sait plus souhaiter le bonjour intelligiblement; lui opposerais-je la jeune Suzanne? cette excellente jeune fille serait charmante si, dans la crainte de devenir maniérée, elle n'était pas restée inculte. Suzanne ne sait pas saluer, elle parle brusquement, ses éclats de rire s'entendent du bout d'un salon à l'autre; elle marche de mauvaise grâce, se tient mal assise, manque aux notions les plus communes du savoir-vivre; dit : *vous* au lieu de *monsieur* ou de *madame* en parlant à des personnes plus âgées qu'elle; marche sur les pieds ou bouscule quelqu'un dans le passage d'une porte, sans faire d'excuse; à table, elle se servira la première sans solliciter du regard ou du geste la personne qui lui porte le plat, d'en prendre avant elle; au thé, elle mettra ses doigts dans le sucrier plutôt que d'attendre la pièce à sucre, ou bien versera son thé dans sa soucoupe si elle le trouve trop chaud.

Ce sont là de bien petits *mouchecons*, et pourtant ils cachent aux yeux des étrangers la jolie figure de Suzanne, son caractère parfait, son bon cœur et son esprit distingué.

Il n'en n'est pas de même d'Hortense; tout le monde, en la voyant, s'écrie : « Ah ! qu'elle est belle ! » Mais on s'en dédit aussi promptement. Pourquoi cela ? parce que Hortense s'admire trop elle-même; sa beauté la préoccupe constamment. Vous croyez qu'elle vous regarde ? point, elle cherche une glace dans laquelle elle puisse se contempler à l'aise; est-elle au théâtre, au lieu d'ouvrir son cœur aux émotions qu'excitent les beaux vers ou la bonne musique, elle compte le nombre des lorgnettes dirigées vers sa loge; les nobles accents de Racine ou de Meyerbeer ne sauraient lui faire trouver du plaisir dans un lieu où l'on ne s'occuperait pas d'elle. Titus avait perdu sa journée lorsqu'il n'avait pas fait une bonne action. Hortense regrette la sienne quand elle n'a pas été marquée par de nouveaux hommages. Mais, je l'ai déjà dit, ce culte rendu aux attraits d'Hortense est de courte durée. Après avoir remarqué sa figure, on passe rapidement comme devant une belle statue. Hortense s'inquiète peu d'inspirer de l'affection, l'admiration lui suffit; elle vit dans sa beauté, pour sa beauté; qu'une maladie gâte son visage, Hortense est une fille morte... ou une charmante femme, car si elle n'a que cette préoccupation, elle n'a non plus que ce travers.

Rose attache à l'élégance de ses ajustements la même importance qu'Hortense à sa figure; vous lui parlez, au lieu de vous regarder en vous répondant, elle ne quitte pas des yeux ses bracelets ou la bordure de son écharpe. Quand elle entre dans un salon, elle porte ses yeux comme un paon porte ses plumes; on voit qu'elle s'estime d'être aussi bien vêtue; selon le degré d'élégance de sa toilette, elle est maussade ou bienveillante. Une parure plus brillante que

la sienne, et cela se rencontre souvent, la trouble et la démoralise. Soyez sûr qu'elle chantera faux si, au piano, sa *Berthe*, en dentelle de coton, se trouve en contact avec un véritable point d'Alençon. Aussi Rose a-t-elle une impatience extrême de se marier. Mais quoique bonne et sage au fond du cœur, elle comprend étrangement le mariage: les schals, les dentelles, les fourrures qu'une jeune mariée trouve dans sa corbeille, voilà l'essentiel; la sympathie des caractères, le rang, la fortune, la considération qui sont les biens désirables dans une union, n'arrivent qu'en seconde ligne. Il paraît que les partis qui se sont présentés jusqu'à ce jour ont été peu soucieux de ne plaire que par les mérites de *Baudran* et de *Palmyre*; plusieurs déjà se sont retirés en grande hâte.

Eléonore est simple dans ses ajustements, n'attache qu'un prix raisonnable aux charmes de sa figure; mais Eléonore est née bavarde. Enfant, elle fatiguait parents et professeurs par son intarissable babil, ce qui fait qu'elle est peu instruite; parlant toujours, elle n'a pu profiter des leçons qu'on lui a données. Jeune fille, elle se fait redouter par la profusion de paroles oiseuses qu'elle jette dans un entretien; ne croyez pas que la matière lui manque jamais, elle parlera trois heures de suite de son chien et de son oiseau; les événements les plus communs lui fournissent les sujets d'interminables narrations. L'absence d'auditeurs ne lui impose même pas silence, on l'entend souvent parler seule dans sa chambre; cette manie la rend un sujet de risée, non-seulement pour ses jeunes camarades, mais pour les domestiques qui ne peuvent s'empêcher de tourner en ridicule ce continuel bavardage.

Celle qui se moque le plus d'Eléonore est, sans contredit, sa cousine Ursule; cela n'est pas surprenant. Ursule est moqueuse autant, pour le moins, qu'Eléonore est bavarde; elle écoute beaucoup et parle peu;

mais on est sûr que chaque fois qu'elle ouvre la bouche c'est pour lancer un trait piquant ; son sourire est ironique, son œil noir pétille de malice, pas un ridicule ne lui échappe, et il n'est ni crainte, ni pitié, ni respect qui puissent l'empêcher de les fustiger par une sanglante raillerie. Un tel caractère ne fait point d'amis à Ursule, on s'éloigne d'elle sans avoir le courage de chercher si, à côté de ce travers de son esprit, son cœur ne conserve pas de bonnes et précieuses qualités.

Pour terminer cette galerie de portraits, je vous parlerai de Clorinde l'amazone ; celle-là méprise toutes les vertus qu'on nous recommande et n'estime que celles dont on nous dispense. Complimentez Clorinde sur sa bonne grâce, le mérite [de ses broderies, l'ordre parfait qu'elle entretient dans la maison de son père, elle se croira insultée. Ce qu'elle ambitionne c'est la force et l'intrépidité des jeunes hommes, et même à force de souhaiter ces avantages, elle s'est mise follement en tête qu'elle les possède ; de ce qu'elle se tient résolument sur un cheval de manège elle conclut qu'elle dompterait les coursiers les plus fougueux. En nageant dans de l'eau tiède à l'école de natation des dames, elle rêve qu'ainsi que Léandre elle fend les flots d'une mer en furie. Ces prétentions à une énergie impassible nuisent à Clorinde ; on est en général sans pitié pour *les rodomonts* en cornettes.

Cependant l'excès contraire est bien insupportable, cela se voit chez Léonie. C'est une grande et forte fille à l'air passablement viril. La pauvre enfant n'est point comptable du léger duvet brun qui nuance sa lèvre supérieure, et on le remarquerait moins s'il ne faisait pas un singulier contraste avec ses terreurs enfantines. Le mou-

dre moucheron l'effraie, elle fuit devant une limace en poussant des cris perçants ; un chat pas plus gros que le poing la fait tomber en pamoison ; le vent, la pluie, le soleil l'indisposent ; elle ne saurait se promener à pied tant elle redoute la fatigue ; mais elle a peur en voiture et plus encore en bateau. Cependant Léonie veut être de toutes les parties, elle se désole d'avoir moins d'invitations que ses compagnes, et ne voit pas que dans une réunion elle inspire autant d'effroi qu'elle en éprouve elle-même ; car elle y est souverainement ennuyeuse et incommode.

Voilà, mesdemoiselles, une multitude de travers qui ne touchent en rien à l'honneur ni à la religion, et qu'il faut pourtant s'attacher à éviter. L'habitude du respect, de la déférence envers vos supérieurs, celle de la réflexion et d'un sérieux examen de vous-même vous seront d'un grand aide.

Ces taches, dont je ne vous ai pas encore indiqué le plus grand nombre, sont visibles, surtout aux yeux des étrangers. La fréquentation journalière, le contraste des bonnes qualités qui plaident pour les mauvaises, et plus que tout l'inépuisable indulgence des parents et des vrais amis, fermeront peut-être leurs yeux sur vos ridicules ; mais que cet espoir ne vous empêche pas de les combattre, ne dites pas : Que m'importe le monde ! On ne peut être ainsi philosophe qu'à la fin de sa carrière. Pour vous, jeunes filles, la foule des indifférents renferme l'homme qui deviendra un jour l'arbitre de votre destinée en recevant votre foi, et autour de lui la nouvelle famille que vous devez aimer à l'égal de celle qui vous a reçue à votre naissance.

A. DE SAVIGNAC.

LE SERPENT JAUNE.

DÉCOUVERTE DU GUACO.

Il y a de cela quelque cent cinquante ans, un esclave mulâtre suivait le bord de l'Orénoque. C'était aux environs de Guyana, non loin des lieux où le fleuve débouche sur le golfe du Mexique. Jeté depuis peu de jours dans ces contrées méridionales, l'esclave cheminait avec l'attention inquiète d'un étranger qui, au milieu de ces plaines fécondes en reptiles venimeux, croit mettre à chaque instant le pied sur un serpent. Il interrogeait du regard tous les arbres, tous les halliers, toutes les plantes assez développées pour héberger sous leur feuillage le moindre reptile ennemi.

Tout à coup il s'arrête et se jette à plat ventre, la face contre terre, derrière les raquettes épineuses d'un figuier d'Inde. Sans le tremblement convulsif qui parcourait les membres du malheureux esclave, on l'eût pris pour un homme frappé de mort ; il n'était que frappé de terreur.

Il venait d'apercevoir à quelques pas de lui le plus redoutable des serpens dont ces régions aient conservé la race. Ce n'était point un serpent monstrueux, un de ces colosses rampants qui, assoupis au bord des fleuves, sur la lisière des forêts, présentent aux regards du voyageur l'aspect d'un tronc d'arbre brisé et abattu par la tempête. Il n'avait rien de ces proportions gigantesques qui font l'admiration des peuples d'Europe quand, d'aventure, on étale à leurs yeux l'enveloppe empaillée d'un des rois de l'Ohio.

C'était le serpent jaune.

Qui l'eût vu dans sa taille exiguë et chétive eût refusé de croire qu'un si frêle animal pût jeter assez de venin pour tuer une caille ; et pourtant il était de ceux dont la

morsure tue un homme, à telles enseignes que, de la blessure à la mort, on ne compte pas trois minutes. L'esclave savait à quoi s'en tenir sur ce point.

Aussi se renfermait-il religieusement dans la plus complète immobilité. Pour l'empire des Amériques il n'eût pas levé les yeux ; il eût donné dix ans de sa vie pour être loin de l'ennemi. Cependant l'ennemi restait en place. Redressé sur lui-même en spirale légère, il promenait au-dessus de l'herbe sa tête nuancée des teintes de l'ocre jaune et de l'orange ; ses yeux, veloutés et doux comme l'azur du ciel, étincelaient de mille feux. Il semblait humer l'air avec volupté, et présenter tour à tour chaque partie de son être aux rayons du soleil. Pour qui eût ignoré le danger, c'eût été plaisir que de voir ce petit animal, si vif, si délicat, si gracieux dans ses allures.

Puis tout à coup, il se mit à bondir çà et là, d'un brin d'herbe à un autre, traçant dans l'air de rapides sillons et faisant entendre un petit bruit semblable au frôlement de la soie.

L'esclave mourait de peur. Bientôt un bruit plus distinct se fit entendre à ses oreilles. Il lui parut que l'herbe était violemment froissée, son imagination timorée lui peignit aussitôt toute une famille de serpents prête à fondre sur lui ; il se crut à sa dernière heure ; et, puisant enfin un peu de courage dans l'excès de son désespoir, il osa lever la tête. Mais il fit ce mouvement avec beaucoup moins de grâce et de légèreté que le petit reptile dont il croyait sentir le venin dans ses veines.

Alors un spectacle inattendu le frappa tout à la fois d'étonnement et de joie. Le

serpent venait d'entrer en guerre avec un oiseau.

L'esclave reconnu, en bénissant le ciel, qu'il n'était plus question de lui, et il se disposait à fuir, quand il remarqua que déjà le serpent avait perdu presque toute sa vigueur. La curiosité le retint; le poste n'était plus dangereux; il voulut voir la fin de ce combat.

C'était une lutte acharnée, comme toujours, entre les petits.

Sous son plumage élégant, l'oiseau agitait des serres aiguës, et son bec effilé portait de profondes blessures.

Le serpent irrité se blotissait dans l'herbe, sillonnait l'air en tout sens, appelait à son aide toutes ses forces et toutes ses ruses, se plongeait même dans le fleuve pour échapper aux coups de son adversaire; mais sous l'herbe, dans l'air et jusqu'à la surface du fleuve, il retrouvait son ennemi, et la lutte recommençait avec une fureur nouvelle.

Seulement, par intervalle, l'oiseau semblait accorder au serpent une sorte de trêve; il le laissait dans sa retraite et s'en volait à tire d'ailes, déchiré et sanglant aussi, vers un arbuste voisin. Là, il becquetait quelques feuilles, enlevait quelques parcelles d'écorce qu'il avalait précipitamment, et reprenant son vol vers le lieu du combat, il revenait à la charge.

L'esclave était toujours là; il s'étonnait de voir le serpent presque mort et l'oiseau plein de vie, quoique mordu par tout le corps. Il se demandait quel était cet oiseau *venimeux* qui tuait les serpents et qui bravait leur aiguillon! Ses idées étaient bouleversées; il croyait rêver.

Mais déjà il n'y avait plus à douter: le serpent gisait immobile; l'oiseau lui-même paraissait sur le point d'expirer tant ses ailes traînaient, tant ses yeux étaient ternes, tant sa respiration était haletante et pénible. Mais le malaise dura peu: l'oiseau regagna son arbuste, se remit à manger des feuilles avec une voracité singulière, secoua

ses ailes, revint vers le champ de bataille, s'établit un moment sur le cadavre de son adversaire, brossa du bec ses plumes ébouriffées, et, poussant un petit cri de joie, prit son vol vers le midi.

A quelques jours de là, par une belle matinée d'automne, une étrange nouvelle avait mis en émoi toute la ville de Caracas. Le peuple se pressait vers la place publique: on eût dit que tous les habitants de la province s'étaient donné rendez-vous dans ces lieux, et que ce jour était l'anniversaire d'une grande solennité.

La place publique avait été garnie de gradins élevés en amphithéâtre; c'était comme une arène préparée pour les courses de taureaux. Le peuple débordait de cette vaste enceinte, dont il garnissait les parois. Une musique militaire exécutait, devant l'estrade destinée au gouverneur, des symphonies nationales.

Bientôt le gouverneur parut; le silence s'établit; un homme s'avança, seul, au milieu de la place. Il roulait devant lui un tonneau et portait une besace. C'était l'esclave des bords de l'Orénoque.

Il salua l'assemblée, ouvrit le tonneau et en tira un serpent.

Ce n'était qu'un serpent benin, grand ami des volailles, commensal assidu des basses-cours et plastron des enfants. L'assemblée se prit à rire d'un rire immense comme elle, et la fanfare du gouverneur eut grand-peine à rétablir le calme.

L'esclave jeta loin de lui ce serpent parasite, avec un air de dédain qui pouvait signifier: « Celui-là est un intrus; je ne le savais pas ici! »

Il rouvrit le tonneau, et, cette fois, il amena un reptile dont le venin causait de cruelles douleurs, sans cependant occasionner la mort.

On s'attendait à mieux: l'assemblée ne rit plus, mais elle murmura. L'esclave se découvrit le bras droit, y appuya la tête du serpent: le sang coula. Le peuple cessa de

murmurer ; il venait de comprendre qu'il n'avait pas été appelé pour servir de jouet.

L'esclave dénoua sa besace ; elle était pleine de feuilles d'arbres ; il en prit une portion qu'il mangea.

Cela fait, il retourna vers le tonneau, et bientôt on le vit agiter au-dessus de sa tête un serpent dont l'aspect remplit la multitude d'une crainte muette. Celui-là portait la mort avec lui, mort lente, mais inévitable. L'esclave excita l'animal, lui présenta le bras gauche, et montra aux spectateurs une double blessure.

Mais ce n'était pas tout ; il lui restait une dernière épreuve ; il fit signe à l'assemblée qu'il réclamait l'attention. En ce moment tout en lui respirait l'exaltation. Humble et chétif esclave, il s'élevait, à force d'énergie et d'audace, au-dessus de la nature humaine. Et de fait, il dominait alors, par l'ascendant de l'héroïsme, cette foule écrasée, anéantie sous son regard.

Aussi, avec quel noble sentiment de triomphe, avec quelle imposante majesté il présenta tout à coup aux regards du peuple le serpent redoutable des bords de l'Orénoque, le serpent *jauné*, celui dont l'aiguillon frappait de mort avec une si effrayante rapidité.

Il avait saisi l'animal au-dessous de la tête et le contenait inoffensif. Quand il jugea que tout le monde avait reconnu la nature du serpent, il se découvrit la poitrine, mâcha d'avance une poignée de feuilles, irrita le reptile et se fit blesser au-dessus du cœur.

De toute part un cri d'épouvante et d'horreur retentit dans la place publique.

L'esclave étouffa le serpent et alla tranquillement s'asseoir sur une pierre. L'œuvre était accomplie.

Le silence régna de nouveau, plus grave, plus intense, plus solennel ; on attendait la

fin. On eût cru que chacun avait été blessé au cœur, et que l'assemblée tout entière n'avait plus qu'à mourir.

Une heure se passa, et la mort ne vint pour personne.

Alors le peuple interrogea l'esclave : on lui demanda quel était son secret ; il montra sa besace.

On lui demanda comment il avait découvert ce secret. Il retourna encore vers son tonneau, en tira un second serpent de la petite race ; puis d'un autre compartiment il fit sortir un oiseau dont les ailes étaient rognées.

Le peuple fut témoin d'un combat semblable à celui dont le pauvre mulâtre avait si heureusement interprété les révélations. L'oiseau tua le serpent et acheva les feuilles.

Désormais l'Amérique comptait un fléau de moins.

Le gouverneur s'approcha de l'esclave, l'affranchit au nom du pays, l'investit de tous les droits civiques et lui assigna un revenu de *cinquante mille dollars*¹ ; puis donnant à l'arbuste, dont les propriétés venaient d'être miraculeusement découvertes, le nom de l'oiseau qui les avait révélées au monde ; il l'appela *GUACO*.

De nos jours, la feuille du *guaco* figure sur toutes les tables de ces contrées, principalement sur les tables des campagnards, dont elle augmente la sécurité et dont elle protège les jours. Plusieurs fois dans la vie, les habitants des plaines et des forêts s'inoculent le *guaco* ; ils font passer dans leur sang cet antidote merveilleux. C'est en effet le seul moyen de prévenir les suites de la morsure qui porterait sur une artère, et qui, sans ce préservatif, frapperait de mort comme la foudre.

Henri CORNILLE.

(1) 250,000 fr. environ.

MÉLANGES.

En faisant des fouilles dans la ville d'Aquila, au royaume de Naples, on a trouvé dans un vase antique de marbre blanc, une lame d'airain sur laquelle était gravé le document judiciaire le plus imposant qui ait été enregistré dans les annales humaines, la condamnation à mort de Jésus-Christ.

Cette lame était enfermée dans une boîte d'ébène, dans la sacristie de l'église des Chartreux, près Naples : elle y a été découverte par les commissaires des arts, à la suite des armées françaises, lors de l'expédition de Naples ; les Chartreux obtinrent, à force de prières, que cette lame ne leur fût pas enlevée, en raison des sacrifices qu'ils avaient faits pour l'armée.

Cette sentence était en hébreu ; la voici telle qu'elle a été traduite par les membres de la commission des arts.

Sentence rendue par Ponce-Pilate, gouverneur régent de la Basse-Galilée, portant que Jésus de Nazareth subira le supplice de la croix.

L'an dix-sept de l'empire de Tibère César, et le vingt-cinquième jour de mars, en la cité sainte de Jérusalem, Anne et Caïphe étant prêtres et sacrificateurs du peuple de Dieu, Ponce-Pilate, gouverneur de la Basse-Galilée, assis sur le siège présidial du prétoire.

Condamne Jésus de Nazareth à mourir sur la croix, entre deux larrons ; les grands et notoires témoignages du peuple, disant :

1° Jésus est séducteur ;

2° Il est séditieux ;

3° Il est ennemi de la loi ;

4° Il se dit faussement fils de Dieu ;

5° Il se dit faussement roi d'Israël ;

6° Il est entré dans le temple suivi d'une multitude portant des palmes à la main.

Ordonne au premier centurion Quirilus-Cornelius de le conduire au lieu du supplice.

Défend à toutes personnes, pauvres ou riches d'empêcher la mort de Jésus.

Les témoins qui ont signé cette sentence sont :

1° Daniel Robani, pharisien ;

2° Joannas Zorobatel ;

3° Raphaël Robani ;

4° Capet, homme public.

Jésus sortira de la ville de Jérusalem par la porte Struénée.

Sur le côté de la lame d'airain qui contenait cette sentence, étaient écrits ces mots : *Pareille lame est envoyée à chaque tribu.* Le vase dans lequel elle se trouvait est dans la chapelle de Caserte.

M. Denon avait fait faire une lame du même modèle sur laquelle était gravée la sentence.

A la vente de son cabinet elle a été achetée par lord Howard 2,890 fr.

COURRIER DE PARIS.

28 juillet.

Rosine est arrivée de Bourbon, chère cousine, elle est ici depuis huit jours et elle y occupera le petit appartement de ma chère Eugénie jusqu'à ce que son père ait trouvé une gouvernante capable de perfectionner son éducation. Quoiqu'elle n'ait pas encore quatorze ans, sa taille a tout le développement désirable, et, pour me servir de l'expression de mon oncle, on voit que cette jeune fleur est née sous le soleil des tropiques. C'est une créole toute pleine de grâce, de douceur et de gentillesse, avec de grands yeux bleus, de beaux cheveux noirs et les plus jolies dents du monde. Tu vois que notre nouvelle amie est charmante.

Tu n'imaginerais jamais ce qui l'a surprise le plus ici? Ce ne sont point les merveilles des arts et de l'industrie qui se révèlent à chaque pas, ce n'est point notre ciel si sombre et qui ressemble si peu à celui de son beau pays, ce n'est pas... Mais je ne te ferai pas chercher plus longtemps, car je suis sûre que tu ne trouverais jamais! — Ce qui surprend le plus Rosine, c'est que je paraisse si heureuse en étant aussi incessamment occupée de travail! Cette chère enfant récapitulait l'emploi de ma journée et me plaignait de si bonne foi que j'aurais eu grand'peine à m'empêcher de rire, si elle ne lût venue à moi en me prenant les mains et en ajoutant de son air le plus caressant : Vous me direz votre secret, n'est-ce pas, pour tout faire si bien et de si bonne humeur? car mon père souhaite que je vous ressemble. Vous êtes toujours bonne et aimable, chère Rosine, lui ai-je répondu, et mon secret ne tardera pas à être le vôtre. Il est bien vrai que je ne suis pas seulement heureuse malgré mes occupations assidues,

mais qu'elles contribuent beaucoup à mon bonheur. Je m'ennuierais même très fort si j'étais condamnée à ne rien faire. L'habitude de s'occuper devient un goût très vif, je vous assure. Et puis le but de chacun de mes travaux suffirait à me les rendre agréables, et l'application que j'y mets leur donne un charme de plus puisque chacun des petits succès qu'elle me vaut est encore une jouissance.

Si je m'occupe d'études sérieuses, je pense avec joie qu'elles me rendent plus digne de la tendresse de mon père, qu'elles me rapprochent de lui, en quelque sorte, puisqu'elles développent ma raison et ornent mon esprit.

Mes pinceaux font revivre sous mes yeux des lieux ou des objets qui, sans cela, ne seraient pour moi que dans ma mémoire; et ce n'est point à vous qu'il est besoin de faire sentir combien est vif ce plaisir, à vous qui dirigiez hier mes doigts lorsqu'ils cherchaient à vous créer un souvenir visible de l'habitation où vous êtes née?

Quand mon père a été occupé d'affaires toute la journée, il aime à ce que je fasse un peu de musique le soir, et, comme vous l'avez vu, ma grand'maman et mon oncle se plaisent aussi à nous entendre; ma mère fait sa partie avec moi, et comment donc ne ferais-je pas tous mes efforts pour être digne d'une telle émule et d'un tel auditoire?

Et si je fais l'un de ces petits ouvrages qui ne réclament qu'un peu d'adresse et de bon goût, quel plaisir ne trouvai-je point encore à m'en occuper? Ne sont-ils pas presque toujours destinés à des parents, à des amis, qui les recevront comme des ga-

ges de respect, d'affection ou de souvenir ?

« Je comprends cela, m'a dit Rosine ; mais je vous vois aussi travailler à l'entretien de votre linge, et vraiment... » je ne lui ai pas laissé achever sa phrase. Oh ! pour ceci, chère Rosine, vous ne le comprendrez pas moins : maman me donne pour ma toilette et mes menus-plaisirs une somme dont je dispose absolument, et vous allez voir tout de suite quelle source de jouissance il y a pour moi dans mon économie. Les choses qui sont soigneusement entretenues n'ont pas besoin d'être renouvelées si souvent, et alors, je suis riche, et il y a tant de gens qui n'ont rien ! et c'est un si grand bonheur que celui de donner ! Quand on pense à cela, on ne se trouve jamais assez économe : mais dans votre pays, sous un ciel qui n'a point de rigueurs, on ne connaît pas toutes ces misères. L'excellent cœur de Rosine a bien vite senti tout cela et elle est aussi empressée de ne pas perdre un instant, qu'elle était effrayée d'abord de la perspective d'une vie très occupée.

Nous avons à peine fini cette conversation que mon bon oncle Jean est arrivé ; il tenait à la main le morceau d'anglais qu'il nous donne à traduire ; je lui ai présenté en échange la traduction que voici :

« Si un joli ruisseau, si une douce brise vont errant le matin dans l'herbe avec un agréable murmure ; si le pré se pare de fleurs, nous disons que c'est le rire de la terre.

« Quand il arrive qu'un petit zéphir vient en folâtrant baigner son pied dans les ondes limpides, tellement que l'eau se joue à peine sur le sable, nous disons que c'est le rire de la mer.

« Si un jour, parmi les fleurs vermeilles et les lys, l'aube se revêt d'un voile d'or et, sur ses roues de saphir, commence le tour du monde, nous disons que c'est le rire du ciel.

« Il est bien vrai : le monde rit quand tout y est bonheur. Quand tout est joie

« là-haut, le ciel rit, c'est bien vrai ; mais « ni la terre, ni le ciel ne savent, comme « vous, rire gracieusement. »

CHIABRERA.

Mon oncle a trouvé que cela était fort exactement traduit, et pourtant, lui ai-je dit, combien cela est loin de la grâce de l'original ?

La grâce de l'original est un privilège de la poésie, et surtout de la poésie italienne, a dit mon oncle, et, souriant avec bonté, il a tiré de son portefeuille une petite feuille qu'il m'a donnée en me disant : Voici ma traduction, à moi. Les vers de mon bon oncle m'ont semblé bien jolis ; tu le trouveras comme moi, je gage-

Le Sourire d'une belle Femme.

Si le ruisseau, la brise pure,
Dans la verdure,
Le matin murmure et bruit ;
Si de fleurs la riante préée
Est diaprée ;
Nous disons : la terre sourit.

Si le zéphir, dans l'eau limpide
Qu'à peine il ride,
Baigne son léger pied d'esprit,
Si bien que l'oncle sur l'arène ;
Se joue à peine,
Nous disons : l'Océan sourit.

Si parmi les lys et les roses
Fraîches écloses
L'aube, dont l'aspect réjouit,
S'entoure d'un voile que dore
La belle aurore,
Nous disons que le ciel sourit.

Où, terre, ciel, où, tout respire
Joie et sourire,
Quand tout brille, quand tout fleurit ;
Où, c'est bien vrai ; mais rien au monde
Au ciel, sur l'onde, ;
Avec la grâce ne sourit.

Mon cher oncle est un meilleur traducteur que nous.

Mais il ne faut pas que j'oublie *la vie humaine.*

« La pensée n'est point ; ce n'est qu'un

« tableau que se peint la vive mémoire ; l'a-
 « venir n'est point ; ce n'est qu'une fiction
 « que se propose la crédule espérance : le
 « présent seul est et en un clin d'œil il tombe
 « dans le néant : donc la vie n'est réelle-
 « ment qu'un souvenir, une espérance, un
 « moment qui passe. »

L'anglais que nous avons à traduire est tiré d'un sermon de Blair sur l'importance de l'ordre dans la conduite.

« Consider how important the order is to
 your self enjoyment and felicity. Order is the
 source of peace, and peace is the highest of
 all temporal blessings. Order is indeed, the
 only region in which tranquillity dwells.
 Is it possible for that man to be happy who
 cannot look into the state of his affairs or the
 tenor of his conduct without discerning all
 to be embroiled? Who is either in the midst
 of remorse for what he has neglected to do
 or in the midst of hurry to overtake what
 he finds too late was necessary to have been
 done? The disorderly resemble those tu-
 multuous elements or earth which, by
 sudden and violent irruptions disturb the
 course of nature. By mismanagement of
 affairs, by excess in expence, by irregular-
 ity in the indulgence of company and amu-
 sement they are perpetually creating mole-
 station both to themselves and others. Being
 always found out of their proper place, they
 of course interfere and jar with others :
 whereas order is the foundation of union,
 et allows every man to carry on his own
 affairs without disturbing his neighbours :
 It is the golden chain which holds together
 the societies of men in friendship and peace.

J'ai cette fois de bonne musique à t'offrir,
 de la musique utile et agréable, et d'abord
 les études de M. Félix Lecoupey ; elles sont
 dans le genre des études caractéristiques de
 Bertini. Maman les trouve merveilleusement
 favorables à la main, et elles joignent à ce
 précieux mérite d'étude celui non moins

précieux de renfermer des motifs chantants
 et d'être fort brillantes.

Pour mes jeunes cousines, je te propose-
 rai une fantaisie de Lecarpentier sur *le so-
 leil de ma Bretagne*. Elle est très facile et
 ne les obligera pas à du travail. Mais elle
 est très jolie. Enfin j'ai encore là sous les
 yeux *les Regrets*, valse de M. le marquis de
 Langalerie, l'auteur de la grande valse dé-
 diée à Lizt. Cette valse est d'un rythme un
 peu lent et très gracieux : je l'aime beau-
 coup.

J'ai chanté avec ma mère un nocturne de
 G. Carulli, *Nous ne changeons point de
 patrie*, que mon père a trouvé ravissant...
 et nous étions tous de son avis. Mais ce qui
 a emporté tous les suffrages, c'est une ro-
 mance de Clapisson ayant pour titre *Les
 trois enfants*. Trois enfants s'interrogent
 pour savoir ce qu'ils feraient s'ils étaient
 riches comme le roi. — Le premier ne mar-
 cherait jamais pieds nus, il aurait des sabots
 l'été tout aussi bien que l'hiver. C'est à
 cheval que le second garderait sa vache !
 et le troisième, qui ne pense qu'à sa mère,
 voudrait son château pour lui acheter un
 mantelet !.. Et voilà de la naïveté de bon
 aloi.

Parlons vite de notre planche.

Le n° 1 est un col brisé en mousseline,
 jaconas ou batiste, à ton goût. Julie m'a
 acheté un béret dessiné sur belle mousseli-
 ne, au passage Choiseul, pour 1 fr. 25 c.
 Le n° 2 est un coin de mouchoir à broder
 au plumetis : le dessin en est d'un effet
 charmant, et il doit être continué tout au-
 tour du mouchoir. Ce que le dessinateur a
 festonné comme une dentelle, n'est pas une
 dentelle du tout, mais une rivière de points
 tures, au bord extérieur de laquelle tu feras
 un feston. Les rivières à fils tirés ne durent
 guère, et celle-ci dure autant que le mou-
 choir lui-même. J'ajouterai que ce genre
 est nouveau et très distingué.

Tu remarqueras que je t'ai donné un se-
 mé dans la planche précédente, lequel est

tout-à-fait] semblable à la broderie de ce mouchoir, et tu comprendras que je l'ai fait à dessein, puisque j'ai voulu que tu aies le semé et la bordure, ou les entre-deux qui vont ensemble pour fichus, bonnets, etc.

Les pois sont aujourd'hui en si grande vogue qu'on en voit partout : en bordure, en semé, et en semé aussi sur les étoffes et les rubans. C'est pourquoi j'ai prié madame David de nous faire l'alphabet que tu trouveras disséminé sous les nos 3, 4, 5, 6, et qui commence par le chiffre du mouchoir. Le no 7 est la rosette qui se place sous le chiffre comme un trou.

Les nos 8 et 9 composent une ménagère, que madame David m'a dessinée pour 1f. 50 c. Je l'ai faite pour ma mère; elle est brodée au passé, sur belle moire noire, avec de la soie demi-torse; les feuilles de lierre sont de deux verts alternativement, l'un plus foncé, l'autre plus tendre; et, chaque feuille ayant elle-même deux nuances de vert, afin d'indiquer leur côté éclairé, il s'ensuit que j'ai employé quatre verts du même ton, mais de nuances différentes. Je ne te recommanderai pas de placer toutes les moitiés éclairées du même côté, puisque la lumière ne peut tomber irrégulièrement à droite et à gauche. Toutes les feuilles seront donc, je suppose, éclairées à droite et ombrées à gauche.

Les tiges sont aussi de verts différents, et les petites graines de deux bruns olivâtres, l'un plus clair et l'autre plus foncé. Deux des trois graines sont d'une couleur, la troisième de l'autre, et tout cela forme un ensemble harmonieux.

Je suppose que tu as exécuté ce dessin, et que tu veux monter la ménagère.

Prends du ruban de taffetas, no 1, d'un vert assorti au ton des feuilles, et borde tout le tour de la ménagère avec ce ruban que tu poseras à cheval, et que tu coudras à petits points arrière.

Pour doubler la ménagère dans toute la longueur du no 8, taille un morceau de gros

de Naples, d'un vert également assorti au ton de tes feuilles; applique-le sur l'envers de la broderie, bâtis-le ainsi, couds-le ensuite tout autour par un surjet bien fin.

Replie la ménagère sur elle-même à l'endroit indiqué par des points sur le no 8, et fixe-la, dans cette position, avec un petit surjet fait à droite et à gauche de la poche que tu viens de former.

A présent, borde le no 9, double-le comme le no 8, et attache cette seconde poche à la suite de la première, dont tu la sépareras seulement d'un travers de ton petit doigt. Le côté fermé de la seconde poche devra regarder l'ouverture de la première, de façon que les deux poches se trouvent placées de même. Si les deux ouvertures se regardaient, on risquerait beaucoup de faire tomber ce qui serait dans l'une, en renversant la ménagère pour fouiller dans l'autre. Il est superflu de dire que le côté fermé de la seconde poche le sera par un surjet.

Ces deux poches serviront à mettre le dez, les ciseaux, etc.

Après avoir posé les deux poches, il te restera encore, depuis l'ouverture de la seconde jusqu'à l'extrémité de la ménagère, un espace de trente centimètres, et nous allons l'utiliser.

Prends une bande de gros de Naples de vingt centimètres de long et un peu plus de deux fois large comme la ménagère. Replie-la sur elle-même dans sa largeur, de manière à ce qu'après avoir rentré les bords et les avoir joints l'un à l'autre par un bâtis, le morceau de gros de Naples double se trouve juste de même largeur que la ménagère.

Fais alors des lignes de points arrière également espacées; elles devront laisser entre elles un intervalle de quatorze millimètres, et tu auras par conséquent cinq lignes de points arrière qui formeront six petites gaines, dans lesquelles tu placeras des écheveaux de soie de diverses couleurs.

Tu sais comment on les y enfile ? Après avoir coupé l'écheveau en deux, on le noue au milieu avec un morceau de gros fil ou de lacet ; on passe ce gros fil ou ce lacet dans un passe-lacet, et par ce moyen l'on introduit facilement l'écheveau de soie dans la coulisse qui lui est destinée.

Quand tu auras fait toutes les petites gaines, tu placeras la bande de gros de Naples à la suite de la seconde poche, et tu l'attacheras à la ménagère, comme les autres poches, par un surjet bien fait. Ce petit surjet devra régner tout autour de la ménagère de manière à en fixer toutes les parties avec solidité et élégance.

Nous n'avons plus qu'à placer trois petits morceaux de belle flanelle dont la forme est indiquée au n° 10. Le premier morceau sera exactement semblable au patron, le second sera plus petit que le premier de trois millimètres dans toute la partie cintrée, et le troisième, plus petit que le second de trois millimètres aussi. Tous les trois seront alors bordés avec le petit ruban vert pour être réunis ensuite à la partie de la ligne droite, bordée et attachée par un surjet à la bande de gros de Naples qui forme les gaines.

Prends bien garde à ne coudre qu'un seul côté des gaines, sous peine de les fermer.

Ces petits morceaux de flanelle servent à mettre des aiguilles que l'on attache avec symétrie. Ce qu'il reste de petits rubans, tu le coudras, par le milieu, à l'extrémité de la ménagère, et il servira à la tenir fermée.

Que te dirais-je en fait de toilette ? Le mauvais temps ne leur est guère favorable, et puis tout le monde est à la campagne ou en voyage. Nous-mêmes espérons partir bientôt pour faire la promenade que mon père nous a promise. Pendant le très petit nombre de beaux jours que nous avons eus, nous avons acheté, Gabrielle et moi, des robes de Barèges, gris uni, que nous avons fait faire avec des corsages à la vierge, des manches courtes et trois grands plis au jupon.

Je ne vois de nouveau que des fichus

de guimpe plissés, à tuyaux d'orgue, sur le dos et sur la poitrine, et arrêté autour du cou sur un entre-deux de mousseline, brodé et doublé, dans lequel on passe un ruban ; Au bord, on coud une petite dentelle très basse.

On fait aussi des manches de mousseline blanche, plissées de la même façon, et arrêtées sur le poignet par un entre-deux comme celui de la guimpe. Cela est très joli et très distingué. Les gants de soie très fin, couleur paille, sont charmants pendant les jours de chaleur, mais ils coûtent cher et se salissent promptement. Heureusement j'ai un secret pour les nettoyer de manière à ce qu'ils soient comme neufs, et il n'en coûte que deux jaunes d'œufs !

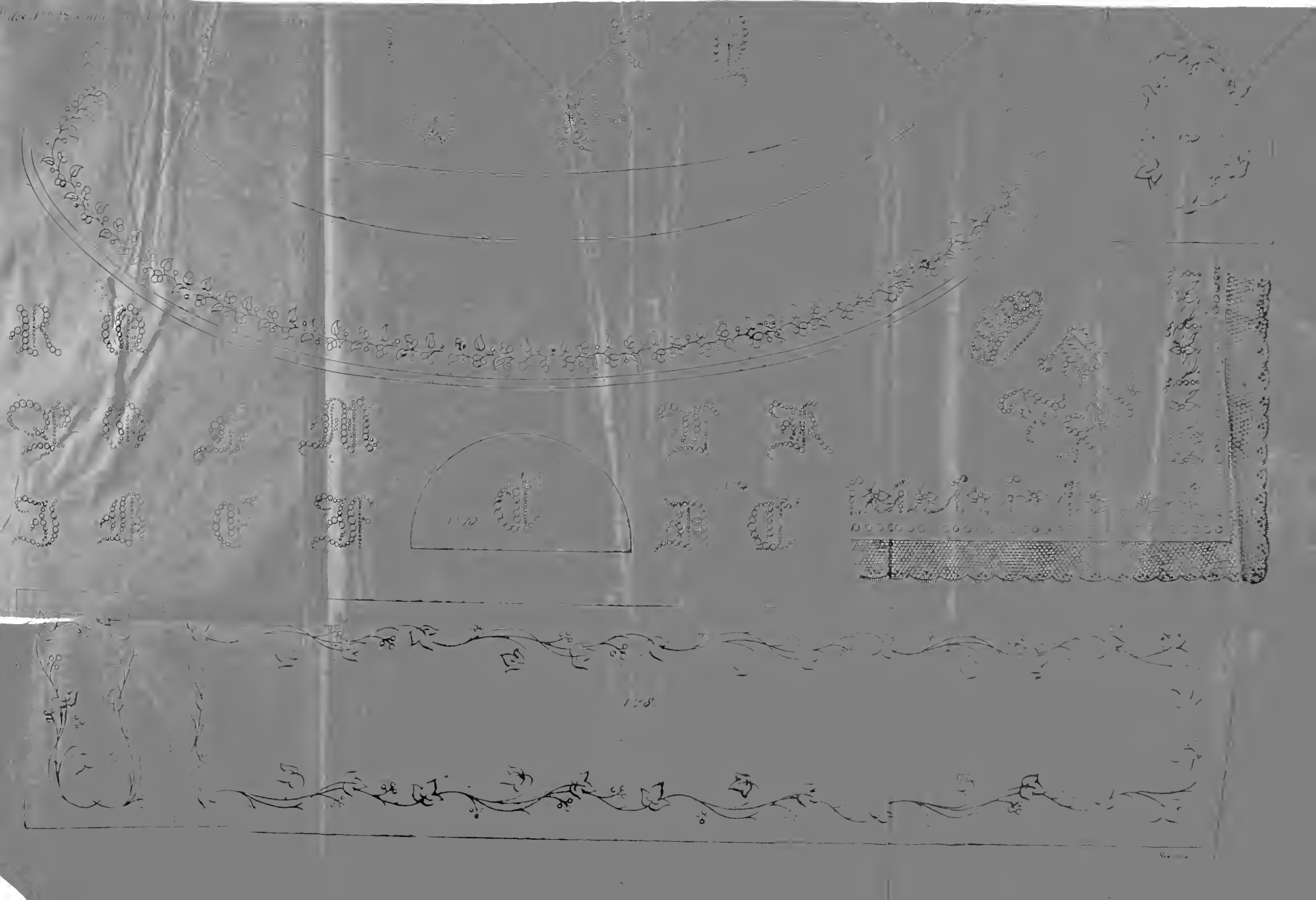
On délaie le premier dans l'eau tiède et on lave les gants dans cette eau en frottant, l'un après l'autre, les bouts des doigts, puis le reste du gant en le roulant tout entier entre les mains ; après quoi on délaie le second jaune d'œuf dans d'autre eau, et l'on s'en sert pour rincer les gants, qui, par ce moyen, conservent leur jolie couleur.

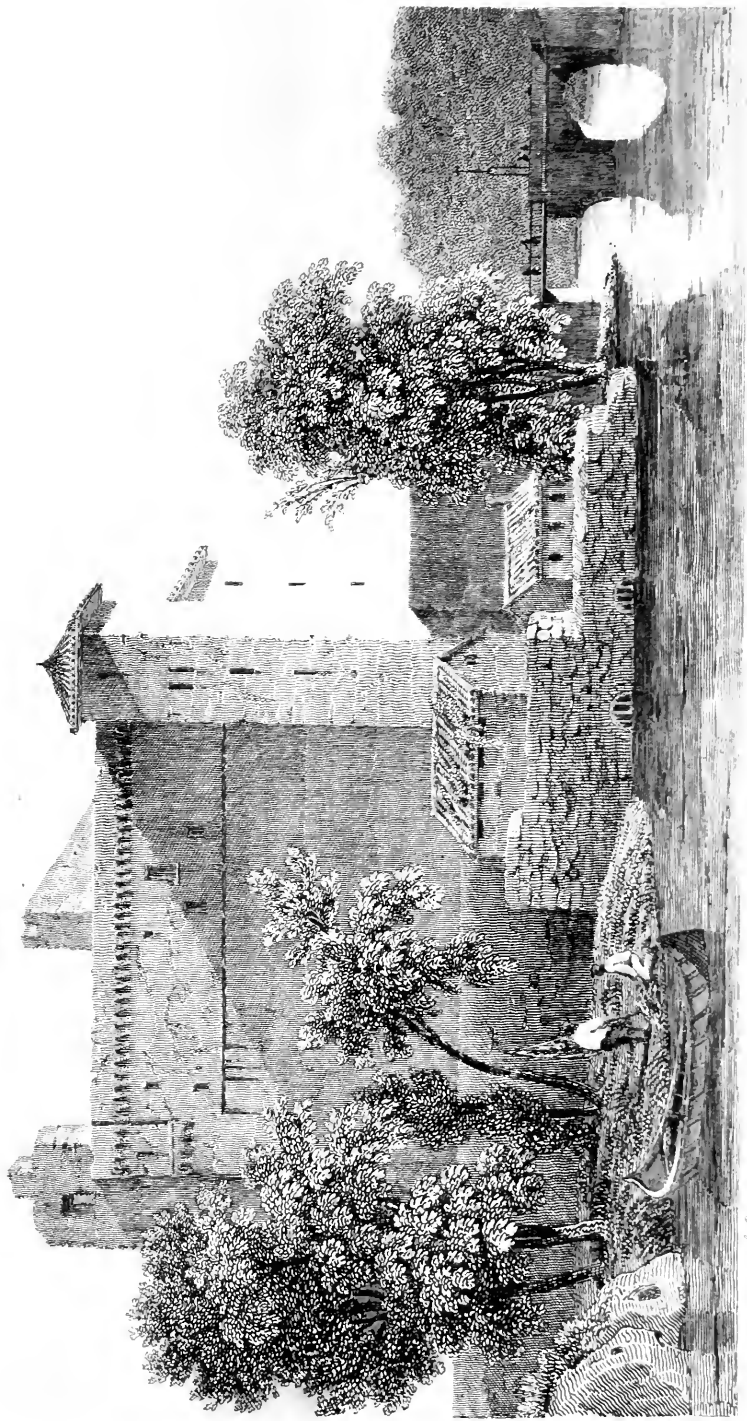
Dis à Wilhelmine qu'elle ne me reproche plus de l'oublier, d'abord parce que je n'oublie jamais aucune de nos amies et que j'ai toujours le plus grand désir de leur être agréable à toutes. Son double W ne manquera pas, cette fois, dans l'alphabet que je t'envoie. Pour celui qu'elle m'a réclamé, et que le dessinateur avait omis, je ne sais comment, j'aurais bien voulu le mettre sur la planche d'aujourd'hui, mais la place a tout-à-fait manqué ; je suis donc forcée de remettre à notre planche prochaine ce double W retardataire qui m'a valu un reproche auquel je suis très sensible.

Mille tendresses de tous et pour tous, mais très particulièrement pour toi, que j'embrasse.

Marie d'ANGREMONT.







240. - 1850. - par. G. Bouchonnet. 1850.

ÉGLISES ET CHATEAUX.

LE CHATEAU DE CLISSON. — L'ABBAYE DE FONTEVRAULT.

Dans le dernier article que nous avons offert à nos lectrices, nous les engageons à admirer combien, vu du milieu du Pont-des-Arts, à Paris, est pittoresque le lit de la Seine. Qu'aujourd'hui elles s'arrêtent à Nantes, à moitié chemin de cette longue ligne de ponts qui traversent la Loire en enjambant d'île en île, et qu'elles n'admirent pas moins le fleuve qui va porter sa forêt de mâts à l'Océan. Chétif ruisseau, au *Gerbier-le-Joug* en Velay; le voici, après une longue vie, car c'est une véritable vie que le cours d'un fleuve, une vie composée, comme la vie humaine, de luttes contre les obstacles, de paisibles passages, de pensées qui agrandissent l'âme, de même que les affluents agrandissent le fleuve; le voici imposant à l'approche de la mer, autant que l'homme à l'approche de l'éternité. Mais ce n'est point dans cet horizon illimité et mystérieux que notre vue doit aller se perdre : les rians coteaux qui se déploient devant elle l'appellent aujourd'hui, tant le soleil y est beau.

Sortons donc de la ville, mais non sans donner un regard de regret à l'emplacement de la vieille tour de Pirmil, dont j'ai souvent admiré les ruines, et qui défendait l'entrée des ponts de Nantes contre les invasions du Poitou. Nous devons cette station pieuse à un monument tombé, à un souvenir détruit : allons-en chercher d'autres à Clisson; mais sur la route il en est encore que l'on ne peut négliger.

A gauche, au bout de la lande, s'élève le vieux château de Goulaine, qui fut autre-

fois une des plus splendides habitations seigneuriales de la contrée. Il nous semble encore voir les plafonds chargés de sculptures dorées ou peintes en azur, et les restes de la tapisserie de cuir dont les couleurs sont restées aussi vives qu'elles l'étaient il y a plusieurs siècles. Avec quelle émotion, le cœur tout rempli de l'histoire qu'a écrite Hardouin de Péréfixe, on entre dans la chambre où coucha Henri IV, et dans laquelle reposa également une nuit, son petit-fils Louis XIV. Était-ce à l'époque où celui-ci vint à Nantes pour y faire arrêter le surintendant Fouquet? à quelque date que ce fut, le marquis de Goulaine d'alors était un galant hôte et un habile courtisan. Louis XIV s'en aperçut lorsqu'après une nuit passée au château, ses premiers regards, encore à demi voilés par un réveil indécis, entrevirent, sous le dais qui protégeait le lit royal, les visages les plus aimés; ceux qui embellissaient sa cour à Saint-Germain ou à Versailles; quatre charmants portraits lui souriaient des quatre coins de l'estrade, et ces portraits sont encore à Goulaine.

A une heure de marche au-delà, sur la route même de Clisson, s'étendent de longues et vieilles murailles dont les brèches permettent d'entrevoir un amas de ruines pittoresquement voilées de lierre. Là se reposa la vie la plus glorieusement occupée; là fut le château de l'illustre amiral Barin de la Galissonnière, vainqueur des Anglais, comme le fut tant de fois son voisin, qui le précéda de plus de trois siècles, cet Olivier de Clisson dont l'antique manoir est un

monument national que la France entière doit voir avec intérêt et orgueil. A l'époque où les Anglais étaient les ennemis les plus acharnés de la France, Olivier de Clisson passa sa vie entière à défendre contre eux notre pays, et accomplit glorieusement cette tâche avec son ami Duguesclin. Duguesclin, Clisson, Bretons l'un et l'autre, l'un et l'autre non moins déterminés adversaires des Anglais, et transmettant pour des siècles à la petite Bretagne leur haine pour la grande!

Mais avant d'entrer à Clisson, nous devons encore un regard à une autre ruine; mais celle-ci est à peine visible. Des décombres, un amas de pierres à côté de l'église et du cimetière, des dalles, voilà tout ce qui reste du château où naquit, dit-on, le célèbre Abailard, un des hommes les plus illustres du douzième siècle.

C'est ainsi que par une avenue de ruines nous sommes arrivés au manoir du connétable de Clisson, ce redoutable guerrier dont les Anglais disaient, en le montrant avec un sentiment de respectueuse terreur :

« Vêes-ci ung bon Breton ! »

Ne regardons pas encore autour de nous et entrons droit par la grande porte du nord, ou par cette porte plus petite qui, ainsi que la grande, avait son pont-levis. Les hautes murailles sont tendues comme celles devant lesquelles doit passer un saint cortège; mais l'éternelle tapisserie de ces murailles vénérables est composée d'immenses festons de lierre. Levez la tête, et vous verrez, au-dessus des créneaux mutilés, s'entrelacer les branches de deux vigoureux ormeaux, sublime leçon donnée à l'homme par la nature qui lui montre ainsi qu'il n'est point de destruction sur la terre, que de la ruine naît la vie et que sur la tombe s'élève le berceau.

Après avoir franchi une première cour, toute plantée d'arbres reverdissants chaque année, au milieu des décombres qu'y ont entassés la main du temps, la main des hommes, on descend dans d'humides ca-

veaux, sinistres prisons qui ne recevaient le jour que par des grilles. Aujourd'hui les voûtes de ces cachots sont devenues de riantes terrasses.

Nous nous sommes détournés afin d'aller jeter un regard sur ces sombres oubliettes, qui suffisent pour justifier les châtimens dont trop souvent les ruines féodales sont le témoignage; mais nous voulons pénétrer dans le lieu où se retiraient les anciens possesseurs du château: retournons sur nos pas, et, après le bastion que protègent les deux ormes que nous avons vus en entrant, après avoir traversé dix portes, dont plusieurs sont gardées par des ponts-levis et des herses, nous arrivons à la dernière cour, au milieu de laquelle se trouve un puits creusé par les sires de Clisson et dont les soldats de nos guerres civiles firent une grande tombe qu'ombrage un vaste cyprès. Prions pour tous!

C'est au milieu de cette cour que vivaient, comme au fond d'une prison, les seigneurs de ce lieu. Là, dans ces vastes salles, se passèrent bien des scènes de tumulte et d'épouvante, bien des scènes de joie et de paix; c'est là, sous la protection de ces herses, de ces sonneries, de ces poternes, qu'Olivier II, fils d'Olivier I^{er}, qui construisit le château en 1223, soutint le siège donné à ses fortes murailles par le duc de Bretagne, Jean-le-Mauvais. Toutes les forces du suzerain échouèrent contre ces remparts aujourd'hui si inoffensifs, et le duc ne put s'emparer de la seigneurie de Clisson qu'à l'aide de la protection du roi de France, appuyée d'un arrêt du Parlement qui autorisait Jean-le-Roux à se saisir de la baronnie d'Olivier.

Elle ne tarda pas toutefois à être rendue à ses légitimes propriétaires, et, en 1320, se célébrèrent à Clisson les noces d'Olivier III et de Jeanne de Belleville: ce fut alors que ces vastes chambres retentirent des chants des ménestrels; ce fut alors que, dans ces salles, s'accomplirent ces banquets de

géants dont les noces modernes ont conservé en Bretagne la fidèle tradition, et la cheminée dont nous voyons aujourd'hui, avec stupéfaction, le foyer colossal, fut en ces jours de fête chauffée par de massifs troncs de chênes flambant devant des bœufs et des moutons entiers. Et aujourd'hui que ce foyer serait froid, que ces salles seraient vides si les admirables facultés de l'homme, la mémoire et l'imagination, ne venaient les ranimer, les réchauffer et les faire resplendir encore !

Scènes de joie, elles furent bientôt suivies de scènes de deuil, lorsque Jeanne de Belleville apprit un soir que son mari, vaillant comme ses prédécesseurs, vaillant comme son fils, Olivier, le futur connétable, venait d'être pris par le roi de France, au milieu des luttes fatales de Charles de Blois et de Jean de Montfort, et que sa tête était arborée au bout d'une pique sur l'une des portes de Nantes. Cette Jeanne de Belleville ne resta point du reste anéantie par une douleur impuissante, et son pieux dévouement à la mémoire de son mari ayant fait d'elle une héroïne, elle mit le siège devant plusieurs villes qui tenaient pour Charles de Blois et son protecteur le roi de France; elle équipa des vaisseaux, courut les mers, prit des navires français et répandit au loin la terreur du nom de Clisson qu'elle portait.

Je l'avoue franchement, tout en admirant Jeanne de Belleville, je ne puis m'empêcher de penser que les femmes sont créées pour l'exercice de plus douces vertus, et de regretter que l'héroïsme de la mère de Clisson se soit déployé contre la France. Les historiens racontent qu'à son exemple, son fils combattit vaillamment pour Jean de Montfort, et par conséquent du côté des Anglais qui le soutenaient; mais le Breton dévoué, Olivier de Clisson, ne devait pas longtemps faire cause commune avec les ennemis du pays; ce n'avait pu être que l'effet de ces étranges égarements que produisent les

troubles civils, bien nommés *troubles*, car ils mettent la confusion dans tous les sentiments humains, et bientôt Clisson quitta la cour de Jean de Montfort, devenu duc de Bretagne, sous le nom de Jean IV, cour tout-à-fait anglaise; puis la guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, il alla offrir sa formidable épée au sage roi Charles V.

Ce fut alors qu'il contracta avec Duguesclin, connétable, auquel il succéda en 1380, une amitié profonde, laquelle, à considérer la différence extrême de leur caractère, serait un fait inexplicable, s'ils n'avaient eu en commun deux qualités prédominantes : le *courage* et la *fidélité*. En tout le reste on ne pouvait moins se ressembler, et Duguesclin, héros accompli, guerrier généreux et sans reproche, l'emportait prodigieusement en vertu sur Clisson, véritable barbare, que son avarice avait rendu odieux à ses vassaux, et à qui sa cruauté avait valu, de la part de ses ennemis, le flétrissant surnom que portait Djezzar, le pacha de Saint-Jean d'Acre, le surnom sanglant de *Boucher*.

Voyez ces hautes fenêtres partagées par une croix de pierre; c'est de là qu'un jour, en 1387, la châtelaine parcourait sans cesse du regard la campagne, cherchant à découvrir à l'horizon le connétable qu'elle attendait d'un instant à l'autre, et il ne venait point ! C'est que le duc de Bretagne, Jean IV, l'ayant perfidement amené à Vannes, l'avait, avec non moins de perfidie, fait entrer le premier dans la cour du château de l'Hermine, nouvellement bâti, et là, il avait ordonné à un de ses gentilhommes de Pégorger; mais Basvalen, ce noble Breton, ne voulant pas imprimer une souillure d'ignominie au château de l'*Hermine*, l'emblème sans tache de la Bretagne, fit un noble mensonge à son maître, et Olivier de Clisson fut sauvé. La tour où se passa cette trahison est seule restée debout au-dessus des ruines du château de l'Hermine, et a conservé le nom vengeur de *Tour du Connétable*.

Clisson n'oublia pas du reste la coupable action de Jean IV ; sa famille ne l'oublia pas non plus, même après sa mort : à 23 ans de là, en 1420, Marguerite, fille d'Olivier, s'empara de la personne du duc de Bretagne, Jean V, et celui-ci, longtemps captif dans le château de Clisson, expia le crime de son père. C'est ainsi que l'histoire donne sans cesse de grandes leçons de morale aux hommes, en leur apprenant que rien ne reste impuni.

Le manoir de Clisson perdit, dès cette époque, son importance comme forteresse, devant l'invention de la poudre et des armes qui tuent et démolissent de loin : la Ligue le ranima cependant, et il retrouva sa force contre les attaques de Henri III. Depuis lors, jusqu'à la guerre de la Vendée, il fut totalement abandonné, et le temps délabra à son aise ses murailles, puis l'armée de Mayence, qui avait établi sa place d'armes derrière ces remparts croulants, ne songea guère à les réparer.

La guerre civile apaisée et l'ordre revenu en France ne promettaient pas néanmoins à l'antique manoir une pieuse restauration : au contraire, la commune de Clisson, propriétaire de ces ruines, eut la pensée d'en faire des pierres pour reconstruire des habitations détruites par les guerres qui avaient dévasté le pays, lorsqu'un statuaire célèbre, Lemot, acheta, moyennant une somme modique, les restes du manoir de Clisson. Il n'était point de cette dévastatrice bande noire qui s'empare des vieux édifices pour les renverser, des hautes futaies pour les raser à la surface du sol ; il n'acquiesçait que pour réparer, pour conserver religieusement le séjour d'un défenseur du pays. Certes, Lemot a pu mériter une légitime gloire par son fronton du Louvre, son Léonidas, ses bas-reliefs de la tribune législative, sa statue équestre de Henri IV : son plus bel œuvre est le château de Clisson.

Aussi, du haut de ce donjon, dont la

moitié s'éroula dans le dix-septième siècle avec la plate-forme sur laquelle chaque nuit s'allumait un fanal, le premier objet que l'on doit saluer d'un regard respectueux, c'est le temple sous la voûte duquel Lemot avait préparé son sépulcre, et dans lequel il est entré en 1827. Il a là le tombeau le plus désirable ; une terre qu'il a rendue belle et heureuse. Jamais la moindre partie des revenus assez considérables qu'il retirait de ses propriétés de Clisson, ne sortait du pays sur lequel il ne cessa de répandre des bienfaits. Si la Bretagne, au milieu de ses landes et de ses bruyères, autour d'un sombre et pittoresque manoir du moyen-âge a une ville d'Italie, elle la doit à Lemot, qui ne laissa jamais reconstruire une cheminée, bâtir une habitation nouvelle, élever un clocher à l'église sans proposer un plan de *Campanile* gracieux, de riante maison de Tivoli ou de Naples, avec la condition de payer largement au constructeur la différence de prix qui résulterait de la réalisation de son devis d'artiste.

Après avoir salué d'un œil pensif la tombe de Lemot, admirons le tableau qui est son œuvre, cette charmante petite ville de Clisson bâtie sur plusieurs collines qu'interrompent ici des eaux écumantes au milieu des rochers, là des masses de sombre ou riante verdure. Pourquoi le Poussin, qui trouva les sites de Clisson dignes de figurer dans ses paysages d'Italie ou de Grèce, n'a-t-il pas eu sous les yeux la ville de Lemot ? Il n'eût pas eu besoin de composer des constructions antiques en rapport de forme et de couleur avec le paysage ; il n'aurait eu qu'à copier. Rien n'est plus élégant, plus harmonieux que ces toits plats, ces tuiles, ces briques, ces touffes d'arbres, ces belvédères, ces arcades, ces fenêtres cintrées, autour de cette masse imposante du château. Tableau de grand maître, cette peinture est animée par le bruit des cascades que forment la Sayvre et la Moine se mariant au milieu de rochers si pittoresques que les

voyageurs se demandent s'ils ne sont pas dans les Vosges ou le Jura.

Et au pied de ces rochers, voici une vieille mesure qui était autrefois un lieu de retraite pour les Bénédictines de Clisson. Cette mesure et l'agreste promenade qui l'entoure avaient reçu des religieuses un nom charmant, qu'elle conserve encore ; le nom de *Soucinea*, qui, écrit en français de nos pères, *souci n'y a*, signifie qu'il n'y avait aucun souci dans cet asile.

Sur un autre point s'élève une chapelle antique, nommée *Chapelle de Toutejoie*, par Olivier III, le père du connétable, parce qu'un jour de Rogations, entendant la messe dans cet oratoire, il y reçut la nouvelle du premier fait d'armes de son fils. *Toutejoie* et *Soucinea*, voici deux noms qui doivent jeter, pour ainsi dire, un bien doux reflet sur ce calme paysage de Clisson.

Si l'œil se porte au-delà de la ville, les aspects ne sont pas moins délicieux ; mais ce qui frappe le plus vivement le regard, c'est cette vaste étoffe écossaise, ce grand plaid à carreaux verts et jaunes qu'à cette époque des moissons, forment les champs coupés par des bouquets d'arbres. De toutes parts, hormis là où la Sayvre, où la Moine coulent bruyantes ou paisibles, s'étend cet immense tapis ; ou bien, au bout d'une lande dont les bruyères clair-semées donnent à peine une teinte verte au sol grisâtre, s'élève à l'horizon un clocher qui perce les nuages.

C'est le clocher de Vertou, petit bourg où l'on révère Saint-Martin-de-Vertou, apôtre de l'ancienne cité d'Herbauge, englutie en punition des crimes de ses habitants, dit la tradition, et qui a fait place au lac de Grandlieu. Bien des paysans vous raconteraient encore comment, à certain jour de l'année, on entend retentir sous les eaux du lac les cloches de la cité submergée : c'est là un des traits qui m'ont le plus vivement frappé dans les récits des veillées de mon enfance ; non moins vivement toutefois

que l'histoire de la bienheureuse Françoise d'Amboise, sept ans femme de Pierre II, duc de Bretagne, puis prieure d'un couvent appelé Notre-Dame-des-Coëts, et qui fonda dans ce monastère un pieux et touchant usage, celui de vêtir et d'adopter le jour de Noël un petit pauvre, en disant : *Cet innocent nous représentera cette année l'enfant Jésus*. Elle exerçait ainsi la plus belle charité, celle de recueillir les orphelins ; mais, ce qui me charmait le plus, moi, enfant, c'est qu'il s'agissait d'un enfant, et, si mes réminiscences ne sont pas trop infidèles, d'une promenade mystérieuse que faisait dans les rues de Nantes l'abbesse des Coëts, répandant à pleines mains les bonbons et les friandises.

Ce couvent des Coëts, auquel se rattachent de si doux souvenirs, était situé entre Rezé et Vertou, voilà pourquoi le clocher, ce grand trait de tout paysage, me les a rappelés, ainsi qu'un jour plus récent où le propriétaire du sol qui fut le cimetière du monastère, voulant livrer à l'agriculture ce champ du repos, en retira beaucoup d'ossements, et les fit pieusement transporter à Nantes ; heureux débris, heureux de ce que les âmes une fois au ciel, les corps n'éprouvent plus les chagrins et les douleurs de la terre, car ils auraient bien souffert à cette heure de séparation et d'exil loin du lieu où ils eurent une vie et une mort également pleines de paix.

Le monastère des Coëts suivait la règle d'un ordre célèbre par une remarquable singularité, l'ordre de Fontevault, abbaye à la tête de laquelle Robert d'Arbrissel, son fondateur, mit une femme, bien que les vastes cloîtres renfermassent des religieux aussi bien que des religieuses : *Tenez-vous soumis aux servantes du Christ*. Telle fut la recommandation que le bienheureux Robert adressa à ses moines. L'esprit de l'institut de Fontevault était un perpétuel hommage à la femme qui nous donna un Dieu. Cette suprématie dévolue aux femmes

dans une religieuse enceinte, n'eut jamais pour elles les troubles et les embarras que donne le pouvoir, parce que, ce qui régnait surtout à Fontevrault, c'était Dieu ; mais que dans nos sociétés actuelles, il soit des femmes qui puissent rêver l'exercice de la toute-puissance et songer à faire tomber les hommes du trône peu enviable où les assaillent les soins des affaires, les soins de la politique ; oh ! je ne conçois pas ces folles ambitieuses !

Et puisque nous avons été amenés tout naturellement à nommer Fontevrault et à en parler, nous pouvons y jeter un coup d'œil en revenant à Paris. Mais où est donc cette calme retraite, que Robert se créa dans les forêts qui entouraient Saumur ? où sont les chants mélodieux que faisaient entendre dans le cloître du grand monastère les trois cents religieuses que Robert y enferma pour la psalmodie ? Et ces paisibles cloîtres sous les arceaux desquels marchaient silencieusement les plus grandes dames du pays, devenues humbles servantes de l'autel, ces cloîtres où reposaient les ossements des illustres abbesses, et des reines et des rois, ces cloîtres que sont-ils devenus ?

Non, jamais, depuis que nous avons entrepris le travail que nous poursuivons, nous n'avons eu sous les yeux un changement de destination plus complet ; c'est toute une révolution ! La sainte et calme maison de Fontevrault a fait place à une immense prison, à une maison centrale peuplée de tout ce que la société a de plus hideux en hommes et en femmes. Là où les familles les plus distinguées envoyaient leurs filles pour recevoir une éducation parfaite, là pullulent des femmes perverses ; au lieu de *voiles de lin* qui devaient couvrir les *guimpes blanches*, suivant la règle de Robert d'Arbrissel, on ne voit là aujourd'hui que visages éhontés, que regards audacieux.

Ce n'est point parmi les habitantes ac-

tuelles de Fontevrault que l'histoire trouvera jamais à raconter ce qu'on lit dans une ancienne chronique de la célèbre abbaye. Souvent de grands personnages, reines, rois, princes, souverains obtenaient la faveur de visiter ces saints cloîtres ; or, un jeune et puissant seigneur y ayant été admis avec sa suite, fut frappé de la vue d'une religieuse d'une beauté remarquable, et dont les magnifiques yeux n'étaient pas en ce moment cachés par le voile de lin que prescrivit le fondateur. Il ne pouvait se lasser de les contempler, et lorsque le pudique voile baissé ne lui permit plus de les voir, il envoya vers cette sainte fille un des seigneurs de sa suite pour lui déclarer avec la galanterie des palais que des yeux aussi beaux que les siens étaient faits pour briller à la cour. La religieuse épouvantée par cette déclaration qui lui semblait comme une menace de la soustraire à ses vœux de clôture éternelle, et perdant la tête à la pensée d'être contrainte à violer ses serments, se retira en disant au messenger d'attendre sa réponse. Elle ne la lui fit pas attendre longtemps, et une sœur converse, pâle, tremblante, éplorée, vint lui remettre entre les mains un petit bassin couvert. « Voici, dit-elle, ce que ma sœur envoie à votre maître. »

Et le prince attendait impatient le retour de son envoyé : aussi leva-t-il avec empressement le couvercle du bassin, et que vit-il au fond ? les deux yeux de la religieuse ! Ce fut sans doute un acte de sombre exagération, de démeuce ; mais enfin il y a quelque chose d'héroïque dans cette terreur de manquer à la foi jurée ; cette terreur qui saorifie sans pitié le corps à l'âme.

Il ne reste plus à Fontevrault qu'une seule trace de la vie d'autrefois : le silence prescrit par le pieux fondateur y règne encore ; mais ce n'est plus le silence pieux du recueillement et de la méditation ; c'est un silence contre lequel chacune des prisonnières blasphème dans son cœur ; c'est un silence ordonné, imposé ; le silence

du régime pénitentiaire. *Pénitentiaire!* A en croire le mot, ce régime inspire la pénitence et le repentir : puisse la définition être vraie, ne fût-ce que pour quelques coupables, et les religieux édifices de Fon-

tevrault ne sembleront pas avoir changé aussi totalement de destination, car, comme dit l'Évangile, le repentir d'un pécheur répand la joie dans le ciel!

ERNEST FOUINET.

LE

FARTHING¹ DE LA REINE ANNE.

Vers le milieu du siècle dernier, sous le règne du roi Georges II, on voyait à l'extrémité d'un village situé près de Londres, une de ces chaumières isolées appelées *cottage*, dont l'aspect pittoresque et gracieux fait un des principaux ornements des vertes campagnes de l'Angleterre. Cette rustique demeure, adossée à la colline de Highgate, encore couverte de bois à cette époque, recevait sur sa façade les rayons du midi; une haie vive, formée d'aubépine et de roses sauvages, l'entourait ainsi que le verger touffu, le petit jardin de légumes et le champ de pommes de terre qui s'étendaient par-derrière; deux vieux pommiers, toujours couverts de fleurs au printemps, toujours chargés de fruits en automne, abritaient la maisonnette contre les rayons trop vifs du soleil, et appuyaient leurs branches toutes rouges de pommes sur le chaume moussu du toit, tandis qu'à l'abri de ces ombrages, un lierre avait grimpé le long des murs et formé comme une verte tenture tont autour de la chaumière, ne laissant à découvert que les fenêtres à petites vitres en losanges brillantes de propreté, et la porte d'entrée au-dessus de laquelle un jasmin et un chèvrefeuille réunis fondaient leurs fleurs et leurs parfums.

Cette douce retraite était habitée par une

famille pauvre, honnête et laborieuse. Le père, nommé Georges Reynolds, avait connu de meilleurs jours; il était fils de Daniel Reynolds qui, sous le règne de la reine Anne, avait présidé à la refonte des monnaies. Georges avait succédé à son père dans la place de maître du poinçon; emploi très richement payé à cette époque, attendu que le mécanisme du balancier, moins perfectionné que de nos jours, exposait souvent à la mutilation d'un doigt, et quelquefois de la main droite tout entière l'ouvrier préposé à ce poste dangereux, en soumettant la pièce à la pression terrible du balancier. Ce malheur ne tarda pas à frapper le jeune Reynolds de la manière la plus grave. Après les plus douloureuses tentatives pour sauver la main horriblement écrasée, l'amputation devint indispensable pour lui conserver le bras, et peut-être la vie. Il demeura mutilé. Reynolds avait épousé depuis plusieurs années une jeune femme bonne et pieuse dont les soins, le courage et la tendresse l'aidèrent à supporter ce funeste événement qui devait changer toute leur existence. En effet, le malheureux Georges, incapable d'être employé aux travaux de la monnaie, se vit privé de sa place et renvoyé comme un ouvrier désormais inutile, sans autre dédommagement que six mois de ses appointements, somme suffisante à peine pour payer les frais de sa

(1) Petite monnaie anglaise équivalant à trois deniers de France.

maladie et faire vivre sa famille, déjà composée de quatre enfants, pendant le même espace de temps. Dans ce désastre, Reynolds prit le parti de quitter Londres, où la vie était déjà bien chère à cette époque, et de se retirer dans la petite chaumière de Highgate où son père était né et où lui-même avait passé les jours riants de son adolescence, et que pour ce double motif il n'avait jamais voulu vendre. Dans cette humble retraite, la bonne Margery, qui en quittant Londres avait laissé sans regrets le grand bonnet et la robe bourgeoise qu'elle portait alors pour prendre le jupon court et le petit chapeau des paysannes anglaises, mit en œuvre tout ce qu'elle avait de principes d'ordre et d'économie; le résultat en fut d'abord si heureux que, sans le malheur qui avait amené ce nouvel état de chose, elle s'en fût peut-être applaudie plutôt qu'affligée. Reynolds avait aussi trouvé les moyens de n'être pas oisif dans la maison; il s'était exercé à manier les outils du jardinage de la main gauche; la culture du jardin et du petit champ qui faisait partie de sa propriété l'occupait pendant l'été. En automne il accompagnait les chasseurs des environs, il les aidait à traquer le gibier ou les bêtes fauves, et souvent, dans les grandes chasses du mois de novembre, il recevait de ses joyeux compagnons quelques quartiers de sanglier bien gras, qui, salés avec soin par la ménagère et suspendus dans la cheminée de la cuisine, servaient aux repas de la famille pendant tout l'hiver. Le soir, Reynolds qui avait reçu de son père une bonne éducation, rassemblait autour de lui ceux de ses enfants qui étaient en état de recevoir la première instruction; il les faisait lire à haute voix, écrire sous sa dictée, chiffrer, répéter quelques principes de grammaire ou les éléments d'histoire et de géographie en rapport avec leur âge et les besoins de leur modeste éducation. Quant à l'instruction religieuse et au catéchisme, c'était une partie que s'était

réservée Margery; elle s'en occupait avec un zèle d'autant plus soutenu qu'habitait un village tout anglican, il ne s'y trouvait aucune instruction catholique; c'était même la seule privation que la pieuse femme ressentit dans son nouveau séjour; mais elle était d'autant plus vive, que, pour la première communion de ses enfants, et pour remplir elle-même ainsi que son mari leurs devoirs religieux, ils étaient obligés de se rendre à Londres, aux chapelles catholiques tolérées par le gouvernement.

Pendant quelque temps tout alla bien dans le petit ménage. Mais à mesure que les années s'écoulaient, les besoins et les embarras s'accrurent. Les enfants grandissaient; un dernier, le petit John, vint en augmenter le nombre; et quoique habitués au travail dès leur plus jeune âge, ils ne pouvaient encore que bien peu de chose pour soulager leurs parents. Mysie, charmante jeune fille de quatorze ans, vive et gaie comme l'oiseau du printemps, laborieuse comme l'abeille, douce et gracieuse comme les colombes qu'elle aimait, faisait, il est vrai, jouer son aiguille du matin au soir pour la confection des robes de sa mère, de ses sœurs Phæbé et Betty, ainsi que pour celle de toutes les jacquettes de ses frères Daniel et John. Phæbé soignait la basse-cour, le colombier, nettoyait la laiterie, aidait sa mère à faire les fromages, et Betty, alors âgée de dix ans, tricotait les bas de toute la famille en allant faire paître la vache dans les bois; tous, excepté les deux garçons, trop jeunes encore, travaillaient donc chacun suivant ses facultés; mais leurs journées, quoique bien employées, ne rapportaient point d'argent au logis où le besoin commençait à s'en faire sentir d'une manière inquiétante. Tant que les produits de la laiterie, du verger, du petit champ avaient suffi à l'entretien de la famille, Reynolds avait évité de toucher au petit trésor de réserve qu'il avait sauvé de son naufrage; mais des occasions impré-

vues le forcèrent bientôt d'y faire brèche. Depuis quelque temps sa santé s'était fort altérée; l'opération qu'il avait subie n'ayant pas été faite avec habileté, lui occasionnait souvent d'atroces douleurs, souvent même la plaie se rouvrait. Il fallait alors appeler un chirurgien de Londres, dont les visites étaient fort chères, et les remèdes qu'il ordonnait, plus encore; ces fâcheuses circonstances se renouvelèrent souvent; bientôt le malheureux Reynolds, hors d'état de travailler, fut obligé de prendre un ouvrier pour cultiver le terrain qui nourrissait sa famille, les petites épargnes du pauvre ménage prirent fin, et peu à peu les autres ressources les suivirent. Le tankard d'argent où le père de Reynolds avait bu pendant soixante ans sa bière ou son porter, et que l'on conservait avec un soin presque religieux dans la famille, la montre, les boucles d'argent de Reynolds furent vendus, une année où les récoltes ayant manqué les vivres étaient hors de prix; la chaîne et le clavier de même métal, à laquelle la ménagère suspendait ses clefs, ses ciseaux, eurent le même sort, ainsi que bien d'autres objets de prix. A mesure que cet état de chose empirait, le caractère de Reynolds, naturellement assez sombre, le devenait encore davantage. Tourmenté par les souffrances du présent et par les soucis rongeurs de l'avenir, le chagrin du malheureux s'exhalait en plaintes amères ou mêlées d'impatience que la douceur de sa silencieuse épouse ne parvenait pas toujours à calmer. Dans ces tristes occasions l'aimable et gaie Mysie avait plus de pouvoir; elle accourait près de son père, apportant avec elle son ouvrage, que ses mains diligentes ne quittaient jamais; elle arrangeait les cousins qui soutenaient le bras du pauvre souffrant, encourageait celui-ci par un sourire, l'égayait tantôt par une chanson, tantôt par quelques récits joyeux ou touchants, où elle savait placer, la douce et pieuse jeune fille, quelque chose de la bonté de

Dieu, de la soumission à sa volonté, ou citer de ces exemples frappants par lesquels on voit que la bonne Providence vient toujours en aide aux honnêtes gens qui, fidèles dans l'épreuve, n'ont jamais désespéré de son secours.

Ces graves et fortes paroles, prononcées par une bouche si jeune et si riante, entremêlées aux soins aimables, aux baisers et à toutes les caresses de la tendresse filiale, chassaient souvent le noir démon qui tourmentait l'esprit du malheureux père, lui faisaient oublier ses maux et le portaient à mieux espérer de l'avenir. Ce n'est pas que, par suite de l'enjouement de son caractère, Mysie s'abusât sur la position de sa famille: depuis près de deux ans, au milieu des chants, des éclats de rire dont, fidèle à sa nature, elle égayait quelquefois l'intérieur de la chaumière devenue si triste depuis que la maladie et la pauvreté semblaient y avoir pris domicile, Mysie avait profondément réfléchi au moyen d'améliorer leur sort à tous; le travail de couture, dans lequel elle était devenue fort habile, lui sembla propre à atteindre ce but, et du consentement de sa mère, qui ne pût qu'approuver le projet de la courageuse enfant, elle offrit à quelques riches fermières du village de travailler pour elles, soit au trousseau de leurs filles, soit à la layette de leurs enfants. La perfection de son travail lui obtint bientôt des pratiques, et dès lors elle goûta l'inexprimable plaisir de pouvoir, du gain réel de ses journées, adoucir les tristes soucis de sa mère, et offrir à son père quelques jouissances, que l'état de gêne où ils étaient réduits ne leur permettait pas de lui procurer.

Vers cette époque, les habitants du village virent se rouvrir les portes et les hautes fenêtres du manoir féodal élevé sur la colline de Highgate. Le duc de B***, possesseur de cette belle demeure, alors sur le continent où il voyageait depuis un grand nombre d'années, ayant annoncé son retour

pour l'été suivant, l'intendant s'empressa de mettre le château en état de recevoir son noble maître. Parmi les personnes qui vinrent de Londres dans ce dessein, était un jeune homme nommé Edouard Drapper, qui, à la recommandation d'un ami du duc de B***, avait obtenu l'emploi de bibliothécaire du château; emploi peu rétribué, et assez pénible dans la circonstance présente, attendu que l'immense bibliothèque bouleversée dans le temps des guerres civiles, n'avait pas été remise en ordre depuis cette époque, c'est-à-dire depuis plus de soixante ans. Toutefois cette besogne convenait aux connaissances et aux goûts studieux du jeune Drapper. Il arriva des premiers au château, et sans s'effrayer de la poussière presque séculaire qui couvrait toutes les œuvres des doctes esprits des siècles passés, il se mit courageusement à la besogne.

On était dans les premiers jours du printemps, et quelque grande que fût l'ardeur du jeune bibliophile pour ses poudreux compagnons, il ne tarda pas à sentir le besoin de prendre un peu de délassement. Dans les promenades qu'il fit aux environs du château, Edouard remarqua bientôt le charmant cottage habité par la famille Reynolds, où la voix mélodieuse de Mysie se mêlait à celle des rossignols et des fauvettes qui nichaient dans le verger en fleurs. Attiré par ces sons si purs et si doux, Edouard s'approcha de la haie, et jetant un regard curieux dans l'enceinte, un tableau ravissant s'offrit à sa vue. Une blanche jeune fille, aux yeux bleus, aux cheveux bruns et bouclés, assise sous les pommiers, était occupée à coudre. Elle chantait en travaillant; près d'elle, un homme impotent, sur le front duquel la souffrance et le chagrin avaient laissé de douloureuses traces, paraissait prendre plaisir à écouter la voix de la jolie chanteuse, qui de temps en temps s'interrompait pour répondre affectueusement à une question du malade ou pour lui présenter ce dont il avait besoin : c'était Mysie

et son père. Au bout de quelques instants le vent s'étant élevé et Reynolds ayant témoigné le désir de rentrer, Mysie jeta aussitôt son ouvrage, prit le bras de son père, le plaça autour de son cou, et s'inclinant un peu pour que le pauvre infirme pût s'appuyer plus commodément sur son épaule, elle le conduisit doucement vers la maison, et bientôt tous deux disparurent sous la tenture diaprée de jasmin et de chèvre-feuille qui en voilait à demi l'entrée.

Edouard était demeuré immobile, et les yeux attachés sur l'endroit où la jeune fille avait disparu à ses regards. Un vague espoir de la revoir encore le retint quelque temps à la même place; mais Phœbé étant venu chercher l'ouvrage que sa sœur avait laissé sur le banc, détruisit cet espoir, et le jeune bibliothécaire retourna au château à pas lents, et le cœur agité d'un sentiment nouveau, mais plein de douceur et de mélancolie; car sous ces apparences riantes et gracieuses Edouard devinait la présence du malheur.

Les informations qu'Edouard prit sur les habitants de la chaumière portèrent au plus haut point l'intérêt qu'il ressentait déjà pour eux. Il apprit que, fiers et courageux dans leur pauvreté, ils n'en révélaient le secret à personne; enfin qu'il était difficile de pénétrer dans un intérieur où le travail occupait tous les instants de la journée, et où les joies intimes des affections naturelles semblaient suffire au bonheur de la famille.

Le jeune homme, sans bien se rendre compte du motif qui le portait à chercher le moyen de vaincre ces obstacles, résolut d'y parvenir. Fils d'une pauvre veuve qu'il soutenait de la moitié de son modique traitement, Edouard n'avait à offrir à la pauvre famille que la tendre sympathie d'un cœur sensible; mais celui-ci avait été trop touché pour être rebuté par les difficultés. Dans ses promenades journalières, qu'il dirigeait maintenant aux environs de la chaumière, il eut l'occasion de rencontrer tantôt ma-

dame Reynolds, qu'il saluait avec un respectueux empressement, tantôt Reynolds lui-même qui, se trouvant un peu mieux, en avait profité pour porter ses pas en dehors de son petit enclos. Edouard avait échangé avec lui quelques paroles de politesse. Il avait aussi aperçu la charmante Mysie, mais de bien loin seulement; car la crainte de paraître indiscret avait empêché le timide jeune homme de s'approcher désormais de la clôture fleurie du jardin. Les petites filles, Phœbé et Betty, qu'il rencontrait assez fréquemment, soit dans les bois où celle-ci passait presque ses journées, soit sur le chemin du village où Phœbé, plus spécialement chargée des commissions de la famille, descendait chaque matin, s'accoutumèrent bientôt à sa vue; mais ce qui mit Edouard le plus directement en rapport avec la famille Reynolds, fut le petit Daniel, aimable enfant de huit ans alors, et qu'il trouvait presque tous les matins assis sur une grosse pierre, étudiant ses leçons, en faisant son déjeuner d'un gros morceau de pain bis. Les livres qu'il feuilletait mirent bientôt en relation le studieux petit garçon et le savant jeune homme; celui-ci fit répéter les leçons à l'enfant; à l'aide de nouvelles formules il lui fit comprendre les règles que sa jeune intelligence ne pouvait saisir, lui indiqua la manière de classer les faits dans sa mémoire, enfin, il lui indiqua la véritable méthode pour étudier avec fruit et sans ennui. Le petit Daniel, tout joyeux d'avoir appris ses leçons en si peu de temps, et avec tant de plaisir, fit mille caresses à son jeune instituteur. Peu de jours après, Reynolds, reconnaissant de l'intérêt que le jeune M. Drapper témoignait à son fils, ayant accompagné celui-ci au rendez-vous, remercia vivement Edouard et le pria de l'accompagner dans sa demeure, afin que sa femme et ses filles pussent aussi lui faire leurs remerciements.

De ce moment, admis dans la famille dont il avait reçu un doux et aimable accueil, le

jeune homme comprit que s'il ne pouvait rien pour en écarter l'indigence, il avait pourtant un moyen réel de lui être utile en se chargeant du soin de l'éducation des deux garçons que le père, autant par son état de souffrance que par la faiblesse de son instruction, était inhabile à achever. Il mit sans délai ce projet à exécution; au lieu de donner ses leçons dans la campagne, il vint chaque matin à la chaumière, et commença avec ses jeunes élèves un cours d'études régulier proportionné à l'âge de chacun d'eux. Souvent aussi il emmenait son petit favori au château, où après lui avoir donné quelques leçons particulières, il le gardait une partie du jour en l'amusant avec des recueils d'estampes ou des livres, dans lesquels l'enfant trouvait à la fois plaisir et instruction.

Cette conduite, la politesse de ses manières, ses procédés pleins d'honnêteté et de délicatesse envers les jeunes filles, dans l'intimité desquelles il était admis, le firent bientôt estimer et chérir de toute la famille. De son côté, plus Edouard eut d'occasions d'apprécier les vertus qu'elle déployait à ses yeux dans la vie de tous les jours, et plus le bonheur d'en faire partie devint chez lui l'objet de ses plus chères espérances. Mais sa pauvreté personnelle ne lui permettait pas d'en rien témoigner jusqu'à ce que quelques circonstances favorables vinsent changer sa position. Le duc de B***, qui l'avait attaché à sa maison sans le connaître, et qui avait jusqu'alors rétribué assez médiocrement ses services, arrivait sous peu de mois; Edouard pouvait, sans trop de présomption, espérer qu'en voyant l'immense et intelligent travail qu'il avait exécuté, tant à la bibliothèque de son hôtel de Londres qu'à celle de son château de Highgate, le duc prendrait quelque estime pour sa capacité et augmenterait son traitement, ce qui lui permettrait d'améliorer le sort de celle qu'il adorait, et celui de tout ce qui lui était cher, en suppliant Reynolds de lui

donner Mysie pour femme et de l'accepter, lui, pour fils.

Toutefois cet espoir était loin de se réaliser. Le duc de B***, entraîné par les plaisirs de la vie tumultueuse qu'il menait à Paris, n'en put rompre la chaîne comme il se l'était proposé. Le temps marqué pour son retour s'écoula, et ce fut en vain que la splendide demeure préparée pour le recevoir attendit son noble maître. L'année tout entière se passa sans nul changement dans le sort d'Edouard, et le printemps suivant vint de nouveau couvrir les arbres du verger de ses neiges odorantes; de nouveau il vit la douce Mysie travailler sous l'ombre des pommiers en fleurs, avec une ardeur plus âpre encore que de coutume. Mais cette fois, et quoiqu'un jeune homme aimable, et dont elle était silencieusement aimée, fût assis non loin d'elle, sa voix, qui jadis le disputait en joyeuses mélodies aux gaies fauvettes des buissons, était aujourd'hui muette. La même expression de douceur, de bonté animait encore son joli visage; mais ses yeux, rougis par le travail nocturne et par des larmes secrètes, avaient perdu de leur doux éclat, et quelque chose de douloureux se mêlait parfois à son sourire. C'est que l'état de son pauvre père avait empiré depuis plusieurs mois, et que, malgré un redoublement de travail et de privations de toute espèce, la tendre fille prévoyait l'instant où elle serait dans l'impossibilité de lui procurer les remèdes coûteux nécessaires à sa guérison. Elle cachait à sa mère la moitié de ses inquiétudes à cet égard; mais il y avait un cœur qui les partageait vivement, et qui plus d'une fois avait cherché à en soulager le poids en offrant délicatement à Margery une portion de ses épargnes pour subvenir aux cruelles nécessités du moment; toutefois une noble fierté autant que la prudence défendait à Mysie et à sa mère d'accepter aucun secours d'argent qu'elles n'eussent pu rendre, et plus les deux femmes étaient convain-

cues de la délicatesse de celui qui les offrait, plus elles s'appliquaient à lui cacher l'accroissement de leur misère. Mais est-il rien que le cœur ne devine de ces douloureux secrets? Edouard les lisait dans les regards abattus de son amie, et après avoir passé près d'elle tout le temps que lui permettaient ses occupations, Edouard se retirait le cœur navré de la tristesse de Mysie et surtout de n'y pouvoir porter remède.

Cependant, tout à coup, et au moment où les craintes de l'aimable fille étaient à leur comble, Dieu eut pitié des souffrances morales de la pauvre famille; les balsamiques influences du printemps purent agir d'une manière plus salubre qu'on n'eût osé l'espérer sur l'état de Reynolds: sa plaie, qui s'était rouverte pendant tout l'hiver d'une manière inquiétante, se cicatrissa de nouveau; la fièvre continue qui le dévorait s'apaisa, ses forces revinrent et en quinze jours il put quitter son lit et venir respirer l'odeur vivifiante de son verger encore en fleurs, et écouter de nouveau la voix de sa fille qui, en voyant son père miraculeusement rappelé à la vie, en célébrait pieusement le retour par un de ses plus beaux cantiques d'actions de grâces. Revenant à son heureux caractère, quelque temps obscurci par l'excès des souffrances d'un père adoré, Mysie retrouva avec sa gaieté sa force, son courage et tout son espoir en la bonté de Dieu. Ce n'est pas que la pieuse jeune fille en eût jamais manqué; au plus fort de sa détresse elle courbait la tête avec résignation, et demandait à Dieu, non que le calice amer s'éloignât d'elle, mais qu'il daignât lui donner la force de le boire, s'il fallait que sa divine volonté s'accomplît. Maintenant ses regards s'élevaient pleins de joie et de reconnaissance vers l'auteur de tous biens, et sans porter trop loin son humble espérance, le miracle du présent lui sembla le garant d'un meilleur avenir.

Il n'en était pas de même de la pauvre

Margery ; le cœur de l'épouse avait été si longtemps oppressé par une même et constante douleur, que les autres sujets de soucis en avaient été comme comprimés ; mais une fois affranchie de ce fardeau, ils se ranimèrent plus forts et plus rongeurs que jamais. Une circonstance surtout, que pendant quelque temps Margery avait en quelque sorte oubliée, se présentait maintenant à son esprit sous un aspect des plus menaçants. Quelques années auparavant, et dans une situation presque semblable, Reynolds avait eu l'imprudence d'emprunter sur sa petite propriété une somme d'argent, laquelle lui avait été prêtée sans intérêts, mais sous la fatale et insidieuse condition que si dans cinq ans cette somme n'était pas remboursée, la chaumière, le jardin et tout le petit avoir de la pauvre famille deviendrait la propriété du prêteur. Le terme de cet engagement expirait à la fin de cette même année, et la plus triste perspective s'ouvrait aux yeux de la mère de famille : la pieuse femme ne manquait pourtant pas de soumission à la volonté de Dieu, ni d'espoir en la bonté de sa providence ; mais il y avait des moments où le poids de ses peines excédant la mesure de ses forces, elle se laissait aller au plus triste découragement.

Elle était dans un de ces moments de profonde amertume un jour que la dernière

note du pharmacien lui avait été apportée ; le montant de cette note dépassait de beaucoup la petite somme qu'elle avait mise en réserve pour son acquittement. A cette vue, une tristesse inexprimable saisit le cœur de la pauvre femme ; elle demeura quelques instants comme perdue dans ses réflexions, puis elle se leva et alla chercher un petit coffret d'ébène, où jadis elle renfermait ce qu'elle avait de plus précieux, l'ouvrit machinalement, car elle ne savait que trop que le crucifix d'or qu'elle tenait de sa mère, ses bijoux de jeune fille, et ceux que son mari lui avait donnés dans les premières et heureuses années de son mariage, tout en était parti depuis bien longtemps ; il n'y restait que son anneau nuptial devenu trop large pour son doigt amaigri, et quelques chères reliques bien précieuses pour elle, mais sans nulle valeur ; c'étaient les premiers et fins cheveux de ses enfants, leurs petites dents de lait blanches et luisantes comme des perles ; quelques fleurs desséchées et conservées comme un doux souvenir du temps de ses fiançailles avec Reynolds, chers trésors qu'elle estimait plus que tout l'or de la terre ; mais qui ne pouvaient remplacer ce fatal métal dont la plus faible partie lui eût été si utile en ce moment.

M^{me} Elise VOÏART.

(La suite à un prochain numéro.)

SOUVENIRS D'ALGER.

A MADemoiselle ERNESTINE DE B....

CINQUIÈME ARTICLE ¹.

Après la cérémonie du mariage, nous retournâmes toutes dans la pièce où nous avions été reçues d'abord, et nous trouvâmes les plus jeunes femmes essayant déjà

(1) Voir page 206.

nos vêtements. Nous fûmes obligées d'aider à cette toilette, qui les embarrassait beaucoup, et elle était à peine terminée, que la jeune mariée entra, fort surprise de cette double métamorphose. On la fit as-

soir sur le divan, à côté de la matrone, et nous pûmes examiner sa toilette, qui l'écrasait par sa richesse. Nous étions aussi curieuses de savoir si ses traits justifiaient l'espèce de désappointement qu'avait éprouvé son époux en la voyant pour la première fois ; nous trouvâmes qu'il était de bien mauvais goût, car véritablement cette jeune femme était charmante. Elle avait les plus beaux yeux du monde, un sourire dont la grâce était parfaite, de petites dents fort belles ; mais sa taille était svelte et élancée, et le jeune Maure, qui, comme tous les mahométans, ne trouvait d'attraits que dans l'embonpoint d'une femme, avait de suite remarqué qu'elle ne possédait pas ce genre de beauté. Sa toilette, qui était fort riche, l'eût fait paraître ridicule aux yeux de tout autre homme qu'un Maure. Elle avait les cheveux séparés sur le front et réunis par-derrière, formant une longue queue recouverte d'un ruban de laine rouge. Un fichu de soie, d'un tissu très léger noir, rouge et or, s'appliquait un peu au-dessous du front et venait se nouer par-derrière. Ce fichu était garni, sur le devant, de tous les bijoux particuliers de la jeune fille. Au-dessus de chaque oreille on lui avait placé une rose naturelle dont les pétales et les feuilles étaient garnis d'or. Son front était parsemé de paillettes, et ses sourcils entièrement couverts de poudre d'or. Elle portait au cou un collier de velours noir garni de boutons de diamants et se terminant par deux franges en petites perles. Sa chemisette, en gaze très fine, était richement brodée en or, et elle portait un joli dolman à manches presque entièrement couvertes de manches et de galons. Ses culottes très amples, en étoffe de soie, brochée vert et argent, étaient ouvertes sur les côtés, et cette ouverture était garnie d'une infinité de petits boutons fixés sur un large galon d'argent. Sa chemisette, que recouvraient en partie les culottes, était serrée à la taille par une jolie écharpe en soie dont les franges retom-

baient jusqu'à terre ; enfin elle portait des babouches richement brodées ; ses jambes étaient nues, et ornées ainsi que ses bras de nombreux anneaux d'or et d'argent qui paraissaient fort pesants.

Aussitôt son arrivée, les réjouissances de famille commencèrent. Pendant que le père de la mariée traitait ses parents et ses amis dans le vestibule de sa maison, qu'ils ne pouvaient dépasser, et qu'il leur faisait distribuer des pipes, du café et des pâtisseries de toutes sortes, les négresses et les autres femmes de la maison avaient rempli la pièce où nous nous trouvions de plateaux couverts de sucreries, de pâtisseries et de rafraîchissements. Les négresses chantèrent et dansèrent tour à tour devant la mariée. Lorsque vint le soir, nous fûmes curieuses d'attendre le moment où l'époux viendrait chercher sa femme.

A Alger, les mariages s'arrangent souvent entre familles sans que l'on consulte les parties intéressées ; ou bien un jeune homme entend parler d'une jeune fille qui paraît devoir lui convenir, et il en fait faire la demande. Dans l'un et l'autre cas, ce sont des entremetteuses qui se chargent des préliminaires, et ordinairement elles sont assez bien récompensées de part et d'autre pour faire à la jeune fille le plus grand éloge de son prétendu, et au jeune homme une description enchanteresse de sa future. Lorsque l'époux lève pour la première fois le voile de celle à laquelle il vient d'être uni, il est quelquefois si désenchauté en trouvant une figure bien différente de celle qu'il s'était imaginée d'après les descriptions mensongères de l'ambassadrice, qu'il promet de revenir chercher son épouse, mais ne revient pas. Il perd alors la dot qu'il a déposée et le mariage est rompu de droit. Cependant, comme un semblable abandon est considéré comme un grave affront pour la famille de l'épouse, les exemples en sont rares.

Vers sept heures du soir nous entendîmes de loin les sons d'une musique

bruyante, composé de hautbois et de tambours, accompagnés de grosses castagnettes en fer, qui nous annonçait que l'époux approchait avec ses parents et ses amis. Alors les chants et les danses cessèrent dans la maison et furent remplacés par des cris horribles poussés par les pleureuses à gage et les femmes de la maison, et qui durèrent tant que la mariée n'eût pas dépassé le seuil de la porte. On revêtit celle-ci des voiles qu'elle portait le matin; son père la prit par la main, et lorsqu'elle eût fait ses adieux à sa mère, à ses sœurs et aux autres femmes, il la conduisit jusqu'à la porte de la rue, et il mit sa main dans celle de son mari. On la fit monter de suite dans une chaise à porteurs et le cortège se mit en marche, accompagné d'une grande quantité de torches allumées et au milieu des femmes louées pour chanter avec l'accompagnement de l'affreuse musique dont je vous ai parlé plus haut.

Les troupes françaises ayant commencé à s'étendre dans plusieurs directions et surtout du côté de Dely-Ibrahim, mon père voulut louer une maison de campagne, et prit quelques informations à cet égard. Nous partîmes donc un jour à cheval, sous sa conduite et guidés par un sous-officier des chasseurs Algériens, qui connaissait la maison dont on nous avait parlé. Nous sortîmes de la ville par la porte appelée Babeloned, et nous nous hasardâmes dans un chemin montueux qui longeait le boudjaréah. De ce côté ce n'était plus des sentiers couverts et odorants, comme lorsque nous étions allés à la maison Carrée; nous nous trouvions sur un terrain aride et au milieu d'une longue suite de cimetières qui s'étendent à une grande distance. Vous saurez que chaque famille maure a un cimetière particulier d'une étendue plus ou moins grande, et qui deviennent des espèces de jardins de plaisance pour les femmes de la maison. Le terrain était en outre parsemé d'énormes cactus et d'aloës gigantesques

qui lui donnaient un aspect sauvage. Les cactus à raquettes, on mules du pape, que nous cultivons avec tant de difficultés dans nos provinces du nord, et qui restent toujours si petits, s'élevaient en Afrique à dix ou douze pieds de haut, et lorsque ces plantes sont rapprochées les unes des autres, elles forment des remparts inexpugnables; aussi les Arabes s'en servent-ils avec avantage dans leurs guerres de partisans. C'est sur ces cactus que se récoltent les figues de Barbarie, dont les indigènes sont si avides, que leur possession est une des causes de la guerre obstinée qu'ils nous font. Les aloës que nous rencontrions sur notre route pouvaient avoir cinq à six pieds de hauteur sur huit à dix de circonférence. Les feuilles, extrêmement épaisses, sont terminées par une pointe très aigüe et dont il faut se garder. Du milieu de la plante sort, tous les deux ou trois ans, une tige de douze à quinze pieds d'élévation, qui atteint cette hauteur en vingt-quatre heures. Cette tige reste dans cet état pendant deux ou trois jours, après quoi les bouquets de fleurs se détachent et s'éloignent de la tige principale au moyen de branches recourbées qui lui donnent tout-à-fait l'apparence d'un grand candélabre dont les fleurs représentent les bobèches. Ces fleurs n'ont ni odeur ni couleur; mais lorsqu'il y a beaucoup d'aloës réunis sur un même point, elles font un bel effet.

Les soldats français ayant reconnu que les feuilles d'aloës contiennent une grande quantité de fils, ont su employer à toutes sortes d'usages ces fils qu'ils se procurent en faisant macérer les feuilles pendant plusieurs jours et en les battant avec une masse pour les dégager de la partie charnue. Les ateliers de condamnés militaires en ont surtout fait leur profit, et vous aurez vu sans doute en France des cordons, des bourses, des sacs et autres objets qu'ils confectionnent avec ces filaments.

Au bout d'une heure de marche par des chemins épouvantables, le sous-officier qui

devait nous guider, nous avoua qu'il s'était égaré, et avec notre courage ordinaire nous commençâmes à nous effrayer de manière à tourmenter mon père. Cependant après un quart d'heure de nouvelles recherches, nous nous trouvâmes au bord d'un joli ruisseau, et nous vîmes une assez belle habitation située au milieu d'une plantation de jujubiers couverts de fruits. Arrivés jusqu'à la maison qui était gardée par plusieurs chiens, nous pénétrâmes dans une salle basse. Quelques femmes et plusieurs enfants qui s'y trouvaient s'enfuirent dans toutes les directions en criant de toutes leurs forces : Roumi ! Roumi ! (les chrétiens ! les chrétiens !) A ces cris, qu'accompagnaient les aboiements de tous les chiens, un Maure assez bien vêtu se présenta. Il dit à notre interprète que sa maison était hors des lignes françaises et que nous avions eu tort de nous hasarder aussi loin. Il nous offrit de nous conduire jusqu'aux avant-postes, ce que nous acceptâmes de grand cœur, renonçant volontiers, pour ce jour-là, à la visite que nous avions projetée. Nous n'étions pas encore bien rassurées lorsque nous rentrâmes à Alger, car nous avions encore présente à la mémoire l'horrible aventure arrivée peu de jours avant dans une famille européenne.

M. R..., colon français, était venu en Afrique avec sa fille aînée dans l'intention d'y former un établissement agricole. Il acheta une maison de campagne agréablement située, l'embellit et lit arranger les jardins et cultiver les terres environnantes, en employant à ce travail quelques Kabyles sur lesquels il croyait pouvoir compter. Quand tout fut prêt, et qu'il fut certain de la réussite, il pensa à faire venir le reste de sa famille. Un jour, il apprend que le bâtiment qui amenait sa femme et ses autres enfants est dans le port, il laisse sa fille chez lui pour préparer tout ce qu'il faut pour les bien recevoir, et descend à la hâte à la ville. Il revient bientôt alerte et joyeux

et introduit tout le monde dans son habitation ; mais quel horrible spectacle vient frapper sa vue : sa fille, jeune personne charmante et remplie de qualités précieuses, est étendue sans vie sur le plancher, la tête séparée du tronc ; les armoires sont forcées et dévalisées, et son habitation porte partout les traces d'un pillage complet.

Confiant comme le sont tous les colons, et surtout les colons français, il avait laissé sa fille seule avec les trois ouvriers qu'il employait depuis longtemps, et ils avaient disparu après l'avoir massacrée.

Mais je venx, ma chère Ernestine, détourner votre attention de cette horrible catastrophe en vous racontant la manière dont on a célébré, cette année-là, l'anniversaire des journées de Juillet. Un autel immense avait été construit au milieu de la grande plaine de Mustapha ; tous les régiments étaient rangés en plusieurs cercles autour de cet autel ; au milieu se trouvaient tous les corps de musique exécutant des morceaux d'harmonie, et tous les tambours de l'armée battant aux champs pour l'élévation et le *Domine salcum*, qui fut salué de cent un coups de canon. Après la messe tous les corps prirent leur place de bataille, et au moment où ils allaient défiler devant le gouverneur général on annonça à celui-ci qu'un scheick, accompagné de toute sa tribu, demandait à participer à la fête. Le duc de Rovigo ordonna qu'on les fit approcher. Le scheick s'avança majestueusement, monté sur un joli cheval noir qu'il avait harnaché avec un luxe usité seulement dans les grandes occasions. La bride était ornée de plusieurs glands en laine rouge, les deux montants, depuis le mors jusqu'au frontail, étaient en maroquin rouge large de deux pouces et brodé d'or ; deux défenses de sanglier réunies par un lien d'argent, formaient sous le col un beau croissant. La selle était recouverte d'une ample schabraque, qui primitivement avait dû être un rideau ou une couverture de lit en soie, à raies jaunes et rouges, et dont les

extrémités traînaient par terre. Le costume du cavalier n'avait rien de remarquable, seulement il avait cru devoir se coiffer d'un énorme chapeau de paille, de forme conique, qui pouvait avoir dix-huit pouces de haut et qui était tout parsemé de petits bouts de rubans et de queues de lapins. Il était là-dessous aussi sérieux qu'un empereur romain.

Il se mit à la suite de la cavalerie française, et défila au grand galop devant le gouverneur général, après quoi il demanda la permission de faire exécuter la *fantasia* à sa tribu. C'est une espèce de manœuvre dans laquelle ils représentent leur manière de faire la guerre. Ils s'animent tellement à tirer des coups de fusils qu'on finit par s'apercevoir qu'ils mêlaient aux cartouches à poudre quelques cartouches à balles que nos soldats entendaient siffler à leurs oreilles, et on fut obligé de les arrêter.

Après ce divertissement, toutes les troupes formèrent un grand cercle de manière à laisser au milieu d'elles un espace destiné à des courses de chevaux qui avaient été annoncées avec une certaine solennité. On avait construit pour les spectateurs un amphithéâtre qui, d'un côté, avait vue sur la mer, où eurent lieu des joutes entre les matelots des divers bâtiments, et de l'autre côté sur la plaine. Après quelques essais préliminaires, on annonça que le prix donné par la ville, et qui s'élevait à six cents francs, devait être disputé par des

chevaux français et des chevaux arabes en nombre égal.

Trois jeunes officiers français, portant des noms illustrés par leurs pères sous l'empire, se présentèrent dans le costume de rigueur pour disputer le prix. On excita les Arabes présents à la fête à concourir à la course; il s'en détacha trois de la tribu qui venait de caracoler si bien, et les conditions bien expliquées, la course commença. Les chevaux devaient faire deux fois le tour de cette espèce de cirque qui pouvait avoir un kilomètre de circonférence. Au premier tour, les chevaux français eurent un avantage bien marqué, mais au second tour, un petit cheval arabe, monté par un jeune homme court et trapu, dont le bernous voltigeait au loin derrière lui, gagna les premiers et finit par les dépasser et arriver au but en les laissant à une assez grande distance. A l'instant même, l'Arabe sauta à bas de son cheval et l'embrassa mille fois. Il le dessella, ramassa avec son yatagan l'écume dont il était couvert et recommença à l'embrasser.

Jamais homme au monde ne parut plus satisfait que lui en emportant son sac d'argent; mais malgré le plaisir qu'il ressentait de posséder une aussi grosse somme, il regardait plus amoureuxment encore son cheval que son argent.

Pauline HERMENT.

(La suite à un prochain numéro.)

GÉNIE ET MALHEUR.

I.

Par une brûlante journée d'été, un homme d'un âge mûr et un jeune garçon s'acheminaient vers le couvent de la Rabida,

situé sur une colline, à une demi-lieue de Palos, en Andalousie. Leur marche était celle de gens accablés de fatigue. L'enfant, surtout, pâle et défait, se traînait avec effort.

« Encore un peu de courage, mon pauvre Diégo, disait cet homme à l'enfant, tu vas te reposer tout à l'heure.

— Et toi, père, n'es-tu pas bien las?

— Oui, je le suis, un peu d'ombre et de repos me seront doux. »

Et l'homme et l'enfant retombèrent dans le silence qu'ils avaient rompu par les paroles qu'on vient de lire.

Le plus âgé des voyageurs paraissait avoir quarante et quelques années. Son front large et élevé indiquait une vaste intelligence; sa physionomie était grave et réfléchie, son regard prenait tour à tour l'expression de l'enthousiasme et de la méditation, et en de certains moments des éclairs d'inspiration faisaient soudainement rayonner ce pâle et noble visage.

Les deux voyageurs venaient d'arriver à la porte du couvent; le père de l'enfant sonna; un moine parut sur le seuil de la porte.

« Mon frère, dit le voyageur, au nom de Dieu, donnez, je vous prie, à mon fils, un verre d'eau et un peu de pain.

— Entrez dans la cour et asseyez-vous sur ce banc, dit le frère portier; je vais chercher ce que vous me demandez. »

Tranquillisé sur son enfant, l'étranger reprit le cours de ses rêveries. Il songeait au passé, interrogeait l'avenir, et une solennelle tristesse se répandait sur ses traits.

Le moine revint apportant de l'eau fraîche, du pain et quelques fruits secs. Lorsque l'enfant fut rassasié, et tandis que son père, debout devant la grille du jardin, jetait des regards distraits sur la campagne, le bon moine adressa quelques questions à Diégo.

« Vous avez beaucoup marché, à ce qu'il me semble? dit-il.

— C'est bien sûr, répondit l'enfant; nous étions ce matin au bord de l'Odriel.

— Où allez-vous, maintenant?

— Dans la ville d'Huerta, demander un asile au frère de ma mère. »

L'entretien se poursuivit de la sorte durant un moment, puis l'étranger se rapprochant de son fils, dont le repas était fini, remercia le moine, et dit à Diégo qu'ils allaient se remettre en route.

Mais quand l'enfant voulut se lever, ses pieds se trouvèrent tellement enflés qu'il retomba sur le banc. Il fallut se décider à une plus longue halte.

Le moine était rentré dans le couvent; l'enfant venait de s'endormir, et son père, assis à côté de lui, le regardait d'un air tendre et impatient.

Le prieur du couvent, Juan Perez de Marchenna, revenait de la ville; il vit à la porte l'étranger et son fils. Jugeant à leurs vêtements usés, à leurs souliers couverts de poussière, que c'étaient des gens qui parcouraient la campagne en mendiant, il s'en approcha un maravédis à la main.

« Je ne demande pas l'aumône, » dit l'étranger en se levant avec dignité.

Le prieur resta frappé de l'expression fière et intelligente de cette noble tête. Il fit ses excuses à l'inconnu et lui adressa en termes polis et obligeants quelques questions sur le but de son voyage. Celui-ci répondit qu'il était en marche pour se rendre dans une ville prochaine, quand la chaleur du jour et la lassitude de son fils l'avaient forcé de s'arrêter pour demander quelques secours.

« J'attends maintenant son réveil pour continuer mon voyage, dit en finissant l'étranger.

— Êtes-vous si pressé d'arriver que vous ne puissiez rester ici le temps nécessaire pour rendre des forces à cet enfant? »

Ces paroles, et l'accent de bonté qui les accompagnait, furent agréables au voyageur.

« Aucune obligation ne me contraint de poursuivre ma route à l'heure même.

— Eh bien! venez avec moi, vous et votre fils, vous partagerez le repas des moines, et nous causerons ensemble.

— Je suis peu habitué au bon accueil des hommes, le vôtre me fait du bien, mon père, et j'accepte votre offre. C'est à Christophe Colomb que vous donnez l'hospitalité.

— Vous êtes Christophe Colomb ! dit le prieur en tendant la main au grand homme ; je remercie la Providence de vous avoir conduit ici : combien je serai heureux de m'entretenir avec vous du glorieux projet qui vous occupe, et dont la connaissance est venue jusqu'à moi ! »

Guidé par le prieur, Colomb porta dans l'intérieur du couvent Diégo encore endormi, et après l'avoir déposé sur un lit, il se rendit chez Juan Perez, auquel il fit connaître sa vie passée et les espérances qu'il nourrissait en lui.

II.

Christophe Colomb, selon certains auteurs, était issu d'une race noble, mais pauvre ; l'opinion la plus générale lui donne pour père un artisan de Gênes, ville où naquit Colomb. Il fit ses études à Pise, et commença, à l'âge de quatorze ans, le cours de ses voyages. Ce fut après plusieurs navigations dans la mer du Nord, à la suite de savantes recherches, de longues observations, et aidé de l'expérience qu'il avait acquise, qu'il eut la perception de la sphéricité de la terre et d'un autre continent inconnu. Que de fois, au milieu des solitudes de l'Océan, quand le soleil fuyait vers les points occidentaux, l'illustre navigateur, suivant des yeux l'astre enflammé, s'écria avec l'accent de l'inspiration :

« Non ! ce n'est pas seulement sur l'abîme des eaux que le soleil va maintenant promener sa lumière ; lorsqu'il quitte nos régions c'est pour porter le jour dans d'autres contrées où se lève l'aurore quand nos yeux contemplant ici les dernières clartés du couchant ! »

Avant de communiquer aux hommes les révélations de son génie, Colomb voulut

laisser s'amortir en lui les élans de l'enthousiasme, les joies ravissantes d'une immense conception, afin de se présenter avec une conviction basée sur la prudence, l'expérience et le raisonnement, sans mélange des impressions qui séduisent et abusent. Il se posséda avec une force suprême, et couva longtemps dans son sein la grande pensée qui ne devait éclore que passée à l'état de certitude.

Ce moment venu, Colomb fit hommage de sa découverte à Gênes, sa patrie, et lui demanda les moyens d'aller la vérifier. Le croirait-on ? cet homme aux puissantes facultés, au génie prophétique, fut méconnu, on le traita de visionnaire, et le ridicule, le mépris essayèrent leurs traits contre ce cœur héroïque.

Rebuté par ses compatriotes, Colomb alla porter ses plans à Venise, où il reçut le même accueil. Sans se décourager, car les hommes providentiels ont une constance proportionnée à la grandeur de leurs desseins, Colomb se présenta successivement au pape, au roi de Portugal, aux ministres d'Espagne ; partout il rencontra le doute, l'ironie, les refus insultants.

« Je laisserai le sort, » dit le grand homme.

Et il écrivit à Charles VIII, qui régnait en France, implorant son appui pour l'exécution de la vaste entreprise. Charles, occupé de ses guerres en Italie, ne put faire ce qu'il aurait voulu pour Colomb ; celui-ci, pressé par la nécessité, s'embarqua de nouveau, emmenant avec lui son fils Diégo, et laissant son autre fils auprès de dona Féliça, sa mère.

Il commandait un navire dans la guerre de Venise contre la France. Des grenades lancées sur les vaisseaux français tombèrent dans le navire de Colomb et l'incendièrent. Pour échapper à la mort, Colomb se jeta à la mer, tenant Diégo dans ses bras. Aidé du vent et des vagues, il atteignit les côtes d'Espagne.

Il avait traversé une partie de ce pays

s'arrêtant dans les villes pour dessiner des cartes de géographie, dont la vente le faisait subsister ainsi que son enfant ; il arriva ainsi au couvent de la Rabida, d'où il devait se rendre chez son beau-frère.

III.

Les moments que Colomb passa avec le prieur des Franciscains lui furent doux et précieux. Juan Perez était un homme instruit, avide de connaissances nouvelles ; il écouta avec admiration les plans de Colomb, s'associa à ses espérances, et partagea le brûlant désir du navigateur de nouer la chaîne brisée de l'humanité, en allant porter chez des peuples inconnus la civilisation et les lumières de l'Évangile. Après un long et solennel entretien où deux nobles âmes avaient fraternisé, Colomb quitta le prieur avec les vœux de ce dernier pour le succès de son entreprise, et porteur d'une lettre dans laquelle Juan Perez parlait avec enthousiasme de Colomb, et le recommandait avec instance au confesseur de la reine Isabelle, don Fernando de Talavera.

Muni de cette lettre, et d'après le conseil de son nouvel ami, au lieu de se diriger sur Huerta, Colomb se rendit à Cordoue où la cour était alors. Il apprit dans cette ville la mort de son beau-frère, duquel il n'avait point eu de nouvelles depuis douze ans. Cette circonstance, qui lui ôtait une dernière ressource, lui fit bénir davantage la rencontre qu'il avait faite du prieur des Franciscains.

Don Fernando, prévenu en faveur de Colomb par la lettre de Juan Perez, le reçut avec des égards qui touchèrent cet homme malheureux et accrurent ses espérances. Cependant la guerre contre les Maures, qui cherchaient à se maintenir en Espagne, absorbait l'attention d'Isabelle et de Ferdinand, son époux. Malgré la bonne volonté de Fernando, les instances de Colomb ne furent pas écoutées, ses sollicitations n'eurent aucun résultat.

Après avoir attendu durant de longues années avec une invincible patience, Colomb jugea qu'un plus long séjour en Espagne n'amènerait rien de mieux pour lui. Il venait de recevoir du roi de France une lettre favorable à ses projets ; il se décida à se rendre à Paris. Instruit de cette détermination, Juan Perez accourut auprès de Colomb, le conjura d'attendre encore quelques jours ; puis, ayant obtenu une audience d'Isabelle, dont il avait été autrefois le confesseur, il plaida la cause de Colomb avec tant de chaleur et d'éloquence, il fit si bien valoir les avantages que retirerait l'Espagne de la réalisation des desseins du grand navigateur, que la reine consentit enfin à le recevoir.

Colomb parla à sa royale protectrice et à Ferdinand avec une assurance modeste, une inébranlable conviction. Il fut écouté avec intérêt, et l'on convint de mettre à sa disposition trois navires.

Pour mener à bonne fin une si haute entreprise, Colomb devait être investi d'une autorité sans limites ; on stipula que la dignité d'amiral lui serait accordée, et celle de vice-roi des pays qu'il découvrirait. Le cœur pénétré de reconnaissance pour Juan Perez, Colomb fit activement les préparatifs de son départ, et le 3 août 1491 il mit à la voile dans le port de Palos.

IV.

Un vent frais poussait rapidement trois légers vaisseaux qui s'ouvraient une route dans les vagues d'azur où se réfléchissait le ciel. Les rayons du soleil en se brisant sur les flots les revêtaient de lames d'or, qui s'enchaînaient les unes dans les autres et présentaient aux yeux éblouis une oscillation radieuse dont les extrémités se terminaient en traînées brillantes.

Debout sur le pont de la *Santa - Maria*, Colomb attachait un œil attentif et interrogateur sur l'espace incommensurable qui s'étendait devant lui.

La Santa-Maria était suivie de *la Pinta* et de *la Nina*. Quatre-vingt-dix hommes composaient l'équipage de la petite escadre.

Depuis deux mois l'amiral était en mer, et rien encore n'indiquait la terre qu'il avait annoncée. A l'enthousiasme des premiers jours, alors que tous ces hommes croyaient marcher à la conquête sûre et prochaine des biens rêvés par une imagination exaltée, succédaient le découragement et la crainte. Perdus dans cet Océan inconnu, où nul navigateur avant eux n'avait osé se hasarder, ils regrettaient de s'être confiés aux promesses de Colomb.

Les provisions diminuaient sensiblement, et à l'appréhension d'un mal réel se joignaient les fantômes qu'enfante la terreur.

Quelques-uns de ces hommes, se rappelant les discours de la sottise et de l'ignorance, s'imaginaient que Colomb était un sorcier ayant commerce avec les démons, et que Satan seul lui avait soufflé la pensée d'un autre monde comme une occasion de livrer à l'enfer des hommes sans secours; d'autres moins stupides attribuaient à l'orgueil de Colomb la conception de ce monde inconnu. L'amiral, pensaient ceux-ci, avait forgé cette fable pour se rendre célèbre, et il cherchait maintenant, pour lui et les hommes qui l'accompagnaient, un tombeau dans l'Océan avec l'espoir d'envelopper son nom d'un mystère immortel!

Ces pensées, longtemps comprimées, se firent jour; l'équipage se révolta et demanda impérieusement à Colomb d'être ramené en Espagne.

« Mes amis, répondit Colomb, votre maître et le mien m'a ordonné d'aller à la recherche d'un nouveau monde; tant que je vivrai, et avec l'aide de Dieu, je persévérerai dans mon entreprise. »

Ces mots courageux, l'attitude majestueuse de l'amiral, la grandeur que l'espérance imprimait à son front, et enfin l'ascendant du génie soumièrent ces carac-

tères rebelles. Tous gardèrent le silence, à l'exception de Pédro, qui allait répliquer; Colomb ne lui en laissa pas le temps, et s'adressant de nouveau à l'équipage, mais cette fois en termes affectueux et doux, il ranima par ses encouragements les cœurs abattus; chacun obéit aux ordres de l'amiral et retourna aux fonctions qui lui étaient assignées.

V.

Huit jours se passèrent sans apporter aucun changement dans la situation des choses. L'irritation fermentait de nouveau au fond des âmes; mais la révolte avait pris une autre allure, elle se formait dans l'ombre et le silence.

Après être resté plus d'une heure en observation à la proue du vaisseau, et sans se rendre positivement compte de ce qu'il entrevoyait à l'horizon, l'amiral donna l'ordre à Martin Pinzon, commandant de *la Pinta*, d'aller à la découverte vers le point qu'il lui indiquait.

L'équipage devina l'espérance de Colomb, les cœurs se dilatèrent, les visages s'éclaircirent; on attendait avec anxiété! Trois coups de canon se firent entendre sur *la Pinta*: c'était le signal convenu pour annoncer la vue de la terre. Des exclamations de bonheur, une joie délirante accueillent cette heureuse nouvelle.

« Nous sommes sauvés! » s'écrièrent tous ces hommes en s'embrassant. Et les manœuvres redoublent pour atteindre cette nouvelle terre promise! Mais *la Pinta* a reviré de bord; au lieu de poursuivre sa route, elle vient rejoindre les deux autres bâtiments, et dès que Pinzon est à portée de la voix; il apprend à Colomb qu'il s'est trompé, et que ce qu'il avait pris d'abord pour une île n'était qu'une illusion du mirage.

Cette déception, qui d'ailleurs n'était pas la première, porte la consternation et le dé-

sespoir parmi les marins; l'irritation contre leur chef se ranime plus menaçante.

« C'est fini, disent-ils, nous ne reverrons plus notre pays ni notre famille; on veut nous faire marcher jusqu'à l'écueil qui doit nous engloutir. »

Et des larmes de colère coulaient sur quelques-uns de ces mornes visages.

« Hommes sans volonté, dit Pédro avec une amère ironie, vous pleurez! vous continuez d'obéir à Colomb qui vous sacrifie à son orgueil opiniâtre, et vous avez là, cependant (il montrait la mer), le silence, la mort et la tombe!

— C'est vrai, dirent quelques voix; c'est notre lâcheté qui nous perd. »

Plusieurs matelots firent un mouvement pour aller arracher Colomb de sa chambre et le précipiter dans les eaux; d'autres les retinrent et furent d'avis de lui laisser la vie en l'attachant à fond de cale jusqu'au retour en Espagne. Ce dernier parti fut rejeté comme faisant courir des risques à l'équipage qui pouvait se voir condamné pour sa révolte envers l'amiral.

On s'arrêta au premier projet. Il fut convenu qu'on attendrait la nuit pour exécuter la sentence qui venait d'être prononcée contre Colomb; cette troupe mutinée craignait encore la puissante énergie de leur victime et l'effet de sa parole souveraine.

Un officier de Colomb, qui n'avait point osé s'opposer ouvertement aux desseins de l'équipage, mais qui gardait à son maître une inviolable fidélité, trouva le moyen de lui faire connaître ce qui se tramait contre lui.

Colomb remonta sur le pont; l'immuable tranquillité de son front n'avait point été troublée.

« Mes amis, dit-il d'une voix ferme et calme, je sais vos projets sur moi; vous avez décidé ma mort pour cette nuit! »

Quelques-uns restèrent interdits; les plus hardis répliquèrent :

« Eh bien! oui, vous mourrez; à moins que vous ne changiez à l'instant la direc-

tion de la flotte pour nous ramener en Espagne: »

— La mort m'est plus facile que ce que vous me demandez. »

Des clameurs bruyantes s'élevèrent sur les bâtiments.

« Il faut en finir tout de suite, » prononcèrent un grand nombre de voix.

Pédro s'avavançait vers Colomb d'un air menaçant.

« Retirez-vous! » lui dit l'amiral en faisant un geste plein de grandeur et d'autorité.

Puis, se tournant du côté de la foule murmurante, il dit :

« Des chrétiens ne peuvent refuser quelques heures de grâce à l'homme qui va mourir! je vous demande cette nuit pour mettre en ordre les notes que j'ai prises depuis que nous sommes en mer.

— C'est pour gagner du temps, fit observer un matelot.

— Ce désir suffirait peut-être à motiver ma demande, répliqua Colomb avec un sourire noble et doux. Il ajouta :

« Mais, vous qui connaissez ma pensée, vous savez bien que ce n'est que comme moyen que j'apprécie ma vie, et que je souhaite la prolonger. »

Après ces paroles, et sans attendre de réponse, l'amiral rentra dans sa chambre et se mit à ranger ses papiers. Les marins immobiles se regardaient les uns les autres; l'intrépidité généreuse de Colomb les avait encore une fois subjugués sans ôter de leur cœur le ressentiment qu'ils nourrissaient contre lui.

« Pourquoi aucun de vous ne s'est-il joint à moi? dit Pédro d'un ton courroucé, nous serions libres maintenant!.. »

— Pourquoi? pourquoi? répondit un matelot, parce que cet homme damné a quelque chose dans le regard qui vous lie les bras et les jambes. »

Pédro haussa les épaules et regarda le matelot avec mépris.

Cependant ces hommes cruels et superstitieux, qui se préparaient à un meurtre abominable, furent presque tous d'avis qu'ils avaient dû accorder à leur amiral les moments nécessaires pour se préparer à la mort; mais ils décidèrent en même temps qu'on n'attendrait pas le jour pour se défaire de Colomb : la nuit aide au crime.

Durant cette veille suprême, l'amiral se montra grand comme sa destinée; sans haine pour ses bourreaux, il déposa dans son dernier écrit les vœux qu'il formait pour qu'un autre fût plus heureux que lui dans la sublime recherche qui allait lui coûter la vie, et donna des indications précises pour faciliter le retour de ses meurtriers.

Néanmoins de mortelles angoisses déchiraient cette âme magnanime. Mourir! quand l'immense route qu'il avait parcourue lui présageait le terme prochain de son voyage! mourir! avant d'avoir assuré à sa famille, sans autre appui que lui, la récompense de ses travaux! quitter, avant de l'avoir vue couronnée, cette unique pensée de sa vie, qui s'était identifiée à toutes ses impressions, en imprimant son sillon dans toutes ses peines, en rayonnant sur toutes ses espérances!

« Terre promise à mes inspirations! disait-il dans l'amertume de sa douleur, mes yeux ne verront pas tes ombrages! mes pieds ne fouleront point ton sol! Peut-être es-tu assez près de moi pour que mon cadavre aille flotter sur tes rives! mais nul ne saura ce privilège de la mort, cette entrée sans bonheur et sans gloire dans ma triste conquête! Mon Dieu! tant de déceptions, tant de vaines supplications, tant de démarches difficiles, tant de dégoûts, d'affronts, de rebuts, d'outrages pour arriver où je suis, et ne pouvoir recueillir le fruit de toutes ces épreuves! Serait-ce donc un fort de vouloir faire du bien aux hommes, puisque leur volonté s'acharne ainsi contre moi? »

Dans cette profonde détresse du cœur, Colomb tourna son esprit vers la céleste image qui rayonne sur le passé. Il se transporta à cette nuit sainte et mystérieuse du Jardin des Oliviers! il vit le Christ accablé sous le double poids de l'ingratitude et de la souffrance humaine!

« Sauveur du monde! s'écria-t-il en levant la tête vers le ciel où resplendissaient des myriades d'étoiles, n'êtes-vous entré dans la voie des tourments que pour y appeler ceux qui comme vous aiment l'humanité et désirent le règne de l'Évangile? Votre œuvre s'est accomplie après votre mort; la mienne, toute humble qu'elle est au prix de la rédemption, aura peut-être le même sort; un autre suivra ma trace, et le lien que je voulais établir entre les deux hémisphères se formera par les mains d'un autre, et ma mort n'empêchera pas que toutes les parties du monde ne vous bénissent et vous adorent! »

Après cet acte d'une pieuse résignation, Colomb resta debout et pensif devant l'immensité des eaux, où régnait un calme profond et solennel. Une brise embaumée vint à lui et le fit tressaillir; ces parfums de l'air indiquaient certainement l'approche de la terre; et ce serait en vain qu'il irait communiquer son espoir à ces hommes obstinés dans leur découragement, et, d'ailleurs, éprouvés par plus d'une erreur de ce genre.

Tout à coup, un grand bruit se fait entendre sur les vaisseaux, les voix se croisent et s'animent; un officier se précipite dans la chambre de l'amiral; il tient à la main une branche chargée de fruits et fraîchement coupée de l'arbre!

VI.

Colomb contient sa joie, il va sur le pont et demeure l'œil fixé du côté d'où lui est venue la brise révélatrice.

Il aperçoit bientôt une lumière changeant de place, et qui parfois disparaissait à l'horizon.

Les cœurs sont ranimés. On obéit à l'amiral avec promptitude et soumission ; il commande de carguer les voiles et prescrit une grande vigilance sur le gaillard d'avant.

Deux heures s'écoulaient dans l'anxiété et l'observation la plus attentive ; tous appelaient par de brûlants desirs le lever du soleil. Il parut, et montra aux yeux enchantés une terre verdoyante couverte d'arbres vigoureux, chargés de fleurs et de fruits.

Ivres de joie, les Espagnols s'embrassent, se félicitent, ils entourent l'amiral, en lui demandant pardon.

D'une voix émue, Colomb leur dit :

« Remercions celui qui nous a protégés de son ombre, et conduits, comme par la main, à travers une mer sans orages et sans écueils, pour nous faire arriver à cette terre d'un si magnifique aspect. »

Il s'agenouilla, et tout l'équipage avec lui.

Après avoir prié avec effusion et reconnaissance, les matelots entonnèrent l'hymne à la Vierge, à l'étoile du matin !

Les trois vaisseaux voguaient rapidement vers les rivages fleuris qui captivaient tous les regards, lorsqu'on vit sortir des bois et accourir vers la mer des hommes nus, à la peau couleur de cuivre. Ils paraissaient frappés de curiosité et d'admiration à la vue des vaisseaux qui avançaient vers eux. Arrivé près du bord, l'amiral fit jeter l'ancre, et descendit dans une chaloupe où se pressaient un grand nombre d'Espagnols.

En mettant le pied sur cette terre, Colomb et ceux qui l'accompagnaient en baisèrent le sol sauveur. Ayant pénétré plus avant, Colomb, tenant en main le pavillon royal, prit solennellement possession de l'île au nom des souverains d'Espagne, et l'appela San Salvador.

Au débarquement des Espagnols, les habitants étaient retournés dans les bois, d'où ils épiaient avec crainte les mouvements des étrangers.

Quand ils virent que ceux-ci ne se mettaient pas à leur poursuite, ils se rassurèrent et avancèrent timidement jusqu'à eux. Après les avoir considérés un moment, ils se mirent à genoux devant les Espagnols, les adorant comme des dieux.

Lorsqu'ils furent suffisamment enhardis, Colomb souffrit avec patience les marques naïves de leur admiration, et sa bonté dissipa toutes leurs craintes.

Le premier soin des compagnons de l'amiral fut de s'informer si cette île renfermait de l'or. La réponse des naturels ne les satisfait point. La terre offrait partout une végétation brillante et féconde, mais on n'y trouvait nulle trace des métaux si avidement recherchés.

Colomb s'embarqua de nouveau ; il atteignit les îles Lucayes qu'il visita, et dans lesquelles il ne trouva, comme à San Salvador, d'autres richesses que celles de la végétation.

Le 6 décembre, il entra dans l'île d'Haïti, qui prit alors le nom d'Hispaniola.

Quelques jours après, dans une solennité religieuse, l'amiral arborait sur une éminence qui domine la rade, le signe sacré du christianisme.

Un des principaux chefs de l'île, le cacique Guacanagari, reçut Colomb avec une grande bienveillance, et lui fit de riches présents en signe d'amitié.

Parmi ces présents, se voyait un bannier ingénieusement travaillé et orné de figures dont les yeux, le nez et la langue étaient d'or.

Colomb n'avait pas encore rencontré les trésors par lesquels il désirait enrichir l'Espagne ; pourtant il était important d'aller rendre compte à Isabelle du succès de son voyage. Remettons donc à une seconde course la poursuite de ses recherches ; il fit les apprêts du retour.

Une garnison fut laissée dans l'île, et le vaisseau de l'amiral ciugla vers le midi de l'Europe.

VII.

Un immense concours de peuple se pressait dans les rues de Barcelonne, les cloches carillonnaient dans les airs, la joie rayonnait sur tous les visages, des acclamations sortaient de toutes les bouches, un enthousiasme délirant accueillait le retour de Colomb.

Monté sur un cheval andalou, revêtu du costume d'amiral, entouré d'officiers au brillant uniforme, l'illustre navigateur recevait avec un bonheur modeste les témoignages éclatants de l'admiration générale. La foule contemplait avec un intérêt mêlé d'étonnement, les oiseaux aux vives couleurs, les plantes exotiques, les lingots d'or, le merveilleux baudrier qui figurait dans le cortège. Mais ce qui fixait par-dessus tout l'attention, c'était une vingtaine d'Indiens, choisis dans la jeunesse des îles, et venus volontairement. Ils marchaient de chaque côté du char qui transportait les objets dont nous venons de parler. La couleur de leur peau, les dessins coloriés de leurs visages leur donnaient un aspect étrange qui n'était pas sans agrément.

Cette marche triomphale conduisit Colomb au palais des souverains d'Espagne. Ferdinand et Isabelle l'attendaient assis sur leur trône, sous un dais de brocart. Toute la noblesse des royaumes de Castille, de Valence et d'Aragon assistait à cette imposante cérémonie.

Lorsque Colomb parut, le roi et la reine se levèrent. Il s'avança et mit un genou en terre pour baiser leurs mains.

Les souverains le relevèrent d'un air gracieux, et le firent asseoir en leur présence, rare honneur réservé aux plus grands d'entre les Espagnols.

A la demande d'Isabelle, Colomb raconta les principaux événements de son voyage. Ce récit excita de vives émotions. Lorsqu'il fut fini, Ferdinand et Isabelle tombèrent à

genoux, l'assemblée les imita, et les remerciements de la reconnaissance s'élevèrent vers Dieu.

Durant le séjour de Colomb à Barcelonne, Ferdinand et Isabelle le comblèrent de témoignages d'estime et de considération. Le roi parut souvent en public, ayant le prier Juan à sa droite, l'amiral à sa gauche. Il fut permis à Colomb de joindre les armes royales aux siennes, représentées par un groupe d'îles.

Les courtisans, qui l'écrasaient naguère de leurs mépris, le recherchaient alors avec empressement, lui prodiguaient de basses flatteries. Les savants qui l'avaient accusé d'impiété et de folie, le fatiguaient de leurs hypocrites louanges; et Colomb, au milieu de cet enivrant concert, gardant la modération dans son cœur, la simplicité dans sa vie, reportait à Dieu cet encens qu'il regardait comme égaré sur lui.

Mais ce dont il était le plus touché, c'était de quelques amitiés généreuses, en tête desquelles il plaçait celle du prier des Français; c'était aussi de l'idolâtrie que le peuple faisait éclater à sa vue.

Après avoir savouré quelque temps ces jouissances suprêmes, craignant qu'un tel éclat de renommée n'excitât l'envie, ne provoquât les haines, Colomb quitta le brillant théâtre de son triomphe et se disposa à faire un second voyage.

Cette fois tout ce qu'il demanda lui fut accordé. L'enthousiasme et l'intérêt conduisirent sur ses vaisseaux plus de quinze cents personnes, qui voulurent aller chercher, sous le pavillon de l'illustre amiral, les périls, la fortune et la réputation.

Colomb découvrit successivement les îles Dominique, Marie Galande, la Guadeloupe, Antigua et Christophe.

Arrivé à Hispaniola, il ne retrouva aucun des Espagnols qu'il y avait laissés. Ceux-ci, après avoir commis les plus grands excès, avaient été mis à mort par les ordres d'un cacique, maître du nord de l'île.

Pour empêcher le renouvellement d'un pareil désastre, l'amiral fit tracer l'enceinte d'une ville, et en deux ans de temps s'élevèrent une église, un palais pour Colomb, de vastes magasins et un grand nombre de maisons. Cette ville reçut le nom d'Isabella.

Dans les expéditions qui suivirent les deux premières, Colomb découvrit, avec plusieurs autres îles, le continent américain.

VIII.

Ce qu'avait craint et prévu la prudence de l'amiral arriva. Une gloire si éclatante, une vertu si haute importunaient l'orgueil de tous ceux qu'éclipsait la réputation de Colomb. On se demanda quand viendraient les richesses annoncées et promises? quels avantages procurait à l'Espagne la découverte de quelques rochers stériles dans un climat lointain et dévorant? Parmi les hommes qui avaient suivi Colomb, il se trouvait des aventuriers, que les excès d'une vie désordonnée, des crimes mêmes, avaient forcés de quitter leur pays. Ces hommes portèrent à Isabella leurs habitudes de débauches et de violences. L'amiral se vit obligé d'user envers eux d'une justice sévère.

Ses actes, rapportés par des ennemis en-vieux, furent qualifiés, à la cour de Ferdinand, d'abus de pouvoir, d'odieuse tyrannie, et chaque jour faisait éclore sur le vice-roi d'Hispaniola, des rapports calomnieux.

Un jour, sans que Colomb en eût été prévenu d'aucune manière, Dabadilla, envoyé de la cour d'Espagne, arriva dans l'île, et montrant un décret signé de Ferdinand et d'Isabelle, il s'empara des biens du vice-roi, le fit charger de chaînes et l'envoya en Espagne.

Cette fois encore, les populations se portèrent au-devant de Colomb; mais quel changement dans l'aspect et dans l'entourage du héros! Les fatigues et le chagrin

l'avaient rendu méconnaissable; son corps courbé, ses cheveux blanchis avant l'âge, l'auguste expression du malheur empreinte sur ses traits, sa contenance brisée, faisaient sur les cœurs une impression profonde; mais quand le peuple aperçut les chaînes dont on avait osé charger les nobles mains qui avaient offert le présent d'un monde, une colère généreuse éclata de toutes parts. Ces manifestations arrivèrent jusqu'au pied du trône: Ferdinand et Isabelle rougirent d'avoir, par des mesures trop sévères, provoqué un si indigne traitement. De nouveaux ordres furent expédiés; les chaînes de Colomb tombèrent, et pendant le reste du voyage on lui rendit les honneurs qui lui étaient dus.

Admis à se justifier devant ses souverains, Colomb leur exposa les motifs de sa conduite, et retraça tout ce qu'il avait souffert du côté des choses et de la part des hommes.

En écoutant le vice-roi, en voyant l'altération de cette noble tête, Isabelle ne put retenir ses larmes. Ces témoignages d'une haute sympathie, succédant aux outrages de Dabadilla, attendrirent Colomb.

Il tomba aux pieds de la reine, et y demeura un moment sans voix.

Isabelle le releva avec bonté, et désavoua, ainsi que Ferdinand, les actes de Dabadilla. Tous deux promirent à Colomb une entière justice et la punition de l'agent qui avait usé si indignement de son pouvoir. Promesses mensongères qui ne devaient jamais s'accomplir.

Pourtant Colomb attendit longtemps le jour des réparations, ce jour ne se leva pas sur sa vie!

La mort d'Isabelle vint lui ôter son plus ferme appui. Alors une de ces grandes tristesses, qui suivent d'amères déceptions, s'empara de l'âme de l'illustre vieillard. Il cessa de paraître à la cour, où la froideur du monarque lui disait trop bien que sa présence et ses réclamations étaient importunes.

Elles rappelaient un immense service mal récompensé.

Accablé d'infirmités dues aux souffrances de son orageuse vie, le cœur ulcéré de l'in-gratitude des hommes, il se retira à Valladolid.

Un jour, après avoir béni sa famille, il leva vers la voûte céleste un regard sublime de douleur et d'espérance, et dit :

« Mon Dieu ! faites que le bonheur des cieux me dédommage de la gloire de la terre ! »

Deux heures après, ses paupières étaient fermées ; l'homme du quinzième siècle n'existait plus.

M^{me} LE BASSU D'HELPE.

LE BŒUF ET LES VEAUX.

Retenu par le joug, pressé par l'aiguillon,
Un bon vieux bœuf creusait lentement son sillon ;
Des veaux qui le voyaient disaient : « Quelle machine !
Et conçoit-on qu'à ce point il s'échine ,
Quand sur l'herbe il pourrait s'étendre près de nous.

— Mes beaux neveux, vous êtes fous,

Où vous ne réfléchissez guère,

Leur dit le bœuf, se reposer est doux ;

Mais votre sort serait sévère,

Si j'aimais mieux dormir et manger comme vous
Que labourer le champ qui nourrit votre mère.

M^{is} DE FOU DRAS.

COURRIER DE PARIS.

28 août.

De retour du charmant voyage que nous venons de faire avec mon père, chère Eugénie, ce n'est pas sans plaisir que je retrouve ici, avec l'uniforme emploi de mes journées, mes travaux, mes calmes plaisirs de chaque jour, les habitudes de mon cœur et de mon esprit, et parmi les plus chères, celle de m'occuper de toi plus activement, puis-je dire, plus ostensiblement que par la pensée.

Au milieu des distractions attrayantes d'un voyage si rapide, on ne trouve guère le temps d'être un peu avec soi-même, de se rendre compte des impressions que l'on a

éprouvées ; les yeux et les oreilles sont si occupées qu'à peine l'esprit peut les suivre et les aider dans leurs investigations, et ce n'est véritablement qu'au jour du repos que l'on peut se rendre compte de tout ce qu'on a vu et éprouvé. J'en suis précisément là de mon voyage, et quel charme je trouverais à le recommencer avec toi la plume à la main ! Nous reverrions ensemble les bords de la Seine, si délicieusement variés de Saint-Germain jusqu'au Havre ; le vaste parc de cette ville, véritable arsenal des richesses du monde, la mer que l'on ne peut oublier

jamais sous quelque aspect qu'on l'ait aperçue ; Dieppe, sa magnifique plage, son château si pittoresquement situé, et dont l'architecture atteste des époques si diverses et si reculées ; Pourville, qui semble prendre plaisir à se baigner dans la mer, Varengeville et le manoir du célèbre Ango, le phare d'Ailly, le château d'Arques, le camp de César, tous lieux remplis de souvenirs historiques d'un intérêt puissant. Je te dirais tout ce que j'ai éprouvé à la vue d'un navire lancé à la mer, la foule joyeuse et compacte qui se pressait sur le pont orné de trois-mâts pavoisés de différents drapeaux, le chant bizarre de cette foule impatiente attendant que le maître charpentier ôte la clef qui seule retient encore le navire à la terre ; et les chapeaux en l'air, et les cris de joie, lorsque, débarrassé de ce dernier lien, il s'incline, descend, et entre majestueusement dans la mer qui s'entr'ouvre en bouillonnant pour le recevoir. Que de craintes et d'espérances sur cette frêle embarcation tout à l'heure si grande, si solide, et si petite, si fragile à présent que l'immensité des mers s'en empare ! Que de pensées fait naître un tel spectacle, et combien je me sentais émue ! Mais te parler de tout cela ce serait un plaisir devant lequel doivent passer nos devoirs. Commençons donc pas accomplir ceux-ci. S'il nous reste ensuite un peu de temps et d'espace, nous serons libres d'en disposer au profit de l'autre : nous avons à traduire ce passage d'un sermon du docteur Blair :

« Remarquez combien l'ordre importe à votre félicité et au contentement de vous-même. L'ordre est la source de la paix, et la paix est le plus élevé des bien-être temporels. L'ordre est en effet la seule région que la tranquillité habite. Est-il possible qu'il soit heureux cet homme qui ne peut considérer l'état de ses affaires ou l'ensemble de sa conduite sans s'apercevoir que tout n'y est que trouble ? Quel homme pourrait se sentir satisfait de lui-même entre les remords de ce qu'il a négligé de

« faire et l'agitation où le jettent les efforts qu'il tente pour revenir sur ce dont il a reconnu trop tard l'omission ? Les personnes désordonnées ressemblent à ces tumultueux éléments de la terre qui, par de soudaines et violentes irruptions troublent la marche de la nature. La mauvaise conduite des affaires, l'excès de dépense, l'irrégularité dans les plaisirs ou dans l'exercice des relations sociales, créent sans cesse, aux gens sans ordre, des tourments pour eux-mêmes et pour les autres. Comme ils se trouvent toujours hors de leur place, il est inévitable qu'ils soient en désaccord avec autrui. C'est ce qui prouve que l'ordre est le fondement de l'union, puisqu'il fait que chacun se livre à ses affaires sans troubler celles de son voisin. L'ordre est la chaîne d'or qui tient réunie dans la paix et l'amitié la société humaine. »

Je comprends combien le docteur Blair a raison, et je suis heureuse de penser que pour nos amies et pour nous, le texte que nous avait donné mon oncle ne renfermait qu'une leçon de langue étrangère et aucune autre. Il en sera de même plus certainement encore pour le passage suivant, sur la religion des Romains, tiré du discours de Machiavel sur la première décade de Tite-Live :

« Ancora che Roma avesse il primo ordine Romolo, e che da quello abbi a riconoscere {come figliola il nascimento e la educazione sua, nondimeno giudicando i cieli che gli ordini di Romolo non bastano a tanto imperio, messono nel petto del senato romano die leggere Numa Pompilio per successore à Romolo, accioche quelle cose che da lui fossero stato lasciate indietro fossero da Numa ordinate... e la religione introdotta de Numa fù tra le prime ragioni della felicità di quella città, perchè quella causò buoni ordini. I buoni ordini fanno buona fortuna e dalla buona fortuna nacquerò i felici successi

« delle imprese. Ecco me la osservanza del culto divino è cagione della grandezza delle repubbliche così il dispregio di quello è cagione della rovina di esse. »

Il est si difficile de trouver quelque chose de nouveau en fait d'ouvrage à l'aiguille, que je suis très fière d'en avoir deux à te donner cette fois, et surtout dans un moment où les fêtes les plus fêtées s'approchent et où, par conséquent, nous sommes toujours en quête de quelque marque de souvenir à offrir à nos amies. Ce sont deux nouveaux genres de mouchoirs brodés; l'un et l'autre jolis et pas très longs à faire, ce qui est un grand point pour nous qui devons ménager notre temps.

Le n° 1 de notre planche de dessins est un de ces coins de mouchoir. On le continue tout autour, et tu vois qu'il nous convient à merveille par sa simplicité et sa solidité tout à la fois.

Pour l'exécuter, fais d'abord un ourlet à jour de la largeur indiquée sur le dessin.

Bâtis ensuite ton mouchoir sur le taffetas vert et noir gommé destiné à cet usage, et fais le feston.

Quand le feston sera fini, tu débâtiras ton ouvrage et tu découperas avec soin la batiste de dessous comprise entre les deux festons.

Cette besogne faite, rebâtis ton ourlet une seconde fois, et brode, au plumetis, les petites feuilles de lilas et les pois; que les petites feuilles soient bien fendues et les pois bien ronds; les pois ne souffrent pas la médiocrité.

J'ai fait un mouchoir semblable à celui-ci, et l'on trouve très jolie cette broderie mate qui se détache bien sur la batiste simple; je l'avais acheté tout dessiné, les premiers fils de l'ourlet tirés et les coins passés, au Passage Choiseul, pour le prix de 8 francs.

Afin de rendre à César ce qui appartient à César, je dois te dire que c'est madame

David qui m'a montré ce nouveau genre de mouchoir.

Le n° 2 est un col brisé, de mousseline ou de batiste; on l'exécute de la même façon que le mouchoir, à cela près cependant que la mousseline double formant ourlet se trouve seulement entre le bord extérieur du fichu et le premier feston.

Cette mousseline est décapée quand ce premier feston est fait, et l'on exécute alors le second feston et la petite fleur au plumetis.

Le n° 3 est un dessin de tapisserie pour pantoufles; je l'ai exécuté sur du canevas n° 24, au point de Gobelins, et avec de la soie ombrée pour l'intérieur de tous ces petits cônes, de la soie noire pour le tour et de la laine de Berlin vert - émeraude pour le fond.

Le nombre de points intérieurs de ces petits cônes est calculé de façon à ce que chacun d'eux commence, à sa base, par une ligne foncée, et se termine en haut par une ligne très claire, allant de la première ligne à la dernière par une dégradation parfaite.

Une rangée de ces cônes est en soie ombrée, passant du grenat foncé au rose clair, et la rangée suivante, du gris foncé au gris perle ou argenté. Sur le fond vert cela est fort joli.

A présent je te dirai que si tu veux employer ce dessin pour cabas, chaises, etc., et le faire au gros point, il te suffira de prendre du canevas plus ou moins gros, et d'exécuter le dessin tout entier en laine, soit de Berlin, soit de Hambourg. Tu n'annuleras alors les petits cônes ainsi que cela est indiqué au n° 4.

Le n° 5 est un semé au plumetis pour bonnets, canezous, etc.

Le n° 6 est le double W que j'ai promis à Wilhelmine.

Le n° 7 est un entre-deux au bord duquel sont marquées deux lignes pour un point à jour quelconque. Il convient parfaitement

pour manchettes, chemisettes et même pour bordure de mouchoir.

Le n° 8 est le second mouchoir de genre nouveau que je t'ai annoncé en commençant.

Les lignes mates sont de faux ourlets entre lesquels on fait des points à jour.

Après avoir tiré les fils dans les lignes destinées aux jours, et avoir eu soin de laisser entre elles l'espace marqué sur le dessin, on bâtit le mouchoir sur le taffetas gommé qui remplace si avantageusement le papier vert ou jaune que l'on employait autrefois.

On pose d'abord entre les deux premières futures rangées de jours un petit lacet de coton, bien fin.

Puis, on forme le jour de chacune de ces rangées en croisant son point de l'une à l'autre sur le lacet qui se trouve ainsi invariablement enfermé, et forme une petite raie mate d'un très bon effet entre les jours. Ces jours doivent être ceux dont nous faisons depuis si longtemps des rivières autour de nos mouchoirs.

Au bas extérieur du premier jour on fait un feston auquel doit être cousue une petite dentelle. Je fais un mouchoir comme celui-ci pour Charlotte, qui le trouve charmant, et qui ne se doute pas qu'il est pour elle.

Madame David m'a pris 50 c. par rang de jour pour me tirer les fils ; je ne les tire pas moi-même, cela me prend beaucoup de temps et me fatigue les yeux.

Le n° 9 est le chiffre de ce mouchoir que je brode au plumetis.

Le n° 10 est, autant qu'un si petit dessin peut en donner l'idée, le modèle réduit d'un sac au tricot. Le tricot fait toujours fureur, je t'envoie donc du tricot ou pour mieux dire le moyen d'en faire. Celui-ci t'est déjà connu, c'est le tricot anglais avec lequel je t'ai appris à faire des couvre-pieds à côtes, de deux couleurs différentes. La différence consiste seulement, pour le tricot du sac, en ce qu'on ne change point de laine au

bout de chaque aiguille, mais, que, de distance en distance, on fait une raie ombrée, et qu'ensuite les côtes seront en travers du sac, tandis qu'elles sont en long dans le couvre-pieds.

Pour faire ce sac, il te faut deux aiguilles d'acier, du diamètre de deux à trois millimètres ; deux petits écheveaux de laine de Berlin, noir ; deux *id.* violet foncé ; deux *id.* violet plus clair ; deux *id.* violette de Parme et cinq petits écheveaux de laine vert-chou, en tout 1 fr. 50 à 2 fr.

Monte d'abord quatre-vingt-dix mailles sur une aiguille ; ces quatre-vingt-dix mailles te donneront trente côtes.

Pour qu'un tour soit fait, il faut avoir tricoté les deux aiguilles.

Ceci convenu, fais huit tours avec de la laine vert-chou ; ces huit tours formeront le commencement d'une raie unie qui doit avoir douze tours ; mais les quatre autres tours seront faits en finissant le sac.

Casse la laine au bout de ces huit tours et remplace-la par la laine violette de Parme, que tu noues tout près du tricot.

Tricote seize côtes *seulement* avec la laine violette de Parme, il en restera par conséquent quatorze *vert-chou* sur l'autre aiguille.

Retourne ton ouvrage devant toi comme si tu avais tricoté toute l'aiguille, et, avec l'aiguille chargée de quatorze côtes vert-chou, tricote les mêmes seize côtes violette de Parme ; cela produira un demi-tour de laine violette de Parme, lequel n'ayant guère que la moitié de la longueur d'un tour entier, servira à donner un peu plus de largeur au sac par le bas que par le haut.

Après ce demi-tour de laine violette de Parme, tricote un tour entier de la même laine, et n'oublie pas que pour que le tour soit fini, il faut avoir tricoté deux aiguilles de cette façon. Toutes les fois que tu changeras de laine, les nœuds se trouveront du même côté, et tous ces bouts de laine se-

ront renfermés dans le bas du sac quand nous le monterons.

Casse la laine violette de Parme, remplace-la par la laine violet clair, et fais avec cette laine deux tours entiers.

Casse la laine violet clair, remplace-la par la laine violet foncé, et fais encore deux tours.

Remplace la laine violet foncé par la laine noire et fais deux tours aussi.

A la laine noire, fais succéder la laine violet foncé, à la laine violet foncé la laine violet clair, à la laine violet clair la laine violette de Parme, et arrivée à celle-ci, après en avoir fait un tour entier, tu répéteras ce que tu as fait en commençant cette raie ombrée, c'est-à-dire qu'après avoir tricoté seize côtes violette de Parme, tu n'iras pas plus loin et compléteras ce demi-tour avant d'en commencer un autre; il se trouvera ainsi, à chacun des bords extérieurs de la raie ombrée, un tour entier et un demi-tour de laine violette de Parme.

Casse alors la laine violette de Parme, et remplace-la par la laine vert-chou dont tu feras douze tours, auxquels tu feras succéder une raie ombrée comme la première, et ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies huit raies ombrées et autant de raies unies vert-chou.

Après la huitième raie ombrée, tu n'oublieras pas que tu n'as que quatre tours vert-chou à faire pour compléter la raie de même couleur par laquelle tu as commencé le sac; ferme ton tricot et réunis ensuite le commencement et la fin par une couture qui doit se faire à peu près comme on remaille, afin qu'elle paraisse le moins possible. Cette couture, tu la mettras sur le côté du sac en le montant.

Pour faire les glands représentés de grandeur naturelle au n° 11 de la planche de dessin,

Monte trente mailles avec de la laine violette de Parme, fais deux tours de cette laine.

Remplace-la par la laine violet clair, et fais deux tours; remplace la laine violet clair par la laine violet foncé et fais deux tours.

Remplace la laine violet foncé par la laine noire, fais deux tours; reprends la laine violet foncé, après elle la laine violet clair, et enfin celle violette de Parme, toujours en faisant deux tours de chaque; voilà une raie ombrée de faite.

Prends la laine vert-chou et fais douze tours simples, c'est-à-dire qui se composent d'une seule aiguille tricotée.

Tricote ces douze tours, une maille à l'envers et une maille à l'endroit, pour former une fine côte qui resserre le gland à cet endroit.

Casse la laine vert-chou, remplace-la par la laine violette de Parme, pour commencer une nouvelle raie ombrée en tricot anglais, composée comme suit :

Deux tours violette de Parme.

Un tour violet clair.

Un tour violet foncé.

Et deux tours noirs.

Ferme le tricot.

Fais un second gland pareil à celui-ci.

Après avoir coupé tous les bouts de laine, ferme les deux glands par une couture comme celle du sac, et ferme la tête des glands en serrant avec un fil, et réunissant dans un même point la ligne circulaire noire. Au milieu de cette tête forme une boucle de soie tournée comme une ganse.

Ne voila-t-il pas des glands charmants?

Fais deux bouts de ganse de soie vert-chou, de cinquante-cinq centimètres chaque et montons le sac.

Pour cela faire, taille deux morceaux de carton, comme celui que nous employons d'ordinaire à ces sortes de petits ouvrages, et pareils au modèle indiqué au n° 12.

Couvre chacun de ces cartons, d'un côté seulement, avec de l'étoffe de soie assortie à ton sac.

Présente l'un de ces morceaux de carton

sur l'ouverture du sac qui a les bouts de laine à cacher.

Partage ton sac en quatre parties égales que tu attaches au morceau de carton avec des épingles pour qu'elles boivent également partout, et couds le sac au carton par une solide couture, et de façon que la couverture de soie du carton forme l'intérieur et le fond de ton sac.

Pose l'autre morceau de carton sur le premier, et en dehors, l'étoffe en dehors bien entendu, celle-ci devant être à l'extérieur du sac.

Couds ainsi les deux morceaux de carton l'un à l'autre en cachant bien tes points, et en ayant soin de bien enfermer entre les deux cartons doubles de soie tous les nœuds et bouts de laine.

Ces cartons, qui forment la base du sac, lui donnent une jolie forme, et servent encore à ce qu'il se tienne debout.

Il ne nous reste plus qu'à mettre les coulisses et attacher les glands.

Ces coulisses devront, l'une et l'autre, passer en dessus et en dessous du sac aux mêmes endroits, comme cela est indiqué au dessin n° 10, afin de former de gros plis réguliers.

À l'extrémité de droite et de gauche du sac, tu coudras les glands qui, attachés à l'endroit où la ganse est arrêtée, serviront à ouvrir le sac facilement en même temps qu'à l'orner.

Tu n'imagines pas combien ce petit sac est commode ; son élasticité le rend propre à recevoir beaucoup plus de choses que tout autre sac de même forme et de même grandeur ; si bien que j'en ai fait mon sac à ouvrage de prédilection, et que toutes les dames qui le voient veulent en avoir de pareils.

Voilà beaucoup d'ouvrage, j'espère ; et tu vois que mon petit voyage et l'absence de

dix jours qu'il a entraînée ne nuisent en rien à la régularité et à l'activité de notre correspondance.

Dans quelques jours nous serons à . . . , chez madame de S. . . , à l'occasion de la Sainte-Rosalie ; nous danserons dans le parc et nous avons préparé nos toilettes pour cette charmante fête. Gabrielle aura une robe de mousseline claire, rayée rose et bleue, le corsage plat, à pointe, demi-décolleté, avec une berthe pareille à sa robe. Deux roses dans les touffes de ses cheveux, une rose à son corsage.

Moi, je mettrai une robe de Barège bleue avec trois plis au bas du jupon, une berthe en imitation d'Angleterre, de la chevelure de Vénus dans mes cheveux et à mon corsage ; une ceinture à longs pans, nouée par-devant, par une très petite rosette et attachée de façon à former un peu la pointe.

Ma petite Aline aura une robe d'organdi, avec trois plis, le corsage à bouillons et décolleté ; des manches courtes à bouillons.

Ma mère, une robe de mousseline claire, brodée d'un semé de pois, et doublée de Florence rose pâle ; le corsage juste, montant et garni de Malines, et ma grand'maman une redingote de poulx de soie gris perle à pèlerine semblable, garnie tout autour d'un bouillonné de même étoffe que la robe. Le même bouillonné allant en élargissant à mesure qu'il approche du bas du jupon, se retrouve sur le milieu du devant de la robe.

Ajoute à tout cela des écharpes de tulle, de taffetas, de dentelle ou de barège, tu auras l'ensemble de toutes nos toilettes.

Quelle grande lettre, mon Dieu ! Je t'embrasse bien vite et je la ferme, car je crains de faire attendre maman, avec laquelle je dois sortir.

Mille tendresses de tous et pour tous.

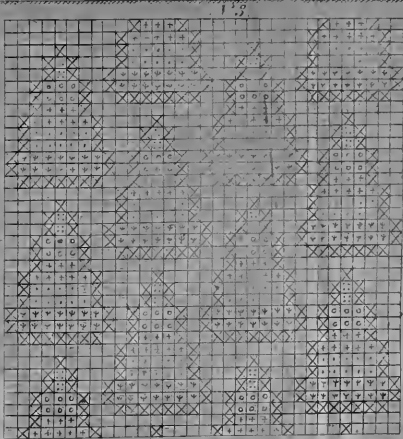
Marie d'ANGREMONT.

0

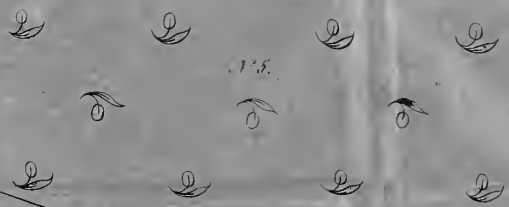
1845.

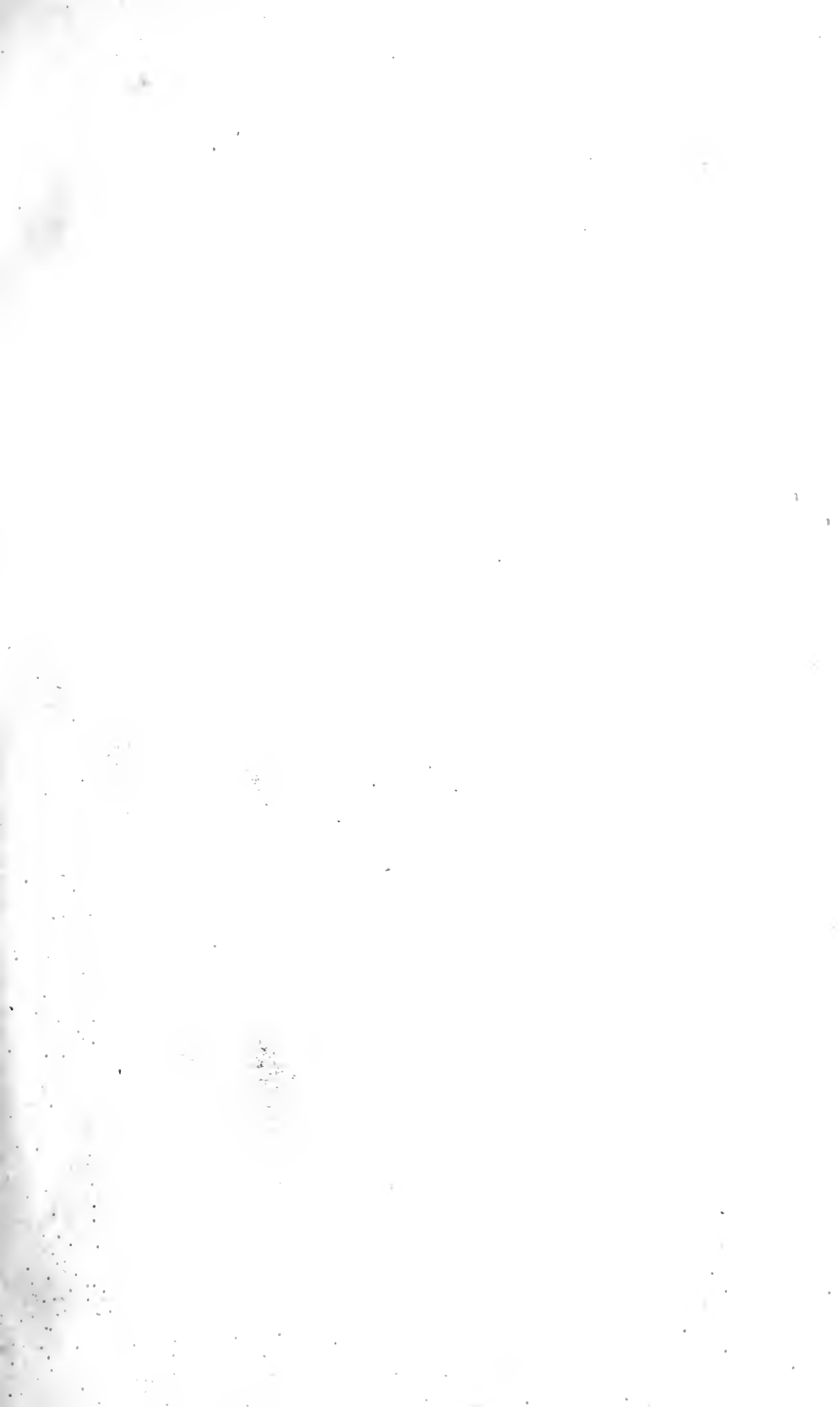


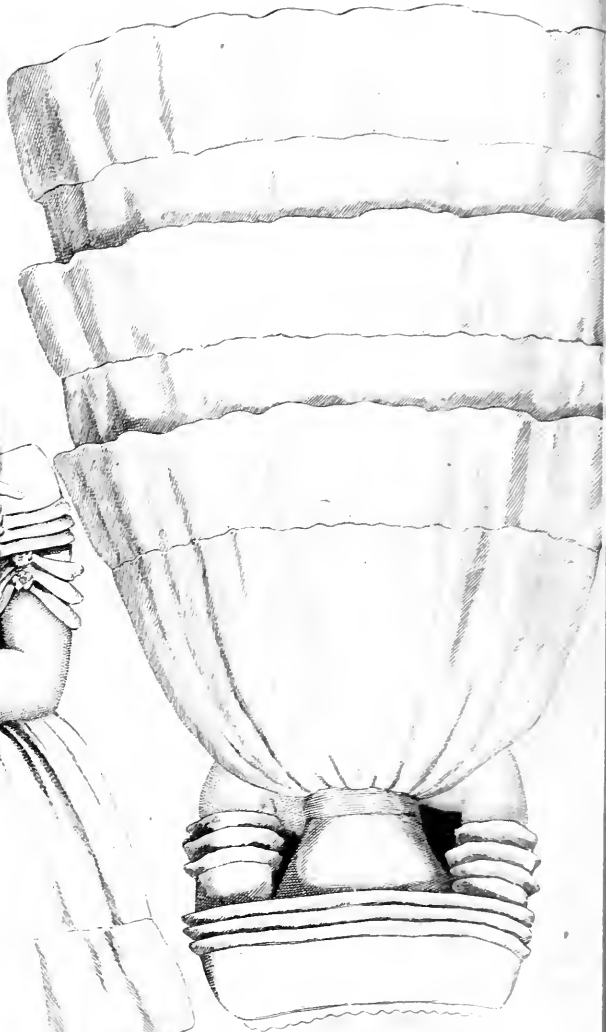
1845.



- 178
- Noir ☒
 - Cerise foncé ☐
 - Rouge foncé ☐
 - Rouge vif ☐
 - Rose ☐
 - Rose pale ☐







FARTHING DE LA REINE ANNE.

(SUITE ET FIN.)

Tandis que Margery touchait, non sans émotion, et rangeait tous ces petits objets, ses plus jeunes enfants, Betty, Daniel et John, étaient accourus près d'elle; car au temps où le coffret contenait les colliers, les bagues et anneaux d'oreilles de leur mère, c'était pour la petite famille une joie extrême d'en examiner le contenu, et même son exhibition était une sorte de récompense accordée à leur bonne conduite. Aujourd'hui que rien de brillant ne s'offrait à leurs regards, ils exprimèrent leur désappointement par mille exclamations qui renouvelèrent la tristesse de leur mère: « Oh! maman! s'écriaient-ils avec l'accent plaintif du regret, où est donc ton beau collier de perles fines? et ton beau clavier d'or avec un petit Saint-Esprit de diamant? et tes boucles d'oreilles? et ton grand Christ d'or que tu nous donnais à baiser quand nous étions bien sages?... » Et leurs petites mains furetaient dans tous les coins de la cassette. Tout au fond, Daniel découvrit un petit objet soigneusement enveloppé dans du papier; il le développa, et le montrant à sa mère: « Regarde donc, maman, la jolie petite pièce toute neuve! elle n'est guère plus grande qu'un farthing, est-ce qu'elle vaut davantage? »

— Oui, mon enfant, répondit la mère, pour moi, du moins, elle est précieuse, car elle me vient de ton bon et respectable grand-père, ton parrain, mon cher Daniel, qui en me la donnant comme une grande

rareté, fit avec cette petite pièce le signe de la croix sur ton front, et c'est pourquoi je l'ai toujours soigneusement gardée; au reste, cette pièce quoique neuve et brillante n'a pas d'autre valeur que celle d'un farthing ordinaire. Mais puisque je n'ai plus mon Christ d'or à vous faire baiser, mes chers enfants, baisez cette petite monnaie, en mémoire de votre respectable aïeul, qui est maintenant dans le ciel, aux pieds de notre Sauveur, et qui lui présente les prières que vous lui dites matin et soir... » Et les lèvres roses des trois enfants s'avancèrent tour à tour pour toucher le petit objet offert à leur pieuse caresse.

Cette petite scène adoucit l'amertume des émotions de Margery sans pourtant en changer la nature, car en pressant ses enfants dans ses bras, ses inquiétudes pour leur avenir remplirent ses yeux de nouvelles larmes. Dans ce moment Mysie entra toute rouge et le front joyeux; elle portait un gros paquet d'ouvrage qu'elle venait d'aller chercher à la ville. La courageuse jeune fille s'était déterminée à cette démarche, qui coûtait beaucoup à sa timidité, dans l'espoir de rapporter un peu d'argent que lui devait une famense lingère de Londres, pour laquelle elle avait commencé à travailler, et de s'entendre avec cette dame afin d'en obtenir d'autres travaux. Tout avait réussi au gré de ses désirs, l'ouvrage qu'elle avait rendu avait été généreusement payé et celui qu'elle rapportait devait l'être de même; enfin un travail lucratif lui était désormais assuré, ainsi qu'à sa sœur Phœbé

(1) Voir page 269.

qui depuis quelque temps avait acquis une certaine habileté dans la couture. Mysie, en présentant à sa mère l'argent qu'elle venait de recevoir, et qui faisait justement le complément de ce qui manquait à Margery pour acquitter la note en question, lui dit avec tendresse et gaieté :

• Allons, chère maman ! remercions Dieu de ce petit bonheur inattendu, et des bonnes espérances qui l'accompagnent ! la Providence vient encore une fois à notre secours, et comme vous nous l'avez si souvent répété, c'est au moment où nous la croyons le plus éloignée de nous qu'elle en est le plus proche ; essayez vos pleurs, chère maman, et reprenez courage ! Dieu, qui nous a rendu notre père, n'en restera pas là ; il bénira nos efforts et nous aidera à sortir de nos cruels embarras... Je sais bien ce que ce triste regard signifie, ajouta-t-elle en voyant le front de sa mère se rembrunir par l'effet d'une pensée bien accablante, celle de la dette qui compromettait le sort de toute la famille ; mais cet événement ne s'accomplira pas avant huit mois, qui sait ce que le bon Dieu ne voudra pas faire en notre faveur d'ici là ? Maintenant que, grâce à l'assurance où nous sommes de ne plus manquer d'ouvrage, et au prix avantageux de celui-ci, il nous sera possible de faire quelques économies, nous les appliquerons à cet objet ; avant la fin de l'année j'irai les porter moi-même à notre créancier ; j'emmènerai avec moi mes sœurs et mes frères, et tous ensemble nous nous jeterons à ses pieds, nous le supplierons de reculer ce fatal délai, et nous lui offrirons de travailler pour lui seul s'il veut bien nous en accorder le temps, jusqu'à ce qu'il soit entièrement payé, et il nous l'accordera ! croyez-le bien, chère maman ! ajouta la jeune fille avec enthousiasme, il ne pourra résister à nos prières, à nos pleurs, et le bon Dieu, comme de coutume, nous aidera dans cette circonstance. •

Cette profonde conviction que donne à la

jeunesse une foi courageuse, nous semble quelquefois une révélation du ciel, et souvent en dépit d'une triste expérience des choses de la vie, nous sommes tentés d'en suivre l'impulsion. La mère de Mysie en avait plus d'une fois ressenti l'heureuse influence, et si elle n'ajoutait pas toujours une foi explicite aux assertions de la confiante jeune fille, du moins elle y avait souvent puisé courage et consolation. Ce fut ce qui lui arriva dans cette circonstance ; elle essuya ses pleurs que l'attendrissement plus encore que la tristesse avait fait couler, et remercia Dieu dans son cœur de lui avoir donné une telle fille.

Avant la fin de cet entretien le petit Daniel avait quitté la chambre et s'était rendu au château près de son ami Drapper, car c'était l'heure où celui-ci lui donnait ses leçons. Il trouva le jeune bibliothécaire fort occupé d'un nouveau travail que le duc de B..., récemment arrivé à Londres, venait de lui envoyer ; c'était une riche collection de médailles qu'il s'agissait de classer et mettre en ordre : outre les médailles antiques, dont la connaissance est ce qu'on appelle la science *numismatique*, il y avait une réunion des monnaies de toutes les parties de l'Europe. Les collections étaient complètes, exceptée celle d'Angleterre, à laquelle manquait la plus petite, la plus humble, mais aussi la plus rare de toutes les monnaies modernes ; un superbe médaillon en bois des Indes, doublé en velours vert, contenait dans des cases appropriées au module de chaque pièce, toutes les monnaies d'or, d'argent et de cuivre de la Grande-Bretagne, chacune rangée par siècle. Une seule case n'était point remplie ; dans la série des *farthing* il manquait celui qui, frappé sous le règne de la reine Anne, n'existait qu'au cabinet des médailles de la couronne. Deux exemplaires seulement en avaient été frappés alors, et depuis, quelles que fussent les recherches des curieux et des amateurs de ces sortes de raretés, on

n'avait pu encore rencontrer cet exemplaire devenu unique et par conséquent des plus précieux.

Le jeune Drapper, tout en répondant aux questions du petit Daniel sur ce médailler, lui fit remarquer le vide désagréable que faisait l'absence du farthing en question, au milieu de la riche collection. Le souvenir de celui que sa mère conservait avec tant de soin était encore trop récent pour que l'enfant n'en fit pas mention.

« Oh ! dit-il, je le connais bien ce farthing, c'est mon bon grand-père qui l'a fait quand il était à l'hôtel des monnaies de la couronne.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis ? mon cher Daniel, dit Drapper avec une joyeuse surprise.

— Comment ! si j'en suis sûr ? je l'ai encore vu aujourd'hui, et même maman, qui pleurerait de ne plus rien trouver que le farthing dans son coffret d'ébène, autrefois si plein de belles choses. Si vous saviez, M. Drapper ! des bagues, des colliers, un beau crucifix d'or, qu'elle nous faisait baiser quand nous étions bien sages ! Maman, après nous avoir raconté comment grand-papa lui avait donné cette petite pièce, nous dit qu'il m'avait béni avec, et enfin, pour remplacer le Christ d'or, elle nous a donné le farthing à baiser, à moi, à Betty et à John, en disant que grand-papa nous bénirait dans le ciel...

— Ah ! mon enfant ! mon cher enfant ! s'écria Edouard en prenant le petit garçon dans ses bras tremblants de la plus vive émotion, merci Dieu ! car si la chose est telle que tu le dis, ton père, ta mère, nous tous, ajouta-t-il, nous sommes sauvés ! Viens avec moi chez tes parents, car j'ai hâte de m'assurer de la vérité. »

Il courut sur-le-champ à la chaumière, non sans prendre avec lui une note que lui avait envoyée le duc à ce sujet, contenant la description, le poids, le module du fameux farthing, qui depuis plusieurs années

avait été l'objet de ses recherches, et qu'il se flattait encore de pouvoir rencontrer.

Sous un prétexte assez plausible, Edouard, sans rien dire du motif qui lui faisait désirer de voir le farthing, obtint de madame Reynolds l'ouverture de la cassette où il était renfermé. Au moment où elle le lui présenta, encore entouré de papier, le cœur du jeune Drapper battit avec violence, et ses doigts tremblants pouvaient à peine dégager la petite pièce de son enveloppe ; mais dès qu'il eût entrevu le cuivre rouge, neuf et brillant encore, comme s'il venait de sortir du laminoir, une vive rougeur couvrit le visage du jeune homme, et ce fut avec effort qu'il contint la joie délicate dont son cœur fut comme inondé en reconnaissant au millésime de 1702, imprimé sur l'humble petite monnaie, l'unique sœur de celle qui était dans le cabinet des médailles de la couronne d'Angleterre.

Edouard ne doutait point du prix élevé que lord B... mettrait à l'acquisition de cette précieuse pièce, et il avait vu tout de suite, dans cette espèce de trouvaille, le remède aux maux de l'honnête famille ; toutefois il ne témoigna rien de ses joyeuses espérances. Après avoir encore comparé attentivement le farthing avec le modèle et la description qui lui avaient été envoyés, et s'être bien assuré de leur identité, il le rendit à Margery. Tandis que celle-ci renfermait la petite pièce avec soin, Reynolds lui-même acheva de convaincre Edouard, en lui racontant comment cette pièce se trouvait entre ses mains. En effet, lors de la refonte des monnaies, son père, alors maître du poinçon, avait trouvé curieux de garder cette pièce, dont deux seulement avaient été frappées pour modèles, attendu que la grande quantité de monnaies de billon frappée sous les règnes précédents ne permit pas alors d'en fabriquer davantage.

Edouard, qui avait écouté ces détails avec autant d'attention que d'intérêt, prit congé de la famille, et s'enfuit à la hâte, car il avait

peur de laisser échapper son secret. En traversant le petit parterre qui s'étendait devant la chaumière, il rencontra Mysie; celle-ci n'avait point été témoin de ce qui venait de se passer au sujet du farthing. En voyant Edouard sortir tout troublé de la maison de ses parents, Mysie demeura un moment interdite et presque aussi troublée que lui; son aiguille s'arrêta, la main qui tenait son ouvrage retomba sur ses genoux, et son regard voilé d'une tristesse soudaine semblait l'interroger. Le cœur de Drapper ne put résister à ce tendre et muet appel :

• Oh! Mysie, lui dit-il d'une voix étouffée par la plus vive émotion, chère Mysie! c'est maintenant que nous serons inexprimablement heureux! votre excellent père, votre tendre mère, nous, Mysie, moi, peut-être... nous tous enfin, nous sommes sauvés! Mais gardez-moi le secret, chère Mysie! ah! je vous en conjure! seulement pendant vingt-quatre heures! Je pars à l'instant pour Londres où lord B... est arrivé.. Vous, cependant, priez Dieu pour nous tous, bonne Mysie, et demain, à cette même heure, vous me reverrez le plus heureux des hommes, car alors... oui, peut-être j'oserai vous dire... »

Edouard s'arrêta un instant, puis, comme s'il eût craint de céder à un trop doux entraînement, il fit un geste d'adieu à la jeune fille, et s'élança hors du jardin.

Mysie, qui s'était levée pendant le discours de Drapper, suivit celui-ci longtemps des yeux au-dessus de la haie; mais bien qu'elle ne sût s'expliquer la cause de la joie dont Edouard paraissait comme transporté, sa confiance dans l'honnête jeune homme qu'elle estimait déjà plus qu'un frère était si grande, que cette joie, toute incompréhensible qu'elle fût, ne tarda pas à pénétrer son cœur; elle joignit pieusement les mains, leva son beau regard vers le ciel, et pria avec ferveur le Dieu de toutes bontés de vouloir bien protéger et bénir les démarches de celui qui, comme un tendre fils,

associait ainsi le bonheur de son père, de sa mère et de toute sa famille au sien propre.

Rentrée dans la maison, comme elle ne s'aperçut point que la visite de Drapper eût été marquée par aucun incident, car le petit Daniel, occupé d'un nouveau livre que lui avait donné Edouard, était demeuré dans le jardin ne pensant plus au farthing ni aux paroles échappées à Drapper à ce sujet; la prudente jeune fille résolut de garder le silence sur ce qui s'était passé entre elle et Edouard jusqu'à ce que celui-ci la relevât de l'espèce d'obligation qu'il lui avait si bizarrement imposée, mais à laquelle elle voulait demeurer fidèle autant par discrétion que par sentiment.

La journée du lendemain s'écoula pour les différents membres de la famille dans les soins laborieux assignés à chacun d'eux. Mysie, qui s'était établie dans sa chambre avec Phœbé pour le grand travail de lingerie qu'elles avaient entrepris, voyait avec plaisir que sa sœur déjà fort habile répondrait à ses espérances; Betty, qui avait le matin même terminé de longs bas de fil pour son père, s'était avisée de cueillir dans les bois une grande quantité de primevères et de muguet qu'elle se proposait de donner à la laitière du village pour les faire vendre le lendemain à la ville, où les fleurs printanières étaient alors, disait-on, fort bien accueillies. Sa mère avait aussi préparé d'excellents fromages à la crème qui devaient accompagner les fleurs de Betty et en augmenter le produit; enfin, le père Reynolds, qui sentait ses forces renaître de jour en jour, avait repris la bêche et le râteau, et travaillé une partie de la journée à son jardin, sans trop de fatigues. Au triste accablement de la veille avait succédé dans les esprits et dans les cœurs de presque toute la famille je ne sais quel calme sérieux et doux qui sans être de la joie y prépare, et souvent remplace celle-ci avec avantage chez les gens laborieux et résignés à leur sort.

Le petit Daniel était le seul qui ne partageait pas cette heureuse disposition : l'absence de son ami le privait à la fois de ses leçons et de ses plaisirs ; le chagrin et l'ennui qu'il en éprouvait s'exprimaient chez lui par des soupirs et des plaintes qui trouvaient un écho dans le cœur de Mysie. Plus d'une fois, tout en travaillant, la jeune fille repassant dans son esprit les paroles d'Edouard, en se rappelant l'expression joyeuse de sa physionomie, se laissait aller à une douce et profonde rêverie où des idées obscures, mais riantes, de bonheur et d'avenir passaient et repassaient devant son esprit ; toutefois, une question de sa sœur, relative à leur travail, une observation de sa mère sur quelque besogne domestique oubliée, suffisait pour mettre en fuite les doux et gracieux fantômes, et Mysie, implorant d'un élan de cœur la bénédiction de Dieu en faveur de son jeune ami, retrouvait, soudain la présence d'esprit nécessaire à la tâche qu'elle avait entreprise.

Le soleil, près de se coucher, ne devrait plus qu'à peine le sommet de la colline de Highgate, lorsque la mère de famille, appelant tous ses enfants pour le repas du soir, obligea ses filles de quitter leur travail. Avant de répondre à cet appel, Mysie jeta un regard un peu inquiet du côté du château, dont on apercevait les hautes fenêtres étinceler des derniers feux du jour. Une d'elles plus au nord, et que Mysie aurait bien voulu voir éclairée de l'humble clarté de la lampe qu'elle y voyait briller tous les soirs, était dans ce moment sombre et comme perdue dans la masse gigantesque du vieil édifice.

A cette vue le cœur de Mysie se serra péniblement, car cette obscurité annonçait qu'Edouard n'était pas de retour. La jeune fille comprima un soupir, referma la fenêtre et alla rejoindre sa famille déjà réunie autour de la table couverte de pain, de laitage et de pommes de terre. En distribuant à la ronde ce mets qui déjà faisait la base de la

nourriture anglaise, la mère de famille ne put s'empêcher de dire avec chagrin que ces pommes de terre étaient presque les seules qui lui restassent, et que sa provision une fois épuisée, elle aurait peine à la remplacer.

— Eh bien ! maman, s'écria d'un air enjoué Mysie qui, voyant les soucieuses dispositions d'esprit de sa mère, s'arracha aussitôt à celle de ses propres pensées, vous nous ferez alors de ces bons poudings qui régalaient tant mes frères... ou de la bouillie d'avoine que nous aimons tant !...

— Bénissons Dieu, mes enfants, dit Reynolds en découvrant avec respect son front déjà chauve, remercions-le du peu que sa bonté nous accorde, et espérons qu'il saura proportionner ses secours à nos besoins ! d'ailleurs, j'ai sarclé aujourd'hui notre champ de pommes de terre, pas une n'a manqué ; elles sont prêtes à fleurir, et s'il plait à Dieu, la récolte sera bonne !

La mère secoua tristement la tête, et murmura d'un air sombre :

• Oui, mais d'ici là plus de trois mois s'écouleront, et...

— Ah ! ma mère, interrompit Mysie avec l'accent d'un doux reproche, ne vous souvenez-vous plus que la farine et l'huile de la veuve de Sarepta, dont vous nous avez si souvent conté la touchante histoire, suffirent à la nourriture de sa famille jusqu'au moment où la stérilité cessa dans Israël ? le pain quotidien que Dieu nous accorde est celui non-seulement de trois mois, mais celui de toute la vie, si nous travaillons courageusement à le gagner chaque jour ; ne vous attristez pas de nouveau, chère maman ! n'avez-vous pas près de vous de bons enfants qui tous travailleront chacun suivant son intelligence et ses forces afin d'oter de votre esprit les cruels soucis qui le rongent ? et, voyez ! déjà notre journée à tous n'a-t-elle pas été bonne, et si Dieu continue ainsi à bénir nos travaux, qu'aurez-vous à désirer ?

— Ah ! rien, ma brave et courageuse fille ! dit la mère avec effusion en refoulant au fond de son cœur le vœu secret qu'elle formait pour cette fille chérie, mais dont elle avait à peine osé parler à son mari, trop certaine qu'elle était de l'impossibilité de son accomplissement. Oh ! rien, non, certes, ajouta-t-elle en reprenant courage, si ce n'est qu'il veuille bien nous conserver à tous la santé ! dans ce moment je ne lui demande pas d'autres grâces... »

En parlant ainsi elle embrassait Mysie qui s'était rapprochée d'elle ; le père avait pris la main de sa fille, et la lui secouant avec énergie, semblait applaudir du regard et du geste aux sages et consolantes paroles que la jeune fille venait de prononcer ; ses sœurs et ses petits frères, en voyant l'attendrissement de leurs parents, s'étaient groupés autour d'eux, leur prodiguaient mille caresses, comme pour confirmer la promesse que leur sœur aînée venait de faire en leurs noms, et tous ainsi réunis, formaient un tableau aussi touchant qu'enchanté. Que manquait-il alors à cette pauvre, mais heureuse famille ? pauvre des biens de la terre, mais riche par l'amour, la confiance, le dévouement et toutes les vertus domestiques qui seules peuvent aider à supporter le poids de la vie ? Rien, en effet ! et pourtant Dieu juste rémunérateur des plus humbles vertus, s'apprêtait à faire éclater ses miséricordes sur eux, et à prouver la vérité contenue dans ces divines paroles du Sauveur : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît.*

Dans ce moment la porte s'ouvrit, et Edouard Drapper, dont rien n'avait annoncé l'arrivée parut. Il s'arrêta sur le seuil frappé du beau spectacle d'amour paternel, filial et fraternel qui s'offrait à ses regards ; il en oublia un instant l'heureuse nouvelle dont il était porteur, et cédant à l'impulsion de son cœur, il allait se précipiter aux genoux du père, et lui demander, avec la

main de sa fille, la grâce de faire partie de la famille ; car depuis vingt-quatre heures le sort d'Edouard était bien changé : son entrevue avec le duc son maître, avait surpassé ses espérances. Le noble amateur, ravi de joie des détails que lui apportait Edouard au sujet de la découverte du farthing, objet de tant de recherches, avait chargé Drapper de traiter avec les possesseurs actuels de cette précieuse monnaie, aux conditions les plus généreuses ; en même temps, soit par un sentiment de justice envers son jeune et laborieux bibliothécaire, soit pour mieux stimuler son zèle dans la négociation en question, le duc annonça à Edouard qu'à compter du commencement de l'année courante, ses appointements étaient portés à la somme de cent livres sterling, et dont il ordonna à son intendant de lui compter sur-le-champ le premier quartier. C'était cette bonne nouvelle d'une part, et cette fortune inespérée de l'autre, qui avait fait accourir Edouard à la chaumière malgré l'heure avancée de la soirée, et l'enhardissait à faire hautement l'aveu de ses sentiments aux respectables parents de celle qu'il aimait ; mais au moment d'effectuer ce projet, un sentiment plein de délicatesse retint le timide jeune homme ; la proposition qu'il était chargé de faire à Reynolds changeait la fortune de celui-ci bien autrement encore que la sienne. Outre la petite propriété que le duc de B... se chargeait de dégager et laissait à Reynolds franche de toutes dettes et redevances féodales, il offrait la somme énorme de mille guinées pour la petite pièce en question, attendu que c'était le prix auquel les amateurs numismatiques d'Angleterre et du continent avaient résolu de pousser cet objet que sa rareté rendait si précieux à leurs yeux. Edouard se sentit donc arrêté par cette considération, et avant de rien dire aux parents de ce qui lui était personnel, il s'approcha d'eux pénétré d'une tendre et respectueuse émotion, leur apprit avec prudence et mé-

nagement l'heureux événement qui allait changer leur sort en cédant à ce prix magnifique l'humble objet que la Providence semblait avoir déposé entre leurs mains pour servir plus tard à leur bonheur.

La surprise de toute la famille fut inexprimable; le père joignit pieusement les mains et remercia Dieu en silence, car la violence de son émotion lui ôtait la voix.

Mysie comprit alors la cause de l'agitation dans laquelle Edouard l'avait quittée la veille, et l'obscurité de ses paroles; cette nouvelle preuve des sentiments du discret jeune homme remplit son cœur de la plus pure joie; elle embrassa sa mère pour cacher la rougeur qui couvrait son beau visage. Margery, dont l'œil clairvoyant et maternel avait depuis longtemps deviné le secret de sa fille, ne se trompa point à cette tendre démonstration, et voyant, par cet événement, son vœu le plus cher au moment de s'accomplir, elle courut chercher le coffret; sa main tremblante en tira le précieux farthing, le baisa avec un religieux attendrissement; mais au moment de le remettre à Edouard elle se tourna vers son mari, attacha sur celui-ci un de ces regards éloquents qui contiennent tant de choses; Reynolds en comprit l'expression, et prenant la main d'Edouard :

« Mon jeune ami, lui dit-il d'une voix émue, la Providence vous a destiné à être notre bienfaiteur de toutes manières; vos soins pour mon fils, votre affection pour moi et les miens ont rempli mon cœur de reconnaissance, mon plus grand chagrin était de ne pouvoir vous le témoigner dignement, en voici l'heureuse occasion : vous aimez Mysie, nous vous aimons tous, voulez-vous être notre fils?... »

A ces paroles simples et touchantes, le jeune homme éperdu tomba aux pieds du couple révérent; ses lèvres tremblantes balbutiaient des mots confus et couvraient leurs mains de baisers. Il porta un regard timide et interrogateur sur Mysie qui se te-

nait modestement aux côtés de sa mère; celle-ci prenant la main de sa fille la plaça dans celle d'Edouard, en disant :

« Prenez-la, Drapper ! je vous la donne aussi, elle vous aime, et elle sera aussi bonne et tendre épouse qu'elle a été tendre et respectueuse fille... »

Un doux et timide regard de Mysie assura Edouard de son bonheur.

Ce fut alors que le jeune homme apprit à ses nouveaux parents ce que le duc son maître avait fait pour lui et le projet où il était de faire venir de Norfolk sa vieille mère pour venir habiter avec lui et Mysie l'appartement commode et spacieux que le duc lui avait assigné au château. Reynolds félicita son futur gendre de cette justice rendue à son mérite, mais sans en témoigner d'autre joie que celle qui était personnelle à cet excellent jeune homme; il s'applaudit pourtant d'avoir pu satisfaire la dette de son cœur en se montrant généreux envers lui.

Le petit Daniel en apprenant que désormais Edouard ne quitterait plus le château, et que sa sœur irait l'habiter avec lui, les accablait tous deux de caresses turbulentes et passionnées. Les deux jeunes sœurs, Phébé et Betty, témoignaient à l'envi à Edouard leur joie de le voir leur beau-frère. Le petit John seul ne partageait pas l'allégresse générale; il avait compris peu de chose à ce qui venait de se passer; mais quand il vit sa mère remettre le farthing entre les mains d'Edouard, et qu'il entendit ce dernier dire que dès le lendemain il le porterait au duc de B..., très impatient de posséder cette rareté, le petit garçon se mit à pleurer en disant :

« Maman, avec quoi nous béniras-tu donc à présent, si tu donnes le farthing de grand-papa, et que me feras-tu baiser quand je serai sage?... »

Cette remarque de l'enfant jeta une ombre de tristesse sur la céleste joie dont tous les cœurs étaient pénétrés et en tempéra l'éclat comme pour ramener celle-ci au ni-

vcau de celles de la terre; c'était une sorte de regret, un souvenir doux et amer du passé, une foule de sensations indéfinissables, une goutte enfin de ce fiel qui se mêle à toutes les choses les plus douces d'ici-bas. Durant le court silence qui suivit l'observation de l'enfant, tous sentirent cette amertume; mais l'agréèrent avec cette pieuse résignation qui fait partie du culte que les âmes tendres et éprouvées par le malheur aiment à rendre à Dieu dans toutes les circonstances de la vie. Toutefois cette

impression dura peu, la sage et tendre Mysie prenant son jeune frère tout éploré dans ses bras :

« Console-toi, mon cher John! dit-elle en l'embrassant, grand-papa, qui est au ciel, nous bénira tous!... puis M. Drapper et moi nous achèterons à maman un beau Christ d'or pour remplacer celui qu'elle a perdu, et qu'elle te fera baiser quand tu auras été bien sage! »

M^{me} Elise VOÏART.

HISTOIRE NATURELLE.

Si l'histoire des abeilles, ces industrieuses ouvrières auxquelles nous sommes redevables de véritables trésors pour le bien-être de nos ménages, a pu avoir quelques charmes pour vous, mesdemoiselles, nous espérons que vous ne lirez pas avec un moindre intérêt celle d'un insecte, qui sans être aussi utile, *au moins en apparence*, offre dans ses mœurs, dans ses travaux, à l'observateur attentif un sujet d'admiration. Vous devinez sans doute, mesdemoiselles, que je veux vous parler des *fourmis*. Tout le monde croit les connaître, et cependant peu de personnes ont approfondi leur caractère, leurs habitudes; on leur accorde généralement l'amour du travail et l'esprit d'ordre et d'économie; c'est à cela que se borne leur réputation. Aucune d'entre vous, mesdemoiselles, n'a sûrement jamais supposé que ces insectes, qui vivent en république bien organisée (car elles n'ont point de reine comme les abeilles), avaient des serviteurs, des esclaves, qu'elles vont ravir à leurs familles, et dont elles exigent un service pénible et laborieux, qu'elles nourrissaient et soignaient dans des étables une espèce de puceron, qui,

en leur fournissant une liqueur sucrée dont elles sont très friandes, devient pour elles une précieuse ressource; ce sont leurs vaches, leurs chèvres dont la possession leur est si chère qu'elles les disputent aux habitations voisines ou les leur dérobent.

C'est à l'ouvrage¹ de M. Pierre Huber de Genève, fils de l'observateur célèbre qui a si bien fait connaître les abeilles, que nous empruntons les faits principaux que nous allons indiquer; nous analyserons également le travail publié en 1802, par M. Latreille, sous le titre d'*Histoire naturelle des Fourmis*.

Sans nous arrêter à la description scientifique de la fourmi, qui n'aurait d'intérêt que pour un naturaliste, nous vous entretiendrons seulement, mesdemoiselles, de ses mœurs et de ses usages aussi curieux qu'intéressants.

La grande fourmi des bois, qui paraît être la fourmi rouge, ou fauve de Linnæus, est celle dont notre célèbre auteur a étudié les mœurs avec le plus de soin; il en dis-

(1) Recherches sur les fourmis indigènes. Genève, 1812, in-8.

tingue deux variétés : l'une, dont la partie supérieure du corselet est noire ou de même couleur que le ventre, que l'on rencontre le long des haies et dans les prairies ; l'autre, dont le corselet est roux en dessous, qui se plaît particulièrement dans les taillis, et dont les larves et les nymphes, que l'on appelle assez improprement des œufs, de fourmis, sont principalement recueillies par les gens de la campagne pour servir à la nourriture des dindonneaux, des faisans et des perdrix que l'on élève en domesticité. Cette race de fourmis rassemble des amas considérables de débris de végétaux et d'autres corps organisés bien secs, le tout est disposé de manière à composer une sorte de voûte ou de dôme dont la forme varie suivant que l'édifice est adossé ou non contre une souche, une pierre ou tout autre corps solide.

Quand on examine avec soin cette sorte de construction, on voit que son architecture est disposée suivant toutes les règles qu'exige l'hygiène la mieux raisonnée ; en effet, toutes les eaux pluviales sont déversées et recueillies de manière à préserver l'habitation de toute humidité, les avenues ne sont abordables que pour la population et interdites à tous ses ennemis ; les habitations intérieures sont disposées de manière à recueillir et à conserver une température élevée et à peu près constante.

Ordinairement ces fourmis après avoir choisi le lieu convenable à l'établissement de leurs peuplades et où elles ont préalablement découvert une cavité plus ou moins spacieuse, semblent s'entendre entre elles pour édifier en commun cette construction ; les unes travaillent en mineuses, transportent isolément, ou en se réunissant par groupes de trois ou quatre individus, les parcelles de terre ou d'autres fragments du sol qu'elles creusent ; elles les disposent de manière à consolider les matériaux venus du dehors, soit en les gâchant avec une espèce de liqueur qu'elles rejettent par la

bouche, soit en les entassant dans des espaces libres que laissent entre eux les fragments de broussailles que d'autres individus ont été recueillir dans les lieux circonvoisins. Si pendant cette époque il survient des pluies qui semblent avoir été prévues, la peuplade profite de cette circonstance pour se livrer avec plus d'ardeur aux travaux intérieurs et profonds. La terre est pétrie avec le liquide ; elle devient une sorte de mortier qui va être transporté dans les parties basses de l'édifice, et celui-ci se trouve bientôt divisé en galeries et voûtes souterraines destinées à conduire dans des chambres spacieuses et des salles communes où la famille dépose et conserve les aliments, les provisions et l'espoir d'une génération nouvelle ; plus ou moins rapprochés de la surface, des espaces vides où viennent aboutir des galeries horizontales, sont destinés à recevoir les œufs, les larves ou les nymphes, suivant que, sous ces divers états, la famille, encore au berceau, a besoin pour son développement d'une température plus ou moins élevée.

D'autres espèces de fourmis, que M. Huber appelle maçonnes, se construisent, uniquement avec de la terre, des habitations plus ou moins solides.

C'est ainsi que l'espèce que M. Latreille appelle brune (*formica fusca*), bâtit, sans aucun mélange de matériaux, une demeure composée d'un grand nombre d'étages superposés, chacun de quatre à cinq lignes d'élévation, dont les cloisons horizontales, qui servent par conséquent de planchers et de plafonds, sont formées d'une sorte de mortier qui, lorsqu'il est desséché, présente une pâte d'un grain fin homogène, dont l'épaisseur atteint au plus une ligne. M. Huber a suivi le travail de ces insectes qui ne s'opère guère que lorsque la terre a été humectée soit par la pluie, soit par la rosée du matin, et il nous en fournit les détails suivants :

L'insecte creuse la terre où il travaille

en ratissant et mordant le terrain avec ses mandibules, il en détache ainsi quelques parcelles qu'il mouille pour en former une petite pelote qu'il saisit et qu'il transporte vers le point où le travail commun exige qu'il soit appliqué pour former une cloison soit horizontale, soit verticale. Les pattes et les antennes sont continuellement en action pendant ce travail; les premières pétrissent, étendent et affermissent le mortier dans tous les vides, et sur une surface que les autres organes semblent palper pour en affermir le plateau et en diriger l'épaisseur: ce sont des cloisons, des piliers, des colonnes, des arcs-boutants, des murs de refend, des voûtes qui se forment à vue d'œil; un étage complet a été construit sous les yeux de notre savant observateur dans un espace de sept à huit heures.

Une autre espèce de fourmi maçonne, la noire cendrée, emploie des matériaux plus grossiers dans ses constructions; il paraît que chaque fourmi de cette espèce agit indépendamment de ses compagnes, chacune travaille isolément; mais à peine un plan a-t-il un commencement d'exécution que d'autres individus viennent aider le premier dans son travail; l'eau fournit le ciment dont elles ont besoin; la chaleur de l'air et du soleil vient donner la solidité à la matière de leurs édifices; elles n'ont d'autres ciseaux que leurs mandibules, d'autres compas que leurs antennes, d'autres truelles que leurs pattes de devant dont elles se servent d'une manière admirable pour mélanger, pétrir et consolider leur terre mouillée; elles savent toutes ébaucher, construire, polir et retoucher leur ouvrage suivant l'occasion; des brins d'herbe, du chevelu de racines qu'elles rencontrent dans leurs nids, sont employés habilement pour lier entre elles et consolider les loges et les autres parties de leur modeste édifice.

Les fourmis *menuisières* ou *sculpteuses*, comme celles que l'on nomme *fuligineuses*,

éthiopiennes, *hercules*, établissent leur république dans le tronc même des vieux arbres, des chênes vermoulus, des châtaigniers, des saules; elles travaillent de manière à y construire des chambres disposées par étages horizontaux, et séparées entre elles, soit sur les côtés par des espèces de murs verticaux, soit en dessus et en dessous par des plafonds et des planchers dont l'épaisseur est à peu près celle d'une carte à jouer; quelquefois ces cloisons sont percées à jour et représentent une espèce de colonnade: l'ensemble de ce travail présente une très grande régularité.

Les fourmis, à quelques races qu'elles appartiennent, offrent encore des détails de mœurs et d'habitudes extrêmement curieux à connaître, et dont nous allons indiquer quelques-uns.

D'abord, elles paraissent avoir une sorte de langage muet pour exprimer leurs besoins mutuels, et pour en transmettre la connaissance à ceux des individus de la famille qui peuvent y avoir quelque intérêt; c'est ainsi que quand on attaque des fourmis à l'entrée de leur habitation, quelques-unes d'entre elles se portent en dedans de la fourmière, semblent y sonner l'alarme pendant que celles qui ont été d'abord attaquées cherchent à se défendre vaillamment, comme pour donner le temps aux habitants de la ville assiégée de faire leurs arrangements intérieurs, de transporter plus profondément, et dans les caves de sûreté, les œufs et les larves qui avaient été déposés dans les parties supérieures de l'édifice pour y recevoir l'influence vivifiante de la chaleur atmosphérique; l'alarme devient bientôt générale, les fourmis quittent leur retraite, vont et viennent, et semblent courir tumultueusement; elles laissent échapper un acide très fort, dont l'odeur, plus ou moins musquée ou aromatique, affecte vivement l'odorat, comme le vinaigre distillé.

Si ces insultes, ces ravages se répètent

plusieurs fois, les fourmis quittent leur habitation pour aller s'établir ailleurs, c'est une sorte d'émigration générale, qui cependant est primitivement déterminée par la volonté de quelques-unes.

M. Huber, ayant un jour dérangé l'habitation d'une peuplade de fourmis fauves, s'aperçut qu'elles changeaient de domicile; il vit à dix pas de leur nid une nouvelle fourmière qui communiquait avec l'ancienne par un sentier battu dans l'herbe, et le long duquel les fourmis passaient et repassaient en grand nombre; il remarqua que toutes celles qui allaient du côté du nouvel établissement étaient chargées de leurs compagnes, tandis que celles qui se dirigeaient en sens contraire, revenaient une à une; celles-ci allaient sans doute dans l'ancien nid chercher des habitants pour le nouveau.

Il fallait voir, dit-il, arriver les *recruteuses* sur la fourmière natale pour juger avec quelle ardeur elles s'occupaient de leur colonie; elles s'approchaient à la hâte de plusieurs individus, les flattaient tour à tour de leurs antennes, les tiraient avec leurs mandibules, et semblaient, en vérité, leur proposer le voyage. Si l'invitée l'acceptait, la porteuse se retournait pour enlever celle qu'elle avait gagnée, celle-ci se suspendait et se roulait autour de son corselet; tout cela se passait ordinairement de la manière la plus amicale; quelquefois, cependant, celles qui voulaient établir la désertion saisissaient les autres fourmis par surprise et les entraînaient de force hors de la fourmière, sans leur laisser le temps de résister.

Ce n'est que quand la nouvelle habitation est préparée, quand les cases, les voûtes, les avenues y sont pratiquées, que les nymphes et les larves y sont apportées, puis les mâles et les femelles; dès lors l'ancienne habitation est pour toujours abandonnée.

Lorsque la nouvelle fourmière est fort

éloignée de l'ancienne, M. Huber a vu des relais établis sur la route; ce sont des cavités percées dans la terre et composées de cases assez spacieuses où les larves, les femelles et les mâles sont déposés momentanément.

L'un des faits les plus curieux de l'histoire des fourmis, c'est l'art avec lequel ces insectes tirent des *pucerons* leur principale nourriture. M. de Réaumur avait déjà fait connaître quelques-uns de ces détails, et c'est d'après lui que Linnaeus avait dit des pucerons : « *Ce sont les vaches des fourmis* (*hae formicarum vacca*); mais M. Huber dans le chapitre qu'il a intitulé : *Liaisons des fourmis avec les pucerons*, nous en a plus appris que tous les naturalistes qui avaient jusqu'alors observé ces insectes. Nous allons en extraire les idées principales.

On sait que les pucerons se fixent sur les plantes pour les sucer, en insinuant dans leur tissu l'extrémité de leur trompe. On sait aussi que la plupart des espèces, différentes pour chaque genre de plantes, portent en arrière deux sortes de cornes, qui sont des espèces de conduits par lesquels l'animal laisse suinter une humeur plus ou moins sucrée et transparente, qui souvent est lancée à une distance considérable, et qui en se desséchant sur les feuilles y forme une espèce de vernis que l'on nomme *la miellée*, et qu'on a cru longtemps être sécrétée par la plante elle-même. M. Boissier de Sauvager avait déjà observé que les fourmis attendaient le moment où les pucerons laissaient échapper cette manne précieuse et qu'elles savaient la saisir aussitôt. M. Huber a découvert que c'était là leur moindre talent, et qu'elles savaient encore la faire sortir à volonté; et il a fait ainsi connaître leur secret.

Une branche de chardon était couverte de fourmis brunes et de pucerons, M. Huber observa longtemps ces derniers pour saisir s'il était possible l'instant où ils fai-

saient sortir de leurs corps cette matière, mais il remarqua qu'elle ne sortait que très rarement d'elle-même, et que les pucerons éloignés des fourmis la lançaient au loin. Comment se faisait-il donc que les fourmis errantes sur les rameaux eussent presque toutes des ventres remarquables par leur volume et remplis évidemment d'une liqueur? une seule fourmi observée avec soin lui expliqua ce mystère, il la suivit dans sa marche, elle passait sans s'arrêter sur quelques pucerons qui ne se dérangeaient pas. Bientôt elle s'arrêta auprès d'un des plus petits pucerons; elle semblait le flatter avec ses antennes, en touchant alternativement de l'une et de l'autre son ventre avec un mouvement très vif. Notre observateur vit avec surprise la liqueur paraître hors du corps du puceron, et la fourmi saisir aussitôt la gouttelette qu'elle faisait passer dans sa bouche; un autre puceron, caressé de la même manière, fit sortir le sirop nourricier en plus grande dose, parce qu'il était plus gros; la fourmi passa alors à un troisième, un quatrième et même à un cinquième, puis rassasiée sans doute, elle redescendit sur la tige du chardon pour rejoindre sa demeure.

La fourmi brune est une des plus habiles à se procurer sa subsistance par ce moyen; mais toutes les espèces ont ce talent, et M. Huber termine ce chapitre en disant : « Je ne connais pas de fourmis qui n'aient l'art d'obtenir des pucerons le soutien de leur vie, on dirait qu'ils ont été créés pour elles. »

Il y a des fourmis qui ne sortent presque jamais de leurs demeures, on ne les voit aller ni sur les arbres, ni sur les fruits; elles ne se livrent pas même à la chasse d'autres insectes, cependant elles sont extrêmement multipliées dans nos prés et dans nos vergers; elles n'ont pas deux lignes de long, leur corps est d'un jaune pâle, un peu transparent, et comme légèrement velu; ce sont les fourmis jaunes qui mériteraient mieux le nom de souterraines.

M. Huber, désirant savoir comment ces fourmis pouvaient se nourrir sans sortir de chez elles, prit le parti de remuer la terre où il savait qu'était leur nid; il fut fort étonné d'en tirer des pucerons, et en examinant avec plus de soin, il reconnut que les racines des graminées qui poussaient au-dessus de la fourmière étaient couvertes de pucerons de différentes espèces; cette découverte expliquait fort bien pourquoi les fourmis ne s'éloignaient pas de leur demeure puisqu'elles y trouvaient tous les besoins de la vie, aussi étaient-elles fort soigneuses de leurs pucerons, elles les prenaient souvent à la bouche pour les emporter au fond du nid; elles les suivaient avec sollicitude.

M. Huber a vu les fourmis de deux habitations voisines se disputer leurs pucerons; quand celles d'un nid pouvaient entrer dans l'autre, elles les dérobaient aux premiers possesseurs, ceux-ci les disputaient et s'en emparaient à leur tour; car les fourmis connaissent tout le prix de ces petits animaux, c'est leur trésor, leur seule possession; une fourmière est plus ou moins riche, suivant qu'elle a plus ou moins de pucerons; c'est leur bétail, ce sont leurs vaches, leurs chèvres. On n'eût pas deviné, ajoute-t-il, que les fourmis vécussent comme des peuples pasteurs.

Il paraît que ce sont les fourmis elles-mêmes qui transportent ainsi les pucerons pour les nourrir dans cet état de domesticité comme dans des étables. M. Huber a observé que ces mœurs sont communes à quatre ou cinq races de fourmis, mais les jaunes sont beaucoup plus prévoyantes; elles ont constamment des pucerons dans leur nid; elles ne les mangent pas, et paraissent au contraire les réunir afin de jouir plus commodément de la liqueur qu'elles en obtiennent.

Les fourmis ont un si grand intérêt à la conservation de leurs pucerons que les œufs même de ces insectes deviennent l'objet de

leur sollicitude. Un jour du mois de novembre, M. Huber, curieux de savoir si les fourmis jaunes commençaient à s'enfoncer dans leurs souterrains, démolissait avec précaution leur domicile, case par case; il n'avait pas encore beaucoup creusé, lorsqu'il découvrit une loge contenant un amas de petits œufs, la plupart de couleur noire foncée; ils étaient entourés de plusieurs fourmis qui paraissaient en prendre soin, et qui cherchèrent aussitôt à les emporter; elles n'abandonnèrent pas cette loge dont notre observateur s'était emparé pour les examiner à loisir. Pendant le transport, ces fourmis disposèrent les œufs autrement, pour les soustraire aux recherches; ces œufs étaient évidemment des œufs de pucerons. M. Huber a eu souvent l'occasion d'en voir sortir l'insecte.

En suivant toujours pour guide dans l'histoire de nos fourmis le patient et habile observateur à qui nous avons déjà emprunté tant de faits curieux, il nous reste à faire connaître les populations dans lesquelles on trouve réunies des espèces différentes, et qui semblent ainsi composer des sociétés mixtes parmi lesquelles on observe des fourmis qui appartiennent évidemment à d'autres peuplades; ces fourmis ouvrières ont été enlevées de vive force dans leur premier âge à la république où elles étaient nées, elles sont devenues esclaves, et sont uniquement chargées des travaux, des soins domestiques et de l'éducation des larves, tant de la famille de leurs ravisseurs que de celle de leur propre race, qui, comme elles, seront enlevées à leurs familles par les individus auxquels elles sont maintenant subordonnées: ce sont ces espèces *ravissantes* que M. Huber a fait connaître dans son histoire des fourmis indigènes, sous le nom de *Guerriers*, d'*Amazones* ou de *Légionnaires*. On reconnaît ces fourmis amazones à leurs longues mandibules arquées, étroites, sans dentelures, très peu propres à l'arrangement et au transport des matériaux qui

composent leur habitation; leurs instruments sont des armes, et non des outils comme chez les individus travailleurs, aussi ces fourmis ne respirent-elles que les combats. M. Huber a décrit avec soin plusieurs de ces assauts dont il a été témoin. Lorsque, dans un beau jour serein, la chaleur de l'atmosphère commence à diminuer, et régulièrement à la même heure pendant plusieurs jours consécutifs qui sont probablement marqués par leur instinct, les fourmis *amazones* quittent leurs habitations; elles s'avancent en colonnes serrées et se dirigent comme un corps d'armée vers la fourmière dans laquelle elles veulent s'introduire, et dont elles ont probablement d'avance reconnu les distributions intérieures et la disposition; malgré la vive opposition et la résistance opiniâtre des habitants, les guerriers y pénètrent, et leur seul but est de s'emparer des larves et des nymphes qui doivent produire des ouvrières pour les transporter dans le plus grand ordre vers leur habitation: c'est une véritable traite de nègres, ou plutôt de négrellons, que font là les fourmis amazones, qui enlèvent ces fourmis ouvrières pour ainsi dire au maillot pour s'en faire des *ilotes* qui travaillent pour elle, élèvent leurs enfants, et leur fournissent des vivres. Jamais elles ne s'emparent d'autres espèces qui ne leur seraient bonnes à rien.

M. Newmann, dans son histoire des insectes, observe que ces pauvres fourmis, destinées à être esclaves, sont toujours noires, tandis que leurs ennemies sont rouges.

Mon but, en vous donnant ces détails, mesdemoiselles, a été non-seulement d'occuper un de vos instants de loisir, mais encore de vous épargner de ces petits meurtres qui se commettent si fréquemment, et dont, sans doute, beaucoup de celles d'entre vous qui passent leurs étés à la campagne se sont rendues coupables; convenez que bien souvent il vous est arrivé en rencon-

trant une de ces pauvres petites ouvrières revenant au gîte, bien fatiguée des travaux de la journée, de la poursuivre du bout de votre ombrelle jusqu'à ce qu'elle succombe sous vos coups. Je suis sûre que les connaissant mieux maintenant, vous ne vous

ferez plus un jeu de leurs souffrances ; si j'ai pu sauver la vie d'une seule fourmi, je m'estimerai très heureuse : beaucoup d'écrivains ne pourraient se vanter d'un tel succès.

Bonne DE SAINT-HEREM.

LA

REINE DES BLANCHISSEUSES

OU

LES DEUX AMIES.

Dieu, qui sait mieux que tout autre combien la vie de l'homme est parfois amère, a voulu dans sa bonté que nous ayons ici-bas une consolatrice, un second ange gardien, et il a créé l'amitié. Cette consolatrice, nous la trouvons partout, et nous la rencontrons dès nos premiers pas. Une amitié qui durera toute la vie a souvent commencé entre deux enfants qui jouaient ensemble sur le gazon ou sur le sable d'une promenade publique sous les yeux d'une bonne ou d'une mère. Ce sentiment, né dans les jeux du premier âge, traversera les années, résistera aux changements qu'elles amènent, et viendra se placer entre deux vieillards pour rendre leurs derniers jours moins isolés et moins tristes.

Cette amitié existe dans les hameaux comme dans les grandes villes, dans les chaumières comme dans les riches hôtels, dans la petite école du village comme dans les grands collèges, dans les pensions comme sous le toit paternel, sous la tente du soldat comme dans la paix du sanctuaire, dans le cabinet de travail comme sur le vaisseau battu des vagues, dans l'atelier de l'artiste comme sous les voûtes du cloître,

à l'Hôtel-Dieu comme aux Tuileries, à l'hospice du Mont-Saint-Bernard, sur le sommet des Alpes, comme au fond des entrailles de la terre, parmi les malheureux condamnés au travail des mines.

Les deux amies, dont je vais aujourd'hui vous raconter l'histoire, mesdemoiselles, je n'irai pas les chercher bien loin ; toutes les deux sont nées dans un village peu éloigné de Paris ; les maisons de leurs parents, braves et honnêtes cultivateurs, n'étaient séparées que par le chemin qui conduisait à l'église, chemin où la foi et la piété ne laissaient pousser ni ronces ni épines. Entre ces deux chaumières et la maison de Dieu il n'y avait plus d'autre habitation que celle du curé, ainsi ces deux familles de laboureurs vivaient tout-à-fait et immédiatement sous les regards de celui qui fait germer le grain de blé confié à la terre et qui fait mûrir les moissons. Le dimanche et les jours où il y avait à l'église des offices chantés, on entendait des deux chaumières les voix des chantres et les sons graves du serpent. Si près du bon Dieu, il eût été bien mal de ne pas penser à lui ; aussi depuis bien des générations les familles qui

habitaient ces deux maisons étaient citées parmi les plus exemplaires de la contrée.

Rose et Marguerite, dont je veux vous parler aujourd'hui, étaient nées le même jour, et avaient été portées aux fonts baptismaux en même temps par leurs parrains et marraines.

En voyant arriver chez lui Jean-Mathurin Piocheau et René Laherse, M. le curé leur dit :

« Eh bien ! mes amis, les enfants que vous m'apportez à baptiser, dans vingt ans je les marierai peut-être... cependant dans vingt ans je serai bien vieux... ce sera mon successeur ; dans vingt ans, je serai à dormir avec mes bons paroissiens de l'autre côté du mur (le jardin du presbytère n'était séparé du cimetière que par un mur et une plantation d'arbres verts).

— Monsieur le curé, répondit Jean-Mathurin Piocheau, ce sont deux petites filles que je vous apportons, René Laherse et moi, en vous priant d'en faire de bonnes chrétiennes comme leurs mères, qui nous ont chargés, monsieur le curé, de bien des compliments pour vous.

— Merci, mes enfants, merci ; rendez-vous à l'église, j'y serai dans deux minutes, je vais avoir fini mon bréviaire tout à l'heure, et nous irons remercier le bon Dieu qui multiplie dans cette paroisse la race des braves gens. »

Jean Piocheau et René Laherse, avec leurs parents et leurs amis, se rendirent à l'église où, comme il l'avait promis, M. le curé ne se fit point attendre. Dès son arrivée on se rendit à la chapelle des fonts, placée tout à côté du porche du temple rustique bâti il y a quatre ou cinq cents ans. Un tableau du baptême de Jésus-Christ, dans les eaux du Jourdain, est le seul ornement de cette chapelle qui n'a pas d'autel, mais dont le milieu est occupé par la piscine, dans laquelle se lave et s'efface la souillure du péché originel.

Aux fonts baptismaux, c'est là qu'on nous

apporte tous, c'est pour être amenés là que nous faisons notre première absence d'après de notre mère... c'est pour venir là que la *garde* ou la nourrice nous a enlevés de notre berceau, avec toutes ces dentelles dont l'orgueil maternel nous a déjà couverts ; c'est pour venir là que notre parrain et notre marraine ont pris leurs habits de fête, ces gros bouquets, ces boîtes de dragées et ces gants blancs...

C'est pour que son fils soit apporté là que la mère indigente a ôté de dessus elle un des haillons qui la recouvraient sur le peu de paille qu'elle a eu pour accoucher !... et toute misérable, toute défaillante, elle a souri en voyant que son nouveau-né va être fait chrétien... et elle a dit au voisin et à la voisine qui ont bien voulu nommer son enfant : « Rapportez-le-moi bien vite, que je le réchauffe sur mon sein. »

Comme si tous les hommes devaient être heureux, il y a toujours plus ou moins de joie à leur baptême ; ce sont les mères qui ont inventé cette joie-là... Ont-elles eu raison ? en vérité, je ne sais, car, enfin, de ces fonts baptismaux tous apprendront-ils à marcher pour aller vers le bonheur ?

En voici, petits anges de la terre, encore tout mouillés des eaux du baptême, qui vont prendre leur volée vers le ciel, et que le vent de la mort ravira à leurs mères, comme des fleurs encore humides de la rosée du matin.

Et ceux qui sont destinés à grandir, à vieillir, ne sera-ce que de la félicité qu'ils trouveront entre la pierre de la sainte piscine et la pierre de la tombe ? Parmi ceux-là, n'y en aura-t-il pas qui s'écrieront comme Job : Maudite soit la nuit où j'ai été conçu, maudit soit le jour où je suis né ? Pourquoi la vie a-t-elle été donnée à celui qui est dans l'amertume du cœur ?

La religion qui ne trompe pas, elle, fait entendre à ceux qui apportent un enfant aux eaux du baptême, qu'il y aura pour le chrétien de l'amertume dans la vie. Dès son

premier jour, elle lui met du sel sur les lèvres comme pour lui faire pressentir que tout ne sera pas douceur dans l'avenir. Elle lui montre encore qu'il lui faudra de la force dans le chemin qu'il va avoir à parcourir, et pour cela elle lui donne l'onction d'huile et de saint chrême qui fortifie. . . Une autre fois, il recevra encore cette onction ; aujourd'hui c'est à l'arrivée, demain ce sera au départ.

Vous le voyez bien, jeunes filles à qui je dédie ces pages, il y a beaucoup à réfléchir devant des fonts baptismaux : croyez-en votre vieux chroniqueur ; quand vous visitez un monument historique, quand vous entrez dans une église, après y avoir adoré le Dieu qui y réside, demandez aux pierres du vieil édifice de parler, et elles parleront à vos âmes par les pensées qu'elles vous inspireront... Je reviens au baptême des deux petites paysannes.

La fille de Jean-Mathurin Piocheau reçut de son parrain et de sa marraine le nom de ROSE-MARIE. La fille de René Laherse fut appelée MARGUERITE-GABRIELLE.

La cérémonie finie, les deux nouvelles chrétiennes furent reportées à leurs mères, qui de leurs lits avaient prié pour elles, et qui avaient ressenti d'ineffables joies en écoutant la cloche de leur village sonner joyeusement sur les berceaux de leurs enfants.

Le même jour, la même heure avaient vu Rose et Marguerite baptisées ; la même heure, le même jour, deux semaines plus tard, virent leurs mères aller *relever à messe*.

Les années coulent vite partout, à la ferme comme au château ; dans les champs, en pleine campagne, les arbres que l'on plante poussent plus vigoureux que ceux dont on orne les places et les promenades des villes ; là, où les brises et la rosée arrivent libres et sans obstacles, le chêne, le tilleul et l'ormeau viennent mieux qu'entre les maisons élevées, rapprochées et serrées. Il en est de même des enfants ; ceux qui

naissent et qui grandissent à la campagne s'en ressentent. Rose et Marguerite, comme deux fleurs à l'abri des mauvais vents et cultivées par de soigneuses mains, prirent de la force et de la beauté. Rose était blonde, Marguerite était brune ; Rose avait les yeux noirs et Marguerite les avait bleus. Rose était moins vive, moins gaie que Marguerite ; toutes les deux étaient fraîches, se portaient à merveille et offraient sur leurs joues les couleurs de la santé.

Leurs premières années, celles qui dans les hameaux se passent sans travail pour les enfants, coulèrent donc pour les deux petites filles, on les voyait toujours jouer ensemble, et leurs deux familles, qui s'aimaient depuis longtemps, devinrent encore plus liées, plus amies. Les parents n'aiment pas seulement avec leur cœur, ils aiment encore avec celui de leurs enfants ; on a eu bien raison de dire qu'un enfant rendait la vie double, et que du moment que l'on en avait on ressentait tout deux fois.

L'âge d'aller au catéchisme était venu pour Rose et Marguerite ; elles venaient d'avoir sept ans quand au château voisin, appartenant à la marquise de Marcombe, il y eut une grande douleur ; un fils unique, âgé de neuf ans, venait de mourir. On lui fit de grandes funérailles, et autour de son petit cercueil on rassembla toute la contrée, tous les riches et nobles voisins, les nombreux amis de la famille Marcombe, très aimée dans le pays ; tous les fermiers qui relevaient d'elle, parmi lesquels étaient Jean Piocheau et René Laherse allèrent à l'enterrement et y menèrent leurs femmes et leurs enfants.

Rose et Marguerite avaient bien vu le château en passant dans ses avenues, et en s'arrêtant et en regardant aux grilles des cours et du parc ; mais elles n'étaient jamais entrées dans son intérieur, dont elles avaient entendu souvent vanter la magnificence. Avec leurs mères elles parvinrent

dans la chapelle où l'on avait réservé des places aux fermiers de la terre.

Jamais elles n'avaient rien vu de si beau, quoique tout y fût tendu de draperies funèbres, de drap blanc parsemé de larmes noires, sur lesquelles, de distance en distance, tranchaient les couleurs vives de l'écusson du jeune héritier des Marcombe. Les galons, les franges d'argent de ces tentures brillaient à la lueur de cent cierges qui brûlaient autour du cercueil de l'enfant que la mort venait d'arracher cruellement à sa mère et à une immense fortune.

Quand la messe fut célébrée, quand le moment de jeter de l'eau bénite sur le mort fut venu, les mères de Rose et de Marguerite allèrent comme tout le monde rendre ce dernier devoir à leur jeune maître; leurs petites filles les suivirent en se donnant la main, et à leur tour, avec une grâce enfantine et charmante, prirent le goupillon et jetèrent l'eau lustrale.

D'une tribune latérale où étaient agenouillés les parents du jeune Marcombe, madame de Noyons, sœur de la pauvre mère qui était restée à prier et à pleurer dans sa chambre, aperçut tout à côté du cercueil de son neveu les deux charmantes têtes de Rose et de Marguerite, et crut voir deux chérubins descendus auprès du jeune mort; d'après la manière dont le drap mortuaire tombait à gros et à larges plis de dessus la bière, le corps des deux petites filles se trouvait caché; la baronne ne voyait que leurs jolis visages, leur cou nu et leur chevelure bouciées. La lueur des cierges les éclairait comme l'aurait voulu un peintre... Dans sa douleur de tante, madame de Noyons fut longtemps distraite par cette sorte d'apparition.

Quand tout fut fini, quand les chants eurent cessé, quand la terre fut retombée dans la fosse et eut tout couvert, quand les prêtres furent rentrés dans la sacristie et que l'on eut éteint tout le luminaire funèbre, madame de Marcombe retourna auprès de sa

sœur. Nous savons tous que pour les douleurs comme la sienne toutes les paroles sont vaines et impuissantes; mais nous savons aussi que les larmes les plus amères trouvent un allègement dans le récit que l'on fait à ceux qui pleurent, des hommages rendus et des regrets donnés à celui ou à celle que la mort vient de leur enlever.

En racontant comment tout s'était passé dans la chapelle, madame de Noyons avait dit que toute la contrée y était venue, que riches et pauvres, grands et petits, vieillards et enfants l'avaient remplie, et elle avait ajouté qu'elle avait cru voir deux petits anges descendus du ciel auprès du lit funèbre de son fils.

« Je voudrais voir ces enfants, » dit la pauvre mère désolée.

Empressée de donner un instant de distraction à sa sœur, madame de Noyons envoya chercher les deux petites filles, qui étaient encore dans la cour avec leurs parents.

La mère de Rose et celle de Marguerite les conduisirent à la chambre de la marquise qui, ainsi que sa sœur, fut frappée de leur beauté.

« Vos enfants sont venus prier pour mon fils, dit madame de Marcombe aux deux fermières, je vous remercie de les avoir amenées... »

Puis les deux paysannes, les yeux pleins de larmes, firent la révérence à leur maîtresse et sortirent de son appartement.

La mort d'un fils laisse un tel vide dans la maison de son père et de sa mère que longtemps après le jour des funérailles que je viens de raconter, madame de Marcombe ne pouvait s'accoutumer au silence, à l'absence du mouvement dans son grand château. Elle fit donc, un matin, venir la femme de Jean-Mathurin Piocheau, et celle de René Laherse, et leur demanda de lui amener leurs enfants, et que si les petites filles n'en étaient pas trop contrariées, elle les garderait quelques jours auprès d'elle et

qu'elle en aurait grand soin. A cette proposition, les deux fermières se regardèrent; elles venaient d'avoir la même pensée, il était impossible de refuser ce que demandait une mère pleurant son enfant unique. Toutes deux répondirent donc que c'était beaucoup d'honneur pour elles et pour leurs filles, qu'elles allaient en parler à leurs maris, et que s'ils consentaient à ce que désirait madame la marquise, elles amèneraient dès le lendemain Marguerite et Rose.

Les deux fermiers, comme leurs femmes, furent d'avis que l'on ne pouvait rien refuser à madame la marquise dans le chagrin, et qu'il fallait pour quelques jours se passer de la vue de leurs petites filles.

Le lendemain les deux paysannes firent à Rose et à Marguerite leur plus belle toilette, et, un petit paquet sous le bras, se rendirent au château peu éloigné de leur village. M. le curé avait aussi pensé qu'il fallait les mener à la noble et malheureuse mère.

Quant aux deux petites filles, elles étaient ravies d'aller jouer dans les grandes salles qu'elles avaient vues le jour de l'enterrement, et de coucher dans les belles chambres, dans les beaux lits qu'on leur avait montrés... Malgré cette joie, quand leurs mères, après les avoir conduites à madame la marquise, les embrassèrent en leur recommandant d'être bien sages et bien obéissantes à madame Germain, femme de chambre de madame, elles pleurèrent en les voyant descendre le perron du château pour retourner au village; Marguerite, surtout, voulait aussi s'en aller. Comme un petit nuage noir que la moindre brise chasse de dessus l'azur du ciel, le chagrin des enfants se dissipa bientôt.

Rose s'accoutuma tout de suite à sa nouvelle position; il lui semblait doux de jouer sur des tapis parsemés de fleurs, d'avoir une grande variété de jouets, de courir dans de grands jardins, de s'asseoir à une table bien servie et de coucher dans un charmant petit lit à rideaux de mousseline blanche.

Comme son amie, Marguerite trouvait toutes ces choses bien belles et bien bonnes; mais elle regrettait la ferme, et au bout de quelques jours elle demanda à y retourner. Sa mère vint la chercher, celle de Rose accompagna sa voisine, et demanda à sa fille si elle voulait venir aussi au village.

« Non, ma mère, répondit la petite Rose, je voudrais que vous fussiez ici avec moi, madame la marquise est si bonne et l'on est si bien chez elle! »

Marguerite pleura beaucoup en quittant Rose, c'était leur première séparation; mais il était vraiment temps que cet enfant retournât à la ferme, la vie du château n'allait ni à sa santé ni à son caractère. Fleur des champs il lui fallait l'air des prairies, fille du hameau il lui fallait le pain de la ferme, et le petit jupon d'indienne; dans la toilette que madame Germain lui faisait, elle se trouvait mal à l'aise; quand elle passait devant une glace elle se trouvait jolie ainsi parée; mais quand elle voulait courir, elle était gênée, et tous ses beaux atours lui semblaient des entraves. Rose, c'était l'oiseau des Canaries, le serin au plumage jaune qui consent à sautiller et à chanter dans une cage. Marguerite, c'était le rossignol qui ne chante plus quand il n'est pas libre, et qui meurt dès qu'une cage s'est refermée sur lui.

Tout une longue journée Rose fut attristée du départ de Marguerite; madame Germain envoya le lendemain chercher une belle poupée à la ville: Rose se remit à sourire.

Madame de Marcombe, dès les premiers jours, avait mieux aimé Marguerite; cependant Rose lui était aussi une agréable distraction, et elle était bien aise de la conserver auprès d'elle.

Vous avez vu de beaux arbres que la coignée du bûcheron a déracinés et qui gisent sur le sol qu'ils avaient longtemps ombragé. Le lierre les embrasse, les enlace encore de ses vertes guirlandes, la mousse

les revêt de son velours, et l'œil en leur voyant cette parure pourrait croire que la mort ne les a pas atteints... Mais bientôt sur ce tronc, qui n'a plus de racines en terre, tout ce qui donnait encore l'air de la vie jaunit, se dessèche et tombe en poussière. Hélas ! il en était de même pour madame de Marcombe ; comme à l'arbre, sa racine, à elle, avait été coupée ; ce qui l'avait retenue dans la vie, c'avait été son fils, et à présent qu'elle ne l'avait plus, malgré les distractions que lui avaient données les deux petites filles, et que lui donnait encore Rose, elle succomba à son chagrin et mourut. D'autres funérailles eurent lieu au château ; la mère fut couchée sous le marbre auprès de son enfant.

Quand le malheur s'abat comme un vautour sur une contrée, il ne se borne pas à frapper une famille, on dirait que l'envoyé de Dieu veut utiliser sa venue dans le pays, et pendant qu'il y est il met bien des familles en deuil. Le père et la mère de Marguerite moururent à six mois l'un de l'autre, et le hameau eut ses funérailles comme la splendide demeure avait eu les siennes.

Rose fut alors contente d'être revenue au village pour pleurer avec son amie.

Maintenant toutes deux avaient grandi, et de jolis enfants *étaient passées* jeunes filles. Marguerite, qui n'avait plus ni père ni mère, logeait chez la mère de Rose ; c'étaient maintenant deux sœurs vivant sous le même toit. Bientôt l'orpheline qu'on disait *avoir du bien* au hameau, fut demandée en mariage ; elle refusa, parce que le jeune fermier qui aspirait à sa main l'aurait emmenée chez lui, à douze lieues du village de Rose... Pauvre Rose ! à son tour le deuil ne tarda pas à venir : son père, en ramenant des gerbes de blé à la grange, s'était endormi sur sa charrette, était tombé du haut de sa riche récolte et avait cruellement péri écrasé sous les roues.

Des morts pareilles font plus pleurer que celles qui rassemblent les familles autour

d'un lit ; ces dernières larmes, toutes cruelles qu'elles sont, ont quelque chose qui les rend moins amères. Celui qui va mourir a le temps de parler à ses enfants, à ses parents et à ses amis : comme le voyageur, dont le départ n'est pas brusqué, il peut serrer la main de ceux qu'il aime, et leur faire ses recommandations et leur dire ses volontés. Mourir sous le toit qui a abrité les jours de notre père ; mourir entouré de ses enfants, avoir ses dernières souffrances allégées par leurs soins, recevoir les potions amères de leurs mains, les entendre prier pour vous quand la maladie augmente et menace davantage, les voir parer notre chambre quand le prêtre va y apporter Dieu, pouvoir leur parler alors et les bénir quand nous venons d'être bénis, est un grand, un solennel bonheur que tout père de famille doit envier... Oh ! je frémis de tout mon corps quand j'entends des hommes souhaiter une attaque d'apoplexie foudroyante... une de ces morts qui vous jettent sans une minute de préparation entre les mains du Dieu vivant !

Dans ce souhait d'une mort instantanée, il y a un immense orgueil ou une profonde incrédulité ; vieillir, c'est voir mourir. La mère de Rose, comptait maintenant dans le cimetière du village bien des croix de bois noir, portant des noms qui lui étaient chers ! Le temps avait effacé de dessus trois de ces monuments rustiques, de dessus ces croix de bois, qui, toutes frêles qu'elles sont, durent encore plus que beaucoup de regrets, les noms de son père, de sa mère et d'une sœur morts il y avait longtemps. Mais tout récemment elle avait vu planter deux de ces croix de souvenir sur les fosses rapprochées de René Laherse et de sa femme, et là voilà aujourd'hui commandant au menuisier et au peintre du village la croix qui doit marquer l'endroit où Jean-Mathurin Piocheau repose en attendant une bienheureuse résurrection.

Le vieux curé, qui avait baptisé Rose et

Marguerite dix-huit ans avant cette mort, voyait ainsi s'en aller ses meilleurs paroissiens, et quand avec la croix, l'eau-bénite, le chantre et le petit choriste il arrivait sur le bord d'une fosse nouvelle, après avoir dit :

Requiescat in pace,

il ajoutait tout bas : Seigneur ! quand ce sera mon tour, je dirai : *Que votre volonté soit*

faite ! car je deviens comme un banni dont l'exil se prolonge.

Un soir, ce digne prêtre avait été retenu à l'église plus longtemps que de coutume, il commençait à faire noir, en traversant le cimetière pour retourner chez lui, il entendit.

(*La fin au prochain numéro.*)

V^{te} WALSH.

CONSEILS.

Il y a dans notre nature deux belles et nobles facultés : l'imagination et l'enthousiasme. La première est à la vie ce que le soleil est au paysage ; l'existence la plus monotone est animée par elle ; la seconde, plus généreuse, vient du cœur, c'est la source d'innombrables jouissances ; sans elle on ne connaît qu'à demi la poésie de la vertu. Eh bien ! mesdemoiselles, c'est à vous préserver des écarts de l'imagination et de l'enthousiasme que vont tendre aujourd'hui mes conseils.

Hélas ! oui, telles sont les faiblesses et les misères de l'humanité, que les meilleures choses ont un mauvais côté. La vie la plus heureuse est une course fatigante à travers des contrées parfois riches, souvent arides, mais où l'on marche sans cesse en côtoyant des précipices, rencontrant à chaque pas des cailloux contre lesquels on se blesse, des ornières où l'on tombe, des bourbiers dont la fange souille votre robe d'innocence si vous cessez un instant d'avoir l'attention la plus scrupuleuse au chemin où vous posez vos pieds.

Or, rien n'est plus propre à nous distraire de cette surveillance que l'imagination, celle que l'on a si justement nommée la folle du logis, qui tient devant nous un flambeau vacillant dont la lueur fantastique

égare notre marche au lieu de la guider. Les vaines terreurs, les soupçons, les jalousies, sont ses jeux les plus communs, et même, alors que ses divagations semblent inoffensives, il faut les refréner, car elles nous entraînent au pays des chimères ; sous leur empire nous rêvons au lieu de vivre. J'entends plus d'une jeune fille s'écrier : « Quel mal cela fait - il ? Il est si doux de se délasser d'une existence mesquine par des rêves dorés ! Encore nourrie des glorieux exemples de l'histoire, mes pensées sont nobles et pures ; vienne le mari que mon imagination associe à mon sort, et Lucrece, Artémise, Eponnine, ces modèles des épouses seront effacées : leur fidélité à toute épreuve et leur dévouement sublime pâlissent devant ceux que je ressens. C'est bien ! j'y consens, mais pendant que vous songez ainsi à la gloire antique, vous perdez de vue le ménage vulgaire où vous êtes appelée à vivre. Vous ne vous préparez pas à ces mille sacrifices journaliers dont se compose la vie d'une femme de bien ; croyez-moi, il est plus aisé de tourner un poignard contre son sein, d'affronter les périls et les tortures, la tête sur l'oreiller ou les pieds sur les chenets, que de se résigner tous les jours à l'économie, à la patience et à la solitude. Dans notre société il n'y a plus de

tyrans qui chargent de fers les mains innocentes, plus de bûchers où l'on confesse sa foi ; mais il y a beaucoup d'ennuis, de contrariétés, de privations, et en regard beaucoup de luxe, de fêtes, de plaisirs trompeurs. Souvent l'imagination des jeunes filles descend des hautes sphères de l'héroïsme, leur montre les joies brillantes et dispendieuses à côté de leur vie modeste et retirée, ou bien à une union austère mais belle par la sécurité et la considération qu'elle donne, la folle oppose des visions romanesques. De là une multitude de soucis, de fautes, de souffrances ; on n'aime plus ce que l'on a, on ne saurait avoir ce que l'on aime. Que faut-il de plus pour être malheureuse ?

L'imagination qui trouble la paix domestique nuit encore à la piété : *aime Dieu de toute ton âme, de toute ta pensée et ton prochain comme toi-même*. C'est là, vous le savez, le résumé de la loi et des prophètes : comment exécuter ces deux grands commandements si l'on vit en dehors de la vérité ? Une contemplation exaltée, une rêverie mystique n'y parviendraient pas ; le christianisme n'est point la religion des Faquirs de l'Inde, qui croient gagner le ciel en passant leur vie à regarder le bout de leur nez. Nous avons été mis sur cette terre pour tracer notre sillon selon l'Évangile ; hommes et femmes nous devons, tout en aimant Dieu de toute notre âme, nous aimer et nous servir les uns et les autres, sous peine d'être retranchés et jetés au feu comme l'arbre qui ne produit pas de bons fruits. L'intention sans les œuvres pourrait être trouvée bien légère au jour du jugement, et les rêves de l'imagination la plus bienfaisante peser moins qu'une larme essuyée en réalité.

N'employons donc pas à caresser des chimères le temps qui nous suffit à peine pour bien vivre, tenons la bride courte à la folle du logis, qu'elle soit l'auxiliaire aimable de notre esprit, le fond de notre raison, l'a-

musement de notre cœur, rien de plus ; je regrette même cette dernière concession.

L'enthousiasme a sur l'imagination toute la supériorité des sentiments sur les idées ; ce mouvement de l'âme qui s'exalte aux belles et bonnes actions, est sans contredit un des plus nobles attributs de l'humanité ; c'est aussi l'une des joies terrestres qui fait le mieux comprendre celles d'en-haut. Quiconque ne l'a pas éprouvé en présence d'un chef-d'œuvre de l'art ou de la création, quiconque, au récit d'une action généreuse, n'a pas senti son cœur se dilater, n'a point vécu de la plénitude de la vie humaine, n'a pas entrevu la gloire des élus.

Mais plus les biens sont grands, moins ils nous sont prodigués ; celui-là est un bienfait dont la Providence est avare ; il ne faut donc pas vous figurer, mesdemoiselles, que vous pouvez vous en parer comme d'un ruban ou d'une fleur que vous trouvez à votre gré. En agissant ainsi, vous mettriez un ridicule à la place d'une émotion sublime : toujours le précipice qui borde le chemin, toujours les ornières, toujours les pierres d'achoppement ! Que faire ? membres de l'humanité, nous devons vivre de la vie humaine.

Si Dieu ménage les choses dignes d'inspirer l'enthousiasme, les cœurs capables d'en ressentir un véritable sont encore plus rares ; de là viennent tant de transports à froid, d'exaltations de commande dont on se rit ; Molière, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de montrer nos travers, a peint d'un trait ineffaçable ces faux enthousiasmes dans la scène où les Femmes Savantes admirent le fameux *quoi qu'on die* de Trissotin, et ne vous figurez pas, mesdemoiselles, que moins de ridicule dans les œuvres ou des noms propres, justement célèbres, suffisent pour justifier certains enthousiasmes de partis pris.

C'est un *quoi qu'on die* européen que ce *déchiement* de l'ameublement de Voltaire à Ferney par les visiteurs et les visiteuses

avidés de se faire des reliques de ce génie diabolique qu'ils prennent tout simplement pour un homme d'esprit.

Ce fut un autre *quoi qu'on die*, aujourd'hui passé de mode, que les pèlerinages à Ermenonville au tombeau de Jean-Jacques. C'est encore un *quoi qu'on die* que tous ces petits chapeaux de l'empereur vendus en France et en Angleterre. Malgré soi on retrouve Philaminte, Bélise et Armande dans ces hommages journaliers offerts à messieurs Victor Hugo, Lamartine, Rossini, hommes de beaucoup de talent, sans crédit, mais dont on prononcerait plus souvent les noms avec calme si l'on était toujours vrai. On se rappelle encore mieux le froid enthousiasme des Précieuses en présence de cette pluie de bouquets qui inondent aujourd'hui la scène et salue les artistes auxquels on veut témoigner son admiration. Une fois, la première, cet élan fut sincère, et tout un public, à bout de cris et d'applaudissements, se trouva heureux qu'un enthousiaste plus inventif lui donnât l'exemple de s'exprimer ainsi. Mais ce transport fréquemment répété n'est déjà plus qu'une politesse banale, et ceux qui, fidèles aux traditions, croient devoir la faire avec entraînement et comme en délire, donnent la comédie aux acteurs et aux spectateurs.

Des manifestations aussi bruyantes ne sont pas nécessaires pour rendre ridicule les enthousiasmes de commande, il suffit d'un certain roulement d'yeux, d'une émotion éternelle et inévitable en parlant de la mer, des montagnes, du ciel, de l'Italie, de la poésie, de la musique ou, ce qui est encore plus à la portée de tout le monde, du clair de lune et des fleurs.

Les exagérations, filles illégitimes de l'imagination et de l'enthousiasme, sont si communes parmi nous qu'elles ont déplacé dans notre vocabulaire une foule d'expressions. On *déteste*, on *idolâtre* les choses les plus indifférentes. J'ai entendu une petite

filles de huit ans qui avait en *exécration* le pain d'épice, mais qui était *passionnée* pour la galette. Sans doute sa grande sœur exprimait les mêmes sentiments pour les manchettes larges et les pèlerines cardinal. Peut-être, en remontant plus haut, avait-elle entendu *adorer* une mélodie de Schubert, *détester* une promenade, *ne pouvoir souffrir* une couleur ou *vivre* sans un parfum, sans compter ce que l'on a en *horreur* et ce que l'on *préfère à tout*. Ces manières fautives de parler s'emploient sans cesse et sans y penser; on les remarque à peine chez les personnes d'un naturel simple; mais elles deviennent singulièrement ridicules dans la bouche de celles qui disent et font tout avec affectation.

En vous prêchant le simple bon sens, je semblerais, mesdemoiselles, vouloir rabaisser votre esprit aux qualités les plus vulgaires; n'en croyez rien. Les dames artistes fourmillent, qu'elles doivent ce titre à un talent ou à une prétention, les poètes, les philosophes, avec ou sans *bas-bleus*, abondent. Les femmes sensées se comptent: Molière, que je citerai encore une fois, fait dire à Chrysalde, en parlant des femmes du bon vieux temps:

Leurs livres étaient un dé, du fil, des aiguilles
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

Tout en admirant la simplicité de ces âges, je dois convenir que nous sommes en progrès; ce n'est plus seulement au trousseau de leurs filles que doivent travailler les mères de famille, c'est à leur éducation, c'est à leur bonheur. Le repos, la félicité, la considération d'une maison reposent maintenant presque en entier sur l'économie, la douceur, le bon sens des femmes; si leurs livres n'étaient qu'un dé, du fil, des aiguilles, elles laisseraient leur tâche incomplète, car il leur faut autant de lumières que de raison pour l'accomplir. Dévouée au bien-être de tous, la femme doit consulter les événements, en prévoir les conséquen-

ces, apporter la modération de son esprit dans la discussion, sa prudence dans les entreprises; elle doit enfin avoir toujours devant les yeux, pour régler sa conduite, les perfections du maître juste, chaste, miséricordieux qui est notre Sauveur et notre modèle, et en même temps n'oublier aucune des faiblesses humaines afin de compatir à celles de ses proches, et d'y porter remède, si faire se peut.

Ce rôle est assez beau, mesdemoiselles, il vous offre un avenir assez honorable pour lui sacrifier sans peine quelques vaines rêveries et une exaltation qui, bien que générale, ébranle la solidité du jugement, ôte

au coup d'œil sa justesse, à l'esprit le calme et la réflexion nécessaires pour se bien conduire dans le monde.

Le monde! cette arène où tant de pauvres femmes sont broyées, où elles ont à craindre sans doute la rencontre de quelques méchants, mais aussi celle d'un bien plus grand nombre d'étourdies, d'insensées, qui, égarées par leur imagination, répandent la confusion en intervertissant l'ordre, brouillant les rangs, heurtant les faibles, se faisant à leur tour écraser par les forts, et causent un désordre général dans lequel trop souvent l'innocence succombe.

M^{me} A. DE SAVIGNAC.

LA CLÉMATITE ET LE LIERRE.

FABLE.

« Ta conduite est bien imprudente,
 Disait au lierre un beau matin
 La clématite sa parente;
 De ce chêne tu veux partager le destin,
 Et tu ne sais pas voir dans son air de tristesse
 Les signes certains de sa mort;
 Laisse-le seul subir son sort,
 Et comme moi consacre ta jeunesse
 A quelque autre arbre jeune et fort.
 — Cousine, je te remercie,
 Dit le lierre sans hésiter,
 Mais quand je le voudrais, apprends-moi, je te prie,
 Comment je pourrais t'imiter? »
 Chacun de nous à sa manière
 Par ses amis veut être heureux;
 Toi, tu fais ton bonheur de leur destin prospère,
 Moi je trouve le mien à souffrir avec eux.

M^{is} DE FODRAS.

LA COMÉDIE EN PENSION.

Il est une époque de la vie où les grands événements laissent à peine une trace dans l'âme, où l'émotion ne résulte que d'une fortune perdue, où l'on n'écoute plus que le fracas d'une révolution qui brise les trônes. Eh bien ! à cette époque même, la pensée se reporte, avec un plaisir et un zèle merveilleux, sur des détails d'enfance qui semblent dénués d'intérêt et de charme ; les noms des orateurs parlementaires qui vous ont étonnés et ravis ont quitté depuis longtemps votre souvenir, et vous vous représentez parfaitement le vieux maître d'école sévère, dont le sourcil froncé vous effrayait. Pour moi, qui ai vu passer devant mes yeux affaiblis une procession de célébrités qui sont devenues des ombres, je me rappellerai toujours ma petite maîtresse de pension, madame Clarisse Robeley ; le charme de son esprit et de sa personne était relevé encore par la vivacité et l'enthousiasme qu'on remarquait souvent dans ses regards et dans ses discours. Un seul défaut jetait sur elle un peu de ridicule ; elle était fort distraite, mouchoir, ouvrage, gants, tout se perdait ; elle cherchait sans cesse les clefs qu'elle avait dans sa poche, le livre qu'elle avait à la main ; elle mettait toute la classe en rumeur pour lui trouver son dé à coudre, qui était perché au bout de son doigt ; au reste, j'ai toujours pensé que la distraction était le vice des bonnes gens : l'égoïste sait très bien ce qu'il fait, et ne perd rien de ce qu'il doit garder.

Malgré ce petit travers, madame Robeley était universellement aimée et respectée ; quant à moi, j'avais pour elle une affection toute particulière ; je lui pardonnais son extrême sévérité et son obstination à me faire apprendre par cœur d'ennuyeux abrégés de blason, de botanique, de minéralo-

gie et de mythologie. Quand je l'assurais que je ne retiendrais jamais un mot de tout cela, elle me répondait (je frémis encore quand j'y pense !) par une menace de grammaire latine. Madame Robeley, comme beaucoup d'institutrices, avait espéré une position meilleure ; elle était rêveuse comme les personnes que la vie a trompées ; elle aimait la poésie, nous lisions quelquefois ensemble des fragments de Pope, de Virgile, de Dryden et du Paradis perdu ; elle déclamaient fort bien et écoutait avec indulgence mes remarques et mes critiques. Regardant l'art déclamatoire comme une branche essentielle de l'éducation, madame Robeley songeait depuis longtemps à nous faire jouer la comédie, et à transformer notre salle d'étude en théâtre, lorsque l'arrivée d'une nouvelle pensionnaire, qui lui parut propre à seconder ce projet, acheva de la déterminer. Elisa Darnell venait de province, mais nos préjugés sur l'éducation qu'elle avait dû y recevoir ne tardèrent pas à disparaître. Des manières distinguées, une conversation originale et piquante, une physionomie ouverte et noble, nous eurent bientôt prouvé son mérite et son instruction. Nous avions eu jusque-là l'impertinence de regarder les pensions de province comme des sources d'ignorance et d'absurdité. Miss Elisa jouait bien la comédie ; elle avait rempli un rôle dans l'opéra de Milton, *Comus* !... Madame Robeley était ravie, elle trouvait dans cette circonstance une explication suffisante de la grâce, du bon ton de miss Elisa, de ses talents et du charme de sa conversation ; comment résister à la tentation de nous faire suivre cette route, et imiter un si délicieux modèle !

Mais, hélas ! bien peu de drames peuvent être joués convenablement par de jeunes

personnes ; la maîtresse redoutait la critique des parents, le bavardage des voisins, et leurs malveillants commentaires. Après bien des recherches on s'en tint à une pièce de miss Hannah More ; c'était une espèce de drame pastoral intitulé *la Recherche du bonheur*, dialogue rimé, tendant vers un but excellent ; peu spirituel, fort prétentieux, tout-à-fait antidramatique et assez peu pastoral, en voici l'analyse :

Quatre jeunes dames, revenues des plaisirs de ce monde, fatiguées, ennuyées et étonnées de n'être pas heureuses, vont consulter une vieille femme nommée *Uranie*, qui habite un ermitage éloigné, et qui a, dit-on, des secrets merveilleux pour procurer le bonheur. Elles rencontrent sur leur route une jeune bergère nommée *Florella*, protégée d'*Uranie*, et qui les conduit vers elle. La sibylle reçoit avec bonté les belles affligées, écoute leurs confessions, leur donne quelques avis, leur fait servir un excellent déjeuner et les renvoie contentes. La pièce finit là. Ce brusque dénouement et ce déjeuner considéré comme le terme du bonheur, nous parurent absurdes ; quel désappointement pour nous, admiratrices passionnées de Shakspeare et de Milton, d'être forcées de descendre jusqu'aux productions de miss Hannah More !

Ce ne fut pas là notre seule contrariété, la dissension se mit parmi les actrices ; l'une voulait ce rôle-ci, l'autre refusait celui-là ; décorations, costumes, tout présentait de nouvelles difficultés ; tout était sujet de discorde. Enfin, à force de soins, de patience, et grâce surtout à notre conviction qu'il valait encore mieux jouer le drame pastoral d'*Hannah More* que de ne rien jouer du tout, madame Robeley parvint à nous faire entendre raison, à ramener le calme au milieu de la troupe, et à distribuer convenablement les rôles ; miss Elisa accepta celui d'*Uranie*, sous la condition toutefois qu'on diminuerait considérablement l'âge de la sibylle, car elle déclara qu'elle n'aurait pas

même joué *Comus* si *Comus* eût été une vieille femme ; elle voulut aussi qu'aux expressions *respectable* et *vénérable*, qui reviennent sans cesse dans le dialogue, et qui la choquaient infiniment, on substituât celle d'*aimable fée* ou d'autres du même genre. Je fus désignée pour faire partie des quatre chercheuses ; l'une des trois autres avait une voix charmante et était très bonne musicienne ; on lui arrangea quelques airs italiens avec accompagnement de harpe ; la grâce et l'élégance du costume devait assurer son triomphe ; notre bergère Florella était charmante, c'était la jeune personne la plus fraîche, la plus gaie, c'étaient les cheveux les plus blonds, les joues les plus rondes que l'on pût voir ; elle semblait venue au monde pour porter une houlette, et tresser des couronnes de fleurs.

Que l'on pardonne à ma vieillesse ces souvenirs si jeunes encore dans ma pensée. Notre réunion était à peu près complète, il ne manquait plus que les enfants d'*Uranie* ; c'étaient à la vérité des personnages muets, et on ne s'en était guère mis en peine ; mais lorsqu'il fallut les trouver, deux jeunes filles de dix-huit à dix-neuf ans se présentèrent. A la vue de ces enfants plus âgées et plus grandes qu'elle-même, notre sibylle jeta les hauts cris ; jouer un rôle de mère lui semblait déjà assez mortifiant, mais être forcée de paraître vieille ! elle déclara qu'elle ne jouerait point ; on pria, on se facha, la maison se remplit de factions, de disputes, de petites intrigues et de grandes colères.

Tout restait en suspens, lorsque l'imagination féconde de madame Robeley parvint à tout concilier, en composant une espèce d'intermède dans lequel les deux grandes filles trouvèrent un moyen très convenable de déployer leurs talents, et où Zénobie, la danseuse, devait étaler ses grâces dans un pas seul. Satisfaites de cet arrangement, qui plaisait beaucoup aux mères, elles consentirent à résigner leur emploi ; deux petites

filles Irlandaises, aux joues vermeilles, aux têtes rondes et frisées, âgées de huit ans, et qui n'en paraissaient guère que cinq, furent choisies pour jouer les enfants d'*Uranie*, qui reprit son rôle. Le calmese rétablit.

Il n'était plus question de pension, la maison était méconnaissable, et l'heure des leçons entièrement oubliée; on ne s'occupait que de son rôle et de sa toilette; il semblait que ce fût un jour de fête perpétuel; celles qui ne jouaient pas tressaient les guirlandes et les fleurs de papier qui devaient orner le bosquet d'*Uranie*, pour lequel on avait même loué quelques décorations; quant à *Uranie*, de sérieuses études l'absorbaient, et ce n'était pas une petite affaire pour elle; il s'agissait de concilier l'âge et la gravité du rôle, avec l'élégance et la fraîcheur des vêtements; il fallait représenter une vieille femme, tout en paraissant jeune et jolie! Sa coquetterie déploya bien des ressources! avec quel art ingénieux, s'enveloppant de mousseline, elle voila ses traits et sa taille sans leur faire perdre leur attrait! tout en conservant ses avantages, elle sut éviter ce qui pouvait rappeler la jeune fille.

Le talent qu'elle déploya comme actrice surpassa aussi mon attente; je ne pouvais me lasser d'admirer la grâce, l'aisance qu'on distinguait dans sa manière de dire les moindres choses; sans doute toute autre m'eût inspiré de l'envie; mais elle était si bonne, si affable, si prompte à excuser l'ignorance ou à encourager les efforts, que l'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Pastorella cherchait vainement un air italien qui allât à sa voix, et une robe qui convînt à sa taille et à son rôle; renouçant aux fleurs, dont les nuances ne pouvaient s'accorder, elle choisit pour parure des feuilles de chêne.

Quant à moi, j'avais des inquiétudes d'une nature bien différente: les premières répétitions m'avaient appris que j'étais la plus mauvaise actrice de la troupe, et que l'a-

mour d'un art ne fournit pas toujours les moyens d'y exceller. Après avoir eu l'ambition de jouer des pièces de Milton et de Shakspeare, je fus forcée d'avouer à ma honte, que le drame de miss Hannah More était encore trop fort pour moi; comprendre mon rôle et le savoir par cœur, voilà tout ce que je pus faire; il me fut impossible de le jouer d'une manière passable; la timidité m'aurait ôté toute espèce de moyens si j'en avais eu; mes bras et mes mains étaient pour moi un insupportable fardeau, je ne sais ce que j'en aurais fait, si l'on ne m'eût accordé le secours d'un éventail, et sans la promesse de Florella de me présenter un œillet dès qu'elle entrerait en scène.

Enfin, après un mois de préparation, le jour, le grand jour arriva; de ma vie je n'ai vu tant de tumulte: on faisait un vacarme épouvantable; on se pressait dans les salles, on allait, on venait sans savoir pourquoi; les unes essayaient leurs chants, les autres leurs pas de danse; les rires, les cris se succédaient sans interruption.

Une foule de petites circonstances vinrent encore se jeter à la traverse et augmenter le désordre. La plupart des ouvriers chargés du soin de nos accessoires nous manquèrent de parole; en vain leur dépêchait-on message sur message; des brodequins impatientement attendus n'arrivèrent qu'à la fin du ballet, et lorsque les figurantes eurent été obligées de danser en pantoufles; les filles d'*Uranie*, au lieu d'une charmante robe de fantaisie qui leur était destinée, furent contraintes, par la négligence de la couturière, de jouer en simple fourreau blanc; les costumes qui arrivaient causaient autant d'embarras que ceux qui n'arrivaient pas; la robe de Pastorella se trouva trop courte, celle de Florella trop longue, et le rideau d'avant-scène tomba tout de travers.

Notre théâtre était une salle spacieuse, qui communiquait par de larges portes ou-

vertes avec une autre pièce assez grande pour contenir un grand nombre de spectateurs. Au moment où ils venaient de s'y placer, et où l'orchestre commençait à se faire entendre, la pauvre Pastorella, qui pouvait à peine respirer tant elle était serrée dans sa robe, se trouva mal : on appelle, on demande de l'eau ; une grosse servante arrive, portant une énorme cruche, et s'empresse de la déposer près de la défaillante jeune fille ; mais dans le trouble où nous avait jetées cet accident, l'une de nous, en courant chercher un flacon de sels, heurte la harpe de Pastorella qui était sur son passage ; l'instrument tombe sur la cruche et la brise, l'eau couvre le théâtre et menace l'orchestre ; les actrices tremblantes pour leurs fleurs, leurs rubans et leurs souliers de satin, cherchent partout un refuge en tenant leurs jupes serrées contre elles, pour les préserver du terrible élément. Je ne sais comment dans ce désastre la forêt entière ne tomba pas sur la rampe et sur le nez des musiciens. Un renfort de servantes accourues au bruit, eut bientôt éteint le feu de la scène et réparé le désordre ; nous retrouvâmes la pauvre Pastorella, qui, revenue de son évanouissement, soulageait son émotion par un déluge de larmes. Comme personne n'avait été blessé, nous ne tardâmes pas à retrouver du calme ; les encouragements de

madame Robeley, achevèrent de nous remettre en belle humeur, et le rideau se leva. Je devais paraître la première, mon cœur bat encore au souvenir de l'émotion que j'éprouvai ; cependant la pièce alla jusqu'à la fin. Les spectateurs étaient disposés d'avance à beaucoup d'indulgence, et, sauf quelques légers accidents dont je ne parlerai pas, tels qu'une scène jouée avant une autre, trois cordes cassées à la harpe de Pastorella, la voix de la chanteuse qui détonnait, une actrice qui manqua la réplique, une autre qui oublia sa houlette, tout le monde fut enchanté ; pères, oncles, tantes, cousins et cousines, prodiguèrent les louanges aux actrices et satisfirent tous les amours-propres.

Il s'est passé bien des années depuis lors, cette fraîche et brillante jeunesse a disparu, les unes sont mariées ou éloignées, d'autres ne sont plus ; les soucis, les soins importants ont remplacé ces plaisirs frivoles.

Devenue plus grave et plus sévère, ne m'est-il pas permis de demander si ces plaisirs, ces sensations, ce désir de plaire, ces petites passions du théâtre, n'ont pas leur danger. J'eusse vivement blâmé ces réflexions à l'époque que je viens de rappeler à mon souvenir, je ne puis m'empêcher de les faire aujourd'hui.

MISS MITFORD'S SKETCHES.

COURRIER DE PARIS.

28 septembre.

Depuis ma dernière lettre, chère Eugénie, que de joies et de larmes ont vues ces mêmes lieux que je venais de quitter ! Quelle pompe ! Quelles fêtes ! Quel bonheur y ont environné la jeune et gracieuse reine d'Angleterre, et, à si peu de distance, que je mesure le temps ou l'espace, quelle mort ! quelle désolation !

quel deuil ! Pauvre Léopoldine Hugo ! nous l'avons vue si charmante, si modeste jeune fille, et elle était si heureuse !

En apprenant cette terrible nouvelle d'une mort si imprévue, si fatale, tous les cœurs se sont émus ; tous les pères, toutes les mères ont eu des larmes pour ce père et

cette mère si cruellement frappés. Et nous, chère Eugénie, qui avons connu Léopoldine, qui l'avons aimée, de quelle douleur n'avons-nous pas été saisis! « Ah! s'est écriée ma mère, en se pressant contre moi comme si elle eût craint que nous puissions aussi être séparés, en présence d'un tel malheur, qui osera jamais compter sur les promesses de l'avenir? »

— Dieu seul sait ce que vaut notre espoir de la veille, a répondu mon père; pour nous, nous ne le savons que le lendemain, et combien ce lendemain nous apporte souvent de déceptions cruelles! »

Cette réflexion fut suivie entre nous d'un douloureux silence; et puis chacun a rappelé tout ce qu'il y avait de charmant et de regrettable dans cette jeune femme, si brusquement enlevée à tous ceux qui l'aimaient. Et moi, je répétais toujours: « Quel dommage! mon Dieu! de mourir si jeune et tant aimée! quand le bonheur venait s'offrir à elle sous toutes les formes; un bonheur qui semblait devoir être éternel! Et pourtant en moins d'un jour, d'une heure, d'une minute, la mort devait tout engloutir! Oh! cela est affreux! »

Tous les journaux ont retenti des détails de cette terrible catastrophe; je ne te les répéterai donc point, et je ne chercherai pas non plus à te faire comprendre tout ce que j'ai éprouvé en les lisant. Mon esprit est toujours fort en arrière de mon cœur, et l'expression serait trop au-dessous de ma pensée.

Mais, justement, voici mon bon oncle qui entre dans ma chambre avec un morceau de poésie anglaise qu'il me donne à traduire: « Merci, mon oncle. Voyons, que me donnez-vous? Est-ce bien difficile? »

Pendant que mon oncle lit ma traduction du court passage de Machiavel, traitant de l'influence de la religion sur le sort des empires, moi je parcours les vers de Byron. Dans ces vers il salue l'Océan... l'Océan!... et en me rappelant le mal irréparable que les flots ont faits, je lis froidement les vers

de Byron, quoiqu'ils soient pourtant bien beaux. Mon oncle me rend la traduction qu'il approuve. La voici:

« Bien que Rome ait eu pour premier régulateur Romulus, et que, comme sa fille, elle eût à lui rendre grâce de la naissance et de l'éducation qu'il lui avait données, néanmoins, la Providence ayant jugé que les réglemens de Romulus ne suffiraient pas à un si grand empire, inspira au sénat romain la pensée d'élire Numa Pompilius pour successeur de Romulus, afin que les choses qui avaient été négligées par ce dernier fussent ordonnées par Numa. La religion introduite par Numa fut donc une des premières causes de la prospérité de cette ville, parce que de la religion découlèrent de bonnes et salutaires lois. Les bonnes lois font la bonne fortune, et de la bonne fortune résultèrent les heureux succès des entreprises de Rome, car de même que l'observation du culte divin est le principe de la grandeur des nations, de même leur ruine est dans l'abandon et le mépris des pieuses croyances.

• MACHIAVEL. •

Les vers de Byron sont charmants et pas trop difficiles pour de la poésie, ce sont les adieux de Childe-Harold à l'Angleterre:

Adieu! adieu! My native shore
Fades o'er the waters blue.
The night-wind sighs, the breakers roar
And shrieks the wild sea-mey.
Yon sun that sets upon the sea
We follow in its flight;
Farewell awhile to him and thee,
My native land, good night!

A few short hours and he will rise
To give the morrow birth;
And I shall hail the main and skies
But not my mother earth.
Deserted is my own good hall,
Its hearth is desolate;
Wild weeds are gathering on the wall,
My dog howls at the gate.

Come hither, hither, my little page!
Why dost thou weep and wail?

Or dost thou dread the billow's rage
 Or tremble at the gale?
 But dash the tear-drop from thine eye;
 Our ship is swift and strong.
 Our fleetest falcon scarce can fly
 More merrily a long;
 — Let winds be shrill, let waves roll high
 I fear nor wave, nor wind.
 Yet marvel not, sir Childe, that I
 Am sorrowful in mind,
 For I have from my father gone,
 A mother whom I love;
 And have no friend save these alone
 But thee—and one above.

Comment gouvernes-tu tes études en fait de musique? Les petits voyages que nous avons faits, soit au Havre, soit à la campagne, ont bien un peu entravé les nôtres, mais aussitôt rentrées dans Paris, nous nous y remettons avec zèle; et je ne ferai que rendre justice à Aline en disant que les progrès de cette chère enfant sont assez sensibles. Depuis que les vacances sont commencées, nous avons fait beaucoup de musique avec mon frère, et je te signalerai particulièrement deux duos pour piano et violon, qui ont eu beaucoup de succès. Ces deux duos sont de Dœhler; le premier est intitulé : *Adieu à Copenhague*; c'est un nocturne très gracieux et pas très difficile; je crois que Pauline pourrait le jouer en travaillant un peu.

Le second : *Souvenir de Naples*, est une tarentelle très brillante. On dit que le célèbre violoniste Ernst produit beaucoup d'effet en l'exécutant; et quoique je ne veuille pas comparer le talent de mon frère à celui d'un artiste en renom, je t'assure qu'il a excité beaucoup d'applaudissements.

M. Bernard Latte, passage de l'Opéra, n° 2, vient de publier une charmante valse de madame Ursule Marchal, d'une exécution très facile.

Venons à nos ouvrages dont je suis fort occupée en ce moment, car voici la saint Charles qui s'approche, et puis le jour de l'an viendra, et que de choses à faire! Et je voudrais te donner beaucoup de choses à

choisir, et je voudrais surtout que ces choses fussent jolies et nouvelles, d'une exécution pas trop lente et pas trop coûteuse. La réunion de tout cela est fort rare le nouveau surtout; cependant, à force de zèle (et tu sais quel est le mien pour ton service), je parviendrai, j'espère, à ne pas rester au-dessous de ta confiance. Et d'abord voici au n° 1 de notre planche de dessins, la moitié d'un bonnet d'une forme nouvelle et qui remplace ce vilain bonnet grec que j'ai trouvé toujours si mal seyant. Celui-ci a été inventé tout exprès pour nous, par Sorré Delisle qui l'appelle bonnet *scandinave*, et je me suis mise tout de suite à en commencer un pour mon père. Mon bonnet est en velours vert, et je le brode en points de chaînette, avec du cordonnet uni de deux verts; l'un de ces cordonnets est d'un vert plus tendre que celui de l'étoffe, et l'autre est au contraire d'un vert plus foncé. L'ensemble de ces traits verts est plein d'harmonie et très distingué. Mon bonnet tout dessiné sur beau velours m'a coûté, chez Sorré Delisle, 7 fr. 50 c., et j'ai pour 1 fr. 50 c. de soie. Je me suis informée de ce qu'il m'en coûterait pour le faire monter, et ce serait 4 fr. 50 c.

Julie a commencé pour son frère un bonnet de même forme avec le même dessin. Elle le brode en *point de tige* sur du casimir noir.

Maintenant si tu me demandes ce que c'est que le point de tige, je te dirai que c'est tout bonnement celui que nous faisons, en brodant au *passé*, une tige assez fine pour ne représenter que l'épaisseur d'un fil. Ce point bien connu ne présente aucune difficulté sérieuse, je me borne donc à te l'indiquer.

Ce genre de broderie, pour être aussi bien fait que possible, nécessite l'emploi du métier. Cependant, sur une étoffe solide comme le casimir, j'en ai fait à la main qu'on a trouvé bien exécuté et qui ne faisait nullement grimacer l'étoffe.

Ceci dit : voici comment Julie brode son

bonnet. La ligne courante du dessin se compose de trois lignes qui se touchent partout, comme pour n'en faire qu'une seule. La ligne extérieure de droite, par exemple, est brodée en *point de tige* avec de la soie bleu tendre, la seconde ligne qui se trouve à gauche de la première, est en *point de tige* d'un bleu barbot, et la troisième ligne, celle qui est à gauche de la seconde, est un cordonnet d'or, cousu bien régulièrement.

Ce genre de broderie est encore très joli et très nouveau. C'est encore rue Neuve-Vivienne que Julie a acheté son bonnet tout dessiné au prix de 4 fr. 50 c.; plus de la soie mi-torse pour 1 fr. 50 c., et du cordonnet d'or pour 1 fr. 50 c.

Les n^{os} 2 et 3 sont les différentes parties d'un bonnet d'enfant; on le brode au plumetis.

Le n^o 2 est la *porte*; les deux lignes qui l'encadrent doivent renfermer un *point turc*; la ligne extérieure sera dessinée par un feston, la ligne intérieure par un cordonnet.

Le n^o 3 est une partie de la passe que l'on coupe toute droite, sur une longueur de 35 centimètres et une hauteur de 12 centimètres, si le bonnet est un bonnet de premier âge.

Si le bonnet est un bonnet de second âge, il faut alors que la *passe* soit coupée sur 45 centimètres de large et 16 centimètres de haut. Gabrielle brode un bonnet de ce dessin sur belle batiste, et elle l'a acheté tout dessiné au passage Choiseul, pour 3 fr. Pour un bonnet de premier âge, madame David ne lui aurait demandé que 2 francs 50 cent.

La partie de dessin que je t'ai donnée comprend le milieu de la passe, et pour la continuer, il n'y a qu'à reculer l'étoffe à gauche et à droite sur le dessin.

Je te proposerai encore comme un joli cadeau à faire, la pelote indiquée au n^o 4. Je n'en ai fait dessiner que le quart. puis-

que ce quart suffit pour faire la pelote entière.

Le genre de broderie de cette pelote est très nouveau; voici le moyen de l'exécuter.

Prends un morceau de batiste ou de mousseline de 20 à 25 centimètres carrés, et brode tout autour, au plumetis, le dessin du n^o 4. Choisis parmi les nombreux alphabets que je t'ai envoyés celui qui te plaira davantage, et dont la forme sera le plus en harmonie avec le dessin de la pelote (celui d'aujourd'hui n'irait pas mal, ce me semble), brode dans le milieu de la pelote, et toujours au plumetis, le chiffre de la personne à laquelle tu destines ton présent.

Quand tout sera brodé, découpe toute la partie de la broderie qui se trouve en dehors de la baguette que forme la tige, ce que j'ai fait indiquer en traçant avec des points.

Achète 1 mètre 10 centimètres de dentelle de Valenciennes de 5 à 6 centimètres de haut, et choisis-la de préférence avec un fond uni, couds-la à très petits points *sous la baguette*, et couds ensuite sur la dentelle, et à très petits points aussi, toutes les fleurs découpées. Tu auras une pelote très élégante, très riche, et très à la mode, car c'est maintenant ainsi que l'on coud toutes les dentelles au bord des mouchoirs, des cols, etc.

Je ne te conseillerai pourtant pas d'adopter cette mode-là pour un grand nombre de choses, car une bonne Valenciennes dure beaucoup plus longtemps que la meilleure batiste, et je crois que, le mouchoir ou le fichu usés, lorsque tu voudrais découdre la dentelle pour t'en réserver, tu courrais grand risque de la déchirer malgré toutes tes précautions.

Quoi qu'il en soit, je brode sur batiste une pelote comme celle-ci, pour madame de C***, et je l'ai achetée toute dessinée chez madame David, 1 fr. 50 c.

Les nos 5, 6, 7, 8, composent un alphabet complet qui doit être brodé au plumetis, et j'espère que cette fois, mon frère ne renouvellera pas la plaisanterie qu'il me fait souvent quand je brode le chiffre d'un mouchoir; il ne me demandera pas quelles sont les lettres que je veux faire.

Le n° 9 est un bout de dessin semblable à celui de la pelote, et dont tu pourrais te servir pour mouchoir si tu ne crains pas d'abîmer de la dentelle en la cousant d'après la nouvelle méthode.

Que te dirai-je en fait de toilettes! Comment songer aux couleurs sombres, aux étoffes épaisses quand le ciel est si beau, le soleil si resplendissant, la température si douce! N'était-ce la brièveté des jours qui nous oblige à nous souvenir que l'automne est venu, nous croirions toujours être en possession de l'été? L'almanach nous a annoncé l'équinoxe, et au lieu de ces vilains vents d'ouest dont le souffle tempétueux règne ordinairement dans cette saison, c'est la canicule qui semble s'être solidement établie pour nous payer sa dette. Aussi les robes blanches, les écharpes et les mantelets de mousseline, et par-dessus tout les robes de barèges de toutes sortes se montrent toujours et partout. Les chapeaux de paille sont toujours portés, et comme je soupçonne que le tien doit avoir besoin d'ornements nouveaux, je te conseille d'en faire poser en velours ou mieux encore de les poser toi-même, car rien n'est plus facile que de mettre un velours *croisé* sur ton chapeau; un velours gros bleu, par exemple, fait valoir la paille, et cet *arrangement* mettra ton chapeau en état de te servir jusqu'à la fin de la saison. Les voiles de gaze s'assortissent à la couleur des rubans ou du velours, et je trouve cette mode jolie, pourvu toutefois que la garniture du chapeau soit verte ou gros bleu. Un voile rose ou bleu de ciel ne me semble pas de bon goût.

Nous avons été en famille à la distribution des prix de la pension de Caroline, et

la plupart des jeunes filles étrangères à la maison étaient vêtues de robes de mousseline blanche unie ou imprimée, à raies ou à larges pois roses, bleus, verts ou lilas; les robes de barèges de toutes sortes étaient en grand nombre aussi, et la gravure de mode que je t'envoie te donnera l'idée de la toilette bien simple, mais bien jolie, disaient-ou, que j'avais faite ce jour-là.

La robe est en barège uni avec trois grands plis, y compris l'ourlet, le corsage plat, décolleté, avec une Berthe de même étoffe que la robe, et garnie de trois petits biais qui répondent aux plis du jupon, comme aussi les trois petits biais des manches.

Au milieu du corsage, un petit chou en ruban, et plus petit au bas des manches, et une ceinture à longs pans, arrêtée sur le devant de la taille de façon à former un peu la pointe.

Pas d'autre ornement sur mes cheveux qu'une tresse de velours, posée autour de la natte de derrière comme une petite couronne, et mes cheveux de devant en bandeau.

Ces tresses de velours, qui sont très jolies et très élégantes, étaient en fort grand nombre.

Les garnitures à la vieille sont toujours en grande vogue et on en met partout, sur les robes, les lichus et les bonnets, voire même sur les chapeaux.

C'est ainsi qu'était garnie la robe de gros de Naples lilas foncée de ma mère, qui avait mis par-dessus un riche mantelet de dentelle noire.

Ma grand'maman portait une robe de poulx de soie gris, ayant aussi, sur le devant du jupon, une garniture montante, à la vieille, et une pèlerine de même étoffe et garnie comme le jupon.

La robe de ma petite Aline ne différait de la mienne qu'en ce qu'elle la portait très courte, ce qui laissait voir haut comme la main du pantalon.

Ses cheveux étaient partagés sur le derrière de la tête, formaient deux nattes qui commençaient au bas de la tête et tombaient jusqu'à la ceinture; elles étaient nouées au bout avec des rubans bleus. C'est ainsi que ma sœur est coiffée tous les jours, et rien ne conserve mieux les cheveux; aussi ceux d'Aline sont-ils superbes.

Je n'ai interrompu cette lettre que pendant trois jours, et déjà le vent souffle et fait courir la poste à de gros nuages qui nous cachent par moment le soleil, et l'écharpe de mousseliné serait fort insuffisante aujourd'hui. Cependant combien le jardin est encore vert et fleuri! les roses du roi, du Bengale, des quatre saisons et le chèvre-feuille se mêlent aux fleurs de l'automne, et la violette nous fournit abondamment des bouquets que j'ai le plaisir d'offrir chaque jour à ma mère.

Et ce matin mon bouquet a été l'occasion d'un épisode de ce jour qui nous a fort intriguées maman et moi. Je venais d'entrer dans la salle à manger et de lui offrir mon bouquet, lorsque mon frère m'a demandé si je connaissais tous les mérites de cette fleur?

• Mais, vraiment, lui ai-je dit, elle en a d'abord un très grand dans son utilité, car la violette a des vertus médicales: son parfum est d'une si douce suavité que tout le monde le recherche!

— Et, s'est empressé d'ajouter Léon, elle sert encore à faire connaître le degré de sincérité d'une personne; il suffit pour cela d'interroger cette personne au moment où elle tient la violette. •

En ce moment le bouquet qui avait fait le tour de la table se trouvait dans les

mains de ma petite Aline, et Léon lui demanda si elle avait bien étudié.

« Oui, sans doute, lui répondit-elle, non sans rougir un peu, car l'affirmation ne reposait pas sur un fait d'une exactitude irréprochable.

— Voilà qui est très bien, dit alors mon frère en prenant le bouquet des mains d'Aline, le bouquet va me dire la vérité. •

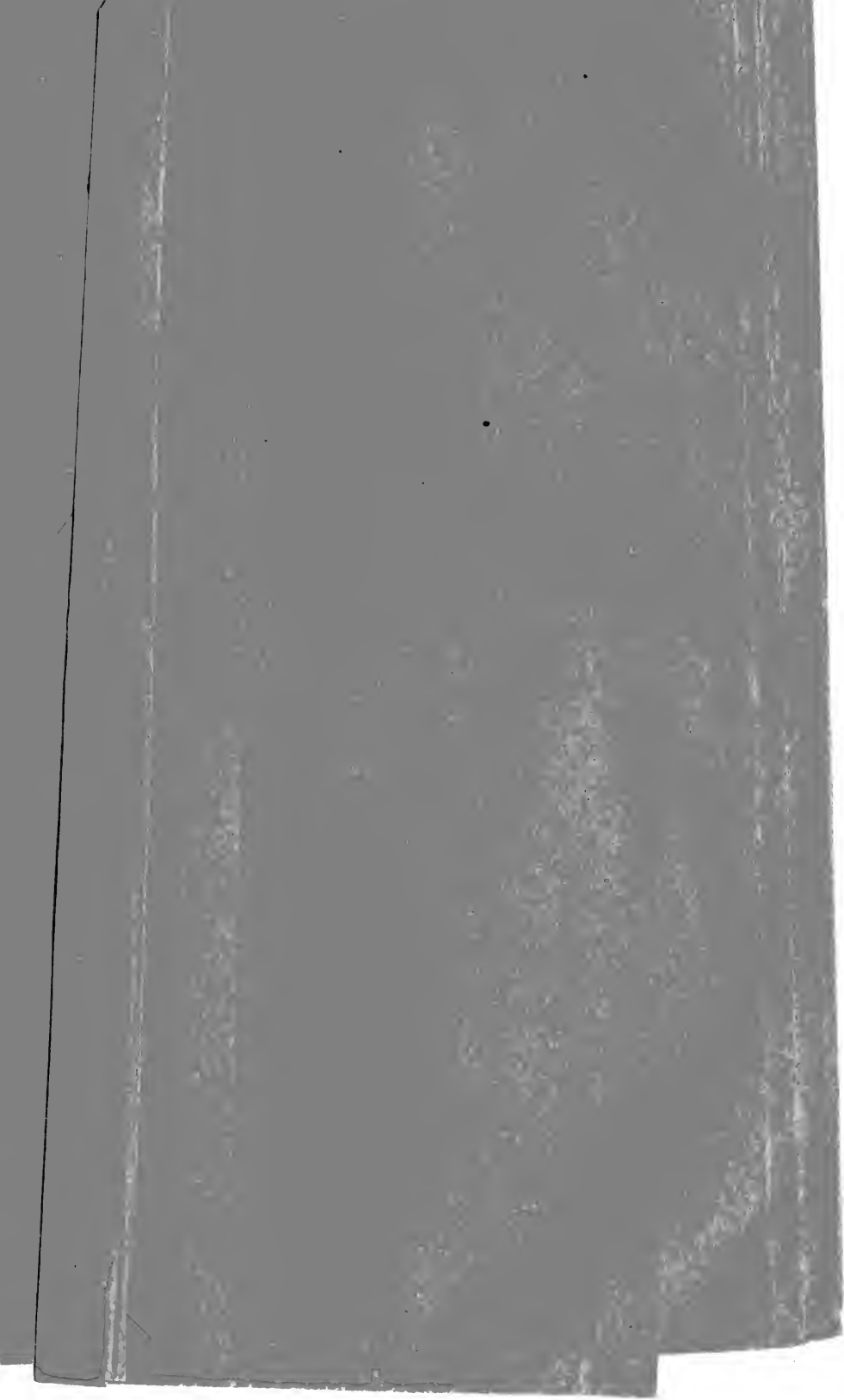
Et mon frère s'approchant de la fontaine à thé, en examinant le bouquet, le rendit presque aussitôt à ma pauvre sœur qui devint pourpre en s'apercevant que le bouquet avait changé de couleur et que toutes les violettes étaient devenues blanches.

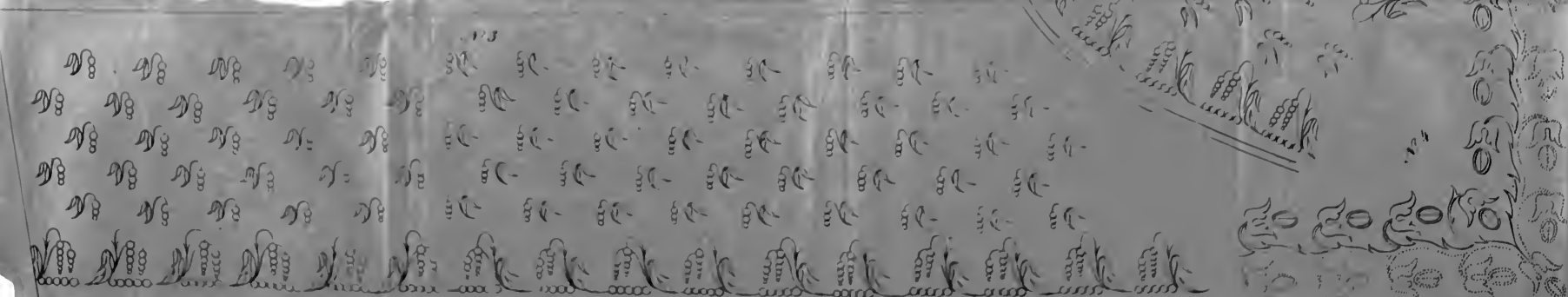
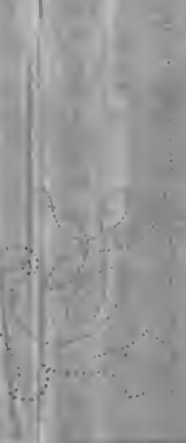
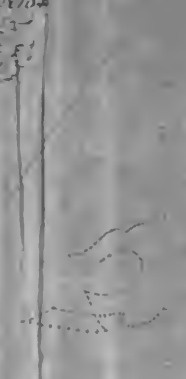
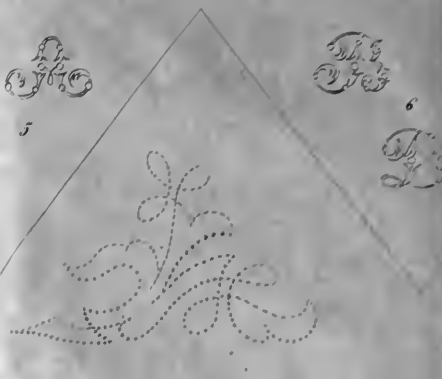
Je fus bien surprise aussi. Je t'assure, et nous nous regardions, maman et moi, d'autant plus étonnées que nous n'ajoutions pas une grande foi à la déclaration de Léon touchant la vertu du bouquet, pendant que mon père, mon oncle et mon frère échangeaient en souriant des regards d'intelligence. Aline était véritablement consternée.

Tu ne seras pas moins curieuse que nous de savoir comment s'était opéré ce miracle; je m'empresse donc de te le dire, après m'être amusée à faire moi-même une expérience semblable; toute la sorcellerie de Léon consiste dans une pincée de fleur de soufre qu'il avait jetée dans le réchaud, en tenant au-dessus de la vapeur qu'elle produit en brûlant le bouquet, qui tout aussitôt perdit sa couleur. Une rose subirait le même effet, et de rose deviendrait rose blanche tout à coup.

Adieu, adieu, il est tard, et maman m'attend pour sortir, il faut t'embrasser bien vite et te quitter.

Marie D'ANGREMENT.







N^o 1.

LES SUITES D'UNE INDISCRÉTION.

Comédie mêlée de Couplets.

CHANSON DU RÉMOULEUR.

All^o non troppo.

PIANO.

Al-lons, — allons du coura — ge: appor-

..... loco.

-tez — moi de l'ouvrage, je suis — le petit remouleur —

— qui tra - vail - - - le rempli d'ardeur. du produit d'un faiblesa-

Con forza.

- lui - reil nourrit son père et sa mère in-firmes tous deux sans appui ils n'ont plus d'autre bien qu'

Ital.

Suivez.

lui. Allons ——— allons du coura — — ge! appor- tez —

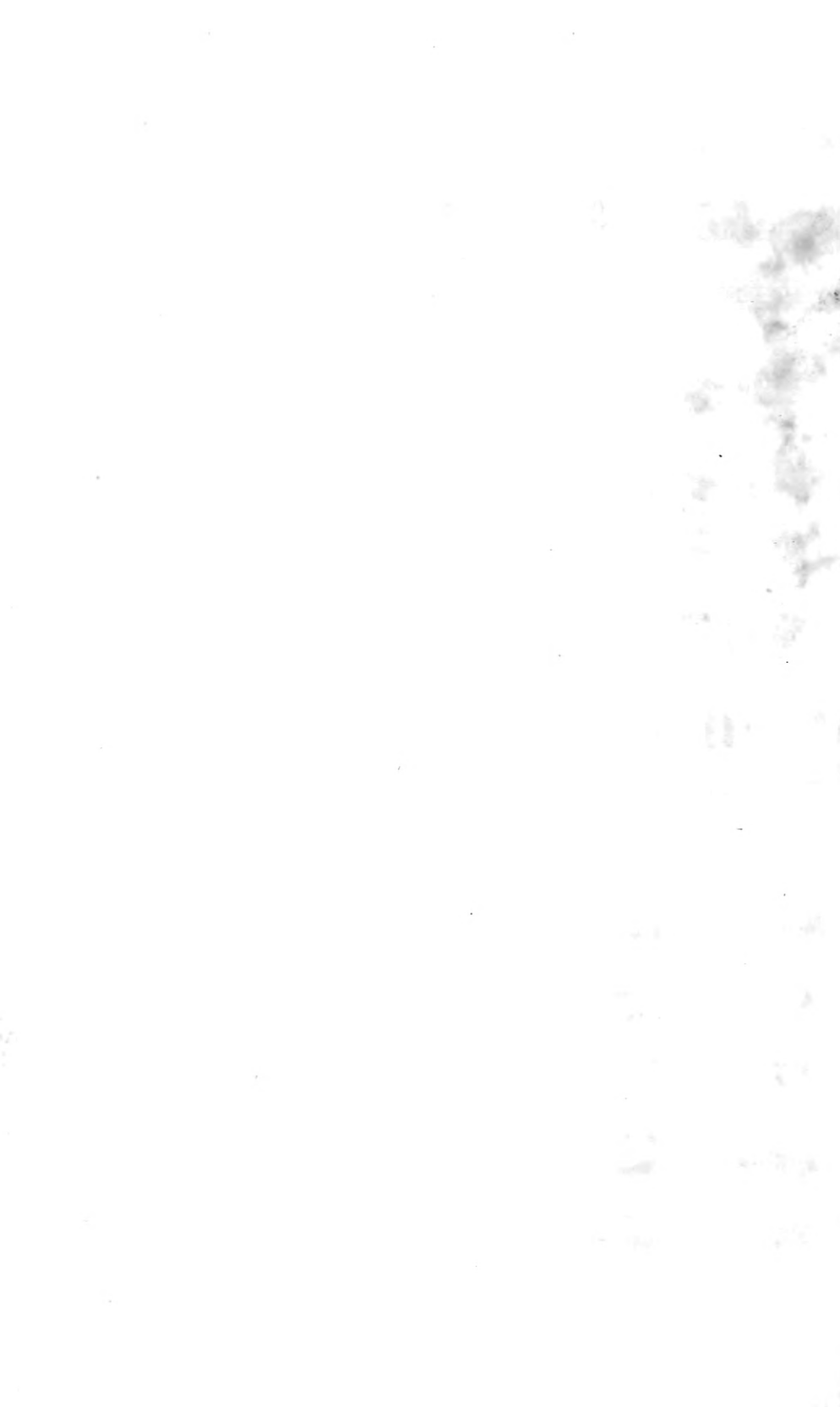
Tempo.

maide l'ouvrage, je suis le petit rémouleur qui travail-le rempli d'ar-

Variante pour faciliter.

- deur, je suis le petit rémouleur qui travaille rempli d'ardeur.

For.



LES FEMMES.

III. ÉPONINE.

Les vertus des monarques ne sauraient être les vertus que l'on désire au commun des hommes, et l'on serait injuste de juger les uns et les autres d'après les mêmes principes; mais tandis que le vulgaire envie aux premiers leur position exceptionnelle et privilégiée, le philosophe les plaint du triste droit qui leur accorde la liberté de se soustraire, sous le nom de *raison d'état*, aux affections du sang, à l'entraînement d'un cœur généreux, et trop souvent aux lois de l'humanité.

Parvenu à l'empire¹, Vespasien ne dissimulait pas l'obscurité de son origine et s'honorait plus de descendre d'un père surnommé *l'honnête publicain*² que de citer une longue suite d'ancêtres, au nombre desquels il aurait fallu compter un Verrès. Conservant un tendre souvenir de son aïeule Tertulla, à laquelle il devait sa première éducation, il se plaisait à s'entourer des pauvres meubles qui lui avaient appartenu et buvait les jours de fête dans une petite tasse d'argent dont elle s'était servie. Cette sensibilité ne provenait point de faiblesse. Vespasien, comme magistrat, comme militaire avait déployé un caractère ferme, actif, courageux et persévérant; et le plus sévère des historiens a autorisé cette opinion: « Vespasien, dit Tacite³, étant un guerrier infatigable, marchant toujours à la tête de ses troupes, traçant lui-même ses retranchements, déconcertant l'ennemi nuit et jour, tantôt par une attente prudente, tantôt par des coups de main; logé, vêtu, nourri à peu près comme ses soldats; comparable, sauf

l'avarice, aux anciens généraux de Rome. » Et cette avarice reprochée au général, à peine ose-t-on la remarquer dans l'empereur, en songeant avec quelle magnificence il fit élever le Colysée et pourvut à la construction des monuments de Rome, à l'établissement des routes qui sillonnaient l'empire, à toutes les dépenses qui avaient pour objet l'instruction publique ou les secours distribués au peuple. La justice, il est vrai, fut quelquefois vénale pendant le règne de Vespasien; mais s'il accorda pour de l'argent le pardon à plus d'un coupable, on ne put jamais en obtenir la condamnation d'un innocent. Enfin, si l'on se rappelle qu'il fit acheter aux ambitieux les dignités qu'ils sollicitèrent, on n'oubliera pas que le peuple romain ne payait pas d'impôts et que des tribus acquittés par les nations conquises formaient le trésor de l'état. Tel était Vespasien, qui de plus eut le mérite d'accepter l'empire et de ne l'avoir pas recherché. Cependant l'histoire d'Eponine date de ce règne.

C'était une jeune gauloise, distinguée par sa naissance et sa beauté, que *Julius-Sabinus*, prince de la république de Langres¹ avait épousé depuis peu de temps, quand Civilis, chef des Bataves, secoua le joug des Romains, et s'efforça d'y soustraire les Gaulois. Malgré sa prétention de descendre de Jules-César par l'union très méconnue d'une de ses aïeules avec ce conquérant, et malgré ses noms tous romains, *Sabinus* était Gaulois et se joignit, avec les Langrois qu'il commandait, à Civilis et aux différents peuples qui avaient imité les Bataves. D'abord le sort se montra favorable à ces Barbares

(1) L'an 69 avant J.-C.

(2) Fermier des deniers publics.

(3) Histoire, liv. II, ch. v.

(1) Cette ville de la Gaule-Belgique, en Champagne, portait déjà le nom de *cité* du temps de Jules-César.

(pour parler le langage des auteurs latins . et Sabinus, fier de leurs succès, fier de son titre de descendant du *Divin Jules*, se fit saluer empereur par ses troupes. Mais à cette nouvelle, les autres peuples de la Gaule, prêts à prendre les armes, sentirent leur zèle se refroidir, et ne se soucièrent plus d'un soulèvement qui n'assurait pas leur indépendance. En ce même temps, Civilis battu, recula jusque dans l'île des Bataves où il capitula; et les provinces qui avaient partagé sa révolte ne s'occupèrent qu'à obtenir leur pardon des vainqueurs. Toute la Gaule rentrée sous la domination romaine, on rechercha, pour les punir, les chefs de l'insurrection, qui moins heureux que Civilis étaient en fuite, sans moyen de traiter pour leur vie ou leur liberté. Sabinus semblait avoir été le plus coupable de tous, en usurpant le titre d'empereur, conféré depuis peu de temps à Vespasien, et que venaient de porter si passagèrement Galba, Othon et Vitellius. La terreur s'empare de l'esprit du prince gaulois; il abandonne ses Langrois et tous ceux qui combattaient sous ses ordres, et se retire dans une maison de campagne où un souterrain immense, connu de lui seul, renfermait ses trésors et ses meubles les plus précieux. Tandis qu'un incendie, allumé aux yeux de tous par les mains de Sabinus, dévore sa maison, il se retire dans le souterrain, n'ayant confié le secret de cette retraite qu'à deux de ses affranchis dont il avait éprouvé la fidélité. Ces hommes répandirent le bruit que Sabinus, après avoir pris du poison, s'était, pour hâter sa mort, jeté dans les flammes, où son corps avait été consumé. A cette nouvelle les Romains cessent de poursuivre et de rechercher le général des Langrois. La douleur de son épouse confirme le récit des affranchis. Connaissant son amour, Sabinus avait voulu qu'on lui laissât ignorer la vérité, certain que la violence de ses regrets serait une preuve irrécusable du malheur qu'elle déplorait. Mais Eponine ayant pendant trois

jours et trois nuits refusé de prendre aucune nourriture et résisté au sommeil, on craignit pour sa vie; et Sabinus, que les affranchis avaient instruit de ce désespoir, lui fit savoir qu'il existait, et l'asile qu'il avait choisi, lui demandant d'employer ses forces à continuer les démonstrations d'une douleur qui seule pouvait prolonger l'erreur des Romains. Malgré la noblesse de son caractère, Eponine se décida à feindre; la vie retirée que lui imposait son état de veuve et l'altération de sa santé la séparaient des gens envers lesquels il eût fallu déployer le plus d'art. Le vulgaire se contenta de la voir, enveloppée d'habits lugubres, faire relever quelques ruines de sa maison incendiée et s'y renfermer pour pleurer sur le théâtre même de la mort de son époux. Bientôt on oublia l'insurrection des Gaules, la part qu'y avait prise le prince des Langrois et le deuil d'Eponine. Tandis que le temps amenait ainsi, selon sa coutume, l'indifférence des événements accomplis, Eponine passait auprès de son époux la plus grande partie de sa vie, ne se montrait que quelques instants, dans la journée, à ses esclaves, et n'accordait que le petit nombre d'audiences nécessaires pour prévenir tout soupçon. Sept mois s'étant écoulés ainsi, on commença à parler de la clémence dont usait l'empereur envers plusieurs chefs gaulois, et Eponine espéra que si elle pouvait arriver jusqu'à Vespasien, elle en obtiendrait la grâce de Sabinus. Elle emploie toute son adresse à le dénigrer, lui coupe les cheveux et la barbe, le revêt des habits les plus communs, et s'achemine avec lui jusqu'à Rome. La fatigue, les inquiétudes de ce long trajet ne se peuvent exprimer. L'amour d'Eponine suffit à tout jusqu'au moment où les amis qu'elle avait fait agir auprès de l'empereur, sans cependant compromettre son secret, lui apprirent que ce prince se montrait inflexible dès qu'il s'agissait de la révolte des Langrois. Sabinus était accablé. La crainte de le perdre redonna de nouvelles forces à sa femme; elle redoubla

de prudence et de soins, et parvint à ramener le malheureux proscrit dans le souterrain qu'il devait à jamais regarder comme son unique demeure.

Pendant neuf ans Eponine trompa ses parents, ses amis, la population entière de la province, que le deuil ainsi prolongé d'une jeune et belle princesse intéressait particulièrement à son sort; et pendant neuf ans la plus grande partie de sa vie s'écoula auprès de son mari, dans l'obscur et humide souterrain où, aidée de son courage et secourue seulement par la Providence, elle était devenue mère de deux jumeaux qu'elle avait nourris.

L'imagination ne saurait se représenter un tableau plus touchant que celui qu'offrait ce chef de guerriers, jadis proclamé si brave, et réduit à vivre du dévouement d'une femme; de cette mère allaitant ses enfants, proscrits avant de naître, étouffant leurs premiers cris sous ses baisers, guidant leurs premiers pas dans l'ombre, et ne revoquant qu'à regret toutes les beautés de la nature, dont à jamais le spectacle devait être dérobé à ces êtres chéris. Mais tant de moments que l'amour conjugal et maternel avait rendus plus douloureux que consolants, devaient encore être regrettés! L'asile de Sabinus fut découvert. Ce prince s'était fait proclamer César à la tête d'une

armée; il avait ordonné d'abattre les colonnes, les tables d'airain et autres monuments, signes d'alliance entre les Romains et les Langrois; les images de l'empereur avaient aussi été renversées; Sabinus était condamné par les lois. Cependant Vespasien voulut voir cette infortunée famille. Quelque espérance rendit à Eponine la force d'implorer la clémence de Vespasien. « César, lui dit-elle, voyez ces deux enfants! je les ai allaités, je les ai élevés dans les ténèbres, dans un tombeau... C'est pour vous offrir plus de suppliants... Eux aussi vous demandent la grâce de leur père... » En disant ces paroles, Eponine et ses deux fils s'agenouillèrent en élevant leurs mains vers l'empereur... Vespasien, après avoir montré ou feint quelque émotion, fit livrer Sabinus aux bourreaux. « Ordonne aussi ma mort, s'écria Eponine en se relevant, je ne survivrai pas à mon mari; pour lui je me suis ensevelie dans les entrailles de la terre... mais j'y ai vécu plus heureuse que toi sur ce trône, et éclairé de la lumière du soleil... Barbare! envoie-moi au supplice! »

Ce dernier vœu d'Eponine fut exaucé: elle périt avec son mari¹. Sans doute les courtisans de Vespasien célébrèrent sa clémence qui conserva la vie aux fils de Sabinus et d'Eponine.

CESSE DE BRADI.

LA

REINE DES BLANCHISSEUSES

OU

LES DEUX AMIES.

(SUITE ET FIN. 2)

En traversant l'enclos des morts, où d'ordinaire règne un religieux silence, le bruit de deux voix parvint à l'oreille du curé... il

s'arrêta un instant au pied de la croix de granit qui s'élève au milieu du cimetière, les bras étendus comme pour protéger les morts. Il reconnut bientôt que c'était la mère de Rose qui était venue prier sur la

(1) L'an 78 de J.-C. Vespasien mourut l'an 79.

(2) Voir page 502.

fosse de son mari, et qui, après sa prière, s'était assise avec sa fille sur les marches du Calvaire. Là elle lui donnait des conseils; le prêtre distingua ces paroles prononcées d'une voix très émue :

• Ma bonne petite Rose, tu ne veux pas que je te parle de ma mort, tu me dis que cela te brise le cœur... cependant au moment de partir, il est bien naturel de penser aux adieux... tu as pleuré avec moi sur les fosses de nos amis Laherse et sur celle de ton père, qui vient de nous être si cruellement enlevé, si toi et Marguerite vous voulez me retenir avec vous, ceux qui sont là m'appellent. •

Disant ces mots, la vieille villageoise étendait la main vers les tombes de ses amis et de son mari.

• Ma mère, répondit Rose, ceux dont les corps gisent ici sous l'herbe sont heureux dans le paradis, ils sont avec le bon Dieu dans des joies éternelles; mais moi, ma mère, si vous quittez la terre que deviendrai-je? oh! quand cette pensée-là me vient, je sens le désespoir me saisir le cœur.

— Désespérer ainsi c'est offenser le Seigneur, dit le vieux curé en se montrant tout à coup à la veuve Piocheau et à Rose.

A cette voix, les deux femmes avaient tressailli et s'étaient levées. La lune brillait alors parmi les étoiles, sa lueur éclairait la croix des morts et le visage du prêtre, et dans l'expression de ses traits, Rose et sa mère, trouvèrent tant de bonté qu'elle se remirent toutes les deux à espérer que le bon Dieu ne les séparerait pas encore de sitôt.

• La nuit est belle et douce, dit le pasteur du hameau, après la pesante chaleur de la journée, il fait bon ici... où trouverait-on autant de paix que dans cet enclos consacré... écoutez, voici le rossignol qui chante; pendant toutes les nuits sereines du printemps, de ma chambre je l'entends qui entonne son hymne au Créateur: on dirait que la majesté du firmament l'inspire... Mes enfants, en chantant, il remplit sa destinée;

c'est souvent en pleurant que nous remplissons la nôtre... soyons soumis aux volontés de celui qui a réglé toutes choses... Rose, nous demanderons souvent au Dieu des vivants et des morts de conserver votre bonne mère... mais ne parlez plus de désespoir.

• Marguerite, votre sœur d'adoption, porte sa douleur en vraie chrétienne; elle se souvient, regrette, prie et ne murmure pas contre les décrets de la Providence. J'aurai demain une mauvaise nouvelle à lui annoncer: son oncle, qui était chargé d'administrer le bien que lui avaient laissé son père et sa mère, a voulu augmenter l'avoir de sa pupille; dans de bonnes intentions, il a placé dans une industrie nouvelle trois mille francs qui étaient à elle, et le Parisien qui était venu ici, comme dans toute la contrée, tentant les cultivateurs par la promesse de profits assurés, immanquables, qu'il leur présentait, vient de faire banqueroute, et Marguerite reste avec bien peu de chose.

— Il nous reste un abri et du pain, dit la veuve Piocheau, elle continuera à vivre avec nous, et puisque le malheur la frappe, nous l'aimerons davantage, n'est-ce pas Rose?

— Oh! cent fois plus, répondit avec élan la jeune fille, nous sommes jeunes, nous travaillerons, et ma mère s'occupera du ménage... •

Malgré cette résolution, la mère et la fille rentrèrent tristes à la chaumière, après s'être promises de ne point dire à leur amie la mauvaise nouvelle que le bon prêtre venait de leur apprendre.

Le lendemain, le curé fit venir Marguerite et lui annonça le malheur de son oncle et la perte des trois mille francs qui l'atteignait elle-même.

• J'aurais bien voulu garder cet argent pour mettre dans le ménage de la veuve Piocheau, dit la pieuse jeune fille, mais puisque c'est la volonté de Dieu, je m'y sou mets; mon oncle est bien plus à plaindre que moi, il est vieux et infirme! •

Tout accoutumé qu'était le bon pasteur à la résignation chrétienne, il ne put se défendre d'un mouvement d'admiration en voyant la fille de René Laherse si complètement soumise aux décrets de la Providence.

Hélas ! cette résignation, que Marguerite possédait si bien, Rose en eut bientôt besoin ; sa mère tomba malade et mourut au bout d'une semaine de souffrance. Il y eut alors des cris et des gémissements dans la maison de la morte, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le vieux curé put y venir répandre avec l'eau bénite les adoucissements que la religion peut seule apporter à nos douleurs... A quatre vingt-quatre ans, le saint vieillard venait d'être frappé d'une attaque de paralysie ; appuyé sur son jeune vicaire, il se traîna jusqu'à la chaudière, et trouva Rose en proie à ce désespoir qu'elle avait prévu le soir où le curé avait trouvé sa pauvre mère et elle assises aux pieds de la croix du cimetière. Marguerite, à genoux près de son amie, pleurait silencieuse, pendant que la pauvre Rose se tordait les membres et jetait les hauts cris. La voix paternelle du prêtre la calma peu à peu, ses paroles tombaient sur le cœur de la jeune villageoise, comme du baume sur une plaie saignante.

• Ma chère enfant, dit-il à Rose, je sens que je suivrai de près votre bonne et excellente mère ; l'attaque que je viens de ressentir, et qui m'a empêché d'arriver plus vite auprès de vous, m'avertit que mon jour est proche... enfin, ce sera moi, qui ai marié votre père et votre mère, le père et la mère de Marguerite, moi qui vous ai baptisées toutes les deux, qui bénirai la tombe de celle qui vient de quitter la terre pour un séjour meilleur. •

Comme il l'avait promis, le vieux curé vint dire la messe des morts et jeter l'eau bénite et la pelletée de terre sur le cercueil de la femme Piocheau. Au retour de cet enterrement, en montant l'escalier qui con-

duisait à sa chambre, il dit au prêtre qui lui donnait le bras :

•Était-ce bien la peine de revenir du cimetière ? je sens qu'on m'y portera avant trois jours ; les funérailles de la veuve Piocheau seront les dernières que j'aurai faites dans cette paroisse. Que le saint nom de Dieu soit béni ! •

L'homme du sanctuaire avait bien vu dans l'avenir ; deux jours après l'enterrement de la mère de Rose, on creusait une fosse au pied de la croix de granit, c'était autour de ce signe de rédemption et de résurrection que ses prédécesseurs étaient tous enterrés, comme des soldats fatigués qui se reposent autour de leur drapeau.

Quelques mois bien tristes se passèrent au village ; au bout de ce temps, d'après le conseil du tuteur de Marguerite, elle et Rose se rendirent à Paris, et entrèrent chez une parente de René Laherse, qui y était maîtresse blanchisseuse. Cette femme surveillait comme une mère les jeunes filles qui travaillaient chez elle. Elle distingua bientôt entre toutes ses ouvrières Marguerite et Rose, et s'attacha à elles. Le dimanche, les deux amies, qu'elle venait de recevoir dans son établissement, ne manquaient pas de se rendre à l'église, et prenaient un pieux plaisir à écouter la musique sacrée d'une grand'messe, à Saint-Roch, à Saint-Eustache ou à Saint-Sulpice. Le soir, au lieu d'aller danser et valser aux bals des barrières, elles se promenaient avec leur maîtresse qui les aimait de plus en plus.

Rien de plus touchant que l'amitié qui liait ensemble Rose et Marguerite. Cette dernière avait apporté de son village à Paris toute sa douceur et la tendresse expansive de son âme ; moins gaie que son amie, elle semblait sa sœur aînée, et sans rien de sévère, lui donnait d'excellents conseils. Jolies toutes les deux, et avec leur réputation de sagesse et de piété, elles furent plusieurs fois demandées en mariage ; mais avant d'entrer en ménage elles

voulaient gagner un peu d'argent, et puis elles avaient fait un rêve; elles se disaient: Nous sommes nées le même jour, il faut aussi nous marier le même matin et au même autel.

Elles ne gagnaient que trente sols par jour, et avec ce faible salaire de leur travail, elles trouvaient le moyen, en faisant bourse commune, de vivre assez bien et d'être toujours proprement et élégamment mises, tant il y a de charme dans la propreté et la simplicité!

A Paris comme en province, mais à Paris surtout où l'on aime plus le plaisir que partout ailleurs, chaque état, chaque profession, chaque métier a sa fête patronale. Les perruquiers ont pris pour patron saint Louis (et en vérité je n'ai jamais pu deviner pourquoi), les cordonniers saint Crépin, les jardiniers saint Fiacre, qui aime mieux rester dans son cloître à méditer, à prier et à cultiver des fleurs, que d'accepter la couronne d'Écosse que de fidèles serviteurs venaient lui offrir à la mort d'un usurpateur. N'ayant pas de livre sous la main, je ne puis vous dire aujourd'hui les noms des autres saints que d'autres professions ont pris pour intercesseurs auprès de Dieu, et je ne sais pas quelle est la patronne des blanchissenses. Je sais seulement que leur fête vient dans la belle saison, alors que l'eau des étangs, des lacs et des fleuves n'est point troublée par les orages, et qu'elle coule ou s'étend entre des rives verdoyantes émaillées de paquerettes et de boutons d'or. Ce jour-là, tous les bateaux à laver sont ornés de verdure et de bouquets d'où appendent mille et mille faveurs vertes et blanches, rouges et jaunes, bleues et amarante, flottant au vent et à la brise de la rivière. A Paris, tous les fiacres, lutéciennes, sylphides, gantoises, françaises, orléannaises, omnibus et tricycles, sont mis en réquisition et conduisent à différentes églises l'immense corporation des blanchisseurs et blanchisseuses tous vêtus de leurs plus

beaux atours. De l'église les joyeux cortèges se rendent à des salles de banquets. La veille de la solennité, les blanchisseurs ont élu un roi, et les blanchisseuses une reine; cette royauté dure l'espace d'une année, et quoique la couronne de roses que l'on pose sur la tête de la reine ne soit pas lourde et ne meurtrisse pas le front qui la porte, elle a parfois rompu des amitiés, fait couler des larmes et retentir de plaintes et d'accusations le sanctuaire de la justice.

Écoutez.

Il y a peu de temps qu'une des chambres de la police correctionnelle de Paris était trop petite pour la foule qui était accourue. Les longs corridors du palais, l'immense salle des Pas-Perdus, au-dessous de laquelle s'étendent les cuisines de saint Louis, étaient remplis et rendus bruyants par une multitude extraordinaire d'hommes et de femmes, de jeunes garçons et de jeunes filles. Les juges ont pris place, l'huissier a bien des fois crié SILENCE! SILENCE! Le bruit sourd continue encore quelque temps, mais finit par s'éteindre peu à peu; un demi-silence s'établit enfin dans la salle où siège le tribunal, tout le monde est sur la pointe du pied et regarde du côté du banc des prévenus.

La jeune accusée paraît jolie, mais on ne peut la bien voir tant elle tient la tête baissée. Elle est prévenue de voies de fait envers une de ses camarades.

« Votre nom, dit le président.

— Rose-Marie Piocheau⁽¹⁾. »

M. le président à la plaignante Marguerite Laherse :

« Expliquez-vous.

MARIE.— Oh! ça fait bien du chagrin, allez; mais c'est elle qui l'a voulu... nous étions amies depuis l'enfance, natives du même hameau, nous avons été baptisées et élevées ensemble... toujours unies comme les deux doigts de la main, jusqu'à ce maudit jour...

(1) Chronique judiciaire.

Sur le bateau³ où nous sommes toutes les deux blanchisseuses, c'est moi qui la défendais et qui la soutenais, parce qu'elle est petite et mignonne, et que moi je suis plus forte... enfin nous nous aimions bien, et sur tout le quai on ne nous appelait que la fille à deux têtes; mais Rose a eu, je ne sais pourquoi, le caractère tout changé vis-à-vis de moi le jeudi Gras dernier, jour de la fête de notre état... Il y a huit jours, comme nous avions à ce sujet une petite discussion, voilà tout à coup qu'elle me donne un soufflet.

(Rose tient la tête encore plus basse.)

MARIE.— Un soufflet... elle... à moi ! tout le monde sur le bateau m'excitait à me venger... mais je me serais fait couper le poing plutôt que de la frapper; je lui ai seulement dit qu'elle me fasse savoir pourquoi qu'elle m'en voulait... que si j'avais des torts je les réparerais, que cela me faisait trop de mal de ne pas vivre avec elle comme autrefois... Rien, immobile comme une statue. Alors les autres du bateau... les plus vieilles, m'ont dit : Tu ne peux pas garder ça comme ça, Marguerite... il faut que tu te plaines... Je n'avais plus la tête à moi... on m'a menée chez une robe noire, j'ai tout signé...

M. LE PRÉSIDENT.— Vous n'avez pu connaître le motif qui a poussé la prévenue à cet acte de violence ?

MARGUERITE.— Mais puisque je vous dis que je lui ai demandé plus de vingt fois le pourquoi, à cette méchante-là... lui promettant de tout oublier, et qu'elle n'a pas soufflé mot... ah ! si elle voulait encore ! (se tournant vers Rose) Voyons, chère amie, est-ce que je n'ai pas toujours été bonne pour toi ?

ROSE (d'une voix émue).— Si.

MARGUERITE.— Est-ce que quand nous achetions des rubans, les plus beaux n'étaient pas pour ton bonnet ?

ROSE.— C'est vrai.

MARGUERITE.— Est-ce que je ne travaillais pas une partie de la nuit pour t'épargner du travail le lendemain ?

ROSE.— C'est vrai encore.

MARGUERITE (vivement et très émue).— Mais alors pourquoi m'en veux-tu ? dis donc... méchante.

ROSE (pleurant).— Non... non... c'est un mauvais sentiment... je ne peux pas dire.

MARGUERITE.— Mais, dis donc... je le veux... je t'en supplie...

ROSE (fondant en larmes).— Eh bien !... l'envie... la jalousie, parce que tu as été nommée reine des blanchisseuses à la fête dernière.

MARGUERITE.— Comment ! ce n'est que ça ! et moi qui croyais que je lui avais fait quelque chose... de la peine... sans m'en douter... Ah ! si tu savais le bien que tu me fais ! (S'approchant du banc des prévenus et embrassant Rose.) Sois tranquille, je te promets que l'an prochain il n'y aura pas d'autre reine des blanchisseuses que toi, et que tu seras joliment nippée. (Au tribunal.) Mes bons messieurs, je retire ma plainte, mettez-moi tous les frais à mon compte. Viens, amie, viens, c'est aujourd'hui quai aux fleurs ; nous allons acheter un beau rosier que nous mettrons sur notre fenêtre et qui nous fera souvenir du jour de la réconciliation. Viens.

Marguerite et Rose sortent en sautant et se tenant par la main, et depuis ce jour leur vieille amitié est revenue tout entière et n'a plus eu un seul nuage.

V^{ie} WALSH.

LES

SUITES D'UNE INDISCRÉTION¹.

COMÉDIE MÊLÉE DE COUPLETS.

A M^{LES} LAURE DANCLA.

PERSONNAGES.

M^{ME} MERSAN, institutrice.MARIE, sœur d'Eugène, servante de ma-
dame Mersan.

ERNESTINE, } pensionnaires.

ADÈLE, }

EUGÈNE, rémouleur.

Un JEUNE PAYSAN.

PENSIONNAIRES.

La scène se passe aux environs de Paris, dans la cour d'un pensionnat de demoiselles, quelque temps après le 9 thermidor.

Le théâtre représente une cour; au fond, une grille ouverte donnant sur un chemin; à droite, une jolie maison, et en face de la maison un petit bosquet.

SCÈNE I

EUGÈNE, *entrant par le fond avec une meule sur le dos.*

EUGÈNE.

Il est bientôt midi et l'heure de la récréation approche. Je vais faire mon signal accoutumé, et bientôt toutes les jeunes filles viendront m'apporter canifs, couteaux et

ciseaux à repasser. Les chères petites demoiselles me donnent quelquefois tout cela sans que j'aie besoin d'y toucher; mais elles se disent : Pauvre garçon! il est malheureux, il faut lui faire gagner sa vie. Et c'est une manière si bonne et si délicate de me faire accepter leurs bienfaits que je ne puis m'y refuser. Mais cependant un attrait plus puissant que celui de l'intérêt m'attire ici;

(1) Lorsque nous avons admis dans le précédent numéro l'article traduit de l'anglais intitulé : *la Comédie en pension*, notre but a été d'amuser un instant nos jeunes lectrices par le tableau de scènes qui ne manquent pas de gaieté; mais nous sommes loin de partager entièrement l'opinion de miss Mitford, qui semble vouloir déverser un blâme général sur un genre d'amusement qui, employé avec discernement et avec mesure, nous paraît très propre, sans exclure la grâce qui résulte de la timidité et de la modestie, à développer chez les jeunes personnes cette aisance de bonne compagnie qui plus tard leur sera si précieuse, lorsqu'elles seront appelées à tenir un rang dans le monde.

Nous ne pouvons donc qu'approuver l'usage qui existe dans la plupart des pensionnats et dans quelques familles de faire jouer, à certaines époques de

l'année, de petites comédies aux jeunes personnes. Malheureusement le nombre de ces pièces, par cela même que le choix doit en être fait avec le plus grand soin, est extrêmement restreint. Peut-être, par cette raison, verra-t-on avec plaisir celle que nous offrons aujourd'hui à nos abonnées, et dont les rôles conviennent à des jeunes filles de différents âges. Pour donner un nouvel attrait à cet ouvrage, l'auteur y a intercalé des couplets, duos, chœurs, dont la musique a été confiée à un jeune compositeur plein d'avenir, M. Blancou, premier prix du Conservatoire; on pourra juger de la manière heureuse dont cet artiste s'est acquitté de sa tâche par les couplets joints à ce numéro; ils ont été extraits de la partition que nous avons fait graver et que nos abonnées pourront acquérir moyennant 2 fr. En ajoutant 50 c., la pièce imprimée séparément leur sera également envoyée.

j'y viens voir ma sœur, que j'aime tant, ma pauvre Marie! si jeune et si faible, obligée de gagner sa vie en servant les autres! elle habituée à commander depuis son enfance jusqu'au jour cruel où nous fûmes forcés de nous séparer et de chercher, en nous cachant, les moyens de subsister. Mais renfermons dans mon cœur mes souvenirs et mes chagrins : je ne dois être ici que le petit remouleur qui travaille gaîment et qui ne connaît d'autre souci que celui de gagner une bonne journée. Allons, donnons le signal, et chantons-leur un couplet qui les intéresse.

Allons, allons, du courage!
Apportez-moi de l'ouvrage.
Je suis le petit remouleur
Qui travaille rempli d'ardeur.
Du produit d'un faible salaire
Il nourrit son père et sa mère :
Infirmes tous deux, sans appui,
Ils n'ont plus d'autre bien que lui.

Voici la bande joyeuse qui sort des classes.

SCÈNE II.

Toutes les pensionnaires arrivent en chantant.}

CHŒUR.

Enfin l'heure est sonnée.
Il faut nous divertir
La fin de la journée
Appartient au plaisir.
Voyons, mesdemoiselles,
Sans tarder commençons nos jeux,
Car le temps a des aîcés,
Et s'enfuira malgré nos vœux.

DEUX PETITES FILLES.

Dieu que les maîtres sont barbares,
Ils nous font travailler toujours!
Je trouve les jeudis trop rares,
Et j'en voudrais un tous les jours.

Enfin l'heure, etc.

ERNESTINE, à Eugène.

Tenez, petit, voilà un canif qui ne coupe plus; il me le faut de suite, car je dois aller à mon jardin tailler mes arbustes.

EUGÈNE.

Comment, mademoiselle, vous faites re-

passer un canif pour cet usage! mais il est bien assez bon...

ERNESTINE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous donc, je le veux ainsi; vous me ferez gronder.

PLUSIEURS ELÈVES, toutes ensemble en tendant chacune un objet.

C'est à mon tour; — non, c'est à moi; — du tout, c'est à moi.

EUGÈNE.

Allons, allons, mes belles demoiselles, vous êtes un peu pressées, et je ne puis vous contenter toutes à la fois.

(Pendant qu'il se dépêche et leur rend à chacune les objets qu'il a arrangés; deux petites filles témoignent un peu de mécontentement d'être obligées d'attendre les plus grandes qui sont près d'Eugène. Elles s'avancent sur le devant de la scène et chantent le duettino suivant.)

ELVIRE.

C'est cela, nous allons encore
Rester ici plus d'un instant.
Ma foi! mon avis, chère Laure,
Est de danser en attendant.

LAURE.

Bien volontiers, ma bonne amie,
Essayons ce pas si joli
Que l'autre jour dans la prairie
Nous regardions danser d'ici.

(A deux.)

Passé et repassé
Que je t'enlasse!
C'est cela, nous réussirons :
Vois que de grâce
Dans cette passe,
Ah! c'est charmant! nous le saurons.

(Les pensionnaires se réunissent alors et dansent un galop général. — Toutes les pensionnaires sortent en chantant les quatre derniers vers du chœur. Sur ces entrefaites, Marie paraît à la porte et regarde si on ne la voit pas.)

SCÈNE III.

EUGÈNE, tout bas.

Viens, ma chère Marie, viens, nous sommes seuls, et nous pouvons causer un peu.

Tiens, d'abord, voici quelques fruits du jardin cultivé par notre pauvre père, et quelques objets que notre bonne mère a faits pour toi.

MARIE.

Oh ! mes nobles parents ! vous vous occupez toujours de votre pauvre enfant, qui paie bien cher, en vous voyant malheureux, l'indiscrétion qu'elle a commise et qui causa votre ruine.

EUGÈNE.

Ma pauvre sœur ! n'es-tu pas toi-même assez punie de ta faute d'enfant par la dure pénitence que tu t'es imposée ? Toi, chère Marie, servante ! ah ! réponds moi, es-tu heureuse dans cette maison ?

MARIE.

Oui, mon ami. Après le terrible événement qui m'obligea de vous quitter tous, je ne pouvais mieux trouver ; madame est si bonne et si bienveillante, elle me regarde avec tant d'intérêt que je crois quelquefois qu'elle a deviné que je n'étais point née pour servir, et malgré le soin que je prends pour cacher l'éducation que j'ai reçue, elle paraît souvent surprise de quelques expressions choisies qui m'échappent sans le vouloir.

EUGÈNE.

Prends garde, car le moindre indice pourrait te faire connaître et causer à nos parents de nouveaux malheurs.

MARIE.

Tranquillise-toi, mon cher Eugène, la leçon que j'ai reçue en voyant la désolation d'une famille que j'adore, m'a corrigée pour toujours de l'indiscrétion.

EUGÈNE.

Avec un si bon cœur pouvoir causer tant de maux ! ah ! ma pauvre sœur, je ne t'aimerais plus sans la conviction que j'ai que ton cœur n'était pour rien dans ta faute.

MARIE.

Ecoute ! . . . on ouvre une porte ; voici quelqu'un qui vient : ne pars pas encore ; cache-toi dans le bosquet et attends que je t'appelle. O ciel ! c'est mademoiselle Adèle, la seule qui, au milieu de toutes ses compagnes, soit devenue mon ennemie. Il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble, car elle serait enchantée de trouver l'occasion de me nuire...

EUGÈNE.

Je ne veux point la voir, car elle doit être bien méchante celle qui peut ne pas aimer un ange tel que toi. Mais elle approche, je me cache.

(Il se cache avec sa meule dans le bosquet.)

SCÈNE IV.

ADÈLE, MARIE.

ADELE.

Que faites-vous donc ici, Marie, au lieu d'être à votre ouvrage ? Vous étiez tout à l'heure à causer avec ce petit rémouleur que je ne puis souffrir.

MARIE.

Ne puis-je pas, mademoiselle Adèle, parler à ce pauvre garçon comme chacun le fait ici pour son travail ? Si madame m'adressait la même question que vous, je lui rendrais compte de ma conduite ; mais à vous, veuillez m'en croire dispensée.

ADÈLE.

Comme vous voudrez, petite fille ; je ne vous demande point de compte ; mais quand j'ai envie de savoir, j'écoute, et si je ne puis entendre, je regarde. Contentez-vous de savoir que je sais plus de choses que je n'en veux dire en ce moment. Au revoir, mademoiselle la mystérieuse ; au revoir, vous aurez de mes nouvelles.

SCÈNE V.

MARIE ET EUGÈNE.

EUGÈNE.

Que veut-elle dire ?

MARIE.

Que sais-je ! peut-être quelque négligence qu'elle aura découverte dans mon service ; heureusement madame est si bonne, qu'elle ne me fait jamais souffrir des rapports qu'on lui fait souvent sur mon compte. Mais, Eugène, il est temps de partir, et je vais profiter du moment où tout le monde est au fond du jardin pour te reconduire un peu sur la route.

DUO.

Adieu donc, mon ami, pour huit jours je te quitte, Dis à nos bons parents que je voudrais les voir.

EUGÈNE.

Espère, chère sœur, va le temps passe vite, Et d'être réunis garde toujours l'espoir.

ENSEMBLE.

O Dieu puissant ! rends à notre famille
Tout ce qu'elle a perdu, la paix et le bonheur,
Et que les torts d'une innocente fille,
Ne fassent pas mourir nos parents de douleur.

SCÈNE VI.

Toutes les pensionnaires arrivent en causant et se livrent à différents jeux.

MADAME MERSAN, ERNESTINE,
ET ADELE.

MADAME MERSAN.

Vous savez, Adèle, que je n'admets jamais les rapports et surtout ceux qui tendent à me rendre sévère pour cette pauvre fille, qui, si la fortune la traitait selon son mérite, serait votre égale pour le moins.

ADELE.

Mais, madame, il me semble que lorsque votre intérêt se trouve compromis, il est de notre devoir à toutes de vous en prévenir.

ERNESTINE.

Peux-tu bien, Adèle, accuser ainsi cette pauvre Marie. Que t'a-t-elle donc fait pour te voir toujours acharnée après elle. Madame a raison, et je l'aime encore plus pour ne point vouloir entendre ce que tu as à lui dire.

DUO.

Pourquoi par un zèle perfide
Accuser ainsi cet enfant ?
Elle est si douce et si timide
Et son regard est si touchant !

ADELE, ironiquement.

Ton grand cœur te rend toujours dupe
Et tu ne peux t'en corriger ;
De te guérir quand je m'occupe
Ton sang-froid me fait enrager.

ERNESTINE.

Va, je préfère être trompée
Plutôt que de douter toujours,
Et si je fus souvent dupée
Du moins j'ignore les détours.

ENSEMBLE.

ADELE.

Mais écoute au moins, mon amie,
Les conseils dictés par mon cœur ;
Tu verras bientôt que Marie
Porte un visage bien trompeur.

ERNESTINE.

Non, fuyons d'une fausse amie
Les conseils qui gâtent le cœur,
Et rappelons-nous que Marie
Est l'image de la candeur.

ADELE.

Oh ! la bonne âme !... Comment, tu crois aux paroles mielleuses de cette petite fille, qui reçoit des présents en cachette d'un garçon qu'elle fait semblant de ne pas connaître ?

(Pendant ce dialogue, madame Mersan s'occupe d'un journal qu'elle tient à la main.)

MADAME MERSAN.

Mon Dieu ! point de nouvelles ! toujours la même incertitude !...

ERNESTINE, apercevant les fruits.

(A part.) Que vois-je !... serait-il vrai que Marie reçût des présents de ce petit bon-

homme? J'aperçois là une corbeille de fruits et un paquet qui porte son nom; il faut que je tâche de la sauver de ce mauvais pas.

(Elle cache le paquet.)

ADÈLE, voyant les fruits.

Oh! madame, si vous vouliez m'accorder un peu d'attention. (*Madame Mersan écoute.*) Tenez, Marie était ici il n'y a qu'un instant avec le petit rémonleur, et voici des fruits qu'ils ont oubliés. Je demande où cet enfant, qui paraît malheureux, peut se procurer d'aussi beaux fruits: il faut qu'il les ait volés quelque part.

ERNESTINE, s'efforçant de rire.

Eh bien! Adèle, ta preuve concluante?

ADÈLE.

Eh bien! toi-même....

MADAME MERSAN.

Mes enfants, voyons, expliquez-moi ce que cela veut dire.

ERNESTINE, balbutiant.

Madame... ces fruits... sont à moi.

ADÈLE.

Comment seraient-ils à toi? tu nous donnas hier, à la collation, le reste de tes provisions.

ERNESTINE.

Je... mais...

MADAME MERSAN.

En effet, comment avez-vous en votre possession des fruits semblables à ceux qui sont seulement dans mon jardin particulier?

ERNESTINE, à part.

Ah! mon Dieu! où me suis-je engagée? n'importe, je veux la servir jusqu'à ce que je sois convaincue qu'elle ne mérite pas mon estime. (*Haut.*) Madame, je préfère encourir votre colère plutôt que de souffrir qu'on accuse devant moi cette pauvre Marie. Ces fruits, punissez-moi, je vous les ai dérobés.

ADÈLE, à part.

Est-elle sotte de le dire?

MADAME MERSAN, à part.

Il y a dans tout ceci quelque mystère! Généreuse enfant! qui s'accuse elle-même, lorsque j'ai la certitude qu'elle ne peut être coupable... Essayons si la sévérité pourra la faire changer de résolution. (*Haut.*) Vous avez fait là, mademoiselle, une faute grave, et vous serez effectivement punie comme vous le méritez, en cessant de faire partie de mes élèves de choix. Allez, je ne vous estime plus. Venez, ma chère Adèle, laissez là cette malheureuse enfant. (*A part.*) Je l'embrasserais volontiers.

ERNESTINE.

De quelle coupable action me suis-je chargée! n'importe.

(Madame Mersan et Adèle regardent en s'en allant par la grille qui donne sur la campagne.)

ADÈLE, avec joie.

Madame! voyez-vous Marie là-bas, au détour du chemin; elle dit adieu à Eugène et ils se tiennent par la main. Tenez, elle lui donne de l'argent.

ERNESTINE, à part.

O mon Dieu! que veut dire tout cela! vraiment voilà qui est affreux, et malgré mon amitié pour elle, je ne puis plus longtemps porter le poids de ses fautes. (*Haut.*) Pardou, madame, si j'ai pu vous tromper; je voulais être sûre des torts de cette fille avant de la laisser perdre à vos yeux. Eh bien! ces fruits sont à elle ainsi que ce petit paquet que j'avais soustrait à vos regards.

ADÈLE.

Voyez-vous le grand caractère! tu feras bien une autre fois de connaître mieux tes protégées et ne plus te faire gronder pour les autres.

MADAME MERSAN.

Taisez-vous, Adèle; vous n'êtes pas capable d'apprécier un si noble procédé! Retirez-vous, laissez-moi avec votre compagne qui justifie en ce moment l'attachement que que j'ai toujours eu pour elle.

(Adèle sort en faisant des gestes de colère.)

SCÈNE VII.

MADAME MERSAN, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Oh! merci, madame! que ces mots me paient bien du chagrin que votre sévérité vient de me causer!

MADAME MERSAN.

Ma chère enfant, cette sévérité n'était que feinte, car habituée à lire dans votre âme, je n'avais point cru à votre faute.

ERNESTINE.

Puisse le ciel justifier aussi la pauvre Marie! je crois qu'il y a dans tout ceci quelque chose d'incompréhensible qui ne tardera pas à s'éclaircir.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTES, MARIE, qui entre et va pour prendre la corbeille. La voyant entre les mains de madame Mersan, elle pousse un cri et veut sortir.

MADAME MERSAN.

Avancez, Marie; qu'avez-vous à craindre, et pourquoi vous sauvez-vous de moi?

MARIE.

Madame, c'est que je craignais de vous déranger.

ERNESTINE, tout bas à Marie.

Tâchez de vous justifier, Marie, car je vous aime, et je souffre de vous voir accusée cette fois, à ce qu'il paraît, avec raison.

MARIE.

Mon Dieu! que peut-on avoir dit contre moi?

MADAME MERSAN.

Répondez franchement et sans crainte. Qui vous a données fruits et ces objets que je veux voir en votre présence. (Ouvrant le paquet qui contient quelques objets de toilette; il s'en échappe une chaîne de cheveux et un médaillon.) Que vois-je! d'où peuvent vous venir ces bijoux, cette chaîne, ce médaillon? je tremble et je désire apprendre ce que tout cela signifie.

ERNESTINE, à part.

Ayez pitié d'elle, mon Dieu!

MARIE, se jetant à genoux.

Ah! madame! permettez que je me taise! Déjà une indiscretion m'a perdue, moi et les miens, et j'aime mieux supporter tout ce qu'il plaira au ciel de m'envoyer que de trahir un secret qui ne m'appartient pas. J'ai reçu ces objets de quelqu'un qui m'est bien cher, mais que je ne puis nommer.

MADAME MERSAN, à part.

Etrange fille! tout parle contre elle, et cependant au fond de mon cœur quelque chose me dit qu'elle n'est point coupable. (Haut.) On vient de me dire que vous aviez reçu ces présents d'Eugène le rémouleur?

MARIE, à part.

Mon Dieu! Adèle m'aurait-elle trahie!

ERNESTINE.

Madame, donnez-lui du temps pour réfléchir, et mes prières obtiendront d'elle un aveu qui la fera trouver moins coupable.

MADAME MERSAN.

Vous vous obstinez à vous taire?

MARIE, avec douceur.

Je le dois.

MADAME MERSAN, avec sévérité, mais sans colère.

Relevez-vous, et si vous refusez de me

dire quel est cet enfant et comment depuis le peu de temps qu'il vient ici vous paraissez aussi intimement liée avec lui, sortez sur-le-champ de ma présence, ma maison vous est à jamais fermée. Je vous avoue qu'en voyant entre ses mains et les vôtres des objets de prix, il peut venir d'étranges soupçons. Allez à votre chambre prendre vos effets, et partez sans délai.

ERNESTINE.

Madame ! permettez que je l'accompagne pour tenter un dernier effort.

MADAME MERSAN.

Allez.

(Les deux jeunes filles sortent en pleurant.)

SCÈNE IX.

MADAME MERSAN, *seule*.

Je crains d'être injuste en chassant cette jeune fille, et pourtant je ne puis tolérer une telle obstination. Il faut un exemple, car si je montrais à l'égard de Marie une faiblesse de ce genre, combien de jeunes personnes s'autoriseraient de ce fait pour chercher à me tromper aussi. Pauvre petite ! j'éprouve un vif regret de la traiter de la sorte, et dans son refus même de parler, je ne puis m'empêcher d'entrevoir encore un mérite. Que le ciel m'éclaire donc et m'épargne la douleur d'avoir commis une injustice si cruelle ! Bonne Ernestine, que son cœur est généreux !... elle souffre autant que moi du chagrin de la pauvre Marie. Mais les voici, cachons mon attendrissement et voyons si elle consent à m'instruire.

SCÈNE X.

MADAME MERSAN, ERNESTINE, MARIE.

MARIE, *à part*.

Mon Dieu ! donnez-moi la force de continuer à me taire, car il en coûte à mon

cœur de renoncer à l'estime de ma bienfaitrice.

AIR :

ERNESTINE.

Allons, chère Marie,
Rendez-vous à mes vœux ;
Sans crainte, je vous prie,
Faites moi vos aveux.
Soyez plus confiante
Epanchez vos douleurs.

(à madame Mersan.)

Jamais âme méchante
Ne versa de tels pleurs.
Quel étonnant mystère !
Je n'en puis revenir ;
Et quoi ! toujours vous taire,
Et ma vive prière
Ne peut rien obtenir !

Allons, chère Marie,
Rendez-vous à mes vœux,
Sans crainte, je vous prie,
Faites-moi vos aveux.

MARIE.

Merci, ange de bonté ! votre amitié me touche, mais je ne puis rien dire. Oh ! mademoiselle Ernestine, je vous garderai toujours un doux souvenir.

MADAME MERSAN.

Allons ! il faut partir. Adieu, Marie, je ne vous en veux point ; mais tâchez de reconnaître mieux les bontés que d'autres auront sans doute pour vous.

MARIE.

ROMANÇE.

1.

En quittant ce séjour tranquille
Où j'espérais passer mes jours,
Je regrette un si doux asile
Et je le bénirai toujours,
De votre pitié j'étais digne,
Peut-être un jour vous le saurez ;
En attendant je me résigne ;
Madame, un jour vous me plaindrez.

2.

Que chaque jour de votre vie
Soit comblé des biens les plus doux.
Non, jamais, la pauvre Marie
N'oubliera de prier pour vous.

de votre pitié j'étais digne,
 peut-être un jour vous le saurez ;
 En attendant je me résigne ;
 Madame, un jour vous me plaindrez.

MADAME MERSAN, touchée.

Marie ! encore un mot ! avouez tout et vous resterez près de moi.

MARIE.

Ah ! madame ! si vous saviez quel tourment me déchire l'âme ; mais je serai forte et je fuirai.

MADAME MERSAN.

Adieu donc, puisque vous le voulez. (A part.) Je vais faire veiller sur elle ; je ne puis vraiment comprendre tout l'intérêt qu'elle m'inspire.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTES, EUGÈNE.

(Pendant la fin de la scène précédente on voit Eugène qui montre la porte à un petit paysan chargé d'une lettre. Ils entrent tous deux au moment où Marie va pour sortir toute en larmes. Eugène la prend par la main et la ramène devant madame Mersan.)

EUGÈNE.

Qu'avez-vous fait à ma sœur ?

MADAME MERSAN, vivement.

Votre sœur ! dites-vous ? La preuve ! la preuve ! il me la faut. Tâchez, mon ami, de vous montrer plus sincère qu'elle ; car elle préférerait s'en aller honteusement d'ici plutôt que de dire un mot qui pût justifier son innocence.

EUGÈNE.

Son innocence ! son innocence !... de quoi l'accusez-vous donc, ô ciel ! Ma pauvre Marie, ma sœur, viens près de moi ; je veux te défendre contre tous. Dites, dites, qu'a-t-elle fait pour être ainsi traitée ?

MADAME MERSAN.

Calmez-vous, mon ami ; voici déjà un éclaircissement d'obtenu. Votre sœur, di-

tes - vous ? Expliquez - moi pourquoi elle s'obstinait à cacher un lien si doux, et qu'on avoue ordinairement avec orgueil.

MARIE.

Mon frère, vois si je suis guérie de mon indiscretion ; car je n'ai rien dit, et j'ai pourtant bien souffert.

EUGÈNE.

Tu n'as rien dit, et moi je vais parler ; ta noble conduite doit être connue de tout le monde : d'ailleurs le règne de la terreur est fini, et nous pouvons sans danger faire connaître à présent les auteurs de nos jours. Ecoutez l'histoire de nos malheurs. Mon père, dont le dévouement bien connu pour la royale et malheureuse famille qui régnait, avait donné de l'ombrage à la république, n'était cependant pas encore inquiété. Un soir, un de ses anciens compagnons d'armes poursuivi par des soldats (*Mouvement de madame Mersan.*) se présenta à notre porte. Mon père, qui le reconnut malgré le déguisement qu'il avait pris, résolut, au péril de sa propre vie, de lui donner un asile, et grâce à l'obscurité, il put le faire pénétrer dans notre demeure sans être vu de personne. Quelques jours se passèrent sans que les soupçons se portassent sur mon père ; mais un mot échappé à quelqu'un de notre famille, mit nos jours à tous dans le plus grand danger.

MARIE.

Oh ! oui, je fus bien coupable.

EUGÈNE.

Calme toi, ma pauvre Marie, tout peut se réparer. A la veille d'être arrêté, et l'on sait que, dans ces jours de désolation, la perte de la vie suivait de près celle de la liberté, mon père résolut de se cacher ; mais ne pouvant se déterminer à laisser loin de lui sa femme et ses enfants exposés à toutes sortes de dangers, il commença d'abord par mettre en sûreté son hôte et s'enfuit avec nous au fond d'une campagne. Mais à peine

arrivés, nous fûmes contraints de nous séparer pour chercher, ma sœur et moi, des moyens d'existence, car mon père, dans la crainte d'éveiller la curiosité de ses domestiques, avait préféré partir, ainsi que nous, avec le peu qu'il avait sur lui. Certains d'être poursuivis, nous changeâmes d'habits avec de bons paysans qui consentirent à nous donner les leurs en échange des nôtres, et c'est ainsi que nous arrivâmes dans ce pays à quelques lieues de la capitale. Ma sœur eut le bonheur d'entrer chez vous, et, à force d'économie, elle put bientôt venir au secours de nos bons parents, dont la misère était extrême. Quant à moi, me rappelant le jeu favori du temps de notre enfance, je parvins à me procurer cette meule qui me permit d'aider ma sœur à soutenir notre famille. Grâce à l'accès que ma nouvelle profession me donnait tous les jeudis dans cette maison, j'avais le plaisir de voir et d'embrasser ma sœur; moins heureuse que moi, elle ne pouvait venir recevoir les caresses de son père et de sa mère, qui de leur côté, pour se dédommager de ne pouvoir la presser sur leur cœur, me chargeaient pour elle de leurs bénédictions, et de tous les petits présents que leur pauvreté leur permettait de faire. Voici, madame, ce que ma sœur pouvait vous dire, mais, la pauvre enfant, se résignait à souffrir plutôt que de faire connaître l'existence de nos parents.

ERNESTINE ET MARIE, ensemble, à madame Mersan.

Ciel! qu'avez-vous, madame, vous pâlissez.

MADAME MERSAN.

Ce n'est rien, le récit de cet enfant a réveillé dans mon cœur un souvenir douloureux. Moi aussi, je tremble pour les jours d'un proscrit qui m'est bien cher; car la tête de mon époux est mise à prix, et depuis six mois je n'ai point eu de ses nouvelles.

EUGÈNE.

Oh! mon Dieu! comment ai-je pu oublier

en vous parlant de ce qui nous intéresse, que j'étais venu pour servir de conducteur à un petit garçon porteur d'une lettre pour vous! Ce bon garçon nous a appris que Paris était dans la joie des événements du 9 thermidor, et que nous pouvions sans péril rentrer dans nos foyers.

MADAME MERSAN, prenant la lettre.

Dieu! elle est de lui! (*Lisant.*) • Ma bonne Louise, je serais déjà dans tes bras, si le devoir et la reconnaissance ne m'obligeaient à chercher les traces d'une famille qui m'a sauvé la vie aux dépens de son propre repos. Hélas! jusqu'à présent mes recherches sont vaines, car depuis le jour où je les ai quittés on n'a plus entendu parler des malheureux de Quercy.

MARIE ET EUGÈNE, ensemble.

Quercy!...

MADAME MERSAN.

Parlez, au nom du ciel! quel espoir!...

EUGÈNE.

Madame, vous voyez devant vous les enfants de celui qui fut assez heureux pour sauver votre époux.

MADAME MERSAN, joignant les mains avec effusion.

Oh! je te remercie, mon Dieu! cette faveur est trop grande! mon époux, je vais donc te revoir! notre vie sera-t-elle assez longue pour nous acquitter envers ceux qui l'ont conservé à ma tendresse! Venez, mes chers enfants, venez, Marie, sur mon cœur. (*Elle les embrasse plusieurs fois.*) Ernestine, vous avez eu part à mes chagrins, soyez donc aussi de moitié dans mon bonheur; mon cœur ne peut suffire à sa reconnaissance.

EUGÈNE, à Ernestine.

Recevez de ma part, aussi, mademoiselle, l'assurance d'une profonde gratitude. Ma pauvre sœur avait tant besoin d'amitié!

(*Cherchant dans le groupe des pensionnaires.*)
Quant à vous, mademoiselle Adèle, qui n'avez pu être touchée de la douceur de la pauvre Marie, et qui par vos rapports contre elle l'aviez réduite au désespoir, voyez les suites d'une indiscretion, et fasse le ciel que cela vous serve de leçon!

MARIE.

Vois, mon frère, vois sa confusion; ne l'accable pas. (*Allant à elle et lui tendant la main.*) Adèle, je vous offre une place dans mon amitié.

ADÈLE.

Oh! je m'en rendrai digne. (*Elle pleure sur la main de Marie.*)

MADAME MERSAN.

Allons, mes amis, porter la joie dans la chaumière de vos parents : qu'ils sont heureux de vous posséder! Je vais écrire à mon mari, et demain, demain nous serons tous réunis. (*Aux pensionnaires.*) Mesdemoiselles, un congé général et un bal pour l'arrivée de M. de Belmont. (*Surprise générale.*) Oni, mes amis, M. de Belmont! sachez que le nom sous lequel vous me connaissiez était supposé pour me soustraire à la tyrannie exercée en ce moment contre la noblesse

dont nous faisons partie. (*Un petit paysan en lui présentant de l'argent.*) Tenez, petit, voilà pour tes bonnes nouvelles.

LE PETIT PAYSAN.

Oh! non, ma foi! j'suis trop content de vot' joie à tous!... (*S'essuyant les yeux avec son mouchoir.*) C'est-ti di ôle, j'pleure comme si j'avais du chagrin. Mais j'men vas aller conter ça à tout le monde, et j'noublierai pas d'dire qu'c'est moi qu'est cause de tout c'bonheur-là.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Partageons le bonheur
De toute une famille.
Qu'entin la gaité brille
Où régnaît la douleur.

MARIE, au public.

Si de mon in ficerète enfance
Vous avez blâmé les erreurs,
Seule, en ce jour, vot'e indulgence
Peut mettre un terme à nos malheurs.
Quand les objets de ma tendresse
Vont enfin goûter le repos,
Daignez combier leur allégresse
En m'accordant quelques braves.

Partageons, etc.

M^{me} Ferdinand HUARD.

UNE JOLIE BOUDEUSE.

Aucuns ont dit qu'il n'était de crime en amour que l'inconstance, et force vous est-il de nous ranger à leur avis, vu que mortel est ce grief parce qu'il tue sans rémission honneur et fidélité; mais pour n'estre que véniels est-ce rien qu'humeurs et faintises dont moult hommes ont été marris? est-ce rien qu'éclipses de cœur, lesquelles semblables aux nuages qui s'en viennent par fois contrister le soleil, robbent aux plus fervents les droits et privilèges qu'un long servage leur avait acquis.

TOME XI.

Pour que sachiez, jeunes filles, combien sont dangereuses pareilles façons, vous dirai comment noble dame faillit y laisser son bonheur.

Le temps, le lieu où ceci se passa n'importe point, suffit que femme quinteuse ou boudeuse y puisse trouver son profit.

Adoncques, belle à ravir était la jeune Edith de Franc-Aleu, puisqu'elle avait ferni le cœur du plus fier chevalier qui fut lors à la cour de France, tellement que le noble Adémar ne recevait rangon de prince, par x

de tournois, voire même témoignage de bon vouloir ou gage de courtoisie venant de la part d'une dame sans les déposer à ses pieds.

Point n'était ingrate la jeune veuve, car se départant pour Adémar de la volonté de conquête et de tyrannie qui lui sonnait tous les cœurs, elle en vint à rabrouer les chevaliers les mieux faits et les mieux disants.

A l'encontre de tant de belles, qui bontent leur amour si haut ou si bas qu'il s'y rencontre mille obstacles, Ædith n'avait qu'à vouloir pour être heureuse, puisque tous et chacun approuvaient son choix.

Mais là où rien ne vient contremain notre bonheur, semble que le trouvant moins parfait pour être trop facile, nous prenons plaisir à le traverser.

Ainsi dunois faisait la jeune belle qui d'aventure craignant peut-être de changer un amant contre un époux, prolongea par ses bouderies le long servage d'Adémar.

Tant que durèrent les jours de douteuse chevance, où satisfaite d'être aimée la femme ne sait point encore si l'orgueil ou l'amour causé son esmoi, Adémar ne s'effraya mie de voir la froideur succéder aux sourires et mignoneries par lesquelles la veuve amorçait son cœur et, disait le féal aux gabeurs qui s'estonnaient de le voir aller, venir, guetter, courir, se taire ou parler, être triste ou gai selon le caprice d'icelle beauté, qu'en amour comme en guerre il aimait forteresse bien défendue.

Mais lorsque, d'encore en encore Ædith eut avoué sa défaite et qu'il pût dire en mirant son pourtrait qu'elle lui avait octroyé comme gage d'amour et d'hymen :
« A quand me donnerez le modèle? »

Fort contristé fut-il de la voir retomber dans ses bouderies.

Eût volontiers souffert le gentil chevalier qu'on lui cherchast quelqu'injustes querelles, sachant bien, l'expert qu'il était,

qu'amour trouve son compte aux raccommodements. Mais que pouvait-il faire à l'entour d'une belle qui tout d'un coup se buttait au silence, se condolait et se refrenait de telle sorte que les douces paroles de son amy n'y pouvaient rien !

Point ne se rebuta le pauvre sire, point ne fut fascheux ni grimauld, mais au rebours toujours plus tendre... et nonobstant était boudé toujours, ci pour avoir tourneviré ses yeux à l'encontre de quelque dame, ci pour avoir guerdonné ou gabé à l'entour d'une autre, voire même pour s'être trop ou trop peu occupé d'Ædith ou pour avoir été triste ou gai à l'envers de son humeur.

Pensait par fois le chevalier que telles façons seraient peu-séantes en ménage, mais quel homme ne se figure qu'une fois marié il refondra sa femme sur son patron ?

Doncques, à travers tendresse et bouderie, Adémar amène son affaire au point que jà comptait les jours qui le séparaient de l'hymen lorsqu'advint qu'en un bal de cour parut une jeune merveille dont chacun venait les appas.

Se souvenant avoir été sevré de doux regards, pour ce qu'il avait parlé sans faintise des grâces d'une autre beauté, Adémar se tenait coit n'ayant d'yeux et d'oreilles que pour Ædith, quand le roi l'advisant :

« Venez çà, chevalier, fit-il, et nous dites sur l'heure d'où vient que le suffrage du plus vaillant manque à la plus belle ? »

— Sire, reprit Adémar, le plus brave c'est vous, mais eus-ai-je droit de suffrage, la plus belle est celle qu'on aime ! »

De quoi chacun convinst, ce qui rendit mainte dame joyeuse.

Pouvait-il, le preux chevalier, mieux accorder ce qu'il devait à son seigneur et ce qu'il devait à sa mie ? non certes, aussi inclinai-je à penser que bouderie est maladie, car en dépit du regard timide et discret par lequel Adémar cligna ses paroles à leur adresse, la veuve s'en fut courroucée pour ce que l'orgueilleuse pensait tout bas :

« Sans son amour ne serais donc pas la plus belle? »

Affolée par ce pensement la voilà qui se dit encore : « A quoi bon me remarier, moi qui possède jeunesse, richesse et beauté... sais bien qu'aimer est doux, mais sais aussi qu'amour décroît en mariage comme lune au plus haut des cieux!... et ja ne vois-je pas qu'espoir suffit pour l'endormir puisque cet Adémar, qui naguères en champ clos m'avait proclamé la plus belle, vient de faillir à mon endroit en accordant au roi que suffrage d'amant ne signifie rien.

Sais bien qu'au roi nul ne peut contester et qu'aussi perfide que leur esprit le cœur des courtisans vire au souffle de la faveur... Ah! si telle était le peu de vergogne du mien amant qu'il songeât à me délaisser pour plaire à son maître et seigneur, romprais sur l'heure à cette fin de n'être point prise pour délaissée. »

Or, pendant que la belle songeait ainsi, s'abandonnait aux soins de ses meschines¹, sous les doigts desquelles tombaient épingles, fleurs et diamants.

Chambrières parties et courtines tirées ce fut pis encore, et tant broda la jeune veuve sur ce léger tissu de toile d'araignée qu'au mitant de la nuit Adémar était infidèle, et qu'advenant le jour Édith ne l'aimait plus.

Ce nonobstant, toujours plus ferru de la belle, le chevalier lui depescha devers l'heure de la vespré bouquet charmant qu'avait cueilli lui-même et coffret ciselé tout rempli de bijoux, emmi lesquels il avait muché son pourtrait, ce que trouvant la quinteuse beauté ne put s'empêcher d'estre émue vu qu'Adémar était beau à plaisir.

Mais, passé ce premier moment, n'alla-t-elle pas s'imaginer que possible il regretta à cette heure de ne pouvoir se dégager

sans faillir à l'honneur, sur quoi reprenant son humeur chagrine, la méchante se retira au fin foud de son giste, non sans bailler à ses attraits des regards bien faits pour la rassurer.

En la voyant s'isoler de la sorte, ses méchines croyant qu'elle s'allait empreindre des douces vésées qui naissent comme fleurs aux abords de l'hymen, se disaient entre elles : « Qu'elle est heureuse ! » mais au rebours Édith murmurait :

« Oyez le grand amour qui visite en peinture celle qui doit être sa femme, et qui possible, est à cette heure aux genoux de quelqu'autre belle ! »

Probable est-il qu'en ce moment la présence du chevalier aurait suffi pour dissiper soupçons jaloux qui tombaient comme gresle au cœur de la veuve, mais retenu par ne sais quel devoir, Adémar la laissa se tourmenter tant et si bien qu'elle était tout-à-fait desennamourée quand il arriva.

Ne se reprochant nul méchef, il entra plein de joie en cherchant du regard le charmant regard de sa mie. Poinct ne la vit d'abord, attendu qu'elle s'était sise en un coin de la fenêtre, tournant le dos à l'hnis et ne daigna se retourner bien qu'elle eut reconnu le bruit de son pas.

Croyant naïvement qu'elle était absorbée par la contemplation de son pourtrait, Adémar se glissa tout doux sur le tapis, retenant son haleine, et posant la main sur son cœur comme si pour certain la belle devait entendre ses battements.

De fait il se pouvait, car le petit chien de la veuve, adverti par un doux instinct, leva sa jolie tête devers Adémar, puis comme s'il eût pensé : Cettui est dans son droit, il la reposa sans plus se mouvoir sur les genoux de sa maîtresse.

Laissa la belle s'approcher son féal si près qu'il touchait au dos de sa chaise ; sentit son souffle agiter ses cheveux et sa main alleurer ses blanches épaules sans plus remuer que si de rien n'était.

1. Femmes de chambre

Arrivé là le gentil Adémar advisant le coffret entr'ouvert auprès de la belle, eut que son immobilité était badinage, et bien tenté était d'animer la jolie statue quand il aperçut tout à coup, gisant sur le rebord de la fenêtre, comme chose livrée aux vents, son frais bouquet qui jà se flétrissait ailleurs que sur le sein de sa mie... Lors comprit, le fidèle amant, qu'orage grondait contre lui, et sachant que voix qu'on aime est musique d'ange qui conjure les malins esprits, soupira doucement à l'oreille d'Ædith :

« Qu'avez-vous donc, mon amie ? »

A ce parler la veuve répondit sans se retourner :

« Ai mille ennuis dont il ne vous chaut guères. »

Luis esclama :

« Est-ce à moi que parlez... et ne savez-vous pas qu'amour fait tout commun ? donc, vite, baillez-moi la moitié de vos peines pour les trois quarts de mon bonheur ! »

Puis voyant que la veuve ne disait mot, il ajouta dans son émoi :

« Virez vers moi vos yeux, ma lumière, ma vie... car me sens défaillir à votre froid accueil.

— Point ! » fit l'enfant gâté boutant ses yeux devant elle, tandis que plus compatissants les regards de son petit chien caressaient le pauvre Adémar.

Lors ce fidèle amant se sentant outragé :

« Voires, dit-il, ai fait pour vous complaire tout ce qu'amour prescrit, tout ce qu'honneur permet ; mais sachez-le, madame, honneur défend de supporter mépris injustes, à donc, si désirez que je sois *vostre*, dites sur l'heure en quoi vous ai déplu, ou penserez que rompez mon ser-vage.

— Est-ce reproche, menace ou rupture que me baillez si lestement, dit en dépit la jeune veuve.

— Las ! sera ce que vous voudrez, reprit Adémar en grande tristesse, car que faire

au logis d'une femme qui me désaime sans que j'en sache le pourquoi ?

— A donc, rendez-moi le pourtrait qu'ai cru bailler à mon futur époux ?

— Comme aussi me rendrez celui qu'ai cru donner à fidèle compagne.

— Pas n'est besoin de me le dire, ne l'ai *ici* que pour cela. »

Or, remarquez *qu'ici* était tout près du cœur, lieu où l'on ne muche guères les gages à rendre, ce qui n'empêche pas la jolie boudeuse de le tendre au chevalier par dessus son épaule, l'on sans glisser dessus un regard humide.

Poussé ainsi, Adémar tira de son sein le pourtrait de la veuve, et boutant ses deux yeux dessus pour ne pas voir celui qu'on lui tendait :

« A toi seul, dit-il, mes regrets, puisque seul as su conserver le doux regard et le charmant sourire que tant j'aimais... Hélas ! ajouta-t-il tout bas, tu n'étais qu'un menteur puisqu'*elle* me nàvre sans nulle pitié ! »

En oyant ce discours, la veuve sentit se fondre son courroux, mais l'orgueil lui bail-lant courage :

« Prenez, dit-elle, et finissons !

— Soit, reprit Adémar en brisant la chaîne qui fixait à son cou le pourtrait de la belle, puis passant sur lui sa colère, il le jeta enmi la chambre en s'écriant :

« Adieu donc pour toujours, madame ; pourrai pleurer tant douce erreur, mais point celle dont la tendresse est plus mobile que le temps. »

Allant partir cet amant irrité sans que la veuve osât le rappeler, quand prenant pour jeu ce pourtrait jeté au travers de la chambre, le chien d'Ædith s'élança prestement, sauta dessus et vint, bien appris qu'il était, le rapporter à Adémar, en se couchant tout craintif à ses pieds comme s'il eust compris, le pauvre, qu'il fallait demander grâce et merci pour sa maîtresse.

Ce que voyant Ædith s'exclama :

« Ah ! lui, du moins, ne prend pas pour

rupture soupçons jaloux qui prouvent mon amour. »

Et là dessus pleura si fort la belle qu'Adémar fut forcé de la consoler.

Advint le jour du mariage! fut-il heureux?... tant que vécut le chien; mais il mourut, et tût après le bonheur d'Adémar, qui chassé de chez lui par nouvelles boude-

ries fut, dit-on, marauder des sourires ailleurs.

Ceci tend à prouver aux femmes que vertu, tendresse et beauté ne sont point assez, vu qu'aux maris il faut encore humeur douce et toujours égale pour les fixer.

Sophie PANNIER.

L'HIRONDELLE.

Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

(RACINE fils.)

Te voila revenu d'une lointaine plage
Oiseau que le printemps rappelle en nos climats ;
M'éloignant comme toi, j'ai fait un long voyage :
Le printemps près des miens ne me ramène pas.

Le destin contre moi se montre plus sévère...
Le jour où tu fuyais mon toit hospitalier,
J'écoutais en pleurant les adieux d'une mère,
Et pleurant, de l'exil je prenais le sentier.

Triste, j'ai poursuivi ma course aventureuse.
Nul ami n'est venu consoler mes douleurs,
Je traversai la foule, et la foule rieuse
Ne savait ni sécher ni comprendre mes pleurs.

Mais toi, lorsque tu fuis, tes compagnes fidèles
Partagent ton exil, partagent tes dangers ;
Hirondelle, tu vois mille et mille hirondelles,
A ta suite accourir sur des bords étrangers.

Tu pars ! quand les frimas attristent nos rivages,
Tu vas chercher des fleurs sous un soleil plus beau ;
Si ton regard se lase à fendre les nuages,
Tu peux te reposer sur le mât d'un vaisseau.

Aimable voyageur ! charmante créature !
Va, reviens, cours et vole en toute liberté ;
Par les beaux jours, ta vie en tous lieux se mesure,
Tu ne vois ici bas qu'un éternel été.

Quelle fête pour moi, quand tu venais naguère
 Voler près du balcon d'où ma main te jetait
 Les flocons de duvet et la paille légère
 Pour tapisser le nid que mon toit abritait !

Tu reviendras sans doute, et moi, pauvre hirondelle,
 Je ne serai plus là présent au rendez-vous ;
 Mais d'autres te prendront aussi sous leur tutelle :
 L'étranger pour toujours a place auprès de nous.

Va, nul n'a vainement imploré la famille
 Dont je conserve ici le touchant souvenir ;
 Tu trouveras un ange, aux traits de jeune fille,
 Qui se charge pour moi du soin de t'accueillir.

Vois ce noble vieillard que ma mère accompagne,
 Ton retour à ses yeux présage mon retour :
 Impatient, il part, il gravit la montagne,
 Cherchant s'il aperçoit l'objet de son amour.

Si du moins tu pouvais comprendre ma souffrance,
 Tu viendrais, cher oiseau, visiter mon exil ;
 A ton cou, chaque fois, en signe d'espérance
 Je suspendrais mes vers avec un léger fil.

Et chacun se dirait : Quel est le plus fidèle
 De l'oiseau qui revient près de son bienfaiteur,
 Ou du fils exilé qui charge l'hirondelle
 Du message d'amour que lui dicta son cœur ?

Mais tu ne fus créé que pour user ton aile
 A sillonner les airs qui s'ouvrent devant toi.
 Adieu message, adieu trop volage hirondelle,
 Le Dieu qui te fit libre aura pitié de moi !

Je reverrai bientôt la cité qui m'est chère.
 D'une famille aimée, oh ! oui, j'entends l'appel.
 Ton retour a promis les beaux jours à la terre ;
 Le mien les fixera sous le toit paternel !

HÉBRARD.

SOUVENIRS D'ALGER.

A MADemoiselle ERNESTINE DE B....

SIXIÈME ARTICLE ¹.

Les principaux Maures d'Alger, généralement satisfaits d'être affranchis de la domination turque et éprouvant quelque orgueil d'être appelés à remplir des fonctions administratives conjointement avec les Français, assistaient assidûment à toutes les fêtes données par le gouverneur général et par les généraux et fonctionnaires de l'armée.

La grande quantité de rafraîchissements et de friandises de toute nature qui leur étaient offerts, leur plaisait, et beaucoup d'entre eux jouaient volontiers le wist, Pécarté et surtout les échecs, jeu très goûté des Orientaux si calmes et si graves.

A l'instigation de Ben-Mustapha-Pacha, le plus riche d'entre eux, ils résolurent de répondre par une soirée à toutes les invitations qu'ils avaient reçues, et ils se réunirent pour en faire les frais. Ben-Mustapha, fils de l'ancien dey, et dont je vous ai déjà entretenu, offrit sa maison pour la réunion, et des invitations en français, signées par trois commissaires désignés parmi les Maures les plus influents, furent adressées à toutes les personnes qui formaient habituellement la société d'Alger. Nous savions que les Maures faisaient de grands préparatifs pour rendre leur fête brillante; mais ce que nous connaissions de leur manière de vivre ne nous en donnait pas une très haute idée; nous fûmes agréablement déçus.

Au jour fixé, nous nous rendîmes chez

Mustapha, qui avait fait éclairer par des lanternes toutes les rues aboutissant à sa maison, dont la porte d'entrée était illuminée en verres de couleur. La grande cour, pavée en carreaux de marbre blancs et noirs avait été disposée pour le bal; les galeries étaient garnies de banquettes en gradins, et de riches draperies ornaient toutes les arcades en ogive. Il existait au milieu de la cour un grand jet d'eau qui retombait dans plusieurs vasques élégantes en marbre blanc sculpté avec goût. Ce jour-là l'eau avait été remplacée par une prodigieuse quantité de fleurs qui, étagées en pyramide, faisaient un effet charmant. Cette immense cour, transformée ainsi en un magnifique salon, était éclairée par une multitude de bougies. Les quatre pièces du rez-de-chaussée avaient chacune leur destination; l'une servait de vestiaire, l'autre était destinée aux rafraîchissements et les deux dernières contenaient des tables pour des jeux de toute espèce.

Les Maures étaient tous richement vêtus; ils avaient nommé douze commissaires pour faire les honneurs de la fête, et chacun d'eux était désigné par un emblème particulier en diamant, placé sur le dolman; l'un portait un croissant, l'autre une étoile, un troisième deux sabres en croix, etc. Tous semblaient prendre à tâche de faire renaître auprès des dames invitées cette galanterie si renommée de leurs ancêtres, et qu'ils ont laissée en héritage aux Espagnols lorsqu'ils quittèrent ce pays qu'ils regrettent toujours. Chaque dame recut un

¹ Voir page 269

bouquet en entrant, et les commissaires leur prodiguèrent les attentions les plus délicates pendant toute la soirée.

Une des pièces de la galerie supérieure avait été préparée pour recevoir le gouverneur général et les personnes qui tenaient un rang élevé dans l'armée. Lorsque le gouverneur général fut arrivé, on crut devoir lui donner un échantillon des divertissements du pays, et on commença par faire comparaître devant lui une troupe de musiciens, si l'on peut toutefois donner ce nom à des gens qui, munis de hautbois, de tambours et de castagnettes en fer, font tous ensemble un tapage à forcer les auditeurs à se boucher les oreilles. De temps en temps un des musiciens jouait un solo de hautbois qui excitait l'admiration des Maures, en ce que, sans discontinuer un instant de souffler dans son instrument, il prenait les poses les plus forcées et les plus burlesques. Après les musiciens, on introduisit une troupe de chanteuses qui se mirent à pousser des cris si discordants que le gouverneur pria qu'on les fit taire. Une troupe de danses leur succéda et n'eut pas plus de succès.

Heureusement les Maures qui nous avaient invitées pensant bien que nous serions peu satisfaites des divertissements nationaux, avaient appelé la musique d'un régiment français pour nous faire danser.

Aucune de leurs femmes ne se montra à cette fête; un des quatre côtés de la galerie supérieure avait été garni de tentures derrière lesquelles toutes les dames de la maison et celles des principaux Maures étaient réunies et voyaient tout ce qui se passait sans être vues. Nous entendions un bourdonnement continu derrière cette tenture, et de fréquents éclats de rire annonçaient qu'elles prenaient leur bonne part de plaisir. Plusieurs d'entre nous purent aller les voir, je fus de ce nombre, et je dois dire que je n'ai jamais vu une réunion de plus jolies femmes, toutes parées avec une grande ri-

chesse, mais d'une façon si singulière qu'on ne peut s'en faire une idée sans les avoir vues. Si cependant vous voulez bien vous reporter à la description que je vous ai déjà faite de leur costume habituel dans l'intérieur des maisons, vous pourrez vous figurer une réunion d'une cinquantaine de femmes vêtues à peu près de même et courant, jambes et pieds nus sur les tapis qui garnissaient l'appartement; elles essayaient entre elles d'imiter nos danses, et c'est ce qui causait surtout leurs longs éclats de rire.

Une des pièces de la maison avait été réservée pour les autorités Maures. Le muphti, les deux cadis, les ulémas et autres fonctionnaires subalternes étaient gravement assis sur des divans et ne se dérangèrent pas de toute la soirée. Cette pièce, ornée avec beaucoup de soin, était éclairée d'une manière spéciale à l'aide d'énormes bougies vertes et rouges de plusieurs pieds de hauteur, supportées par de grands candélabres en argent. Dans une espèce de renfoncement, qui existe dans tous les appartements maures, on avait placé la musique sacrée qui se fait entendre dans les mosquées les jours de grande cérémonie. Cette musique joua toute la nuit devant les autorités maures, qui exercent en même temps les fonctions religieuses et judiciaires. Elle se composait d'un violon, d'un alto, d'une basse et d'une guitare. Les musiciens étaient accroupis et tenaient leurs instruments entre les jambes, à l'exception de celui qui jouait de la guitare, qui, pendant toute la nuit et avec une gravité imperturbable, tourna la tête de droite à gauche et de gauche à droite à chaque mesure, et sans jamais se lasser de cette pantomime si fatigante.

Les Maures, par considération pour la nation française qui a accordé aux Juifs d'Alger les droits civiques dont ils étaient privés sous le dey, avaient cru devoir inviter les principaux Israélites et leurs femmes, dont le costume fort riche se terminait par

une coiffure qui semblait les gêner infiniment. Cette coiffure est le sarmah qui se pose sur le sommet de la tête où il est fixé par des ganses qui en font le tour. Figurez-vous, ma chère Ernestine, une espèce de tuyau de poêle, long de deux pieds environ, ouvert en dessous et qui va en diminuant jusqu'à son extrémité qui reçoit, lorsque les femmes sortent de chez elles, un long voile en mousseline de laine très fine et très claire. Sa position presque horizontale rend ce sarmah très gênant, surtout lorsque les femmes sont assises, comme elles l'étaient ce jour-là, sur des banquettes adossées au mur. Aussi presque toutes ces Juives portent-elles la tête en avant d'une manière ridicule. Le sarmah est ordinairement en filigrane d'or ou d'argent, et après cette coiffure est attachée une large bande en tissu d'or qui descend jusqu'aux talons.

C'est à cette fête que nous vîmes pour la dernière fois, dans le costume de sa nation, la belle Aziza, fille du juif Bacri, cause première de la guerre avec Alger. Elle avait déjà adopté les modes françaises, mais cette fois elle n'osa pas se présenter autrement vêtue que les dames Juives, à l'exception cependant du sarmah que les femmes non mariées ne portent pas, et elle voulut bien répéter devant nous une des danses du pays qu'elle exécutait souvent en présence du dey dans l'intérieur de sa famille.

Cette réunion a été, sans aucun doute, la plus belle qui ait eu lieu à Alger, et la profusion des lumières, ainsi que des rafraîchissements de toute espèce, prouva que ceux qui en avaient fait les frais n'avaient rien négligé pour nous la rendre agréable.

A quelques jours de là, les autorités militaires et administratives de l'armée firent partie d'une expédition d'une nature toute pacifique; il s'agissait de la première récolte de fourrages qui ait été tentée en grand pour le service de la cavalerie. On était allé d'abord reconnaître les points sur lesquels

on pouvait établir les faucheurs d'une manière avantageuse, dessiner les camps provisoires qui devaient protéger l'opération et assurer la subsistance des travailleurs au nombre de douze cents.

Le commandant de la marine proposa aux dames qui étaient restées à Alger de s'embarquer sur un des bâtiments à vapeur en station dans le port, et d'aller visiter les ruines d'une ancienne ville romaine nommée Rostanium située à peu de distance du Cap Môtifoux. Nous acceptâmes toutes avec empressement. Les préparatifs furent bientôt faits, et nous nous mîmes en route pour une traversée qui devait durer environ une heure et autant pour le retour. Le commandant, un des officiers les plus braves de la marine française, et que nous savions être d'un caractère fort aventureux, vint arrêter les élans de gaieté auxquels nous nous livrions malgré les inconvénients du mal de mer dont quelques dames étaient atteintes, pour nous dire qu'il était fâché de nous avoir proposé ce petit voyage, parce qu'on signalait à quelque distance un bâtiment anglais qui pourrait bien nous inquiéter.

Nous crûmes à son assertion sans réfléchir un instant à l'état de paix dans lequel nous vivions, et la frayeur commença à s'emparer de quelques-unes d'entre nous, quand nous vîmes ce bâtiment s'avancer vers nous avec une grande rapidité. Cependant nous fîmes bonne contenance et nous débarquâmes à cent toises des ruines que nous allions visiter et dont la reconnaissance fut bientôt faite, car elles consistent en quelques amas de pierres sans aucune forme et sans nulle trace de sculptures ni d'ornements. Il est probable que presque tous les matériaux de cette ville ancienne ont été employés à la construction d'Alger.

Aussitôt que notre courte visite fut terminée, le commandant vint nous prévenir de l'air le plus sérieux que le bâtiment qui nous suivait était effectivement anglais, et il nous fit remarquer le pavillon qui alors

se distinguait parfaitement. Il nous dit qu'il serait sans doute obligé de combattre pour l'empêcher de nous inquiéter dans notre promenade, et il nous engagea à rester tranquilles pendant qu'il allait le reconnaître; il remonta à bord, laissant quelques officiers de marine pour nous tenir compagnie.

Lorsque les deux bâtiments furent à quelque distance l'un de l'autre, celui qui nous avait amenées tira un premier coup de canon en hissant le pavillon français. Le vaisseau qui nous avait été désigné comme anglais riposta par plusieurs coups qui nous effrayèrent beaucoup, et pendant plus d'un quart d'heure nous fûmes témoins d'évolu-

tions qui nous auraient beaucoup intéressées si la peur ne s'était emparée de toutes nos facultés. Après une vive canonnade que nous supposions devoir faire des ravages terribles sur les deux vaisseaux, le bâtiment anglais amena son pavillon, et le capitaine débarqua avec un excellent déjeuner qu'il avait fait préparer et de la musique qu'il avait recrutée à Alger. Nous reconnûmes alors le commandant d'un des bateaux à vapeur de la station d'Alger qui avait combiné cette surprise avec celui qui nous avait proposé la visite de Rostanium.

M^{me} Pauline HERMENT.

(*La fin à un prochain numéro.*)

UNE

PRÉTENTION DE PROFESSEUR.

J'ai trouvé il y a quelque temps dans un journal de province, l'idée développée d'établir un cours sur l'économie et les soins du ménage. C'est, il me semble, une manie particulière à notre temps de faire des sciences de tout.

L'enseignement extérieur, avec ses prétentions universelles, confiera bientôt chacun des devoirs d'une mère à un instituteur spécial, et je ne sais plus ce qui restera à cette douce et sainte éducation de la famille que l'on restreint chaque jour. C'est vraiment pousser trop loin l'humeur pédagogique que de vouloir instituer des professeurs de ménage. A cet égard, d'abord, la mesure de science étant relative à celle du besoin, chaque maître enseignant sera forcé de tout exposer, de tout dire, tandis que chaque famille se limiterait sur ce qu'elle devrait savoir et exercer. Ne dépossédez pas nos mères de leur mission la plus naturelle, de leurs droits les plus simples : vous n'en-

seignerez pas mieux l'économie avec vos démonstrations théoriques qu'elles ne le font avec leurs exemples. Il n'y a pas d'économiste, si savant qu'il soit, plus habile qu'une mère à faire vivre sa famille et à combiner les besoins et les privations dans la juste proportion des ressources. Il y a longtemps que le dévouement maternel a épuisé votre science, et si ce n'est de lui que vous la tenez directement, soyez sûrs qu'elle est bien au-dessous de l'admirable pratique de nos mères. Il en est des soins du ménage comme des instincts primitifs du cœur, comme de la morale usuelle, c'est dans le sanctuaire de la famille qu'on les apprend, non dans les livres et moins encore dans ce qu'on appelle des *cours*.

Les affections, les habitudes, la parenté, les égards, les prévenances, les mille échanges de petits services dont se compose la vie domestique. la vie intime et recueillie, voilà

l'école où se trouvent la science du ménage et la morale de nos premières années.

Je sais qu'au milieu de la dissipation et du tumulte des grandes villes, le lien sacré de la famille se relâche trop souvent ; que la parenté n'est quelquefois qu'une convention, et ne se retrouve avec toute son autorité que dans les actes de partage ; qu'on se rassemble plutôt qu'on ne se réunit ; que les années se passent à parler de la famille sans la voir ni s'en occuper ; que des générations finissent, que d'autres s'élèvent sans qu'on soit même bien au courant de ces noms qui s'effacent et de ces noms qui succèdent. Je sais tout cela, j'en ai vu trop d'exemples ; mais vouloir suppléer les mères dans le premier de leurs devoirs, n'est-ce pas faire cause commune avec ces fautes et tendances et détruire un lien de plus dans la famille ? Prêchez, prêchez plutôt, prêchez en toute occasion les principes, les institutions, les coutumes qui peuvent resserrer ces liens ; mettez la famille en hon-

neur ; c'est la plus utile, la plus heureuse réforme sociale que vous puissiez poursuivre ; là est le secret providentiel de la morale, de l'ordre et du bonheur.

La littérature anglaise et allemande, et, depuis quelques années, la littérature française, sont entrées dans une noble croisade à cet égard. Elles ont peint dans de gracieuses compositions les scènes attachantes de la vie intérieure ; elles nous ont intéressés, attendris, captivés par le charme des plaisirs ou des dévouements domestiques. Plusieurs femmes ont apporté leur tribut avec succès à ce pieux travail. Ces livres font quelque bien et passent comme toutes choses ; mais d'autres succèdent. Il en est de tous ces essais comme des feuilles des arbres ; nous ne voyons que celles de chaque saison, et bientôt elles tombent sur la terre, mais elles forment les couches successives d'un sol fertile.

Bonne DE MENAINVILLE.

COURRIER DE PARIS.

28 octobre.

Mon père est allé faire un petit voyage, chère cousine, et nous avons profité de son absence pour nous rendre à ****, où nous sommes restés près de trois semaines et ce temps nous a paru bien court je t'assure. Il n'a pas toujours fait beau cependant, mais les bons et les mauvais jours passaient vite, et pour mieux dire il n'y a pas de mauvais jours dans une telle compagnie ; madame de C*** est si bonne, si aimable, Gabrielle lui ressemble si bien, et toutes les deux savent rendre leur hospitalité si agréable ! Et puis, tu sais combien j'aime l'automne à la campagne ! Je trouve le paysage plus beau dans cette saison ; j'aime

ces teintes de pourpre et d'orange qui varient si harmonieusement la verdure des arbres. J'aime cette sorte de calme et de silence qui, par un beau jour, règne dans les champs à cette époque de l'année ; on dirait que la terre, fatiguée des efforts qu'elle a faits pour produire, se repose à présent, et que tout dans la nature sommeille. Je ne sais à quoi cela tient, mais j'ai souvent remarqué que les sons s'isolent alors et parviennent à nos oreilles bien mieux et de plus loin que dans l'été. Le sol déponillé n'a plus de moissons qui ondulent et bruissent au vent, le feuillage éclairci a moins de murmure, les oiseaux se taisent, et de distance en dis-

tance, on n'entend plus que la voix d'un laboureur conduisant la charrue ou bien encore le coup de fusil d'un chasseur et les aboiements d'un chien.

Tu me diras peut-être qu'au printemps je me réjouissais à l'aspect d'un tableau tout différent, car alors la vie et l'activité se répandent partout, mais je ne m'en dédirai pas; la nature est toujours si belle sous quelqu'aspect qu'on la contemple! Je suis charmée de celui sous lequel je la voyais hier encore, et nous avons bien profité de notre temps, je t'assure.

Pendant que nous faisons de délicieuses promenades dans la forêt, pendant que nous jouissons du plaisir très vif de reproduire, quoique imparfaitement, les sites que tu as tant de fois admirés avec nous, M. de C..., mon frère, le frère de Gabriel étaient d'ordinaire à la chasse lorsque leurs affaires ou leurs études ne les appelaient pas à Paris; puis, quand venait le soir, le salon nous réunissait en assez grand nombre autour d'un bon feu, car les voisins de campagne font un peu partie de la famille; c'était alors un moment de bonne causerie auquel succédaient bientôt la partie de whist, un peu de musique et le grand cercle autour de la table à ouvrage où chacune de ces dames déployait quelque nouveauté plus ou moins admirée. Aujourd'hui, toutes les femmes travaillent, aussi, ai-je trouvé là de fort jolies choses que je me suis empressée d'apprendre en pensant à toi, me réjouissant fort de mes conquêtes qui deviendraient les tiennes.

De ce nombre sont des bourses charmantes que je veux t'apprendre à faire aujourd'hui même aussitôt que je t'aurai transmis ma traduction des adieux de Childe Harold à l'Angleterre, et le petit morceau italien que mon cher oncle Jean nous donne à traduire.

« Adieu! adieu! Ma plage natale s'évanouit sur l'horizon bleu des eaux. Les vents du soir soupirent, les brisants rugissent et la sauvage mouette pousse

• d'aigres glapissements. Le soleil qui descend là-bas sur la mer, nous le suivons • tandis qu'il fuit devant nous. Adieu donc, • à lui et à toi, ma natale plage; bonsoir.

« Dans quelques heures, l'astre se lèvera • pour donner naissance au matin, et moi, • je saluerai l'Océan et les cieux, mais non • point ma mère. La bonne salle de mon ma-
« noir est déserte; son foyer désolé; des
« herbes sauvages s'amassent sur les mu-
« railles, et mon chien hurle à la porte.

« Viens ici, mon petit page! Pourquoi
« pleures-tu? pourquoi te lamentes-tu? As-tu
« donc peur de la fureur des vagues; ou
« trembles-tu au froid de la brise? Essuie
« alors les larmes de tes yeux; notre na-
« vire est fort et file avec vitesse: le plus
« rapide de nos faucons aurait peine à fen-
« dre plus rapidement l'espace.

— « Que les vents soient violents, que les
« vagues soient grossissantes, je ne crains
« ni les vents ni les flots, et pourtant, sir
« Childe, ne vous étonnez pas si mon âme
« est pleine de douleur, car je me suis sé-
« paré de mon père; je suis loin de ma mère
« que j'aime, et je n'ai plus d'ami que vous
« et un autre là-haut. »

BYRON.

ITALIEN.

Quando Giesu coll' ultimo lamento
Schiuse le tombe e la montagna scosse
Adamo rabbuffato e sonnolento
Levò la testa e sovra i piè rizzosse.

Le torbide pupille intorno mosse
Pieno di meraviglia e di spavente
E palpitando addimando chi fosse
Lui che pendova insanguinato e spento

Come lo seppe, alla rugosa fronte,
Al crin canuto ed alle guance smorte
Colla peultita man fe danni ed onte
Si volte lagrimando alla consorte
E selamò sì che rimbombonne il monte:
O, per te diedi al mio signori la morte.

MINZONI.

Voilà une belle peinture de l'effet produit par la mort de Jésus.

Mais je reviens à nos conquêtes qui nous

mettront à même de faire quelques jolis ouvrages lorsque le moment s'approche où nous aurons besoin de distribuer beaucoup de petits présents.

Les nos 1 et 2 sont chacun la moitié d'un abat-jour riche et élégant ; ils sont en moire blanche. Le premier, pour lampe carcel, le second pour bougies.

Que tu les dessines toi-même ou que tu les fasses dessiner, aie soin que le dessin soit fait sur le *biais* de l'étoffe.

Ils doivent être brodés en points de chaînette ou au crochet, et les signes différents que forment le trait du dessin sur notre planche indiquent les couleurs à employer.

Quand ils seront brodés avec tout le soin possible, c'est-à-dire en évitant qu'aucune épaisseur de bouts de soie ou de nœuds dépasse la ligne du dessin (car on les verrait parfaitement à travers l'étoffe éclairée et transparente), il faudra les fermer par une couture très finement faite et puis le border, du haut et du bas, avec une petite ganse un peu ferme, posée sur un rempli de la moire.

Pour faire le rempli dans le haut, pense à donner, de distance en distance, un petit coup de ciseau dans le bord de l'étoffe ; sans cette précaution, tu ne pourrais la renverser sur elle-même, le cintre extérieur étant plus petit que celui qu'il doit recouvrir.

Tes abat-jour terminés, tu les poses sur les carcasses destinées à les recevoir, et sur lesquelles nous mettons d'ordinaire des abat-jour en papier.

Gabrielle et moi avons fait des abat-jour semblables à ceux-ci pour le salon, et nous les avons achetés chez Sorré-Delisle. L'abat-jour pour carcel, tout dessiné, nous a coûté 7 fr., et la soie ombrée pour le broder 1 fr. 50 c. ; l'abat-jour pour bougie est du prix de 4 fr. 50 c., et la soie ombrée 1 fr.

Les nos 3 et 4 t'offrent l'aspect d'un tricot pour bourses les plus jolies du monde, et aussi pour sacs élégants. Ces bourses *mer-*

veilleuses se font en beau fil blanc d'Irlande avec des perles d'or. J'en ai fait ainsi pour ma mère et ma grand'maman, et j'en ferai une pour moi aussi. L'on se récrie tout d'abord sur l'élégance d'une bourse blanche en regrettant toutefois que sa fraîcheur soit si peu durable ; mais l'objection disparaît aussitôt que l'on sait que la bourse est en fil et qu'elle se lave parfaitement.

En se lavant les mains on savonne sa bourse, c'est l'affaire d'une minute ; on la presse dans une serviette (ce n'est pas à toi que je dirai qu'il ne faut pas la tordre), et on la met sécher au feu ou au soleil suivant la saison.

Je te conseille de faire des bourses blanches, et je suis sûre que toutes nos amies voudront en faire aussi, c'est pourquoi je vais t'enseigner à les faire :

Prends deux aiguilles d'acier très fines, du très beau fil d'Irlande de la grosseur de celui que tu emploierais pour coudre dans de la batiste, et une masse et demie de perles d'or très bien dorées, afin qu'elles ne changent point en les savonnant, et faisons la bourse du tricot n° 1, après avoir préalablement enfilé les perles.

Monte sur une aiguille cinquante-deux mailles. Tu te souviens que nous ne comptons jamais pour un tour les mailles que nous montons ainsi pour commencer.

1^{er} tour. Garde le fil devant toi comme pour tricoter à l'envers et prends la première maille sans la tricoter ;

Glisse une perle tout près du tricot ;

Tourne le fil autour de l'aiguille de façon à le ramener devant toi comme pour tricoter à l'envers ;

Prends à l'envers les deux mailles qui suivent et tricote-les à l'envers ;

Fais glisser une perle tout près du tricot, tourne le fil autour de l'aiguille et ramène-le devant toi, toujours comme pour tricoter à l'envers ;

Prends à l'envers les deux mailles suivantes et tricote-les à l'envers ;

Fais glisser une perle tout près du tricot, tourne le fil autour de l'aiguille et prends à l'envers, les deux mailles suivantes pour les tricoter à l'envers, et toujours de même jusqu'à la fin de l'aiguille.

Pendant que tu as tricoté ce tour, les perles ont pu rouler sur l'aiguille et passer derrière elle, aie soin de les ramener toutes avec le doigt afin qu'elles soient toutes bien placées.

2^e tour. Ton tricot devant toi, toutes les perles doivent se trouver derrière l'aiguille ; à présent :

Prends la première maille à l'envers, sans la tricoter ;

Tricote la seconde maille à l'envers ;

Tourne le fil autour de ton aiguille et ramène-le devant toi comme pour tricoter à l'envers ;

Prends les deux mailles suivantes et tricote-les à l'envers... et toujours de même jusqu'à la fin de l'aiguille.

3^e tour. Prends à l'envers la première maille sans la tricoter ;

Tricote la seconde maille à l'envers ;

Glisse une perle tout près du tricot ;

Tourne le fil autour de l'aiguille et ramène-le devant toi comme pour tricoter à l'envers ;

Prends les deux mailles suivantes et tricote-les à l'envers ;

Glisse une perle tout près du tricot... et toujours de même jusqu'à la fin.

Quand la bourse est d'une longueur suffisante, on rapproche les deux côtés et on les coud l'un à l'autre par une couture de *bas*, c'est-à-dire en prenant alternativement deux demi-mailles à gauche et deux demi-mailles à droite ; cette couture se faisant aux deux extrémités de la bourse seulement et laissant au moins un tiers de sa longueur dans le milieu pour former l'ouverture.

Fronce-la du haut et du bas et couds les glands.

Avec ce tricot tu peux encore faire de très

jolies bourses d'hommes, en cordonnet de Berlin, orné de perles d'or ou d'acier. J'aime mieux l'acier pour les bourses.

Pour un sac, tu prends de très fort cordonnet dans lequel tu enfiles des perles d'or, d'acier ou d'argent, à ton choix, du n^o 6, et deux aiguilles d'acier, moyennes.

Tu montes cinquante-quatre mailles et tu fais la même chose que pour les bourses ; à cela près que tu mets *deux* perles ensemble, on tu n'en mettais qu'une pour les bourses, et qu'au lieu de ne tricoter qu'une aiguille sans perles, tu en tricotes *trois*.

Tu ne fais d'abord qu'une moitié du sac, et quand cette moitié est d'une longueur suffisante, c'est-à-dire aussi longue que large et pas plus, tu fais deux tours, unis en tricot de *jarretière*, puis un tour semblable au tour indiqué : 1^{er} tour.

Et puis encore deux tours de tricot de *jarretière* et un tour indiqué : 1^{er} tour.

Puis encore un tour de jarretière et l'on forme son tricot.

Et l'on fait l'autre moitié du sac semblable à celle-ci.

Quand elle est finie, tu couds les deux moitiés l'une à l'autre, observant de laisser pour l'ouverture les parties du sac qui ont les deux rangées d'œillets produites par le tricot, alternativement à jour et uni. Ces œillets seront pour passer les coulisses.

En bas du sac, pose avec des perles une espèce de frange formée d'anneaux cousus les uns à côté des autres, et par conséquent assez rapprochés pour qu'ils tombent *verticalement*. Cette frange devra avoir deux centimètres de haut.

Après avoir fait de la gause, passe-la dans la coulisse et arrête aux deux extrémités du sac, à droite et à gauche, en posant les glands de perles qui serviront à ouvrir le sac.

Un sac de ce genre, cerise et argent, ou bien bleu Louise et or, ou acier, vert et argent, violet et or, ou acier, ou bien encore rayé de raies horizontales de toutes sortes de couleurs et enrichi d'acier, forment des

sacs charmants que nous pouvons offrir comme des gages de souvenir ou d'amitié.

Passons au tricot n° 4.

Celui-ci est incomparablement plus joli encore. Je l'exécute en fil d'Irlande aussi, et les perles d'or se trouvent fixées tellement en dehors du travail qu'elles sont étincelantes. On y emploie beaucoup de perles, et s'il te faut une masse et demie ou un peu moins, pour la bourse en tricot n° 3, il en faut deux masses pour la bourse n° 4.

Pour celle-ci, monte cinquante-quatre mailles que tu répartiras sur trois aiguilles, et prends une quatrième aiguille pour tricoter le premier tour en *rond*, comme un bas.

Ce premier tour se fait exactement comme le premier tour du tricot n° 3.

Pour le second tour, tu tricotes toutes les mailles à l'*endroit*.

Le troisième tour comme le premier, et ainsi de suite jusqu'à ce que tu sois arrivée à la hauteur de l'ouverture.

Alors, pour faire cette ouverture :

Après avoir terminé le tour où tu as mis les perles, au lieu de continuer à tourner toujours en travaillant successivement *toutes* les aiguilles, de *droite à gauche*, tu commences à tricoter la *même* aiguille de *droite* que tu viens de finir, et, comme tu reviens sur toi-même et travailles alors à l'*envers* de la bourse, tu fais ce tour *uni*, en le tricotent à l'*envers*.

Au tour suivant, tu reviens encore sur toi-même en faisant le tour des perles, et tu vas ainsi de *gauche à droite* et de *droite à gauche*, jusqu'à ce que l'ouverture soit assez longue : mais je dois te faire une observation, c'est que ce tricot *tourne*, ou plutôt *biaise*, et que pour le maintenir *droit* dans la partie de l'ouverture de la bourse, il est nécessaire d'augmenter d'une perle à droite, à chaque troisième tour de perles, et de diminuer *en même temps* d'une perle à gauche, afin de conserver au tricot toujours le même nombre de mailles.

Quand l'ouverture est finie, tu reprends la même marche que dans le commencement, recommençant à faire à l'endroit le *tour uni*.

J'avoue que cette démonstration n'est pas très facile à saisir, à la simple lecture, mais je te dirai encore ce que je t'ai dit déjà, c'est qu'avec un peu d'attention et en exécutant au fur et à mesure les indications que je m'efforce de te donner aussi clairement que possible, tu viendras certainement à bout de réussir, et cela sans beaucoup de peine, je t'assure.

Le n° 5 est un col brisé que tu broderas au plumetis. Dans l'intérieur des feuilles de lilas tu feras un point à jour que l'on appelle point d'échelle, lequel est très facile et que tu dois connaître.

Au lieu de point-turc sur le bord, fais un point d'échelle aussi, ce sera plus nouveau.

Le n° 6 est le dessin d'une manchette pour accompagner le col. Tu la garniras d'une petite dentelle d'un côté et d'une plus haute de l'autre côté. Ces manchettes toutes dessinées m'ont coûté 75 c., au passage Choiseul, et le col, tout dessiné aussi sur mousseline, 1 fr. 25 c.

Les nos 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15 sont des couronnes de chevalier, baron, vicomte, comte, marquis, duc, duc et pair et prince, qui sont destinées à être placées au-dessus des chiffres. On les brode partie au plumetis et partie au point d'arme. La toque qui orne la couronne de duc et pair indique la pairie et peut s'ajouter à toutes les couronnes quel que soit le titre.

Les nos 16, 17, 18 et 19 sont des couronnes sans armoiries.

Voilà tant d'*explications* que je ne me vois plus guère de temps pour te dire deux mots des *modes nouvelles*, qui n'ont rien de *nouveau*, je t'assure.

Toujours des capotes, toujours des corsages justes, des manches plates et la jupe longue, des fichus très montants.

Les corsages plats, fermés pardevant.

ont la partie du bas, ouverte sur le jupon de la robe, à peu près de deux centimètres, comme si le bas du corsage était trop étroit pour qu'on pût boutonner les deux derniers boutons. Les robes brodées en soutache sont toujours jolies, en drap, beau mérinos et taffetas d'Italie, noir.

Voilà tout ce que je te peux dire aujourd'hui sur ce grave sujet.

Adieu, je t'embrasse tendrement; où es-

tu à cette heure, et qui arrivera la première à B***, de toi ou de ma lettre? J'ai envie que ce soit ma lettre, elle se trouverait là comme pour te recevoir. Allez donc ma lettre, portez vite, et portez à ma bonne Eugénie les témoignages d'affectueux et constant souvenir de ceux qui l'aiment: c'est dire de tous ceux qui la connaissent.

Marie D'ANGREMONT.

MAXIMES.

La joie des personnes mélancoliques est bordée de deuil.

PLUTARQUE.

La beauté des sentiments fait la beauté du style; quand l'âme est élevée, les paroles tombent d'en haut.

V^o DE CHATEAUBRIAND.

Celui qui secoue le joug de Dieu, ne sort pas de la servitude, il ne fait que quitter un bon maître.

SAINT-AUGUSTIN.

On est aussi désagréable dans la société en quittant tout de suite son avis qu'en le soutenant avec trop de rudesse; il faut au moins se donner le temps d'avoir été persuadé.

PRINCE DE LIGNE.

L'oubli est une fleur que la bonté de Dieu fait pousser naturellement sur les tombeaux.

EMILE SOUVESTRE.

Ne dire que ce qu'il faut, voilà le tact.

Le dire comme il faut, voilà l'esprit.

Le dire quand il le faut, voilà le jugement.

Il faut deux choses dans toutes les entreprises: un but honorable et des moyens honorables.

Guerre aux erreurs, mais paix aux illusions.

Le soleil et la fortune font briller jusqu'aux insectes.

Demain est l'unique pensée de la jeunesse.

Hier est le refrain favori des vieillards.

PROVERBES ET MAXIMES ESPAGNOLS.

Parole ou pierre lancée ne peut être ratapée.

Point de serrures contre un crochet d'or.

Ne demande pas la poire à l'ormeau.

Garde-toi de l'occasion, et Dieu te gardera du péché.

Fleuve qui se partage devient bientôt ruisseau.

Si la pierre donne sur la cruche, tant pis pour la cruche.

Si la cruche donne sur la pierre, tant pis pour la cruche.

Tel va chercher de la laine qui revient tondu.

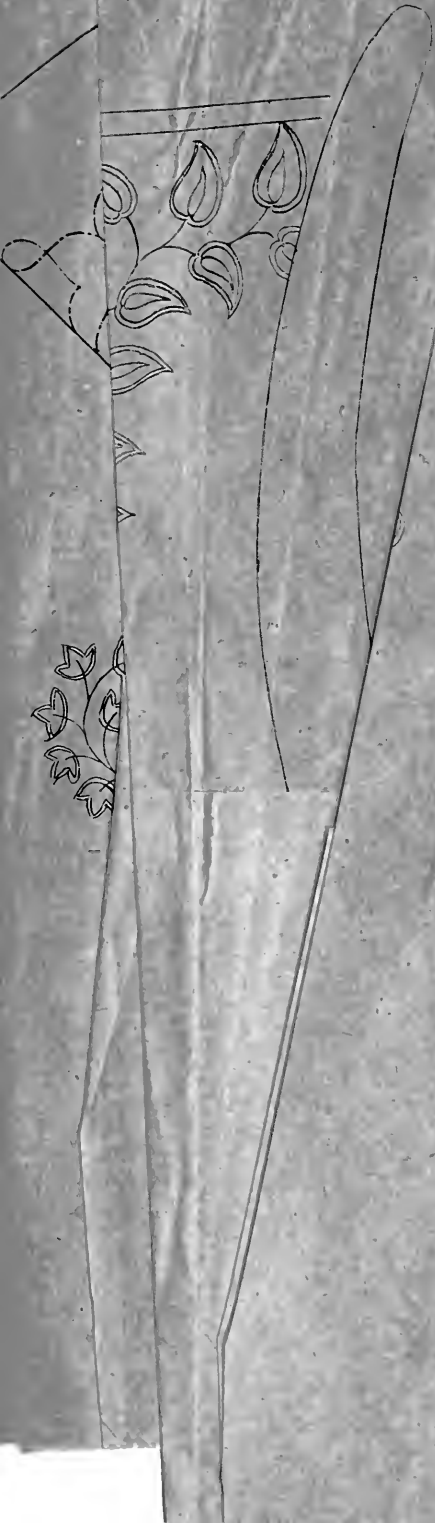
Mieux vaut découdre que déchirer.

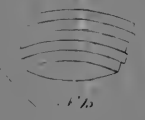
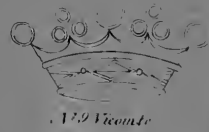
Il ne faut pas exprimer l'orange jusqu'à l'amertume.

La propreté est l'élégance du pauvre.

L'inconséquence est la franchise des imbéciles.

1^{re} Année





— Grand
 - - - - - Petite
 - - - - - Moyen
 - - - - - A usage d'écrite

ÉGLISES ET CHATEAUX.

LE CHATEAU DE DIEPPE.

LE CHATEAU D'ARQUES. — LES FALAISES. — LE MANOIR D'ANGO.

Quand la diligence, emportée sur le chemin de fer avec une rapidité que la fébrile impatience de nos jours trouve déjà trop lente, nous a jetés en quelques heures de Paris à Rouen, et, qu'ayant substitué au fougueux corsier de la vapeur, pour lequel chaque nouvelle fournée de charbon est un relais, cinq ou six relais de robustes attelages normands, nous approchons de Dieppe, le premier objet que nous apercevons du haut de la côte, c'est une admirable tenture verte ou bleue, suivant la nature du ciel qui s'y mire en ce moment; c'est la mer, l'Océan sans limites. Fugitive apparition, elle s'évanouit à mesure que nous descendons au galop vers la ville. Nous allons y entrer. Voici devant nous la porte de la Barre. N'avez-vous pas entrevu à votre gauche, au-dessus des fossés du château, aujourd'hui plantés et verdoyants, de hautes arches qui supportent un pont jeté des murailles à la falaise?... Mais pourquoi chercher à peindre par des mots cet aspect qu'un peintre fidèle, une de vos amies, mesdemoiselles, met ici sous vos yeux? Bornons-nous à notre rôle d'écrivain pour vous dire, ce que ne pouvait dire le crayon, que cette porte *du secours* et ce chemin aérien qui se détache sur l'horizon, servirent, il y a deux siècles, au dénouement d'un drame que nous vous raconterons bientôt.

Il faut d'abord entrer non par la porte dérobée, mais par le portail sombre et imposant ouvert sur la rue de la Barre, et d'où

une large rampe gravit jusqu'au château. Là, tandis que nous montons, chaque pas est une découverte, un enchantement, un horizon nouveau et plus étendu: c'est le premier étage des maisons, le second, puis le dernier, puis les cheminées qui livrent au vent leurs nuages blancs ou bleuâtres, puis le toit de l'église de Saint-Remy, son clocher, puis la merveilleuse tour de l'église Saint-Jacques, puis au-delà la mer! Ainsi va la vie de l'homme; plus il grandit et s'élève de jour en jour, plus il voit haut, loin et vaste, jusqu'à l'heure où il se trouve face à face avec l'éternité dont l'Océan est bien l'image.

Mais tournons les yeux du côté de la terre, où nous sommes encore, et avec cette puissante longue vue, la mémoire assistée de l'imagination, regardons la riante campagne d'Arques, aujourd'hui si paisible, si sereine et où s'accomplirent tant de faits d'armes avant le dernier et le plus célèbre. Cette rivière qui coule sous de frais ombrages, portait autrefois, à cause de sa profondeur, le nom saxon de *Diep*, *Dip* (*Deep* en anglais). Quelques pêcheurs, établis à son embouchure dans la mer, furent les fondateurs de Dieppe, de même que cette petite rivière d'Arques fut sa marraine, et que la cité d'Arques, dont la population actuelle s'élève à peine à 800 habitants, fut jadis sa dame et maîtresse. Aujourd'hui c'est le *hameau* de Dieppe qui est maître et seigneur, et la *cité* d'Arques languit sous son château

en ruines. L'histoire n'est qu'un long tissu de vicissitudes de cette espèce.

A combien de sièges, à combien d'assauts les murailles du château d'Arques, dressées sur la colline rapide et gardées par des fossés profonds, ont-elles résisté depuis le dixième siècle jusqu'au dix-huitième, pour tomber ensuite, en quelques années, sous la main destructive de l'abandon, et plus encore sous celle de la cupidité! Vers la moitié du dernier siècle, l'antique château d'Arques cessa d'avoir même les deux invalides qu'il avait possédés pour unique garnison, et fut livré à tous les habitants de la contrée qui avaient des maisons à bâtir : c'était une carrière inépuisable pendant cent ans. Les parapets du haut desquels les hardis guerriers du comte Guillaume et du vicomte Gosselin lançaient jadis leurs dards et leurs quartiers de rocs sur les assaillants, furent alors transformés en marches d'escalier ou en âtres pour des maisonnettes de bourgeois retirés du commerce. Ces murailles, entre lesquelles Richard Cœur-de-Lion habita après un siège et qui entendirent Henri IV donner à ses généraux le plan de la bataille du 20 septembre 1589, fournirent à quelques cultivateurs, à quelques pêcheurs, vieillis aux champs et à la mer, des pierres héroïques pour former les murs de leurs humbles cabanes; puis, après toutes ces dévastations, ce qui restait encore de décombres debout, plus le terrain, fut vendu en 1793, moyennant la somme de huit mille trois cents livres.

Alors la vieille forteresse subit une autre métamorphose, elle devint spectacle, et, moyennant un franc, un démonstrateur émérite faisait voir aux curieux la tour démantelée au sommet de laquelle, en 1144, un moine flamand, devenu capitaine de cette forteresse, se tenait constamment pendant un siège fameux. Il avait la prétention de déterminer le lieu où fut la salle dans laquelle se passa une scène solennelle, lorsque Robert-le-Diable, qui n'avait reculé, son sur-

nom ledit, à la pensée d'aucun forfait, arrivant au château d'Arques avec les projets les plus criminels contre sa mère, la duchesse de Normandie, se sentit ému, repentant, corrigé, seulement en entendant sa voix et, tout-à-fait converti, il tomba à genoux devant elle.

L'historien - cicéronne savait également par cœur la triste histoire de la prison d'Aliénor, dans le donjon d'Arques, tandis que son frère, Arthur de Bretagne, mourait assassiné dans la vieille tour de Rouen par leur oncle Jean-sans-Terre. Il vous aurait également bien raconté comment, en 1584, des soldats déguisés en matelots sortirent de Dieppe qui tenait pour le roi, afin de tenter un coup de main sur le château d'Arques, alors au pouvoir de la Ligue, et comment chargés de poisson, mais surtout d'armes que cachaient leurs vêtements, ils franchirent le petit pont-levis entre les deux tours qui gardaient l'entrée, égorgèrent la sentinelle de la première poterne, celle de la seconde et se rendirent maîtres du château.

Ces leçons d'histoire traditionnelle, au milieu des décombres entassés par tant d'événements, avaient du moins quelque chose de solennel; mais aujourd'hui l'extérieur, revêtu de magnifiques lierres, a seul conservé la majesté de ruines. A l'intérieur la vaste cour du donjon et les autres cours, déblayées de tous les débris des siècles, sont transformées en boulingrins, en platebands, en frais gazon, et sur le point culminant des ruines s'élève un pavillon tout-à-fait coquet.

Avant de retourner du haut de ce belvédère, sur la plate-forme du château de Dieppe, contempons le champ de bataille que dut si vivement regretter Crillon après le mot tout français, par le fond et par la forme, que lui adressa le roi. Dans le riant village d'Arques, quelques vers gravés (Louis XIII régnant), au mur d'une vieille maison du pays, conservent le souvenir

de la victoire de Henri IV sur le duc de Mayenne. Voici les deux derniers de ces vers :

Arques, Coutras, Ivry ont chacun sa mémoire :
Les cieux ayent l'esprit ; Saint-Denis ait le corps.

Une pyramide a, de plus, été dressée par les Dieppois en 1829 sur cette plaine où les veines de la Ligue ouvertes épanchèrent à ruisseau le sang, ainsi que s'exprime Duchesne, historien de l'époque.

Ah ! les guides et les cicérones sont vraiment les fléaux des curiosités et des ruines. « *Traduttore, traditore,* » disait Biron. Nous pourrions le répéter en le parodiant ; oui, c'est un *traître*, que ce cicérone, ce *traducteur* des vestiges des anciens temps, qui les défigure à cœur-joie, comme un traducteur sans âme défigure un poète de génie. Oui, le cicérone, avec sa leçon invariable, est le fléau des antiquités de l'art et de l'histoire, à moins qu'il n'en soit le bouffon !

Cette boutade nous échappe au souvenir d'Arques, et d'une promenade que nous rappelons avec bonheur. Un jour nous gravissions la falaise qui s'étend au-delà du Pollet, et tout en admirant la mer, si belle à nos pieds, tout en nous retournant à chaque pas pour contempler le pittoresque aspect de Dieppe, et surtout celui du château vu de ce point, nous nous dirigeons vers le *Camp-de-César*, immense rempart de gazon élevé par la main des hommes ; mais par quels hommes ? Gaulois ? Romains ? Normands ? Anglais ? Des monuments de chacune de ces races ont été trouvés dans ce sol à l'aide de fouilles habiles. Tombeaux celtes et belges, médailles romaines, traces du moyen-âge, on y a découvert ces testaments d'époques diverses. Est-ce pour avoir vaguement entendu parler de ces découvertes qu'un cicérone bienveillant qui se rencontra sur notre passage, voulant sans doute aider nos investigations, eut l'art de nous apprendre en une seule phrase que, de ce camp de César, le duc de

Guise avait bombardé, du temps des Romains, le château d'Arques ?

Soyez donc César, Henri IV, Guise, inventez donc la poudre à canon, ayez donc du renom, de la gloire, pour que, quelque beau jour, un habitant de cette terre que vous croyez avoir illustrée, chacun pour votre compte, vous confonde dans un salmis historique tel que celui que nous servit notre docte paysan du pauvre hameau du Puys. Et cependant cet amphigouri était composé d'un pêle-mêle de traditions fondées et de faits réels. Quand il parlait, par exemple, de bombardement, il se rappelait sans doute avoir ouï raconter le siège de Dieppe en 1443, pendant lequel, du haut de cette même falaise de l'Est, Talbot, le *César anglais*, canonna le Pollet, les fortifications de la plage et le château, à moins qu'il ne voulût parler du bombardement de 1694, qui détruisit presque toute la ville, et acheva de rendre odieux à Dieppe le nom anglais.

Ce fut en effet un horrible désastre que l'on peut se figurer en se représentant une pluie de bombes, une ondée de feu de plus de vingt-quatre heures, tombant sur une ville toute construite en bois. Quelques édifices y survécurent seuls, mais cruellement mutilés, entre autres la belle église de Saint-Jacques dont la chapelle de la Vierge subit d'affreux ravages. C'était la troisième fois que Dieppe était dévastée de fond en comble, et de même, au château qui se voit actuellement, avaient succédé trois autres châteaux, non sans laisser chacun quelque chose de lui à son successeur.

C'est ce qui a donné à cet édifice, vingt fois restauré, une physionomie toute particulière : là, le clocher de la vieille église de Saint-Remy, ce temple du dixième siècle, dont la tour reste seule debout pour lui servir de donjon ; là, ces tours saillantes, ces murailles crénelées sont superposées à la falaise à diverses époques. Nul château-fort ne saurait avoir un aspect plus pittoresque ; c'est un curieux assemblage d'ar-

chitectures diverses, et ce mélange de tons est, on le sait, un des traits les plus curieux du château de Fontainebleau. Regardez le château de Dieppe du sommet de la falaise où a été peint le tableau dont vous avez le dessin, regardez-le du milieu de la plage, ou de quelque point que ce soit de la rade, et les siècles vous apparaîtront tour à tour. Ce sera d'abord le huitième siècle avec son géant de corps et d'âme, Charlemagne, et le fort que, dit-on, il construisit sur la falaise afin de s'opposer aux invasions des hommes du Nord, ces fléaux de sa vieillesse. Espérait-il attirer sur ce fort et sur les quelques pêcheurs qu'il défendait la protection du ciel en les plaçant sous l'invocation du nom de sa mère et de sa fille? *Bertheville*, tel fut, assurent les annales, le premier nom du pays, qui ne prit que dans le onzième siècle, au plus tôt, le nom de *Dieppe*, dont nous avons dit l'origine.

A cette époque le fort de Bertheville avait dû être détruit par les hommes du Nord, encore nomades. Une fois *Normands*, et installés sous ce nom dans la Neustrie, ils construisirent, au même lieu, une nouvelle forteresse. Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, en fut le fondateur; mais, sous son fils Richard, Philippe-Auguste renversa cette citadelle, après avoir saccagé la ville, brûlé les navires, détruit le port, et emmené captifs les habitants.

Cette catastrophe abattit Dieppe pour un siècle et plus, mais enfin ses matelots ayant, en 1339, vigoureusement coopéré au siège de Southampton, d'où ils apportèrent un ample butin, cette proie servit à payer la construction de fortifications qui, ceignant la ville du côté de la mer, complétèrent le système de défense dont le château était le point culminant. Ainsi, on édifiait, avec les ruines anglaises de Southampton, des remparts destinés à être ruinés, à leur tour, par les Anglais.

Et cette enceinte fortifiée et la grosse tour carrée qui prit le nom de la *Tour aux*

Crabes, appellation toute maritime, ne furent pas inutiles sous les règnes agités du roi Jean, de Charles VI et de Charles VII. Sous ce dernier surtout, Dieppe était alors, ainsi que tout le reste de la Normandie, au pouvoir des Anglais; et ils ne rendirent au roi de France cette place qu'en 1433, à contre-cœur, et avec le projet de la reprendre un jour.

Les Dieppois, qui avaient longtemps frémi d'impatience sous le jong, sentant que, tout en le laissant tomber, l'Angleterre n'aspirait qu'à le leur imposer encore, profitèrent de leur délivrance pour rendre plus fort le château; et le gouverneur, Desmarets, qui le commandait, en fit une forteresse nouvelle, puissante, d'où, en 1443, il envoya plus d'un boulet, plus d'une bombe sur la bastille en bois construite au-dessus du Pollet par Jean Talbot. Après neuf mois de siège, ce célèbre capitaine fut contraint de renoncer à son entreprise, et le château de Dieppe triomphant, protégea puissamment, du haut de son trône de rochers, la ville de Dieppe, alors si florissante.

Le château de Charlemagne, de Henri II, de Desmarets devint plus formidable encore à l'époque des guerres de religion. L'alliance de ces deux mots fait mal! Bastions, terrasses crénelées, casemates se multiplièrent, et retentirent plus d'une fois du cliquetis des lances, des épées, des cuirasses. Lorsque la Ligue agitait la ville, la citadelle, ressentant le contre-coup de cette agitation, passa de longues nuits sous les armes, et la Fronde à son tour y causa des troubles, dont, pour tenir la promesse que nous avons faite au début de cet article, nous allons dire quelques mots.

Vers le commencement de l'année 1650, à la suite de dissentiments entre le parlement de Paris et l'autorité royale, des séditions éclatèrent, et quelques grands personnages furent arrêtés, poursuivis, contraints de fuir. Parmi ces derniers se trouvait la duchesse de Longueville, femme

pleine de grâce, d'un esprit charmant, et qui fut cependant bien infidèle au rôle de paix et de conciliation, céleste attribut de son sexe, au milieu des discordes civiles. Forcée de quitter Paris pour se soustraire aux poursuites de la cour, elle n'en persista que plus activement dans ses cabales politiques, et après avoir vainement cherché à soulever contre le roi la ville de Rouen où son mari avait résidé comme gouverneur, elle se rendit à Dieppe dans la même intention, mais cette fois avec quelque espérance. A cette époque le château était commandé par M. de Montigny, créature du duc de Longueville; elle comptait sur lui, et elle avait raison, car Montigny la reçut avec empressement à la citadelle.

Dès ce moment, le trouble descendit du château dans la ville, qui était fortement attachée au parti du roi, et la garde bourgeoise prit les armes pour ne les quitter ni nuit ni jour. La milice urbaine gardait la grande porte du château; tous les points principaux étaient occupés militairement, et des pourparlers, qui ne faisaient qu'accroître la mésintelligence, s'échangeaient journellement entre le maire et les échevins toujours de plus en plus fidèles, et la duchesse de Longueville toujours de plus en plus factieuse. Elle avait fini par prendre le ton de la menace avec le corps de ville qui avait riposté avec le ton de la plus énergique résistance. On était à la veille d'en venir aux mains, les canons allaient s'allumer des remparts de la citadelle aux batteries de la plage, lorsque se répandit dans tous les quartiers le bruit de l'arrivée du roi et de la reine régente avec une force considérable destinée à réduire à l'obéissance les factieux retranchés au château. C'était pour le soir même, assurait-on. Ils devaient venir par le chemin d'Arques, et, préparant ses habits de fête pour aller au-devant d'eux, toute la population de la ville était en émoi.

L'émoi n'était pas moins grand dans la

population du château; mais, bien différent du sentiment qui se manifestait sous les murailles par de joyeuses acclamations, celui qui agitait la garnison était une inquiétude toujours croissante, une perplexité sourde et morne parmi les soldats, parmi les chefs même. Montigny était ébranlé, et la duchesse de Longueville, sentant chanceler son appui, commençait à faiblir et à se montrer séditieuse moins hautaine. Chaque cri de *vive le roi!* chaque cri de *à bas la duchesse de Longueville!* venait la frapper de plus en plus vivement au cœur. A mesure que la journée s'avancait, s'accroissaient le trouble et l'indécision qui égaraient sa volonté si impérieuse jusqu'alors. Elle entendait murmurer les soldats, les officiers; Montigny lui faisait entrevoir que, malgré son bon vouloir, il ne pouvait répondre de rien. Il y avait tout lieu de redouter un abandon complet de la part de la garnison tout entière, aux premières démonstrations que ferait l'armée royale contre la citadelle.

« Comment va se passer la nuit? » se disait la duchesse en regardant, pensive et grave, le soleil qui disparaissait dans la mer en feu, et il était de bonne heure encore. Les nuits commencent si tôt et sont si longues au mois de janvier! « Comment cette nuit se passera-t-elle? » L'héroïne commençait à se sentir faible devant le rôle qu'elle avait pris, à mesure qu'approchait le dénouement. Un bruit retentissant de cavalerie au galop, d'artillerie roulant avec fracas, et de commandements militaires, vint lui répondre du côté de la porte de la Barre.

Et les cris de *A bas les frondeurs! Vive le roi!* de s'élever en même temps avec un accent formidable de tous les points de la ville vers le château. La nuit était alors tout-à-fait venue et la duchesse, visiblement consternée, parlait bas à l'oreille de Montigny, lorsque des salves, commencées par les deux canons braqués à la porte de la Barre, furent répétées par les canons des batteries de la plage.

Aux paroles qu'avait dites à voix basse la duchesse de Longueville, Montigny ne répondit qu'en baissant la tête, puis il descendit du donjon, la conduisant respectueusement à travers de longs corridors, vers une petite cour qu'éclairait une lumière flottante, battue qu'elle était par le vent de mer. Une lanterne, que portait un de ses serviteurs, éclairait leur marche dans ces sombres passages jusqu'au fond desquels arrivaient les cris de la ville et, par moment, le grondement du canon.

Alors madame de Longueville, suivie de ses adhérents, hâta le pas, et, enfin, elle arriva dans une petite chambre éclairée par une fenêtre remarquable qui existe encore. Cette fenêtre, partagée en quatre par une croix de pierre, donnait sur une cour intérieure, laquelle conduisait au petit pont-levis de la porte du secours; mais pour arriver à cette cour et par conséquent au pont-levis, il fallait descendre par un des compartiments de cette *croisée*, et ils étaient fort étroits. Il n'y avait pourtant pas à hésiter, on la poursuivait de près, sans doute. Elle prit son parti, et bientôt, ayant franchi la porte du secours et le pont-levis, elle se trouva, accompagnée de quelques fidèles, sur la falaise battue par les rafales de l'hiver. Là, marchant au hasard vers une petite clarté qu'elle apercevait au loin, elle regretta plus d'une fois peut-être cet élégant salon de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, où elle était faite pour briller et pour être aimée. Plus d'une fois elle dut se dire qu'elle eût agi plus sagement en restant à Paris à répandre des bienfaits, que d'en sortir pour être héroïne, et finir, ainsi que le dit un contemporain, par n'être qu'aventurière.

Pendant qu'elle se morfondait dans sa fuite nocturne, les échevins se frottaient les mains de bon cœur. Le bruit par eux répandu dans la ville de l'arrivée du roi et des troupes n'avait été qu'une ruse que la population avait secondée par ses démons-

trations. et grâce à ce stratagème, Dieppe s'était délivré d'un brandon de discorde. Quant à la petite clarté vers laquelle la duchesse de Longueville, croyant entendre des pas lointains, marchait à la hâte comme vers l'étoile du salut, elle avait en effet quelque chose de sanctifié; elle venait du presbytère de Pourville, pittoresque hameau de pêcheurs auquel son aspect sauvage et même désolé, dans une baie étroite ouverte entre les hautes falaises, a donné, parmi les habitants des pays voisins, un très mauvais renom : celui d'être un lieu hanté des démons et des sorcières. Ces crédules campagnards vous diront encore aujourd'hui sérieusement que *pour se faire pêcheur à Pourville, mieux vaut être filleul d'une fée que d'un évêque*. Si la duchesse de Longueville eût su vers quel point elle se dirigeait, peut-être eût-elle reculé devant Pourville; car les personnes les plus éclairées avaient encore à cette époque un peu de la superstition introduite par Catherine de Médicis. Les superstitieuses terreurs de la fugitive auraient pu être doublées par la solitude de la falaise, par le bruit effrayant de la mer, mugissant à quatre cents pas au-dessous d'elle, et ses jambes auraient faibli.

Cependant, après avoir descendu péniblement la falaise, elle arriva transie, mourante de fatigue, au presbytère de Pourville. Le curé fit aussitôt flamber dans l'âtre du foyer hospitalier, et sous ce toit béni par la prière, où peut-être elle prit le germe de l'austère pénitence de la fin de sa vie, elle passa la nuit jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Alors, avertie par les signaux d'un bâtiment qui croisait depuis plusieurs jours dans la rade pour la recevoir, elle quitta le presbytère, ce presbytère qui, singulière coïncidence, avait, cinq siècles auparavant, offert également un asile à Thomas Becket, archevêque de Cantorbery, fuyant devant la colère du roi d'Angleterre, Henri II.

Depuis cette époque, et à part le sinistre jour du bombardement de 1694, on ne

trouve aucun fait important relatif au château de Dieppe.

En 1803, cependant, il dut encore être sous les armes, le 14 septembre, lorsque les Anglais vinrent lancer une centaine de bombes dans la ville; mais aujourd'hui, survivant seul aux fortifications qu'il dominait, il est dans un état de calme parfait. Deux compagnies de la ligne y ont remplacé les archers, les hommes d'armes du moyen-âge, ou les reîtres de Louis XIII et de Louis XIV, et il faut faire de grands frais d'imagination pour revoir les temps écoulés au milieu de cette caserne où roule le tambour des compagnies du centre, où sonne le clairon des voltigeurs.

Il y a cependant là quelque chose d'inaccessible aux vicissitudes des temps; c'est l'aspect magnifique que l'on embrasse de la terrasse du château, la mer, la mer à perte de vue, la mer semée de voiles; mais si l'on regarde autour de soi ces massives tours, ces hauts remparts, et que l'œil descende vers la ville, l'établissement des bains, les maisons, les tourelles qui s'élèvent sur la plage, tout cela ressemble à de véritables jouets d'enfants et les hommes à des poupées d'Allemagne.

Comme on l'a vu, la falaise est une partie essentielle du château de Dieppe: ses tours, ses bâtiments, ses murs y sont implantés, attachés, suspendus: qui pourrait parler de Dieppe sans parler des falaises, ces hautes murailles éblouissantes qui encadrent si merveilleusement la rade, rochers à pic (*feles*, en saxon), au pied desquels est la petite église neuve, la petite église ruinée, la croix de pierre du cimetière de Pourville et qui ont à leur sommet le clocher aigu du village de Varengeville-sur-Mer.

Si, étant à Dieppe, vous avez fait une promenade en canot jusqu'au phare tournant de l'Ailly, qui la nuit rayonne comme un grand œil toujours en mouvement, il est impossible qu'un de vos rameurs ne vous ait pas raconté une merveilleuse légende:

Les habitants de Varengeville trouvant que leur église de Sainte-Marguerite ainsi placée sur le bord de la falaise était trop éloignée de leurs maisons, voulurent en construire une autre au milieu d'eux. A cet effet, ils se mirent à démolir l'église, et chaque jour ils en transportaient les pierres au centre du village, pour y édifier un nouveau temple; mais chaque nuit les pierres consacrées étaient enlevées et reportées au penchant de la falaise. Ce prodige se renouvela assez longtemps pour que les habitants de Varengeville en conclussent qu'ils n'avaient qu'à obéir à une volonté surhumaine, et l'église resta où elle est.

Or, qui opéra ce miracle? Les matelots vous affirmeront, avec la foi la plus convaincante, que ce fut saint Valery, patron des marins, et cela, par la grande affection qu'il a pour les bords de la mer; explication bien digne de ces hardis matelots qui aiment l'onde salée comme leur véritable patrie; qui prient Dieu à deux genoux, les mains jointes, à saint Jacques ou à Notre-Dame-des-Grèves, qui ont pour type le brave Bouzard dont la famille est gardienne du phare depuis cent ans; noble race de ces Dieppois qui allaient découvrir la Floride, coloniser les côtes de Guinée, poursuivre les baleines sous le pôle ou faire la guerre au Portugal pour le compte du célèbre armateur Ango.

Bourgeois illustre qui reçut royalement François I^{er}, Ango avait, outre son palais de Dieppe, merveille de la sculpture en bois, anéantie par le bombardement de 1694, un magnifique manoir à Varengeville, manoir orné de toutes les finesses de l'architecture de la renaissance. Eh bien! aujourd'hui, fenêtres encadrées de festons, galerie supportée par les plus gracieuses colonnes, tourelle à six étages, éclairés par de charmantes petites fenêtres, tout cela est aujourd'hui colombier, vacherie, étable: les poules grattent la terre, là où marcha peut-être la cour de François I^{er}. et deux hautes chemi-

nées admirables d'élégance, dans lesquelles brilla un feu splendide devant les plus hauts personnages de l'époque, sont aujourd'hui remplies de tas d'avoine ou de seigle. Le manoir d'Ango est devenu une ferme, de même que l'élégante petite église des Carmes, à Dieppe, est devenue une scierie mécanique destinée à transformer en planches les magnifiques arbres des forêts.

Ainsi tout s'altère, tout tombe, les forêts; les demeures somptueuses, les châteaux-forts, les falaises mêmes, que la vague mine sourdement et de temps à autres ont lieu des écroulements funestes. Oui, tout tombe, tout périt, tout change, hormis l'Océan qui est éternel! Éternel? jusqu'à ce qu'y descende un formidable regard de Dieu.

Ernest FOUNET.

M. TRIME, LE VOYAGEUR.

CHAPITRE I.

L'INFLUENCE DU NOM.

M. Trime, honorable bourgeois de la ville du Mans, était arrivé à l'âge de quarante ans sans avoir jamais quitté ses pé-nates, lorsqu'un jour lui tomba entre les mains un petit volume jauni, poudreux, qu'il ouvrit par désœuvrement, qu'il parcourut des yeux avec distraction, et qui, enfin, absorba tellement son attention, que sa vieille mie Jeanneton dut l'appeler par deux fois à l'heure du dîner; chose qui jusqu'alors n'était jamais arrivée; l'heure des repas coupait si agréablement les journées, toujours trop longues, que M. Trime avançait, en se rendant dans la salle à manger, le moment où ces mots : *Monsieur est servi*, venaient flatter agréablement son oreille. Ce jour-là il s'assit à table d'un air distrait, et il mangea le potage les yeux fixés sur le vieux petit volume ouvert à côté de son assiette, sans rendre hommage, comme de coutume, au talent de Jeanneton pour les purées aux écrevisses dont il était cependant très friand.

Jeanneton regardait d'un air de mauvaise humeur ce malheureux petit livre qui absorbait toute l'attention de son maître. Plusieurs fois elle essaya, mais inutilement, de

rappeler celui-ci au *sentiment* des mets délicats qu'elle lui servait. M. Trime répondait avec distraction *oui, non*, toujours hors de propos, et Jeanneton était tentée de prendre pour un grimoire, propre à jeter des sorts, le livre qui l'absorbait ainsi. Elle n'en douta plus en voyant que M. Trime mangeait à peine, et qu'il quittait la table, sans songer à son café, pour aller s'enfermer dans sa chambre où il resta toute la soirée.

Le lendemain matin, M. Trime, au moment où Jeanneton venait lui apporter un lait de poule, pour commencer la journée, était encore absorbé dans la lecture de ce petit livre; si un instant il cessait de lire, c'était pour rester les yeux fixés droit devant lui, sans rien voir, sans rien entendre et comme perdu dans un abîme de réflexions.

« Cela n'est pas naturel, se dit Jeanneton le soir de cette seconde journée; monsieur ne lit jamais rien au monde, il ne reste jamais ainsi tranquille dans son fauteuil; il est toujours au contraire flânant partout, bâillant, s'ennuyant et arpentant la maison, le jardin, la cour, les champs sans s'arrêter... Il y a des maléfices dans ce malheureux livre qui lui a été donné Dieu sait par qui!... je vais aller avertir M. Lebossu de ce qui se passe... peut être faudra-t-il en parler aussi à M. le curé. »

M. Lebossu, autre bon bourgeois de la

ville du Mans, qui vivait, comme M. Trime, à sa campagne toute l'année, écouta Jeanne-ton d'un air fort surpris, et se sentant lui-même intrigué à propos de ce livre qui préoccupait si complètement M. Trime, il se rendit à l'instant auprès de lui.

A sa vue, M. Trime sourit, tendit la main à son ami et s'écria :

• Venez, venez ! j'ai trouvé un véritable trésor, mon cher ami, et j'allais me rendre chez vous pour vous en faire part. Le voilà, ce trésor ! voilà un livre qui me donne le mot de la maladie de langueur où j'étais près de tomber...

— La maladie de langueur ! répéta M. Lebossu en regardant M. Trime, dont la figure était pleine et le teint fleuri.

— Oui, je sais maintenant pourquoi, depuis quelque temps surtout, j'ai des humeurs noires ; pourquoi tout me fatigue et me déplaît... mon ami, j'avais une destinée et je ne l'ai pas remplie !... L'influence du nom se fait sentir !... j'étais né pour voyager, pour courir le monde !... j'aurais dû m'en douter... j'aurais dû me rappeler qu'au collège, mes camarades me disaient toujours, pour *me faire aller*, style d'écolier : Trime donc, Trime ! Quand on se nomme Trime, c'est qu'on est fait pour trimer ! C'était la vérité, mon ami ! J'ai voulu, vous le savez, faire valoir moi-même mes terres ; cela ne m'a pas réussi, ou plutôt cela m'a ennuyé ; j'ai voulu devenir chasseur... j'ai voulu me marier... que sais-je tout ce que j'ai voulu !... Mon ami, ce n'est point la paresse qui l'a emporté comme vous l'avez cru ainsi que tant d'autres ; c'est tout simplement que j'étais fait pour voyager.

— Je ne comprends pas du tout, dit M. Lebossu, qui contemplait M. Trime d'un air stupéfait.

— Et moi non plus, je ne comprenais rien à ce que j'éprouvais avant d'avoir lu ce petit livre ! reprit M. Trime. C'est un traité de l'influence du nom ; comprenez-vous, maintenant ?

— Pas davantage.

— C'est que vous n'y mettez pas de bonne volonté ! s'écria M. Trime impatientement. L'auteur prouve, en remontant aux héros d'Athènes et de Rome, et aux faits historiques les mieux avérés, que le nom influe d'une manière remarquable sur la destinée de chaque homme, et voici pourquoi. Dans l'origine, le nom, qui est devenu plus tard nom de famille, n'était qu'un sobriquet. Ce sobriquet désignait ou une qualité de l'esprit, ou un défaut de conformation chez la personne à laquelle on le donnait, ou bien un talent remarquable, ou enfin la profession exercée. Ainsi, par exemple, *Finot*, aujourd'hui nom de famille, ne fut assurément dans l'origine qu'un sobriquet ; *Leboiteux*, en était également un, ainsi que *Lepeintre*, *Lebarbier*, que sais-je !

— Ah ! ça, mais alors, dit M. Lebossu, vous supposez donc que le premier de notre famille, je dis tout le premier, fut... bossu ?

— Je n'en doute pas ! s'écria M. Trime avec une figure épanouie.

— Grand merci ! eh bien ! M. Trime, sachez que dans notre famille tous les hommes sont grands et bien faits, et que toutes les femmes sont grandes et bien faites, et qu'il en a toujours été ainsi en remontant jusqu'au déluge.

— Non - seulement je soutiens mon dire, reprit M. Trime en s'animant ; mais si ce ne sont pas vos enfants, ce sont vos petits-enfants qui subiront l'influence du nom...

— Comment l'entendez-vous, je vous prie ?

— Mais, c'est clair ; vous aurez un jour ou l'autre des bossus dans la famille Lebossu.

A ces mots, M. Lebossu se leva de dessus sa chaise comme mu par un ressort, et prenant son chapeau il partit sans vouloir en écouter davantage.

Le jour suivant, les voisins vinrent tour à tour, comme c'était assez leur habitude, visiter M. Trime, qui ne parlait plus d'au-

tre chose que de l'origine et de l'influence des noms, ne ménageant personne, blessant toutes les susceptibilités pour arriver à ce qu'il appelait ses preuves; et, à la fin de la semaine, sa maison était déserte; chacun le fuyait, lui dont le bon caractère, l'humeur paisible, la cordiale hospitalité avaient attiré autour de lui quelques amis, des connaissances agréables et des flatteurs. Ceux-ci tinrent plus longtemps que les autres; ils laissèrent *éplucher* ou prouver par M. Trime l'origine de leur nom, son influence qui rendait M. Barbier bavard comme un *barbier*; M. Breton, têtue comme une mule. M. Trime, tout enorgueilli de sa science nouvelle, démontrait à chacun que les noms patronimiques même n'étaient jadis aussi que des sobriquets, et avaient une signification oubliée ou méconnue aujourd'hui: ainsi *Nabal*, signifiait fou; *Hagab*, sauterelle; *Déborah*, abeille; *Rachel*, brebis; *Hannah*, gracieuse, etc.

« Quant à mon nom, disait-il, il est de toute évidence qu'il fut donné comme sobriquet à l'un de mes ancêtres. qui l'avait sans doute mérité en se montrant grand marcheur, *trimeur*, ou voyageur, c'est tout un... Ah! je le répète, ce petit livre est un trésor qui devrait être réimprimé et mis entre les mains de tous les pères de famille pour les diriger dans le choix de la carrière à donner à leurs enfants! M. Lebossu a beau dire, le premier de sa famille fut un bossu, et il y aura quelque jour des bossus dans sa famille; tout comme le premier de notre famille fut un *trimeur*, un voyageur, et quoique depuis deux siècles l'influence du nom ne se soit pas fait sentir, elle n'en existe pas moins puisque je l'éprouve! Depuis que j'ai découvert quelle est ma destinée, une vie nouvelle semble circuler dans mes veines et ma paresse ne s'effraie pas des fatigues d'un voyage. De là vient sans doute qu'à mon âge et avec tout ce qu'il faut pour vivre tranquille, au coin du feu l'hiver, à l'abri du soleil en été, je me

sens entraîné à tout braver afin d'accomplir cette destinée, afin d'obéir à cette influence qui m'agitait, qui me troublait dans mon repos, dans ma mollesse, dans mon aisance, dans toutes les douceurs de la vie... Que ne l'ai-je su plus tôt! je serais parti dès l'âge de vingt ans... mais peut-être aurais-je voyagé sans but déterminé; aujourd'hui j'en ai un; c'est de recueillir des faits qui puissent venir à l'appui de ce système admirable auquel on devra des indications précieuses pour les générations à venir. Oui, je pars; rien ne peut me retenir! »

« C'est la vérité, M. le curé, dit un soir la vieille Jeanneton qui était allée au presbytère pleurer sur le bonheur passé; monsieur s'en va courir le monde sans savoir où. Il dit que c'est bien égal, que pourvu qu'il *trime*, il remplira sa destinée; qu'il ne doit pas plus se reposer que le Juif errant; qu'il lui faut aller, à pied, en voiture, à cheval pour rattraper le temps perdu, et qu'on entendra parler dans les quatre parties du monde de M. Trime le voyageur!... Y a-t-il du bon sens, à son âge! car il a quarante ans sonnés!... Moi, je dis qu'il devrait se nommer Nabal plutôt que Trime, car bien certainement il est fou. »

M. le curé sourit en voyant que Jeanneton avait ainsi profité des discours *savants* de son maître sur la signification et l'influence des noms, et il dit à la pauvre fille, pour la consoler, qu'il verrait M. Trime et qu'il tâcherait de le dissuader d'abandonner sa maison, ses habitudes, son paisible bonheur enfin, pour aller courir le monde.

Mais M. Trime appartenait au grand nombre de ces gens qui, ayant passé la plus grande partie de leur vie à végéter dans l'indolence du corps et la paresse de l'esprit, adoptent aveuglément la première idée qui les arrache à leur ennui, à cette maladie de l'âme et de l'intelligence qu'ils avaient subie jusqu'alors sans s'en rendre compte; une fois soumis à cette idée, ils ne

s'en départissent plus; les raisonnements les plus sensés ne produisent d'autre effet que d'augmenter leur entêtement; bientôt ils ne voient dans ceux qui les entourent que des ennemis de leur liberté, et afin de prouver qu'ils sont les maîtres, ils prennent soudain un parti violent au moment même où l'on croit les avoir convaincus qu'ils suivent une fausse route; c'est ce que fit un beau soir M. Trime. Il partit sans rien dire à personne, comme un écolier qui prend la fuite; et suivi d'un paysan portant un léger porte-manteau, il alla attendre sur la route la première voiture qui passerait: c'était celle d'Angers; une seule place se trouvait vacante sur la banquette, il la prit, bien persuadé que c'était la meilleure, parce qu'il avait entendu dire que les Anglais préfèrent la banquette à l'intérieur. Or, les Anglais sont les touristes les plus intrépides, et M. Trime était enchanté de se mettre tout d'abord au rang des voyageurs par excellence. Le postillon fit claquer son fouet, et allons, en route!

CHAPITRE II.

LE DOUANIER.

On était à la fin d'avril, et déjà le printemps se faisait sentir; déjà les arbres se couvraient de fleurs dans les vergers; mais les nuits étaient encore fraîches. Pour la première fois, M. Trime se trouvait en plein air, passé dix heures du soir. Pourtant il ne songea pas d'abord au serein que Jeanne-ton lui avait toujours recommandé d'éviter avec soin. La position toute nouvelle où il se sentait, l'acte d'indépendance qu'il venait de faire, donnaient à son sang une activité inaccoutumée. Et puis, il n'avait pas encore vu le firmament dans une si grande étendue, sans que rien lui fit obstacle, sans qu'un arbre, une maison cachât à ses regards une partie du ciel; et quel est l'homme que ce

magnifique spectacle peut laisser complètement indifférent?

Cependant, comme M. Trime n'était ni rêveur ni poète, il se lassa bientôt d'une contemplation muette, et il essaya d'établir l'entretien avec ses voisins de droite et de gauche. M. Trime était d'ailleurs fort pressé de commencer à recueillir des faits qui pussent venir à l'appui de ce qu'il appelait hardiment son système, et volontiers il aurait entamé la conversation en disant aux gens: «*Votre nom, s'il vous plaît?*» Mais, des deux voyageurs de la banquette, l'un dormait et l'autre, après avoir répondu quelques monosyllabes prononcés à regret, ne tarda pas à s'endormir aussi. M. Trime en aurait bien fait autant, s'il avait été assis plus commodément; mais accoutumé à avoir toutes ses aises, il ne trouvait pas la banquette merveilleusement moelleuse; si encore il avait eu l'un des coins, il aurait pu s'accouder... Faisant contre fortune bon cœur, il parvint à ne point succomber au sommeil jusqu'après le premier relai; enfin il s'endormit à son tour, tout en méditant sur son système.

Un spectacle non moins magnifique que le firmament par une belle nuit, frappa les yeux de M. Trime, au moment où un froid assez piquant le réveilla tout à coup: c'était un lever de soleil. Pourtant, il en fut médiocrement touché. La nuit ayant été sereine, son manteau se trouvait couvert de rosée, et les vapeurs répandues sur la campagne l'inquiétaient beaucoup à cause de certaines douleurs rhumatismales qui s'étaient déjà annoncées l'hiver précédent. Son courage ne faiblit pas cependant, et il eut même la présence d'esprit de profiter des premiers rayons du jour pour regarder ses compagnons de route. Tous deux dormaient comme dans le meilleur de tous les lits; ils n'ouvrirent les yeux qu'au moment où la diligence s'arrêta à la porte de l'auberge dans laquelle on devait déjeuner.

Ici, une nouvelle épreuve attendait le

voyageur débutant ; c'était un repas de table d'hôte ; mais M. Trime, le Lucullus des environs de la bonne ville du Mans, s'était dit qu'il fallait se préparer à faire mauvaise chère en voyageant. Comme le grand air avait aiguisé son appétit, il se mit bravement à découper un poulet qui ne ressemblait nullement aux poulardes fines auxquelles seules était accordé l'honneur de paraître sur sa table. Malheureusement M. Trime ne savait pas que le temps est mesuré aux voyageurs ; celui qu'il avait employé à découper savamment ce poulet rebelle lui fut compté comme employé à satisfaire son appétit, et il achevait à peine le premier aileron, que le signal du départ fut donné.

« Mais, conducteur, ce n'est pas possible ! s'écria M. Trime. Je n'ai pas déjeuné ! »

— Vous n'en dînez que mieux, monsieur, » dit un gros homme en blouse bleue, à figure joviale, et le fouet à la main, qui monta le premier sur la banquette avec autant de promptitude qu'un écureuil.

M. Trime suivit à regret, et non pas si lestement, ce voyageur ; et il se hâta de prendre l'autre coin.

« Allons, allons, M. Plélan ! » cria le conducteur.

« Tiens ! M. Plélan ! répéta le gros homme. Arrivez donc, que nous soyons en pays de connaissance ! »

M. Plélan monta, et vint se placer entre M. Trime et le gros homme à figure épanouie. Pendant que tous les deux se seraient la main, en se félicitant cordialement de la rencontre, car M. Plélan remplaçait l'un des voyageurs de la nuit précédente, M. Trime examinait le nouveau venu, et cherchait à deviner ce qu'il pouvait être. Plélan ! ce nom ne signifiait rien, tandis que celui de Rondin, que portait le gros homme en blouse, allait parfaitement à son encolure, et venait évidemment de *Rond*, homme tout rond, tout uni ; ou bien rond comme une boule. Qu'était donc M. Plélan, et sous le rapport

du caractère, et sous le rapport du rang qu'il pouvait tenir dans le monde ?

Sa figure brune et maigre n'avait rien d'extraordinaire ; quant à ses vêtements, ils annonçaient à la fois la pénurie et aussi la propreté familière aux militaires. Par exemple, sa redingote, boutonnée sur la poitrine depuis le haut jusqu'en bas, et qui avait un certain air d'uniforme, était d'une couleur tellement affaiblie par le temps, qu'on ne savait trop si elle avait été verte primitive-ment. Le drap, blanchi sur toutes les coutures, comme aux bouttonnières, montrait la corde ; mais on voyait que cette redingote râpée avait été, le matin même, soigneusement brossée, et pas une tache ne la souillait. La casquette, à visière de cuir bouilli, n'était pas plus neuve, et les bottes, rapiécées, étaient cirées et brillantes.

Un chien de haute taille, appartenant à M. Plélan, suivait la voiture. Ce chien fut d'abord le sujet de la conversation entre les deux voyageurs. Tous deux parlaient en connaisseurs des différentes espèces dont se compose la race canine, et M. Trime comprit que ce chien descendait d'un *père célèbre*, originaire de Terre-Neuve ; mais ne sachant point l'histoire de ce *père célèbre*, il ne put comprendre les allusions qui étaient faites à ses exploits par les deux interlocuteurs, quoiqu'il devint de plus en plus attentif ; car M. Trime, flâneur par excellence, et curieux comme une femme, avait en outre à recueillir des faits, comme vous savez, pour venir à l'appui de son système.

« Ainsi donc, M. Plélan, dit le gros homme, vous retournez aux marais sans avoir hérité ? »

— Comme vous dites, M. Rondin, répondit l'homme à la redingote râpée et dont rien jusqu'alors n'avait trahi la profession ; le vieil oncle a renouvelé bail avec la vie, et j'en suis bien aise. Le bonhomme a amassé ce petit bien à la sueur de son front, il est juste qu'il en jouisse le plus longtemps possible. Il sait que je ne suis pas pressé.

— Votre métier est rude, pourtant, M. Plélan!

— Oui, M. Rondin, et ce n'est rien que de le dire; il faut en être pour le savoir!

— Moi je croyais que, maintenant, le pays étant tranquille, vous aviez un peu de relâche.

— Ah! bien oui! est ce que les fraudeurs nous laissent un seul instant de repos à nous autres douaniers!

Ce dernier mot était à peine prononcé, que M. Trime serra autour de lui son manteau et s'enfonça le plus possible dans son coin. Les gens qu'il détestait le plus au monde c'étaient les agents du fisc, quelles que fussent leurs fonctions, et les douaniers, surtout, avaient le malheur de lui inspirer un profond mépris. Cependant, tout en détournant la tête, il continua d'écouter l'entretien. Ne devait-il pas *explorer*, grand mot fort à la mode, toutes les classes de la société et chercher partout la vérité? Il fallait donc savoir si on était douanier, de père en fils, depuis des siècles dans *la famille Plélan*, à quelle langue appartenait ce nom et ce qu'il signifiait.

« J'ai entendu raconter à mon père, reprit M. Rondin, qu'au temps où la gabelle fut établie dans vos marais salants de la Bretagne, un des *gabelous*, excusez, M. Plélan, on nommait ainsi alors les employés aux gabelles, ayant été tué par les *pennenn diaol, têtes du diable* ou Bretons, ceux-ci trouvèrent sur lui une montre. Ils s'imaginèrent que c'était là *la gabelle*. Tout fiers de s'en être emparés, ils la portèrent en triomphe à leur village où elle fut brisée, écrasée, mise en miettes en grande cérémonie, et l'on se réjouit fort d'avoir détruit la gabelle... Mais cette gabelle morte, n'empêcha pas les *gabelous* de reparaitre dans le pays...

— Je sais, M. Rondin, qu'on aime à rire à nos dépens et qu'on prend plus volontiers le parti des fraudeurs et des contrebandiers que le nôtre, parce qu'on les re-

garde comme plus courageux que nous. Mais, pourtant, nous autres douaniers des marais salants, c'est toutes les nuits et à toute heure de la nuit qu'il faut faire preuve de courage. Savez-vous ce que c'est qu'une nuit passée dans les marais?

— Ma foi! non, M. Plélan; j'ai seulement entendu dire que le métier est rude.

— Voici ce que c'est, M. Rondin, et vous allez en juger par vous-même. Le soir, à sept heures, nous nous rendons à l'ordre au corps-de-garde. Ce corps-de-garde est le seul bâtiment qu'on puisse trouver à plusieurs lieues à la ronde, sur le terrain fangeux et tout entrecoupé d'étriers ou canaux des marais salants. Dès que tombe la nuit, il regne partout, sur le marais, une vapeur humide, marécageuse et quelquefois si épaisse, qu'avant qu'il fasse nuit tout-à-fait ailleurs, le marais est dans l'obscurité. C'est un triste désert, M. Rondin! un désert où ne se fait pas entendre le moindre bruit! Le froid, l'humidité, le silence, tout cela vous transite, et volontiers on resterait au corps-de-garde; mais c'est pour le quitter et pour se disperser un à un dans le marais qu'on s'y est rassemblé. Le sous-lieutenant de veillée prend et donne le mot d'ordre; ensuite il lit à chaque employé le précis de son service, et il indique l'heure des jonctions. Alors chacun de nous se prépare à partir, sachant bien qu'il peut ne pas revenir de sa garde; car, sans compter les coups de fusils, nous avons encore à craindre un coup de bâton qui nous fend le crâne à l'improviste. N'importe, le contrebandier a du courage, mais, nous autres douaniers, nous n'en avons pas besoin, c'est convenu!

— Qui est-ce qui dit cela, M. Plélan?

— Tout le monde, M. Rondin! Enfin c'est comme ça! Nous prenons nos longues bottes à sabots, notre peau de mouton pour nous couvrir les épaules et nous garantir un peu du froid de la nuit, notre briquet, notre carabine et notre cornic, vous savez?

— Oui, la longue perche qui vous sert à

faire marcher vos yoles. Il y a des cantons où l'on appelle cette perche une ningue.

— Ainsi armé, M. Rondin, chacun tire de son côté.

— Cela ne doit pas être facile, M. Plélan, de se dépêtrer la nuit dans les marais ?

— Je vous en réponds, M. Rondin ! Mais vous qui n'avez jamais vu de marais salants, vous vous figurez peut-être qu'ils ressemblent aux marais ordinaires...

— Non pas, non pas, M. Plélan, je sais fort bien qu'il s'y trouve des canaux sur lesquels naviguent vos yoles... Ah ! nous voici au relais.

— Oui, M. Rondin ; et il faut que je descende ici, car j'ai une commission pour le maître de poste. Est-ce que vous n'allez pas plus loin, M. Rondin ?

— Si fait ! si fait !

— A la bonne heure ! Moi je ne vous quitterai qu'au second relais...

— Pauvre diable, va ! s'écria M. Rondin en se tournant vers M. Trime ; il y en a qui ne sont pas sur terre pour avoir toutes leurs aises !

M. Trime se contenta de faire un signe de tête qui ne signifiait rien du tout, et il attendit avec une sorte d'impatience le retour du douanier dont le récit l'intéressait. Ce retour fut prompt, car on ne s'arrête pas longtemps aux relais, et M. Plélan continua à raconter, comme vous le verrez dans le chapitre suivant, une nuit de douanier aux marais salants.

(La suite à un prochain numéro.)

M^{le} Ulliac TRÉMADEURE.

ALOISE DE BLANGI

ET

THÉRÈSE BONDROIT.

HISTOIRE DU XVI^e SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

4527.

Dans le temps où se passèrent les événements que nous allons raconter, il y avait dans le Laonnais un petit fief nommé la Rollière, deux chétifs hameaux où le seigneur percevait les lods et ventes et le droit d'aubaine ; plusieurs centaines d'arpents de bois plantés sur le revers de hautes collines, une assez grande étendue de marais au fond d'une étroite vallée, traversée par l'Elette, composaient ce domaine qui

jouissait d'une certaine importance dans la contrée. Le seigneur de la Rollière prenait la treizième gerbe et le treizième pot de vin ou de cidre lors de la moisson et de la vendange : la dîme ou droit sur la dixième partie de la récolte appartenait à l'abbaye de Saint-Martin, riche monastère dont les tours s'élevant avec fierté au sommet de la montagne, planaient sur les bois et les champs d'alentour.

Le château de la Rollière, bâti à mi-côte et séparé du convent par des vignes et quelques futaies, n'avait pas l'aspect formidable d'une forteresse ; cependant sa construction rustique le mettait à l'abri d'un coup de main. La façade du corps principal d'habitation était irrégulièrement percée d'étroites fenêtres, ses murailles épaisses, construites partie en briques, partie en pierres tirées du flanc même de la montagne, avait une physionomie sévère qui n'était pas dépourvue de grandeur ; il semblait qu'on devait vivre noblement et largement dans l'intérieur de cette vaste construction. Il n'en était rien cependant ; les chambres, séparées entre elles par d'étroits escaliers ou des corridors obscurs, présentaient dans leurs formes bizarres l'aspect de morceaux d'étoffes tirillés en tout sens. Ces pièces immenses, mal éclairées pour la plupart, n'offraient pas une place où une jeune fille de nos jours aimerait à s'établir pour lire ou faire de la musique. Mais les combles élevés renfermaient des greniers vastes et de plain-pied ; on pouvait y étendre facilement le linge sorti de la lessive, y serrer de nombreuses provisions, ce qui en faisait des objets d'admiration et d'envie pour plus d'une noble châtelaine, dans un temps où la lessive et l'administration du ménage tenaient plus de place dans la vie des femmes que les sciences et les arts.

Une porte basse et solide comme une porte de prison garantissait ce bâtiment des entreprises de l'extérieur ; en dehors régnaient une cour où se trouvaient les granges, les écuries, les étables. Ces bâtiments, construits en terre et couverts de chaumes, semblaient aussi misérables que malpropres quand on ne les comparait pas aux chaumières enfumées des paysans. Le colombier, l'un des droits du seigneur, s'élevait fier au centre de cette assemblée de masures accroupies, portant haut et fier sa girouette aux armes des Des Cossares : trois cosses de fèves en argent sur un fond de

sable, et lançait sur les champs du pauvre des hordes de pigeons pillards, fléaux des semailles et de la récolte.

La cour était entourée d'un fossé au fond duquel se trouvait, selon la saison, une eau épaisse ou une boue liquide. Ce fossé mettait le château à l'abri d'un coup de main du côté du village, tandis qu'à l'opposé le manoir était dominé par les vignes et les bois de l'abbaye de Saint-Martin.

Rien de plus triste à voir que le village de la Rollière ; c'était un assemblage de hideuses masures qui, privées par leur construction d'air et de jour, étaient cependant ouvertes à la pluie et à tous les vents. Ces pauvres demeures se pressaient de chaque côté d'une chaussée défoncée, reste d'une splendeur perdue dans la nuit des temps et de l'ignorance, au-delà il y avait de l'espace, du soleil, des arbres ; mais il était sévèrement interdit aux paysans d'empiéter sur les bois ou sur le peu de terres labourables qui se trouvaient dans la vallée.

Ainsi disposés, ce convent, ce château, ce village présentaient un abrégé de l'histoire du temps ; l'église dominait, la noblesse opprimait, le peuple souffrait.

Le 28 du mois d'août 1527, messire François Des Cossares, alors propriétaire de ce fief, était couché dans un grand lit à courtine de serge verte ; à l'un des côtés un moine lisait des prières ; de l'autre, deux femmes agenouillées pleuraient et priaient : le pauvre gentilhomme se mourait.

François Des Cossares avait passé sa jeunesse au service de la reine de Navarre, Marguerite de Valois. A la mort de cette princesse, il s'était retiré dans sa petite seigneurie où il avait vécu fort solitaire sans femmes, amis ni parents, au grand blâme de tout son voisinage.

Mais lorsque le digne gentilhomme s'était senti atteint du mal auquel il succombait, il avait écrit à Reims, et l'on avait vu accourir à la Rollière madame de Blangi, veuve d'un gentilhomme mort peu d'années

auparavant au service du roi. Cette dame était accompagnée de sa fille Aloïse, charmante jeune personne de vingt ans, filleule de messire Des Cossares. Ces deux dames prodiguèrent au malade des soins aussi empressés qu'infructueux; elles étaient arrivées le jeudi, et les dernières lueurs de la journée du dimanche s'éteignaient dans le crépuscule du soir, lorsque messire Des Cossares se soulevant avec peine sur des coussins, interrompit les litanies que récitait le moine pour demander quelle heure il était.

« Huit heures un quart, répondit une vieille femme qui, pliée sous le manteau de la cheminée, préparait une tisane; il n'y a qu'un moment, les trois peupliers faisaient ombre sur le marais Jocat.

— Mon Dieu! mon Dieu! encore un peu de répit, murmura le malade en joignant les mains avec une incroyable expression d'angoisse; mon Dieu! accordez-moi jusqu'à demain. »

Les deux femmes éclatèrent en sanglots en entendant cette prière, et le moine répondit par des conseils remplis de résignation et d'humilité chrétienne; mais son pénitent était trop occupé des choses de la terre pour prêter toute son attention à celles du ciel. Il craignait qu'un arrière-cousin qu'il avait mandé vers lui n'arrivât pas à temps pour recevoir ses dernières volontés.

Le moine parlait encore lorsque le claquement d'un fouet se fit entendre au pont-levis.

« Le voilà! s'écria messire Des Cossares subitement ranimé, le voilà! Louison, mon père, allez au-devant de lui, qu'on me l'amène, qu'il ne perde pas un instant, ils sont précieux, je vous le dis, bien précieux. »

La vieille femme n'était pas à moitié de la chambre, le moine n'avait pas fermé son livre que le bruit des bottes fortes, le cliquetis des éperons retentirent sur l'escalier; une seconde après le chevalier Jean des Cossares, enseigne aux gardes de monseigneur

Gaston de France, frère du roi Louis XIII, entra le fouet à la main dans la chambre à coucher du cousin-germain de son grand-père, messire François, qu'il n'avait jamais rencontré jusqu'à ce jour.

Jean Des Cossares, soldat jeune encore et de bonne mine, portait une physionomie habituellement insouciant et hautaine; mais à peine eut-il franchi le seuil de cette chambre de malade où régnait un petit jour et une forte odeur de drogues, à peine eut-il aperçu ce moribond dans son lit, et ce moine assis auprès, qu'il se sentit tout interdit et embarrassé de son équipage plus que leste. Changeant aussitôt d'allure, il continua d'avancer, mais doucement, en se faisant aussi petit et aussi léger que possible.

« Vous venez bien tard, beau cousin, dit le malade en se soutenant sur son séant avec l'aide du moine et de Louison.

— Dame, mon oncle, répondit le chevalier en lui donnant ce titre par respect pour la ligne ascendante à laquelle il appartenait; dame, on arrive quand on peut. Les routes ne sont pas des plus faciles de Dijon ici, et le service des princes ne se quitte pas aujourd'hui comme un verre vide ou une souquenille usée.

— Bien dit, mon cousin; mais ne perdons pas de temps; je suis fort pressé de mettre ordre à mes affaires temporelles. »

Ces mots excitèrent de nouveau la sensibilité des deux dames de Blangi. Les pleurs redoublèrent, ce qui attira sur elles l'attention du chevalier. Il remarqua que la mère était encore agréable malgré son âge, et la fille jeune et charmante. Toutes deux priaient, la figure baissée sur le prie-Dieu; on aurait dit de ces statues que l'on plaçait agenouillées sur les tombeaux.

« En sommes-nous donc là, mon oncle? demanda messire Jean, d'une voix compatissante.

— Oui, mon neveu; un malheureux froid pris à la chasse, joint à la science de maître

Nicole notre barbier, me conduisent de vie à trépas.

— Par la volonté de Dieu, se hâta d'ajouter le moine.

— Soit par la volonté de Dieu; mais ne me troublez plus, je me sens faiblir. »

Le moine de saint Martin tira de sa manche un cornet contenant plumes et encre, étendit une feuille de parchemin sur son missel, et demeura dans l'attitude d'une personne qui attend qu'on lui dicte. Le moribond parut un instant rassembler ses idées, puis il dit au chevalier :

« Promettez-moi d'accomplir mes dernières volontés, mon cousin.

— En tout, sauf ce qui blesserait le service de Dieu ou du roi, » répondit Jean avec empressement.

Messire Des Cossares reprit d'un ton ferme :

« Cela étant ainsi, je donne et lègue ma seigneurie de la Rollière, terres et dépendances, acquêts et conquêts, au chevalier Jean Des Cossares, mon cousin issu de germain, seul héritier du nom et armes de notre maison. »

Jean avait plus de sensibilité que son peu d'usage du monde et sa sauvagerie naturelle ne lui permettaient d'en montrer. Il regarda son oncle d'un air de reproche qui semblait dire : pourquoi ne m'avoir pas appelé plus tôt, j'aurais pu mériter et reconnaître vos dons par mes soins. Les deux dames de Blangi levèrent la tête comme pour mieux entendre ce qui allait suivre. Le mourant continua, mais d'une voix de plus en plus brève :

« A la condition que dans trois mois, à dater de ce jour 28 août, il sera marié à... »

Ce dernier mot prononcé, messire Des Cossares retomba sur ses oreillers, sans couleur et sans voix; un cri d'épouvante échappa aux personnes présentes. Aloïse de Blangi se dressa toute droite et s'approcha de son parrain pour le secourir; mais

la vue de ce visage décharné, aux yeux fixes et vitreux, à la bouche entr'ouverte, la glaça d'effroi; elle s'enfuit en entraînant sa mère. Pendant ce temps le chevalier et le moine aidaient Louison qui s'efforçait en vain à ranimer son pauvre maître. Tous les secours furent inutiles; messire Des Cossares rendit le dernier soupir sans avoir repris connaissance.

Le lendemain, le corps de messire François Des Cossares fut porté en grande pompe à l'église du village pour y être exposé sur un catafalque pendant trois jours, et ensuite descendu dans le caveau où l'attendait une longue lignée de seigneurs de la Rollière. Jean, après avoir présidé à cette triste cérémonie, ne rentra pas au château; mais se faisant indiquer le sentier qui serpentait à travers les vignes, il monta vers l'abbaye de Saint-Martin.

Au couvent, le chevalier demanda à parler au frère Anselme. C'était celui-là même qui avait assisté messire Des Cossares, et reçu ses dernières volontés.

« Mon père, dit-il, quand il fut établi dans la cellule du moine, je viens vous consulter au sujet de ce testament.

— Ce testament, mon fils, quoique non signé, est parfaitement valable, et vous êtes héritier du fief, si toutefois vous vous mariez dans les trois mois.

— C'est justement cette condition qui me donne à réfléchir.

— Avez-vous donc une telle vocation pour le célibat?

— Non, mon père, mais...

— Les partis ne manquent pas dans la province.

— Parlons franchement, mon père: mon pauvre oncle n'a pas complètement exprimé sa pensée; il voulait non-seulement s'assurer que je serais marié dans un bref délai, mais encore me désigner la femme que je dois épouser.»

Le moine leva la tête et regarda fixement son interlocuteur.

Le chevalier continua. « Et cette femme, c'est mademoiselle de Blangi, celle qui, avec sa mère, pleurait dans la ruelle ? »

— Vous avez deviné juste, monsieur, ou aviez été bien renseigné avant de quitter la cour. Messire François Des Cossares aimait extrêmement sa filleule Aloïse, mais il aimait aussi son nom et sa lignée ; de sorte que, sans avoir jamais vu celui qui était destiné à les continuer, il ne pouvait se résoudre à le dépouiller, ainsi qu'il en avait le droit, puisque la Rollière lui vient du chef de sa mère, et pouvait être légué par lui à sa filleule. Il conçut donc la pensée du mariage de cet héritier avec mademoiselle de Blangi. Dieu a confondu ses desseins, et le testament étant valable, vous êtes libre de répudier la main d'une fille sans fortune, pourvu que vous en ayez trouvé une autre d'ici à trois mois.

— Si j'ignorais les volontés de mon parent, je serais libre, comme vous le dites ; mais les connaissant, ce serait agir en procureur plutôt qu'en gentilhomme, que de me tenir à la lettre du testament ; j'en aurais honte, ayant promis à mon oncle d'accomplir ses dernières volontés. Veuillez donc, mon père, visiter ces dames de ma part, et demander à madame de Blangi la main de sa fille pour un soldat assez rustique, mais qui se portera de bonne volonté à faire le bonheur de la femme qui deviendra sienne. »

Ce message, dont le père Anselme s'acquitta avec le plus louable empressement, apporta beaucoup de consolation aux dames affligées. Madame de Blangi leva vers le ciel un regard de gratitude ; Aloïse en jeta un de triomphe sur un petit miroir attaché à la muraille, et sourit à ses charmes, auxquels elle rapportait, autant qu'à Dieu, la gloire de cette bonne fortune.

Après les premiers jours accordés à la douleur, la bienséance eût voulu que les dames de Blangi quittassent La Rollière, ou que le chevalier leur cédât la place en attendant la fin de son deuil, époque fixée

pour son mariage avec mademoiselle de Blangi. Malheureusement pour cette jeune personne, madame de Blangi était une de ces femmes dont l'intelligence ne saurait guider leurs enfants au-delà des premières années de l'adolescence ; car elles ne savent pas se conduire elles-mêmes. Faible, inconsiderée, la mère d'Aloïse sacrifiait volontiers les choses importantes à la crainte de petits embarras. Veuve, ayant un fils à soutenir au service, elle s'était déjà fort gênée en quittant le couvent qu'elle habitait à Reims pour venir avec sa fille auprès de messire Des Cossares. Un second voyage allait exiger de nouveaux sacrifices ; puis Aloïse, qui ne pouvait souffrir le séjour du couvent, pleurait et refusait d'y retourner. Madame de Blangi capitula avec sa propre dignité ; elle se figura que le mariage de sa fille devait tout réparer, et l'on resta.

De son côté, le chevalier aimait ses aises. Le premier moment de tristesse passé, il trouva fort bon son rôle d'héritier ; il reçut ses vassaux, afferma ses terres, calcula ses revenus, et surtout entreprit de fêter à cœur joie le gibier et la cave du défunt. Il ne pensa donc pas non plus à quitter son château où il se plaisait. Sa conscience ne lui reprochait rien, il n'était pas même galant avec sa fiancée, quoiqu'il l'eût trouvée très jolie dès le premier abord ; d'ailleurs, il s'inquiétait peu de ce que l'on dirait de mademoiselle de Blangi, certain qu'il était de faire respecter madame Des Cossares. Si messire Jean mettait aisément de côté l'étiquette lorsqu'elle prétendait le gêner, il devenait son très humble serviteur dès qu'il pouvait l'invoquer pour se sauver de quelque ennui. Ainsi, prétextait-il l'austérité de son deuil pour se dispenser de visiter la noblesse du voisinage, et braver l'éloquence du père Anselme qui le persécutait chaque jour à ce sujet. Il était dans le caractère du chevalier de se plaire davantage avec ses inférieurs qu'avec ses égaux.

Dès les premiers jours de son installation

à la Rollière, il avait donné toute sa confiance au piqueur de messire François; car ce piqueur, nommé Pierrot Bondroit, n'avait pas son pareil dans son métier; il connaissait mieux que personne les retraites du gibier et savait déjouer ses ruses. Il s'entendait aussi bien à soigner les chevaux qu'à dresser les chiens, et ces divers talents le placèrent si avant dans la confiance de son maître, que le chevalier ne trouvait de bien que ce qui avait été approuvé par son piqueur. Heureusement Pierrot était de ces vieux et fidèles serviteurs incapables d'abuser de leur ascendant. Messire Jean était le troisième seigneur dont il devenait le favori. Pierrot avait été marié et sa femme était morte en donnant le jour à une fille, la pauvre orpheline s'était élevée à la grâce de Dieu, comme les enfants s'élèvent au village. A part une dame Louison, la ménagère de messire Des Cossares, qui avait pensé à utiliser la précoce intelligence de Thérèse Bondroit en lui faisant mener les dindons paître dans la vallée, personne ne s'était inquiété d'elle, et depuis ce jour, jusqu'à celui où la même Louison l'avait métamorphosée en fille de chambre et placée au service d'Aloïse de Blangi, Thérèse n'avait pas eu d'autre emploi au château. Elle entra alors dans sa dix-septième année.

Thérèse était grande, bien faite, mais nulle ne songeait à la trouver belle quoique sa pâle figure exprimât toute la douceur de son caractère et parfois la noblesse de son âme énergique : c'était une de ces natures d'élite, de ces terres de prédilection où pas un grain ne se perd. Toute autre instruction que l'instruction religieuse lui avait été refusée; mais celle-là, quoique donnée par un simple curé de village, avait porté les fruits les plus splendides. Semblable aux lys qui ne filent ni ne tissent, et sont vêtus avec la plus admirable magnificence, l'esprit de Thérèse rayonnait des dons les plus purs et les plus éclatants. Sa sagesse étonnait les sages du village, et sa prudence était

donnée en exemple à toutes les jeunes filles; sa maîtresse, elle-même, faisait son profit de ses excellentes qualités. Sans la compagnie de cette jeune fille, le séjour de la Rollière eût été insupportable à mademoiselle de Blangi, qui voyait avec dépit son fiancé la négliger pour la chasse, et préférer la société de Pierrot à la sienne. Aloïse ne faisait œuvre de ses dix doigts tant que le jour durait, et cette oisiveté lui rendait la campagne ennuyeuse. Pour se distraire elle rêvait les plaisirs de la cour, se plaisant à écouter les longs récits que sa mère lui faisait de celle de la reine Marguerite; mais ce château en Espagne devait s'écrouler aussi vite qu'il avait été élevé; adieu l'espoir des fêtes, des galanteries; messire Jean Des Cossares annonce un beau jour le dessein de quitter le service de Gaston d'Orléans pour vivre dans ses terres. Madame de Blangi et sa fille essayèrent vainement de rompre ce projet, leur éloquence échoua contre la volonté tenace du chevalier. Aux éloges que la mère donnait à la vie des cours, Jean répondait par le récit des ennuis et des dangers qui foisonnaient à celle de monseigneur Gaston, toujours prêt à conspirer contre le gouvernement de son frère, pour abandonner ensuite amis et serviteurs à la vengeance de Louis XIII et de son terrible ministre. Si Aloïse se montrait passionnée pour la gloire des héros, messire Jean vantait à son tour les mérites d'une bonne et simple ménagère.

« Il est vrai, disait Aloïse, qu'une noble dame aurait bon air marchant comme Thérèse les yeux baissés et la quenouille au côté. »

Le chevalier ne disait pas oui, mais il ne disait pas non. Alors Aloïse blessée de ce silence, lâchait la bride à son esprit hautain et railleur; c'étaient à tout propos des mots piquants, des tons ironiques qui mettaient en fuite messire Jean, car, ainsi que tous les hommes incultes et fiers, il sentait mal la plaisanterie et avait horreur des sarcasmes.

Malgré ces querelles, qui n'annonçaient pas l'aurore d'un bon ménage, Jean ni Aloïse ne songeaient à rompre l'hygiène projeté et le temps de le conclure approchait rapidement.

« Bientôt nous allons voir venir les présents des fiançailles, disait madame de Blangi à sa fille pour lui faire prendre patience.

— Des présents? songera-t-il seulement à m'en faire? il est si peu galant!

— Mais, sois plus douce à ton tour.

— Bah! à quoi bon? ai-je donc besoin de lui plaire quand il ne cherche pas à m'être agréable? »

Pierrot Bondroit interrompit ce colloque en cornant l'eau. Il était midi, et déjà les limiers favoris du seigneur jappaient dans la salle comme pour appeler les convives en retard.

Aloïse prit sa place à la gauche de son fiancé, madame de Blangi tenait la droite et toute la valetaille occupait l'autre extrémité de la table. Le repas fut silencieux; à moins qu'on ne se querellât, on parlait peu à la Rollière. Déjà madame de Blangi se levait pour dire les grâces, lorsque des pas pesants retentirent sur l'escalier; c'était ceux d'un messenger, il apportait de Soissons un ballot à l'adresse d'Aloïse. Mademoiselle de Blangi, qui n'attendait de présent que de son fiancé, remercia Jean par le plus gracieux sourire, auquel le chevalier répondit en baissant sournoisement la tête. Madame de Blangi était triomphante, les servantes, curieuses, se haussaient sur la pointe des pieds et allongeaient le col pour voir Thérèse qui coupait les cordes et défaisait les toiles d'emballage.

« Qu'est-ce? disait à part elle Aloïse pendant ce travail, le paquet est volumineux, il pourrait contenir une jupe de velours avec le corps de brocart; mais non, voilà ridiculement des toiles et du foin. Qu'est-ce donc qui est caché dans cet amas? »

L'impatience d'Aloïse allait toujours crois-

sant; ce qui restait, trop mince pour être un ajustement complet, avait cependant un volume supérieur à celui qu'on pouvait attribuer à des bijoux, on à des dentelles; tous les yeux étaient fixés sur le même objet, personne ne devinait. Enfin le dernier voile tombe et montre une humble quenouille chargée de chanvre, mais si mignonne, si propre, que Thérèse ne put retenir un cri d'admiration, tandis que mademoiselle de Blangi, sentant la pointe de ce sarcasme, repoussait le ballot du pied en disant :

« Ce messenger a sans doute fait une erreur, je ne comprends rien à ce présent.

— Il s'explique pourtant assez bien de lui-même, répliqua le chevalier d'un ton d'autorité qui ne lui était pas habituel.

— Pas pour moi, répondit vivement Aloïse; à moins que ce ne soit une réponse à votre demande de poser l'épée au moment où la guerre s'émeut de toute part. »

Envoyer une quenouille à un gentilhomme a été de tout temps une insulte mortelle. Messire Jean Des Cossares se leva pourpre de colère; ses yeux se portèrent d'abord vers ses gens, comme s'il eût voulu anéantir les témoins d'une injure qu'il ne pouvait punir à l'instant même. Bondroit, sa fille et les autres s'enfuirent sans regarder derrière eux. Madame de Blangi s'attendait à une explosion terrible de la part de son gendre futur; mais le chevalier se calma tout à coup, quitta la table sans mot dire, et, se dirigeant vers le fond de la salle, il prit son fusil et sa carnassière comme s'il se disposait à aller à la chasse.

« Aloïse, s'écria madame de Blangi dès qu'elle le crut parti, es-tu folle de parler ainsi? c'est un jeu à rompre ton mariage.

— Il faudrait donc aussi qu'il perdît l'héritage; où voulez-vous qu'il trouve une femme digne de tenir ma place?

— Prends garde, tu as trop de confiance.

— Je l'en défie, vous dis-je. »

En prononçant ces mots, Aloïse, se tournait comme pour les jeter à son fiancé

qu'elle croyait déjà loin; mais, à sa grande surprise, elle se figura le voir soulevant la portière, et écoutant ce débat, la tapisserie retomba aussitôt, de sorte qu'elle demeura incertaine si sa vision avait été réelle ou mensongère.

Ce doute émut vivement la mère et la fille; Aloïse avait en une seconde perdu toute sa superbe; elle partageait les appréhensions de sa mère. Ne pouvant durer dans cette incertitude, elle dit à Thérèse de s'informer de ce que faisait le chevalier, tremblant à chaque instant d'apprendre qu'il était parti pour Soissons ou pour Laon; enfin, avant la nuit, les émissaires employés par la fille de Bondroit arrivèrent successivement. Le premier rapporta que le seigneur et Pierrot chassaient comme de coutume dans les bois de la Bauve; le second qu'ils étaient allés au moulin, et de là tirer des bécassines dans le marais; le troisième, que monseigneur, ayant laissé son piqueur et ses chiens dans la plaine, s'était dirigé vers le presbytère, où il venait d'entrer, et parlait au curé, sans doute au sujet des bans. La servante en avait même entendu quelques mots.

Les dames de Blangi respirèrent librement en entendant ce récit. Thérèse Bondroit qui aimait tendrement ses maîtresses pleura de joie à cet heureux dénouement. Par ses instances, elle obtint qu'Aloïse aurait la quenouille au côté pour recevoir messire Jean.

« Monseigneur est bon, disait-elle, il est chrétien, il oublie l'injure, et pourtant il est le maître; vous, noble demoiselle, combien ne devez-vous pas être encore plus douce et plus patiente ! »

Aloïse frémissait à ces discours, mais elle avait déjà pris en elle-même la résolution d'attendre après le sacrement pour parler en toute sincérité.

Messire Jean rentra dans son castel à l'heure du souper; il n'était ni plus gai, ni plus triste, ni plus affable que de coutume; il mangea de bon appétit, et s'endormit

après le repas, pendant que madame de Blangi lisait à haute voix un chapitre du roman d'Astrée.

La semaine s'acheva ainsi sans apporter de changements apparents à la vie des habitants du château; cependant il y en avait de notables dans la conduite d'Aloïse, se conformant aux désirs de sa mère et aux bons avis de Thérèse, elle était douce, prévenante, accorte avec messire Jean, cherchant à lui être agréable. De son côté, madame de Blangi versait sur l'amour-propre blessé de son gendre des flots de ce baume adoucissant, stupéfiant même, avec lequel les pauvres mères cherchent à guérir les plaies faites aux cœurs des maris par des filles inconsiderées ou mal élevées. Moins confiante encore qu'Aloïse dans l'avenir, elle épiait avec anxiété les progrès de la guérison, et toutes deux atendaient le dimanche avec une égale impatience.

Ce grand jour venu, on se rendit à l'église; le chevalier prit sa place au banc seigneurial, les dames entrèrent dans celui qui leur était réservé de l'autre côté du chœur.

À la procession, Aloïse voulut, pour être agréable à la mère du Seigneur, porter encore une fois sa bannière. En la prenant des mains de Thérèse qui la tenait ferme, elle la fit chanceler, car son bras n'avait pas la vigueur de celui de la fille de Bondroit, et un des bouquets blancs, détaché par la secousse, tomba sur son front. C'était là, selon les bonnes femmes du pays, un avertissement de ne point espérer en ce monde d'autre époux que le divin fils de Marie. Ce petit incident causa de la rumeur dans l'église, et on en chuchota jusqu'à l'évangile.

Jamais le vieux curé n'avait dit la messe aussi lentement, il semblait que chaque mot du rituel s'arrêtât dans son gosier. Enfin après les prières du prône, il s'avança d'un pas sur les marches de l'autel, et lut d'une voix chevrotante :

« Promesse de mariage entre messire Jean-Autoine-Michel Des Cossars, chevalier, ser-

gneur de la Rollière, Filaine, Pargnier et autres lieux, et... » Ici le curé toussa, Aloïse tremblante baissa la tête sur son livre, on ne voyait que le haut de son front rougi par le plaisir. Le prêtre reprit : « Et Thérèse Bondroit, fille mineure de Pierrot Bondroit, propriétaire du moulin des Vaux-Mare. »

Cette publication faite, la stupéfaction fut grande. On chercha des yeux Pierrot et sa fille; la pauvre Thérèse était agenouillée, plus morte que vive, derrière le banc des dames de Blangi. Quant au père, on s'aperçut alors seulement qu'il manquait parmi la livrée de monseigneur, et qu'il occupait un petit coin obscur dans la nef.

Comment expliquer ce mariage? Thérèse était une fille sage, incapable de séduire son seigneur.

Pierrot Bondroit passait pour un homme probe et désintéressé, d'où venait que l'ambition l'avait pris si vite? Il répondit aux questionneurs :

« Thérèse ne savait rien de ces bans; nous ayons manigancé la chose avec monseigneur pour faire pièce à cette mijorée qui a eu l'audace de proposer une quenouille à son fiancé. Ah! c'était trop fort : œil pour œil, dent pour dent, injure pour injure, et nous avons

joliment gardé le secret afin que le coup de théâtre fût plus beau, heim! »

Ceux qui n'étaient pas à portée d'interroger Pierrot Bondroit se perdaient en conjectures, et le divin sacrifice s'accomplit au milieu de l'inattention générale. Messire Jean savourait les plaisirs de la vengeance; les dames de Blangi dévoraient leurs larmes. Thérèse, confuse, étonnée, cherchait à se soustraire aux regards dirigés sur elle.

Messire Jean, qui avait résolu de pousser sa pointe de bonne humeur, s'avança rapidement vers la porte de l'église afin d'offrir l'eau bénite à celles qu'il venait de mortifier si cruellement.

Madame de Blangi, incapable de se contraindre, passa devant lui sans s'arrêter; Aloïse, plus maîtresse d'elle-même, posa ses doigts sur le goupillon, et salua. Ses yeux étaient secs et brillants du feu de la colère; elle eût donné toutes les belles années de jeunesse qui lui restaient à parcourir pour être homme une heure, et punir l'insolent qui mettait à sa place une gardeuse de dindons; mais à défaut de son bras, elle sait qu'elle a celui de son frère, et pour être différée, sa vengeance n'est pas perdue.

AUX

TOURS DU CHATEAU DE SÉMUR.

(CÔTE-D'OR.)

Adieu rivière étroite où s'écoule l'orage,
 Ta source est le nuage,
 Et tu vis de torrents ;
 Adieu murs éraillés, tours à base rocheuse,
 Remparts où le temps creuse
 Des sillons déchirants.

Nos bonnes vieilles tours ! sœurs et contemporaines,
 Jadis dans ces vallons vous trônâtes en souveraines,

C'était vous qui faisiez votre comte puissant !
 Rien qu'à voir vos fronts noirs menacer son passage,
 Le pèlerin payait l'obole du péage,
 Et vous saluait en tremblant.

La vie était chez vous active, aventureuse ;
 Après le bal brillant, l'escalade orageuse.
 La herse descendait ; on courait au rempart,
 Près de chaque créneau se dressait une armure,
 Partout brillait le fer, belliqueuse parure,
 Qui s'ombrageait d'un étendard.

C'était beau de vous voir aux fêtes féodales,
 Mettre aux vents les pennons, les bannières ducales ;
 Les dames s'accouder aux rampes des balcons ;
 Tandis que dans la cour, que le blason pavoise,
 Le signal est donné pour la joute courtoise,
 Ou qu'un jeune écuyer chasse les éperons !...

Votre règne n'est plus ; vous fûtes puissantes,
 Les champs vous réservaient leurs dîmes abondantes :
 Les gerbes, les raisins, les fruits mûrs des vergers,
 Cette sueur humaine en trésor transformé,
 Tout allait réjouir votre table embaumée
 Ou combler vos riches greniers.

Vous aviez pont-levis, fossés, cour et grande salle,
 Escalier ténébreux se tordant en spirale,
 Chapelle dentelée où dormaient les aïeux,
 Et leurs portraits noircis, à la mine âpre et fière,
 Dont les enfants craignaient la prune sévère
 Qui semblait se mouvoir et se fixer sur eux.

Un monde tout entier s'abritait à votre ombre,
 Monde enfant ! dont la crèche était étroite et sombre ;
 Mais qui grandissait chaque jour,
 Et qui fier aujourd'hui de sa forte croissance,
 Médit trop de ce temps qui nourrit son enfance
 D'honneur, de croyance et d'amour.

Le croisé, chevauchant vers Tyr et Césarée,
 Laisait à votre garde une amante navrée,
 Dont l'œil noir, bien longtemps, suivait le destrier ;
 Mais quand il revenait fredonnant sa conquête,
 Pour vous revoir plus vite il relevait la tête
 Et se haussait sur l'étrier.

Car au plus haut créneau se suspendait l'amante,
 Guettant d'un long regard la troupe reluisante,
 Le cœur serré, la larme à l'œil,
 A tous les saints du ciel adressant sa prière,
 Ne sachant s'il fallait, incertitude amère,
 Se parer pour le bal, se voiler pour le deuil.

Je ne puis vous laisser d'épouse ni d'amante ;
 Ma vie est solitaire, et mon âme est errante ;
 Nuage à l'horizon, brouillard sur le chemin.
 Comme un caillou luisant, ballotté sur la grève,
 A moi rien ne s'attache excepté quelque rêve
 Qui m'abandonne le matin.

Mais, au moins, vieilles tours, gardez-moi deux amies,
 Gardez-les toutes deux, et toutes deux réunies,
 Veillez sur ce salon qu'embellissent deux sœurs ;
 J'aime à les y trouver, bonheur de leur famille,
 Comme j'aime au milieu d'un dôme de charmitte
 A trouver deux rosiers en fleurs.

LÉON DE MONTEBILLARD.

DE L'ESPRIT FRONDEUR.

L'esprit frondeur est presque toujours le symptôme de quelque infirmité secrète ; un défaut physique que l'on voudrait cacher à tous les yeux, une circonstance irréparable de la vie, un tort de la nature ou de la fortune auquel on pense toujours et qu'on ne veut jamais avouer, telles sont bien souvent les seules causes de ces directions hostiles que prend l'esprit humain. La satire de Boileau contre les femmes est, dit-on, une énigme de dépit dont ses contemporains ont su le mot. Pascal était sujet aux vertiges ; Byron boitait et Rousseau était pauvre d'argent. Que d'épigrammes brillantes, que de pages d'éloquence n'ont été, au fond, que des cris de douleur.

Ce serait un livre de morale vraiment curieux à faire que l'histoire secrète des misanthropes. Tous les mots sont à rectifier dans le vocabulaire de leur philosophie :

tous les sentiments y changent de noms ; leur justice est jalousie, leur sévérité est haine, leur dégoût de l'humanité n'est que le mécontentement du sort qu'elle leur fait, leur éloignement de la scène du monde n'est qu'un refus du rôle qui leur était assigné. La misanthropie est une colère de l'âme, un essai de vengeance que tente l'orgueil blessé.

Si la satire est une de ses armes de prédilection, c'est précisément parce qu'elle a parfois des mots qui tuent, parce qu'alors même qu'elle n'est pas mortelle, du moins elle trouble un succès, et le fait expier par une souffrance, parce qu'elle décourage souvent de jeunes génies comme la calomnie désespère et abat des cœurs honnêtes.

Voyez le pauphléaire tapi le soir dans sa demeure et riant, comme Satau, du mal qu'il a fait dans sa journée. Sa voix stri-

dente a porté sous le toit du poëte, au foyer de l'artiste, une amère prôtestation contre les applaudissements du jour, et le poëte et l'artiste ont perdu leur bonheur. Elle a fait pénétrer, quel succès! jusque dans le palais des rois, pour y troubler même de simples fêtes de famille, le sarcasme qui réveille et amente à l'entour les jalouses passions de la misère. Et lui, il est là, solitaire, qui écoute combien d'échos répètent ses malfaisantes paroles. Si vous pouviez voir dans son âme, vous y découvririez assurément une plaie, morsure secrète de l'envie, et d'où découle tout ce venin.

Le genre humain reste partagé entre deux principes; la bienveillance et l'orgueil: la

bienveillance avec toutes ses douces inspirations, l'orgueil avec l'envie et toutes les passions qu'elle alimente. Le grand drame de Milton se continue chaque jour dans le monde.

Il y a deux vers du *Paradis perdu* qui seront vrais toujours, et dont voici le sens:

L'homme porte en son cœur ou l'enfer ou les cieus.

Un admirable prélude au christianisme fut ce cantique qu'on entendit chanter dans les airs par des voix mystérieuses à la naissance du Christ: «Gloire à Dieu dans le ciel et bienveillance entre les hommes sur la terre.

Bonne C. DE MÉNAINVILLE.

MÉLANGES.

ROTI A L'IMPÉRATRICE.

Qui connaît le rôti à l'impératrice dans ce siècle froidement calculateur? Personne, j'en suis certain. Il fallait le grandiose, le monumental, le gigantesque des premières années de l'empire pour faire éclore cette haute conception; mais, je vous le demande, avec nos mesquines idées, qui pourra parmi nos Crésus modernes admettre l'idée d'un rôti à l'impératrice?

Pour faire un rôti à l'impératrice vous prenez... qu'est-ce que vous prenez?... une simple olive; mais belle, fraîche, bien charnue; vous enlevez adroitement le noyau, et vous lui substituez un filet d'anchois; le fruit ainsi farci sera mis dans une mauviette laquelle entrera dans une caille, que renfermera une perdrix cachée dans les flancs d'un faisán, qui disparaîtra à son tour dans le sein d'une vaste dinde dont un cochon de lait deviendra la retraite.

Un feu clair et brillant combinera les jus divers de ces viandes habilement enchâssées, et bientôt arrivera l'heureux instant de servir cette précieuse macédoine.

Le rôti vient prendre la place d'honneur qui lui est réservée; déjà vous vous armez du glaive. Arrêtez! malheureux! votre palais, excité par les sensations délicieuses dont votre odorat s'enivre, déguste déjà par avance les tranches hétérogènes que vous allez couper. Arrêtez! dis-je, comprenez le rôti à l'impératrice, et faites... jeter tout par la fenêtre, tout... excepté l'olive qui est devenue le centre de la quintessence des éléments qui l'entouraient.

P. S. On cite un gourmet qui jetait l'olive et mangeait le filet d'anchois.

COURRIER DE PARIS.

28 novembre.

Nous venons de faire une grande tournée d'emplètes avec ma mère, chère cousine, et la première chose qui frappe mes yeux, en rentrant dans ma chambre, c'est, sur ma table à écrire, le fragment d'un sermon de Sterne que mon bon oncle Jean m'a promis ce matin lorsque je lui ai donné ma traduction des beaux vers de Minzoni ; et je m'empresse de le lire, je trouve que la prose élégante de Sterne n'est pas trop facile à traduire ; je la comprends bien cependant, et il me semble que ce passage définit au mieux la *compassion*. La compassion ! voilà qui est tout-à-fait de l'à-propos à l'entrée de cette vilaine saison d'hiver qui s'annonce déjà si durement et qui apporte toujours avec elle tant de souffrances. Mais ce n'est ni toi ni moi, ni aucune de nos amies, j'en suis sûre, qui auront jamais besoin de stimuler en nous un sentiment dont nos cœurs seront toujours remplis. Certes, il n'est pas de malheurs dont nous ne soyons touchées, et qui n'excitent puissamment notre *sympathie*, comme le dit si bien mon oncle, qui ne manque pas alors de nous rappeler que *sympathie* veut dire *souffrir avec*. Oh ! oui, c'est bien véritablement que nous souffrons avec ceux dont nous ne pouvons soulager la misère, consoler la douleur ! et il y en a tant ! du moins nous ne laisserons jamais échapper aucune occasion d'être secourables et au contraire nous irons toujours au-devant d'elles. C'est surtout dans ce but que nous commençons à nous réunir une fois par semaine comme les deux hivers derniers. Notre *jour des pauvres* est rétabli dans tous ses droits, et nous sommes déjà un assez

bon nombre d'ouvrières zélées auxquelles ma mère sait si bien et si utilement distribuer ce travail.

Dans ce moment où se règlent les importantes affaires de toilette, il n'est aucune de nous qui n'ait quelque objet de sa garde-robe déclaré hors de service. Eh bien ! les vieilles robes, le vieux linge, subissent une transformation merveilleuse entre nos mains, grâce à l'intelligente et active bonté de ma mère, et de pauvres familles seront proprement et chaudement vêtues pour cet hiver ; aussi, comme nous travaillons de bon cœur et que cette soirée nous apporte de douce joie ! encore quelques jours et notre *atelier* sera au grand complet, car tout le monde revient de la campagne.

Mais c'est au sonnet de Minzoni qu'il faut que je revienne, moi ; il me semble bien beau, et mon oncle dit que j'ai raison ; ce tableau de la douleur d'Adam en voyant la mort de Jésus-Christ est saisissant.

« Quand Jésus, par son dernier soupir,
« ouvrit les sépulcres et fit trembler la
« montagne, Adam, les cheveux en désor-
« dre et les paupières engourdies par le
« sommeil, leva la tête et se dressa sur ses
« pieds.

« Plein d'étonnement et d'épouvante, il
« porta de tous côtés ses regards troublés,
« et, le cœur palpitant, il demanda quel était
« celui qu'il voyait suspendu là, ensanglanté
« et mort ?

« Dès qu'il le sut, il porta sa main re-
« pentante à son front chargé de rides, en
« cacha ses livides joues, arracha sa che-
« velure blanche,

« Et, la figure inondée de pleurs, se tour-

«nant vers sa compagne, il s'écria d'une telle
«voix que les échos du calvaire en reten-
«tèrent : «C'est pour toi que j'ai donné la
«mort à mon Dieu. »

Et voici maintenant le fragment de
Sterne :

SUR LA COMPASSION.

«There is something in our nature which
«engages us to take part in every accident
«to which man is subject, from what cause
«soever it may have happened; but in such
«calamities as a man has fallen into through
«mere misfortune, to be charged upon no
«fault or indiscretion of himself there is
«something then truly interesting
«that at first we generally make them our
«own, nor altogether from a reflexion that
«they might have been our or may be so, but
«often from a certain generosity and ten-
«derness, of nature which disposes us for com-
«passion, abstracted from all consideration
«of self; so that, without any observable
«act of the will, we suffer with the infor-
«tunate, and feel a weight upon our spirits,
«we know not why, on seeing the most
«common instances of their distress; But
«where the spectacle is uncommunally tra-
«gical and complicated with many circum-
«stances of misery, the mind is then taken
«captive at once and, were it inclined to it,
«has no power to make resistance, but
«surrenders to all the tender emotions of
«pity and deep concern. »

Il y a un siècle que je ne t'ai indiqué quel-
que chose de joli et de nouveau qui nous
convienne en fait de chant ; c'est que tu sais,
aussi bien que moi, combien ces choses-là
sont rares. Eh bien ! en voici enfin une char-
mante que j'ai chantée jeudi dernier avec
Gabrielle, et que tu chanteras délicieuse-
ment avec Pauline. C'est la *Prière au vil-
lage*, nocturne pour deux voix égales, pa-
roles de *Charles Supernant*, musique de
Léopold Bougnol. C'est mon frère qui me
l'a donnée, et tu sais comme il choisit pour

nous. Avec cette *prière* si harmonieuse, qu'il
s'agisse des paroles ou de la musique, Léon
m'a donné encore une *Tarentelle*, paroles de
M. E. Anouet, musique de G. Carulli, qui
est d'une gaieté et d'un entrain charmants.

Puisque Lucy a la prétention de tenir le
piano à son tour, et de faire danser, je te
conseille pour elle un quadrille de *Lambert
Simnel*, opéra-comique de feu Monpou, ar-
rangé par Lecarpentier ; il est si facile qu'elle
le jouera à merveille.

Deux autres quadrilles, l'un tiré de ce
même opéra de Lambert Simnel, et arrangé
par Musard et Tolbecque, l'autre composé
par Musard sur la ronde des *Bohémien de
Paris*, et la collection des *Valses favorites*
allemandes, composées par Strauss, sont
encore sur mon piano, et tout cela est aussi
choisi par mon frère, et c'est tout dire.

Il me reste à te proposer un rondo-vals
sur la chansonnette de Thys, intitulée *Fol-
lette*. La plupart de nos amies un peu avan-
cées, la joueront fort bien.

Et actuellement que te voilà pourvue de
musique, pensons à nos travaux d'aiguille.

C'est le moment de chercher dans toutes
les planches que je t'ai envoyées cette an-
née, les inspirations désirables pour les pe-
tits cadeaux que nous aimons tant à faire à
l'occasion du jour de l'an ; je crois que la
réunion de toutes ces planches ne peut te
laisser indécise que sur le choix ; tout s'y
trouve, et après avoir procédé moi-même à
cet examen, je n'ai trouvé à y ajouter qu'un
gilet dont je t'envoie le dessin cette fois.

Toutes les parties du gilet sont indiquées
sous les nos 1, 2, 3 de notre planche.

Je brode ce dessin en soutache noire sur
un gilet de casimir de même couleur, pour
mon père. J'en ferai un pareil pour mon
frère, sur casimir blanc, brodé de soutache
blanche, et celui-ci sera très habillé. Ma-
dame David me fait payer le dessin d'un
gilet 3 fr., et Sorré-Delisle m'a fourni vingt
mètres de soutache par gilet, au prix de 15
cent. le mètre.

Tu as vu tout de suite que le n° 1 est un devant de gilet.

Le n° 2, le col;

Le n° 3, la poche.

Le n° 4 est encore un coin de mouchoir dont le dessin se continue tout autour. Ce genre de broderie est très nouveau : on l'exécute en doublant *d'abord* avec de la batiste tout le tour du mouchoir dans toute la hauteur du dessin. On brode alors avec un feston bien régulièrement fait, et l'on découpe ensuite, ce qui produit une feuille et des pois mates sur la batiste claire. Les côtes des feuilles et les petites tiges extérieures se font au plumetis avec un cordonnet; et voilà un mouchoir charmant qui ne revient pas trop cher, puisque madame David me l'a vendu tout dessiné 8 fr. et qu'il n'est pas besoin de dentelle pour le garnir.

Un mouchoir brodé est une chose agréable à offrir et fort utile pour soi, c'est ce qui me porte à t'envoyer souvent des dessins pour mouchoirs.

Voici maintenant un autre genre de travail prompt et facile, dont le n° 5 doit te donner l'idée; on en fait des bourrelets de fenêtres les plus élégants, et des bordures de dessous-de-lampes ou d'autres objets, tels que corbeilles.

Commençons par les bourrelets, qui sont tout-à-fait de saison. Ils se font en assortissant les couleurs de la laine aux couleurs de l'ameublement, et ces bourrelets *exécutés* ressemblent assez, à la couleur près, à une bande de fourrure de cygne.

Aie d'abord un moule en buis, plat, de deux centimètres de haut.

Une bobine de laiton (s'il t'en reste de celui avec lequel tu faisais des fleurs, tu pourras t'en servir); sinon prend du laiton fin couvert de fil, il aura l'avantage de ne te point salir les doigts.

La grosse laine, dix fils, est celle qui convient le mieux à ce travail, parce qu'il se fait alors plus promptement. Cependant tu peux employer toute autre laine, et aussi

des bouts de diverses couleurs pourvu que l'harmonie préside à leur arrangement.

Pelote d'abord ton laiton sur un tuyau de plume dont tu auras bouché légèrement les deux extrémités avec de la cire à cacheter bien unie, afin que le peloton ne s'accroche pas à la laine.

Sur un second tuyau de plume, pareil au premier, pelote la moitié du laiton déjà peloté, de sorte que le laiton présente une pelote à chacune de ses extrémités.

Maintenant prends ton moule de buis, pose ta laine à cheval sur le moule, et attache-la ainsi avec le milieu du laiton.

Si la laine n'est pas de la laine dix fils, elle devra être au moins double.

Prends cette laine de la main droite et fais-lui faire un tour sur le moule; le laiton du peloton qui est à *droite* se trouvera pris entre la laine et le moule.

Croise alors ces deux pelotons en faisant passer celui de *droite* sur celui de *gauche*, de façon que le peloton de gauche soit amené à droite.

Ce croisement opéré, serre bien, en retenant de la main gauche qui tient le moule, le laiton, et la laine qui ne doit pas se déranger.

Tourne encore la laine sur le moule, toujours de manière à enfermer le laiton du *peloton de droite* entre la laine et le moule.

Croise de nouveau les deux pelotons comme tout à l'heure, eu faisant passer celui de *droite* sous celui de *gauche*, et serre.

Tourne la laine autour du moule, etc., et toujours de même.

A mesure que ton moule est entièrement couvert, tu coupes la laine dans la rainure qui se trouve d'un côté du moule, et tu continues jusqu'à ce que tu aies une longueur suffisante de bourrelet.

Si c'est de la grosse laine que tu as employée, il te suffira de deux bandes de ce travail, cousues l'une à l'autre par un surjet, pour que le bourrelet soit suffisamment fourni quand il sera peigné.

Pour procéder à ce peignage, au moyen duquel la laine ne formera plus qu'une toison compacte et sans aucune solution de continuité, tu prendras une tête de chardon. Toutefois, je te conseille de ne faire ce travail qu'après avoir assemblé les bandes de laine et les avoir non-seulement cousues l'une à l'autre, mais encore posées sur un tout petit ruban qui servira à clouer le bourrelet.

Les petites parties de laine qui dépassent après le *peignage* doivent être coupées avec les ciseaux.

Maintenant, si tu veux que ce bourrelet ne soit pas d'une seule couleur, rien ne sera plus facile, et il te suffira de faire un nombre déterminé de tours de laine sur le moule, après quoi tu changeras de laine une ou plusieurs fois, selon ton goût, faisant avec chacune d'elles un nombre déterminé de tours sur le moule, en répétant ceci à des intervalles égaux.

Pour garnir une corbeille, cette sorte de peluche mouchetée régulièrement est très jolie.

Passons maintenant aux dessous-de-lampes et bouchons de lampes aussi.

Sorré-Delisle vient de donner à ce simple travail, que je viens de t'expliquer, une grande élégance en changeant quelque peu sa disposition et en y ajoutant des perles qu'il appelle *perles marquassites*. Ces perles sont à peu près de la couleur du vif-argent, mais très brillantes, et Sorré appelle les dessous-de-lampes ainsi garnis, dessous-de-lampes *ananas*.

Voilà encore un joli cadeau, promptement fait et très peu coûteux. Il suffit pour l'exécuter de 1 fr. 75 c. de laine de Saxe; 1 fr. 50 c. de perles *marquassites*, 25 c. de laiton et d'un moule plat en bois de 40 c. Les bouchons de lampes reviendront à environ 1 fr. la paire.

La laine s'emploie double et absolument de la même façon que pour les bourrelets, avec cette seule différence que l'on ne coupe

pas la laine dont les boucles doivent rester entières.

Quand on a fait soixante-douze centimètres de cette espèce de peluche, on réunit ensemble *dix doubles boucles* ou *vingt anneaux* de laine, et on les retient ainsi avec un petit morceau de laiton dans lequel on a préalablement passé une perle marquassite.

On serre bien la perle et la laine avec le laiton dont on tord ensemble les deux bouts que l'on coupe et rentre ensuite sous la touffe de laine. Et tous les anneaux de laine sont ainsi réunis par touffes de vingt brins, sous une perle marquassite, ce qui est d'un effet charmant, et ce dont je voudrais te donner l'idée avec le dessin du n° 6, représentant le bouchon. Il faut quatre rangées de ce travail, cousues l'une à l'autre par un surjet, pour former la garniture du dessous-de-lampe.

Ces quatre bandes réunies sont de la même couleur, mais de nuances différentes qui passent, en se dégradant, de la couleur foncée à la couleur très claire.

Pour monter ces dessous-de-lampes, taille deux morceaux de carton mince de 17 centimètres carrés, que tu recouvriras, celui destiné à faire le dessus, avec de l'étoffe de soie ou de laine, assortie à la bordure et au meuble de l'appartement, et le carton de dessous avec une étoffe quelconque.

Quand les deux cartons sont couverts d'étoffe, tu les assembles l'un à l'autre par un surjet tout autour, et tu couds alors sur le bord l'élégante garniture que tu as faite.

Pour les bouchons, coupe une petite bande de carton lisse et mince de 5 centimètres de haut environ, et à peu près de 12 centimètres de long; fais-en un petit tuyau de la grosseur voulue pour qu'il entre aisément dans la cheminée de la lampe que tu veux boucher.

Tourne un bout de peluche ananas sur lui-même, et couds-le autour du tuyau de carton de façon à former une boule élé-

gante qui empêchera la poussière d'entrer dans la lampe, chose fort essentielle.

Mon Dieu! que de paroles! il faut dire pour démontrer les choses les plus faciles, lorsque les yeux ne peuvent venir en aide à l'esprit qui doit seul tout voir et tout comprendre! Je m'aperçois qu'il y a longtemps que je tiens la plume, car voici la nuit qui m'oblige à finir; heureusement je n'ai plus qu'à t'embrasser pour moi et pour tous ceux qui t'aiment, et cette fois c'est tout le contraire des ouvrages à expliquer, cela est beaucoup plus tôt dit que fait.

Marie d'ANGREMONT.

Ah! mon Dieu! j'allais oublier de te parler du n° 7 de notre planche. C'est, comme tu vois, un bout de dessin d'application de tulle sur mousseline, imitant l'Angleterre. Ces bandes brodées trouvent leur emploi de mille façons.

Je rouvre ma lettre pour y ajouter la recette de la gelée de pomme que m'avait donnée madame C***, j'ai si bien réussi en suivant cette méthode que je t'engage à faire aussi de cette excellente confiture.

Il faut prendre des pommes de reinette franches, les éplucher avec soin en retirant

les plus petites taches et les pépins; au fur et à mesure qu'elles sont épluchées, on les jette dans une terrine où l'on aura mis de l'eau et le jus d'un citron (s'il s'agit de cent pommes). Quand toutes les pommes sont épluchées, on les met dans la bassine et l'on jette dessus assez de l'eau dans laquelle elles trempaient, pour que les pommes baignent.

On les laisse cuire ainsi jusqu'à ce qu'elles se brisent d'elles-mêmes; alors on les retire du feu et on les verse sur un tamis très fin pour les y laisser égoutter toutes seules et sans les remuer du tout; cela étant assez long, ce n'est que le lendemain que j'ai fait la gelée.

Pour faire la gelée, on pèse d'abord le jus qui doit être d'une extrême limpidité et on le met dans la bassine avec un poids égal de sucre en poudre ou du moins en très petits morceaux, et on laisse cuire comme pour la gelée de groseille.

Quelques minutes avant de retirer la gelée, on jette dedans des filets très minces de zeste de citron, dans la proportion de un citron pour sept ou huit livres de confitures.

MAXIMES.

La mémoire est toujours aux ordres du cœur.

Les sauvages appellent l'orage *la nuit du jour*, et le clair de lune *le jour de la nuit*.

Ne méprise personne, un atome fait ombre.

Que de fois il arrive, dit Sénèque, que ne pas *pouvoir* sert d'excuse à ne pas *pas vouloir*!

Les sots redoutent l'ennui, et les gens d'esprit les ennuyeux.

L'idée est un dessin, un regard *la pensée*

et *l'imagination* un charme, une séduction.

Cette définition a été donnée par un sourd-muet, élève de M. l'abbé Sicard.

Il appelait *l'éternité* un jour sans lendemain, et la reconnaissance la mémoire du cœur.

La *générosité* est une qualité, la *charité* est une vertu.

Penser tout *haut* et parler tout *bas*, voilà l'intimité.

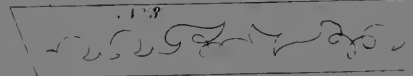
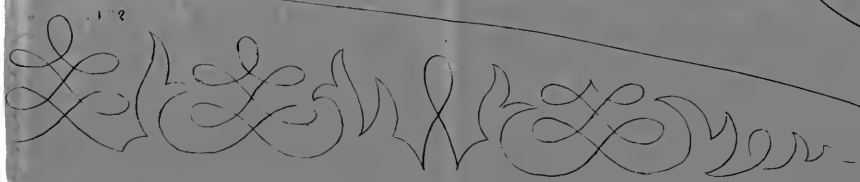
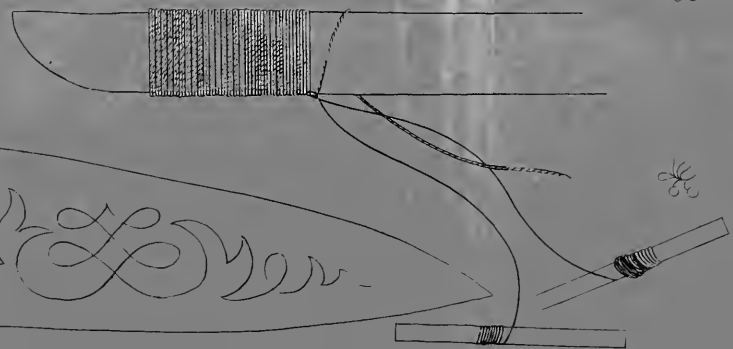
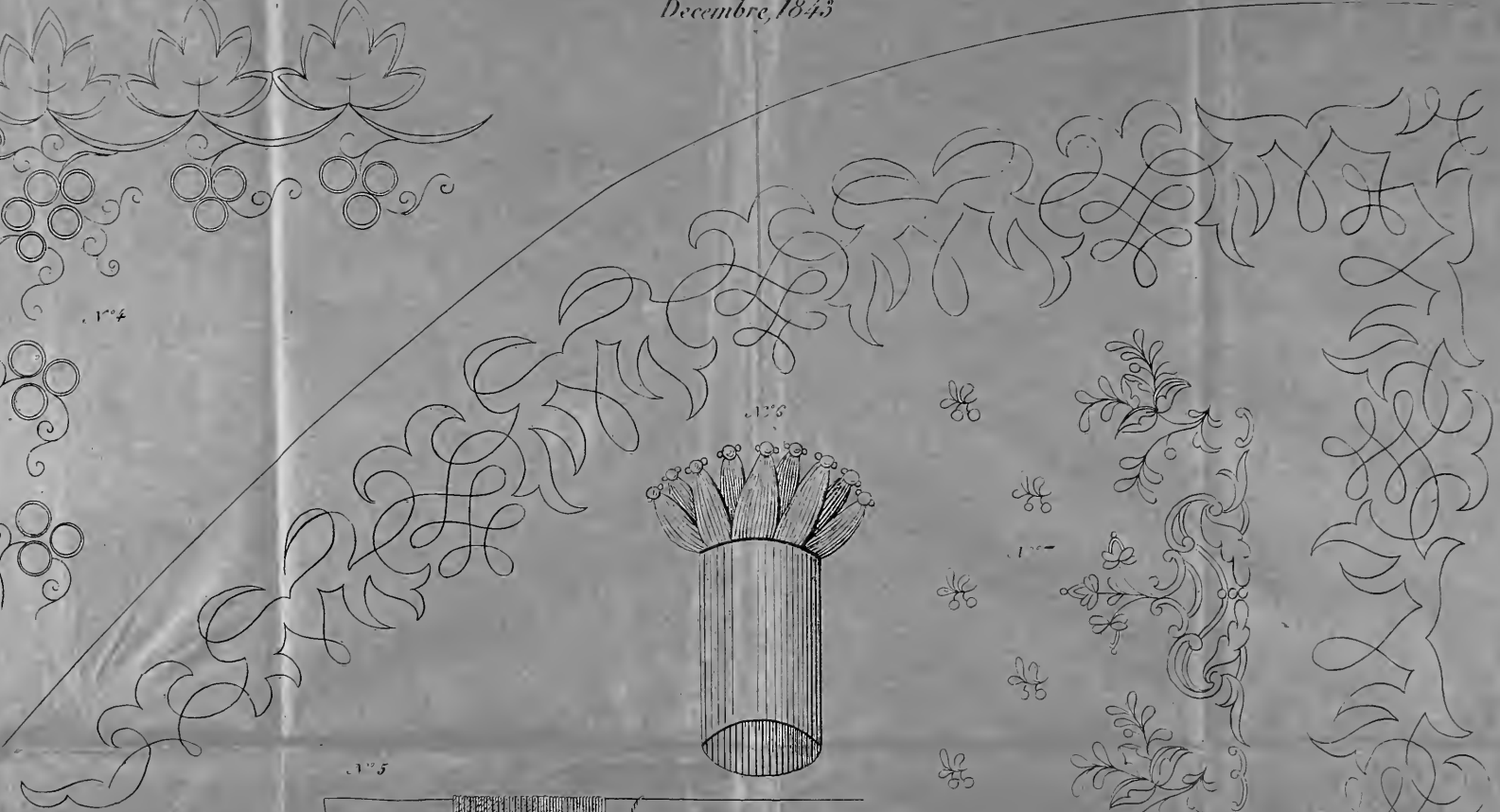
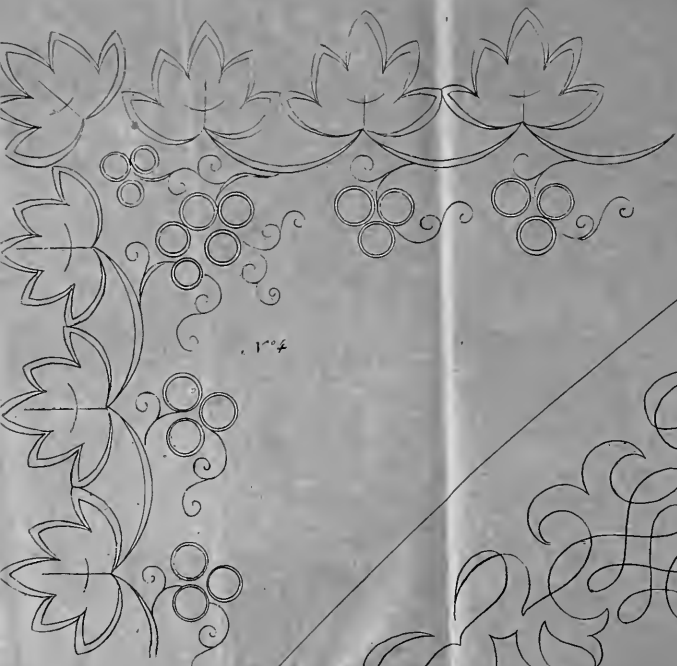
Le vulgaire blâme d'abord, il juge ensuite.

65

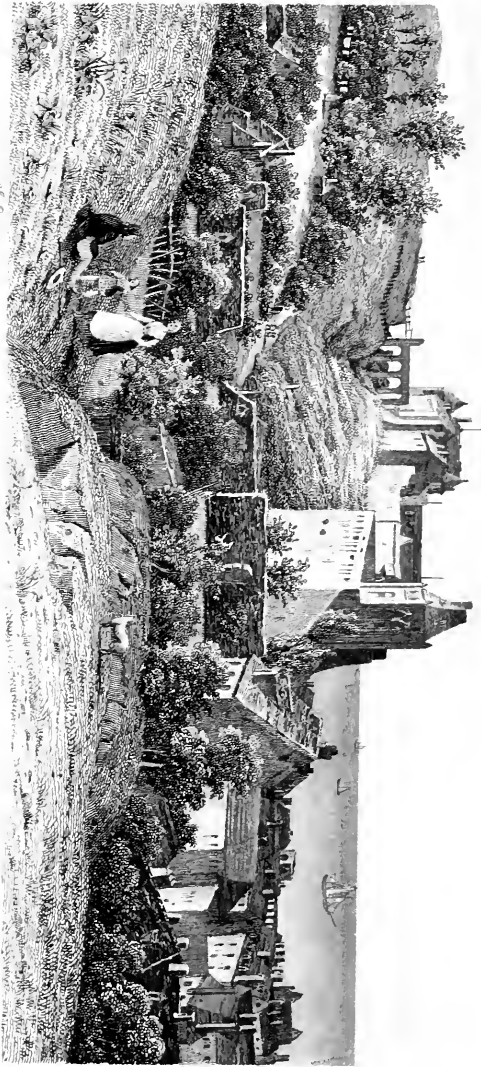
61



Decembre, 1843







Valparaiso, Chili.

à Valparaiso, Chili.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE ONZIÈME VOLUME.

	Pages.		Pages.
ABBAYE DE SAINT-GERMAIN-DES-CHAMPS, — Conservatoire des Arts et Métiers, par M. Ernest Fouinet.	80	COURRIER DE PARIS. Lettres de Marie d'Aug- remont à Eugénie d'Erival, 29, 59, 94, 124, 157, 185, 220, 252, 285, 315, 347, 378	
ABIME (L') du Meurtre, traduit de l'an- glais.	168	EGLISES ET CHATEAUX, par M. Ernest Fouinet 1, 80, 129, 225, 257	
ALGER (SOUVENIRS D'), par Mme Pauline Herment.	147, 206, 269, 345	EPONINE, par Mme la comtesse de Bradi.	321
ANGE GARDIEN (MON), poésie, par Mme Pauline Herment	171	ESPRIT FROIDEUR (DE L') par Mme la ba- ronne de Ménainville.	376
ALOISE DE BLANGI et Thérèse Boudroit, histo- re du XVI ^e siècle, par Mme Alisa de Savignac.	366	ÈVE, par Mme la comtesse de Bradi.	75
ANGE (UN) sur la terre, par Mme Marie de Blays.	104	FARTHING (LE) de la reine Anne, par Mme Elise Voïart.	265, 289,
BEAUX-ARTS.—Salon de 1845, par M. A. du Seudre.	122, 152, 181	FEMMES (LES), par Mme la comtesse de Bradi.	75, 140, 212, 524
BOEUF (LE) et les Veaux, fable, par M. le marquis de Foudras.	285	FOURMIS (LES), par Mme la baronne de Saint-Hérem.	296
BOUDEUSE (UNE JOLIE), par Mme Sophie Pannier.	357	GÉNIE ET MALHEUR, par Mme Le Bassu d'Heli.	275
CHARMES (LES) de la patrie, poésie, par Mme la duchesse de Saint-Leu.	79	HIRONDELLE (L'), poésie, par M. Hébrard.	344
CHAT (LE) gaseon, fable, par M. Bressier.	111	HISTOIRE (UNE) de voleur, par M. Théod- ore Muret.	115
CHATEAU (LE) de Bicêtre.—Les Chartreux. — L'Hôtel des Gobelins, par M. Ernest Fouinet.	129	HISTOIRE D'UNE ROSE, racontée par elle- même, par M. Clément d'Elbe.	199
CHATEAU (LE) de Clisson.—L'Abbaye de Fontevault, par M. Ernest Fouinet.	257	HISTOIRE NATURELLE.—Les Fourmis, par Mme la baronne de Saint-Hérem.	296
CHATEAU (LE) de Dieppe.—Le Château d'Arques.—Les Falaises.—Le Manoir d'Augo, par M. Ernest Fouinet.	355	HOMME (L') et son chien, fable, par M. Der- biguy.	19
CHATEAU (LE) de Saint-Germain, par M. Er- nest Fouinet.	1	INDISCRÉTION (LES SUITES D'UNE), comédie mêlée de couplets, par Mme Ferdinand Huard.	528
CLÉMATITE (LA) et le lierre, fable, par M. le marquis de Foudras.	511	JOLIE (UNE) boudeuse, par Mme Sophie Pannier.	557
COLONNA (VITTORIA), par Mme la comtesse de Bradi.	212	JUMENT (LA) de l'Arabe, poésie, par M. Bress- sier.	205
COMÉDIE (LA) en pension, par Miss Mitford.	512	LETTRE à Mme Dupin, par Mme Louise Collet.	55, 65
CONSEILS, par Mme Alida de Savignac, 57 112, 185, 244, 308		MAINTENON (M ^{ME} DE) à Saint-Cyr en 1689, par M. P. Clément.	6
COQUETTERIE ET FATUITÉ, par Mme la ba- ronne de Ménainville.	186	MAIS (LES), par M. vicomte Walsh.	155
CORRESPONDANCE D'OUTREMER, par M. Félix Maynard.	21, 86, 97	MAXIMES ET PROVERBES.	552, 582
		MÉLANGES.	281, 577
		NOTA-HIVA (ARCHIPEL DES MARQUISES), par M. Le Breton.	119

	Pages.		Pages.
ODE A LA LUNE, poésie, par M. le comte Xavier de Maistre.....	241	Combes.....	49
OLIVIER III, sire de Clisson, chronique bretonne, par M. Amédée Du Chalar.....	161	SOUVENIRS D'ALGER, par Mme Pauline Herment.....	147, 206, 269, 343
PRÉTENTION (UNE) de professeur, par Mme la baronne de Ménainville.....	346	SCITES (LES) d'une indiscretion, comédie mêlée de couplets, par Mme Ferdinand Huart.....	528
QUELLE HEURE EST-IL? par Mme la baronne de Ménainville.....	26	TONNEAU (LE) mystérieux, poésie, par M. Bressier.....	28
RADEGONDE, par Mme la comtesse de Bradi.....	140	TOURS (AUX) du château de Sémur, poésie, par M. Léon de Montbeillard.....	374
REINE (LA) des Blanchisseuses, par M. le vicomte Walsh.....	502, 523	TRÉSOR (LE) ou la jeune aveugle, par Mme Marie de Blays.....	252
ROSE (HISTOIRE D'UNE) racontée par elle-même, par M. Clément d'Elbe.....	199	TRIME (M.) le Voyageur, par Mlle Ulliac Trémadeure.....	560
RUBENS chez Vélasquez, par M. le baron de Nilcuse.....	71	VEUVE (LA) du soldat, poésie, p. M. A. Mauge.....	47
SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE. — Le Châteaulet, par M. Ernest Fouinet.....	225	VITTORIA COLONNA, par Mme la comtesse de Bradi.....	212
SCELLÉS (LES), Histoire vendéenne, par M. Eugène de Chambure.....	172, 195	VOLEUR (UNE HISTOIRE DE), par M. Théodore Muret.....	115
SERPENT (LE) jaune, découverte du Guaco, par M. Henri Cornille.....	248	WODENLOCK (M, DE), traduit de l'anglais.....	45
SINISIBE (UN) au désert, par M. Edmond			

